

4A
EXTRAIT DE L'« HISTOIRE DE MAGUELONE »

T. III, ch. XXIV, XXV, XXVI, XXVII, XXVIII

L'Université de Montpellier

PAR

Frédéric FABRÈGE



MONTPELLIER

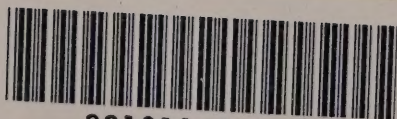
IMPRIMERIE ROUMÉGOUS ET DÉHAN

Rue Vieille-Intendance, 5

1911

M 27534

~~CAF. 362. A~~



22101061872

X 79319

L'Université de Montpellier

EXTRAIT DE L'« HISTOIRE DE MAGUELONE »

T. III, ch. XXIV, XXV, XXVI, XXVII, XXVIII

L'Université de Montpellier

PAR

Frédéric FABRÈGE



MONTPELLIER

IMPRIMERIE ROUMÉGOUS ET DÉHAN

Rue Vieille-Intendance, 5

1911

9571
MONTPELLIER: University
Medical School

M27534

~~CAF 362, A~~



UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

I

Trouvères et Troubadours

Montpellier centre intellectuel dès le ^x^e siècle. — Évêques et conciles, papes et savants à Montpellier. — Génie pittoresque du Moyen âge. — Le désordre dans les campagnes en inspire la terreur. — La vie religieuse rend à l'homme le goût de la nature. — L'invasion anéantit les nationalités; les légendes et les traditions reconstituent les peuples. — Cantilènes. — Chansons de geste. — La croisade en Espagne en fait le fond; le Midi en est le théâtre et en fournit les héros. — Fondations carolingiennes: Lagrasse, Conques, Joncels, Villemagne, Saint-Chinian, Saint-Thibéry, Psalmodi, Saint-Gilles, Aniane, Saint-Guillem, Celleneuve, Hôpital de Roncevaux à Montpellier. — Geste de saint Guillem. — La chevalerie. — Cours seigneuriales, milieux littéraires. — Les Guillems de Montpellier. — *Pierre de Provence et la belle Maguelone*. — Bernard de Treviez. — Deudes de Prades. — Folquet de Lunel. — Rambaud d'Orange. — Dame Germonde. — Maison d'Anduze. — Guillem VII de Poitiers et le roman de *Joufroi*. — Pierre d'Auvergne. — Arnaud de Mareuil. — Guillaume de Balaun. — Pons de Montlaur. — Pierre de Bergerac. — Ugo de Saint-Circ. — Poètes juifs. — Le *Vilain Anier*. — Guiraut Riquier. — Apologues. — *Bataille des vins*. — Vins du Midi. — Brunetto Latini et Pétrarque à Montpellier. — Grammairien Yon. — La langue provençale. — Accompagnement instrumental. — La chevalerie dégénère en galanterie. — Prédominance de la langue d'Oïl sur la langue d'Oc.

Quand Dex eslut nonnante et dix roiaumes
Tot lo meillor torna en doce France.
(*Coronement Loeys*, V, 42).

Ki me peust dire ne sace recunter
Terre qui la vaille de ci qu'à Montpellier.
(Jordan Fantosme, *Poème*, t. I, 74).

«En romans la parlençe est plus delitable et plus commune
à toutes gens». (Brunetto Latini, *Li livres dou Trésor*, liv. I,
ch. 8).

Montpellier devait à la Papauté son indépendance et sa gloire. La *liberté romaine* l'avait préservée du servage¹; la fidélité au Saint-Siège affranchie de la superstition du droit divin des rois, imaginée par les légistes pour consacrer le pouvoir absolu du prince et substituer à la tutelle paternelle, qui avait fait la gloire de la monarchie chrétienne,

¹ En transmettant à Saint-Pierre leurs fiefs ou alleux, les églises, les villes et les seigneurs se recommandaient à sa protection, *sub jure Sancti Petri*. (Jaffé, *Regesta*, n° 3885). — Le mot *libertas* est plus fréquemment employé à partir d'Urbain II. On ne fait plus de distinction entre les sens à donner aux deux mots *libertas* et *protectio*. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. v, p. 483; et t. II, ch. ix, p. 492.

l'omnipotence corruptrice du césarisme qui sera le vice de l'ancien régime ¹. C'est le même esprit de liberté qui, en provoquant l'arrivée en France, au XII^e et au XIII^e siècle, des italiens Placentin et Roger de Parme, nous vaut la fondation de l'École de droit et le développement de la Faculté de médecine ². C'est enfin la prédilection de Rome pour la cité des Guillems qui, en nous gratifiant du *studium generale*, l'élèvera au rang des premières villes du monde et lui vaudra d'être, dans l'ordre des temps, la troisième Université d'Europe ³.

Dès le XI^e siècle, Montpellier apparaît un centre intellectuel, catholique, libéral. En pleine féodalité, elle s'érige en commune; pendant l'hérésie albigeoise, elle devient le foyer de l'orthodoxie et de la tolérance; de tout temps, elle cultive les lettres et les sciences. Siège de plusieurs conciles, terre promise des troubadours, elle offre asile et protection aux Juifs chassés d'Espagne, aux Guelfes exilés d'Italie, aux hommes de science et de travail de toute religion et de tout pays.

Le clergé surtout donne l'exemple de la haute culture intellectuelle. Autour des cathédrales et des abbayes, auprès des presbytères et des prieurés, partout où se rencontrent des prêtres ou des religieux, il y a un maître qui, par vocation ou charité, fait œuvre d'instruction.

Fait remarquable, tous les évêques de Maguelone sont des hommes de valeur. Arnaud est un polyglotte, parlant même l'arabe ⁴; Godefrid un docteur éminent, *doctorum ornatus* ⁵; Galtier publie les Fleurs des psaumes, *Flores psalmorum*, de son ami et compatriote lillois, Letberti, abbé de Saint-Ruf ⁶; Raymond de Lunel, Jean de Montlaur, auteur de

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XVII, XVIII, XIX.

² Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. VIII, pp. 293-304; et ci-après, t. III, ch. XXV, XXVI, XXVII.

³ Voir ci-après, *ibid.*

⁴ Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. IV, p. 116. — «On cite des prélats qui, comme Arnaud, évêque de Maguelone, furent célèbres par la variété de leurs connaissances et particulièrement par celle de la langue arabe». (Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, LXI^e leçon, p. 116).

⁵ Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. VI, p. 194.

⁶ Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. VI, p. 215. — Dom Martène (*Second voyage littéraire*, partie II, p. 27) dit avoir vu, parmi les manuscrits de la cathédrale de Bourges, les commentaires de Gautier, évêque de Maguelone, sur les *Psaumes*; et, parmi ceux de l'abbaye de Barzelle, au même diocèse, les sentences de Gautier sur l'*Apocalypse*. (*Hist. littéraire*, t. XI, p. 85). — Nous avons à la Faculté de médecine de Montpellier, les *Flores psalmorum*, in-1^o sur velin:

notre première chronique, sont des administrateurs et des diplomates, en rapport avec les papes et les rois. Leurs simples statuts méritent même d'être signalés comme des œuvres littéraires¹. Guillaume de Raymond laissa des homélies et des poésies².

Les conciles tenus dans la cité, la présence des papes Urbain II, Gélase II, Calixte II, Innocent II, Alexandre III attirent dans nos murs les personnages les plus considérables, comme Guillaume de Champagne, cardinal-évêque de Chartres, puis archevêque de Reims, qui vient solliciter de ce dernier pontife un délai pour sa consécration épiscopale³; comme l'abbé d'Evesham et les envoyés de saint Thomas de Cantorbéry qui accourent également auprès du fondateur de la ligue lombarde, suivant la légende rimée de Garnier de Saint-Maxence, trop conforme à l'histoire pour n'en avoir pas la vraisemblance⁴; comme Gui Fulcois, dont nous avons parlé⁵, qui, avant d'être pape sous le

Epistolæ Galterii Magalonensis episcopi in librum de floribus psalmorum a Lamberto S. Rufi abbate editum et in unum collectum. XIII^e siècle. Il provient de l'abbaye de Pontigny. A la fin du volume: *Explicit pars prior*, 350 sur 250 millim., 19 feuillets. (*Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, publié sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique; t. I. Paris. Imprimerie nationale, MDCCCXLIX, n° 50). — «Les *Fleurs des Psaumes* sont les extraits des plus beaux et des plus poétiques passages des *Psaumes*. Ce recueil est probablement celui que composa saint Prudence, évêque de Troyes, écrivain latin du IX^e siècle, connu sous le nom de Galindor. (Cf. Ceillier, *Auteurs sacrés*, t. XII, p. 500). — *Catalogue et description des manuscrits de Montpellier provenant du département de l'Yonne, étude bibliographique, historique, liturgique et musicale*, par M. l'abbé H. Villetard, curé de Servigny, ap. *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 2^e semestre 1900). — Cette attribution hypothétique est contredite par les auteurs locaux que n'a pas connus l'auteur.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. IV et VIII, pp. 102, 360. — De Pastoret, *Raymond, évêque de Maguelone*, *Hist. de Maguelone*; *Hist. littéraire* commencée par les Bénédictins, continuée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XIII, pp. 297-300. — Daunou, *Auteurs de Lettres*, *ibid.*, t. XIV, p. 625.

² Gariel, *Series Præsul. Magal.*, I, pp. 249, 251; *Gallia christiana*, t. VI, pp. 756, 757. — Daunou, *Anonymes*, *Hist. littéraire*, t. XV, p. 612.

³ Duchesne, *Rer. franc.*, t. IV, p. 622. — Dom Bouquet, *Historiens de France*, t. XV, p. 842. — Labbe, *Concil.*, t. X, col. 1347; *Gallia christ.*, t. VIII, Preuves, col. 339. — Brial, *Guillaume de Champagne*, *Hist. littéraire*, t. XV, p. 507.

⁴ Fauriel, *Guillaume auteur du Gesta*, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 375.

⁵ Voir ci-dessus, *ibid.*, t. II, ch. xv, pp. 115-170.

nom de Clément IV, faisait des vers sur les *sept allégories de la Vierge*, faussement attribuées à Folquet de Toulouse ¹.

A l'aube de toutes les civilisations, la poésie jaillit spontanément des entrailles même du peuple, inconsciente d'inspiration, indépendante d'allures, d'autant plus primesautière qu'elle demeure impersonnelle. Dans sa *Lettre à l'Académie française*, Fénelon écrivait: «La poésie est plus sérieuse et plus utile que le vulgaire ne le croit. La religion a consacré la poésie à son usage, dès l'origine du genre humain. Avant que les hommes eussent un texte, l'Écriture divine, les sacrés cantiques qu'ils savaient par cœur, conservaient la mémoire de l'origine et la tradition des merveilles de Dieu» ².

Le Moyen âge a prouvé par le choix des sites, par ses monuments comme par l'originalité de ses édifices, châteaux forts et monastères, qu'il avait le génie du pittoresque; par ses chefs-d'œuvre du style roman ou ogival, qu'il possédait plus qu'aucune autre époque le sentiment du sublime.

A la vérité, chroniqueurs et troubadours n'ont pas pas plus écrit leurs impressions sur la nature que les maîtres ès œuvres les lois parfaites de l'architecture dont ils appliquaient les règles. Majesté des montagnes, infini de la terre, de l'océan et du ciel, brumes de l'aurore enveloppant la création d'une gaze limpide, transparence des flots et de l'air, donjons juchés comme des nids d'aigles sur la crête des rochers, pignons saillant sur les sombres manoirs, tours, beffrois, clochers dont la seule silhouette transporte l'imagination au-dessus des réalités

¹ Daunou, *Clément IV*. — Paul Meyer, *Hist. littéraire*, t. XIX, Additions et Corrections, pp. 92, 574; t. XXXII, p. 608. — Bartsch (Karl), *Grundriss zur geschichte*, p. 23. — Suchier Deukmaeler, *Provenzalischen Literatur und sprache zum ersten male herausdigg*, Hall, 1883, in-8°, pp. 272, 542.

² Fénelon, *Lettre à l'Académie française sur l'éloquence, la poésie et l'histoire*. «Rien, ajoute-t-il, n'égale la magnificence et le transport des cantiques de Moïse; le livre de Job est un poème plein de figures les plus hardies et les plus majestueuses; le cantique des cantiques exprime avec grâce et tendresse l'union mystérieuse de Dieu époux avec l'âme de l'homme qui devient son épouse; les *Psaumes* feront l'admiration et la consolation de tous les siècles et de tous les peuples où le vrai Dieu sera connu et senti. Toute l'Écriture est pleine de poésie dans les endroits même où l'on ne trouve aucune trace de versification. (*Ibid.*).

de la terre et du temps, merveilles de granit revêtues par la poussière immortelle des siècles d'une patine d'or, toutes ces magnificences de la création, toutes ces éclosions du cycle épique qui ravissent le regard et remuent si profondément l'âme de tout penseur, nous n'en trouvons guère le sentiment chez aucun de leurs écrivains. Ils n'ont signalé que le lever du soleil ou les saisons, parce que le matin et le printemps étaient, pour les chevaliers errants de la poésie, après la monotonie des nuits et de l'hiver, la vie enivrante, la pleine vie, la vraie vie avec la verdure, les fleurs et le chant des oiseaux ¹.

Cette insensibilité apparente ne tenait-elle pas à la tristesse et à l'effroi qu'inspiraient les déserts arides, hantés par les animaux sauvages, les forêts impénétrables, repaires des malfaiteurs, les terres incultes, mal cultivées ou sans débouchés pour les récoltes, les routes impraticables, envahies par des bandes armées, de vagabonds affamés, en guenilles, endurcis aux intempéries, coureurs d'aventures, braconniers, contrebandiers sans feu ni lieu, faits aux coups de main, qui, comme autant de meutes de chiens carnassiers sur la piste de leur proie, arrêtaient et rançonnaient les passants. Les relations entre localités étaient rares, tous les accès obstrués par des péages; les villes fermées la nuit, quelquefois le jour, il n'y avait de sécurité que derrière les hautes murailles, sous la protection des mâchicoulis, des herses et des créneaux. Ne pourrait-on pas appliquer au temps des invasions et de l'anarchie féodale les mêmes impressions que Taine prêtait, au XVIII^e siècle, à la vue des campagnes désertées par les propriétaires, envahies par les brigands, exploitées par des tenanciers dénués de ressources, épuisés par les tailles et les collectes, guettés par les procureurs, traqués par les receveurs du fisc et par les janissaires ²?

¹ Jeanroy, *Poésies de Guillaume IX (d'Aquitaine), Guillaume VII comte de Poitiers*, ap. *Annales du Midi*, 17^e année, p. 176, note. — «C'est ainsi que, sur quatre chansons d'amour de Guillaume IX, deux commencent par une description du printemps (VII, x), une par une allusion à l'automne. (*Ibid.*). — «Il n'y a, pour ces Théocrites de château, ni laboureurs, ni pâtres, ni troupeaux, ni champs, ni moissons, ni vendanges. Ils ne parlent jamais de campagne ni de nature champêtre; ils ont l'air de n'avoir jamais vu ni moisson, ni rivière, ni forêt, ni montagne». (Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. XVIII, p. 72. Cf. ch. XVI, pp. 17-20).

² Taine, *L'Ancien régime*, liv. V.

Cependant le Moyen âge a voyagé: il est allé, en pèlerin ou en chevalier, à Rome et à Jérusalem. On ne peut donc s'expliquer que les traditions et les souvenirs, les perspectives et les monuments, la lumière et la poésie de l'Orient aient laissé indifférent même Joinville, «qui, remarque Gaston Paris, paraît aussi insensible que l'ont été tous ses contemporains à la différence des paysages qu'il voyait pour la première fois, et de ceux auxquels ses yeux étaient accoutumés. Cette mer d'azur aux golfes enchantés, ce ciel éclatant, cette lumière inconnue à nos climats, cette nature orientale qui jette le voyageur de nos jours dans la surprise et l'émerveillement ne semblent avoir fait sur lui aucune impression particulière»¹. Quand il perd la terre de vue et ne voit plus «que ciel et y aue», il n'exprime qu'un sentiment, «que cil est bien fol hardis qui se ose mettre en tel peril, atout autrui chatel ou en péchié mortel; car l'on se dort le soir la où on ne sait se l'on se trouvera au font de la mer au matin»².

C'est la vie religieuse qui réconcilie l'homme avec la nature. Loin de redouter le désert, le moine n'aspire qu'à y jouir de la solitude. *O beata solitudo, sola beatitudo*³! Ce qui faisait fuir les autres est ce qui l'attire, comme dit saint Ardon en parlant de saint Benoît à propos de Gellone, un désert entouré de montagnes chargées de nuages où l'on ne peut songer à vivre qu'en priant, mais on ne peut plus convenable pour ceux qui recherchent la vie contemplative, *qui locus ita secretus est, ut solitudinem non desideret habitator*⁴.

La tradition des lettres perdue dans le naufrage de la civilisation antique, les esprits desséchés et les cœurs flétris par le souffle impur de la décadence romaine, toutes les sources d'inspiration se trouvaient corrompues ou taries. Avec les invasions, l'idée de nationalité avait disparu; tout sentiment patriotique s'était éteint. La poésie manquait dans le vieux monde d'aliment et d'objectif. Mais voilà qu'au fond des

¹ Gaston Paris, *Jean, sire de Joinville; Hist. littéraire*, t. XXXII, p. 434.

² Sire de Joinville, *Hist. de saint Louis*, ch. XXVIII.

³ Saint Bernard.

⁴ Ardon, *Vita S. Benedicti*, c. 42. — *Act. sanct. Bolland.*, 12 février.

campagnes dépeuplées par le fisc impérial et les hordes barbares, le moine bénédictin établit sa cabane de branchages au milieu des ronces et des épines; et, aussitôt, le désert se peuple d'intellectuels et de saints hommes, en quête d'un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, *locus refrigerii, lucis et pacis*.

Ainsi, en même temps que la science, la poésie se réfugie dans le cloître, où «le bonheur, ce don si rare et si désiré ici-bas, régnait sans partage¹. Il se peignait jusque dans ces noms charmants que les moines donnaient aux lieux de leur retraite et de leur pénitence². Ils aimaient tant leurs chères solitudes, retentissantes du *laus perennis*, qu'ils se le reprochaient, comme on doit se reprocher de trop aimer le monde et ses attraits, et, quand il leur fallait les quitter, ils avaient besoin de se rappeler les lois inviolables du détachement chrétien. «O ma cellule», disait Alcuin³, au moment de quitter le cloître pour la cour de Charlemagne, «douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours ! Je ne verrai plus les bois qui t'entouraient de leurs rameaux entrechoqués et de leur verdure fleurie, ni les prés remplis d'herbes aromatiques et salutaires, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins, où les lis se mêlent à la rose. Je n'entendrai plus ces oiseaux qui chantaient matines, comme nous, et célébraient à leur guise le créateur»⁴.

¹ «Les moines avaient un sentiment profond de la beauté du monde extérieur et de la nature; ils l'admiraient comme le temple de la bonté, de la lumière de Dieu, et comme un reflet de sa beauté. Ils en ont laissé la preuve, d'abord dans le choix de la plupart des emplacements de leurs monastères... Qu'on lise les tableaux tracés par saint Bruno en parlant de sa chartreuse de Calabre, ou par le moine anonyme qui a décrit Clairvaux, et l'on se sentira pénétré par cette intelligence délicate et profonde de la nature rurale qui a inspiré à Virgile et à Dante tant de vers immortels. De même les seigneurs féodaux, et avant eux, les moines, eurent ce goût du pittoresque, de la nature abrupte, sauvage et variée, qui domine tout le moyen âge et que l'on retrouve comme une apparition de l'idéal désiré dans les paysages de Hemling et de van Eyck». (Montalembert, *Les Moines d'Occident*, Introd., t. I, ch. v, p. LXXXIV).

² Bonlieu, Beaulieu, Clair-Lieu, Joyeux-Lieu, Cher-Lieu, Chère-Ile, Vaulx-la-Douce, les Délices, Bon-Port, Bon-Repos, Bonne-Mont, Val-Sainté, Val-Benoit, Val-de-Paix, Val-d'Espérance, Val-de-Grâce, Val-Bonne, Val-Sauve, Nid-d'Oiseau, Font-Douce, la Voie-du-Ciel, la Porte-du-Ciel, la Couronne-du-Ciel, le Joug-Dieu, la Part-Dieu, la Paix-Dieu, la Clarté-Dieu, la Science-de-Dieu, le Champ-de-Dieu, le Lieu-de-Dieu, le Port-Suave, le Pré-Heureux, le Pré-Bénit, la Sylve-Bénite, la Règle, le Reposoir, le Réconfort, l'Abondance, la Joie». (Montalembert, *ibid.*, p. LXXVII).

³ *Alcuini oper.*, ed. Froben. Ratisbonne, 1777, t. II, p. 456.

⁴ Montalembert, *ibid.*, pp. LXXVII, LXXXIII.

Le rigide saint Benoît d'Aniane avait mis la poésie dans sa *Concordance des règles* «comme on extrait le miel doré du suc des fleurs variées et même passées»¹. Pour enflammer l'âme des Francs, l'archevêque Turpin leur crie d'une voix tonitruante qu'ils se reposeront après, au milieu des *fleurs du jardin*. Un jardin plein de fleurs, telle est l'idée que Roland et ses preux se font du ciel².

Saint Odon, vrai fondateur de Cluny, dit, à propos de saint Grégoire le Grand: que ses nombreux livres réjouissaient la vue comme des prés à la verdure diaprée de mille fleurs. Ici les violettes se cachent; là les lis étincellent; plus loin la rose s'épanouit, et, de toutes parts, les narcisses et les anémones répandent les suavités de leurs parfums³. Le fondateur de Cluny s'extasie devant la floraison du printemps: «La tiède rosée fait bourgeonner les vignes, hier encore sans vie; les feuillages recouvrent les branches de la forêt de leurs perles; les oiseaux modulent leurs concerts. La terre est pleine de fécondité, la mer de calme, l'air de sérénité»⁴. Pour caractériser Cluny, l'austère Pierre Damien ne trouvera qu'une métaphore et l'appellera un jardin des délices, *Hortus deliciarum*⁵.

¹ *Invalidis vero multigenis ex floribus nectare assumpto lucidum depinximus favum.* (S. Bened. Anian.; *Concord. Regular.*, Præfat. Paris. 1638, in-4^o). — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. v, p. 147.

² Dom Du Bourg, *Saint Odon* (879-942), ch. xv, p. 154.

³ *Amæna nemora Paradisi*; Bibl. nat., nouv. acquis., 1177, f^o 55 v^o. *Patria florigera*, 9449, f^o 15 r^o. Cf. *Florigera sede*, 10508, f^o 39 v^o. — Léon Gautier, *La Poésie religieuse dans les cloîtres des ix^e-xi^e siècles*. Paris, Picard, 1882, 47 pages.

⁴ L'aube creve: Li aube e li jors esclarcit. (Garins de Loherains, I, p. 219). Li solaus se leva, que Dex fist caut raier (v. 4115), et Renans de Montauban: Li solaus fu moult chaus, Dex le fist clarioier (p. 54, v. 8). Quand voi la glaie meure — Et le rosier espanir — Et seur la bele verdure — La rousée resplendir — Lors souspir. (Méon, II, p. 45). — Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 452.

⁵ Montalembert, *Les Moines d'Occident*, Introd., ch. v, p. LXXX. — «Il fallait donner à l'homme la volonté de vivre, ou tout au moins la résignation qui fait tolérer la vie et le rêve touchant ou poétique qui tient lieu du bonheur absent. Jusqu'au milieu du xiii^e siècle, le clergé s'est trouvé presque seul à le fournir. Par ses innombrables légendes des saints, par ses cathédrales et leur structure, par ses statues et leur expression, par ses offices et leur sens encore transparent, il a rendu sensible «le royaume de Dieu» et dressé le monde idéal au bout du monde réel, comme un magnifique pavillon d'or au bout d'un enclos fangeux, et, du vi^e au x^e siècle, il y a vingt-cinq mille vies des saints rassemblées par les Bollandistes». (Taine, *L'Ancien régime*, pp. 5 et 6).

Comme le constatait un sceptique d'une haute valeur, «c'est dans ce monde doux et divin des religieux que se réfugie le cœur attristé, affamé de mansuétude et de tendresse. Là, les persécuteurs, au moment de frapper, tombent sous une atteinte invisible; les bêtes sauvages deviennent dociles; les cerfs de la forêt viennent, chaque matin, s'atteler d'eux-mêmes à la charrue des saints; la campagne fleurit pour eux comme un nouveau paradis... Légende divine, d'un prix inestimable, sous le règne universel de la force brutale, quand, pour supporter la vie, il fallait en imaginer une autre et rendre la seconde aussi visible aux yeux de l'âme que la première l'était aux yeux du corps»¹.

Le barbare conservait «après la chasse et l'ivresse, la divination vague d'un au-delà mystérieux et grandiose, le sentiment obscur d'une justice inconnue, le rudiment de conscience qu'il avait dans ses forêts d'Outre-Rhin»². Le sang jeune et ardent qui bouillonnait dans ses veines, le faisait tressaillir de généreux élans. Traditions d'indépendance et de vaillance qui perpétuaient le souvenir et le culte des ancêtres, contes antiques et hymnes pieux, chants d'amour et chants guerriers, refrains joyeux et récits de fortunes ou de revers, d'incidents et d'aventures confondus dans un même esprit et un égal entrain, toutes les manifestations de la vie, tous les sentiments de l'âme, se transmettant de génération en génération comme l'expression de l'âme populaire, présentaient une originalité, une saveur, une unité incomparables. Répétés par les femmes, les guerriers et même les enfants, ils constituaient, à défaut de la patrie, inconsciente d'elle-même, le patrimoine épique de la race³.

¹ Taine, *L'Ancien régime*, p. 8.

² *Id.*, *ibid.*, p. 5.

³ *Celebrant carminibus antiquis (quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est, originem gentis conditoresque... Sunt illis hæc quoque carmina, quorum relatu, quem barditum vocant, accendunt animos, futuræque pugnae fortunam ipso cantu augurantur, terrent enim, trepidant ve prout sonuit acies. Nec tam voces illæ quam virtutis concentus videntur. (Tacite, Germ., c. II, III). — Canitur adhuc barbaras apud gentes. (Annal., II, 88). — Quemadmodum, dit en parlant des Goths Jornandés, quemadmodum et in priscis eorum carminibus pene historico ritu in commune recolitur. (De Gothis, c. IV). — Barbara et antiquissima carmina... scripsit memoriæque mandavit. (Egihnard, Vita Caroli Magni, c. XXIX).*

Fière et martiale, lyrique comme l'imagination de la jeunesse, solennelle dans les assemblées du peuple, frémissante lorsqu'elle faisait écho dans la bataille au cliquetis des armes et au choc des boucliers, la poésie nouvelle devait présenter l'intérêt du drame et l'enthousiasme de l'épopée. Indécise et candide, simple et naturelle, gracieuse et gaie, expansive comme un premier amour, elle débordait de vie. Idéale dans son objet, sans fausse sensibilité, elle était moins une inspiration personnelle que la germination d'une race et d'une époque. On ne connaît pas plus les auteurs de chansons de geste que les maîtres ès œuvres des cathédrales. Le propre des grandes compositions est d'être à tous et le fruit de tous. C'était à la fois le chant, la légende, l'histoire de la religion et du peuple. Les Germains fixés au sol, elle se dépouille de la rudesse primitive pour s'imprégner de l'esprit national et chrétien, pour retentir dans la langue vulgaire et tudesque, pleine de sève virginale et féconde, comme le cantique de la piété et le refrain de la bataille.

Le peuple se nourrissait d'ailleurs des légendes, des traditions, des symboles qui peuplaient de mythes de rêve montagnes, sources et forêts; agglomérés dans le creuset des siècles, répétés de berceau en berceau, sur des cadences familières aux générations successives, ils donnaient au patriotisme sa forme, son verbe, son accent, et, en vivifiant les croyances, ils laissaient entrevoir la réalité immortelle de la pensée, de la vie et de l'histoire.

Qu'on se prend à regretter, avec la foi primitive, satisfaite parce qu'elle avait une réponse à toutes les préoccupations de l'âme, cette paix, cette douceur qui firent la consolation et la joie de nos pères, vrai paradis perdu dont la vision nous poursuit quand même et contraste avec le désespoir de nos âges désenchantés !

— Combien expressifs encore ces Noël's locaux en patois, qui jaillissaient, pleins de verve et d'humour, du cœur de tout un peuple de bergers et de laboureurs, unanimes dans l'élan et l'enthousiasme de l'allégresse, en entendant chanter la gloire de Dieu et la paix aux hommes de bonne volonté ! On dirait que l'étoile des mages illuminait leur intelligence, en même temps que le concert harmonieux des anges les enchantait. Dans

ces airs archaïques, on retrouve la spontanéité naïve et l'inaltérable candeur de l'enfance. C'était le bon vieux temps, où les solennités pieuses étaient générales et populaires, parce que les riches observaient la loi d'en haut et que les déshérités de ce monde étaient résignés, pleins d'espérance, à la pensée que Dieu avait voulu naître dans une crèche, pour les pauvres.

..... Temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté,
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité¹;

Chateaubriand plaignait «ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces âges de foi où un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence»². Nous aussi, nous regrettons ces touchantes et gracieuses légendes d'une suavité pénétrante, qui hantaient surtout les imaginations chastes et souffrantes, de même que les hirondelles, plutôt que de nicher sur les palais des riches, choisissent pour demeure la toiture de chaume du paysan ou l'humble mansarde de l'ouvrière.

Nées de l'imagination et du cœur des foules, faites à la fois de traditions et de rêves, parfumées et ensoleillées de fleurs célestes, ces vieilles et douces chansons qui bercèrent si longtemps l'humanité charmaient les malheureux, ainsi que le regard des anges, et avaient d'autant plus d'attraits qu'elles étaient en même temps des solennités de l'Église, qui, «malgré les chagrins de la vie, avait trouvé moyen de donner de race en race à des milliers d'infortunés quelques moments de bonheur»³.

Loin d'entretenir les esprits de contes fantastiques ou de romans licencieux, le Moyen âge répugnait au naturalisme grossier, propre à la littérature contemporaine, et entretenait la virginité du cœur en

¹ Alfred de Musset, *Rolla*.

² Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, 4^e partie, liv. I, ch. ix.

³ Taine, *L'Ancien régime*, p. 7.

développant la virilité des caractères. N'étant pas dominé par les multiples soucis de l'existence et tous les courants de la vie moderne, il gardait une âme plus imaginative, plus libre dans ses aspirations, qui planait, aérienne, dans les souvenirs et les rêves, sans avoir besoin de s'épancher, à la façon de Jean-Jacques Rousseau, dans le sein de la nature, ou de se dérober au danger et à la lutte, en se réfugiant dans un honteux pacifisme ¹.

Cet idéalisme était d'autant plus intense et sincère qu'il ne songeait ni à l'effet ni à la publicité, que visent surtout nos écrivains. Il demeurerait subjectif, personnel, concentré au fond du cœur, seul confident de ses émotions, gardant ce calme mélancolique et cette forte originalité qui se retrouvent dans toutes les conceptions de l'époque, dans les œuvres poétiques non moins que dans les œuvres de pierre. La sublimité de la passion éclate dans un mot ou dans un geste comme celui de la belle Aude, tombant roide morte, à la nouvelle que Roland a succombé.

Sous la seconde, comme sous la première race, la cantilène prend un nouvel essor ² et, par les fragments qui restent de celles de Saucourt et d'Hildebrand pour le ix^e siècle, de sainte Eulalie pour le x^e, on peut se faire une idée du genre et du caractère de ces essais épiques, quelque peu grossiers. Courte, spontanée, dramatique comme les chants d'Homère, la cantilène compte de 50 à 500 vers au plus: des faits et des discours, sans ornements, sans transitions, sans formules. Elle met les héros en scène, narre dans le chant et chante en racontant. Elle est la tradition héroïque et la légende pieuse; elle ne distingue pas entre les fidèles de l'Église et ceux de la nation; entre les faits et gestes

¹ «L'homme national semble petit aux yeux du doctrinaire qui prêche la timide paix du fond de son cabinet cloîtré, mais non au gentilhomme. Le combat bien combattu, la mort bravement affrontée comptent plus dans la formation d'un haut et beau type de tempérament que n'importe quel succès financier, n'importe quelle prospérité industrielle et commerciale... Toute dévotion à l'idéal d'honneur, à la gloire du drapeau contribue à former un plus beau et plus noble type d'humanité». (Rosvelt, président de la République des États-Unis). — Auteur de *Strenuous Life*. Il renouvelle les mêmes idées dans son manifeste au congrès de 1905. (*Journal des Débats*, 7 décembre 1905).

² *Vulgo canitur a jocularioribus cantilena*. (Orderic Vital, *Hist. eccles.*, lib. VI, édit. de la Société de l'Histoire de France, t. III, p. 5).

des princes et les vies des saints, *gesta principum sanctorumque vitas*¹.

La cantilène devait se perpétuer en Espagne sous la forme légère et gracieuse de la romance; elle se retrouve encore dans nos campagnes au fond de tous les chants populaires.

Cependant la poésie vieillissait sans se renouveler, et les souvenirs des grands ancêtres s'oblitéraient, quand Charlemagne recueille les vestiges du passé, pour en sauver les germes d'avenir, en attendant que sa gloire suscite les chansons de geste². A sa mort, les peuples, que son épée avait enfantés dans l'unité d'un même empire, se détachent, et la France et l'Allemagne se constituent en nations distinctes. La poésie suit dès lors un double courant: le courant germanique, remontant vers le Rhin jusqu'aux régions ténébreuses des mythes païens pour se perdre dans l'abîme des Niebelungen; le courant français, alimenté aux sources vives et inépuisables du patriotisme, pour former le grand fleuve de nos épopées.

Au xi^e siècle, sous le règne d'Othon, dans l'abbaye des femmes de Gandersheim, Hrotsvithe inaugure un genre nouveau et populaire avec des comédies dans le genre de Térence dont elle ranime la langue et l'inspiration. C'est même un spectacle piquant et édifiant que de voir des religieux étudier avec passion les classiques et les Pères de l'Église, en donnant aux filles nobles la haute éducation intellectuelle qu'accusent les représentations scéniques.

Cette poésie, pure d'inspiration, bien que parfois scabreuse dans la forme, est d'un réalisme qui n'est poussé jusqu'à la crudité, que pour relever la vertu par le contraste du libertinage. Comme l'héroïsme chevaleresque, la pudeur chrétienne se piquait d'honneur à braver le danger plutôt qu'à l'ignorer; et ces conceptions de la barbarie qui offusqueraient notre prudence, étaient applaudies dans les saints lieux parce qu'elles mettaient en relief une morale qui fortifiait les âmes grossières et viriles dans le dégoût du vice et le culte du beau³.

¹ *Summa de penitentia* du xiii^e siècle. — Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. I, p. 61.

² Léon Gautier, *ibid.*

³ Heinrich, *Le Théâtre de Hrotsvithe*.

C'est le propre des grandes époques d'inspirer et de dominer toutes les conceptions de l'esprit et d'en unir dans un concert harmonieux toutes les manifestations: la religion et la philosophie, les arts et la poésie. La Grèce avait donné ce grand spectacle au monde de montrer, dans une même période, Phidias et Sophocle, Platon et Aristote. La période épique coïncide également avec une renaissance de l'art et de la philosophie, avec l'essor du roman et du gothique, avec le règne de la scolastique sous saint Anselme de Cantorbéry et saint Thomas d'Aquin.

La chanson de geste, éclosée au souffle des croisades, est aussi répandue en France que rare en Italie. Elle n'est ni mystique comme la divine comédie, ni prétentieuse comme le roman du ^{xiv}^e siècle. Loin d'être à genoux devant un autel ou savante dans le raisonnement, elle a la fougue de l'adolescence mais le style simple, figuré, nouveau comme la langue, fier et naturel comme le caractère chevaleresque, rapide comme le coursier, ferme comme le bouclier, léger comme la flèche, harmonieux comme le chant dont elle s'accompagne ¹.

Le récit naïf est exempt de toute subtilité périodique; les vers décasyllabiques sont pleins d'aisance, de légèreté, d'élégance; non rimés ils ne s'annoncent que par la dernière voyelle, accentuée plus tard par la dernière syllabe. L'assonance avait suffi pour le chant; la rime semble nécessaire pour les yeux. Dans les romans carolingiens qui sont monorimes, il y a souvent plus de cent lignes sur la même assonance. Les poètes latins, par un tour de force ridicule, essayèrent même de faire rimer les deux dernières syllabes ². Quant à l'alexandrin, ainsi nommé parce qu'il fut vulgarisé par le roman d'Alexandre, il n'apparaît pour la première fois qu'au ^{xii}^e siècle, dans le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem* ³.

Ces œuvres nouvelles, trop longues pour demeurer gravées dans la mémoire du peuple, furent écrites et chantées par de nouveaux rapsodes,

¹ Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. I, p. 392.

² Léon Gautier, *ibid.*, t. I, p. 201.

³ Gaston Paris, *Étude sur l'accentuation de la langue française*, ap. Léon Gautier, *ibid.*, p. 199.

trouvères dans le Nord, troubadours dans le Midi ¹, qui forment bientôt la corporation politique et religieuse des chevaliers de la tradition nationale.

Le trouvère ou troubadour, c'est-à-dire auteur qui a trouvé ², quelquefois ne sachant même pas lire, comme Wolfran d'Eschenbach et Ulrich de Lichtenstein sur les bords du Rhin ³, à pied ou à cheval, court de ville en ville, de château en château ⁴, un capuchon sur la tête, un manuscrit dans la poche, une lyre ou vielle en main, au besoin même avec un bouclier pour violon et une épée pour archer ⁵; il va, s'arrêtant au pied des donjons, devant les saints de pierre, le long des rues, à travers les campagnes, dans le morne silence des manoirs, où il fait rêver par des notes galantes donzelles et belles dames; sous les portiques des abbayes, il raconte les légendes édifiantes; dans l'arène des tournois il enflamme l'ardeur des champions; sur les bornes des places publiques, il égaie les masses par ses accents joyeux, tantôt flattant nobles et grands, qui, comme Richard Cœur-de-Lion, le couvrent d'honneurs et de présents ⁶, tantôt provoquant les applaudissements des foules par les traits acérés de son inépuisable verve satirique contre le monde féodal. Homme d'esprit et de l'actualité, il pénètre dans les galeries et les cours des demeures seigneuriales, où il captive et émeut la société féodale par les récits pittoresques et animés des âges héroïques; convive obligé des noces et des festins, il sait, au besoin, donner l'exemple de la bravoure dont il vante les hauts faits, témoin ce Taillefer qui, par le lyrisme de sa muse et l'éclat de sa mort, contribue doublement à la victoire d'Hastings ⁷. Si certains jongleurs ou ménestrels, héritiers

¹ Trouvère, troubadour, c'est-à-dire trouveur, comme dans la langue grecque poète, créateur, et, en allemand, minnesinger.

² Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. I, pp. 175, 345.

³ Ozanam, *Poètes franciscains*, p. 58.

⁴ Léon Gautier, *ibid.*, p. 356.

⁵ *Ibid.*, p. 282.

⁶ *In regno Francorum cantores et jocolatores muneribus alleverat ut de illo canerent in plateis.* (Roger de Hoveden, ap. du Cange, verbo *Jaculator*). — On peut conclure de ce passage, dit, en le citant, Léon Gautier, que la France était par excellence le pays des jongleurs. (T. I, p. 364).

⁷ Le roman de Rou, édit. Ploquet, I, p. 214. — Léon Gautier, *ibid.*, t. I, p. 368.

des histrions de l'empire romain, continuent à être par la licence de leurs propos et de leurs mœurs le scandale des masses, les chanteurs de geste, en ne vouant leur muse qu'à l'apothéose des grandeurs nationales, s'élèvent à la hauteur de leur mission qui est moins un art qu'un sacerdoce¹.

Les cantilènes étaient des chants populaires, très courts, qu'on pouvait se dispenser d'écrire et que l'on se transmettait par le chant. Le trouvère les réunissait en chapelets, qu'il fondait dans l'unité d'une œuvre d'ensemble. Au ^x^e siècle, de vrais poètes se rencontrent qui s'emparent de ces éléments pour faire des chefs-d'œuvre, et c'est la France qui, dans l'épopée comme dans l'architecture, excelle alors tant par la priorité que par l'excellence de ses œuvres. C'est elle qui donne à la fois le signal et le modèle; c'est elle qui se fait entendre à l'Europe qui écoute, applaudit et imite. En vain l'Italie et l'Espagne prétendraient-elles avoir inauguré la renaissance de l'esprit humain. Avant que les autres littératures naquissent, nous avions des chansons de geste que l'on retrouvait partout, sur les lèvres des clercs comme des vilains, sur celles de la jeune fille et du guerrier.

Intense et rayonnante comme le soleil de l'Attique, la poésie grecque est extérieure, faite pour être chantée en plein air, à travers de gracieux portiques; grave, au contraire, et retenue, nébuleuse et sauvage comme les rives du Rhin, la poésie du Moyen âge ne retentit que sous les sombres voûtes et à travers les étroites meurtrières des donjons. Elle a la sévérité de l'arc roman, la majesté de la coupole byzantine, le demi-jour d'un vitrail gothique. Elle ne s'épanouit avec grâce et vivacité que dans les œuvres provençales. Françaises d'origine, européennes par le succès, les chansons de geste sont le patrimoine de notre pays mais appartiennent à l'humanité tout entière². Elles étendent notre

¹ Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. I, p. 322.

² «Les voilà ces romans français, les voilà tels qu'ils ont été reproduits de tous côtés, presque du vivant des trouvères eux-mêmes, par des traductions anglaises, italiennes, allemandes, flamandes, hollandaises, espagnoles, bohêmes, polonaises, grecques, danoises, suédoises, norvégiennes et irlandaises». (Paulin Paris, *Hist. littéraire*, t. XXII, p. xii). — Sur la diffusion de nos romans de chevalerie, voir Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 499 et suiv. — Léon Gautier, *ibid.*, t. I, pp. 430-450.

influence et la gloire de nos ancêtres que s'approprieront la chaire et le théâtre, et elles ennoblissent l'esprit et le caractère des masses. Leur popularité contraste avec la modestie de ces grands poètes, ignorés cependant, qui n'ont pas signé leurs œuvres, certaines, comme la chanson de Roland, marquées du double sceau du génie et de la foi !

La chanson de Roland, composée de 1066 à 1095, marque la grande époque de l'épopée qui dure près de trois siècles, des croisades aux Valois (1095-1326). Comment l'esprit catholique, alors surtout l'âme du monde, n'aurait-il pas enfanté des chefs-d'œuvre ? La croisade, qui entraînait l'Europe entière en Orient, n'était-elle pas l'épopée en action, la plus grande, la plus merveilleuse des épopées ? La chanson de Roland n'était que le chant héroïque de la lutte contre le croissant, de la Chrétienté contre l'Islamisme, et comme la *Marseillaise* des guerriers aspirant à venger Roncevaux¹ qui avait frappé au cœur la chrétienté, pour ressusciter la civilisation descendue au tombeau avec Charlemagne, sauver l'Occident d'une chute irrémédiable et refouler l'Islamisme qui, en 733, s'était avancé jusqu'à Poitiers et devait encore, en 793, parvenir jusqu'à Toulouse.

Dans ces compositions simples, primitives, vraiment naturelles, on découvre les croyances et les sentiments dont le développement produira l'âme française. Or, c'est la nationalité qui est le principe, le fond, le caractère de l'épopée primitive². La poésie épique en surnaturalise les faits; la poésie lyrique en divinise les héros. Toutes deux se rencontrent dans un même accord pour faire vibrer les fibres du patriotisme et allumer dans les cœurs le feu de l'esprit chrétien³.

¹ Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, p. 124.

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xxx, p. 423.

³ « La grande idée qui a présidé à la formation de notre épopée, qui lui a donné le caractère essentiel et a été le point de départ de son développement, peut se définir ainsi: la lutte de l'Europe chrétienne contre les Sarrasins, sous l'hégémonie de la France. C'est une idée unitaire; aussi la personne de Charlemagne, considérée comme le type du roi de France, est-elle glorifiée. La fidélité au souverain, l'exécution de ses ordres malgré tous les dangers, le dévouement absolu à la chrétienté, sont exaltés comme les vertus héroïques par excellence. Entre les principaux guerriers groupés autour du trône, règne une parfaite union fondée sur le sentiment

Si Saint-Simon créa pour Vauban le néologisme de patriote, n'est-ce pas le titre que méritent ces poètes du XII^e et même du XI^e siècle, tels que l'auteur du *Coronement Loeys* qui poussaient l'exaltation de notre pays, avant même qu'il fût constitué, jusqu'à dire que Dieu n'eût pas créé de terre qui ne relevât de la France et de son roi ?

Quand Dex eslut nonnante et dix roiaumes
Tot le meillor torna en doce France.
Li miudres reis ot à nom Charlemaine:
Cil aleva volentiers douce France
Dex ne fist terre qui envers lui n'apende ¹.

«Avec Jeanne d'Arc, écrit Michelet, il y eut un peuple, il y eut une France. En elle, la France apparut» ². Michelet semble ignorer que la France existait au XI^e siècle, puisqu'elle possédait dans les chansons de geste un incomparable patrimoine national. Cette France, édifiée par l'héroïsme des preux, la politique des rois, la prédilection de l'Église, le génie des poètes, des écrivains, des artistes, les trouvères ne lui assignaient dès lors pour limites que les frontières naturelles du Rhin à l'Océan et de la Manche à la Méditerranée ³. Dans la chanson de Roland, il n'en est pas moins fait mention de cent soixante-douze fois ⁴; et, si la philologie a quelque peu émoussé le sens des intellectuels en les attachant plus au mots qu'aux idées ⁵, qui pourrait demeurer insensible aux accents vibrants pour «douce France», comme la qualifient Roland,

de la solidarité religieuse et nationale... La religion est tellement mêlée à la nationalité que le dévouement à toutes deux se confond dans un même enthousiasme: Dieu protège la France, et intervient à chaque instant dans la grande lutte qui prend ainsi des proportions immenses: les héros sont en même temps des martyrs». (Gaston Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, Introd., pp. 15-16).

¹ *Coronement Loeys*, v. 12. — Gaston Paris, *ibid.*, p. 352. — Sur l'amour et l'exaltation de la France, voir *ibid.*, Bibl. nat. fr., 754, f° 184. — Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 61.

² Michelet, *Hist. de France*, liv. IV, ch. IV, t. V, pp. 177, 178.

³ «De Sent Michiel del' Peril jusqu'as Seinz (Cologne ou Xanten, Chanson de Roland, v. 1428, 1429), jusqu'à Germaise (Worms) qui siet dessor le Rin». (Garins de Loherains, II, p. 47; Cf. II, p. 115) et des Huiscent sor la mer de ci que a Saint Gille». (Gui de Bourgogne, v. 63). — Léon Gautier, *ibid.*, pp. 59-67.

⁴ Léon Gautier, *ibid.*, I, p. 58.

⁵ Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. I, p. 369.

son compagnon Olivier et le grand empereur ! Quel généreux transport pour cette France « la grande terre, *terra major* », « surtout chière »¹ parce qu'elle est « la terre libre », ainsi que la surnomme le glorieux vaincu de Roncevaux, dont l'unique souci est la crainte de la voir déshonorée² ! Voilà bien les traits originaux et caractéristiques de ces poèmes ! C'est cet amour de la France qui transporte l'âme comme par des coups d'aigle sur les sommets de la foi et du sacrifice, en s'identifiant avec le culte de l'Église et la religion de la liberté, triple amour exprimant bien l'unité morale de l'époque, unité antérieure et supérieure à l'unité territoriale et politique.

L'antiquité érigeait ses héros en demi-dieux ; la poésie épique, façonnée par l'âme nationale, fait des fondateurs de la chrétienté les précurseurs des chevaliers, et vénère dans les chansons de geste la source sacrée de la poésie épique, à laquelle s'alimentent encore l'Allemagne et la Scandinavie, l'Espagne et l'Italie.

Dans les campagnes, les ménestrels généralisent par leurs laies et leurs chansons de geste les sentiments les plus nobles et les plus délicats, exaltant la valeur et les hauts faits des preux ; les vertus et la beauté de la femme, donnant un corps aux traditions dont la fiction est plus vivante que l'histoire réelle. Ne découvre-t-on pas mieux Charlemagne dans la chanson de Roland que dans la chronique d'Eginhard ?

On a dit de l'épopée française qu'elle avait l'esprit germain et la forme romane³. Les médiévistes les plus autorisés n'ont pas craint de lui donner une origine méridionale. Fauriel soutient l'existence évidente de plusieurs romans provençaux, où il découvre la source de l'épopée chevaleresque, ajoutant que « le cycle épique de la poésie carolingienne avait été plus étendu et varié en provençal qu'en français »⁴ ! Cette

¹ Del pauc rei de Terra major sirventa. (Bertrand de Born, Cortz et guerra. — De Boysson, *Bertrand de Born*, p. 228).

² Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. I, p. 124.

³ *Revue critique de la Poésie provençale*, t. II, ch. IX, p. 401 et suiv., 1868. — Léon Gautier, *ibid.*, Préface de la 1^{re} édition, et 2^e édition, t. III, p. XI.

⁴ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. I, p. 17. — Raynouard, *Les Épopées*, *Journal des Savants*, août-septembre, 1833.

théorie, contestée par Paulin Paris¹ et Victor Le Clerc², par Paul Meyer³ et Léon Gautier⁴, a été reprise avec éclat par Myla y Fontana⁵ et Gaston Paris⁶. Il est même certain «qu'en admettant le roman provençal dans la liturgie chrétienne, en faisant de certaines cérémonies de l'Église des spectacles populaires, en paganisant, si je puis m'exprimer ainsi, le culte du christianisme, le clergé du Midi contribua à fixer le roman méridional et à le polir⁷».

Le Tasse devait, au xvi^e siècle, chanter les croisades en Orient. Mais les trouvères et troubadours du xi^e pouvaient-ils parler de la première qui ne date que de 1096? Sur la seconde il ne reste qu'une romance dans la langue des troubadours. Tous les poèmes ne traitent ainsi que de la croisade en Espagne, dont le Midi fut le théâtre, avec la prise et l'occupation de Maguelone et d'Avignon, avec les sièges épiques de Narbonne et de Carcassonne, de Nîmes et d'Orange. C'est la conquête du Midi, Aquitaine, Narbonnaise, Septimanie, qui en fait le sujet; ce sont les hommes du Midi qui en sont les héros; c'est dans le Midi que se conservent encore les noms vraiment méridionaux d'Arnaud de Beaulande et de Bertrand, de Foulques et d'Aimeri, d'Olivier et de Garin, de Guillaume au Court-Nez et de Gérard de Vienne ou de Roussillon, d'Élie de Saint-Gilles et de son fils Aiöl, de Renaud de Montauban et des quatre fils d'Aimon. S'il y a eu divergence dans les traditions, la multiplicité et la variété même en accusent la diffusion et la popularité, si bien qu'il n'y a guère de ville dont la conquête n'ait donné lieu à plusieurs versions différentes⁸.

¹ Paulin Paris, *Li Romans de Garin de Loherain*, Préface, p. vi.

² Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 436 et suiv.

³ Paul Meyer, *Recherches sur l'Épopée française*, pp. 38, 63.

⁴ Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. IV, pp. 9, 17.

⁵ *De la Poesia heroico-popular Castellana*, p. 455. — Léon Gautier, *ibid.*

⁶ Gaston Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, liv. I; *les sources, l'épopée provençale*, p. 79. — «J'ai émis l'hypothèse que ces guerriers (Guillaume et ses frères) appartenaient à une épopée provinciale, qui, étant propre au Midi, avait dû naturellement s'exprimer en langue d'oc et qui était venue se fondre avec l'épopée du Nord. Cette hypothèse, à mon avis, a besoin d'un examen nouveau et approfondi». (Gaston Paris, *Romania*, t. IX, p. 38).

⁷ Faurel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. I, p. 5.

⁸ Gaston Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 81.

Le Midi étant plus occupé et préoccupé des Sarrasins qui avaient envahi et pouvaient reconquérir le pays, quoi d'étonnant que la poésie y ait été surtout l'écho des guerres entre chrétiens et infidèles ? Durant quatre siècles, de 715 à 1119, le Midi ne cesse de guerroyer contre les Sarrasins, déjà maîtres de l'Asie et de l'Afrique, et qui, établis en Espagne, aspiraient plus que jamais à conquérir la France. Ces événements ne pouvaient manquer de frapper et d'enflammer l'âme des poètes dont les œuvres reflètent le génie des temps héroïques, d'autant plus noble que les Arabes d'Espagne n'avaient pas, comme ceux de Syrie, violé la Terre-Sainte et profané le Saint-Sépulcre¹. Avant même que le Nord eût une littérature, le Midi célébra donc les premières croisades, au-delà des Pyrénées. Bertrand de Born, Arnaud Daniel, Rambaud de Vacquières, Aimeric de Pegulhan et Gavaudan le Vieux ayant, à la fin du XII^e ou au commencement du XIII^e siècle, fait allusion à ces romans, n'est-il pas évident que, pour avoir pénétré dans le peuple², ils devaient remonter bien plus haut ? Partout même, on retrouve le nom de Roland donné, dans les Pyrénées, à une brèche près de Gavarnie, aux environs de Brioude à un rocher, Roca Orlanda, sur la Méditerranée, au golfe de Lyon, mer de Roland³. Ainsi les trouvères avaient beau être du Nord, c'est le pays des troubadours qu'ils ont chanté⁴. Et, à supposer que les chansons de geste ne fussent pas des traductions des poèmes provençaux, comment expliquerait-on qu'en fait d'arbres on n'y ait mentionné que l'olivier, comme celui auquel Guillaume attache sa *Bauce*, lorsqu'il vient voir à Paris, à la cour, sa sœur Blanchefleur, femme de l'empereur Louis-le-Débonnaire. Cette espèce n'est-elle pas essentiellement méridionale⁵ ?

¹ «C'était une espèce de justice que les troubadours leur rendaient volontiers. Il y a un de ces poètes qui va jusqu'à un point vouloir exempter les Espagnols des croisades de Syrie à raison de leurs guerres avec leurs voisins musulmans; car, bien que ce soient de méchants sarrasins, encore ne sont-ce pas ceux qui ont détruit le Saint-Tombeau». (Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xx, p. 141).

² Fauriel, *ibid.*, t. II, ch. xxix, pp. 401-408.

³ *Ibid.*, p. 419.

⁴ *A la Fontana del vergier*, Bartsch, *Christomathie*, p. 49. — Janroy, *Poésie des Troubadours*, *Revue des Deux-Mondes*, t. CLV, p. 548.

⁵ Fauriel, *ibid.*, t. III, ch. xxxiii, p. 84.

A ces mêmes événements et à ces diverses circonstances on peut rattacher tout un ensemble, tel qu'il n'en existe dans aucune autre région, de fondations célèbres, quelques-unes encore attestées par de superbes monuments.

Dans le Narbonnais, au milieu des Corbières, l'abbaye de Lagrasse remontant à Charlemagne, illustrée par le roman de *Philomena*, dont nous avons déjà parlé, et qui, jusqu'à la Révolution, maintint la distribution aux pauvres des biens de l'Eglise. Reconstituée au XVIII^e siècle, elle sert d'asile pour les vieillards; le cartulaire, aux archives de Carcassonne, renferme une série de bulles et privilèges royaux à partir de 814¹. Dans le Rouergue, au confluent du Lot et de la Dourdou, au fond d'une gorge que hantaient les bêtes fauves et les oiseaux de proie, au val rocheux, dont Louis-le-Débonnaire a caractérisé la configuration topographique, sous le nom de Conques, l'abbaye de Sainte-Foy, bâtie par un groupe de chrétiens qui, en luttant pour fuir l'invasion, donna naissance au premier monument des fictions romanesques². Cette chapelle, érigée en l'honneur de la vierge martyre du III^e siècle, devait être transformée, du IX^e au XII^e siècle, en un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture romane³, et servir de modèle pour édifier Saint-Sernin de Toulouse et Saint-Jacques de Compostelle⁴; elle ne cessera d'être enrichie par le travail des moines et les libéralités des fidèles d'un trésor merveilleux, soustrait heureusement à nos révolutions et qui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1900, fit l'admiration du monde⁵.

Dans le seul département de l'Hérault, que d'abbayes carolingiennes!

Sur les confins des diocèses de Béziers et de Rodez, Saint-Pierre de Lunas ou de Joncels, un des plus anciens édifices religieux de la

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. II, pp. 50-58. — *Archives de l'Aude, Cartulaire de Lagrasse*, in-4°, pp. 185-273. — Mahul, *Cartulaire des archives des communes de l'arrondissement de Carcassonne*, t. II, p. 207.

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. XXIX, p. 373.

³ *Documents historiques*, publiés par la Société de l'École des Chartes; *Cartulaire de l'Abbaye de Conques*, 1879. La plus ancienne charte est de 801. — Bouillet et La Servière, *Sainte-Foy de Conches*, Rodez, 1900. — Voir *Hist. de l'Eglise du Rouergue*, par La Servière, in-4° de 800 pages.

⁴ *Cartulaire de Conques*, Introd., p. XXIII.

⁵ Bouillet, *Sainte-Foy de Conches (Eure)*, Paris, 1893.

Septimanie, ruiné par les Sarrasins, rétabli par Pépin, roi d'Aquitaine, rattaché, au ^x^e siècle, au monastère de Psalmodi, au ^{xiv}^e, à celui de Saint-Victor de Marseille ¹. Sur les bords de la Moure, qui descend du sommet de l'Espinousse, Villemagne, et Saint-Chinian, *Sancti Aniani oppidum*; reconnues, par Louis-le-Débonnaire, l'une en 812 ², l'autre en 826 ³. Près de l'Hérault, Cessero ou Saint-Thibéry, en souvenir du saint martyrisé, en 285, et dont l'origine est attribuée à Attilia, ami de saint Benoît d'Aniane. C'est là que l'on devait tenir, en 1226, le chapitre général pour la réformation de l'ordre bénédictin ⁴. Sur les bords du petit Rhône, Psalmodi, maintenue et dotée de l'exemption par Louis-le-Débonnaire, en dédommagement des maux que lui avait fait subir l'invasion ⁵, et Saint-Gilles, dont le saint fondateur, obligé de fuir à Orléans et à Nuria en Espagne, place l'abbaye sous la protection de Charles Martel qui en favorise le relèvement, et où se dressera une grande basilique dont il ne subsiste que le portail, le plus magnifique spécimen du génie romano-byzantin ⁶. Aux portes mêmes de Montpellier, le prieuré de Sainte-Croix de Celleneuve, construit par saint Benoît d'Aniane, mentionné dans une charte de 799 et où subsiste encore une chapelle du ^{xi}^e siècle ⁷.

Sur les bords de l'Hérault, enfin, à la limite même des deux diocèses de Maguelone et de Lodève, les deux grandes abbayes carolingiennes d'Aniane et de Gellone: la première, fondée en 787, sur la rive gauche, par

¹ Baluze, *Notæ in capitulariis*, 1099-1104. Append. 1399 et 1519. — Mabillon, *Ann. Bened.*, t. II, col. 718; t. III, p. 696. — Renouvier, *Des anciennes églises du département de l'Hérault*, *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. I, p. 335.

² Mabillon, *Annal. Bened.*, t. II, p. 724. — *Gallia christiana*, t. VI, col. 73.

³ *Gallia christiana*, t. VI, col. 705.

⁴ Baluze, *Notæ in capitulariis*, t. II, col. 1092. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. I, p. 482; édit. Privat, t. I, p. 946.

⁵ Mabillon, § 788, *De re Diplom.*, t. II, p. 605. — Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. I, Preuves, p. 3, c. 1. — Dom Bouquet, *Historiens de France*, Diplom. Ludov. Pii.

⁶ *Acta sanctorum*. Septembre, t. I, col. 293. — D'Everlange, *Hist. de Saint-Gilles*, ch. I, pp. 56, 57. — Prosper Mérimée.

⁷ *Cartulaire de l'Abbaye d'Aniane*, f° 18 v°. — Jules Renouvier, *Des anciennes églises du département de l'Hérault*; *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. I, p. 81. — Congrès scientifique de France, 3^e session, tenue à Montpellier, section d'archéologie, séance du 3 décembre 1868. Voir notre procès-verbal, à propos de l'église de Celleneuve. — Émile Bonnet, *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*, p. 396.

saint Benoît, fils du comté de Maguelone, le compagnon d'armes de Charlemagne, et le ministre de Louis-le-Débonnaire ¹; la seconde sur la rive droite, par l'émule de Roland comme guerrier, de saint Benoît comme religieux, Guillaume d'Aquitaine, marquis de Septimanie, Guillaume au Court-Nez, Guillaume Fierebras ou Bras-de-Fer, Guillaume d'Orange dans la littérature chevaleresque, saint Guilhem dans l'hagiographie, la liturgie et la langue populaires ².

De l'ancienne abbaye d'Aniane, transformée d'abord en prison, puis en colonie pénitentiaire, il ne reste plus rien; les Protestants ont tout détruit. L'église, qui sert de paroisse, a été relevée et en de belles proportions, mais dans le style du ^{xvii}^e siècle; quant au cloître, il a été refait au ^{xviii}^e. Au contraire, au fond de l'étroite vallée de Gellone, que resserrent, à l'entrée, les rochers escarpés qui surplombent le lit taillé à pic de l'Hérault, que ferme, à l'extrémité, un vrai cirque de montagnes abruptes, aux cîmes inaccessibles et pittoresques, dans un site étrange et sauvage, d'une horreur grandiose, où les habitations étagées serpentent sur les premiers gradins comme pour monter à l'escalade, se dresse encore l'abbatiale, avec les débris croulants d'un monastère qui dura 987 ans, de 804 à 1791 ³, et, au milieu de ce désert, dont le silence n'est troublé que par le bruissement de la source vive, *fons Clamosus*, qui mêle des flots écumants aux eaux claires du petit fleuve, ces simples ruines, encadrées par une nature primitive et sauvage, parlent singulièrement à l'âme et à l'imagination du touriste, du poète, de l'archéologue ⁴ !

Quelle terre mieux prédisposée que la nôtre à l'épanouissement du génie épique ? En même temps que le climat et le sol, l'imagination

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. II, pp. 54-55. — *Carta qua Benedictus Anianæ monasterium sub defensionem et dominationem Karoli magni tradit.* (*Cartulaire d'Aniane*, publié par Paul Alaus, l'abbé Cassan et E. Maynial; Montpellier, 1900, p. 41).

² Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. IV, pp. 13 et 14. — Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, pp. 224, 226.

³ *Donatio a Guillelmo comite.* 14 décembre 804. *Cartulaire de Gellone*, publié par Paul Alaus, l'abbé Cassan, E. Maynial; Montpellier, 1897, CLX, p. 144.

⁴ L'abbé Cassan, *Archives municipales d'Aniane*. — *Guide des pèlerins et des touristes à Saint-Guilhem-le-Désert. — Saint-Sylvestre-de-Mont-Calmès. — Notre-Dame-de-Lieu-Plaisant. — Ermitage de Saint-Guilhem-le-Désert.* — Notre ami a été frappé par la mort avant d'avoir terminé un volume de *Mélanges d'histoire locale*. Mgr. l'Évêque de Montpellier,

méridionale et l'état social favorisaient la diffusion des chansons de geste, légendes et chroniques, ruines d'une cité florissante et sépultures mérovingiennes, parlaient au cœur et à la foi ¹.

Sur le littoral, le seul nom de Maguelone évoque la mémoire des Sarrasins qui en fréquentaient le port et de Charles-Martel qui en fit la ruine. Ne s'y entretient-on pas encore du père de Pépin comme, au Moyen âge, d'Arnaud de Beaulande, qu'on prétendait enterré dans l'île ²? A Montpellier n'avons-nous pas encore le droit de relever l'attestation de la popularité des vieux poèmes dans l'Hôpital de Roncevaux, *Rossas vals*, que mentionne un acte d'échange du 16 juillet 1251, et qui était situé en face la maison du Temple, sur le chemin de Saint-Jacques ou de Béziers (route de Toulouse), comme, de l'autre côté, sur le chemin de Saint-Martin-de-Prunet, le couvent de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont le seul titre évoquait l'idée de la croisade ³? Comment la foule

M. Berthelé, l'archiviste du département et de la ville de Montpellier, et nous-même (ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. x, pp. 448 et 493), dans l'*Éclair* du 1^{er} février 1905, avons rendu hommage aux vertus et au mérite du savant et saint curé qui a institué la Société archéologique héritière de ses manuscrits et de sa bibliothèque. — Renouvier, *Monuments du Bas-Languedoc*: Saint-Guilhem-le-Désert.

¹ «M. Roque-Ferrier communique un essai de reconstitution de la légende du comte de Toulouse, où M. Gustave Ludtke et Gaston Paris ont successivement constaté de nombreuses allusions à Bernard de Septimanie, à l'impératrice Judith, seconde femme de Louis-le-Débonnaire, et aux événements qui agitèrent la cour d'Aix-la-Chapelle en 830-831. Il pense que cette légende, une des plus belles du Moyen âge, s'est probablement formée entre Maguelone, Uzès et Saint-Guilhem, pour de là se répandre en Espagne, en Angleterre et en d'autres pays». (*Félibrige latin*, séance du 25 juillet 1905. Journal *Le Midi*, 1^{er} septembre 1905).

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. II, pp. 45-66. — «Beaulande semble être Nice; au moins les désignations qu'on en donne concordent parfaitement avec cette hypothèse. On montre à Nice la tour de Bellande, construite par Charlemagne». (Gaston Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 81). — «Charles-Martel avait dévasté, brûlé, détruit jusqu'à des villes entières, et entre autres celle de Maguelone, d'origine phocéenne, qui florissait encore par le commerce. Il avait emmené les populations enchaînées comme des meutes de chiens, selon l'expression des chroniques du temps. On conçoit aisément que, par une telle conduite, Charles-Martel ne dut laisser, dans le pays dont il chassa les Arabes, qu'une renommée fort odieuse, ce fut peut-être par une sorte de vengeance poétique que les romanciers du douzième siècle attribuèrent ses exploits à son petit-fils. (Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xx, p. 255). — Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. II, pp. 45-67.

³ *Cartulaire de Maguelone*, reg. E, f^o 33 r^o, art. 1457. — Nous avons commis une erreur (ci-dessus, *ibid.*, t. II, ch. x, pp. 9 et 10). C'est le Temple qui se trouvait sur le chemin de Saint-Martin-de-Prunet, à l'emplacement du collège des Jésuites; Saint-Jean-de-Jérusalem, au contraire, sur l'emplacement de Saint-Denis, entre ce chemin et la route de Toulouse.

serait-elle demeurée étrangère et indifférente aux grands souvenirs et aux nobles émotions que ne manquait pas de faire revivre la seule pensée des champions de la patrie qui, pendant l'invasion musulmane, ont soulevé la chrétienté contre le Coran, et perpétué jusqu'à nos jours la croisade dans le pays du Cid ¹?

L'ensemble des compositions sur un même personnage ou le même fait forme un cycle dont le héros ou l'événement constitue le centre de la geste, et autour duquel la voix populaire rassemble et amalgame les récits les plus divers sur le même thème.

L'intérêt est d'autant plus vif que l'action est plus rapide et plus concentrée. Féodale, l'épopée reflète bien l'esprit d'indépendance et d'individualisme, de bravoure et d'adresse au service de la foi contre les infidèles. Ne croyait-on pas aux prodiges des paladins?

Il y a en France deux grands cycles, le cycle du roi ou de Charlemagne, et le cycle de Guillaume. La préoccupation des idées nobiliaires et la manie des généalogies font bientôt dégénérer l'unité du poème en vaines histoires sur l'origine, les familles, les alliances de chaque héros; mais, à l'inverse de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, les généalogies sont ascendantes et non descendantes. Homère et Virgile traitent Hector et Énée de fils de Priam et d'Anchise; dans la chanson de geste, au contraire, on dit Milan, père de Roland; Gauffrey, fils d'Ogier ².

¹ «Personne, je suppose, ne se figurera que les romans auxquels les troubadours songeaient dans ces allusions fussent des romans français ou en tout autre langue que le provençal: l'hypothèse serait par trop aventurée. La population, les classes auxquelles s'adressaient les pièces de poésie qui contiennent ces allusions n'avaient, aux époques dont il s'agit, aucune connaissance du français, ni le moindre motif de le savoir. Ce serait un fait inouï, inconcevable, que des allusions si fréquentes, si familières se rapportassent à des compositions en une autre langue et d'une autre littérature que celles mêmes auxquelles appartenaient les chants lyriques, où elles se rencontrent et où elles figurent comme un accessoire, comme un ornement. Les romans dont ces allusions supposent et prouvent l'existence étaient indubitablement des romans en provençal... Les populations de langue provençale ayant toujours été plus directement intéressées que les Français aux guerres avec les Arabes, y ayant joué un plus grand rôle, chez lequel de ces deux peuples était-il le plus naturel que les traditions relatives à ces guerres devinssent un thème de poésie?» (Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. xxix, pp. 399-401).

² Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. IV, pp. 3, 6.

Ainsi se multiplient les personnages et s'engendrent plusieurs *gens* héroïques du même nom, si bien que le poème se réduit à n'être bientôt plus qu'une chronique. Il y aura cinq à six cycles nouveaux : cycles de Lorraine, de Girard de Roussillon, d'Aubry de Bourgoing, de Raoul de Cambrai, le dernier de tous enfin, celui de la croisade. Pour les combiner, les trouvères imaginent des unions impossibles et des filiations ridicules. Faute de nouveaux héros, ils remontent aux ancêtres des premiers comme dans Garin de Monglane, ou bien descendent jusqu'à leurs arrière-neveux comme dans Foulques de Candie et dans Bastard de Bouillon.

La grande geste de Guillaume, formée de cantilènes en vingt-quatre chants divisés en laisses ou tirades aux vers isochrones et monorimes, ne comprend pas moins de 80,000 vers. C'est de toutes les épopées celle qui par les dimensions se rapproche le plus de celles de l'Inde¹; c'est même la geste par excellence, *moult ama Diex la geste; bien pus le témoigner*². Sur ce théâtre, les hommes grandissent jusqu'à devenir des géants, à la hauteur de ces compositions qui sont de vrais monuments ?

D'après l'histoire, Guillaume, de race franque, est fils de Théodoric et d'Aldane, apparenté par l'un ou par l'autre, par l'un et par l'autre peut-être, à Charlemagne³. Élevé à la cour du grand empereur, il combat, comme son père, les Saxons et les Sarrasins⁴; fait duc de Septimanie et vicomte de Narbonne, il se lie de la plus tendre affection à saint Benoît d'Aniane, le fils du comte de Maguelone, qui le décide à embrasser la vie religieuse⁵. Il dépose alors ses armes dans l'abbaye de Saint-Julien

¹ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. XIII, pp. 424-426.

² Garin de Montglane. Bibl. nat. La Vallière, 78, f° 2 v°. — Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. III, p. 3.

³ Vita S. Guillelmi. (*Manuscripts de la Bibliothèque de la ville de Montpellier*, n° 16, pp. 189-205). — *Miracula*, pp. 205-216. — *Acta Sanctorum Bolland.*, 12 février. — Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, Sæct. 4, part. I, p. 76. — *Erat de stirpe regali*. (Thézan, Pertz, *Hist.*, t. II, p. 597).

⁴ Tanto dilectionis affectu beato Benedicto adhæsit ut... hunc ducem viæ salutaris eligeret... Subsequitur venerabilem virum. (*Vit. S. Benedict. Anian.*, 42; ap. Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, sect. IV, pp. 212, 217).

⁵ Willelmus pugnavit cum Sarracenis, ad Narbonam et perdidit ibi multos homines et occidit unum regem cum multitudine Sarracenorum. (*Chron. brev. Sanct. Galli*, Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. V, p. 360).

de Brioude et va fonder dans la solitude de Gellone une abbaye où il apporte un morceau important de la Vraie Croix.

Dans la geste, Guillaume se trouve fils d'Aimeri de Narbonne et d'Hermengarde, petit-fils d'Hernaut de Beaulande, neveu de Girard de Vienne l'ennemi de l'empereur, et enfin cousin de Roland. «Aymeri de Narbonne, Arnaut de Berlande et surtout Guillaume au Court-Nez, sont, pour tout le Midi de la France, des héros presque aussi populaires que Roland lui-même»¹. C'est «sur la montagne de Montpellier que Guillaume rencontre les envoyés du roi d'Arabie qui viennent demander pour ce prince Orable «à la face plus claire que la fleur d'aubépine, plus merveilleuse que la rosée». A cette nouvelle, «foudre de guerre et orage de mer» il bondit et, battant les Sarrasins, il s'empare de *Baucent* «le rapide» dont il fait son cheval de bataille, ainsi que de *Joyeuse* son épée. Aimé de la princesse d'Orange, *uxoris pudica et fidelis amicitia*, il la fait baptiser sous le nom de Guiboux² ou Guiburge.

A Aix-la-Chapelle, devant un concile d'évêques et de leudes, Charlemagne mourant interpelle ainsi son futur héritier: «Si tu promets de haïr à tout jamais le péché, d'éviter la luxure, de ne commettre aucune trahison et de ne pas dépouiller les orphelins, si tu es capable de mener une guerre en véritable empereur de Rome, de passer les eaux de la Gironde et d'aller exterminer chez eux les Sarrasins, étends la main, mon fils, et prends cette couronne. Sinon, je te défends d'y toucher»³.

¹ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xxix, p. 399.

² *Enfances Guillaume*, Bibl. nat. fr., 774, f° 2. — Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, p. 292.

³

Biax filz dit-il, envers moi entendez.
Vois la corone qui est desus l'autel ?
Par tel covent la te veil je donner;
Tort ne luxure ne pechié ne menez,
Ne traïson vers nelui ne ferez,
Ne orphelin son fié, ne li todrez.....
S'einsi veus fere, ge te doing la corone
Ou se ce non, ne la baïlles tu onques.

(*Coronement Loëys*, v. 61-71). — Gaston Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 352. — Léon Gautier, *ibid.*, p. 348.

La faiblesse et l'impuissance de Louis-le-Débonnaire provoquent bientôt l'intervention de Guillaume qui, vrai géant, court et vole à son secours, de Worms à Saragosse, du Mont Saint-Michel à Saint-Gilles ¹. Il étouffe une révolte des Gascons, prend Nîmes, Orange et Barcelone; il délivre Rome et sauve la France, malgré la défaite d'Aliscans, près Arles, dont les historiens ont essayé d'amoindrir la gravité pour sauver l'amour-propre national. Cependant, et à la différence de Roncevaux, ce désastre refoule la nouvelle invasion, plus redoutable que celle arrêtée par Charles-Martel à Poitiers, en 732. Après s'être battu en lion, le héros verse des larmes comme Roland: *Pleure Guillaume, Guibourc le console* ².

Héritier du prestige de Charlemagne, défenseur attitré de l'Église contre l'Islamisme et l'Empire, centre d'une pléiade de héros, le plus illustre de tous, *præ cunctis clarior* ³, Guillaume, ainsi que saint Démétrius, saint Georges, saint Sébastien, saint Maurice, saint Eustache ⁴, réalise l'idéal du chevalier ⁵. Quels royaumes, quelles nations, quelles provinces, quelles villes ne s'entretiennent pas de l'histoire du duc Guillaume répandue dans presque tout le monde ⁶? Il domine la littérature du Midi comme l'empereur celle du Nord. Par l'ensemble des poèmes qui lui sont consacrés, par ceux qui se rattachent à son nom, il a inspiré la plus grandiose des épopées, et sa gloire frappe à ce point l'imagination populaire qu'elle lui attribue les exploits de tous ceux qui, de près ou de loin, l'approchèrent. C'est ainsi qu'on l'a confondu avec Guillem VI,

¹ *Coronement Loëys*. — Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, p. 77.

² *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 8347-8437. — Léon Gautier, *ibid.*, t. IV, p. 554.

³ Wilhem Wolf (Ludwig Clarus), *Herzog Wilhem von Aquitanien*. (Révillout, *Étude historique et littéraire sur une vie de saint Guillaume*; *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*; 1865, p. 510).

⁴ Orderic Vital, *Hist. de Normandie*, liv. VI, ap. Guizot, *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, t. III, p. 5.

⁵ Voir *Sancti Guillelmi Vita*, Cf. Ms de la Bibliothèque de la ville de Montpellier. — Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. XXXIII, p. 66.

⁶ *Quæ enim regna et quæ provinciæ, quæ gentes, quæ urbes, Willelmi ducis potentiam non loquuntur, virtutem animi, corporis vires, gloriosos belli studio et frequentia triumphos*. (Ardon, *Vita Sancti Benedicti*, c. 42.). — Mabillon, *Acta Sancti Ordinis Benedictini. Vita S. Guillelmi*, § 2, t. V. p. 69).

seigneur de Montpellier, croisé avec Alphonse VII, pour faire le siège d'Almérias et mort en odeur de sainteté dans l'abbaye de Grandselve, et avec Guillem d'Omélas, son frère, qui avait épousé Tiburge, comtesse d'Orange, comme Gibúrc¹. On lui prête des ancêtres impossibles et des aventures fantastiques. C'est plus qu'un guerrier, c'est le défenseur et l'apôtre de la civilisation, qu'il devait, nouveau Messie, faire régner sur le monde.

Si grand que soit le Guillaume de la poésie, — et son roman est «comme un trésor de l'épopée carolingienne»², — il demeure encore inférieur à celui de la réalité³, car ce fut un saint, un grand saint, un vrai patriote⁴. «Un jour, loin de douce France, entrouvrait soudain son vêtement de mailles, laissait le vent frapper sa poitrine nue et s'écriait: «O doux souffle qui vient de France! c'est là que sont ceux que j'aime». Et il ajoutait: «Je te remets, France, aux mains de Dieu»⁵.

¹ Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. IV, p. 98, notes 9 et 10.

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. XIII, p. 66. — «Ce roman est d'origine et d'invention provençales... Nulle autre épopée karolingienne n'est si fortement empreinte que celle-ci d'un sentiment d'inquiétude et d'effroi, que l'on pourrait prendre pour un reflet des émotions contemporaines, excitées par cette terrible lutte de deux siècles entre le Midi de la Gaule et les Arabes andalousiens». (*Ibid.*).

³ Léon Gautier, *ibid.*, t. IV, p. 560.

⁴ Hagiographie: Vie portée en Normandie par un moine de Winchester, Orderic Vital, *Hist. eccles.*, lib. VI. — Comme chansons de geste: *Aimeri de Narbonne*, *Siège de Barbastro* et *Beuves de Cammarais*, *Enfances Guillaume*, *Charroi de Nîmes*, *Aliscans*, *Gérard de Viane*, *Mort d'Aimeri de Narbonne*, *Coronnement Loëys*, la *Prise d'Orange*, *Montiage Guillaume*, etc., etc. (*Hist. gén. de Languedoc*, t. I, pp. 445-455; édit. Privat, t. I, pp. 882-940). — Paulin Paris, *Chansons de geste; Hist. littéraire*, t. XXII, *Guillaume*, pp. 519-532. — Léon Vinas, *Visite rétrospective à Saint-Guilhem-du-Désert*, 1875. — Nous avons beaucoup connu cet érudit aussi passionné pour son sujet que scrupuleux dans les moindres détails. — Notre ami, M. Ch. Révillout, a enfin fait une *Étude historique et littéraire* sur l'ouvrage latin intitulé *Vie de saint Guillaume*, ap. *Mém. de la société archéologique de Montpellier*, t. VI, pp. 495-577. On ne saurait trop louer le sens critique et la haute intelligence du Moyen âge dont ce travail est le résultat. — Sur la bibliographie de saint Guillem, voir Émile Bonnet, *Bibliographie du diocèse de Montpellier*, 1900, pp. 109-112.

⁵ *Charroi de Nîmes*, Bibl. nat. fr. 1448, f° 94. — Léon Gautier, *ibid.*, seconde édition, t. IV, p. VII. — «Bernard de Ventadour a traduit admirablement la même pensée dans ce quatrain, cité avec raison par Léon Gautier:

Quan la doussa aura venta

Deves nostre país,

M'es veiaire que senta

Odor de Paradis. (Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 64).

Tel sera au ^{xiv}^e siècle encore, le prestige de son nom que Pétrarque en retrouvera le souvenir toujours vivant à Montpellier ¹.

Pour arrêter les invasions et parer à l'anarchie barbare, le Moyen âge fait dériver l'autorité et la législation du sol, seul élément alors de stabilité. Il confond la souveraineté avec la propriété et substitue à la personnalité de la coutume la territorialité de la loi; il hiérarchise les pouvoirs par le vasselage et la féodalité à la base, la suzeraineté et le patronage au sommet. Tandis que, de nos jours, les agents de l'État demeurent étrangers aux régions qu'ils administrent, plus soucieux de les quitter pour l'avancement, que de s'y dévouer en s'identifiant avec les besoins et les aspirations d'un département ou d'un village qu'ils ne reverront plus, les feudataires, les fonctionnaires de l'époque, vivent de père en fils avec les mêmes populations dont ils deviennent par habitude et intérêt les tuteurs obligés ².

La vie féodale, resserrée dans l'enceinte du château, cantonnée dans le cercle du foyer, rend à l'homme la possession de lui-même et la conscience de ses devoirs, à la femme le sentiment de la famille et de sa vocation domestique ³. Perchés sur leurs donjons, les seigneurs planent sur de vastes horizons et trouvent dans leur fierté native le secret de la vaillance. Ainsi que le dit Ozanam, «si les nobles ont fait les châteaux,

¹ Pétrarque, *De Vita solitaria*, lib. II, sect. II, c. 13. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 264. — «Nous espérons que le théâtre s'emparera de Guillaume comme il s'est emparé de Roland et qu'un dramaturge puissant introduira sur la scène l'illustre vaincu d'Aliscans. (Léon Gautier, *Les Épopées*, t. IV, p. VII). — Nous ignorons si M. de Bornier avait fait des confidences à M. Léon Gautier, mais il nous avait communiqué à nous son projet, qui nous avait enchanté, de composer un drame dont saint Guilhem eût été le héros et la pittoresque vallée de Gellone le théâtre. C'eût été le digne pendant à la *Fille de Roland*, ce petit chef-d'œuvre qui releva l'âme de la France au lendemain de nos désastres, car il ne fut joué pour la première fois, aux Français, que le 15 février 1875.

² «La forme dans laquelle s'enserme alors la société humaine est construite sur les exigences du danger incessant et proche, en vue de la défense locale, par la subordination de tous les intérêts au besoin de vivre, de façon à sauvegarder le sol en attachant au sol, par la propriété et la jouissance, une troupe de braves sous un brave chef. Le péril s'est évanoui, la construction s'est délabrée... Reste l'assise primitive, la structure ancienne de la propriété, la terre enchaînée ou épuisée pour le maintien d'un monde social qui s'est dissous, bref un ordre de privilèges et de sujétions dont la cause et l'objet ont disparu». (Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, l'Ancien régime, ch. II, p. 33).

³ Ozanam, Lettre du 30 juin 1847. Œuvres, t. XI, p. 192.

on peut dire aussi que les châteaux ont fait les nobles. Rheinfels, Ehrenfels, Marxburg, Stolzenfels, Heidelberg, ce sont les berceaux, ce sont les nids de tous ces aigles de batailles; s'ils n'avaient pas babité dans les tempêtes, ils n'auraient pris ni un vol si haut, ni un cœur si intrépide¹. En revanche, la suzeraineté avait pour revers les mariages forcés. Pour que le fief fût «servi», le souverain s'arrogeait le droit de le retenir en mariant ses vassaux sans leur consentement, en les fiançant même dès le berceau². De même pour les veuves «sans lesquelles, dit saint Jean Chrysostôme, l'Église n'aurait pas son entière perfection»³. Si elle tolérait les secondes noces, elle ne les encourageait pas. Dans le poème de Gui de Bourgogne, au contraire, nous voyons Charlemagne remarier en bloc toutes les femmes dont les barons étaient morts pendant la campagne d'Espagne⁴.

¹ «Convaincu par son propre trouble, le Germain s'arrête, épargne la terre, le village, la cité qui vit sous la sauvegarde du prêtre... Aux grands jours de malheur ou de maladie, il se repand, il restitue au double, au décuple et au centuple... Jusqu'à la fin du douzième siècle, si le clergé pèse sur les princes, c'est surtout pour réfréner en eux et au-dessus d'eux les appétits brutaux, les rébellions de la chair et du sang, les retours et les excès de sauvagerie irrésistible qui désolaient la société». (Taine, *L'Ancien régime*, ch. I, pp. 5 et 6).

² «Ni cette fidélité, ni cette concorde ne sont les fruits de la raison raisonnable; elle est trop vacillante et trop faible pour produire un effet si universel et si énergique... C'est pourquoi, surtout quand la majorité est inculte, il est utile que les chefs soient désignés d'avance par l'habitude héréditaire qu'on a de les suivre, et par l'éducation spéciale qui les a préparés... Ils sont là, dans chaque canton, visibles, acceptés d'avance; cette autorité, le plus souvent ils la méritent; nés et élevés pour l'exercer, ils trouvent dans la tradition, dans l'exemple et dans l'orgueil de famille, des cordiaux puissants qui nourrissent en eux l'esprit public; il y a chance pour qu'ils comprennent les devoirs dont leur prérogative les charge... Tel est le renouvellement que comporte le régime féodal. L'ancien chef peut encore autoriser sa prééminence par ses services et rester populaire sans cesser d'être privilégié. Jadis capitaine du district et gendarme en permanence, il doit devenir propriétaire résident et bienfaisant, promoteur volontaire de toutes les entreprises utiles, tuteur obligé des pauvres, administrateur et juge gratuit du canton, conducteur et protecteur, comme autrefois, par un patronage nouveau et accommodé aux circonstances nouvelles. Magistrat local, représentant un centre, voilà ses deux fonctions principales et, si l'on regarde au delà de la France, on découvre qu'il remplit l'une ou l'autre, ou toutes les deux». (Taine, *ibid.*, ch. II, p. 3). — En France, c'est la centralisation, le régime de la cour et l'absentéisme des campagnes qui ont ruiné et discrédité l'aristocratie.

³ Saint Jean Chrysostôme, Hom. xxx, in epist. prim. ad Corinth. — Tollemer, *Les Origines de la charité catholique*, p. 51.

⁴ *Guy de Bourgogne*, 4009-4011. — Voir Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 344-357.

En même temps, dit Mignet, la cohabitation dans le même donjon de plusieurs branches collatérales exposait «la chasteté du toit domestique. Afin de ne pas mêler le même sang, le mariage n'était permis qu'au septième degré»¹. Que de fois aussi, au cours de cette histoire, n'avons-nous pas vu les pontifes condamner les unions consanguines ? En 1216 seulement, le pape Innocent III réduira les prohibitions au quatrième degré de computation canonique².

Pour réagir contre ces mariages forcés ou clandestins, l'Église fait de la volonté expresse des conjoints le principe, la condition et l'essence du sacrement; voilà pourquoi, afin de prévenir les folles amours et les liaisons téméraires, elle n'autorise dans les fiançailles que les engagements au futur, qui sont de simples projets, et elle interdit les engagements au présent, qui auraient constitué des liens irrévocables³. En 1582, le concile de Reims exigera encore, pour la validité de l'acte, la présence d'un prêtre et de témoins⁴.

¹ Mignet, *Introduction de l'ancienne Germanie dans la société civilisée; Mém. historiques*, p. 140. — «A l'égard des cousins germains, *consobrini*, le droit avait varié dans les premiers temps de Rome; le mariage était défendu entre eux. Une loi l'autorise plus tard. (Tacite, Ann. XII, 6). Une constitution de Théodose le défendit encore. (Voir Jacques Godefroi sur le tit. x, lib. III du code Théodose). Arcadius et Honorius le permirent de nouveau (Const., 19, in code Justin. lib. V, tit. iv) et Justinien après eux (Instit., lib. I, tit. x, § 5). — Mais l'Église avait désapprouvé cette union comme trop rapprochée du degré de frère et de sœur: *Experti sumus*, dit saint Augustin (De civit. Dei, XV), *in connubiis consobrinorum, etiam nostris temporibus, propter gradum propinquitatis fraterno gradui proximum, quam raro per mores fiebat quod fieri per leges licebat... Verumtamen factum etiam licitum, propter vicinitatem horrebant illiciti, et quod fiebat cum consobrina pene cum sorore fieri videbatur*. — Bientôt l'Église alla jusqu'à défendre le mariage entre issus de cousins germains, quoique le droit romain n'ait jamais poussé jusque-là ses prohibitions, et le droit canonique ne tarda pas à appliquer aux mariages prohibés la règle du droit prétorien, qui avait fixé le droit de capacité de succéder au septième degré pour les cognats (Instit. Justin., lib. III, tit. v, § *ultra*), limite qu'avait effacée Justinien dans sa novelle cxviii en assimilant complètement l'agnation et la cognation, en ce qui touche le droit de succéder». (*Ibid.*).

² *Quaternarius vero numerus congruit prohibitioni conjugii corporalis... quia quatuor sunt humores in corpore qui constant ex quatuor elementis*. (Decretum Gratiani, can. II, causa xxxv, quæst. v. c. viii). — Mignet. *ibid.*

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, Introduction, pp. lxxxv-lxxxvi.

⁴ Martène, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*. (*Dictionnaire encyclopédique de la Théologie*, par Welzer et Welt, verbo: Fiançailles).

La religion avait transformé le droit seigneurial en une paternité sociale; elle élève l'amour à la dignité d'une religion. La femme vassale, serve quant au choix de son époux, est affranchie de son antique déchéance et recouvre le droit de disposer librement de son cœur. La chevalerie en fait l'apothéose et lui voue un culte plein de respect.

Tacite racontait que les Germains vénéraient la femme comme douée de l'inspiration céleste et investie d'un caractère divin. *Inesse quinetiam fœminis sanctum aliquid et providum putant* ¹. Si «l'amour est la clef du cœur» ², l'amour chrétien légitime les plus tendres affections en leur permettant de s'épanouir dans le calme de la conscience et la fraîcheur de l'innocence. Mais, alors que nos œuvres d'imagination troublent les esprits en ne les entretenant que des passions illégitimes, les poèmes et les romans du Moyen âge traitent de l'amour dans cette langue de l'amour «qui n'est comprise que par ceux qui aiment» ³, qui demeure d'autant plus pure dans la passion, simple dans l'enthousiasme, sublime dans la naïveté; ils insistent, avant tout, sur la constance virginale comme sur le pudique amour de Roland et d'Aude, sa fiancée, dans le roman de Roncevaux, sur la constance ou sur les malheurs de Gérard de Roussillon, supportés si vaillamment par sa femme.

La fidélité conjugale n'est pas seulement une vertu; elle fait la chasteté, l'unité, la force de l'amour, ainsi marqué du sceau de l'Éternité. Y a-t-il rien de plus touchant et de plus beau que l'association de deux êtres que la mort elle-même ne saurait plus séparer, puisqu'ils sont mystiquement unis au-delà de cette vie par la communion des âmes, comme leurs corps le seront sur la terre, dans le même tombeau ⁴. Et ce tombeau devient une source de bienfaisance par les œuvres de miséricorde

¹ Tacite, *Mœurs des Germains*, § VIII.

² Bossuet, Sermon pour l'Annonciation.

³ *Lingua amoris ei qui non amat, barbara erit.* (S. Bernard, Sermon. 79, in *Cantic.*.)

⁴ «N'était-ce pas le siècle où saint Louis conservait à travers toute sa vie, pour sa femme Marguerite, l'ingénieuse et passionnée tendresse de ses premières années; où ce grand roi et ce grand saint, montrant l'anneau qu'il portait toujours, et sur lequel il avait fait graver ces trois mots: «Dieu, France et Marguerite, disait avec une délicieuse simplicité: *Hors cet anel, n'ai point d'amour*». N'était-ce pas encore le siècle où Édouard I^{er} d'Angleterre élevait ces quinze croix de pierre, dont les restes peuvent compter parmi les merveilles de l'art chrétien, aux

pour le salut de l'époux chéri ou de l'épouse pleurée, *pro salute sponsæ meæ*, comme le portent tant d'inscriptions ¹.

La chevalerie ne se contente pas de prôner et d'exalter les affections domestiques; elle enflamme les cœurs pour la beauté idéale, entrevue par le grand philosophe athénien, dans le *Phédom* et le *Banquet*, et qui n'est que le reflet de la beauté divine dont la Vierge est le parfait symbole et le type accompli. Ce thème, Dante le développe à propos de Béatrix, qui personnifie la théologie, dans la troisième chambre de Raphaël, où elle est représentée, au-dessus de la dispute du Saint-Sacrement, telle que la dépeignait l'auteur de la *Divine Comédie*: couronnée d'olivier, c'est-à-dire par la sagesse, avec le voile blanc de la foi, le manteau vert de l'espérance, la tunique odorante de la charité ² qui rehausse encore la pudeur et la modestie de son front ³. Sa vue ravit en purifiant tout autour d'elle; et, «quand elle passe par les chemins, l'amour qui la précède glace les cœurs vulgaires et détruit les idées perverses,

lieux de repos du cercueil de sa bien aimée épouse la reine Éléonore, pendant le trajet de la ville où elle mourut à Westminster ? C'est sans doute la plus touchante et la plus magnifique pompe funèbre qui fut jamais; mais était-ce trop pour la femme qui, vingt ans auparavant, s'en allait partager les dangers de la croisade avec son époux, suçait de ses propres lèvres le poison qu'un fer sarrasin avait fait couler dans les veines d'Édouard, et lui sauvait ainsi la vie au péril de la sienne ?... Cette étoile de pur amour, qui éclaire les plus belles traditions historiques du pays, comme celles de Henri-le-Lion, de Florentia, de Geneviève de Brabant, du comte Ulric, est encore le foyer lumineux des grands poèmes des cycles chevaleresques. Parseval est tellement absorbé par la vue de trois gouttes de sang sur la neige, qui lui rappellent le teint rose et blanc de sa femme, qu'il méprise la gloire et les combats pour les contempler. L'épouse de Lohengrin, toutes les fois que son mari s'éloigne d'elle, tombe en faiblesse et reste évanouie jusqu'à son retour. Dans le Titarel, quand deux fidèles époux se rejoignent dans la mort, il sort de leur tombe comme deux belles vignes qui s'entrelacent et se soutiennent l'une l'autre». (Montalembert, *Hist. de sainte Élisabeth de Hongrie*, ch. xv, *in fine*). — C'est ainsi que, suivant la légende, Pierre de Provence et la belle Maguelone «attendaient leur résurrection aux deux costez du grand autel de Maguelone, à qui ils avaient fait tant de charitez, chascun dans un un beau vase de marbre couvert, selon leur condition et leurs mérites, et respondant à la gloire de l'autel». (Voir ci-dessus, *Hist de Maguelone*, Introduction, p. LXIX).

¹ *Pro salute Mathildæ sponsæ meæ*. (Monast. Anglic., p. 1034. — Montalembert, *Les Moines d'Occident*, Introduction, t. I, p. CXLII).

²

Sovra candido vel cinta d'oliva
Donna m'apparve, sotto verde manto,
Vestita di color di fiamma viva. (Purgatoire, ch. xxx, 11).

³ Dante, *Vita nuova*, ap. Ozanam, *Dante*, Œuvres complètes, t. VI, p. 385.

quiconque s'arrêterait pour la voir deviendrait une noble créature ou mourrait à ses pieds... Son regard donne la paix, humilie l'orgueil, fait oublier les offenses. Celui qui s'entretient avec elle ne saurait faire une mauvaise fin ¹.

Guillaume d'Arezzo chante la reine des anges; Guido Alvocanti, dans une fameuse canzone, donne de l'amour une définition qui occupe l'École; des saints ², comme François d'Assise et Jacopone de Vérone, traduisent dans leurs vers le ravissement du siècle pour la dame de leurs pensées, la plus noble, la plus riche, «la plus belle qui fut jamais, Notre-Dame des poètes et des artistes» ³. Tout concourt donc à faire de la femme l'âme de la civilisation; et, au lieu de vulgariser le sensualisme, d'avilir la créature qui en est l'objet, le véritable amour la surnaturalise pour la consacrer. Idéal, fleur de désintéressement et de loyauté, il transfigure les âmes en les formant aux magnifiques élans et aux grandes actions. Voilà comment la poésie provençale n'est que l'expression de la chevalerie, c'est-à-dire de l'amour et de l'héroïsme ⁴, de la religion des âmes pures et vaillantes, car le poème de Tristan, le premier qui roule sur une passion illégitime, n'est pas antérieur au XIV^e siècle.

La chevalerie, «expression combinée de ces éléments» ⁵, offre alors une libre et radieuse expansion à la jeunesse et à la bravoure. Réagissant contre la rudesse et la cruauté barbares, dont le Raoul de Cambrai reste le type affreux ⁶, elle représente la force armée du droit et de la vérité.

Chevalier en ce monde-ci
Ne peuvent vivre sans souci,
Ils doivent le peuple défendre
Et leur sanc pour la foi espandre ⁷.

¹ Dante, *Vita Nuova*, ap. Ozanam, *Dante*, pp. 366, 373.

² Ozanam, *Œuvres complètes, Poètes franciscains*, t. V, p. 366.

³ *Ibid.*, p. 55.

⁴ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. xli, p. 318.

⁵ «Il n'y a peut-être rien de plus particulier et de plus frappant, dans l'histoire de la civilisation du Midi de la France, que la combinaison ou, pour mieux dire, que l'union de la chevalerie et de la poésie». (Fauriel, *ibid.*, t. I, ch. xv, p. 529).

⁶ Voir *Raoul de Cambrai*, éd. Légeay, pp. 56, 68, 71, 72. — Jourdain de Blaivies, vers 487 et suiv. — Léon Gautier, *La Chevalerie*, pp. 27, 75, 76.

⁷ Eustache Deschamps, 46, ap. Léon Gautier, *ibid.*

La chevalerie est l'incarnation de l'honneur qu'ignorait l'antiquité, qu'elle révèle à la chrétienté¹. Rien de plus sublime que l'ensemble de ses lois: Mépris des richesses et protection des faibles, défense des femmes et des enfants, des veuves et des orphelins, des pauvres et des voyageurs, des marchands et des vilains, des églises et des monastères, des maladreries et des maisons-Dieu, concours obligatoire en toute circonstance à l'appel des malheureux et des opprimés², n'est-ce pas la plus belle des vocations ?

Il écoute partout si l'on crie: Au secours³.

«La chevalerie, dit Villemain, c'est la vie du Moyen âge mise en action; c'est la garde d'honneur de la féodalité»⁴. Elle s'en distingue toutefois, puisqu'elle en est le frein en même temps qu'elle en fait le prestige. C'est elle qui forme caractères fiers et austères, incapables de mollesse et de platitude, aussi courtois qu'indépendants, natures intraitables sur le point d'honneur, tout d'une pièce comme les armures d'acier dont se revêtaient les guerriers. Elle a un code spécial dont le *Pontifical* de Guillaume Durand, une gloire de l'Université de Montpellier, prouve la magnificence⁵. Elle est l'ambition et le lien des cœurs qui brûlent pour une belle cause et sont jaloux de s'immoler pour une personne ou une idée.

¹ Viollet-Leduc, *Dictionnaire du Mobilier*, t. V, p. 7.

² Léon Gautier, *La Chevalerie*, pp. 48, 49, 69.

³ Victor Hugo, *La Légende des siècles*, XV, *Eviradnus*, t. II, p. 56.

⁴ Villemain, *Littérature du Moyen âge*, 8^e Leçon, t. I, p. 233.

⁵ Léon Gautier, *ibid.*, pp. 21, 22. — «L'épée disait à Thémistocle: «Sois fort pour ton pays et grand pour toi-même». Elle disait au chrétien: «Sois fort pour ton Dieu, élément pour les faibles, esclave de ta parole et jusque dans la fureur du sang, n'oublie pas l'amour promis et songe à tes couleurs». C'était la chevalerie. La chevalerie était l'homme de guerre attendri par l'amour de Dieu et par un autre amour délicat, né de l'élévation que la femme avait reçu du christianisme... Entouré de ses proches vivants, en face de ses ancêtres morts, le chevalier venait un jour à l'autel et y prononçait des serments où Dieu, la patrie et l'amour se rencontraient sans s'étonner... Quelquefois il cachait son nom, ses chiffres, sa gloire, mais il en restait assez pour reconnaître le chevalier, et, dans ces occasions mêmes où la prudence conduisait le courage, il dirait avec Tancrède:

«Conservez ma devise; elle est chère à mon cœur;
Les mots en sont sacrés; c'est l'amour et l'honneur».

(Lacordaire, *Œuvres complètes*, t. V, pp. 173, 174).

Avant d'être accaparée comme un apanage aristocratique dans la cérémonie symbolique de l'initiation, la chevalerie revêt la forme chrétienne d'un ordre spécial ayant des lois et des profès astreints à respecter ses vœux. Le chevalier a du croisé la foi ardente, de la jeunesse l'intrépidité à toute épreuve, de l'apôtre l'enthousiasme brûlant, transportant son âme d'autant plus haut qu'elle est plus détachée et dédaigneuse des plaisirs ou des intérêts vulgaires. Le chevalier, c'est le soldat chrétien ¹, l'homme de Dieu, *miles Christi*, «au nom duquel sont faits et créés tous les chevaliers de la chrétienté» ².

Le sentiment religieux fait l'originalité et subit en même temps l'influence du cycle carolingien en France, du cycle de saint Graal en Allemagne, car si nos chansons de geste roulent sur les exploits de Charlemagne, de Roland ou de Guillaume, celles d'Outre-Rhin rayonnent autour du prétendu vase mystique où le Christ aurait célébré la cène, et enlevé au ciel par les anges jusqu'au jour où apparaîtraient des héros dignes de le reprendre et de le garder.

Nous savons même par Wolfran von Eschenbach, l'auteur du poème le plus considérable de l'époque, le *Titurel*, et le *Perceval* qui en est la suite, que l'original avait été écrit en roman par Kyot ou Guyot ³. Ne faudrait-il pas reconnaître encore dans cette légende un écho de celle qui faisait débarquer sur notre littoral Lazare, Madeleine et les saintes Maries ⁴ ?

Tout ce que l'esprit moderne a rêvé ou croit avoir inventé, en fait de respect du droit et d'assistance au faible, le Moyen âge l'avait pratiqué dans la chevalerie ⁵. Il n'y a même pas dans l'histoire de miracle plus éclatant que la transfiguration de la barbarie par cette institution jusqu'alors inconnue qui discipline les cœurs sans les comprimer, qui leur communique, avec l'instinct de l'honneur, la force du sacrifice, et remplit

¹ Girart de Viane, édit. P. Tarbé, p. 19. — Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 53.

² Bibl. de l'Arsenal, 3351, f° 88 v°, 98 r°, version en prose de Girart de Viane. — Léon Gautier, *ibid.*, p. 38.

³ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. xli, pp. 318 et 442.

⁴ Fauriel, *ibid.*, t. II, ch. xxvi, p. 343.

⁵ Vitet, *Joinville et le XIII^e siècle*; *Revue des Deux-Mondes*, t. LXXXV, p. 156.

les âmes d'une poésie embaumée de tendresse humaine, enflammée du plus ardent courage. C'est elle qui adoucit les plus fières natures et inocule dans ces fortes poitrines et sous leurs lourdes armures les sentiments de la délicatesse et de la générosité, les préparant à faire le bien, à vivre pour le bien, et, ce qui est plus grand encore, à mourir pour le bien. C'est elle qui transforme les Germains naïfs, téméraires, avides de combats en apôtres de l'Humanité, dévorés du désir de venger ses injures et de calmer ses souffrances, volontaires de la défense sociale, héros de la charité, «prêtres armés de la justice et de la foi, comme les prêtres étaient les chevaliers de la parole et de la prière»¹.

Quel temps que celui qui produisit de tels sentiments, de tels hommes, de telles institutions ! Si l'on ne peut dissimuler bien des licences et des scandales, quelle candeur ! quels traits sublimes qui relèvent l'esprit en édifiant le cœur ! que d'actions héroïques, surnaturelles !

La chevalerie, œuvre essentiellement catholique et française, remontait au XII^e siècle, puisque saint Bernard l'appelle un genre de milice nouveau sur la terre. Indépendante de la naissance et de la fortune, elle n'est pas héréditaire et n'exige pas, au début au moins, la qualité de noble. Elle peut être conférée à de petites gens sans terre ni argent, même à des vilains, *car telz est posores qui a coreige fier*². Si elle tend à devenir l'attribut des nobles, on voit, en plus d'une circonstance, des empereurs et des rois, Frédéric Barberousse et Philippe-le-Bel, en investir, sur le champ de bataille, de simples vilains.

Merveille de l'Église, elle accuse sa mission au moment des croisades en formant une milice sacrée, qui exige une préparation, et confère un véritable sacrement, de même que la félonie, crime devant le monde, est, aux yeux de la foi, taxée de péché, si bien que l'Église célèbre les obsèques du chevalier dégradé, mort au ciel, quand il l'était à l'honneur. En même temps se constituent des ordres spéciaux de chevaliers qui font de l'obéissance le principe, de l'immolation le mobile de leur vocation; qui, sans renoncer à la guerre, n'emploient leurs

¹ Montalembert, *Sainte Élisabeth de Hongrie*, ch. v, *in fine*.

² Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 2.

armes que pour le triomphe de la justice et de la paix, *Justitia et pax*. Ainsi prennent naissance les ordres militaires des Templiers et des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem si grands et si méritoires à l'origine, qui précisément fondent à Montpellier deux de leurs principaux établissements ¹. Et l'exaltation religieuse comme l'excitation des troubadours entraînent l'Europe vers l'Orient, enflammant de la plus généreuse ardeur tous ceux qui ont un cœur d'homme ou sont capables de tenir une épée.

Mais, pour bien se battre, comme pour bien chanter, il faut *aimer*. L'amour apparaît dès lors comme le mobile de toute vertu, de toute belle inspiration.

Comment s'étonner que le Moyen âge qui spiritualisait la pierre ait idéalisé la femme ? Ces rudes et impétueux chevaliers, bardés de fer, occupés de chasses, de guerres et de chevauchées, ont surtout rêvé, ainsi que l'on peut s'en assurer en contemplant les porches des églises, les vitraux des nefs et les miniatures des missels, de madones placides, aux formes diaphanes, aux figures pâles et blondes, la taille svelte, le corps allongé, les vêtements souples et simples ne dessinant que la structure de corps éthérés, et faisant ressortir la gracilité des membres, au lieu de les alourdir par des étoffes roides et empesées, comme fera la Renaissance en mettant surtout en relief des beautés épaisses et réalistes, alors qu'elle efféminera les hommes par une élégance maniérée.

Seulement ce n'est pas la jeune fille ni même la mère, c'est la femme mariée qui devient un objet de prédilection ², si bien que dès le XII^e siècle, en Aragon, en Catalogne, en Provence, l'amour dégénérera en galanterie. Plus en quête alors d'aventures que d'exploits, plus mondain que pieux, dominé par l'esprit de caste, superbe par ostentation, visant l'orgueil plus que l'immolation, il remplacera bientôt le sacrifice utile par de téméraires bravades ou d'insolents défis, et se départira

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Mauguilone*, t. II, ch. x, pp. 9 et 10. — Voir J. Delaville Le Roulx, *Les Hospitaliers en Terre sainte et à Chypre (1100-1300)*, 1904.

² Jeanroy, *La Poésie provençale du Moyen âge*, *Revue des Deux-Mondes*, t. CLI, p. 352.

vis-à-vis de la femme de l'esprit primitif de délicatesse, de fidélité, de discrétion. Mais, «quel qu'il fût ou qu'il pût devenir, en réalité et dans la pratique, l'amour chevaleresque, dans la théorie des troubadours, est toujours exempt de sensualité; c'est une espèce de culte dégagé de toutes les habitudes, de tous les plaisirs qui pourraient en ternir le sentiment et en affaiblir l'énergie morale, l'amour de la gloire dont il est censé l'âme. C'était une exaltation toute morale que l'on supposait ne pouvoir être maintenue dans sa pureté et son énergie que par le sacrifice»¹.

Fallait-il que l'attachement fût profond pour tourner à la folie, comme, vers 1200, celui du troubadour Guilhem de Balaun ou de Balazuc (Balaruc), *un gentils castellas de la encontra de Monspelier*², chevalier de Guillelmine de Traviac. Il en avait obtenu tout ce qu'il en pouvait légitimement espérer, quand il se mit dans la tête que le bonheur de reconquérir l'amour de sa dame devait être plus grand que celui de l'avoir obtenu. Il fait donc exprès de se brouiller avec elle, au point de la révolter par une dureté obstinée. Bernard d'Anduze doit s'interposer pour apaiser sa colère, mais la dame exige pour expiation de sa faute, qu'il se laisse arracher un ongle de la main et lui en fasse hommage, en sollicitant son pardon, à genoux, et dans une pièce de vers. Le malheureux s'exécute bien, mais l'histoire ne dit pas s'il eut la tentation de recommencer l'épreuve³.

C'est ainsi que chevaliers et troubadours font assaut de courtoisie et d'esprit, s'estimant trop honorés par le simple regard, largement récompensés par le sourire d'une dame au front pur et à l'œil bleu, vers laquelle ils n'auraient pas osé lever les yeux. «Cette respectueuse tendresse, sentiment si délicat qu'on penserait le flétrir en l'appelant d'un autre mot, agissait puissamment sur le cœur. Sans doute il ne renouvelait pas tout entier le sang barbare qui pouvait y circuler encore,

¹ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. LI, p. 331.

² Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 180. — Millot, *Hist. des Troubadours*, t. I, p. 119.

³ Fauriel, *ibid.*, t. I, ch. x, pp. 541, 542. — *Grundriss zur geschichte*, n° 203. — Barbieri, *Dell' origine*, pp. 69, 116. — *Hist. littéraire*, t. XV, p. 447; t. XVII, p. 419. — Chabaneau, *Notes sur l'histoire de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 355.

mais il en calmait les bouillonnements. L'orgueil militaire s'humiliait; le métier des armes s'ennoblissait par un motif désintéressé; les instincts sensuels se dissipaient à la voix de l'honneur, l'honneur pudeur virile qui interdisait aux preux tout acte capable de faire rougir le front de leur dame»¹.

Comme le chevalier, le troubadour a «sa dame», qu'il désigne d'un nom de convention. Mais cet amour est moins sentimental que mondain; il est trop subtil, trop raffiné pour n'être pas vain et superficiel, ce qui explique ces engagements de convenance sociale où la pose tient lieu d'affection, dont la précocité explique la froideur, et le plus «souvent indépendants du charme, de la grâce et de la beauté de la jeunesse»², sans compter que les belles châtelaines devaient quelque peu se moquer des poètes, mercenaires la plupart, trop souvent confondus avec les musiciens et les jongleurs qui erraient contre les saints de pierre des façades et sous les pignons des belles demeures, pour faire retentir, à travers les fenêtres aux croisillons de plomb, chansons ou romances.

Si telle châtelaine «blanche et vermeille, à point incoloree»³, agréée avec complaisance les hommages des chevaliers et se montre sensible aux sirventes des troubadours, il ne faut pas croire que la femme du Moyen âge ressemblât plus que la femme moderne aux héroïnes d'Alexandre Dumas ou de Zola. On doit même ajouter que la société était tellement imprégnée de foi que les grandes dames ne pouvaient se dérober aux vertus et aux devoirs de la chevalerie féminine dont le tiers ordre de Saint-François était la forme mondaine. Comme cette sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, immortalisée par le comte de Montalembert, et dont les *cantus varii fratrum minorum* viennent de nous faire connaître les rythmes en son honneur⁴, les vraies chrétiennes

¹ Ozanam, *Dante*, p. 364.

² *Ibid.* — Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. XIV, XV, p. 544.

³ *Beuve de Commarchis*, par adenes li Rois, Bruxelles, 1874, v. 2098.

⁴

Mater bona, crimen tege
Victum dona, mores rege...
Cum pauperis pauperrima,
Dispersis ditat opibus,

pratiquaient jusqu'à l'héroïsme les devoirs d'épouse et de mère, distribuant aux pauvres le pain quotidien, refrénant les passions, pansant les plaies des lépreux, poussant la sublimité de l'amour et du dévouement jusqu'à suivre leurs fiancés et leurs maris à travers tous les périls en s'exposant à la mort pour sauver la vie des croisés¹.

La dame qu'ils proclamaient souveraine les faisait triompher d'eux-mêmes et leur valait de remporter la victoire sur l'ennemi. «Plus d'une châtelaine, du fond de son oratoire, contribua de la sorte à ramener la discipline dans les camps, et peut-être la victoire sur les champs de bataille»².

Après l'amour, c'est la guerre que chantent, et avec frénésie, les troubadours, la guerre féodale, de seigneur à seigneur à l'intérieur, et la guerre sainte de la Croix au dehors. Pourquoi donc ? Parce que la guerre force les grands à ménager ceux dont le concours est nécessaire. «C'est alors que les vassaux et les châtelains peuvent avoir du bon temps, car bien plus larges, plus généreux, plus accueillants sont les puissants, lorsqu'ils ont la guerre que lorsqu'ils ont la paix»³. Et le provençal Blacaset, fils de Blacas, le dit : «C'est par la guerre que les braves s'élèvent, elle contraint l'avare à devenir libéral; elle oblige le puissant à donner et à ôter». La guerre est un bon justicier⁴. Bernard de Mantoue exprime les mêmes idées : «La guerre force tout mauvais seigneur à

*Hospitalis Domina,
Pauperum nutritia,
Sanctitate non pusilla,
Quamvis pauperum ancilla.* (Ap. Desilie, *Cantus varii*).

¹ Les Dames qui alerent nostre Seigneur servir — En milieu d'Antioche vont lors consaus tenir...; — Les autres de douce aigue font les boutiaus emplir — *Cil qui boire voura n'i pora pas faillir*. (*Chanson d'Antioche*, édit. Paulin Paris, II, pp. 223, 224). — E les dames lor gieuent (aux Turcs) mainte pierre cornue : — De l'aue aboivrent ceux que li grans sois argue. (II, p. 255). — Les Dames portant l'aue que Franc vont desirrant, — contre lors cuers, as cols, sur le sablon boillant. — Asés i ot de celes qui n'ont solier cauchant. — Des piés et des talons lor va li sang colant. (*Jérusalem*, édit. Hippeau, vers 105-214). — La veïssés... tante riche dame... — Gésir desor la terre morte et ensanglantée. (*Chanson d'Antioche*, II, p. 262). — Léon Gautier, *La Chevalerie*, pp. 445, 446.

² Ozanam, *Dante*, Œuvres complètes, t. VI, p. 365.

³ Bertrand de Born, édit. Thomas, 1888, I, XII.

⁴ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xx, p. 165.

devenir bon pour les siens... Une vie sans gloire est pire que la mort et richesse honnie au dessous de l'honneur» ¹.

La chevalerie fait appel à ce qu'il y a d'humain et de généreux dans l'esprit de combat, en opposition avec la rudesse et la cruauté des barbares. La charité est le propre du christianisme ; la libéralité de la chevalerie². Aussi est-elle prodigue, répandant l'argent à flots, même sans but, sans utilité, pour l'unique plaisir de perdre³. La noblesse signifie désintéressement et sacrifice, fidélité et dévouement. «Les richesses que vous préféreriez, dit Pons de Capdevielle, la mort viendra vous les arracher. Ce serait donc vraiment mourir que de vivre pour elles, de même que ce sera vivre d'aller là-bas mourir pour Dieu. Le jour est donc venu où les preux vont pour leur gloire et leur salut, se séparer des lâches» ⁴. Et Bertrand de Born, figure essentiellement féodale, pleine d'originalité et de virilité, dans un de ses sonnets cuirassés, mais aux cuirasses finement ciselées et vraiment éclatantes, de s'écrier: «Je tiens pour vieux tout baron qui a du blé, du lard et du vin de reste; il est vieux s'il a un cheval que l'on puisse dire sien» ⁵.

Donner, voilà ses tours et ses créneaux ⁶.

Quelles strophes brûlantes de passion et de fougue martiales ! «Viennent donc les barons croisés d'Allemagne, de Bretagne, d'Anjou, de Béarn, de Gascogne et de Provence, réunis à nous en une seule masse, et l'épée à la main, nous entrerons dans la foule des infidèles, frappant, taillant, jusqu'à ce que nous les ayons tous exterminés; et, alors, nous partagerons le butin entre nous tous; Gavaudan sera prophète. Ce qu'il dit sera fait; les chiens périront, et, là où Mahomet fut invoqué, Dieu sera honoré et servi» ⁷. La victoire de Navas de Toloza, en juillet 1212,

¹ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xx, p. 167.

² Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 82.

³ Jeanroy, *La Poésie provençale au Moyen âge*; *Revue des Deux-Mondes*, t. CLI, p. 369.

⁴ Jeanroy, *ibid.*, p. 552.

⁵ Fauriel, *ibid.*, t. I, xv, pp. 482, 494, 495. — Jeanroy, *ibid.*, t. CLV, pp. 573, 574.

⁶ Girart de Roussillon, trad. Paul Meyer, § 561. — Léon Gautier, *ibid.*, p. 86.

⁷ Fauriel, *ibid.*, t. II, ch. xx, p. 153.

détruira, en effet, la prépondérance des Arabes dans la Péninsule en donnant raison à la prédiction du nouveau Tyrtée qui a le double mérite d'inspirer l'héroïsme, et de combattre en simple chevalier¹.

Marcabru, dans la fameuse pièce du *Lavador*, présente l'expédition d'Alphonse VII contre les Maures, à laquelle participe Guillem VI de Montpellier, comme la piscine mystique où la Chrétienté se lavera de ses péchés. «Que celui qui désire se purifier, tandis qu'il a vie et force, coure au saint lavoir; c'est là qu'est notre guérison. Malheur à nous si nous arrivons auparavant à la mort! Que les lâches, que les débauchés, occupés dans l'ivresse et la bonne chère, restent dans leurs souillures; Dieu ne veut à son lavoir que les convertis et les preux»².

Tous ces héros n'ont pas l'âme desséchée par l'esprit de critique et de scepticisme qui arrêtent les élans généreux et détruisent l'enthousiasme. Comme dans les peintures du xv^e siècle, leur foi vive et ingénue accuse par la sérénité des traits leur familiarité avec le divin.

Nous avons admiré les exploits glorieux des guerriers qui, à Muret, à Palma et à Courtrai, débutaient par la confession³. Elle se faisait souvent sur le champ de bataille, à Dieu d'abord, puis à un prêtre, à défaut d'un prêtre, à un parent ou à un compagnon d'armes, *proximo vel socio*, comme fera Bayard⁴. Le soir de la défaite des Aliscans, *la dolor fut grand*; l'infant Vivien, se penchant sur son oncle Guillaume, se confesse: «J'ai reculé, avoue-t-il, devant les païens»; il n'a souvenance d'aucun autre péché⁵. Dans ce même poème il est dit que Guillaume s'était muni d'une hostie consacrée⁶; mais «la meilleure prière est celle qu'à la bouche met le cuer»⁷.

Aux fêtes patronales ou corporatives, aux pèlerinages, aux grandes foires, bardes, compagnons et paysans exhalaient en vieux refrains

¹ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xx, p. 156.

² *Ibid.*, pp. 145, 146. — Sur Marcabru, voir Paul Meyer, *Romania*, t. VI, p. 121.

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. ix, p. 396; t. II, ch. xii, xvii, pp. 62, 425.

⁴ Pierre Lombard, *Sentent.*, lib. IV, dist. XVII, § v. — Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 44.

⁵ Léon Gautier, *ibid.*, p. 45. — Fauriel, *Hist. de l'Épopée française*, t. III, ch. xxxiii, p. 75.

⁶ *Aliscans*, v. 883-885. — Léon Gautier, *ibid.*, p. 46.

⁷ Gautier de Coincy, édit. Picquet, col. 453. — Léon Gautier, *ibid.*, p. 39.

l'âme de la grande patrie, d'autant plus vibrante que la flamme en était sans cesse alimentée et renouvelée au foyer même de la famille, entre la tombe des aïeux et le berceau des enfants. La chanson était pour la poésie lyrique, comme l'ode dans l'antiquité, un chant national, un écho de la race et du terroir, répercutant d'âge en âge dans la mémoire des peuples la noblesse et la fidélité des affections légitimes, les vertus, les exploits et les épreuves des preux. Les lais et les sirventes ne sont que des productions subalternes, réminiscence des pieuses légendes et des souvenirs historiques, des aventures galantes ou des refrains joyeux; les tensons des controverses où, de chaque côté, on défend quelque acte ou quelque parole contradictoire. Dans le partimen ou jeu parti, l'auteur propose au choix du partenaire deux solutions opposées avec engagement de soutenir l'autre. Il était ainsi facile de donner à la fois satisfaction et à la vivacité hautaine des grands seigneurs et aux hardies protestations contre l'oppression féodale.

Les chansons de geste représentent les Primitifs du Moyen âge, ainsi que les poèmes homériques ceux de l'antiquité grecque. Ils ont le naturel et la crédulité de l'enfance, la candeur et la générosité de l'adolescence, la grâce et la saveur de la passion contenue en même temps que le charme toujours impressionnant de la bravoure. Simple, rapide, populaire, dans les pastourelles, la poésie provençale est à tel point chevaleresque et mondaine que la courtoisie devient synonyme et caractéristique du genre, comme la vertu de véritable amour ¹.

L'esprit catholique en contient les licences et alimente la sève de l'inspiration, si bien que nous voyons les meilleurs maîtres de la langue d'Oc, longtemps surnommée la Limousine, Arnaud de Mareuil et Bernard de Born, dont Alphonse II d'Aragon disait que sirventes de l'un et chansons de l'autre sont mari et femme, finir leur vie d'aventure

¹ «On est ordinairement d'accord pour appeler courtoise la poésie des Provençaux et celle qui en fut imitée. Ce terme est excellent. En effet, elle fut exclusivement composée pour le divertissement des cours, soit par les grands seigneurs, soit par leurs clients. C'est dans une atmosphère courtoise qu'elle s'épanouit; c'est là aussi qu'elle s'étiole bien vite, car elle n'avait jamais plongé ses racines dans le sol même du pays». (Jeanroy, *Les Origines de la Poésie lyrique en France*, p. xvi).

sous le froc, à l'instar de Folquet qui devient évêque de Marseille et de Deudes de Prades, chanoine de Maguelone ¹.

L'histoire a fait justice de cette fable absurde que la qualité de noble dispensait de savoir écrire et même lire. Pas un vrai paléographe n'a encore produit et ne saurait montrer le moindre témoignage d'une telle ineptie que démentent tous les documents de l'histoire et qui ne prouve que l'ignorance des contempteurs des siècles chrétiens. «La liste serait longue des barons et des seigneurs qui ont cultivé avec plus ou moins d'éclat, au Moyen âge, l'histoire, la jurisprudence, la poésie, écrit notre illustre Léopold Delisle. La multitude des personnages remarquables de ce temps, hommés d'État, guerriers, ministres, recrutés dans les rangs de la noblesse suffit, à elle seule, pour trancher la question» ². Le cartulaire de l'Université d'Orléans nous révèle qu'en 1337, les enfants des plus grandes maisons en suivaient les cours. Au xv^e siècle, en Bretagne et en Normandie, les *notaires passe* étaient tous des gentils-hommes ³. Quant au peuple, il était si peu ignare que, dès le xi^e siècle, en Normandie, tous les paysans savaient lire et écrire, et, sur cette terre du plumitif, ils portaient à leur ceinture «un escritoire» ⁴.

A cette époque cependant les nobles surtout, sinon les nobles seuls, étaient capables de comprendre et de rémunérer les poètes; et voilà

¹ «C'est un fait remarquable à noter que les troubadours les plus célèbres moururent presque tous dans le cloître et sous l'habit de moine. Usés de bonne heure par les émotions et les agitations d'une vie factice, et, pour ainsi dire exagérée, inévitablement pris de scrupules religieux, ils ne manquaient guère, au déclin de l'âge, de se jeter dans quelque monastère de rigide observance et donnaient à Dieu les restes d'une existence dont le monde et l'amour ne voulaient plus». (Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xvi, p. 39).

² Léopold Delisle a répété cette affirmation dans la série de ses innombrables et incomparables études sur la Normandie. On peut en trouver la confirmation dans les ouvrages de M. de Beaurepaire — «Les nobles, au moyen âge, savaient écrire et la portion savante du clergé mise à part, ils n'étaient pas plus ignorants que les membres des autres classes de la société». (La Borderie, *Mélanges d'histoire et d'archéologie*, I, 60). — «Cependant, dit Montalembert, comme des croix grossières tenaient lieu de signatures au bas des actes des onzième et douzième siècles, on en a conclu que les nobles de ce temps ne savaient pas écrire. C'est une grosse erreur, à laquelle il est facile de répondre péremptoirement par le fait que voici: l'usage d'apposer sa signature sur les actes, les missions, etc., n'existait pas pendant la majeure partie du moyen âge». (*Moines d'Occident*, t. VII, p. 692).

³ La Roque, *Traité de la Noblesse*, édit. de 1710, c. cxlviii.

⁴ Léopold Delisle, de Beaurepaire, *ut supra*.

comment la poésie prend naissance dans les petites cours comme « en serre chaude »¹.

La versification étant le complément de la galanterie et de la courtoisie chevaleresques, rien d'étonnant que sur quatre à cinq cents troubadours, la moitié appartint aux classes féodales², et qu'on trouvât parmi eux dix rois ou reines, quatre-vingts nobles de tout rang à côté des bourgeois et des artisans³. Les grands seigneurs qui ne pouvaient rimer se dédommageaient en présentant les compositions des autres, ceux-ci fussent-ils de basse extraction; et, les cadets manquant de moyens d'existence les colportaient de château en château, prouvant par leur exemple que la profession intellectuelle n'était pas une dérogation; qu'elle était plutôt un titre à la chevalerie. C'est même parmi ces gentilshommes sans terre ni argent que se rencontraient les esprits les plus vigoureux et les plus délicats⁴.

Dans le Midi surtout, les savants sont partout honorés; les troubadours vivent dans l'intimité des princes, fêtés comme les dispensateurs de la renommée. La poésie permet de tout dire; les hommes d'esprit sont d'autant plus choyés qu'on recherche leurs éloges et qu'on redoute leurs traits plus que les coups de lance et d'épée. Le talent est même une noblesse; l'art délicat des vers rapproche les distances. Si Bertrand de Born

¹ Jeanroy, *La Poésie provençale du Moyen âge*, *Revue des Deux-Mondes*, t. CLI, pp. 361, 365. — «La jonglerie fut inventée par des hommes de sens et des seigneurs de quelque savoir (notons l'exactitude de ce souvenir) pour divertir et honorer la noblesse par le jeu des instruments. Puis viennent les troubadours (c'est-à-dire en somme les jongleurs poètes) pour raconter les belles actions, louer les preux et les encourager à bien faire». (*Ibid.*, p. 374). — «On serait tenté de croire que dans ces châteaux massifs et dans ces tourelles gothiques la vie était grossière, que sous le harnais nulle élégance sociale ne se mêlait à la rudesse extérieure et matérielle des mœurs. Il n'en est pas ainsi; beaucoup de livres de ce temps respirent une sorte d'urbanité délicate et de générosité digne des temps les plus civilisés». (Villemain, *Littérature au Moyen âge*, 9^e leçon, t. I, p. 279).

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. xv, p. 530.

³ «Dans ces siècles de prétendue ignorance, il n'y avait pas une ville, pas une bourgade qui n'eût son école publique». (Guibert, *Novig. gest. Franc.*, t. I, pp. 367-368, édit. d'Achéry). — «Les abbayes de filles elles-mêmes entretenaient non-seulement des écoles, mais des bibliothèques, et l'on n'y donnait le voile qu'à celles qui savaient le latin». (*Hist. littéraire de la France*, t. IX, pp. 127, 129). — On vantait les religieuses d'Admont comme *valde litteratæ et scientia S. Scripturæ mirabiliter excitatæ*. (*Hist. nig. sylv.*, II, 94, ap. Hurter, III, 580).

⁴ Fauriel, *ibid.*, p. 531.

est un grand seigneur, le fils d'un paysan, comme Bernard de Ventadour, ou Géraud de Borneilh, «le maître des troubadours», qui ne dut son éducation qu'au châtelain d'Exideuil¹, est un ancien serf, simple clerc de notaire, comme Arnaud de Marvielh, *El en famoso Arnaldo*, ainsi que l'appelle Pétrarque, dans le *Triomphe de l'amour*²; tant d'autres encore que l'on pourrait citer, fraient de pair avec les personnes du plus haut lignage.

Toutes ces cours seigneuriales et royales de Montpellier et de Toulouse, de Provence et de Limousin, d'Aquitaine et d'Aragon sont des milieux élégants et distingués, ayant une réputation justifiée de politesse, de bon ton, de générosité, où l'on se pique d'être galant homme³, où l'on vit dans une oisiveté fastueuse et dissolvante. Partout des princes éclairés ou des femmes supérieures, cultivant les lettres et les arts ! Les troubadours eux-mêmes sont des poètes de salon⁴. Le riche qui ne donne rien et ne sait ni accueillir ni dépenser et payer, est un déplaisant⁵, car la cour qui ne fait pas de largesses n'est qu'un parc de barons⁶.

¹ De Boysson, *Études sur Bertrand de Born*, p. 399.

² De Boysson, *ibid.*, p. 397.

³ «L'ome doit estre de belle manière et courtoys et amiable a chascun et de poi parolle et de poi de priz, et doit parler courtoisement et a trait, ne trop bas ne trop haut, et entendre volentiers la raison de l'autre gent quant il parlent, ne blasmer nului ne soi deliter quant l'en blasme aultrui, et a jugier avec la gent courtoisement et debonairement, selonc que il afiert à chascun, et estre debonaires avec sa maisnie, et être large en son mengier, et doner de sa viande, et seoir courtoisement sans trop lever, se besoin n'en a, et tenir son cors et aourné, et en plusieurs autres manières asses». (*Le Philosophe Sidrach, la Fontaine de toutes les sciences, Hist. littéraire*, t. XXXI, p. 296).

⁴ Jeanroy, *Les Origines de la Poésie française au Moyen âge*, 2^e édit., I^{re} partie, ch. I, p. 32. — «La pastourelle a été, en Provence, ce qu'a presque toujours été la poésie pastorale: l'amusement d'une société élégante, qui se repose d'elle-même en se travestissant d'un aimable costume». (*Ibid.*, pp. 38-39). — «Ce genre est né dans la société aristocratique de la Provence, mais il a passé dans la France du Nord au moment où l'imitation y était encore libre et originale: soumis dans les deux pays à une évolution différente, il a fourni de part et d'autre des œuvres variées qui sont peut-être les plus originales de notre ancienne poésie lyrique». (*Ibid.*, p. 44). — «On peut conclure avec certitude que les conditions sociales d'où sortit la poésie courtoise existaient avant le début du XII^e siècle; cette poésie en effet avait dès lors ses principaux lieux communs, sa langue, ses formules». (Jeanroy, *Poésies de Guillaume IX, comte de Poitiers; Annales du Midi*, t. XVII).

⁵ Bertrand de Born. *Rassa, tan creis*. (Thomas, *Poésies complètes de Bertrand de Born*, p. 103).

⁶ Bertrand de Born, *ibid.*, p. 125.

Le comte Pierre de Maguelone avait révélé son intelligence et son goût de la nature en déclarant dans la donation de son étang à l'Église, *in amorem ejus loci quem Magalonam appellant* ¹.

Le seigneur de Montpellier Guillem V semble avoir été familier du roi d'Angleterre, Henri I^{er}, dont il flattait les goûts en lui fournissant des animaux rares pour ses parcs ². Guillem VI, lui, est un héros de nos chansons de geste, signalé parmi les preux de la première croisade, dans la chronique de Tudebonde, le seul historiographe de l'expédition ³. Il figure dans la *Chanson d'Antioche*, composée au commencement du XII^e siècle par le pèlerin Richard ⁴, et dans le poème de *Gaufrey*, l'aîné des douze fils de Doon de Mayence et père du fameux Ogier, dont le manuscrit unique est précisément à la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier ⁵. Parti pour l'Orient avec Elvire, son épouse, il accomplit de hauts faits à Antioche, à Marre ⁶, à Jérusalem; après la

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. v, p. 173.

² Guillaume de Malmesburg, V. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. II, p. 397; édit. Privat, t. III, p. 645.

³ Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. vi, p. 226.

⁴ La *Chanson d'Antioche*, composée au commencement du XII^e siècle par le pèlerin Richard, renouvelée sous le règne de Philippe-Auguste par Graindor de Douay, publiée pour la première fois par Paulin Paris, M DCCC XLVIII, Introduction, t. I, p. XLIV.

⁵

Il (gloriant) a brandi la lanche pour broche le distrier,
Et va ferir Guillaume, qui tenoit Montpellier,
Que escu ne haubert ne li orent mestier;
Parmi le cors li passe le bon espié d'achier.
L'âme s'en est partie de gentil chevalier;
Damedieu la rechoive, le père droiturier!

(Guifrey, *Chanson de geste*, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Montpellier (n° 247), par F. Guessard, M DCCC LIX, *Les plus anciens Poètes de la France*, v. 642-646, p. 20. — Ce volume est d'autant plus précieux qu'il contient l'unique texte que nous connaissions du roman de Gaufrey. (*Catalogue général des Manuscrits de Montpellier*, n° 249, ap. *Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques du Département*, fonds de Bouhier, t. I, p. 378). — C'est à ce poème qu'a fait allusion Gariel, sans l'avoir vu:

«Un autre vieux poème, que je ie ne tiens pas fort assuré, fait battre ce jeune prince en duel avec un officier more qui bravoit en Goliath nostre armée et le représente sans main, et sans teste à ses pieds, après de grands efforts de valeur et de courage». (Gariel, *Abrégé des antiquités de la ville de Montpellier* p. 119). — *Hist. gén. de Languedoc*, t. I, p. 441; édit. Privat, t. III, pp. 736-740). — Pégat, *Notice sur les Guillems*; *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. I.

⁶

Guillelmes monta sus qui fu de Montpellier
Et sont ensamble a lui sergent et chevalier.

victoire d'Ascalon, qui semblait le terme de la campagne, il rentre en France avec sa femme et son fils, Alphonse-Jourdain, né en Orient et baptisé dans le grand fleuve de la Palestine; il repart avec vingt vaisseaux, cent chevaliers, et un corps d'infanterie pour combattre les Maures et Sarrasins d'Espagne, et se révèle au siège de Majorque; il mérite d'être traité de grand capitaine par l'anglais Guillaume de Malmesbury¹.

Chevalier et troubadour, c'est sous ce double caractère que les Guillemes de Montpellier se faisaient représenter sur leurs sceaux: le chevalier, monté sur un coursier; dans la main gauche, le bouclier; dans la droite, l'épée pour frapper d'estoc et de taille; le troubadour assis, jouant de la lyre, sous le charme et dans l'aspiration d'un sirvente ou d'une chanson².

Lor perrieres atornent por le mur pecoier,
Si menu jetent pieres comme plus del ciel:
Le mur font en cent lieux effondre et percier;
Laiens entrent ensamble no vaillant chevalier
Ainc ne lor pot defendre paien ne renoie.

(*Chanson d'Antioche*, t. II, p. 296).

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. v, p. 227. — «Guillaume, son fils, se trouvait, l'an 1147, au beau siège d'Almira, avec les autres amis du roi Alphonse de Castille... Un vieux poème de ce temps-là, arraché de l'oubli et cité par Sandoval, evesque de Pampelone (*Cronica del inclito emperado Alonso VII*, c. 27, édit. 1615), introduit un gentilhomme qui saluë en cette manière le Roy, de la part du généreux secours qui venoit:

O decus egregium! Francorum pulchra juvenus...
Dux Pessulanus, Guillelmus, in ordine magnus,
Hos sequitur juxtà, celsa fortique carina.

Que si ce bon vieux poète illustre de la sorte sa gloire dans le siège d'Almira, le fameux Surita le loge au costé opposé au rivage avec les volontaires de l'armée, au siège de Tortose, l'an 1149, et le fait aller de pair avec le sénéchal de Catalogne: *Cujus*, dit-il, *virtus enituit egregia*. Et en son castillan: En lo llano hazia la ribera del rio se pusieron las huestes de la gente d'Aragon y Catalaunna, y de la orta parte estuvo el principe, y don Guillen, Sennor de Mompeller, la major parte de los ricos hombres y cavalleros». (Gariel, *Idée de la ville de Montpellier*, p. 119).

² «Le sceau de plomb du cabinet de feu M. Gabalda, chef de bataillon, dont nous offrons une représentation fidèle, est pareil à celui qui est décrit plus haut, sauf le mot *domini* et le besant qui ne s'y trouvent pas. Il y a toute apparence qu'il appartient aussi à Guillaume, fils de Guillaume V et d'Ermessinde. Le sceau en plomb de Raymond de Saint-Gilles, gravé dans l'*Histoire générale de Languedoc*, pendant à une charte de 1088, ressemble beaucoup à celui de Guilhem VI. Le bouclier est le même; le casque assez remarquable de forme est pareil; l'attitude du cavalier semblable... Guillaume porte, comme les Normands, à son casque le nazal, qui n'est que le prolongement du haubert, mais élevé en forme de bonnet phrygien... Ce petit monument est entièrement curieux et d'une belle conservation; il doit

Guillem VI rédige une vie du saint frère Jean, convers de l'abbaye de Grandselve¹; il a même fait plus que d'écrire, il a été à l'occasion du siège et de la prise d'Almeria, en Andalousie, le héros d'un poème dont l'auteur exalte la victoire du seigneur de Montpellier ou de Guillem VII son fils et successeur. Cette composition, comme dit Fauriel, était un exemple, et certainement ni le premier ni le seul d'une épopée vivante jetée dans le courant de la vieille épopée traditionnelle en l'honneur des Carolingiens².

Guillem VII, ami de Placentin, fonde l'École de droit; Guillem VIII assure le brillant avenir de celle de médecine³. Dans son sirvente sur le siège de Toulouse, composé en 1181, à la demande du comte Raymond V, pour faire vibrer l'âme des chevaliers, Bertrand de Born mentionne, parmi les alliés du roi d'Aragon, Alphonse II, Guillem VIII, el senhor de Montalbezo, c'est-à-dire de Montaubéron, centre d'une dimerie, aux portes de Montpellier, près de Grandmont⁴. C'est à Guillem VIII, comme à son très cher seigneur, *amantissimo suo domino*⁵, que dédie son *Traité de la Foi* Alain de Lille, «le docteur universel»,

être fort rare, puisque les historiens du Languedoc n'en parlent que très confusément et sans autre date que sur la foi d'un ancien auteur, auquel ils ne paraissent même pas accorder une entière confiance». (Castellane, *Sceau de Guillaume VI, seigneur de Montpellier*; ap. *Mém. de la Société archéologique du Midi de la France*, t. IV, années 1840-1841. Toulouse, 1841, pp. 343-345).

¹ Ginguéné, *Arnaud de Miraval, poète provençal*; *Hist. littéraire*, t. XV, pp. 441-442.

² *Interfuit bello Guillelmus qui Monspelierii dominabatur, et virtus enitruit egregia Guillelmi Raimundi Moncadæ Cataloniæ senescallis*. (Gariel, *Series Præsul. Magal.*, I, 190, 191). — Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xxviii, p. 380. Supplément, t. III, p. 510.

³ Ginguéné, *ibid.*, p. 270. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. viii, pp. 296-304.

⁴

Lo coms m'a mandat e mogut
Per n'Arramón Luc d'Esparro
Qu'eu fassa per lui tal chanso
On sian trenchat mil escut,
Elm e ausberc e alcoto
E perponh faussat e romput.

(Bertrand de Born, ap. De Boysson, p. 87). — Sirvente *Cortz et guerra*. (Thomas, *Poésies complètes de Bertrand de Born*, p. 35).

⁵ *Amantissimo (aliàs reverendissimo) domino suo Willelmo, Dei gratia Montispessulani principi (Catalani de insulis)*. Opera edita a Carolo de Wisch. Anterpiæ, 1663, in-fº, pp. 201-278. — Brial, *Alain de Lille, Hist. littéraire*, t. XVI, pp. 396-425.

poète et historien, philosophe naturaliste même, qui n'écrivit pas moins de dix-huit ouvrages ¹. C'est à lui qu'Aimeric de Sarlat adresse une pièce:

A Montpellier mon chan
A'N Guillem trametrai ².

Dans son entourage une pléiade de poètes, Albert ou Alberlet de Gapençois, dit aussi de Sisteron ³, les trois frères Gui, Pierre et Ebles d'Ausselet, le dernier, gendre de Guillem VI, par son mariage avec sa fille Adélaïde ⁴, leur cousin d'Uissel, qui aime Gida de Mondas, nièce de Guillem VIII, ainsi cousine germaine de Marie de Montpellier ⁵, tous trois «riches et pleins de biens par le moyen de leurs poésies» ⁶. Un frère de Guillem VII, Guy Guerryat, inspire la muse d'une montpelliéraine de bonne famille, Azalaïs ou Adélaïde de Porcairargues, morte en 1170, «E la donna si sabia trobar, e fez de lui mantas bonas cansos» ⁷; un de Guillem VIII, Raymond, moine de Cîteaux, évêque d'Agde en 1192 ⁸, forme une bibliothèque, qu'il devait léguer à sa cathédrale, et

¹ Raynouard, *Choir des Troubadours*, t. V, p. 13. — Émeric David, *Prepositivus, chancelier de l'Église de Paris*, *Hist. littéraire*, t. XV, p. 584. Cf. *ibid.*, t. XVII, p. 583. — *Grundriss zur geschichte der provenzalischen literatur*, von Karl Bartsch, Elberfeld, 1872, Mém. II. — Barbieri, *Dell' origine della poesie rimata*, p. 113. — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, Note de Chabaneau, t. X, p. 327. — *Liste historique de tous les poètes provençaux dont les noms ont été conservés depuis les origines de la langue jusqu'à la fin du x^e siècle*. (*Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, Notes, xxxvi-xxxviii, pp. 168-408).

² *Grundriss zur geschichte*, n° 16. — Barbieri, *Dell' origine*, p. 130.

³ Nostradamus, *Les Vies des plus célèbres et anciens Poètes provençaux qui ont fleuri au temps des comtes de Provence*, Lyon, 1575. — Nous citons cet ouvrage à titre de référence, bien qu'il n'ait guère plus d'autorité. Nous devons ajouter que M. Chabaneau se propose de le commenter en le rééditant. — *Grundriss zur geschichte*, *ibid.*, n° 136. — Barbieri, *Dell' origine*, p. 123. — Émeric David, *Aimeric de Sarlat*, *Hist. littéraire*, t. XVII, pp. 583-587.

⁴ Germain, *Liber Instrumentorum*, Généalogie des Guillems, ap. Introduction, p. xxxvi. — Chabaneau, *Notes sur l'histoire de Languedoc*, t. X, p. 218.

⁵ *Ibid.*, p. 247.

⁶ Raynouard, *ibid.*, t. V, p. 175. — Émeric David, *Gui, Pierre, Elias d'Uissel*, *Hist. littéraire*, t. XVII, pp. 551-558.

⁷ *Grundriss zur geschichte*, n° 43. — Ginguéné, *Azalaïs ou Adélaïde de Porcairargues (Gard)*, *Hist. littéraire*, t. XLII, p. 422. Cf. t. XVIII, p. 417. — Manus. de la Bibl. nat., n° 7225. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 43; édit. Privat, t. VI, p. 72. — Millot, *Hist. littéraire des Troubadours*, t. I, p. 112. — Chabaneau, *ibid.*, p. 270.

⁸ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. III, ch. xxi, p. 70; édit. Privat, t. VI, p. 124. — *Gallia christiana*, t. VI, p. 679.

imagine, en l'honneur de la Vierge, un psautier qui mérite d'être attribué au grand saint Anselme de Cantorbéry ¹. C'est sous la protection de ce même prélat que, dans son testament, le seigneur de Montpellier place sa famille ².

Si Montpellier représentait l'extrémité de la France, la grande terre ³,

Cherchat ai da Monspelier

Trio la part la mar salada ⁴,

c'est un chanoine de Maguelone qui a écrit l'un des romans les plus durables, les plus célèbres et qui a fait le tour du monde, comme le chef-d'œuvre des trouvères et des troubadours, le *Roman de Pierre de Provence et de la belle Maguelone*, dont nous avons déjà parlé, composition de Bernard de Tréviez, celui-là même qui a signé l'inscription sur le portail de la cathédrale ⁵. «Il y a, dit Fauriel, dans le ton général, dans le caractère, je dirais volontiers dans la substance même de cet ouvrage, quelque chose de si doux, de si suave, de si pur, un charme si vrai, qu'il est difficile de ne pas s'y prendre, pour peu que l'on ait de jeunesse et de fraîcheur d'imagination ⁶... Aujourd'hui encore, si altéré et si changé qu'il puisse être, cet ouvrage a conservé, en partie, sa vieille renommée. Il vit encore dans la littérature populaire de plusieurs nations, et n'a point cessé de faire les délices de beaucoup de bonnes âmes, par je ne sais quelle grâce et quelle suavité toute particulière de ton et de manières» ⁷.

¹ *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 125; édit. Privat, t. VIII, p. 187. — *Inter opera sancti Anselmi*, pp. 303-303. — Petit-Radel, *Raymond de Montpellier*; *Hist. littéraire*, t. XVII, pp. 140-143.

² *Liber Instrumentorum, Cartulaire des Guillems*, XCIX, p. 195.

³ Bertrand de Born: *Sirvente Del panc rei de Terra major*. — *Sirvente Cortz et guerra*. (Édit. Thomas, p. 33).

⁴ Bertrand de Born: *Sirvente Geoffroy comte de Bretagne*. (De Boysson, p. 177).

⁵ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, Introduction, pp. LXVI-XCII; ch. XXIV, p. 240. — Voir Renan, *Averroès et l'Averroïsme*, II^e partie, 2^e édit. ch. II, p. 202.

⁶ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. XXVII, p. 182. — «Toutes ces raisons se réunissent pour faire du *Roman de Pierre de Provence* un ouvrage intéressant et digne d'occuper une place distinguée dans l'histoire de l'épopée provençale. Mon premier projet était donc d'en donner une notice détaillée». (*Ibid.*, t. III, p. 183).

⁷ *Ibid.*, ch. XLI, p. 507.

Dans ce poème, le plan est indécis et la conception un peu maigre, la langue peut être hésitante et l'art fruste. En revanche, quel goût de race ! Le sentiment a la limpidité d'une source vivifiante; la pensée court à la surface comme les premiers rayons du matin; c'est l'éveil de l'imagination, la palpitation du cœur, l'éclosion du printemps. Peut-on s'étonner qu'il ait été traduit dans toutes les langues d'Europe ?

C'est un autre chanoine de Maguelone que le troubadour Deudes (Dieudonné), de Prades, bourg du Rouergue, à quatre kilomètres de Rodez. Très habile à trouver, il compose vingt-deux pièces dont neuf roulent sur l'amour¹. Elles sont des plus légères sinon scandaleuses². Nul ne se douterait que le poète fût un ecclésiastique. On s'expliquerait encore moins qu'il ait été maintenu dans le sacerdoce, à moins qu'il n'ait pas été prêtre et fût demeuré simple clerc ? Ne savons-nous pas avec quelle énergie l'Église poursuivait la répression des mœurs relâchées du clergé ? Il est vrai qu'on lui fait un double grief des scandales dont elle n'était pas responsable et des réformes, comme celle de Grégoire VII, seules capables de remédier aux abus. Il faut donc supposer ou qu'on a eu tort d'attribuer ces chansons à un chanoine ou qu'il les avait écrites avant son entrée dans les ordres, comme Folquet de Marseille, troubadour licencieux qui devint, après sa conversion, l'édifiant archevêque de Toulouse. Ce qui autorise cette alternative, c'est ce passage de son biographe : *E fet cansos per sen de trobar, mas no movian ben d'amor per que non avian sabor entre la gen, ni no foron cantada ni grazidas*³. N'a-t-il pas composé un poème sur les quatre vertus cardinales, dédié à Estève Dechalençon, évêque du Puy⁴ ?

¹ Raynouard, *Choix des Troubadours*, t. III, pp. 414-418. — *Grundriss zur geschichte*, n° 124, pp. 45-52. — Rochegudé, *Parnasse occitanien*, p. 81. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 98; édit. Privat, t. VI, p. 166.

² Raynouard, *ibid.*, t. III, p. 416. — Mss. de la Bibl. nat., n° 2701, ch. 257. — *Parnasse occitanien*, p. 86. — Émeric David, *Deudes de Prades*, *Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 558-560.

³ Millot, *Le Parnasse occitanien*, p. 86.

⁴ Thustein Stickwey, *The Romance of Daude de Prades on the four cardinal virtues*. Florence, 1879. — «Des juges modernes, dit Fauriel, seraient tentés de placer ces poésies parmi les plus agréables». (Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xvii, p. 40). — «Deudes de Prades, Hugues de Saint-Cyr, Gaucelm Faydit auraient manqué de la première condition requise dans un

L'œuvre capitale de Deudes de Prades est un roman sur les oiseaux voyageurs, *Delz auzels cassadors*, poème de 5,600 vers de huit syllabes, sur l'art de nourrir, d'élever et de soigner les oiseaux de chasse. Il traite ce sujet en maître qui connaît les moindres espèces, du vautour à l'épervier, de l'émerillon au faucon. Il distingue sept variétés de ce dernier volatile et compare notamment le faucon de Barbarie, *surpunic*, à l'aigle blanc par le plumage, au gerfaut par l'œil et les ailes, le bec et l'œil superbe qui fait trembler les autres oiseaux, *Auzels quel ve de puor trembla*. Le faucon britannique, le prince des faucons, est un grand potentat qui fait les délices du seigneur et est le maître des autres oiseaux, *De tot auzels es lo maistre*¹.

Bien que froid de sentiment, ce troubadour a le style vif, de la finesse dans l'esprit, de l'enjouement dans le récit; il se complaît dans les descriptions et se révèle un aviculteur émérite. Ainsi le voyons-nous recherché dans les châteaux, fêté par Guillem d'Anduze², Guillaume IV d'Orange et Gui d'Uissel. La mort de celui-ci entre 1222 et 1230, et l'épiscopat d'un autre contemporain, Estève de Puy, également de 1222-1230, permettent de fixer à ces mêmes dates le décès de Deudes de Prades³.

Aux portes de Montpellier, Folquet de Lunel eut une carrière moins brillante et plus calme. Né en 1244 dans cette ville qu'il ne paraît

poète pour chanter avec succès et pour être sûr de plaire à ses auditeurs: ils n'auraient pas été amoureux; ils auraient feint de l'être, et la fiction aurait été sentie par le public. Le jugement porté sur Deudes de Prades est surtout frappant. «Deudes de Prades, dit son vieux biographe, fit des chansons pour s'exercer à *trouver*; mais ces chansons ne mouvaient pas vraiment d'amour; c'est pour cela qu'elles ne plurent point au public et ne furent ni chantées ni agréées. Si le fait est vrai, et s'il dit bien ce qu'il semble dire, il est très remarquable et suppose dans les juges de Deudes de Prades une délicatesse de sentiments et une sagacité de critique dont nous ne pouvons guère aujourd'hui nous faire une idée. Il nous reste un assez grand nombre de pièces de ce troubadour; et, à juger de ces pièces d'après nos impressions et notre goût, il paraît impossible d'approuver et de concevoir l'opinion contemporaine. En effet, les pièces dont il s'agit roulent sur les mêmes sentiments que la plupart des autres, et en surpassent un grand nombre par l'élégance et la grâce de l'exécution». (Fauriel, t. III, ch. XXXIX, p. 273).

¹ *Grundriss zur geschichte*, n° 203.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, Introduction, t. I, pp. LXX-LXXI.

³ *Grundriss zur geschichte*, n° 194. — Barbieri, *Dell' origine*, 123. — *Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 551. — Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. XVII, p. 42.

avoir quittée, il vécut jusqu'à la fin du siècle. Il est de ceux qui ont le mieux senti et fait valoir les beautés de la nature ¹. Sa première pièce connue date de 1257; il l'avait adressée par un jongleur au roi de Castille, Alphonse X, pour l'inviter à prendre possession de la couronne d'Allemagne, à laquelle venait de l'appeler un vote des électeurs de l'Empire, à la mort de Frédéric II ². Ainsi que nous l'avons raconté, le long interrègne ne prit fin qu'après dix-neuf ans, et grâce à Fredol, chanoine de Maguelone, chapelain de Grégoire X et plus tard évêque d'Oviedo, qui eut le mérite de dissuader le prince espagnol de s'opposer à l'avènement de Rodolphe de Habsbourg. Il nous évita par là une conflagration qui certainement eût mis aux prises l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, comme au xvii^e siècle la guerre de la succession d'Espagne, au xviii^e celle d'Autriche, au xix^e, avec la candidature des Hohenzollern, celle d'Espagne ³.

Dans *Romans de mondana vida*, composés en 1284, Folquet flagelle vertement empereurs, rois, ducs, comtes et barons refusant de se

E pren m'en cum al marinier,
quant s'es empenhs en auta mar
per esperansa de trobar
lo temps que mais desir'e quier,
e quant es en mar prionda,
mals temps e braus sa nau sobronda
tant quel perilh non pot gandar
ni pot remaner ni fugir.....

Vermeilha cum flors de rozier
a sa color ses gienh e var
son vis, ab que sap esgardar
tan prim quel cor ans quel cors fier,
don nays amors dezironda,
e non a voler, que s'esconda
del colp selh, quel pren; quar ferir
sap tan gen, qu'om non vol guerir.

(*Der troubadour Folquet de Lunel*, Nach den Pariser Handschriften, Herausgegeben, von Dr. Franz Eichelkraut. Berlin, Verlag von W. Weber, 1872. I, v. 9 à 16, 33 à 40, pp. 13, 14). — Sur Folquet de Lunel, voir *Hist. gén. de Languedoc*, t. VII, pp. 344, 345.

² Pièce commençant par *Al bon rey*. — Bibl. nat., ms. 7226, f° 323. — Émeric David, *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 556-558. — Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. IV, p. 239. — Diez, *Leben der Troubadours*, p. 591.

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xiv, pp. 177-186.

croiser comme leurs ancêtres pour venger le Christ et reprendre le Saint-Sépulcre ¹.

En revanche, il ne permet même pas, au comte de Rodez, Henri II, son protecteur, de tourner en ridicule la sublime dame de ses pensées, sa *gersen* ², la Vierge, type pour lui de toute douceur et de toute poésie, dont il caresse en rêve l'image éthérée, à laquelle il consacre six pièces et voue une religieuse tendresse ³, comme Folquet de Marseille à qui Dante fait dire à Béatrix dans le *Paradis*: L'amour qui règne sur la terre se change aux sphères célestes en amour divin.

Qui si rimira nell' arte, ch' adorna
 Contanto affeto, et discernesi 'i bene,
 Perchè 'l mondo di su quel di giù torna ⁴.

Can vivion lur ancessor,
 qu'en la terra de Suria
 no s'en passesson li pluzor,
 per venjar la vilania
 qu'a dieu feron juzieu trachor.

E pus dieus ve, qu'a nos non cal
 de luy, vol penre venjansa
 de nos, que la guerra foral
 ab dolor e ab pesansa
 ten los reys, e non esta mal,...

(*Der troubadour Folquet de Lunel, Romans de mondana vida*, vers 47-80, pp. 27-28). — Millot, *Hist. des Troubadours*, t. II, pp. 138, 146. — *Hist. littéraire*, t. XX, p. 556. — *Grundriss zur geschichte*, n° 154, p. 48. — Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. IV, p. 282. — Rochegude, *Parnasse occitanien*, p. 242.

² Millot, *ibid.*, p. 138.

Maires de dieu, verges casta e pia,
 mans peccadors e mantas peccairis
 attendon joy, que luns temps no fallis
 per vostres prex sancta verges Maria.

Dompna, quan fo le nayssemens
 del vostre car filh, res nous frays
 plus que franh la veirial rays
 del solelh, qu'es dins resplandens;
 per qu'es folhs selh qu'a vos non s'umilia,
 quel plus belh frug el plus noble noyris
 qu'anc fosc, per que mant'arma reculhis
 per vostre prex, sancta verges Maria.

(*Der troubadour Folquet de Lunel*, VII, v. 5 à 8, 25 à 32, pp. 24, 25).

⁴ Dante, *Le Paradis*, ch. IX, vers 106-108.

Le propre de la prosodie de Folquet de Lunel est de ramener les mêmes consonances. Ainsi n'emploie-t-il que quatre rimes pour sept strophes de huit vers et, dans deux tensons de quatre strophes, il n'y a que quatre rimes pour quarante-huit vers¹.

Le gendre de Guillem VIII, Pierre II d'Aragon, qui devait périr à la bataille de Muret, était fils du roi Alphonse II, comte de Provence, un troubadour, dont nous ne connaissons qu'une seule chanson où, du moins, il fait valoir les vergers et les prairies, les feuilles et les fleurs, le soleil et le ciel bleu, le printemps et les oiseaux². Pierre II était ami de Raymond de Miraval, connu par ses aventures galantes³, et qui l'avait excité précisément à secourir Raymond VI de Toulouse, car «la paix est pour les vieillards, et un jeune roi doit faire trembler ses ennemis»⁴. Il passait lui-même pour un «des plus célèbres poètes de son temps»⁵ et il aurait été l'auteur d'une tenson *Bem plairia senhor reis*, pièce dialoguée, où Giraud de Borneilh pose la question dont le roi fait la contre-partie⁶. Ce poète d'ailleurs couvre d'éloges son souverain dans le roman de *Jauffre ou Geoffroi et Brunissende de Montbrun*⁷. Roger d'Andelis, au commencement du xiii^e siècle, parle encore d'un jeu parti français, que le prince aurait préparé à un certain André⁸.

¹ Rochegude, *Parnasse occitanien*, p. 155.

² *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 253; édit. Privat, t. VI, p. 429. — *Grundriss zur geschichte*, n° 23, 24. — *Bastero crusca provinciale*, Roma, 1724, p. 72. — Mila, *De los Trovadores en Espana*, par D. Manuel y Mila y Fontanels, Barcelone, 1861. — Chabaneau, *Note sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés*, Paris, 1885. — *Revue des Langues romanes*, t. XXII, note 2. — De Boysson, *Études sur Bertrand de Born*, ch. XII, p. 23.

³ Miraval-Cabardès (arrondissement de Carcassonne). *Grundriss zur geschichte*, n° 406, p. 41. — Barbieri, *Dell' origine*, p. 64, 116. — *Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 456. — Antoine-Thomas-Francesco de Barberino et la *Littérature provençale en Italie au Moyen âge*, Paris, 1883, p. 116. — Voir *La Vie et l'Œuvre de Raymond de Miraval* par Audrand, Privat, Toulouse, in-8° de vi-270 pages.

⁴ Ms du Vatican, n° 5232. — Émeric David, *Raymond de Miraval*, *Hist. littéraire*, t. XVII, pp. 462-463. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 253; édit. Privat, t. VI, p. 429.

⁵ Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. V, pp. 160 et 290. — Cf. Émeric David, *Pierre II, roi d'Aragon*, *Hist. littéraire*, t. XVI, p. 444. — *Grundriss zur geschichte*, n° 322-325. — Chabaneau, *ibid.*

⁶ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. xxxiv, p. 96.

⁷ Collection de Mouchet, 8, f° 102. — Paulin Paris, *Trouvères, Chansonniers*, *Hist. littéraire*, t. XXIII, p. 775. — Fauriel, *ibid.*, t. I, pp. 85, 125, 186. — Mila, *ibid.*

⁸ Brial, *Saint Guillaume, abbé du Paraclet*, *Hist. littéraire*, t. XVI, p. 461.

Le fils de Marie de Montpellier et de Pierre d'Aragon, Jayme I^{er}, l'un des grands capitaines du siècle, laisse, de son côté, d'intéressants mémoires qui témoignent de sa haute culture intellectuelle¹. Son petit-fils, Jayme II, successivement roi de Sicile et d'Aragon, compose en vers provençaux une prière à la Vierge que commente en latin Arnaud de Villeneuve, médecin à Montpellier². Son arrière-petit-fils, l'infant Pierre, est également poète, mais on ignore s'il versifia en catalan ou en provençal³.

Ne pouvons-nous pas considérer comme de la même famille des Guillems, Rambaud d'Orange, de la branche d'Omélas, berceau de toutes les dynasties royales et impériales d'Europe⁴?

Le fils puîné de Guillem V, en effet, Guillem d'Omélas, frère cadet de Guillem VI et fondateur de l'abbaye de Valmagne⁵, avait épousé, en 1130, Tiburge I, fille et héritière de Rambaud II, comte d'Orange, qui ne revint pas de la première croisade. Il mourait lui-même, en 1157, et était enterré à quelques kilomètres de son manoir féodal, dans l'église abbatiale d'Aniane. Il laissait plusieurs enfants: Rambaud III et deux filles, Tiburge II et Tiburge III, mariées, l'une à Amauri de Murviel, au diocèse de Béziers⁶, l'autre, en premières noces, à Geoffroy de Mornas, en secondes, à Bertrand des Baux, que nous avons vu périr en 1181, dans une embuscade tendue, aux environs de Montpellier, par Adémar, fils de Sicard, seigneur de Murviel, allié du comte Raymond V de Toulouse⁷.

Rambaud III vécut jusqu'en 1173 et fut un de nos principaux troubadours, échangeant des tençons avec Rambaud d'Orange et

¹ *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 255; édit. Privat, t. VI, p. 432.

² Arnaldo de Vilanova... ensayo historico por el doctor D. Menendez Pelayo. (*Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 360. Note Chabaneau).

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, p. 258.

⁴ *Id.*, *ibid.*,

⁵ *Hist. gén. de Languedoc*, t. II, Preuves, 558; édit. Privat, t. IV, note xxxvii, n° 10.

⁶ Dans une entrevue à Maguelone entre le seigneur de Montpellier, Guillem VIII, et Aymar de Murviel, aïeul et tuteur de Tiburge, il fut question de marier Tiburge avec Guillem IX, fils de Guillem VIII et d'Agnès de Castille, projet abandonné à cause de leur parenté. (Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. VIII, p. 329).

⁷ Voir ci-dessus, *ibid.*, p. 340.

Rimbaud de Vacquières, Gui de Cavaillon et Hugues de Saint-Cyr¹. Il nous reste de lui une quarantaine de pièces lyriques d'une facture un peu rude, d'une légèreté qui accuse la jeunesse et trahit l'influence du roman de Tristan, déjà traduit en provençal et auquel il fait allusion².

Était-ce à lui qu'étaient destinées les strophes passionnées de la comtesse de Die, la Sapho provençale, qui devait mourir religieuse à Saint-Honoré de Tarascon³? Y eut-il deux comtesses de Die, comme deux Rambaud, Rambaud III, l'oncle, Rambaud IV, le neveu, époux de Douce de Moustiers⁴? Celui-ci tombé malade à Montpellier, y mourait le 25 mai 1218, dans la maison des frères Hospitaliers, ayant manifesté l'intention de faire partie de leur ordre et obtenu d'eux la promesse d'être enterré à Gap, dans un champ de la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, où l'on mit au jour, au XVIII^e siècle, «tant de tombeaux de tuf»⁵.

Rimbaud d'Orange ayant été l'ami de Rambaud de Vacquières, mort en 1226, on s'est même demandé si le second troubadour n'était pas le petit-neveu plutôt que le neveu du premier⁶? Cette hypothèse ne justifierait pas davantage l'assertion de Nostradamus, que, pour l'éducation de ses enfants, Marguerite de Provence aurait consulté un Rambaud et reçu l'hommage du *Breviari d'amor*; elle n'épousa en effet saint Louis qu'en 1236.

¹ Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 185. — *Grundriss zur geschichte*, n° 209. — *Hist. littéraire*, t. XXVI, pp. 483, 484, 497, 521; t. XVII, p. 483. — Paul Meyer, *Chanson des Albigeois*, t. II, p. 238. — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 53. Note Chabaneau.

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. XLI, Appendice, p. 485. — Nostradamus, *Poètes provençaux*, p. 95. — César de Nostradamus, *Hist. de Provence*, pp. 183-193. — Ginguéné, *Rimbaud d'Orange*, *Hist. littéraire*, t. III, p. 472. — De Pastoret, *Raymond V, comte de Toulouse*, *Hist. littéraire*, t. XV, pp. 59, 68. — Victor Le Clerc, *Notices*, Supplément; *ibid.*, t. XIII, p. 420; t. XXI, p. 829. — *Grundriss zur geschichte*, n° 389. — Constans, *Les Manuscrits provençaux de Chaltenham*, p. 16. — Barbieri, *Dell' origine*, p. 111. — *Arch. für das Studium der neueren sprachen und literaturen* Her. V. L. Herrig Brauschweig, t. LI, p. 137. — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 376. Note Chabaneau.

³ Chabaneau, *ibid.*, p. 376. — *Revue des Langues romanes*, t. XX, p. 23.

⁴ *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. VI, p. 522. — Nicollet, *Les derniers membres de la Famille d'Orange-Montpellier*. (Extrait des *Annales des Alpes*, 1^{re} livraison, p. 13).

⁵ Abbé Guillaume, *Origine des Chevaliers de Malte*, p. 7.

⁶ Nicollet, *ibid.*, p. 16.

Du fait de la mort de Rambaud III et de l'assassinat de son beau-frère, Bertrand de Baux, la principauté échet à son neveu Guillaume d'Orange que nous avons déjà rencontré, le 12 juin 1204, comme témoin du serment de fidélité de Pierre II d'Aragon à l'évêque de Maguelone ¹. Ridiculisé par l'empereur Frédéric II qui l'investit, en 1214, du vain titre de roi d'Arles, il succombera, en 1258, d'une fin tragique, au cours d'une guerre avec la ville d'Avignon, écorché et dépecé en vengeance de ses exactions ².

Quand l'hérésie albigeoise déchaîne sur le Midi la plus cruelle des guerres civiles, l'antagonisme du Nord vient surexciter le fanatisme sectaire. Innocent III, dont la correspondance, nouvellement éditée, fait éclater l'âme pleine de mansuétude et de tolérance, *Misericordia supere exaltatur iudicio*, défend l'Église contre le Manichéisme, négation de toute morale et de la propriété ³. Les troubadours prennent, en général, le parti des châteaux dont ils sont les tributaires, tout en restant d'un mutisme significatif sur les événements qu'ils ne semblent pas vouloir incriminer ⁴, sauf le plus spirituel d'entre eux, le féodal et satirique Pierre Cardinal, qui, sous l'obsession de son aristocratique mélancolie, darde de traits acérés et venimeux le clergé, en dénonçant, avec une verve diabolique et dans des images enflammées, ses abus et ses scandales.

La crise albigeoise passée, quand le Midi n'aspire qu'à la paix religieuse, un troubadour, Guillaume de Figuières, essaie, mais vainement, de la troubler de nouveau en exhalant sa haine contre « Rome fallacieuse, de tout mal le chef, le sommet et la racine. Rome menteuse et perfide, en vous se rassemble, s'abaisse et se confond toute la fourberie de ce monde, tant vous faites injustice au comte Raymond » ⁵.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, p. 331.

² De Smedt, *Les Sources de l'histoire de la Croisade contre les Albigeois*, *Revue des Questions historiques*, t. XVI, pp. 433-482. — Douais, *Source de l'histoire de l'Inquisition aux XIII^e et XIV^e siècles*, *ibid.*, t. XXX, pp. 383-459 — Luchaire, *Innocent III, Rome et l'Italie*. — *La Croisade contre les Albigeois*.

³ Jeanroy, *La Poésie provençale du Moyen âge*, *Revue des Deux-Mondes*, t. CLI, p. 379.

⁴ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. XXII, p. 214.

⁵ Mss de la Bibliothèque nationale, 2701, f^o 18, chans. 184, p. 658. — *Ibid.*, f^o 91, chans. 750.

Comme toujours les invectives contre le Saint-Siège correspondent à l'éloge des princes, du comte de Toulouse, dont le poète ne cesse de vanter les mérites, de l'empereur Frédéric II, oppresseur des communes lombardes-sarrasines, et qui devait mourir excommunié par le Pape¹. Cet anticléricalisme ne s'expliquerait-il pas par les «honteuses habitudes» que «chez un de ces génies inventifs et indépendants l'on pardonne d'autant moins qu'on se sent plus disposé à reconnaître leur talent»².

En tout cas, la riposte ne se fait pas attendre, elle vient d'une femme, et d'une femme de Montpellier, le seul troubadour originaire de la cité des Guillems, ignoré même par M. Chabaneau, dame Germonde. Avec un art et un à-propos inimitables, elle cloue au pilori «le menteur, mal renseigné, qui, autant qu'il le peut, dérobe, cache, dissimule toute action loyale et bienfaisante. De Rome il dit du mal, de Rome, le chef et le guide de tous ceux qui sur la terre ont un bon esprit :

Quar de Roma ditz
Mal, qu'es caps, e guitz
De totz selhas qui en terra
An bos esperitz³.

Calquant son sirvente sur celui du blasphémateur, elle répond par vingt strophes et dans le même ordre à chacune de celles de Figuières. Même nombre, même coupe de vers, mêmes rimes, mêmes désinences. Combien difficile était une réplique suivant aussi scrupuleusement la provocation !

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XII, pp. 75, 77, 96.

² Plein d'enjan et de bauzia
E de noiz et de folor,...
Ni putans qui menaria,
Ni arlotz e bevedor,
Qui farian de seignor.

(Aiméric de Péguilain, Mss du Vatican, 3207. — Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 458. — Émeric David, *Guillaume de Figuières*, *Hist. littéraire*, t. XVIII, pp. 642-662. — Aiméric de Péguilain, *ibid.*, pp. 684-698).

³ Mss de la Bibliothèque nationale, 2701, f° 95, chans. 831. — Raynouard, *ibid.*, t. IV, p. 319. Émeric David, *La Dame Germonde*, *Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 665. — Au moment où, de par la loi du 9 décembre 1905, le gouvernement prétend s'emparer de tous nos sanctuaires, c'est encore une femme de Montpellier, notre éminente amie, Mlle L. Guiraud, qui a fait un livre pour les défendre par des arguments irréfutables. Elle prouve, en effet, que tous ont

Folquet de Marseille, au contraire, quitte le monde pour embrasser la vie religieuse. Fils d'un négociant génois, en relation avec les rois d'Aragon et de Castille, le comte de Toulouse et Barral des Baux, le seigneur de la ville phocéenne, il avait, dans un style élégant mais quelque peu artificiel, versifié pour la femme de Barral des Baux, vicomte de Marseille, Azelaïs de Roquemartine, de la maison de Porcelet, et célèbre «le chef de toute courtoisie», Eudoxie Commène, «l'impératrice, fille de l'empereur Emmanuel», comme son mari Guillem VIII de Montpellier, «chef et guide de tout enseignement»¹. En 1195, il prêche la croisade au Maroc contre Jacoub Almanzor qui, vainqueur des Almoravides en Afrique, pénètre dans la Péninsule avec ses Almohades. Alphonse X lui dispute le terrain; Folquet soulève les chrétiens: «Nous avons perdu le Saint-Sépulcre; souffrirons-nous maintenant que l'Espagne soit aussi perdue? Nous n'avons à craindre ni vent ni mer... Que celui-là, qui désire la mort pour vivre, offre aujourd'hui pour Dieu cette vie que Dieu lui rendit en mourant. Il y a une chose possible à chacun, c'est d'avoir du cœur; qu'il en montre donc»²!

Faut-il s'étonner qu'avec cette conviction et cette chaleur d'âme il ait été si vivement ému par la perte de son protecteur Richard-Cœur-de-Lion, d'Alphonse d'Aragon et du comte de Toulouse? Quittant dès lors le monde, il entre au monastère de Toronet en Provence; il en est élu abbé en 1200, et, promu au siège de Toulouse, il y meurt en 1231³.

Aux portes de Montpellier, la maison d'Anduze, de Sauve et d'Alais, alliée à nos Guillems, rivalise, en fait de poésie, avec celles d'Orange et de Toulouse. Azalaïs, fille de Bernard VI, sœur de Bernard dit

été bâtis par les catholiques, non par l'État: *Vox clamantis*. — *Nos Églises, nos Chapelles, leur histoire, leurs épreuves, les inventaires*. Montpellier, 1906. — L'auteur a rehaussé son mérite en dérobant son nom à la reconnaissance publique. Au risque de blesser sa modestie, nous nous faisons un devoir de le révéler à la postérité.

¹ *Chansons de Foulques ou Folquet de Marseille, Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 141; édit. Privat, t. VI, p. 243. — Mss de la Bibliothèque nationale, n° 2701. — Millot, *Parnasse occitanien*, p. 62. — Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. III, p. 153. — Émeric David, *Folquet de Marseille, Hist. littéraire*, t. XVIII, pp. 588-603.

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xvii et xx.

³ *Id., ibid.*, pp. 69, 70, 151, 153.

Pierre VI, mariée en Auvergne au comte de Mermer, est courtisée et chantée par Pons Capdewelh¹; Clara, fille ou femme de Raymond VI de Toulouse, s'immortalise par une seule pièce où éclate sa passion pour Hugues de Saint-Circ². Guillem d'Anduze, proche parent de Raymond VII de Toulouse et héritier avec sa sœur des revenus de ses droits sur Tripoli en Syrie, dont il abandonne, en 1259, la moitié au fils de sa sœur, vicomte de Narbonne, manque bien dans ses vers de sensibilité, mais non de naturel et d'agrément³. A cette cour d'Anduze venait souvent Hugues Brunet dont notre Deudes de Prades pleure la mort dans une touchante complainte⁴. Certains chevaliers sont même si épris de poésie, que, comme Rambaud de Vachère ou de Vacquières, ils lui sacrifient fortune et seigneurie⁵.

¹ *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, pp. 233, 308, 334; édit. Privat, t. VI, p. 324-326, 569. — Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. III, p. 335. — Émeric David, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 477.

² G. M., initiales de Gui de Montparnore, un des pseudonymes de Mistral dans *l'Aïoli* de 1895. — Émeric David, *Clerc d'Anduze*, *Hist. littéraire*, t. XIX, pp. 477-480. — La ville d'Anduze a élevé en ce même mois un buste à Clara dans l'ancien parc des Cordeliers. (Cf. *Aïoli*, même date, article de Jules Véra).

³ *Hist. littéraire*, t. XIX, pp. 605-606. — Raynouard, *ibid.*, t. V, p. 178.

4
 Onc hom no ditz motz tam grazitz,
 Ni ac lingua tam isserrnida;
 Que sa votz era tam polida,
 Qu'il rossignols er esbahitz
 Qu'au son douz chan auzia...
 Dona Santa Maria
 Per conseil vos daria,
 Si us azautatz d'ome cortes,
 N'ugo Brunet no laissetz ger.

(Piou ben den solatz: Ms du Vatican, n° 5232). — Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 218. — Émeric David, *Hist. littéraire*, t. XVII, p. 562. — Chabaneau, *Guillaume d'Aquitaine*, *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 213.

⁵ Sur Raimbaut de Vaqueiras (Vaucluse), voir *Grundriss zur geschichte*, n° 392, p. 45. — *Rivista de Filologia romanza*, t. I, p. 33. — Barbieri, *Dell' origine*, pp. 51, 110, 115. — Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. xv, p. 488; t. II, ch. xvii, p. 58. — *Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 499. — Karl Hopf, *Bonifaz von Montferrat und der Troubadour Rambaut von Vaqueiras*, Berlin, 1899. — Schultz, *Die lebensverhaeltnisse der Trobadors* (*Zeitschrift für romanische philologia*, 1883, pp. 191, 193). — Guiseppe Cerrato, *Il «bel cavaliere» di Rambaldo di Vaqueiras*. (*Giornale storico della lett. italiana*, t. IV, p. 80). — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 396. Note Chabaneau.

En tête de la liste des poètes provençaux se trouve Guillem VII, comte de Poitiers, Guillem IX, comme duc d'Aquitaine, qu'on avait confondu, Villemain lui-même, avec le premier Guillaume, dont la seigneurie comprenait, en plus de la Gascogne, le Poitou, le Limousin, le Berry et l'Auvergne. Il s'était marié à Phillippa, fille de Raymond IV de Toulouse, veuve de Sanche Ramire, roi d'Aragon, quatre mois seulement après la mort de son mari, ce qui, paraît-il, était admis par les lois et les mœurs de l'époque. Fixé à Narbonne dans un château remontant aux Romains, il l'avait transformé en donjon féodal, que les Troubadours eux-mêmes devaient détruire pendant la guerre albigeoise, et dont l'emplacement est occupé par le palais de justice; bigame impie, «il courut le monde pour tromper les dames»¹.

Son fils, Guillaume X, devait être ce partisan de l'antipape Anaclet II, que nous avons vu saint Bernard ramener à grand'peine à la communion d'Innocent II²; sa petite-fille, la célèbre Éléonore, femme, pendant douze ans, de Louis VII, puis de Henri II Plantagenet, à qui elle apporta le duché d'Anjou, qui, durant deux siècles, sera un élément de rivalité entre la France et l'Angleterre³. Son esprit lui valut d'être proclamée par les poètes et les chroniqueurs «l'aigle de deux royaumes» et la «reine des troubadours»⁴.

Guillaume IX, dont il reste onze pièces lyriques, passe pour avoir composé le *Joufroi*, qui subsiste à la bibliothèque royale de Copenhague, en français graphié du XIII^e siècle et qui, bien qu'inachevé, compte

¹ *Lieder Guillems IX grafen von Peitieu*,... hersg v ad Keller; für den Herausgeber gedrukt bei L. F. Fues, Tübingen, zu Weihnachten, 1848, in-8° de 12 p. — *Die Lieder Guillems IX, grafen von Peitieu*,... hersg. v, W. Holland und Ad. Keller, Tübingen, Fues, 1850; in-8° de 32 p. — *Leben und Werke des Troubadours*, 1829. — *Ueber das Leben und die Werke des Troubadours Wilhelm IX, graphen von Poitiers*. Hildesheim, 1879. — *Ueber das Leben und die Lieder des Troubadours Wilhelm IX, graf von Poitou*, Liepsig. 1882. — Chabaneau, *Les Troubadours, Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 213. — Du même, *La Langue et la Littérature limousines, Revue des Langues romanes*, t. XXXV, pp. 379-402.

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. xiv, pp. 449, 466, 468.

³ Fauriel, *ibid.* — Villemain, *Hist. de la Littérature au Moyen âge*, Leçons, t. I, p. 92.

⁴ De Boysson, *Étude sur Bertrand de Born*, p. 9.

4,611 vers ¹. L'auteur dit l'avoir traduit du latin, dans le cloître Saint-Pierre de Maguelone ². Cette référence n'est-elle pas fantaisiste pour rehausser le prestige d'une œuvre de pure imagination ? Le poème n'en a pas moins été admis comme authentique par les maîtres de la critique et de la philologie, qui n'ont pas craint de le rapprocher du *Flamenca*, «l'un des joyaux de la littérature du Moyen âge» ³. Il y a de l'originalité et de la subtilité, «de l'esprit, de la grâce, de l'agrément. Il conte avec rapidité, manie fort bien la langue française» ⁴ et trahit, dans le troubadour chevalier, un homme du monde qui semble avoir voulu faire sa propre histoire.

On y a relevé des ressemblances frappantes avec des personnages historiques et des confusions intentionnelles non moins significatives. Aussi a-t-on identifié Jofroi avec Guillaume IX, célèbre par sa

¹ Chabaneau, *Revue des Langues romanes*, t. XIX, pp. 88-92; t. XXII, p. 49. — Gaston Paris, *Le Roman du comte de Toulouse, Annales du Midi*, t. XII, p. 23, note.

²

Escoutez moi si orrez sa vie
Ensi, cum ele me fu dite
La, u ge la trovai escrite
A Saint Peire de Maguelone.
Des lo main i mis jusqu'à none,
Ainz que j'en fusse à la fin.
Il nec la getai de latin ;
Depuis si l'ai en rime misse
Et en romanz l'estoire asisse :
Or oez que la letre sone.

(*Joufrois altfranzosiches Rittergedicht zum ersten mal herausgegeben von Konrad Hofmann und Franz Muncker Halle s/s Max Niemer, 1880. 134 pages. (Vers 2322-2331). — Cette édition a été jugée «très médiocre. Cf. la collation du Ms. par K. Vollmoller (*Romanische Forschungen*, I, 1883, p. 138, et les corrections de Gaston Paris. (*Romania*, X, 1881, pp. 411-419)». — Ch.-V. Langlois, *La Société française au XIII^e siècle, Jofroi*, pp. 34-56.*

³ Paul Meyer, *Le Roman de Flamenca, publié d'après le Manuscrit unique de Carcassonne*, 2^e édit., Avant-propos.

⁴ Gaston Paris, *Le Roman du comte de Toulouse, Romania*, 1900, t. XII, pp. 411-419. — «La langue de Jofroi pourrait donner lieu à des observations intéressantes. Les éditeurs y voient sans motif suffisant du bourguignon. Les provincialismes n'y manquent pas. Je croirais volontiers que la vie latine trouvée à Maguelone fut d'abord mise en vers provençaux et que c'est un rifarimento français de cette version provençale si, en effet, il y en a une que nous avons dans le Jofroi de Copenhague». (Chabaneau, *Revue des Langues romanes*, t. XIX, pp. 88-92. — Cf. du même, *ibid.*, t. XXII, p. 49. — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 215).

galanterie et qui, avant de prendre le nom et le titre de Guillaume, comte de Poitiers, s'appelait précisément Joufroi, Geoffroi. L'auteur lui fait jouer un rôle dans trois aventures, la première avec Aelis, deuxième femme du roi Henri I^{er} d'Angleterre; la seconde avec Agnès de Tonnerre; la troisième avec la fille d'un gros bourgeois de Londres: le dénouement finit par le mariage du comte de Poitiers avec la fille du comte de Toulouse, Alphonse de Saint-Gilles, Amauberjon, Amanberjain, Amalbergam, nom qui était celui d'une dame de Châtellerault qu'il avait enlevée ¹. A signaler au cours du récit l'apparition du troubadour Marcabru ².

A Toulouse, «le bon Raymond V, est le protecteur des lettres» ³, dont Raymond VI se constitue le Mécène ⁴.

Pierre d'Auvergne, chronologiquement le quatrième des troubadours, le premier en fait à se faire un nom par la grâce de son sentiment, visite les cours de Narbonne et de Montpellier ⁵. Le fameux Bernard de Ventadour, fils de serf, reçoit dans la cathédrale de Bologne une couronne, prix unique de la poésie provençale ⁶. Il célèbre la femme du vicomte de Ventadour, Ebbes III, le chanteur, la première, suivant les uns, veuve antérieurement d'Adhémar, vicomte de Limoges, la seconde, suivant les autres, la belle Azalaïs ou Adélaïde, fille de Guillem VI de Montpellier, qu'il surnomme la vicomtesse Belveze (belle à voir, Beauvoir). Ame mélancolique, il formule ces touchantes maximes: «Peu aime qui n'est pas généreux. Peu aime qui n'est pas sujet à la tristesse. Beaux pleurs d'amour valent mieux que ris» ⁷.

¹ Chabaneau, *Revue des Langues romanes*, t. XIX, pp. 88-92; t. XXII, p. 49.

² Vers 3649.

³ *Grundriss zur geschichte*, n° 186. — *Hist. littéraire*, t. XVII, p. 542.

⁴ De Pastoret, *Raymond V comte de Toulouse*, *Hist. littéraire*, t. XV, pp. 59-68. — Paul Meyer, *Les Troubadours à la Cour des Comtes de Toulouse*, *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. VII, p. 445.

⁵ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. xxxi, p. 40.

⁶ Fauriel, *ibid.*, pp. 21-23. — Ginguéné, *Hist. littéraire*, t. XV, p. 422. — Émeric David, *Hist. littéraire*, t. XV, p. 467; t. XVII, p. 420. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. XIII, édit. Privat, t. X, pp. 218, 338. Note Chabaneau. — *Grundriss zur geschichte*, n° 70. — Barbieri, *Dell' origine*, p. 423. — De Boysson, *Étude sur Bertrand de Born*, ch. iv, p. 82.

⁷ Fauriel, *ibid.*, t. II, ch. xvi, pp. 23, 33, 34.

Arnaud Daniel, exalté par Dante et Pétrarque, est le chantre de l'amour comme Bertrand de Born celui des batailles¹.

Le périgourdin Arnaud de Marveilh ou de Mareuil, le Tibulle de l'Occitanie et que Pétrarque classe parmi les plus fameux, cherche un asile chez les Guillems contre la jalousie d'un rival, le roi d'Aragon, Alphonse I^{er}. Inconsolable dans son amour unique pour la comtesse de Béziers, Adélaïde, fille du comte de Toulouse Raymond V, la femme de Roger Trencavel, vicomtesse de Burlatz, du nom d'un de ses châteaux, il meurt à Montpellier, jeune encore, en soupirant cette chanson qui reflète la douceur et l'élégante correction de sa muse:

Molt eran dons miei cossir².

Deux Montpelliérains, Guillaume de Balaun ou Balazuc (Balaruc) et Pierre de Barjac, cultivent ensemble la galanterie et les vers³. Peyrols d'Auvergne, après s'être croisé, vient mourir dans la cité des Guillems.

Pus flum Jordan ai vist e l' moniment⁴.

A la même époque devait vivre Pons de Montlaur, apparenté à l'illustre famille seigneuriale qui donna deux évêques de ce nom à notre Église et connu par un tenson sur la question singulière de savoir ce qui vaut mieux d'une jeune fille, dont la beauté n'est pas encore épanouie, ou d'une femme, au faite de la splendeur, et qui ne peut que décliner⁵?

¹ Chabaneau, *La Langue et la Littérature limousines, Revue des Langues romanes*, t. XXXV, p. 382.

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xvii, pp. 45, 52, 54. — Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 46. — *Grundriss zur geschichte*, n° 30, pp. 40, 41, 47. — Barbieri, *Dell' origine*, pp. 55, 108. — Ginguéné, *Arnaud de Marveilh, poète provençal, Hist. littéraire*, t. XV, pp. 441, 442; t. XVII, p. 418. — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 210. Note Chabaneau.

³ Ginguéné, *Guillaume de Balaun ou Balazuc et Pierre de Barjac, Hist. littéraire*, t. XV, pp. 445-455. — *Grundriss zur geschichte*, n° 208, 326, 366. — Barbieri, *Dell' origine*, pp. 69, 116, 125.

⁴ *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 283. Note Chabaneau.

⁵ «Les lieux du nom de Montlaur sont nombreux. Le nôtre est peut-être celui qui figure dans le *Galembei* de Raimbaut de Vaqueiras; le Montlaur dont il était seigneur serait alors probablement celui de la Drôme, arr. de Die, canton de Luc». (Chabaneau, *ibid.*, p. 375).

Le troubadour Pierre de Bergerac adresse un sirvente à Pierre II d'Aragon, époux de Marie de Montpellier, qui prétend supplanter Guillem IX, le fils adultérin de Guillem VIII et d'Agnès de Castille. Ses vers raisonnent comme un chant de guerre, et, si l'oreille croit entendre le frémissement du haubert et de l'arçon, des cors et des trompettes, des grelots et des chansons, l'œil est hypnotisé par le scintillement des pourpoints et des cottes d'armes, des cuirasses et des panonceaux¹.

Ugo de Saint-Circ était né, de 1175 à 1180, au bourg de Tégra ou Montégra dans le Quercy, où son père possédait, au pied de la montagne de Rocamador, le château dont il tirait le nom. Ses frères le destinant à l'état ecclésiastique l'avaient envoyé à Montpellier pour ses études; lui, moins épris de la cléricature que des muses, ne s'occupe que de

4

Bel m'es cant aug lo resso
Que fai l'ausbercs ab l'arso
Li bruit et il crit et il masan
Que il corn et las trombas fan,
Et ang los retins e'ls lais
Dels sonails, adoncs m'eslais,
E vei perpoing e' ganbais
Gitatz sobre garnizos,
Em plai refrims dels penos.

E si'l bos reis d'Arago
Conquer en breu de sazo
Monspelier, ni fai deman,
Eu non plain l'anta ni'l dan
D'en Guillem, car es savais,
Ni'n tem lo seignor del Bais
Aus en mov contr'el tal ais,
Per la fe que dei a vos,
No sai si l'er dauz o proz.

Oimais sai qu'auran sazo
Ausberc et elm e blezo,
Cavaill e lansas e bran
E bon vassaill derenan
Pois a Monspelier s'irais
Lo reys soven veiretz mais
Torneys, cochas et essais
Als portals, maintas sazos
Feiren colps, voidan arsos.

(Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. IV, p. 189). — *Grundriss zur Geschichte*, n° 329. — *Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 547.

chansons, de tençons ou de sirventes. Choyé par les grandes dames, hôte de Pierre II d'Aragon, il n'en est pas moins partisan des croisés qui défendaient, contre ce prince qui ne croyait à rien, la liberté, le droit et l'Église ¹:

Bona fin deu be far, e Dieus li deu far be,
 Qui franques' e dreitura e la gleiza mante;
 Contra sel que non a en Dieu ni en ley fe
 Ni vida après mort, en paradís non cre ².

Ugo de Saint-Circ est remplacé à la cour d'Alphonse X par Giraud de Borneilh, «le maître des troubadours», né à Exideuil en Limousin, qui, «tout en demeurant clair et intelligible pour tous, a le plus ennobli le ton de la poésie provençale, et en a idéalisé le plus le caractère» ³. Il ne voulut jamais se marier, afin de faire bénéficier de ses chants ses pauvres parents et l'église de la ville où il était né ⁴. Après s'être fait l'apôtre des sentiments de justice et de l'honneur, il devait finir sous la bure monastique. De la même région était Aimeric de Sarlat, qui fréquenta les cours de Poitiers, de Montpellier et d'Aragon ⁵.

¹ N'Uc de Saint Circ si fo de Caersi, d'un bore que a nom Tegra. Fils fo d'un paubre vavassor, que a nom d'Arman de Saint Circ, per so quel castels dou el fo a nom Saint Circ, qu'es al pe de Santa Maria de Rocamador, que fo destruitz per guerra et derrocatz... E manderon lo a scola de Monspelier. E quant ill cuideron que ampires letrās, el emparet cansons e vers e sirventes e tenços e coblas, els fachs els dich dels valens homes e de las valens domnas que eron al mon ni eron estat; e com aquel saber s'ajoglari. (Biographie publiée par M. Chabaneau, ap. *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 259). — *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, Appendice, p. 702. — Millot, *Hist. des Troubadours*, t. II, p. 174.

² Ms. de la Bibliothèque nationale, n° 2701, chanson 160. — *Grundriss zur geschichte*, n° 451, p. 95. — Barbieri, *Dell' origine*, pp. 79, 114. — Émeric David, *Hugues de Saint-Circ*, *Hist. littéraire*, t. XIX, pp. 470-477.

³ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xvii, xviii, pp. 41, 86. — Jeanroy, *La Poésie provençale du Moyen âge*, *Revue des Deux-Mondes*, t. CLI, p. 377). — «La langue provençale convient particulièrement aux sujets qui demandent des paroles grandes et sublimes, telles que les chants de guerre de Bertrand de Born, les chants d'amour d'Arnaud Daniel et les louanges de la vertu de Giraud de Borneilh. (Dante, *De vulgari eloquentia*, I, 63). — Deux cents ans après la mort de Guillaume VII de Poitiers, le mystère provençal de Saint-Circ fait chanter les actions de grâce de la martyre et de ses amies sur l'air du comte de Poitiers, «in some del comte de Poitiers», et l'air de Giraud est indiqué dès les premières pages de ce drame religieux». (*Petite Gironde* du 20 septembre 1905, à propos de Giraud de Borneilh).

⁴ De Boysson, *Étude sur Bertrand de Born*, p. 397.

⁵ *Grundriss zur geschichte*, n° 11. — Barbieri, *ibid.*, p. 113. — *Hist. littéraire*, t. XVII, p. 553.

En 1241, Jean d'Aguila adresse une chanson érotique à Jayme-le-Conquérant, roi d'Aragon, seigneur de Montpellier, et à Raymond VII, comte de Toulouse et seigneur de la terre d'Argense¹.

Aiméric Péguilain, son contemporain, l'hôte des rois de Castille et d'Aragon, du comte de Provence et du marquis de Montferrat, passe sa vie à amuser ces cours, mais ne peut se consoler de voir la Provence francisée par le double mariage des princesses Marguerite et Béatrix avec saint Louis et Charles d'Anjou. Apprécié par Pétrarque, dans ses chansons, il ne dédaigne pas de parler de Montpellier², où il se fixe en y faisant son entrée avec un cortège de gardes et de chevaliers que lui avait composé son ami Alphonse X³.

En 1280, deux autres troubadours, à la suite d'une discussion entre le roi de Majorque et l'évêque de Maguelone, échangent des tensons qu'ils adressent à Olivier et à Jean Imbert, consuls de Montpellier en 1283. Échos des deux parties qui se partagent la cité, Pierre reproche aux consuls leur manque d'énergie; Guillem, au contraire, est pour la soumission⁴. N'avait-il pas été consul de Montpellier, en 1230, en 1235

¹ Ms. de la Bibl. nat., 2701, ch. 203. — *Grundriss zur geschichte*, n° 264.

² *Grundriss zur geschichte*, n° 40. — Barbieri, *Dell' origine*, p. 112. — Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. XVII, p. 78. — Cavedoni, *Memorie della Accademia di scienze, lettere ed arti di Modena*, t. II, pp. 287-307. — Emil Guilhem, *Figueira*, pp. 11 et 55-57. — *Fabliaux*, édit. de Méon, t. I, pp. 152-158. — Émile Littré, *Trouvères, débats et disputes, Hist. littéraire*, t. XXIII, p. 227.

³ Ms. de Mazanges, ch. 150. — Raynouard, *Choix des Poésies des Troubadours*, t. V, p. 301. — *Grundriss zur geschichte*, 378. — Émeric David, *Aimérie Péguilain, Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 684.

⁴ Ch. de Tourtoulon, *Revue des Langues romanes*, t. IV, p. 398. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XIV, pp. 200-224. — «Nous ne connaissons pas les surnoms des deux auteurs de la tenson. Au sujet de l'un d'eux, nous pouvons présenter une conjecture. Pierre, le premier des deux interlocuteurs, celui qui, par cela même qu'il a composé le premier couplet, a déterminé la forme de la poésie, pourrait être identifié avec un certain Pierre Guillem, auteur d'une pièce à la Vierge, qui présente exactement les mêmes rimes que la tenson du ms. Giraud. (Mahn, *Geschichte der Troubadours*, Berlin, 1856-1873, n° 305; à savoir: — ensa, — ir, — ensa, — e, — iers, — ensa. Dans l'un et l'autre cas, le poète aurait imité la forme d'une chanson bien plus ancienne de Raimond-Jordan de Saint-Antoine, qui commence par le vers:

Vas vos suplei en cui ai me ni intensa

(*Ibid.*, n° 108). — Paul Meyer, *Troubadours de la fin du XIII^e et du commencement du XIV^e siècle, Hist. littéraire*, t. XXXII, pp. 64, 65. — Voir *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXX, p. 292.

et 1238, le troubadour Pierre de Bonifaci, dont nous avons fait ressortir le rôle¹, et à qui Nostradamus a consacré «une notice qui paraît fabuleuse d'un bout à l'autre»²? Il y a enfin des troubadours, tout autour de la cité des Guillemes, comme Arnaud Pierre d'Aganges (de Ganges)³; des poètes juifs comme Abraham Bedersi (de Béziers, 1296-1300), auteur de deux pièces de vers, l'une à Salmias, le prince (han-nasi), à Montpellier, l'autre à En Salomon ben Meiamon, à l'occasion du mariage de sa fille⁴; à la fin du XIII^e siècle, En Bouet de Béziers, Jedaïah Penini⁵, ou «de perle», ainsi qu'il se qualifie «lui-même», parce que «les vers sont quelquefois appelés perles». M. Munk vante son style élégant, élevé⁶; M. Graetz lui reproche de n'avoir «ni tact ni mesure» et de manquer le but essentiel de la poésie qui est de saisir les cœurs⁷. Il avait fait ses études à Montpellier qu'il proclame «la grande ville savante», et il défend les rabbins de cette cité, de Narbonne et de Béziers, de Lunel et des autres communautés de Provence ou du Comtat Venaissin jusqu'à Marseille, contre l'intolérance et l'excommunication de leurs coreligionnaires⁸.

La poésie en langue vulgaire voit bientôt se tarir l'inspiration primitive qui, en Orient et en Espagne, jaillissait, au souffle de la croisade, de la foi, du patriotisme et de la réaction du Midi contre la conquête des

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XII, p. 68.

² *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, p. 370. Note Chabaneau. — Du même, *Manuscripts perdus*, p. 18.

³ *Grundriss zur geschichte*, n° 31.

⁴ Zunz, *Zur geschichte*, p. 463. Berlin, 1845. — Renan, *Les Rabbins français*, *Hist. littéraire*, t. XXVII, pp. 701-712.

⁵ Jedaïah Penini, ap. Renan, *Les Écrivains juifs français au XIV^e siècle*, *Hist. littéraire*, t. XXXI, pp. 359-402.

⁶ Munk, *Mélanges de Philosophie juive et arabe*, pp. 495-496.

⁷ Graetz, *Geschichte der Juden*, 2^e édit., t. VII, p. 260. — «En littérature, les efforts d'une population malheureuse, séquestrée et condamnée à se servir d'un idiome barbare, ne peuvent naturellement amener des chefs-d'œuvre. L'École de Provence, pourtant si intelligente, ne produisit en fait de compositions libres que des essais bien fades. Le mauvais goût oriental gâte pour nous ces productions... Les efforts que l'on a faits pour constituer des musées d'archéologie juive n'ont abouti qu'à des résultats assez maigres. Jamais ce peuple ne mit son originalité ni dans ses édifices, ni dans ses ustensiles, ni même dans sa musique». (Renan, *Les Rabbins français*, *ibid.*, t. XXVII, p. 739).

⁸ Renan, *Les Écrivains juifs au XIV^e siècle*, *ibid.*, p. 378.

hommes du Nord. Avec la défaillance des croyances et le triomphe de l'unité nationale, l'idéal chevaleresque s'évanouit. Plus de vie ni d'originalité locales; les troubadours ne sont plus écoutés; à peine quelques-uns, comme Folquet de Lunel, sont-ils encore recherchés dans les cours des vicomtes de Narbonne, des comtes de Foix et des seigneurs d'Astarac; les autres, en quête d'aventures et d'héroïsme, doivent passer les Alpes et les Pyrénées ¹.

Signalons parmi les fabliaux celui du *Vilain Anier*, dont le héros, balayeur public à Montpellier, perd connaissance dans la rue des Épiciers, où se vendent les aromates. Pour lui rendre ses sens, on ne trouve rien de mieux que de lui faire respirer son cher fumier, loin duquel il ne pouvait vivre.

Quant cil sent du fiens la flairor
Et perdi des herbes l'odor.
Les elz oeuvre, s'est suz sailliz
Et dits que il est toz gariz ².

Durant la seconde moitié du XIII^e siècle, Guiraut Riquier de Narbonne ³ promène sa muse tour à tour amoureuse et mendiante, de Narbonne à Tolède et à Rodez, dont le comte, le dernier protecteur des troubadours, le dernier désenchanté aussi du beau rêve d'une nationalité méridionale, était outré de voir, à la cour du roi Alphonse X de Castille, les poètes confondus avec les histrions et les jongleurs. Quand il ne mendie pas, il célèbre sa dame, Belh Deport ou Belle Joie; mais il n'a ni la puissance,

¹ «C'est de l'un de ces cercles littéraires que sortit la «gaie compagnie des sept troubadours de Toulouse», qui fut l'origine de l'Académie des Jeux floraux. Mais certains de ces poètes, pour qui la poésie était un passe-temps plutôt qu'une occupation, avaient le sentiment que la période littéraire à laquelle ils s'efforçaient de se rattacher était close, et, lorsqu'ils font allusion à leurs devanciers, ils les qualifient de *trobadors antici*. C'est l'expression qu'emploie déjà Matfre Ermengaud de Béziers à la fin du XIII^e siècle. Elle reparait fréquemment dans les *Lays d'amors* au milieu du XIV^e. (Paul Meyer, *Troubadours de la fin du XIII^e siècle et du commencement du XIV^e*, *Hist. littéraire*, t. XXXII, p. 57).

² Robert, *Fabliaux inédits*, pp. 15, 16. — Millin, *Voyage dans le Midi de la France*, t. IV, p. 323. — Victor Le Clerc, *Trouvères, fabliaux*, *Hist. littéraire*, t. XXIII, p. 206.

³ Joseph Anglade, *Le Troubadour Guiraut Riquier*. Fontemoing. — Mahn, *Die Werke der Troubadours*, t. IV, volume composé exclusivement avec les poésies de Guiraut Riquier, publiées par le docteur Pfaff.

ni l'envergure du génie; sa chanson éteinte, comme la fleur de la chevalerie fanée, ne nous intéresse guère qu'en nous initiant à l'état d'âme du pays, après l'annexion à la France. Bien que sa langue soit facile, il reste aussi inférieur à Bertrand de Born ou à Bernard de Ventadour que Rotrou à Corneille ¹.

N'est-ce pas encore Matfre Ermengaud de Béziers qui, dans son *Breviari d'amor*, avait tracé le plan de l'Enfer dantesque? Si Alighieri ne lui doit pas la *Divine Comédie*, il s'est du moins inspiré de son œuvre qu'il a traduite à peu près textuellement dans son neuvième cercle ².

Ce n'étaient pas seulement les poètes qui s'occupaient de Montpellier; d'autres écrivains ne manquaient pas l'occasion d'en parler: le grammairien, Maître Yon, pour en préciser l'orthographe du nom ³; un collecteur d'anecdotes comme tel frère de la Pénitence, qui devait être provençal pour attribuer au pape Alexandre III, pendant son séjour dans cette ville, le fameux apologue sur la *Révolte des membres contre l'estomac* ⁴,

¹ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. XIX, p. 93. — Mahn, *Die Werke der Troubadours*, t. IV.

² Grundriss zur geschichte, n° 297. — G. Azais, *Les Troubadours de Béziers*, p. 128. — *Le Breviari d'amor de Matfre Ermengaud*, publié par la Société archéologique de Béziers, 2 vol. in-8°. — Voir Chabaneau, *Revue des Langues romanes*, t. XIII, pp. 38-44.

³ En 1301, Maître Yon, sous-moniteur des Écoles de Soissons, mentionne la règle qui prescrit de mettre au génitif les noms de lieu des deux premières déclinaisons. Il observe qu'il n'en est ainsi que pour les noms de lieux, villages, châteaux, cités ou localités sans importance, non pour les noms régionaux ni pour les noms composés ou au pluriel: *Oportet quod illud nomen sit formæ simplicis, quoniam male diceretur: «Sum Montis Pessulani». Item oportet quod sit numeri singularis, quoniam, si tale nomen esset plurale, tunc esset ablativi casus, dicendo: «Sum Athenis».* (Doctrinal d'Alexandre de Villedieu, f° 116, Ms d'Erfurt, n° 14. — Léopold Delisle, *Maître Yon, Hist. littéraire*, t. XXX, p. 280; t. XXXI, p. 4).

⁴ *Alexander papa apud Montem Pessulanum ait: Pedes et manus simul insurrexerunt contra stomachum.* (Ms de la Mazarine, f° 55 v°. *Hist. littéraire*, t. XXXI, p. 61). — «Une anecdote se rattachant au séjour d'Alain de Lille à Montpellier mérite de trouver place ici, quoiqu'elle ait été publiée sous une autre forme d'après l'ouvrage d'Étienne de Bourbon: *Item, cum Alanus, auctor Regularum theologiæ, veniret apud Montem Pessulanum, congregati sunt ad eum milites patriæ, quærentes ab eo quæ esset major curialitas quæ posset reperiri. Ait eis: «Dicam, si postea alteri questioni mihi vultis respondere». Qui concesserunt. Dixit ille: «Dare est maxima curialitas. Quæro quæ sit maxima rusticitas». Illi autem nescierunt respondere questioni ejus. Ait ille: «Solutio quæstionis vestræ docet respondere meæ questioni: Si enim dare est maxima curialitas, et conferre est maxima rusticitas.* (Ms d'Arras, f° 57. — Étienne de Bourbon, *Anecdotes*, pp. 246, 370. — Léopold Delisle, *Auteurs et recueils d'exemples, Hist. littéraire*, t. XXXI, p. 61). — «Deux bourgeois de Montpellier sont

ou y placer le petit drame du *Savetier et du Financier*, qu'à La Fontaine a popularisé sans l'inventer, et nous avouons aimer tout autant la prose de l'anonyme que les vers du fabuliste ¹.

De tout temps les vins du Midi furent réputés. Pline l'ancien dit qu'entre les Alpes et les Pyrénées on en produisait de deux espèces, dont l'une supérieure et, comme on dit, succulente, permettait d'améliorer l'autre ². Ces vins étaient recherchés en Italie, si bien qu'en 1878, à Rome, dans le quartier nouveau du camp prétorien, *nel nuovo quartiere del castro pretorio* ³, on a découvert une antique amphore qui avait contenu du vin de Béziers, dès lors vieux de cinq ans ⁴.

Dès le milieu du XII^e siècle, un des maîtres de Salerne, Bernard le Provincial, s'écriait: «Écoutez, buveurs: Ce breuvage suave (*potus delectionis*), ce breuvage suave, délectable, savoureux, qui caresse doucement les papilles de la langue, c'est le vin fait avec des raisins bien mûrs; de toute autre boisson, bière ou liqueur, il faut dire: que ce calice passe loin de moi»! Avec quelles délices le gourmet provincial qui s'extasie aussi devant quelques petits vins d'Orvieto, n'eût-il pas dégusté nos bons crus de Bourgogne et de Bordeaux! Qui sait même s'il n'en a pas bu quelque rasades, car il est venu certainement en France, peut-être à Montpellier, où l'École naissante lui cause une certaine jalousie» ⁵.

mis en scène: le premier, après s'être ruiné, ne fut point secouru par sa femme; le second s'opposa à la vocation religieuse de son fils. — Dans un autre chapitre figure une dame de Montpellier qui se fit enterrer à Maguelone». (Bibl. d'Arras, Ms n° 1019, jadis 425. — Léopold Delisle, *Auteurs et recueils d'exemples*, *Hist. littéraire*, t. XXXI, p. 50).

¹ Voir Bibl. d'Arras, *ibid.* — *Hist. littéraire*, *ibid.* — Cf. Horace, *l'Apologue relatif à l'orateur Philippe et au crieur public Vulteius Ménas*, ep. I, 7. — La Fontaine, *Fables*, liv. VIII, 2. — Bonaventure des Periers, *Nouvelle XX*, t. I, p. 221.

² *Inter Pyrenæum Alpesque Massilia gemino sapore, quando et condiendis aliis pinguius gignit, quod vocant succosum, Bætterrarum intra Gallias consistit auctoritas. De reliquis in Narbonensi genitis asseverare non est; quoniam officinam ejus rei facere tingentes fumo.* (Pline, *Hist. nat.*, liv. XIV, § VIII).

³ Dressel, *Bull. della Commissione archeologica comunale di Roma*, 1879, pp. 64 et pl. IX-X, n° 45. — *Corpus*, XII, p. 843. — Emile Bonnet, *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*, 1905, p. 184.

⁴ *Sum vetus (annorum) quinque Bæterrense.* (L. Martii-Satulli). — Bonnet, *ibid.*

⁵ *L'École de Salerne*, traduite en vers français par Meaux Saint-Marc, précédée d'une introduction par le D^r Charles Daremberg, p. LIII.

Dans la bataille des vins livrée devant Philippe-Auguste qui «volentiers en mouilloit sa pipe», les vins de Languedoc et de Provence figurent entre ceux de Saint-Émilion et d'Anjou ¹. Le terroir de Montpellier était même réputé, en Angleterre, une terre unique:

Ki me peust dire ne sace recunter
Terre qui la vaille de ci qu'à Montpellier ².

Au commencement du XIV^e siècle, Jean Maillart, dans le *Roman du comte d'Anjou*, vante encore comme

... Vins precieus
Piment, claré délicieus,
Citouaudez, rosez, florez,
Vins de Gascoingne, colorez,
De Montpellier et de Rochelle ³.

Brunetto Latini, que Dante reconnaît, en Enfer, *lo mio maestro* ⁴, n'est-il pas, dans une certaine mesure, une gloire montpelliéraine?

Ancien secrétaire du gouvernement de Florence, il est envoyé près du roi de Castille afin d'obtenir son appui contre les Gibelins, en échange du concours de la République à la candidature d'Alphonse X au Saint-Empire ⁵. Durant son absence, les Guelfes sont vaincus à Monte-Aperto, près de Sienne et, la capitale de la Toscane tombée au pouvoir de leurs adversaires, les principales familles sont obligées

¹ *Fabliaux*, édit. de Méon, t. I, pp. 152-158. — Littré, *Trouvères, débats et disputes*, *Hist. littéraire*, t. XXIII, p. 227. — Sur la vigne chez les trouvères, voir Paulin Paris, *Gieffroi, auteur du Martyre de saint Baccus*, *Hist. littéraire*, t. XXVII, pp. 189-195. — On y voit que nos pères pratiquaient les mêmes méthodes que nous pour la production et la conservation du vin.

² *Poème sur la Guerre de Henri II contre l'Écosse, attribué à Jordan Fantosme (1174)*, ap. *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, t. II, pp. 99-100. — *Hist. littéraire*, t. XII, p. 471. — Victor Le Clerc, *Gilles de Corbeil, Guerria de Saint-Quentin*, t. XXI, pp. 345, 365.

³ *Bibl. nat., nouvelles acquisitions*, n° 4.531, f° 12 r°. — Paulin Paris et Gaston Paris, *Jehan Maillart*, *Hist. littéraire*, t. XXXI, p. 323.

⁴ Dante, *Inferno*, canto XV, vers 97.

⁵ Malespini, *Cronic.*, CXXXVII, CLXVI. — Fauriel, *Brunetto Latini*, *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 279, 280. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xiv, pp. 180-188.

d'émigrer¹. L'ami, sinon le maître de Dante, se fixe alors en France pour laquelle il avait un vif penchant ainsi que pour la maison d'Anjou, car, dit-il «Mainfroi tient le royaume de Pouille et de Sisille contre Dieu et contre raison»². Durant les neuf années qu'il passe à Paris, de 1260 à 1269, il doit assurément se rencontrer avec saint Louis, saint Thomas d'Aquin, Vincent de Beauvais³. C'est dans cette ville qu'il compose le *Tesoro* des connaissances humaines, écrit en prose et en roman, parce que la rime altère forcément le sens et l'expression de la pensée. «Por quoi cist livres est escritz en romans, selonc le langage des François, puisque nos somes Italiens, je diroie que ce est por II raisons: l'une car nos somes en France; et l'autre por ce que la parlence est plus delitable et plus commune à toutes gens»⁴.

Ce poème, le premier didactique en français, précède et rappelle la *Divine Comédie*; le *Tesoretto*, au contraire, en italien, est le récit des visions qui avaient hanté l'imagination de Brunetto Latini depuis son retour d'Espagne. Sur sa route, il rencontre la nature personnifiée, qui lui révèle le monde physique et qu'il introduit dans le monde moral. Il traverse ensuite l'empire de l'amour, uniquement occupé à lancer des flèches. Atteint lui-même, il est écœuré par ce spectacle fantastique et, revenant à Dieu, décidé à se convertir, il va, au terme de son voyage, se confesser dans un couvent de Montpellier où il retrouve la paix,

¹ Victor Le Clerc, *Discours sur l'état des lettres au XIV^e siècle*, *Hist. littéraire*, t. XXIV, pp. 552.

² «Il y a lieu aussi d'être frappé de son penchant pour les intérêts français et pour la maison d'Anjou, dont la cause avait été habilement confondue avec la cause guelfe ou italienne. Après avoir, dans son *Trésor*, approuvé la déposition de l'empereur Frédéric II par l'autorité pontificale, il ajoute que Mainfroi «tient le royaume de la Pouille et de Sisille contre Dieu et contre raison». (Victor Le Clerc, *ibid.*).

³ «On sait peu de chose de la vie de Brunetto pendant son exil. Rarement il parle de lui-même». (Victor Leclerc, *ibid.*).

⁴ Brunetto Latini, *Li livres dou Trésor*, liv. I, ch. I, p. 3. Paris, Imp. nat., M DCCC LXIV. — Cf. Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. XL, p. 291. — «M. Martino da Canale écrivait et traduisait en français, en 1275, un morceau d'histoire vénitienne, et il rendait aussi raison de son entreprise en disant que langue française cort parmi le monde et est plus delitable à lire et à oer que nule autre». — Voir sur le texte français de cet ouvrage, Legrand d'Aussy, *Notices et manuscrits*, t. V, pp. 268-274. — Adolfo Bartoli, *I primi due secoli della letteratura italiana*. Milano, 1880.

ainsi qu'un siècle avant le guelfe Placentin avait retrouvé sa patrie dans la ville des Guillems ¹.

Comment admettre que l'auteur soit demeuré étranger à la cité où il place ainsi le dénouement de son œuvre, à un pays dont il préfère la langue à son propre idiome ?

Pourrions-nous oublier le séjour et l'influence, dans le Comtat, de Pétrarque, «le dernier homme du Moyen âge et le premier moderne» ²? Nous le retrouvons à Carpentras avec son père et son frère Ghérard, puis à l'École de droit de Montpellier dont il suivit les cours pendant quatre ans, enfin, à Avignon, à la cour pontificale ³. Une tradition, acceptée par Raynouard et Fauriel, lui attribuait même la rédaction du *Roman de Pierre de Provence et de la belle Maguelone*. Dans sa *Vie solitaire* il rappelle avec une touchante émotion la mémoire de tous nos Guillems; de saint Guillem, le héros du cycle épique, fondateur du monastère de Gellone, de Guillem VI, le brillant seigneur d'une opulente cité qui chercha un abri contre les tempêtes de la vie dans le cloître de

Così tutto pensoso,
Un giorno di nas coso,
Intra'n Monspusolieri:
E con questi pensieri
Me n'audai alli frati;
E tutt'i mie peccati
Contai di motto à motto.

(*Tesoretto*, 25. Messer Brunetto Latini, p. 272. In Napoli. M DCC XXXVIII).

² Henry Cochin, *Le Frère de Pétrarque*, Avant-propos, p. 5. Paris, 1902. — Du même, *Un Ami de Pétrarque, Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque*. Paris, 1292. — Nous ne saurions trop louer la grâce et l'intérêt de ces deux livres. — Cf. *Hist. de Maguelone*, t. I, pp. 264-265.

³ «Pétrarque appartient un peu à la France quoi qu'il ait pu en dire et en penser lui-même; il lui appartient par le roi Robert d'Anjou, son grand patron, par notre pauvre roi Jean, qui l'admire, par tous les amis français ou provençaux, qui l'aimèrent, depuis Urbain V, les cardinaux de Boulogne et de Cabassole, l'évêque Philippe de Vitry, les religieux Jean Birelle, l'évêque Pierre de Bressuire, Pierre, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, jusqu'à l'humble paysan Monet; mais il nous appartient surtout par la Provence où murmurent encore les

Clares, fraîches et douces eaux,

la Provence, où il laissa derrière lui, en s'éloignant, la meilleure moitié de lui-même, son frère bien-aimé. — «En vain me dira-t-on que la Provence était alors bien peu française, Pétrarque n'en jugeait pas ainsi, et quand il avait passé le cours du Var, il se sentait en terre barbare et hors de la patrie romaine. (Cf. notamment *Fam.*, II, 7)». (Cochin, *Le Frère de Pétrarque*, pp. 1 et 2).

Grandselve, *vir magnificus olim in sæculo, sed magnificentior in sæculi fuga*¹.

La Provence, autrefois la *provincia romana*, comprenait le Midi de la France, même l'Aquitaine et le Limousin; elle devait son illustration à la renommée de ses poètes.

La langue d'Oc ou de Provence était des langues littéraires de l'Europe moderne la plus ancienne, la plus ingénieuse et la plus polie². *Oc, quod vulgares eloquentes in ea primitus poetati sunt, tanquam in perfectiori dulciorique loquela*³. Issue comme l'espagnol et l'italien du latin populaire, elle se trouvait agrémentée de réminiscences gréco-romaines. Mais, de même que l'architecture romane est moins une imitation de l'architecture romaine qu'un art tout à fait nouveau, elle n'en était pas moins une langue propre, pleine de saveur et d'humour, de verve et d'originalité, émaillée de termes qui, pour être intraduisibles en français, n'en sont que plus piquants, et la Provence et le Languedoc ne faisant pas encore partie du territoire national, elle diffère autant du français que des langues au delà des Alpes et des Pyrénées. C'est avec les troubadours qu'elle devient celle de la féodalité.

Libre et fière d'allures, sonore et métallique, expressive et mélodieuse, d'une facture vive et naturelle, entachée, peut-être, dans les romans et fabliaux, de raffinement et de préciosité, elle a, surtout, avec l'accent local, de la couleur, du nombre, de la finesse. Riche de mots et d'images, pittoresque et hardie à l'excès, badine et enjouée, mêlant l'esprit à l'amour, avec un certain air du monde qui en fait le charme et l'apanage des beaux esprits, elle est comme le sourire du Moyen âge. Elle est même tellement pleine de ressources qu'elle suffit, en 1298, à la composition du *Trésor*, encyclopédie d'un moine de Béziers, Manfred ou Mainfroi, qui cite avec complaisance les savants arabes, surtout les astronomes⁴. Néanmoins, dès la fin du XII^e siècle, certains troubadours,

¹ Voir ci dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, Introduction, pp. LXXI-LXXXI, ch. VII, p. 67.

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. I, pp. 14, 15; ch. VI, p. 182.

³ *De vulgari eloquentia*, lib. I, cap. X.

⁴ Fauriel, *ibid.*, t. I, ch. I, p. 21. — De Béziers citons encore, à la fin du XIII^e siècle,

Marcabru, Rambaud d'Orange, Pierre d'Auvergne ont «des artifices de rythme et de style, des contorsions de pensée, qui sont ordinairement l'indice de littératures vieilles» ¹.

Enthousiaste et héroïque, elle se trouve la voix de la foi et du patriotisme; elle exalte l'esprit chevaleresque en enflammant le cœur des populations méridionales contre la conquête de Simon de Montfort. Il ne faut donc pas s'étonner que certains airs de troubadours, ainsi que ceux de Quinault, aient servi de thèmes musicaux à de nombreux morceaux d'église. En 1815, n'a-t-on pas dénaturé la romance languedocienne que Florian mettait sur les lèvres de son Estella, pour en faire un cantique à l'intention du diocèse de Montpellier ²?

«Le douzième siècle, dit Quicherat, est la plus belle période du Moyen âge»; la langue d'Oc chante parce que le peuple est heureux. Notre chanoine de Maguelone, Deudes de Prades, le dit avec humour: La profession de poète n'est-elle pas de faire du bien aux braves, d'honorer les troubadours, d'aimer la jeunesse, de donner avant qu'on ne lui demande:

Joios soi en et ai mestier
De far plazer a bona gen,
D'onrar joglars, d'amar joven,
De dar enaus qu'om a mi quier ³.

Alors que l'Allemagne, déchirée par les luttes et les compétitions des princes, ne se complaît que dans le rythme sévère des Minnensinger brûlant comme le feu, retentissant comme le cliquetis des lances et des boucliers qui protégeaient les Hohenstaufen, sur le sol du Midi se

Raymond Gauzelm et Bernard d'Auriac «le maître de Béziers» qui exhalèrent leur poésie religieuse, l'un dans huit pièces, l'autre dans une hymne à la Vierge. (*Hist. littéraire*, t. XIX, pp. 589-594).

¹ Justin H. Smith, *The troubadours et home their lives and personalities their songs and their world*, New-York and London, Putnams' sons, 1899, 2 vol. in-8°, xxx-493-496 pages. Picard, édit.

² «Partout se glissa la musique: à l'Eglise, où les plus beaux chants de la liturgie sont de cette époque, où la représentation des mystères nous offre le spectacle de véritables opéras; dans les châteaux, où l'on n'entend pas seulement quelques chanteurs isolés, mais des concerts nombreux et bien organisés; sur les places publiques, où retentissent, outre les chants des mystères, les fanfares des pompes guerrières». (H. Lavoix, *La Musique au Moyen âge*, ap. de Boysson, *Étude sur Bertrand de Born*, p. 402).

³ Adolfo Bartoli, *I primi due secoli della letteratura italiana*, p. 43. — En parlant de Deudes de Prades, nous avons omis de dire que M. Ernest Monaci avait publié pour la

développe, au contraire, une littérature qui, au lieu d'être l'attribut d'une classe, s'épanouit dans les chaumières non moins que dans les châteaux, ainsi qu'une rose aux rayons de printemps ou, dans le pays de Mistral, le visage de Mireille au sourire de Vincent.

Telle chanson a des coins d'âme et apparaît comme une fleur qui aurait poussé à travers les dalles de marbre d'un tombeau du VIII^e siècle et qui aurait vu passer tour à tour les cavaliers de l'Islam, les preux bardés de fer à ceinture d'or de la légende carolingienne, les compagnons de Roland et les croisés de Godefroy de Bouillon. Ce sont les troubadours Bertrand de Born et Géraud de Borneilh, dit Le Dante, qui préparent par la pureté de leur style la formation de la langue italienne; et, après les Allemands, qui, même avant les Français, avaient deviné et remis en honneur le provençal, les Anglais, eux aussi, s'occupent de nos troubadours qu'ils louent et commentent¹.

Mais la poésie ne consiste pas plus dans la cadence des rimes que la musique dans la production des sons; l'une et l'autre sont la vibration de notre être. Voilà pourquoi, dans l'Inde antique, en Grèce, à Rome, au Moyen âge, le poème est fait, non pour la déclamation ou la lecture

première fois en entier *Lo romans dels Auzels Cassadors*, d'après le manuscrit XLVI-29 de la bibliothèque Barberini (*Studi di Filologia romanza*, t. V, p. XII, n° 65-192. Rome, 1889). — La première partie seule avait été imprimée à Brandebourg (1859, in-4°); elle fut continuée par W. Koch (*Beiträge zur Textkritik der Auzels Cassadors*. Thèse de Münster, 1897). — Un jeune savant, l'abbé Rigal, du diocèse de Rodez, licencié ès lettres et ancien élève de l'École des Hautes études, s'occupe d'en donner une édition critique, en collationnant les manuscrits de Rome et de Paris avec celui de Vich, où il se trouve à l'heure où nous imprimons ces lignes. — Voir *Revue des Langues romanes*, t. XXXII, p. 457. — Cf. *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, XI, 32, et *Revue des Langues romanes*, XXXIII, 159.

¹ C'est l'Allemagne qui, la première, a rendu justice à la poésie provençale. Aux nombreux ouvrages énumérés à propos de chaque troubadour, ajoutons ceux des précurseurs de cette réaction en faveur de nos anciens poètes. (A. Schlegel, *Observations sur la Langue et la Littérature provençales*. 1818. — Adrien de Giessen, *Esquisse d'une Grammaire provençale*, 1825. — Frédéric Diez, *Die Poesie der Troubadours, la Vie et les Oeuvres des Troubadours*, 1826-1829. — *Grammaire des Langues romanes*, trad. franç. par Gaston Paris et A. Branchet. — Brinkmeier, *Blumenlese aus der Werke der Troubadours*, 1849. — A. Fuchs, *Die romanischen sprachen in ihren verhältnissen zum lateinischen*, Halle, 1849). — Édouard Kaschitz, professeur de philologie romane à l'Université de Königsberg, qui avait publié *Les plus anciens Monuments de la langue française* et le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, a composé la grammaire de la langue félibre, en faisant valoir avec compétence et avec goût le chef-d'œuvre de la poésie des nouveaux troubadours, *Mireio*.

mais bien pour le chant ¹, avec accompagnement au moins d'une vielle ou viole, violon à trois cordes, rabey, raboy, rabak, du mot rebab chez les Arabes d'Espagne, et avec chant de certains morceaux isolés ². Voilà comment la mélopée silencieuse relève la mélodie de l'expression que rehaussait le rythme d'un concert instrumental, tout au moins un geste mimique dont le *Pastour* de Guillaume de Machault énumère les modes et les variétés ³. C'était d'ordinaire le poète qui éditait ses propres œuvres ainsi que la musique de ses vers, et souvent il les chantait lui-même. Dès lors se forma une classe spéciale de jongleurs, les uns attachés aux troubadours, les autres en étant indépendants. Poètes et instrumentistes formaient quelquefois un chœur, comme les trois frères d'Uissel et leur cousin, possesseurs par indivis de la seigneurie d'Uissel: Gui composant les chansons d'amour, ses deux frères des tensons, le cousin la musique ⁴.

Viole, rubebe, guiterne ⁵,
 L'enmorache, le micamon ⁶,
 Citole ⁷ et le psalterion;
 Harpes, tabours, trompes, nacaires ⁸,
 Orgues, cornes ⁹, plus de dix paires,
 Cornemuses, flajos et chevrettes ¹⁰,
 Douceines, simbales, clochettes ¹¹,
 Tymbre, la flauste, la brehaingne ¹²
 Et le grand cornet d'Allemaigne ¹³;
 Flajos de Saus ¹⁴, fistule ¹⁵, pipe ¹⁶,
 Muse d'Aussay ¹⁷, trompe petite ¹⁸,

¹ A propos d'une version provençale du chant de la Sibylle d'après un manuscrit conservé aux archives départementales de l'Hérault, on a constaté que «le copiste provençal a écrit son texte de manière à faire correspondre exactement chacun de ces couplets avec le couplet latin correspondant. Cela montre que la poésie provençale devait se chanter sur l'air du latin; du reste, après le refrain, se trouve une indication de psalmodie correspondant à une modulation du chant noté». (T. Aude, *Mélanges et documents, Annales du Midi*, t. XVII, p. 383).

² Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. II, ch. xxv, p. 280-289.

³ *Le temps Pastour*: Comment li amant fut au diner de sa belle. (*Hist. littéraire*, t. XVI, p. 275).

⁴ Fauriel, *ibid.*, t. II, ch. xvii, p. 43; t. III, ch. xxxviii, pp. 228, 238.

⁵ Violon champêtre. — ⁶ Instruments inconnus. — ⁷ Espèce de lyre. — ⁸ Petites timbales. — ⁹ Il y en avait en cornes d'animaux et en cornes de métal. — ¹⁰ Chèvre ou musette. — ¹¹ Flûte à bec. — ¹² Flûte champêtre. — ¹³ Probablement une longue trompette. — ¹⁴ Flageolet de saule. — ¹⁵ Flûte, fistula. — ¹⁶ Grand chalumeau. — ¹⁷ Musette d'Alsace. — ¹⁸ Trompette. —

Buisine¹, èles², monocorde
Et muse de blet³.

Jusqu'au XIII^e siècle, la croix et l'épée étaient demeurées les emblèmes des chevaliers; au XIV^e, la chevalerie se réduit à de théâtrales bravades, à d'insolents défis et à de vaniteux duels, où les rubans de femme servent de talismans. Si l'on veut bien combattre dans un tournoi, au pied d'un donjon, sous les yeux d'une belle dame, si on est fier de gagner quelque cordon doré ou des manches plissées brodées par quelque châtelaine, on n'est plus disposé à s'enrôler contre les Turcs pour défendre la chrétienté. Bayard sera le dernier des chevaliers, dont les ridicules seront immortalisés par don Quichotte.

Comment, dès lors, s'étonner que la poésie végète à Rodez et à Narbonne, en Limousin et en Provence? Si elle jette encore quelques derniers reflets en Aragon, en Castille, en Italie, les parlers locaux spéciaux de la classe populaire ne peuvent arrêter l'essor et la prépondérance de la langue d'Oïl qui se substitue aux idiomes méridionaux et que, par l'ordonnance de Villers-Cauterets qui rend obligatoire la rédaction en français de tous les actes officiels, François I^{er} sacre, en 1539, langue nationale⁴.

L'altération du sentiment religieux et de l'esprit provincial, la désertion du clocher et la mobilité de toutes les existences font négliger les vieilles traditions, sacrifier les coutumes variées et les parlers spéciaux que l'on peut encore, en dépit des grammaires et des lexiques, saisir sur le vif dans les moindres villages, en scrutant les particularités

¹ Instrument à vent. — ² Instrument champêtre qu'on mettait aux mains de Pan. — ³ Musette. — Nous empruntons la traduction de M. Amaury Duval à propos du *temps Pastour*. (*Discours sur l'État des beaux-arts en France au XIII^e siècle*, *Hist. littéraire*, t. XVI, pp. 274-275). — Nous ne trouvons presque aucun de ces termes dans *Lou Trésor dou Felibrige* ou Dictionnaire Provençal-Français de Frédéric Mistral, Aix-en-Provence, 2 vol. gr. in-8°, 1878-1886.

⁴ «De même qu'il n'y a pas dans la demi-latinité une langue commune qui soit l'origine de l'italien, de l'espagnol, du provençal et du français, de même, dans le français, il n'y a pas une langue commune qui soit l'origine des différents parlers provinciaux. Tout se forme par voie de régions et de dialectes... Les dialectes ont tout autant d'autorité l'un que l'autre». (Littré, *Hist. de la Langue française*, Introduction, t. I, p. LVII).

syntactiques ou phonétiques des dialectes propres à la race et au milieu ¹.

Dès que les chansons de geste cessent d'être chantées, la classe des trouvères et des troubadours déchoit. Au x^e siècle, ils formaient une corporation religieuse et politique, ayant ses rois et son quartier ². Dans certaines villes, comme Beauvais, il y avait même un fief de jonglerie ³. L'introduction des femmes dans la société provoque les anathèmes de l'Église ⁴, et les censures du pouvoir civil ⁵ discréditent une profession, honorée à l'origine, comme un sacerdoce patriotique. Aussi, tout en subventionnant les bons chanteurs de geste, saint Louis n'en tolère ni à sa cour ni dans son voisinage ⁶. Affublés de vêtements et chaussures de soie, ornés de rubans, la tête coiffée d'une toque garnie de plumes, la taille serrée par une riche ceinture ⁷, ils allaient de France en Italie, quand la municipalité de Bologne interdit aux chanteurs et musiciens ambulants de s'arrêter sur les places publiques ⁸. Dès le xiv^e siècle, le gascon tombe dans un tel discrédit, que l'auteur des *Leys d'amors* le désavoue comme «lantgage estrant» ⁹. Au xv^e siècle, la jonglerie n'est

¹ Voir Gaston Paris, *Manuel d'ancien Français*, 1888; *Les Parlers de France*, lecture faite à la Séance des Sociétés savantes. — Charles de Tourtoulon, *Les Parlers locaux*, discours de réception à l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix, le 15 juin 1897, et réponse de M. le conseiller Soubrat.

² Rue des Jongleurs, rue des Ménestrels, rue des Ménestriers. (Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. I, p. 375).

³ Desjardins, *Hist. de Beauvais*.

⁴ Voir la plupart des *Sommes* du xiii^e siècle, notamment à la Bibliothèque nationale, fonds latin, 3,726, f^o 122: *Sequitur de auditu cantacionum amatoriarum et turpiloquiorum et instrumentorum musicorum*, *ibid.*, f^o 28. — Guill. Peraldus, *Summa de vitiis*, ap. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. I, p. 378.

⁵ Le *Petit Thalamus* de Montpellier, pour prévenir certaines licences, leur interdit d'assister aux mariages: *Que neguns joglar ni neguna joglaressa non auze anar à novias de jorn ni de nueg*. (Ap. Gautier, *ibid.*, p. 371).

⁶ Natalis de Wailly, préface du tome XXII des *Historiens de France*, p. 25.

⁷ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. III, ch. xxxviii, p. 242.

⁸ Muratori, *Antiq. Ital.*, t. II, ch. xxix, p. 46.

⁹ «L'usage s'établit à partir de la fin du xii^e siècle jusqu'à la fin du xiii^e de renouveler les chansons de geste composées par les générations précédentes; toutes les gestes groupées autour de celle de Guillaume d'Orange ont aussi passé de la forme des rimes assonantes et des mesures irrégulières à celle des rimes et des mesures exactes». (Paulin Paris, *La Chanson d'Antioche*, Introduction, p. LIX).

même plus que synonyme de mensonge et de mœurs basochiennes, et elle altère et déforme la langue au point de la rendre méconnaissable.

Pour reconquérir la vogue qui fuyait, les chanteurs de geste s'étaient donné le genre d'historiens. Après des traits acérés contre leurs rivaux, car la bienveillance n'est pas le propre de la confraternité littéraire, ils prétendent s'inspirer des vieilles légendes et surtout des chroniques de saint Denys; mais le défaut d'imagination n'est pas compensé par la vraisemblance du récit. Satirique et haineuse, n'ayant plus le même essor de rêve dans le ciel bleu, la poésie se dépouille des nobles inspirations qui avaient fait son honneur et sa fortune. Sans génie et sans grandeur, plus ingénieuse que virile, elle semble n'avoir pour vocation que de chanter le printemps et le ciel de Provence. Les œuvres nouvelles ne sont guère que des billevésées, des plagiats, de fausses généalogies qui, pour mettre le Moyen âge à notre portée, le dessèchent par de fâcheuses mutilations ou de maladroits remaniements, et, sous prétexte de le restaurer, le dénaturent et le déshonorent.

Hélas! sous l'influence des romans de la Table ronde, les sombres lueurs du paganisme voilent les brillantes clartés de l'inspiration chrétienne. Alors que les poèmes primitifs avaient la fraîcheur de la jeunesse et la candeur de l'innocence, les nouveaux se traînent dans l'uniformité conventionnelle des ambassades sarrasines et des cours plénières de Charlemagne ou de Saladin. La foi fait place à la superstition qui substitue au surnaturel le merveilleux, aux anges et aux saints les enchanteurs et les sorciers, aux sublimes épisodes de l'épopée les aventures galantes et les effets féeriques, tels qu'on en trouve dans les traductions déformées de la Bibliothèque bleue.

Cette poésie romane ne pouvait survivre au système féodal et devait finir avec la civilisation médiévale ¹. En vain sept troubadours fondent,

¹ Au XIX^e siècle, des poètes méridionaux ont essayé, non sans succès, de ressusciter la langue provençale. Le 21 mai 1854, fête de la sainte Estelle, Mistral de Maillane, Aubanel, Giéra et Brunet d'Avignon, Roumanille de Saint-Rémy, Mathieu de Châteauneuf-du-Pape et Tavan de Châteauneuf-de-Gadagne réunis, au Château de Ségur, près de l'ancienne capitale du Comtat, fondaient le *Félibrige*, association que baptisa ainsi Mistral, parce qu'il avait découvert, dans l'*Oraison de saint Anselme*, vieille prière provençale, que la Vierge trouva

en 1323, le collège *del gay saber*, dès 1353, académie des Jeux floraux¹, pour décerner, chaque année, une violette d'or à l'auteur de la meilleure pièce en langue d'Oc. Clémence Isaure, si elle vécut jamais, put couronner, en même temps que les derniers troubadours, les premiers poètes français², car, dit Paul Meyer, «l'évolution littéraire se fit dans le sens français et bientôt en français»³.

Énumérant les divers idiomes de la Péninsule, Dante disait que chacun se caractérisait par des mérites et des défauts particuliers;

l'enfant Jésus discutant «*eme li set felibres de la lei*». Dès l'année suivante, était publié l'*Armana provençau*, et, le 29 février 1859, paraissait *Mireio*, que, dans le 40^{me} entretien de son *Cours familier de Littérature*, Lamartine exaltait comme un chef-d'œuvre: «Je dirai plus, ajoute l'auteur des *Méditations*, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient». Depuis, Mistral a confirmé les espérances de son début, et, en 1906, l'académie de Suède, après consultation des académies et corps savants d'Europe, lui décernait un prix de cent mille francs, sur la fondation de Nobel, l'inventeur de la dynamite, destinée à récompenser l'œuvre qui a le plus servi l'idéalisme et la paix. Le grand poète s'est empressé d'en attribuer le montant au *Museum Arelatem*, créé par lui. (Mistral, *Mémoires et récits*, traduits du provençal par l'auteur, ap. *Annales politiques et littéraires*, n° 1193, 6 mai 1906). — Vérañ, *Le Cinquantenaire du Félibrige*, *Éclair* de Montpellier, 23 mai 1904.

Pendant que le maître s'imposait à l'attention et à l'admiration de l'Europe, Roumanille faisait tressaillir l'âme du peuple en évoquant les touchantes légendes et traditions de la foi et du patriotisme, et Aubanel, tourmenté par sa chaste passion pour sa Jenny, qui se faisait sœur de charité, exhalait sa douloureuse et mystique idylle dans la *Miougrano entre-duberto*, comme Dante pour Béatrix dans la *Divine Comédie*. Séparées sur la terre, leurs deux âmes devaient s'envoler, le même jour, vers les célestes demeures. — Le Félibrige s'est plusieurs fois réuni à Maguelone, notamment en 1875, 1877, 1878, 1879, 1890 et 1901, à l'occasion du parage et des fêtes latines, du congrès des langues romanes et du concours philologique et littéraire. (*Messenger du Midi*, 1^{er} avril 1875, 18 novembre 1877, 29 mai 1878, 14 mai 1879; *Union nationale*, 5 avril 1875, 19 et 24 novembre 1877; *Journal de Forcalquier*, 25 novembre 1877; *Ioù de Pascas*, 1881, p. vii; 1882, p. 64; *Éclair* des 28 mai et 12 juin 1890; *Vie Montpelliéraine*, 3 juin 1900; *Vie Méridionale*, *Midi Mondain*, mai 1900; *Gazette de France* du 14 juin 1900; *Campana de Magalouna*, 15 juin 1900; *Revue des Langues romanes*, t. XII, p. 305; t. XIII, p. 155; t. XIV, pp. 134, 284, 305; t. XLIV, pp. 72, 80; t. XLV, pp. 94, 95. — Sur Mistral voir F. Fabrége, *Revue des Langues romanes*, t. XLIV, p. 75.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xix, p. 559. — Jeanroy, *La Poésie provençale du Moyen âge*, *Revue des Deux-Mondes*, t. CLI, p. 395. — Chabaneau, *Origine et établissement de l'Académie des Jeux floraux à Toulouse*, *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, note xxxvii, p. 177.

² Sur Clémence Isaure et l'origine des Jeux floraux, voir le mémoire de M. Noulet: *De dame Clémence Isaure substituée à la Vierge Marie comme patronne des Jeux littéraires de Toulouse*. *Mém. de l'Académie de Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 1852, et dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, 1861 t. 3, p. 125. — Cf. Paul Meyer, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXV, p. 52.

³ Paul Meyer, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6^e série, t. V, p. 246; Cf. *ibid.*, t. III, p. 49.

qu'unifiées dans l'italien toutes ces formes variées et défectueuses, à l'accent dur et rustique, constituaient une langue parfaite¹ et sublime, «illustre, cardinale, aulique, curiale, populaire», *illustre*², *cardinale*³, *aulicum*⁴, *curiale*⁵, *vulgare*⁶.

Combien plus ces qualités appartiennent-elles à la langue française, langue claire, précise, déliée entre toutes, adoptée aussi et par la diplomatie et par la société d'élite de tout pays, la seconde langue de tous les peuples et dont les chefs-d'œuvre sont universels, de même que Paris est la capitale de la civilisation, le foyer ardent et lumineux des grandes inspirations et des nobles sentiments, si bien que, pour agir sur le monde, toute idée doit préalablement devenir française.

¹ *In quolibet idiomate est aliquid pulchrum, in nullo omnia pulchra... Vulgaris eloquentia communis omnibus italicis; idiomata latina ad unum reducuntur et illud appellatur latinum. Dicimus Illustre, Cardinale, Aulicum et Curiale Vulgare in Latio, quod omnis latie civitatis est, et nullius esse videtur, et quo municipia vulgaria omnia Latinorum mensurantur, ponderantur et comparantur. (Dante, De vulgari eloquentia, lib. I, ch. XVI, § v).*

² *Per hoc quidquid illustre dicimus, intelligimus quid illuminans et illuminatum præfulget. Et hoc modo viros appellamus illustres, vel quia, potestate illuminati, alios et justitia et caritate illuminant, vel quia excellentes magistrati, excellenter magistrant... Et Vulgare, de quo loquimur, et sublimatum est magistratu, et potestate et suos honore sublimat, et gloria. Magistratu quidem sublimatum videtur, cum de tot rudibus Latinorum vocabulis, de tot perplexis constructionibus, de tot defectivis prolationibus, de tot rusticanis accentibus, tam egregium, tam extricatum, tam perfectum, et tam urbanum videamus electum. (ibid., ch. XVII).*

³ *Cardinale... nam sicut totum hostium cardinem sequitur, et quo cardo vertitur, versatur, et ipsum sive extrorsum flectatur; sic et universus municipalium Vulgarium grex vestitur, et revertitur, movetur et pausat, secundum quod istud quod quidem vere pater familias esse videtur. (Ibid., cap. XVIII).*

⁴ *Aulicum nominamus, illud causa est, quod si aulam nos Itali haberemus, palatinum foret. Nam si aula totius regni communis est domus, et omnium regni partium gubernatrix augusta, quicquid tale est, ut omnibus sic commune, nec proprium ulli, conveniens est, ut in ea conversetur et habitet. (Ibid.).*

⁵ *Est etiam merito Curiale dicendum: quia curialitas nil aliud est, quam librata regula eorum, quæ peragenda sunt. (Ibid.).*

⁶ *Hoc autem Vulgare quod Illustre, Cardinale, Aulicum esse et Curiale ostensum est, dicimus esse illud quod Vulgare latinum appellatur. (Ibid., cap. XIX).*

CHAPITRE XXV

L'ÉGLISE DE MAGUELONE ET LES ORIGINES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER

L'organisme humain chef-d'œuvre de la création. — En Égypte et en Grèce, la médecine est sacerdotale. — Hippocrate en fait une science positive. — Les Romains s'approprient la science grecque. — Cassiodore sauve la médecine antique. — Saint Benoît de Nursie et son Ordre. — Le Mont-Cassin et Salerne. — La médecine grecque traduite en arabe par les chrétiens de Syrie. — Les Écoles de l'Islamisme en Occident sont surtout médicales. — Avicenne, Averrhoès, Albucasis. — Académie de Cordoue. — Les Juifs à la suite des Arabes. — Chassés d'Espagne par la tribu des Almohades, ils se réfugient en Languedoc. — Rabbins médecins. — Ils font passer en hébreu les ouvrages musulmans. — Enseignement de la médecine à Montpellier dès 1025. — Satire de Guyot de Provins. — Proclamation en 1181 de la liberté absolue de l'enseignement médical. — Les Juifs en ont le monopole. — Pour développer les sciences les moines apprennent les langues étrangères. — Charlatanisme médical. — École de traducteurs à Tolède. — La Papauté crée les Facultés et les Universités. — Le Cardinal Conrad promulgue, en 1220, la charte constitutive de l'École de Montpellier. — L'Église dénonce l'incompatibilité de la profession médicale avec le sacerdoce. — Bulle constitutive de la Faculté (1220). — Statuts complémentaires de 1239 et 1240. — Rareté des livres. — Le prêt œuvre pie. — Règlement de Frédéric II pour l'École de Salerne. — La chirurgie distincte de la médecine. — Sceau primitif de la Faculté de Montpellier (1260). — Illustrations de l'École. — Renaud, Gilles de Corbeil, Jean de Saint-Gilles, Bernard de Gordon, Jean XXI. — Les pharmaciens. — La *thériaque*. — Le *diamargariton*. — Guy de Montpellier. — Son ordre du Saint-Esprit. — Il établit à côté de la plus ancienne École de médecine le premier hôpital d'Occident. — Femmes médiennes.

Montespulanus fisisce sedes et ædes.

(Anselmi Havelbergensis vita Alberti Moguntie episcopi in Bibliotheca rerum Germanarum. Berolini 1867, t. III, p. 592).

Fons est physice. (César d'Heisterbach, *Illustrissimi miraculorum et Historiarum memorabilium*, liv. VII, c. 25).

In dicta villa Montispessulani fons medicinalis scientie reputatur unde pontifices et principes ad se trahunt... in facto medicinali rerum magistra. (Lettre de Charles-le-Mauvais, 11 juin 1377).

Le 10 octobre 1878, avant-veille de sa mort, l'illustre Dupanloup, évêque d'Orléans, parlant de Combal, très remarquable praticien de la Faculté de Montpellier au XIX^e siècle, observait que la médecine était la seule science dont la Sainte-Écriture ait fait l'éloge¹.

¹ *Honora medicum... A Deo enim medela... Disciplina medici exaltabit caput illius, et in conspectu magnatorum collaudabitur... Altissimus creavit de terra medicamenta, et vir prudens non abhorrebit illa... Ad agnitionem hominum virtus illorum et dedit, hominibus scientiam Altissimus honorari in mirabilibus suis. In his curans mitigabit dolorem, et unguentarius faciet pigmenta suavitatis, et unctiones conficiet sanitatis.* (Ecclesiastic.,

Si le scepticisme philosophique ne voit dans la mort que l'anéantissement de la nature, et, ainsi que le dit Montaigne, «c'est le déjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un empereur», — la médecine et la religion découvrent, au contraire, dans l'organisme humain la merveille de la création. Devant la structure du corps, dont l'âme échappe au scalpel de l'anatomiste, Platon¹ et Aristote², Cicéron³ et Bacon⁴ ne peuvent aussi retenir leur enthousiasme; le païen Galien y

ch. xxxviii, v, 1-7). — Netty de Boys, *Les derniers jours de Mgr Dupanloup*, Correspondant du 25 mai 1879, t. 115 de la collection. C'est au château de Lacombe (Isère), chez M. Albert du Boys, grand chrétien et auteur de bons ouvrages qu'est mort l'insigne et vaillant prélat notre ami, et c'est à sa fille, Mlle Netty, que nous devons ces pages pleines d'élévation, de grâce et de sentiment.

¹ «Toutes choses étaient d'abord sans ordre, et c'est Dieu qui fit naître en chacune et introduisit entre toutes des rapports harmonieux, autant que la nature admettait de la proportion et de la mesure;... Dieu commença par constituer tous ces corps... Il fut lui-même l'ouvrier des animaux divins... Ces dieux, imitant l'exemple de leur Père et recevant de ses mains le principe immortel de l'âme humaine, façonnèrent ensuite le corps mortel, qu'ils donnèrent à l'âme comme un char, et dans lequel ils placèrent une autre espèce d'âme, âme mortelle, siège d'affections violentes et fatales; d'abord le plaisir, le plus grand appât du mal, puis la douleur qui fait fuir le bien... Ils soumirent tout cela à des lois nécessaires... Prévoyant que le cœur battrait avec force, ils firent le poumon... Dieu se servit des nerfs pour réunir les os et la moelle, de l'air et du feu pour faire passer les humeurs sombres dans les veines, ... des fruits et des herbes pour les nourrir». (Platon, *Timée*, trad. Cousin, t. XII, pp. 196, 197, 207, 214, 220). — Cf. *Les Lois*, liv. X, Œuvres complètes, t. VIII, p. 228.

² «La partie centrale du corps, qui est une en puissance, doit nécessairement être multiple en acte... Il n'en faut pas moins toujours qu'il y ait un point immobile, pour que telle partie puisse être mue, et que telle autre puisse mouvoir... Il faut donc qu'outre ces deux principes il y en ait quelque autre... Ce moteur, c'est l'âme qui est autre chose que cette grandeur dont nous venons de parler, mais qui pourtant est placée dans cette grandeur». (Aristote, *Du mouvement chez les animaux*, ch. x, § 5). — «D'une manière absolue, il n'y a que le moteur immobile, c'est-à-dire Dieu». (Barthélemy Saint-Hilaire, *Psychologie d'Aristote*, Opuscules, pp. 270-271). — Le Dieu de Platon se connaît lui-même, comme celui d'Aristote, et, en se connaissant, il connaît l'objet le plus parfait de la pensée. Mais il ne connaît pas seulement le souverain bien; le monde aussi est à sa pensée, et, avec le monde, tout ce qui s'y trouve contenu d'humble et de grand, de mauvais et de divin». (Jules Simon, *Étude sur la Théodicée de Platon et d'Aristote*, 1840, p. 46).

³ *Ad hanc providentiam naturæ tam diligentem, tamque solertem adjungi multa possunt a quibus intelligitur, quantæ res hominibus a Deo, quamque eximie tributæ sint.* (Cicéron, *De natur. Deorum*, liv. II, § 56).

⁴ *De augmentis scientiarum*, lib. I, cap. 2. — «Les systématiques donnent le nom de mères à leurs philosophies fantastiques; mais il n'y a qu'une philosophie mère, celle que professent tous les grands esprits». (Bacon, *ibid.*, liv. III, ch. 1). — Voir de belles pages du professeur Boyer: *Du rôle de la médecine et des médecins dans la société, de leur influence*

trouve la démonstration de la Providence, si bien que, levant les yeux au ciel, il s'écrie : « O toi, qui nous a faits, je t'honore plus en comprenant la beauté de tes ouvrages, que si je te sacrifiais des hécatombes entières de taureaux et que je te fisse fumer les temples de l'encens des aromates les plus précieux. La véritable piété consiste à me connaître d'abord moi-même, ensuite à enseigner aux autres quelle est la grandeur de ta bonté, de ton pouvoir et de ta sagesse; ta bonté se montre dans l'égale distribution de tes présents, ayant réparti à chaque homme les organes qui lui sont nécessaires; ta sagesse se voit dans l'excellence de tes dons; et ta puissance dans l'exécution de tes desseins »¹.

Qu'on ne s'étonne donc pas que, de tout temps, la médecine ait été réputée d'origine divine, comme la vie et la raison de l'homme : *Apud te fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen*².

En Égypte, où les prêtres avaient le privilège de l'instruction, la médecine prend naissance dans les temples; les sphinx, qui en gardent l'entrée, attestent le caractère énigmatique de l'enseignement, caché sous le voile des hiéroglyphes et des symboles. Elle devait d'autant mieux se développer que les inondations périodiques du Nil³ et le Khamsin qui soulève les sables brûlants du désert engendrent des

sur le progrès et la civilisation, ap. Congrès scientifique de France, 35^e session tenue à Montpellier en 1869; Montpellier, 1872, t. II, pp. 18-70.

¹ Galien, *De usu part.*, LIII, ch. x. — Nous empruntons la traduction de Chateaubriand dans un chapitre inédit du *Génie du Christianisme*, ap. *Revue des Questions historiques*, t. LXXVI, p. 577. — « Hippocrate ne croyait pas que toutes les facultés de l'intelligence de l'homme puissent être réduites à la sensation... Il paraît avoir pensé que l'homme, livré à ses seules lumières, ait pu s'en former dans tous les temps. Il paraît avoir pensé, ainsi qu'un très grand nombre des anciens philosophes, que Dieu est dans l'univers ce que l'âme est dans l'homme. D'ailleurs Hippocrate rendait aux dieux et recommandait de leur rendre le culte que la sagesse des législateurs de la Grèce leur avait démontré être nécessaire à la durée et au bonheur des grandes sociétés... Il faut une religion qu'une fausse et dangereuse philosophie s'efforce continuellement de détruire ». (P.-J. Barthez, chancelier de l'Université de Montpellier, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc., *Discours sur le génie d'Hippocrate*, ap. *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, 3^e édit. Paris, 1858, t. II, pp. 269, 270).

² Ps. XXXV, v. 10.

³ Theoph., *Deus Athénée*, *Deipnosoph.*, liv. II, Lugduni, p. 33. — *Aqua (Nili) adeo est limosa atque turbida ut multos variosque morbos efficiat.* (Jules César, *de Bello Alexandrino*, § 5). — Cf. Plin., *Hist. nat.*, liv. XXXI, ch. xxix.

épidémies et des ophtalmies¹, si bien que Moïse, au dire de saint Clément d'Alexandrie, étudia lui-même pour son peuple l'art de guérir²; il ne faut donc pas s'étonner que les Égyptiens aient, sur ce point comme sur bien d'autres, devancé les autres peuples³.

Les vieilles écoles des Pharaons se trouvaient à Héliopolis, à Memphis, à Saïs, où même les femmes professaient la gynécologie⁴. Il nous reste de cette ancienne médecine trois documents essentiels : le papyrus de Louksor, qui mesure 21 mètres de large sur 0,80 de hauteur, traduit par le docteur Ebers et donné à l'Université de Leipzig⁵; le papyrus découvert à Memphis, qui devait faire partie de la bibliothèque d'Imholep, déposé au musée de Berlin, et déchiffré et expliqué par Brighs et Chabas⁶; le papyrus de Londres, au British Museum, remontant à la XVIII^e dynastie, c'est-à-dire au XIV^e siècle avant notre ère, peut-être même beaucoup plus haut⁷. D'autres traités, un de cent pages in-folio, ont été signalés par Maspero, l'un écrit sous le règne de Mankara, l'autre sous celui de Hasepti, rois des VIII^e et X^e dynasties. Tous ces livres, un grand nombre propres à la chirurgie, formaient le corps d'une doctrine, science et art à la fois, formulée et réglementée d'une haute antiquité, qui était basée sur l'anatomie, et tenait compte des phénomènes.

Les médecins paraissent avoir été des spécialistes. Recherchés par les monarques d'Asie, notamment Cyrus et Darius, en faveur à Rome

¹ Demon, *Voyage en Égypte*, p. 189. — Cf. Volney, *Voyage en Égypte et en Syrie*, t. I, p. 89 et suiv.

² Prosper Alpin, *De medicina ægyptia*, p. 10. — Abdel Aziz Nazim, *La Médecine au temps des Pharaons*, thèse soutenue à la Faculté de médecine de Montpellier. Montpellier, 1903, p. 32. — L'auteur est fils du général Abdel Razzak Nazim, bey, tué au combat de Tolzar, Soudan égyptien, le 14 février 1884. (*Revue des Questions historiques*, t. LXXVI, p. 647).

³ Chabas, *Mélanges égyptologiques*, t. I, p. 55.

⁴ Abdel Aziz Nazim, *ibid.*, pp. 49, 50.

⁵ *Bibliothèque égyptologique*, t. VII, p. 287. — Maspero, ap. Abdel Aziz Nazim, *ibid.*, p. 92.

⁶ Chabas, *ibid.*

⁷ «Les principaux remèdes employés étaient les végétaux. Les papyrus médicaux nous donnent ainsi les noms de plus de cinq cents plantes égyptiennes... Nous voyons non sans surprise que les vertus qui leur sont attribuées, dès l'époque des Pyramides, sont exactement celles que leur attribuent plus tard les médecins grecs, latins, Dioscoride et Pline surtout. (Abdel Aziz Nazim, *ibid.*, p. 70).

où plus d'un s'établit, comme Harpocrate, tenus à se conformer à la coutume, ils n'encouraient pas de responsabilités pour suivre la tradition. Nous allons voir que s'ils agissaient au contraire témérairement, ils pouvaient être poursuivis selon le code d'Hammourabi, subir des peines variées, la mort même en bien des cas¹. Ils paraissent avoir connu et appliqué la plupart des inventions et des méthodes dont nous rapportons le mérite à nos savants modernes: l'antisepsie, l'anesthésie, la trépanation. C'est dans l'oculistique surtout qu'éclata leur génie et s'exerça leur art²; la plupart de leurs recettes ont été d'ailleurs adoptées par la médecine grecque et maintenue par la pharmacopée contemporaine.

En Grèce également, la médecine est sacerdotale, confinée dans le temple, entourée de mystères, privilège des initiés, généralement praticiens en retraite, qui profitaient des secrets de leur art pour opérer des cures d'apparence miraculeuse, et dont Homère paraît avoir étudié le rituel, en ce qui concerne les incubations et les incantations³. On en attribuait l'invention à Esculape, fils d'Apollon, pendant qu'il gardait les troupeaux d'Admète, et ses prêtres, Asclépiades, tenaient école à Cyrène, en Afrique, à Rhodes, dans la Méditerranée, à Gnide, dans l'Asie Mineure, à Épidaure, dans l'Argolide, à Crotone, sur la mer Ionienne, à Cos, dans l'archipel. On a même constaté dans l'asclépiion⁴ de cette ville que l'École de médecine, organisée dans l'île par Hippocrate, constituait un grand établissement scientifique et qui envoyait ses médecins à l'étranger⁵.

¹ Diodore de Sicile, *Biblioth. histor.*, liv. I, ch. 82. — Brouardel, *Responsabilité médicale*, p. 2.

² Abel Aziz Nazim, *La Médecine au temps des Pharaons*, p. 68.

³ Dr G. Daremberg, *Journal des Débats*, 9 septembre 1905.

⁴ «Le malade qui venait chercher du soulagement dans les asclépiions était d'abord soumis à quelques préliminaires qui, sous un appareil religieux, l'obligeaient à des jeûnes prolongés, à des purifications, à des ablutions et à des onctions de toutes sortes. Ainsi préparé, il entrait dans le temple et il y passait la nuit; c'est ce qu'on appelait l'incubation. Aristophane, dans sa comédie de *Plutus*, en fait une description très plaisante. Mais, pour les malades, c'était quelque chose de sérieux. Pendant la nuit, le dieu leur apparaissait et leur prescrivait les remèdes nécessaires». (Littre, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Introd., t. I, p. 9).

⁵ Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 23 décembre 1903, à propos des fouilles pratiquées par M. Herzog de Goettingen, *Revue des Questions historiques*, t. LXXV,

Cinq siècles avant Moïse, dix siècles avant le code chinois, Hammourabi, roi de Babylone, défend les intérêts des médecins en réglementant leurs rapports avec les malades. D'après une inscription gravée sur un stèle en gros bloc de diorite, rapporté de Suze par M. de Morgan, toute discussion sur les honoraires est interdite; ils sont fixés suivant la qualité du patient: Si un médecin a traité un homme pour une plaie grave avec le poinçon de bronze et l'a guéri, s'il a ouvert la taie de l'homme avec le poinçon de bronze et a guéri l'œil, il recevra dix sicles d'argent; s'il s'agit d'un mouchkinou (noble), il recevra cinq sicles; s'il s'agit d'un esclave, deux sicles»¹. On voit que si l'œil du noble était coté plus haut que celui de l'esclave, il était donc réputé de moindre valeur que celui d'un homme libre, ce qui prouverait que la noblesse n'était qu'une haute domesticité. Le souverain, en prenant sous sa protection les praticiens, assurait aux clients des garanties qui rendaient singulièrement dangereuse leur profession. «Un médecin traitant un homme libre d'une plaie grave avec le poinçon de bronze provoque-t-il sa mort; ouvrant la taie de l'homme avec le bronze a-t-il crevé son œil, on coupera ses mains; a-t-il tué un esclave avec le poinçon de bronze, il paiera le prix de l'esclave; a-t-il crevé l'œil de l'esclave, il paiera la moitié du prix»².

Si l'art de prolonger et même de refaire la vie était réputé surnaturel, *medicus philosophus Deo similis*, dit Hippocrate, Homère et Virgile ont proclamé la gloire des médecins. Les comiques, au contraire, d'Aristophane à Plaute et de Rotrou à Molière, n'ont cessé d'exercer

p. 626. — Le savant professeur a même mis au jour une importante inscription historique : un décret des Coens, voté au moment où leur parvint la nouvelle que les Gaulois venaient de subir un échec devant Delphes, en novembre 279. — «Le sanctuaire d'Épidaure maintint, longtemps après la fin du paganisme, au moins dans la région environnante et sous des dénominations nouvelles, son vieux renom de sainteté». (*Épidaure, Restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclepius, relevés et restaurations*, par Alphonse Defrasse, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, texte par Henri Lechat, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier, ancien élève de l'École française d'Athènes. Paris, ancienne maison Quantin, 1895, in-f°, p. 5).

¹ *Journal des Débats*, 31 juin 1905.

² *Ibid.*

contre eux leur verve satirique, ce qui n'a pas empêché les générations successives de les vénérer pour le soulagement qu'ils apportent à la souffrance, tout en relevant le moral : *Medicina nihil aliud quam animi consolatio* ¹.

Sénèque prétend qu'on leur doit plus que des honoraires puisqu'ils prodiguent leur cœur en même temps que leur peine, et qu'ils méritent l'affection non moins que le respect. A la vérité, suivant l'observation malicieuse d'Hippocrate, «tant qu'ils souffrent, les malades se ruinent en promesses ; dès qu'ils sont guéris, ils sont prêts à ignorer leur sauveur». Il est juste, ajoutait-il, que les riches paient pour les pauvres : mais le devoir du médecin est de soigner les pauvres. Un de ses collaborateurs donnait même ce noble conseil : «Ne manquez pas de secourir un étranger ou un pauvre ; car, là où il y a de l'amour pour les hommes, il y a de l'amour pour la science» ².

Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, les médecins sont si recherchés qu'on se dispute leurs services à prix d'or. Les célébrités gagnent, paraît-il, 200,000 et 400,000 francs par an. Certains, il est vrai, ont laissé des œuvres supérieures, comme l'*Interrogatoire des malades* par Rufin d'Éphèse qui avait devancé nos hygiénistes en prescrivant d'analyser avant tout les eaux d'une région nouvelle ³.

Pline nomme même trois médecins provençaux qui jouissaient à Rome d'un véritable prestige : Démosthène, Crinis et Charmis : le premier, oculiste, cité par Galien et Gerbert, avait une fortune considérable, correspondant à douze millions de francs et qu'il devait léguer à sa ville natale ⁴.

¹ Pétrone.

² Nous empruntons ces faits à M. le Dr G. Daremberg. (*Le Médecin dans le théâtre antique*, ap. *Journal des Débats*, 7 septembre 1905).

³ *Ibid.* — «C'est une pratique chère aux médecins Japonais, qui précèdent toujours les armées du Mikado et n'autorisent l'établissement d'un camp qu'après avoir fait l'examen chimique et bactériologique des eaux d'une région. En agissant ainsi, ils ont évité l'invasion et la dissémination dans leurs rangs de la fièvre typhoïde et de la dysenterie, qui sont les grandes plaies de toutes les armées dans toutes les contrées du monde». (*Ibid.*).

⁴ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, t. I, ch. IV, p. 90. — C. Daremberg, *Hist. des sciences médicales*, t. I, p. 301.

En embrassant la nature dans leurs systèmes philosophiques, Mélisse par le *Traité de la nature de l'homme* et Empédocle par le *Livre sur l'ancienne médecine*, plus tard Aristote par ses nombreux ouvrages pénètrent dans un domaine jusqu'alors inexploré; ils étudient toutefois les généralités plutôt que les spécialités. Les gymnases, où les exercices physiques jouaient un grand rôle, où les accidents et les luxations étaient habituels, constituèrent bientôt autant de cliniques pour l'hygiène et la chirurgie.

La religion, la philosophie, le collège, furent donc les trois sources où puisa le génie empirique et méthodique d'Hippocrate qui fut moins le père de la médecine que le plus ancien médecin dont les ouvrages nous soient parvenus¹. C'est lui qui, au dire de Platon, en fit une science positive et un art libéral.

Les Romains s'approprient et renouvellent sa science avec Dioscoride et Pline, Celse, Rufin d'Éphèse et Arétée de Cappadoce. La médecine devient une profession qui légitime et exige un contrôle. Au temps de Théodose et de Justinien, les meilleurs praticiens sont élevés à la dignité de comtes et affranchis de certaines charges²; les palatins ont même le rang de vicaires et de ducs et ils approchent des princes³. Les médecins inférieurs, *archiatri populares*, en nombre proportionnel aux circonscriptions locales⁴, sont proposés par les municipalités pour les divers quartiers, après examen et à la pluralité des voix; dans le collège des archiâtres ils sont placés à la suite pour occuper les places vacantes⁵.

¹ « Cette vieille médecine, plus vieille qu'Hippocrate, s'était donc constituée à la fois par l'empirisme des prêtres médecins et des gymnastes, et par les doctrines des philosophes qui avaient commencé l'étude de la nature. C'est là ce qui en fit dans ce temps reculé la force et l'originalité; c'est là ce qui, tout en l'attachant à l'expérience et à la réalité, la pénétra de ce souffle scientifique qui porta les Grecs si loin et si haut. (Littre, Œuvres complètes d'Hippocrate, Introd., t. I, p. 25).

² Cod. Justin., liv. X, tit. LII. — *De profess. et medic.*, lib. II. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. 7 et 8, t. II, pp. 167-170.

³ Cod. Théod., liv. VI, tit. XVI. — *De comit. archiat. sacr. palat. l. unic.* — Sprengel, *ibid.*, p. 163.

⁴ *Digeste*, lib. IV, tit. IX. — *De decret. ab ordine faciend.*, liv. I. — Sprengel, *ibid.*, p. 164.

⁵ Cod. Justin., liv. X, tit. LII. — *De professor. et medic.*, liv. 10. — Cod. Théod., lib. VIII, tit. III. — *De medic. et professor.*, liv. 9. — Sprengel, *ibid.*, p. 163.

Au VII^e siècle, Galien de Pergame, en Mysie, avec sa Polypharmacie théorisée, est le second père de la médecine ¹. «Sila littérature grecque ne vous est pas familière, disait Cassiodore à ses religieux, lisez Dioscoride, Hippocrate, Galien, traduits en latin, Accélius, Aurelienus et bien d'autres que vous trouverez dans la bibliothèque» ².

Cassiodore, à qui nous devons ainsi la conservation de la médecine grecque, fut le héros et le restaurateur des sciences ³. Patrice romain, successivement ministre d'Odoacre, de Théodoric, de sa fille Amalasonte et de son petit-fils Athalaric, il incarnait la grandeur du vieux Romain et les vertus de la religion nouvelle. Soucieux de la liberté de conscience, il déclarait «qu'on ne saurait commander la foi et que nul ne doit être forcé de croire malgré lui» ⁴. Lumière et honneur de la monarchie des Goths, il descendit volontairement du faite du pouvoir qu'il exerçait depuis un demi-siècle et s'éloigna de la cour de Ravenne ⁵, pour se faire humble moine du couvent de Viviers, qu'il avait établi dans un domaine paternel, à l'extrémité de la Calabre et dont il fait une véritable académie. Il y forme une magnifique bibliothèque où des *antiquaires* s'occupent de transcrire les auteurs profanes et sacrés; et, après avoir écrit lui-même un traité sur les saintes lettres, il entreprend, à quatre-vingt-treize ans, un ouvrage sur l'orthographe, afin de mieux

¹ Cassiodore, *De Instit. divin. litteratur.*, ch. xxi. — C. Daremberg, *L'École de Salerne*, Introd. — Sarà bene rileggere il passaggio di Cassiodoro teste riportato, e cioè che sarò a dire dei codici Cassinesi, per le quali cose sarà chiaro che non furono gli Arabi che portarono libri di scienze in Italia, ma fu nativo d'Italia il germe della novella civiltà. (*Storia della medicina in Italia del Car. Salvatore de Renzi*. Napoli, tipografia del Filiale, Sebezio. 1845, t. II, p. 36).

² *Collectio Salernitana; ossia documenti inediti, e trattati di medicina appartenenti alla scuola Salernitana, raccolti e illustrati, da G. E. S. Henschel, C. Daremberg e S. Rienzi, premessa la Storia della scuola pubblicata a cura di S. Renzi*, Napoli, 1852-1859. 3 vol. in-8°. Dechambre Malhius Duval, L. Lereboullet, *Dictionnaire usuel des sciences médicales*, verbo: Médecine. — C. Daremberg, *L'École de Salerne*, Introd., p. xix.

³ P. de Sainte-Marthe, *Vie de Cassiodore*, 1684. — Cf. Mabillon, *Ann. Bened.*, liv. V, c. 24, 27. — Montalembert, *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 75.

⁴ *Religionem imperare non possumus, quia nemo cogitur ut credat invitus*. (Lettre de Théodoric à des Juifs, ap. Cassiodore, lib. II, epist. 27). — Montalembert, *Moines d'Occident*, t. II, p. 77.

⁵ *Repulsis in Ravennati urbe sollicitudinibus dignitatum et curis sæcularibus*. (Cassiod., *Præf. in Psalm.*).

assurer la correction des manuscrits qu'il s'efforce de sauver du naufrage de l'ancien monde et du déluge de la barbarie, pour constituer le plus glorieux patrimoine de l'esprit humain.

Cassiodore ne faisait que préluder à l'action de son contemporain, saint Benoît de Nursie, l'apôtre de ce travail, qu'il exaltait jusqu'à en faire la caractéristique de toute vertu, même de l'obéissance, *obedientiæ laborem* ¹, et le fondateur de cet ordre bénédictin, foyer incomparable, depuis quatorze siècles, des arts et du progrès, de l'érudition et de la charité; car, ainsi que l'a dit un moine, Trithémius, abbé de Spanheim, *savoir, c'est aimer* ².

Comment s'étonner que saint Benoît ait fait du soin des malades une condition et un principe essentiel de la vie religieuse³? Ses disciples accomplissent cette loi avec un tel éclat que les monastères du Mont-Cassin et de Salerne, corporations d'évêques, de prêtres, et de laïques affiliés, constituent de véritables Écoles de médecine dont l'enseignement est, dès 846, recommandé, où Berthier ⁴, abbé du Mont-Cassin, fait, au IX^e siècle, des cours et des ouvrages de thérapeutique, où l'on accourt de bien loin pour se faire traiter, ainsi que l'archevêque de Vérone, Adalbert, en 984 ⁵, et l'empereur d'Allemagne, Henri II de Bavière, en 1014 ⁶. Deux abbés du premier couvent, le même Berthier ⁷ et Désiré, pape, en 1055, sous le nom de Victor III, laissent de très nombreux livres sur la thérapeutique ⁸. Alcoat, *magister* Zacharias, Bienvenu

¹ *Prælogus Regulæ*.

² Montalembert, *Moines d'Occident*, Introd., t. I, p. LXX.

³ Petr. Diacon. *De viris illust. Cassin in græv. et Burmann Thesaur. rer. Ital.*, t. IX, P. I, p. 341. — Leo Ostiens, *Chron. Casina*. — Muratori, *Script. rer. ital.*, t. IV, p. 247. — Romuald, *Chron. Salern.*, *ibid.*, t. VIII, p. 114. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. II, pp. 354-360.

⁴ C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, ch. XII, p. 260.

⁵ D'Achery, *Spicilegium*. Paris, 1723, t. II, p. 238. — Sprengel, *ibid.*, p. 356.

⁶ *Vita S. Meinwerci*, ch. 26; in Liebnitz, *Script. Brunswic*, vol. I, pp. 525, 526.

⁷ Leo Ostiens., *ibid.*, ap. Muratori, *ibid.*, p. 309.

⁸ Petr. Diacon, *ibid.*, p. 361. — *II Dice Mazza Helinus primus Salerni Medicinam Hebraeis de litera Hebraica legit. Magister Pontus græcus de litera græca Græcis. Adela saracenu, Saracenis de litera saracena. Magister Salernus Latinis medicinam de litera latina legit.* (Renzi, *Storia del med. in Italia*, t. II, p. 77). — «On peut distinguer deux périodes dans la littérature médicale de Salerne: la première, représentée par Gariopontus, procède des traductions néo-latines, où dominent celles des auteurs méthodiques; dans la seconde période

de Jérusalem écrivent sur l'ophtalmologie. Mais, alors que le Mont-Cassin, d'un accès difficile¹, demeure surtout un foyer de vie littéraire, Salerne, admirablement située entre la montagne et la mer, devient une nouvelle Alexandrie, métropole de la médecine, *civitas Hippocratis*², où l'on poétise, où, pour mieux dire, l'on met en vers la thérapeutique, la chirurgie, la saignée, les maladies de femmes et même l'anatomie³. Cet enseignement, d'un caractère religieux⁴, ne prend toutefois d'importance qu'au xi^e siècle, à l'arrivée de Constantin l'Africain qui, après avoir pendant trente-neuf ans parcouru l'Inde et l'Égypte, est pris pour un sorcier, et il aurait perdu la vie, s'il n'avait trouvé un abri à Salerne, puis au Mont-Cassin, où il passe les dernières années à faire des traductions latines d'ouvrages grecs et arabes⁵. Son disciple Jean remplit le même office; un autre religieux de la Souabe compose à son tour plusieurs livres⁶.

Ainsi, c'est dans les monastères et par les Bénédictins que se perpétuent et se renouvellent, en Occident, les exemplaires en langue originale d'Hippocrate et de Galien. Les moines nous transmettent la médecine qui, sans eux, aurait été entraînée dans la chute de l'empire romain et dans l'anarchie de l'invasion. Ils font mieux, ils la pratiquent comme une œuvre pie⁷, car nous voyons Gerbert, qui sera pape

(xi^e siècle et les deux tiers du xii^e) l'humourisme prend en grande partie le dessus. Trotula, Cophon, les Platearius, Bartholomæus, Ferrariu, Archimatæus. Ces auteurs, qui parlent assez souvent en leur propre nom, n'ont pas encore les Arabes, mais les traductions de Galien ("ai compté 16 ouvrages), d'Hippocrate (Aphorismes, Pronostics, Épidémies), d'Alexandre de Tralles, de Paul, traductions faites sans doute du vii^e ou xi^e siècle. J'ai trouvé toutes ces traductions». (C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, p. 262).

¹ Puccianotti, *Storia della medicina*, Livorno, 1885, t. II, p. 247. — C. Daremberg, *L'École de Salerne*, p. xxv.

² C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, p. 263.

³ Renzi, *Flos med. Salern.*, p. xxxi.

⁴ *ibid.*, p. 264. — «La schola Salernitana se rattache à d'autres compositions analogues. C'est un cycle de poésies médicales qui vient s'ajouter aux grandes productions en prose que nous devons aux maîtres ou docteurs de Salerne. Ce titre de docteur apparaît peut-être pour la première fois au xi^e siècle». (C. Daremberg, *ibid.*).

⁵ Leo Ostiens, p. 455. — Petr. Diacon., p. 369.

⁶ Mocher, *Hist. de l'Église*, 2^e période, t. II, ch. III, p. 483.

⁷ Renzi, *Storia de la med. in Italia*, t. II, pp. 71, 73, 74. — *Hist. littéraire*, t. III, p. 165. — «Ces moines, on pourrait les nommer, avec plus de fondement, de pieux et fanatiques

sous le nom de Sylvestre II, demander *Raimundo monacho in Italia* les œuvres aujourd'hui perdues d'un oculiste grec du 1^{er} siècle, *Demosthenes ophthalmicus: Fac mihi ut scribantur M. Manilius de astrologia, Victorinus de rethorica, Demosthenes ophthalmicus*¹. Dès cette époque, dit Daremberg, «la scolastique maintient le lien qui rattachait les sciences les unes aux autres ou leurs diverses parties; de plus, elle a entretenu par un exercice journalier l'instrument de la dialectique qui devait plus tard servir aux faits positifs comme il avait servi aux idées abstraites»². Mais, ajoute le savant historien: «C'est pour avoir préféré le merveilleux à la noble simplicité de l'histoire, qu'on est allé chercher si loin les Sarrasins, quand on avait si près de soi les véritables auteurs de la rénovation ou de la conservation des études en Occident, ces instituts littéraires, ces traductions, ces moines, ces laïques, qui tous concouraient, depuis deux siècles, au même but»³.

gardes malades. Tels furent les frères de Saint-Antoine de Vienne en Dauphiné (Hélyot, *Hist. des Ordres religieux*, t. II, p. 128), les Lolhards, les Alexiens (Cramer, *Continuation de Bossuet*, t. V, P. I, p. 497), les Cellistes, les Bénédictines (Mosheim de Beghardis et Béguinabus, in-8°, Lips, 1790, p. 150, 584) et les sœurs noires dont les traces n'ont point encore entièrement disparu. (*Rivii hist. monast. occid.*, ch. 70, p. 104). Saint Antoine guérissait très heureusement l'érysipèle épidémique. Vers la fin du onzième siècle, Gaston institua en son honneur une congrégation de frères hospitaliers». (Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. 7, t. II, ch. 1, p. 345). Ces aveux sont d'autant plus significatifs que cet auteur écrivait: «Le fanatisme monacal ne fut pas moins funeste aux sciences qu'aux monuments de l'antiquité» (p. 344). Théodore, archevêque de Cantorbéry, paraît avoir donné lui-même des instructions pratiques aux moines qui exerçaient la médecine. (Bède, liv. V, ch. III, p. 374). On voit se former, à la cour de Charlemagne, une société savante, ... les membres de cette académie s'accupaient aussi de la médecine.

Accurrunt medici mox Hippocratica tecta;

Hic venas fundit, herbas hic miscet in olla.

Ille coquit pultes, alter sed pocula præfert.

(Alcuin, *Carm.*, p. 228, col. II).

«Ce serait prendre une peine fort inutile que de vouloir désigner tous les ecclésiastiques et les moines qui se firent connaître pour avoir exercé l'art de guérir... Tous ces médecins se distinguèrent par leurs cures depuis le neuvième jusqu'au onzième siècle». (Sprengel, *ibid.*, pp. 347-353).

¹ *Epistola*, Truc et Pansier, *Hist. de l'ophtalmologie à l'École de Montpellier du XII^e au XX^e siècle*. Paris, 1907, p. 57.

² C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, ch. XXIII, p. 277.

³ *L'École de Salerne*, traduite par Meaux Saint-Marc, Introd. par C. Daremberg. Paris, 1861, p. XXII. — Du même, *Hist. des Sciences médicales*, p. 261.

D'un autre côté, en Asie, les califes de Bagdad avaient fait mettre en arabe par des Syriens chrétiens les œuvres de la science hellénique, notamment celles de Galien et de Paul Egine, qui étaient conservées en Perse. Le mouvement, parti d'Orient, s'étend, par l'Afrique, en Espagne, jusqu'à Cordoue qui devient une nouvelle Bagdad, et l'influence de Galien n'est contrebalancée que par les Pandectes de médecine d'Aaron, prêtre chrétien d'Alexandrie ¹.

Avant d'être en rapport avec l'Europe, l'Islamisme avait eu sa théologie, sa mystique, sa législation; le contact avec le génie hellénique provoque une renaissance dont El-Kiedi et El-Fara marquent l'aurore, et Avicenne (986-1036) le plein épanouissement.

Au VIII^e siècle, les Arabes avaient étudié la philosophie grecque avec une curiosité passionnée, en s'efforçant de la concilier avec le Coran comme les religieux d'Occident avec l'Évangile². Si leurs écoles d'Orient étaient surtout grammaticales et théologiques, celles d'Europe demeurent simplement médicales et pratiques ³.

Passés maîtres pour les mathématiques et les sciences naturelles, ils recueillent les traditions et interprètent les livres de l'antiquité que

¹ Voir Prunelle, *Influence de la Médecine*, pp. 24, 59, 100. — «Les médecins à qui les premiers kalifes se confièrent furent ordinairement des Syriens ou des Juifs. Les Musulmans n'avaient pas eu le temps encore d'apprendre la médecine. Auprès de l'Omeya de Merwan, fils d'El-Hakem, nous trouvons un médecin juif de langue syriaque Maserjaweth Djanein, qui traduisit le traité du prêtre Aaron. (Aboul' Faradj, Bar Hebræus, *Hist. des Dynasties*, pp. 192 et 157). Cet Aaron était un médecin alexandrin du temps d'Héraclius, dont le livre fut fort répandu chez les Syriens. Auprès d'El-Heddjädj, le terrible général d'Abd-el-Melik, fils de Merwam, nous voyons deux médecins de noms grecs, Tayaduck et Théodon qui laissèrent une école (Aboul' Faradj, ap. Laud, 194). Un peu plus tard, Hâroun er-Rechid faisait réveiller par un médecin indien son cousin Ibrahim tombé en léthargie, tandis qu'un médecin chrétien de langue syriaque Johannâ ibn-Mâsaweïh, traduisait pour lui en arabe les livres de médecine antique. (*Ibid.*, p. 227). Cet Ibn-Mâsaweïh assistait avec un autre chrétien Bokhtiëchou le khalife Manou mourant. (Machoudi, *Les Prairies d'or*, t. VII, p. 98). — Baron Carra, *Avicenne*, ch. III, p. 51. — Voir du même auteur le livre sur Gazali, l'irréconciliable adversaire d'Avicenne, le saint Thomas du mahométisme, né à Tous dans le Khorassan, en 1058. Notons de lui cette pensée: «Au jour de la résurrection, l'huile de la lampe des savants sera mise en balance avec le sang des martyrs». — C. Daremberg, *Notices et Extraits des monuments médicaux grecs, français et latins des Bibliothèques de l'Europe*, I^{re} partie, Mss. d'Angleterre. Paris, 1853, p. xxxii.

² Dr G. Daremberg, *Journal des Débats*, 4 septembre 1905.

³ C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, p. 265.

commentent, en y ajoutant les notions et les recettes de l'empirisme, Mesaes et Geber, Rhasès et Haly-Abbas, Avengard de Séville et Maimonide de Cordoue, surtout Farabi, leur maître, après Aristote, et qui avait reçu les leçons d'un médecin chrétien¹, Avicenne, leur meilleur médecin, Averrhoès, leur plus grand philosophe², comme Albucasis, le premier des chirurgiens arabes, mais qui sera condamné pour l'indépendance de son esprit à n'avoir de rapports qu'avec les Juifs³.

Tous ces auteurs ont été surfaits, car aucun ne fut médecin illustre et n'a laissé d'ouvrages originaux⁴; ils ne paraissent guère avoir fait progresser l'anatomie ni la physiologie⁵. Comment auraient-ils pu disséquer des cadavres dont le moindre contact était repoussé comme une souillure par la loi mosaïque⁶, la coutume ou Mischnah⁷, et le Coran⁸, comme une barbarie par la Faculté de Paris, et est considéré encore comme une profanation par les Chinois. C'est la Faculté de Montpellier, la première en France, qui, s'élevant au-dessus des préjugés des médecins juifs et arabes, inaugurerà, en 1376, l'anatomie pratique.

Voilà comment la médecine demeure hippocratiste à Salerne, galieniste à Bagdad, au Caire, à Cordoue. On songe d'autant moins à la développer qu'on s' imagine le cerveau humain à l'extrême limite de sa puissance et qu'on se dispense ainsi d'observations et de conclusions. Ces écrivains n'ont pas d'ailleurs compris Galien et, s'ils l'ont compris, ils n'en ont pas tenu compte, en vrais barbares qu'ils étaient⁹. Ils n'en sont pas moins supérieurs à leurs contemporains, et on leur doit la connaissance des quelques maladies comme la petite vérole, la rougeole,

¹ Baron Carra de Vaux, *Avicenne*, ch. III, IV, V.

² Voir Renan, *Averroès et l'Averroïsme*, et Munk, *Dictionnaire des Sciences philosophiques*.

³ Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. I, pp. 269; t. II, pp. 247-255, 323-337.

⁴ Renzi, *Storia del med. in Italia*, t. II, p. 71.

⁵ C. Daremberg, *L'École de Salerne*, Introd., p. LXV. — *Quamvis Galienum non intellexerint aut intellectum neglexerint barbarorum more.* (Tollet, *Parastasis de prandio et cœna, ad calcem opusculi*). — Revillout, *Les Promoteurs de la Renaissance à Montpellier*, ap. *Mém. de la Société archéologique*, 2^e série, t. II, p. 264.

⁶ *Nombres*, ch. XX, v. II.

⁷ *Traité de Teutoriüs*, ap. Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. V.

⁸ Daunou, *Hist. littéraire*, t. XVI, p. 93.

⁹ Astruc, *Mém. sur la Faculté de médecine*, p. 31.

la *spina ventosa*, qui n'avaient pas encore été étudiées ou n'apparurent qu'après l'hégyre¹.

Il ne faut donc pas croire la médecine du Moyen âge si béate qu'on l'affirme, sur certains préjugés. Basée sur la physique, qui en est le préliminaire et en devient avec le temps synonyme, elle se trouve mêlée à des erreurs et à des préjugés, à des superstitions et à des méthodes bizarres; elle ne manque pourtant ni de prudence ni de sens pratique². Aussi l'Académie de Cordoue, la plus célèbre de l'époque, attirait dans cette ville les chrétiens de tous pays³.

Les médecins français ne connaissaient, eux, ni le grec ni l'arabe; mais, à la suite des Arabes, marchaient toujours des Juifs, impatients d'exploiter les envahisseurs et les populations assujetties, ce qui explique peut-être l'antisémitisme systématique des autres races, car ce sentiment n'est pas né de nos jours, et nous le constatons déjà en Égypte avec le prêtre Manéthon, au III^e siècle avant Jésus-Christ⁴. Ils fondaient en même temps des écoles où l'on enseignait, avec la loi et la religion du prophète, la médecine, l'astronomie, la philosophie.

¹ Bouisson, *Tableau des progrès de l'Anatomie dans l'École de Montpellier*, 1835, p. 5. *Ibid.*, Œuvres complètes, t. IX, p. 65.

² Voir notre chapitre VIII, t. I, pp. 299-304, et, en sus des autorités citées, Daunou, *Sur quelques Rabbins du commencement du XIII^e siècle*, *Hist. littéraire*, t. XV, pp. 358-388. — A la note 1 de la page 300 de notre tome I, nous avons eu tort de citer Germain qui, au contraire, amoindrit le rôle des premiers médecins juifs, en opposition avec les Bénédictins qui en exagèrent l'importance. (*Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. III, pp. 866, 867).

³ Mabillon, *Ann. bened.*, t. VII, pp. 552, 877. — Tiraboschi, *Storia de la Letteratura italiana*, 2^e édition, t. III, p. 333; t. IV, p. 151.

⁴ *Der Antisemitismus des Altertums in seiner Entwicklung und Entwicklung*. (Basel, Cf. Lemdorff, 1905, in-8°). — «Partout où les Arabes s'établirent comme conquérants, les Juifs s'établirent à leur suite et trouvèrent toujours le moyen de s'arroger une bonne part des honneurs et des profits de la conquête. Partout ils formèrent à côté des Arabes une classe riche, active, intelligente et distincte de tout ce qui l'entourait. Cette classe se forma dans les villes de la Septimanie comme ailleurs lorsque ces villes eurent été conquises par les Arabes andalousiens. Ces mêmes villes ayant été reprises par les chrétiens. Les Juifs qui les occupaient avec les premiers conquérants n'en furent point chassés et s'ils y perdirent d'abord quelque chose de leur influence et de leur considération, ils ne tardèrent pas à les recouvrer et continuèrent à former une classe riche et puissante dans les villes de Septimanie, devenues, dès la fin du onzième siècle et dans le cours du douzième, de petites républiques, mélange bizarre de seigneurie féodale et de démocratie». (Fauriel, *Hist. de la poésie provençale*, t. III, ch. XLI, p. 314).

S'ils n'admettaient que leurs coreligionnaires, ils n'en avaient pas moins l'influence que donnent l'éducation, la fortune, le travail, si bien que certains recueils de lois, celui de Montpellier, par exemple, porte le titre de Talamuz ou Talamus, dérivé de Talmud¹.

Chassés d'Espagne par le fanatisme de la secte des Almohades, et réfugiés en Languedoc sous la protection de Charlemagne, ils emportent, avec le Talmud, les livres musulmans qu'ils traduisent en hébreu. Maguelone est pour la plupart leur port d'arrivée, et ils importent, avec les idées et les traditions des Grecs, les commentaires des Arabes et des Juifs. «La religion (juive) reste la base de l'enseignement, mais la médecine n'y est pas négligée²».

Le titre de rabbin équivalant à celui de maître, d'abord réservé aux docteurs de la loi, est étendu aux savants de tous pays. Faut-il s'étonner que la profession de médecin se confonde avec celle de rabbin ? Voilà comment, dès l'an 1000, Montpellier constitue, en même temps qu'une colonie juive, un foyer médical. Mais, bien que les Juifs aient tenu à revendiquer pour leur race l'honneur d'avoir inauguré dans notre ville l'enseignement de la médecine, rien ne prouve qu'ils furent les premiers, ni les seuls médecins, ni surtout que tous les médecins fussent leurs coreligionnaires³.

Le Midi, en effet, n'avait jamais cessé d'être en relation avec l'Orient et l'Italie, sans parler de l'Afrique et de l'Espagne chrétiennes. Comment aurait-il manqué de médecins, quand ceux de Provence jouissaient à Rome d'un grand prestige, et que nous voyons, dès le XII^e siècle,

¹ Fauriel, *Hist. de la Poésie provençale*, p. 315. t. III, ch. XLI.

² Carmoly, *Hist. des médecins juifs anciens et modernes*. Bruxelles, II volumes in-8°. On y trouve des documents ayant trait à la Faculté de médecine de Montpellier. T. I, §§ 34-35. — Is. Bracy, *De medicis illustribus Judæorum qui inter Arabes vixerunt*. (Disser., in Aug. Halès typis Ruffianis, 1843, in-8°, pp. 20-21).

³ «L'histoire, il est vrai, ne nous a conservé aucun nom de médecin juif à Montpellier pendant le XI^e siècle et la première moitié du XII^e siècle». (Salomon Khan, rabbin de Nîmes, *Les Écoles juives et la Faculté de médecine de Montpellier*, Montpellier, MDCCCLXXX, p. 9). — «Rien n'établit que les médecins de Montpellier dont il est question dans la biographie de l'archevêque de Mayence, Adelbert, à la date de 1137, par exemple, ou dans la lettre de saint Bernard de 1153, souvent citée, aient été israélites». (Germain, *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, note LXI, t. III, p. 610).

accourir et professer à Montpellier, des Salernitains comme Bienvenu de Jérusalem, Bernard le Provençal et Jean de Saint-Paul? Le premier vient dans notre ville où, dit le manuscrit de Paris, «son œuvre est composée, compilée et ordonnée», et d'où provient d'ailleurs le manuscrit provençal de la bibliothèque de Bâle ¹. Nous savons que ce praticien insistait sur le devoir de traiter gratuitement le pauvre pour obtenir le royaume d'en-haut: *Semper habeatis misericordiam pauperum ad hoc ut Deus det vobis gratiam bene operari* ²; le second, originaire d'Arles, connaissait nos professeurs et appréciait notre flore ³; le troisième, qu'Astruc et Littré disent avoir enseigné à Montpellier, est l'auteur d'une thérapeutique, *Liber virtutum medicinarum* ⁴.

Les Juifs, du moins, furent les promoteurs d'un enseignement régulier, avant que l'Église l'eût définitivement organisé. L'existence d'une école est attestée par la contribution annuelle de neuf deniers au rôle des censives du mois de mai 1201 ⁵. Elle mérite d'être comparée tantôt par Habagith ⁶, au Sanhédrin de la montagne du temple de Jérusalem, tantôt par Bimon Sapharad à la grande École de Grenade ⁷, tantôt enfin à la Montagne-Sainte, mère d'Israël Har-hakodesch veeïm leïlohin ⁸.

Placée sur les confins de la Provence et du Languedoc, la cité des Guillems, «la montagne de l'ébranlement», en souvenir de celle

¹ «Bienvenu de Jérusalem était un personnage bien peu connu jusqu'à ces dernières années. Il a vécu dans le xii^e siècle. Pour en acquérir la certitude, il n'y a qu'à comparer l'œuvre qui nous reste de lui avec le traité *De passionibus oculorum* de maître Zacharias qui vivait sous Manuel Comnène (1143-1180). On voit que ce sont les mêmes doctrines, les mêmes théories, le même enseignement; ils ont eu les mêmes maîtres; ils ont puisé aux mêmes sources, en sorte que le traité de Bienvenu et celui de Zacharias semblent la paraphrase l'un de l'autre... L'œuvre de Bienvenu a joui d'une grande renommée et a été le *vade-mecum* des oculistes du Moyen âge». (Truc et Pansier, *Hist. de l'Ophtalmologie à l'École de Montpellier*, p. 62).

² *Ibid.*, p. 61.

³ *Ibid.*, p. 73.

⁴ Littré, *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 408-411.

⁵ *Durantis de schola ix den. Bertrandus de scola vi den. — Benedictus magister, magister Ricardus (Carta ex novo translata de censu hominum Montispessulani, Liber instrumentorum, CCLXXXVI. p. 458.*

⁶ Kéremchéméd, V, p. 3. — Salomon Khan, *Les Écoles juives*, p. 8.

⁷ Neubauer, *Catalogue des Manuscrits hébreux*, p. 17. Oxford, 1886. — Salomon Khan, *ibid.*

⁸ Lettre apologétique de Jedaya ben Abraham Bedersi, de Béziers, dans les *Teschkouboth-Responsa de Raschba*, p. 418. — Salomon Khan, *ibid.*

d'Ephraïm¹, se trouvait être le centre et la résidence des rabbins méridionaux, des savants de Montpellier comme on les a surnommés; et, en 1173, après avoir constaté qu'il y a dans cette ville des étrangers de tous pays, chrétiens et sarrasins, arabes et égyptiens, grecs et italiens, espagnols et anglais, parlant toutes les langues, le rabbin Benjamin de Tudela, en mission auprès de ses coreligionnaires, ajoute : «On remarque, entre les plus célèbres disciples de nos sages, Ruben, fils de Théodore, Nathan, fils de Zacharie, Samuel surtout, le plus important des trois, Selamias et Mardochée»². Il n'y en a pas cependant parmi eux qui se soient distingués par quelque œuvre extraordinaire, et, une de leurs principales illustrations, le régent Profatius, avoue dans la préface des *Éléments* d'Euclide, traduits d'ailleurs avant lui par un bénédictin, qu'il s'est imposé cette tâche, «afin d'éviter le blâme des chrétiens qui disent que les Juifs restent étrangers à toutes les sciences»³.

¹ Steinschneider, *Catalogus Bodl.*, col. 1232, ap. Renan, *Les Rabbins français*, *Hist. littéraire*, t. XXVII, p. 601.

² Benjamin Tutel, *Itinar. Antuerp.* 1575, et Lips 1761. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. II, p. 516; édit. Privat, t. III, p. 864. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. I, p. LXIV; *Hist. du Commerce de Montpellier*, t. I, p. 4.

³ «Quoique Montpellier ait été la résidence d'un grand nombre de rabbins, qu'on appelle souvent חכמי מונטפלייר «les savants de Montpellier», nous ne pouvons citer aucune célébrité de cette ville, si ce n'est R. Abraham, auteur de commentaires sur le *Talmud*, et son fils R. Salomon ben Abraham, comme un des adversaires les plus acharnés de la philosophie et de Maimonide (1232). Il est cité dans les livres de casuistique, sous le nom de R. Salomon de la montagne, בקצה הר, signifiant Montpellier. On ne possède aucun ouvrage de lui, et il n'est même pas sûr qu'il en ait composé... Abraham ben David de Posquières, non de Beaucaire, qu'on transcrit en hébreu בלוקירה et non מונטיקירש, naquit en 1125 et mourut en 1198. Il était le gendre d'Abraham ben Isaac de Narbonne et jouissait d'une grande fortune. Il avait établi une école qui était fréquentée par de nombreux disciples, venant de loin, attirés qu'ils étaient par les libéralités du maître... On cite notre rabbin comme habitant de Montpellier et de Lunel. Son maître fut Meschullam ben Jacob de Lunel, qui l'engagea à composer des commentaires de casuistique, genre de travail auquel Abraham commença de s'appliquer, étant encore très jeune... Les relations entre les deux parties du Judaïsme français, rares au XI^e et au XII^e siècles, étaient fréquentes et faciles au XIII^e siècle. Les livres des écoles diverses circulaient sans obstacle. Pour donner une idée de ces relations, nous allons insérer à la liste des rabbins français que R. Salomon ben Addereth mentionne dans ses consultations comme étant ses contemporains, et que M. Perles a énumérés, dans sa notice sur ce rabbin (p. 9): Ahron ben Abraham ben Isaac (peut-être de Montpellier), à Marseille; Dano ben Reuben, à Montpellier... Jacob ben Makir, à Montpellier... Ahron-Hal-Levi, talmudiste, fixé en 5060 = 1300 à Montpellier ou dans les environs. Abraham Saporta et

Pour se faire comprendre des Français, les rabbins originaires d'Espagne font passer en hébreu pour leurs coreligionnaires les livres musulmans de la Péninsule ibérique en même temps que les ouvrages latins de France, tels que la Pharmacopée de Nicolas, dite de la Faculté de Montpellier et, plus tard, les œuvres de Gordon, de Gérard de Crémone et de Lanfranc de Milan ¹.

Cette entreprise semble avoir été l'attribut spécial de la famille d'Ibn Tibbon, originaire de Grenade ², et particulièrement de Samuel, fils de Jehoda Ibn Tibbon. «Ce prince des traducteurs» ³, né à Lunel, mort en 1232, mit en hébreu «le petit art» de Galien, «la métaphysique», d'Aristote et le traité d'Averrhoès «sur la conjonction de l'intellectuel abstrait avec l'homme»; le premier, terminé à Montpellier le 10 août 1199; le second sur mer, retour d'Alexandrie, en juin et juillet 1210 ⁴.

probablement le père du jeune Samuel Saporta d'Espagne, qui prit parti pour Maïmonide contre le zélateur Salomon de Montpellier... Le converti, Paul *Christianus* ou Pable Christiani, probablement de Montpellier, dispute avec des rabbins aragonais et provençaux. Il est question de ces controverses dans des documents chrétiens et dans des documents juifs... Après avoir vaincu les rabbins de Gérone, Paul fut envoyé par le roi Jacques, alors seigneur de Montpellier, dans le pays de son indépendance, pour pousser à la conversion des juifs. Dans le courant de cette mission, il aurait disputé avec un rabbin nommé Bonastruc, et, comme on devait le prévoir, il serait sorti encore une fois vainqueur... Que Paul Christianus fût un juif, cela résulte clairement d'un passage d'une lettre du pape Clément IV adressée au roi d'Aragon dans les années 1269 et 1270. (*Ordonnances des rois de France*, t. I, pp. 294, 362). Paulus Christianus était probablement originaire de Montpellier. Élève de R. Eliezer de Tarascon, il embrassa le Christianisme et se livra désormais tout entier à la controverse. Il disputait en Provence et en Catalogne dans les années de 1260 à 1273, et il mourut, ce semble, à Taormina, en Sicile, en 1274. (Voir Isaac de Lattes. Ms. Mich., 60 r°, f° 40. — Grätz, *Geschichte der Juden*, VII, 45, 60, 162. — *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 506-509). (Ernest Renan, *Les Rabbins français*, *Hist. littéraire*, t. XXVII, pp. 514, 522-524, 529, 553-569).

¹ Bodle-Marsh, 347, f° 36. — Steinschneider, dans *Archives de Wirchow*, t. XL, p. 99. — Yeshouroun, t. VII, p. 90. Ms. de Paris, 1132. Ms. Mich., 343. — Jüd-Kanz, t. II, p. 24. — Renan, *Les Rabbins français*, *Hist. littéraire*, t. XXVII, pp. 624-625.

² Salomon Khan, rabbin de Nîmes, *Les Écoles Juives et la Faculté de médecine de Montpellier*, Montpellier, M DCCC LXXX, p. 7.

³ Petit-Radel, *Sur quelques Rabbins*, *Hist. littéraire*, t. XVI, p. 386. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, p. 303.

⁴ *Catalogus Bibliothecæ Bodleianæ codicum manuscriptorum orientalium videlicet hebraicorum*. Oxford, 1787, in-f°, col. 2481 et suiv. — Steinschneider, *Catalogus codicum hebræorum bibliothecæ academix*, Lugduno-Batavie, Leyde, 1858. — Renan, *Les Rabbins français*, *Hist. littéraire*, t. XXIV, pp. 571-575.

Salomon, fils de Moïse de Melgueil, publie, vers 1250, quelques-uns des traités d'Avicenne sur Aristote et une liturgie ¹. Moïse Ben Samuel Ibn Tibbon de Montpellier traduit, de 1261 à 1281, presque tous les commentaires d'Averroès sur la métaphysique, les mathématiques, l'astronomie ². C'est dans notre ville qu'il achève, en 1264, le livre d'Aristote sur les questions de physique ³, et, en 1271, le traité sur l'arithmétique d'Abou-Beth Mohammed ben abd-allah ben Abbas ben Haçar ou el-Hacar ⁴; en juillet 1272, le petit canon d'Avicenne et les aphorismes d'Hippocrate. On lui attribue d'autres travaux qui sont de Salomon de Melgueiri. A Montpellier encore, Levi ben Abraham rédige, en 1276, un traité d'astronomie et un poème éthique et philosophique sur «Boîtes et coffrets de parfums», où l'orgueil de sa race lui fait poser ce principe que les Grecs et les Musulmans ne tiennent toute leur science que des Hébreux ⁵; ce qui n'empêche pas Littré et Daremberg de regretter cette «renaissance anticipée» comme l'écueil où se heurta le libre mouvement de la science, en l'enchaînant à la libre remorque des anciens ⁶.

Un vieux sceau de la Faculté de médecine portait en exergue, autour de l'effigie d'Hippocrate, *Scholæ medicinæ Monspeliî seculo decimo instituto* ⁷. C'était là une tradition, non la preuve d'une grande ancienneté,

¹ «Ce nom de Melgueil, d'après l'heureuse conjecture de M. Zung (*Zur geschichte*, p. 472), désigne le bourg de Melgueil ou Melgorium, chef-lieu du comté où se frappaient les monnaies nommées «sols melgoriens», dont les rabbins du XIII^e et du XIV^e siècle parlent souvent dans leurs ouvrages de casuistique. (Ms. Mich., 602. — Renan, *ibid.*, t. XXIV, pp. 575, 580).

² Bibl. bodl., Ms. Opp. add. 4^o, 141. — Casiri, Bibl. arabico-hispâna, 308. — Renan, *Les Rabbins français*, Add. et correct., *Hist. littéraire*, t. XXVII, p. 750.

³ Collège Christ. Church, à Oxford, Mss. CLXXXIX. — Renan, *ibid.*, p. 750.

⁴ Steinschneider, *Archives de Wirchow*, t. XL, col. 1999. — Catalog. de Munich, n^o 220, 2; 27315. — Venrich, *De auctor. græc.*, vers 287. — Catalog. Lugd. — Renan, *ibid.*, pp. 593, 598.

⁵ Catal. de Paris, 1047 et 1066. — Renan, *ibid.*, pp. 631, 636.

⁶ Ch. Daremberg, *L'École de Salerne*, p. XXXIX.

⁷ «En admettant même qu'on prendrait au sérieux l'exergue, tel que l'ont conservé nos archives, à quel moment du X^e siècle conviendrait-il de rapporter cette relique? Pure conception légendaire d'une époque où l'on n'hésitait pas à traiter de contemporains Avicenne et Averroès, que sépare pourtant l'un de l'autre, dans les annales de la science, un intervalle de plus d'un siècle. Astruc a lui-même commis cet anachronisme en avançant à la page 13 de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, qu'Avicenne n'a commencé à enseigner que vers 1150. Or, Avicenne, né de 980 à 997, est

d'autant que le sceau primitif était tout autre¹. Ce qui est certain, c'est que si toujours se produisirent des maladies, l'enseignement de la médecine n'apparaît guère à Paris avant la fin du XII^e siècle. Ainsi, Jean de Salisbury pouvait-il dire, en 1160, que pour s'exercer dans cette science et cet art, il fallait se rendre à Salerne ou à Montpellier². D'un autre côté, l'Israélite Carmoly fait remonter l'enseignement médical à Montpellier à un disciple des rabbins de Narbonne, Babbi-Abbon, arrivé dans notre ville en 1025, par conséquent douze ans avant la mort d'Avicenne, quatre-vingt-quinze avant la naissance d'Averrhoès. Mais, parce qu'on peut dater l'ouverture d'une certaine école, il n'en résulte pas qu'elle ait été la première ni qu'il n'y en eût pas de plus ancienne encore, tenue peut-être par quelque chrétien. Le nom de l'élève de Babbi-Abbon ne nous est pas parvenu; en revanche nous savons que le maître composa «le livre de la médecine», cité, au XII^e siècle, par Nathan ben Jehiel de Rome, Salomon ben Isaac de Troyes, et Elieser ben Nathan de Mayence³. Cependant malgré l'antiquité de notre École, on n'y

mort en 1036. Averrhoès seul a débuté dans l'enseignement vers 1150. François Ranchin avait affirmé antérieurement la même méprise en disant dans son *Apollinare sacrum: Certum est celebres illos et principes viros Avicennam et Averrhoem circa annum Domini 1149 et postea floruisse*. (Germain, *Hist. de l'Université*, Introd., p. 7).

¹ Voir ci-après, ch. xxv, in fine.

² Duboulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. II, pp. 572-576. — Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, t. I, p. 248. — *Hist. littéraire*, t. IX, pp. 191, 194.

³ «Dès cette époque, au IX^e siècle, les Israélites avaient des écoles dans plusieurs villes de la Provence et du Languedoc, particulièrement à Arles et à Narbonne. Cette dernière École fut présidée, vers l'an 1000, par le docte Babbi-Abbon, grand-père du savant Moïse-ha-Darschon. La religion fut la base de l'enseignement, mais la médecine n'y était pas négligée. L'un des disciples d'Abbon, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, mais qui nous a transmis le titre d'un ouvrage médical qu'il avait composé, se rendit à Montpellier vers 1025 (Jemotholam, Mss. de notre Bibliothèque, n° 83), et c'est probablement le fondateur de l'École médicale de cette ville... Quoi qu'il en soit, ce médecin anonyme a professé à Montpellier, et ses disciples continuèrent ses études. Quant à l'ouvrage de notre docteur, il est cité sous le titre de *Livre de la Médecine*, par Nathan ben Zechiel, de Rome (Sefen Aruch S. V. Chatam), par Salomon ben Isaac, de Troyes (*Commentaires*, Juges, XV, 15), et par Eliezer ben Nathan, de Mayence (Sefen Raben, p. 422); tous auteurs du XII^e siècle». (Carmoly, *Hist. des Médecins Juifs anciens et modernes*, t. I, § 27, pp. 34, 35. Bruxelles, 1844, in-8° de viii-272 pages). «Cette biographie contient des documents ayant trait à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier. (Cf. pp. 73 et 77 (Jehada de Montpellier); pp. 89-90 (les Prêtres de Montpellier contre les médecins Juifs); pp. 90-91 et 256 (Profetius, régent de la Faculté de médecine); pp. 92-93 (en 1303, on discuta dans l'École de Montpellier la question superstitieuse du talisman à figure de lion dont

conférera pas de grades avant 1220, pas plus qu'à Salerne, son émule et sa rivale, avant 1237¹ et, à Paris, avant 1270¹.

Au début, l'enseignement roulait sur les aphorismes d'Hippocrate, le livre des pronostics, le régime des maladies aiguës, le traité de Théophile sur la structure du corps humain, l'introduction de Hhorain, et, plus tard, les ouvrages de Gilles de Corbeil². A Montpellier, comme à Salerne, les cours se faisaient en arabe et en hébreu, ce qui faisait dire à Guillaume de Salisbury, ancien disciple d'Abélard, évêque de Chartres, en 1180, que les étudiants revenant des deux villes étaient chargés de mots barbares³.

En Italie, la médecine se systématise : A Bologne, elle procède de la tradition de Galien; à Padoue, d'Averrhoès⁴. A Montpellier où elle n'est connue que par les commentaires des Arabes et des Juifs⁵, elle doit

les médecins juifs se servent comme remède». (*Nouvelle preuve de l'ancienneté de l'École de médecine de Montpellier*, par le Dr Ravel. Montpellier, 1855, p. 10. Extrait de la *Revue thérapeutique du Midi*). — Voir Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. 7, ch. 5, t. II, pp. 392, 396. — Choulant, *Bibl. med. Hist.*, Lipsiæ, Enjermann, 1842.

¹ Duboulay, *Hist. Univ. paris.*, t. III, ad anno 1270, p. 23. — Le continuateur de Guillaume Le Breton avance qu'une faculté de médecine existait à Paris, en 1209: *De ea facultate quæ de sanandis corporibus et sanitatibus conservandis serva est*. (Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. XVIII, pp. 82, 83). Astruc croit ce passage intercalé. Il est difficile d'admettre, en effet, qu'on n'enseignât pas la médecine dans la capitale. Ce qui, du moins, est certain, c'est qu'elle y était moins en honneur qu'à Montpellier. Nous ne connaissons que le nom d'un médecin professeur à Paris, le physicien Hugues, maître ès arts avant de pratiquer la thérapeutique et mort en 1199.

*Physicus excellens, Hugo, pietate refulgens,
Parisiis mortem non sustulit esse minacem:
Quadrivium docuit, ac totum scire reliquit
Anno millesimo biscentum, sed minus unum,*

(Du Boulay, *Hist. Univ. paris.*, t. II, p. 49).

² Duboulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. III, pp. 135, 195, 341.

³ Saresburiensis, *Episcop. carnot. Epistolæ*. Paris, 1613, in-4°. — Astruc, *Mém.*, Paris, 1767, liv. I, § 2. — Ravel, *ibid.*, p. 10.

⁴ C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, p. 287.

⁵ «Ce n'est pas sans doute une petite gloire pour la Faculté de Montpellier, aux yeux de ceux qui connaissent les révolutions auxquelles sont sujettes les sciences physiques, de n'avoir jamais changé le fonds de ses principes pratiques, et d'avoir été toujours attachée à l'observation de la nature et à la marche dogmatique de la médecine». (J. Astruc, *Mém. pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*. Paris, M DCC LXXII. Préface). —

à cette origine d'être éclectique; mais, dès le XII^e siècle, un docteur y rédige, du vivant même d'Averrhoës, un livre contre sa philosophie¹.

Les professeurs devaient faire les mêmes cours qu'à Salerne, sauf plus de mots arabes. J. de Saint-Amand, Richard, Gilbert, Bernard de Gordon, les deux Arnaud, Pierre d'Espagne (Jean XXII) sont les continuateurs de Bartholomeus, de Cophon, de Maurus et autres maîtres de Naples².

La superstition était générale, au Moyen âge; elle restait imprégnée du paganisme et de la barbarie, et on peut en suivre la trace à Montpellier plus qu'ailleurs dans les recettes ridicules et grotesques que nos meilleurs praticiens recommandaient comme remèdes souverains³. Pendant que l'Eglise ne cessait de la poursuivre et de la combattre,

«Dans son origine, sa doctrine ne différoit en rien de celle des Arabes, desquels elle l'avoit tirée en entier; mais exacte pourtant à distinguer les différentes causes et les différents cas des maladies; à l'égard de la pratique on étoit superstitieux sur la vertu des remèdes, infatué de l'astrologie judiciaire, prévenu pour les dispensations fort composées; mais pourtant juste dans les indications qu'on devait se proposer, heureux dans le choix des remèdes pour les remplir, enfin sage dans les doses auxquelles on les ordonnait. C'est ce que l'on voit encore dans les ouvrages d'Arnaud de Villeneuve, de Bernard Gordon, de Gui de Chauliac, de Jean de Tornemire, de Valesies de Tarante, de Gérard de Solo», (J. Astruc, *Mém.*, p. 92). — Au XVI^e siècle, les remèdes chimiques «les médecins de Montpellier n'eurent garde de les approuver en aveugles, comme les empiriques, mais ils n'entreprirent point non plus de les proscrire sans les avoir examinés, et, quand ils en eurent reconnu les propriétés et les vertus, ils s'en servirent avec sagesse». (*Ibid.*, pp. 91-93).

¹ *Patet traditione certissima tempore Averrhoës magistrum quemdam istius scholæ (Montispeliensis) contra ipsum scripsisse, librumque illius manuscriptum in bibliotheca communi istius collegii longo annorum tractu conservatum fuisse.* (Francis. Ranchin, *Apolin. sacr.*, ap. Astruc, *Mém.*, p. 43).

² C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*. Paris, 1870, p. 281. — «On pourrait croire qu'au XIII^e siècle l'enseignement médical, qui devient moins individuel, subit aussi quelques changements dans sa forme par l'influence de la philosophie scolastique ou aristotélicienne, mais, pour peu qu'on soit familier avec les ouvrages médicaux plus anciens que la scolastique; on y remarque une méthode didactique et un langage qui devance, pour ainsi dire, celui des philosophes; le ton vient même assez directement de Galien, si aristotélicien en ses allures. Cela est évident par les leçons de l'École de Ravenne, du VIII^e au IX^e siècle, et même plus tard, pour celles de l'École de Salerne. Les subtilités qu'a engendrées la querelle des réalistes et des nominalistes n'ont eu presque aucun retentissement dans les écoles médicales; seulement la médecine a profité, comme tout le reste, du réveil de l'esprit par un usage plus régulier de la logique». (C. Daremberg, *ibid.*).

³ Germain, *De la Médecine et des sciences occultes; Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, section des lettres, t. V, p. 454. Voir Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, pp. 108-113.

elle se maintenait et se popularisait par les sciences occultes, où s'exerçait et se continuait l'action des médecins juifs ¹.

En 1137, deux allemands de distinction, Adelbert II, évêque de Mayence, et Anselme de Havelberg, prévôt de Sainte-Marie, de 1124 à 1151, puis archevêque de Ravenne, voyageant pour s'instruire, vont étudier les lettres, les arts et la philosophie à Hildesheim, à Reims, à Paris; la physique ou médecine à Montpellier, où elle avait déjà «une demeure et un temple». La doctrine et les préceptes y sont enseignés par des maîtres qui, dit Anselme lui-même, expliquent les lois de la nature et de la vie, en révélant aux malades le moyen de guérir leurs maux, aux bien portants les conseils pour éviter la maladie ².

¹ *Rigordus referi falsas prædictiones ab astrologis Judæis et Sarracenis rigordo monographia regio.* (Guillelmus armoricus Regis capellanus, *Historia de vita et gestis Philippi Regis post Rigordum*, ap. *Historiæ Francorum* de Pithou. Francfort. 1596, in-1^o). — Il commence à 1165 avec la naissance de Philippe-Auguste et finit en 1223 à sa mort.

² *Alii autem, suum in philosophia intuentes defectum, Salernam vel ad montem Pessulanum profecti, facti sunt clientuli medicorum.* (J. Salisbury, *Metal.*, liv. I, ch. L, p. 11).

*Hinc adolescenti succeditur advenienti
Mons Pessulanus, cui presidet incola sanus
Phisica qua Sedes medicis concessit et edes,
Hic et doctrina preceptaque de medicina
A medicis dantur, qui rerum vim meditantur,
Sanis cautelam, levis adhibendo medelam.
Ergo munus didicit breviter, quod phisica dicit;
Perspiciens causas naturæ, res sibi clausas;
Non ut lucra ferat, vel opes hoc ordine querat,
Sed quia de rerum voluit vi noscere verum.*

(*Vie d'Adelbert*, écrite en vers par Anselme; Bibl. royale de Bruxelles, fonds des ducs de Bourgogne, n° 8892). — *Anselmi Havelbergensis, vita Adelberti Moguntia episcopi*, ap. *Bibliotheca rerum Germanicarum*, édit. Ph. Jaffé, Berolini, 1867, in-8°, t. III, p. 592. — Dubouchet, *Un Collège médical à Montpellier durant le Moyen âge*, 1889, p. 14. — «La vie d'Adelbert, que Bethinam a trouvée dans un manuscrit du XII^e siècle, Ms. C de la Bibliothèque de Bourgogne, a été écrite en vers, à peu près vers l'année 1150. Dans cette vie, nous trouvons peu de choses sur les affaires de l'Allemagne, mais ce que cette biographie contient sur les voyages d'Adelbert nous servira beaucoup à éclairer l'histoire des lettres... Au sujet des études de médecine, telles qu'elles étaient pratiquées à Montpellier, Anselme expose environ vingt vers, et des vers agréables, d'après lesquels nous comprenons que des hommes savants y expliquaient les lois de la nature et ses forces salutaires (*versus fere viginti, ex quibus viros doctos intelligimus ibi naturæ leges viresque salutare explanasse*); quoique, après avoir nominativement désigné tous ces maîtres qui, à Reims comme à Paris, dirigèrent les études des deux voyageurs, il ait tu les noms des professeurs de Montpellier. Les choses étant

L'archevêque de Lyon, Héraclius de Montboissier, allant à Rome, en 1153, tombe malade à Saint-Gilles, et il se fait porter à Montpellier pour s'y faire soigner; mais, dit saint Bernard, il doit laisser aux médecins l'argent qu'il avait et même celui qu'il n'avait pas ¹.

Ce trait ne suffirait-il pas à prouver que nos praticiens étaient encore par trop juifs? Saint Bernard n'en prenait pas moins la défense des Israélites, comme le prouve sa lettre à Hermann, archevêque de Mayence ². Si l'abbé de Clairvaux, l'apôtre du désintéressement et de la pauvreté, nous paraît trop sévère, il ne l'est certes pas plus que la plupart de ses contemporains. L'historien Jean de Salisbury, par exemple, ne craint pas de dénoncer la tourbe des mauvais professeurs qui se croient le droit de tout faire, de tout promettre, de tout hasarder ³, Ainsi encore

ainsi, on peut affirmer, comme certain, qu'une véritable école de médecine existait à Montpellier dès l'année 1137, année où Adelbert suivait les cours d'études de cette ville». (*D. Arte medici sæculi XII; diss. inaug. medico-hist. quam die, 27 m. augusti, anno 1153, def. Philippus Jaffé. Berolini, Schlesinger, 1753, in-8°, pp. 16-18*). Cette thèse qui comprend 32 pages est un recueil de documents relatifs à une histoire de la médecine au XII^e siècle, et non une histoire». (Ravel, *Une nouvelle preuve de l'ancienneté de l'École de médecine de Montpellier*, Extrait de la *Revue thérapeutique du Midi*, p. 9).

¹ *Cum tribus aut quatuor ministris, ipse nihilominus in habitu ministrantis, sicque stratæ publicæ cum turba promiscuæ peregrinorum tanquam unus ex illis pervenit ad sanctum Agidium. Cumque infirmaretur, pertransiit usque ad Montempessulanum; ibi aliquamdiu commoratus cum medicis expendit et quod habebat et quod non habebat. (S. Bernardi epist. 307; ann. 1153. Paris, édit. 1690, p. 289). — Magistri Agidii Corbonensis, Libri de laudibus et virtutibus compositorum medicinæ matrice. (Liv. I, v. 150-154; édit. L. Choulant, Lipsiæ, v. 1826, p. 53). — Gilles de Corbeil, *Lib. de urinæ matrice*, comp., v. 345-348, p. 18. — Cæsari monachi, *Illustrium miraculorum et historiarum memorabilium libri XI*, liv. VII, ch. v. — «Ce qu'il y a d'important est que cet archevêque dut guérir de sa maladie puisqu'on sait par des titres certains qu'il vivait encore, en 1157, et même en 1160. (Sainte-Marthe, *Gallia christ.*). (Astruc, *Mém. pour servir à l'histoire de la Faculté de médecins*, p. 7, notes). — Lehrbruch, *De geschichte der medicin und der epidemischen krankheiten, Magistri Agidii von der D^r H. Haeser, ordentlichenn professor, den medicin zur Greiswaldf. Iena, Manke, 1853. 1 vol. gr. in-8° de XLVIII-923 pages.**

² Un jeune juif, sauvé dans un massacre, lui rendit même ce témoignage significatif: Le prêtre Bernard n'avait pourtant reçu ni argent, ni rançon de la part des Juifs; c'était son cœur qui le portait à les aimer et à les secourir.

³ *Hippocratem ostentant aut Galenum, verba proferunt inaudita, ad omnia suos loquuntur aphorismos, et mentes humanas, velut afflatas tonitribus, sic percellunt nominibus inauditis. Creduntur omnia posse quia omnia factitant; omnia pollicentur, historie pueri, magistri hodie. (Jean de Salisbury, ap. C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, p. 236). — «L'honnêteté n'était pas la vertu dominante de la plupart des ambulants, chirurgiens comme oculistes. Bienvenu de Jérusalem constate à chaque instant le peu de scrupules de ces*

Guyot de Provins, un de ces jongleurs attirés d'abord dans l'Est par les libéralités des comtes de Champagne, des sires de Joinville ou d'autres seigneurs. La tournure d'esprit a une visible parenté avec celle de Rutebeuf, et son style âpre et dur est plein de vie et d'originalité. Après avoir assisté, en 1181, au couronnement du roi des Romains, Henri, fils de Frédéric Barberousse, il séjourne quelque temps à Clermont, à Montpellier, à Arles; parti pour la croisade, il en revient et entre d'abord à Clairvaux, puis à Cluny. En 1205, il publie sous le titre de *Bible* une satire générale contre la société, depuis les princes et les évêques jusqu'aux légistes et aux fisiciens qui

Trop sont coustous et trop se vendent
 Et le meillors morsi aux deffendent
 Il bon clair quite lor piletis.
 Certes qu'eles ne sont pas netes:
 S'ils reviennent de Montpellier
 Lori lectuaire soul molt chier.
 Lor veut vesie por launterne ⁴.

praticiens. Tous ses contemporains sont *ignari* et *stolidi*: «Est iceluy art par les mains de médecins ignorants ou non saichants qui se entremectent du dict art sans en avoir connoissance de nulle des dictes maladies des yeulx, pourquoy ils estoient cause de confondre et gaster les yeulx de leurs pacients en quoy ils foisoient opération par grande erreur...» Certains ne se faisaient même aucun scrupule d'employer des pratiques déshonnêtes pour pouvoir tarifer plus cher le prix de leurs services. Maître Zacharie figure au premier rang parmi ces derniers. Sans fausse honte, sans aucune pudeur, il nous enseigne la façon de tromper les clients à propos des tumeurs des paupières (*de carne superflua in oculo*) ou chalazions: «Si tu veux berner ton client et les assistants, nous dit-il, dis leur que ce morceau de chair était un ver qui rongeaient et détruisait l'œil du patient... Quand tu voudras faire une tromperie et simuler d'avoir enlevé de l'œil du patient comme un pain ou pannicule, prends une graine d'orvale que tu glisses adroitement dans l'œil pour l'en extraire ensuite comme si c'était un pannicule...». «Razès nous raconte que, de son temps, les oculistes n'agissaient pas autrement: *certain font croire qu'ils ont enlevé un leucome de l'œil du patient: ils introduisent dans l'œil un instrument avec lequel ils le frictionnent, puis ils glissent sous la paupière une mince peau qu'ils sortent ensuite avec leur instrument comme s'ils l'avaient enlevée de l'œil lui-même*». (Truc et Pansier, *Hist. de l'Ophtalmologie*, pp. 58-60).

⁴

Il ne voudroient jà trover
 Nul homme sanz aucun mehaing.
 Maint oingnement font et maint baing
 Où il n'a ne sanz ne raison.
 Cil eschape d'orde prison
 Qui de lor mains puet eschaper.

Notre bon troubadour Folquet de Lunel, lui, va jusqu'à reprocher aux médecins de se mêler d'un métier qu'ils ignorent et de tuer en croyant guérir, ce qui ne les empêche pas de se faire payer ¹.

Dès le XII^e siècle cependant, nos médecins sont qualifiés et recherchés comme d'honorables personnalités, figurant à titre de témoins dans les actes entre les évêques et les seigneurs ² et dans les testaments des Guillems ³. Mais c'est à la liberté, à la liberté d'enseignement pleine,

Qui bien set mentir et guiler
Et faire noble contenance,
Tout ont trové fors la créance
Que les gens ont lors fet à bien.
Tiex mil se font fisicien
Qui n'en sevent voir ne que gié;
Li plus mestre sont molt changié
De grant envie, n'il n'est mestiers
Dont il soit tant de mençongiers.

Vers 2540-2559, ap. *Fabliaux et contes des poètes français des XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e siècles*, publiés par Barbazan, Paris, Crapelet, MCCCXVIII; t. II, pp. 388-393. — Voir la satire des gens de loi et qu'il appelle les légistes

Qui deviennent fax plaidéor
El de bone huevre trichéor...
Et les faux poinz traient des bons,
Plus les en voit jenglos venir (*Ibid.*, vers 2406-2410).
Que n'est es'orniax en jaiole.
Advocatx et Phisicien
Sont tuit lié de cest lien;
Cil por deniers science vendent
Tretuit a ceste hart se pendent
Tant ont le gaaing dous et sade
Que cil vodroit por ung malade.
Qu'il a qu'il en eust quarante,...
Voire deus cens, voire deux mile.

(*Roman de la Rose*, vers 5321-5328, éd. elzévirienne, t. II, pp. 67, 68. — Voir Étienne Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VIII, ch. 25). — Sur Guyot de Provins, voir Amaury Duval, *Hist. littéraire*, t. XVII, pp. 806, 816, et Paulin Paris, *Hist. littéraire*, t. XXIII, pp. 610-612.

¹ Folquet de Lunel, *Romans de mundana vida*. — Millot, *Hist. des Troubadours*, t. II, p. 142.

² *Magistri Maurini, magistri Guillelmi, magistri Guidonis*, actes de février 1153, juin 1161, avril 1184. (*Liber Instrumentorum*, XLVI, XLVII, XLXIII, pp. 84, 85, 87). — Ces maîtres ne pouvaient être que des médecins, puisque l'École de droit n'existait pas encore, Placentin n'étant arrivé à Montpellier qu'en 1160.

³ Testament de Guillem VII, 29 septembre 1172, de Gui Guerregiat, février 1178, de Guillem VIII, 4 novembre 1202. (*Liber Instrumentorum*, XCVI, XCVII, XCIX, pp. 189, 190, 195).

entière, absolue, à l'abri de toute recherche et de toute molestation, proclamée par Guillem VIII, au nom même de la religion que ce seigneur invoque en tête de la déclaration de janvier 1181, c'est à la condamnation expresse et formelle de tout monopole, qu'il stigmatise d'avance comme une iniquité et une impiété, *contra fas et pium*; c'est en s'interdisant, à lui et ses successeurs, de jamais concéder dans l'École, en dépit des instances les plus vives et des offres d'argent les plus séduisantes, aucun privilège de professer, *legere*, ou de commenter les textes, *regere*; c'est à l'appel solennel et sans réserve aux savants et praticiens de toute race, de tout pays, de toute religion, en faveur d'une science si bienfaisante et si utile¹, qui vaut à Montpellier l'insigne honneur de posséder l'École de médecine, la plus ancienne de France, si longtemps investie par son développement et son prestige d'une suprématie incontestée. C'est aussi la seule dont il soit question dans les romans de chevalerie, comme celui de *Renart*, la plus grande composition du cycle français², et celui d'*Amadis et Ydoine*, qui a plus de huit mille vers et qui célèbre «fien et loyal amour», mais déclare inutile

Autre mire mander ne querre
De Montpellier ne de Salerne³.

Au commencement du XIII^e siècle, alors que dans les statuts de Robert de Courçon, en 1215, pour les écoles de Paris il n'est question ni du droit ni de la médecine⁴, un allemand, le moine Césaire d'Heisterbach, près Cologne, place aussi à Montpellier la source même de l'art médical, *fons est artis physicæ*⁵,

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 296.

² Fauriel, *Roman de Renart*, *Hist. littéraire*, t. XXII, p. 941; Cf. 889-947.

³ Bibl. nat., Mss. 6987, f^o 315. — Fauriel, *ibid.*, pp. 760 et 941.

⁴ P. Féret, *Les origines de l'Université de Paris*; *Revue des Questions historiques*, t. LII, p. 363.

⁵ *Unde in Montepessulano, ubi fons est artis Physicæ, tantos operatur (sancta Maria) sanitates, in quadam sua Ecclesia, ut medici gratiæ invidentes, pauperculis infirmitantibus et pro remedio sanitarum ad se confluentibus, dicere soleant: Ite ad Ecclesiam Sanctæ Mariæ, deferte ei lumen ut recipiatis sanitatem. Et quum hoc ironice dicant, pauperes ab eis passi repulsam, ad ipsam confugiunt et sanantur. (Illustrium miraculorum et Historiarum memorabilium libri XII, lib. VII, c. 25, ed. Strange, Verfest, 1221-1222). — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 302). — Denifle, *Die Universitat*, p. 341.*

A la même époque, Richard, notable médecin, originaire d'Oxford, «maître parisien», auteur d'une dizaine de traités de pathologie tant intérieure qu'extérieure, véritable *summa* où il cite comme autorités la plupart de médecins anciens ou syriens, arabes ou salernitains, compose encore un *micrologus*. Gilbert l'Anglais dit, à son tour: «Tout ce que j'écris est approuvé par l'art et est l'œuvre de la médecine. J'avais pour témoin Montpellier, séjour de la science: *Est que mihi testis mons physicus et Pessulanus*»¹. Il parle ailleurs de cette ville, ce qui prouve bien qu'il dut y habiter². Il y aurait même été chancelier de l'Université de médecine, *magistri cancellarii Montispessulani*³. Gilles de Corbeil, son contemporain, quoique plus jeune, insinue qu'il y enseigna et en fit l'ornement⁴.

Un autre fils de la Grande-Bretagne, Mathieu Paris, moine de Saint-Alban (Lincoln) et qui devait mourir à Clairvaux, en 1259, raconte qu'au retour de sa première croisade, en 1254, saint Louis débarqua à Marseille, «près de Montpellier, où fleurit la médecine, *ubi floret physica*»⁵. Parlant ailleurs d'un compatriote, Pierre d'Eguelblanche, évêque d'Oxford, affligé, en 1257, d'un polype au nez et de plusieurs

¹ *Experimenta magistri Gilberti, cancellarii Montispessulani*. (Bibl. nat., ancien fonds, n° 7056, f° 30 v°. — Littré, *Richard médecin*; *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 383-393.

² Gilles de Corbeil, *De comp. medic.*, lib. I, p. 53; édit. Choulant. — Littré, *ibid.*, p. 391.

³ Bibl. nat., fonds n° 7056, f° 93. — Littré, *Richard médecin*, *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 295 et 401. — Le Catalogue de la Bibliothèque nationale (t. IV, p. 309, Index, p. 4) lui attribue un ouvrage qui est de Gérard ou de Géraud, non de Gilbert, *Tractatus magistri G. de Montepessulano* (Littré, *ibid.*, p. 401). Il composa encore un dictionnaire alphabétique des substances qui ont un effet astringent, *Liber de dosi medicinarum secundum Galterium*. (Paul Meyer, *Hist. littéraire*, t. XXXII, p. 595). — «Tous ces anciens maîtres n'ont cessé d'avoir un rôle dans l'enseignement et sont devenus de simples monuments de l'histoire médicale, quand le génie moderne, après de longues élaborations de la scolastique, s'est senti assez fort pour entreprendre sans aucun intermédiaire l'étude de la nature». (Littré, *ibid.*, p. 266).

⁴ Quo Pessulanus nisi mons auctore niteret,
Jam dudum Physicæ laus ecclipsata fuisset.
Qui vetulo canos profert de pectore sensus,
Richardus, senior quem plus ætate senili.
Ars fecit esse senem.

(Gilles de Corbeil, *De virtutibus medicam. composit.*, ap. Baluze, *Vit. Pap. Avenion.*, t. II, — Du Cange, *Glossar.*, verbo *Physica*. — Astruc, *Mémoires*, p. 8. — Bibl. nat., fonds latin, p. 4052), n° 6957. — Littré, *Richard médecin*; *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 391.

⁵ *In partibus Massiliæ quæ non multum distat a Montepessulano ubi floret Physica.* (Matthieu Paris, *Hist.*, ad ann. 1254).

autres maux, le même chroniqueur ajoute que tout le monde lui conseillait d'aller se faire traiter à Montpellier¹. Théophraste Renaudot était donc fondé à dire, au xvii^e siècle, que «tous les Anglois qui vouloient estre docteurs en médecine venoient prendre le bonnet en France et principalement à Montpellier, comme, dit-il, j'y ay encore veu quelques Anglois et Escossois»².

Au commencement du xiv^e siècle, Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fils et père des empereurs Henri VIII et Charles IV, beau-père du roi de France, Jean II, ayant perdu un œil, dans une expédition contre les Lithuaniens, en Pologne, et craignant pour l'autre, déjà menacé, arrivera incognito à Montpellier pour consulter un oculiste juif, qui le rendra entièrement aveugle. A la vérité, son fils ne dit rien de cet accident, mais, ce qui est certain, ce que nous avons raconté, c'est qu'il n'avait plus sa vue à Crécy, où il mourut glorieusement pour la France³.

On s'explique bien que, cinq siècles plus tard, Astruc, au nom et au souvenir des gloires de sa chère école, ne pourra retenir son enthousiasme: *Bone Deus! quot pontificum promedici, quot regum archiatri, quot cardinalium, principum et magnatum medici ex ista Universitate effluxerunt! Vivat igitur, et meritò vivat Monspeliensis hæc nostra Universitas*⁴!

Israël, pas plus que les païens, n'entendait faire profiter l'humanité de l'expérience et des progrès de la science⁵, qu'il voulait exploiter

¹ *Episcopus Herefordiensis (Petrus de Equeblanche) multiplicibus meritis exigentibus turpiter infirmatus, morphæa, polypo vel quadam specie lepræ percussus sanciat... Dicebat tamen ab aliquibus ut apud Montem Pessulanum curaret, ab infirmitate qui laborant sanandus; habebat enim morphæam sive polypum in naso, quæ totam faciem deturpavit, ut dicunt physici morphæa in cute, quod Lepra in cute.* (Mathieu Paris, *Hist.*, ad ann. 1257).

² Théophraste Renaudot, *Response au libelle fait contre les consultations charitables*, Paris, MDCXLI, p. 54.

³ *Cum pater meus oculum perdidisset, in altero incipiens infirmari, transivit in Montem pessulanum secreto ad medicos si posset curari.* (Carolus imperator, *De vita sua*, lib. IV. — Astruc, *Mémoires*, p. 42). — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. III, ch. xxii, p. 157.

⁴ Ranchin, *Apellinare sacrum*, ap. Astruc, *Mém.*, p. 402.

⁵ «La race sémitique se reconnaît presque uniquement à des caractères négatifs; elle n'a ni mythologie, ni épopée, ni science, ni philosophie, ni fictions, ni arts plastiques, ni vie

comme un monopole¹. Ainsi ne rédige-t-il pour les chrétiens que des livres élémentaires, réservant ses cours pour les Académies de ses coreligionnaires à Narbonne et à Béziers, à Lunel et à Arles, à Montpellier surtout.

Mais, alors qu'Accurse, le grand jurisconsulte de Bologne, ne trouve rien de mieux que de supprimer lui-même dans ses leçons tous les passages grecs, qui lui sont incompréhensibles, *græcum est, non legitur*², les moines prennent partout l'initiative d'apprendre les langues étrangères. Le pape Sylvestre II emprunte aux Maures d'Espagne, où il avait résidé, ses connaissances mathématiques; Scot Erigène traduit du grec les œuvres de Denis l'Aréopagiste; Alfano, archevêque de Salerne (1058-1085), donne une version latine du traité de Menésius sur la nature humaine³. Les croisades dans la péninsule ibérique et en Asie multiplient les relations entre chrétiens et musulmans⁴. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui vient précisément dans notre ville, en 1138, pour la fondation du monastère de Sauret⁵, fait composer une version du Coran afin de le réfuter, et il déplore l'erreur et la négligence des religieux qui ne savent que leur langue, *qui non nisi linguam suam noverint*⁶; Adélarde de Bath, savant bénédictin d'Angleterre, transpose de l'arabe les *Éléments* d'Euclide, avant qu'on en eût découvert un exemplaire hellénique⁷. C'est lui qui est l'auteur des *Questions actuelles*,

civile; en tout, absence de complexité de nuances, sentiment exclusif de l'unité. La moralité elle-même fut toujours entendue par cette race d'une manière fort différente de la nôtre... La religion est, pour le sémite, une sorte de devoir spécial qui n'a qu'un lien fort éloigné avec la morale de tous les jours». (Ernest Renan, *Hist. gén. des Langues sémitiques*).

¹ Scaliger, ap. Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 140.

² Daunou, *Discours sur l'état des lettres en France au XIII^e siècle; Hist. littéraire*, t. XVI, p. 142.

³ Moelher, *Hist. de l'Église*, 2^e période, t. II, ch. III, p. 483.

⁴ *Ibid.*

⁵ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 258. — Victor Le Clerc, *Discours sur l'état des lettres*, II^e partie, *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 387.

⁶ Martène, *Ampliss. collect.*, t. IX, col. 1132. — Victor Le Clerc, *ibid.*

⁷ *Catalogue général des manuscrits et bibliothèques publiques*, t. I. — Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, n° 145, p. 344, in-f° sur velin, XIII^e siècle, manuscrit provenant de l'abbaye de Pontivy.

ouvrage curieux et original, à en juger par certains détails¹. Victor Bury, évêque de Durban, fera composer pour les étudiants une grammaire latine en hébreu². C'est dans cette langue que passe encore *La Practica oculorum* de Bienvenu de Jérusalem dont il reste seize manuscrits, quatorze en latin, un autre, plus ancien, en provençal, un dernier, en français, plus récent, celui du Vatican, traduit sur un texte hébreu: *E lingua hebraïca in latinicum translatum*³.

Comme les avocats d'ailleurs, les médecins ont souvent prêté le flanc à la raillerie, et, si Molière a quelque peu dépassé la mesure, de vieux praticiens se sont chargés de le justifier d'avance, en formulant eux-mêmes les règles d'un charlatanisme éhonté. On les avait faussement attribuées à Bernard de Gordon et à Arnaud de Villeneuve parce qu'elles se trouvaient insérées dans leurs œuvres, mais on en a découvert la provenance dans des écrits antérieurs, vers l'an 1000, sous le nom d'Archimathæus de Salerne qui vivait au x^e siècle. Plus tard elles furent complétées et amplifiées, sur *la manière dont le médecin doit se comporter auprès des malades, sur l'instruction du médecin et la pratique*⁴, dissertations qu'Hentschel⁵ a démontrées n'être que des rééditions des traités d'Hippocrate: *La loi du médecin, Préceptes de la bienséance*, avec des extraits de Galien⁶.

¹ Adelardi quæstiones LXXVI per dialogum inter Adelardum et nepotem. Incipit: «Meministi, nepos, quod septennio jam transacto, cum te in gallicis studiis» (cap. 1). «Qua ratione herba sine preiacenti nascentur semine» (cap. LXXVI). — «Quo cibo utantur stelle, si animalia sint». (Ibid.). (L'abbé Villetard, *Catalogue et description des manuscrits de Montpellier provenant du département de l'Yonne*. Picard, 1902, n° 22, p. 29. Extrait du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 2^e semestre. 1901). — Oudin, *Scriptor. eccles.*, vol. II, p. 101. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, 2^e édit., t. IV, p. 151.

² Lebœuf, *Dissertation sur l'Histoire de Paris*, t. II, p. 196. — *Hist. littéraire*, t. IX, p. 194. — *Hist. de France*, t. XVII. — Bernier énumère les médecins qui se sont rendus considérables par la piété de leurs écrits et par les dignités qu'ils ont eues. (Odin, *Chronique de la médecine*, 1707, in-4°, p. 153).

³ Truc et Pansier, *Hist. de l'Ophtalmologie à l'Université de Montpellier*, p. 62.

⁴ *Collect. Salern.*, t. II, p. 74. — Ch. Daremberg, *La Médecine, histoire et doctrines*, p. 147. Trad. Littré, t. IV et IX.

⁵ Hippocrate, édit. Littré, t. IV et IX — G. Daremberg, *Le Médecin au moyen âge*, *Journal des débats*, 14 septembre 1905.

⁶ C. Daremberg, *Hist. de Salerne*, Introduction, pp. XLI, XLV.

«Auprès d'un malade, faites toujours quelque chose de nouveau de peur que les assistants ne vous prennent pour un ignorant, et de même si vous avez un concurrent ¹.

»Vous ne savez peut-être pas ce que dénote l'urine que vous venez d'examiner; dites toujours: il y a obstruction au foie. Si le malade répond: «Non, maître, c'est à la tête que j'ai mal; hâtez-vous de répliquer: «cela vient du foie».

»Servez-vous comme explication du mot *obstructio*, parce qu'on ne sait pas ce qu'il signifie et qu'il ne convient pas de se faire comprendre des malades... Il pourrait arriver qu'après avoir observé les déjections et l'urine du malade, vous ne reconnaissiez pas sa maladie; mais, si vous lui parlez des accidents qu'il a précédemment éprouvés, il aura pleine confiance en vous, comme dans un sauveur... Enfin, en quittant le malade, n'omettez pas de dire que son état est grave. S'il échappe ensuite, cela grandira votre mérite et votre gloire. S'il meurt, ses amis ne manqueront pas de dire que vous aviez désespéré de lui»².

Un siècle plus tard, en 1299, Raymond Lulle reprochera aux médecins d'amasser des richesses et, par toutes sortes d'artifice à l'égard des malades, en se vantant de connaître les maladies qu'ils ignorent, les prolongeant pour augmenter leurs émoluments, accablant le patient de remèdes sur lesquels les apothicaires leur donnent une part, et en tuant ainsi plus qu'ils n'en guérissent.

Comment s'étonner que la verve caustique des trouvères et des troubadours se soit exercée contre ce cynisme inconscient et que l'honnête Gérson ait reproché à notre École ses jongleries superstitieuses ³?

¹ Bernard de Gordon, *Compillacion faiste par maistre Bernard, docteur en médecine et par lui compillé* (sic) *en la noble Université de Montpellier, l'an mil trois cens, au mois de juing*, f° 1, ap. Littré, *Bernard de Gordon, médecin, Hist. littéraire*, t. XXV, pp. 320-324. — Cf. *Poema medicum, De secretis mulierum, De chirurgia et de modo vivendi*. Libri VII, ap. *Collect. Salern.*, t. IV, p. 148.

² *Specialiter utere hoc nomine obstructio, quia non intelligunt quid significat et multum expedit quod non intelligatur locutio ab eis*. (Arnaud de Villeneuve, *Cautelæ medicorum*, ap. Hauréau, *Hist. littéraire*, t. XXVIII, p. 69. — Cf. Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 472. — C. Daremberg, *L'École de Salerne*, p. XLIII.

³ *Liber contemplationis*, édit. de Mayence, t. IX, p. 237. — *Hist. littéraire*, t. XXIX, p. 230.

Bologne, en avance pour la médecine comme pour le droit écrit, compte, au XII^e siècle, trente et un médecins, praticiens ou professeurs; au XIII^e, quarante-sept, alors qu'il n'y en avait en Ligurie que six au XII^e siècle, dix-sept au XIII^e, dont un phlébotomator et un maître chirurgien¹. «La médecine, les mathématiques, l'astronomie, dit Renan, avaient tenté la curiosité de Constantin l'Africain, de Gerbert, d'Adélarde de Bath, de Platon de Tivoli, avant que l'on songeât à demander des enseignements philosophiques à des mécréants comme Alfaraï et Avicenne»². L'honneur de cette tentative revient à un français, Raymond, archevêque d'Agen, grand chancelier de Castille de 1130 à 1150. C'est lui qui organise, dans la capitale de ce royaume, une école de traducteurs, à la tête desquels il place l'archidiaïre Dominique Gondisalvi (fils de Gondsalve), et où Gérard de Crémone fait, à lui seul, passer en latin soixante-dix ouvrages dont il nous reste la liste complète³.

Dès le XIII^e siècle, le dominicain Jofroi de Waterford, Guillaume de Meerbeke, Henri Kosben, — comme plus tard Philippe Philargas ou Philarète, qui sera pape sous le nom d'Alexandre V, — transposent du grec en latin Platon, Aristote, Proclus⁴. D'autres, au contraire, comme Guillaume Bernard, mettent en grec les livres de saint Thomas

¹ C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, 1870, t. I, ch. XII, p. 279, note.

² Renan, *Averroès et l'Averroïsme*, 2^e partie, ch. II.

³ C. Daremberg, *ibid.* — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, p. 300. — *Pipin. in Muratori, script. rer. Ital.*, t. IX, p. 587. — *Ej. Antiq. Ital.*, t. III, p. 333. — «Gérard de Crémone, en Italie, désirant vivement étudier la traduction arabe de Ptolémée, se rendit à Tolède où il passa presque toute sa vie, et traduisit non seulement Galien entier, mais encore la plupart des auteurs arabes qui ont écrit pendant le douzième siècle. Daniel de Morley rapporta de Tolède, où il avait également étudié, une foule d'ouvrages sur les mathématiques et autres branches de connaissances humaines. (Wood, *Antiq. Oxon.*, lib. I, p. 56. — Du Boulay, *Hist. Univ. Paris*, t. II, p. 730). — Robert Perscrutator et Othon de Freisingen, ne se rendirent pas moins célèbres par leurs traductions. Jacques Clericus de Venise et Anselme évêque de Havelberg, furent employés par l'empereur Lothaire II à Constantinople, afin d'y acheter les ouvrages grecs et de les traduire en latin. (Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, 2^e édit., t. V, p. 143). Enfin les Dominicains contribuèrent beaucoup à répandre l'étude d'Aristote, car, les missionnaires, qu'ils étaient obligés, par la règle de leur ordre, d'envoyer dans le pays des Sarrasins, devaient nécessairement posséder la langue et les sciences des Arabes». (Sprengel, *Hist. de la médecine*, sect. 7, ch. 4, t. II, p. 381).

⁴ Gradenizo, *Della letteratura greco-ital.*, p. 116.

d'Aquin¹. En 1255, Humbert des Romains, général des Frères-Prêcheurs, rend obligatoire dans toutes les maisons de Catalogne l'étude du grec, de l'arabe, de l'hébreu, et Raymond Lulle adresse aux papes et aux rois requête sur requête pour obtenir la généralisation de cet usage. Arnaud de Villeneuve connaît ces trois langues, dont le concile de Paris, décide, en 1325, l'enseignement, en y ajoutant le chaldéen². Clément V crée pour ces quatre langues quatre chaires, à Paris et à Oxford, à Bologne et à Salamanque. Sous l'impulsion du clergé, tous les principaux ouvrages classiques grecs et latins, italiens et hébreux sont traduits en provençal, comme à l'intention spéciale des étudiants de Montpellier³; une bulle du 8 septembre 1309 prouve

¹ Bibl. de Rich. de Fournival, f° 17. — Catalogue de Sorbonne, Mss de l'Arsenal, Hist., n° 855, p. 341, fonds de Sorbonne, n° 1147, fonds de Saint-Victor, n° 32, f° 81-132. — Victor Leclerc, *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 388.

² Crevier, *Hist. de l'Université*, t. IV, p. 209; t. V, p. 393. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 386.

³ Voici, en suivant à peu près le même ordre que M. Chabaneau, les principaux livres didactiques en provençal: «*Poème sur l'hygiène*. Ce petit ouvrage très agréablement écrit se fonde principalement, bien que l'auteur prétende traduire Galien, sur une épître apocryphe d'Aristote à Alexandre qui traite du même sujet. (Diez, *Die Poesie des Troubadours*, p. 199). — Suchier, *Denkmaeler provinzialischer Literatur*, p. 529. — *Elucidari de las propietatz de totas res naturals*, traduction du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy de Glanville, faite par Gaston II, mort en 1343, et à laquelle sert d'introduction un poème allégorique où il est lui-même mis en scène et parle en son propre nom, mais dont on ignore le véritable auteur. — Traduction d'un *Traité d'arpentage*, attribué à Arnaut de Villeneuve. L'auteur de cette traduction est peut-être Arnaut de Puey, notaire d'Arles. (Lambert, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Carpentras*, t. I, pp. 168, 170). — *Traité de botanique* en prose (Bibl. de lord Asburnham, Ms Libri, 105. Lesdiguières, 27. xiv^e siècle). (*Romania*, t. XII, p. 341). — *Les Aphorismes d'Hippocrate et de Galien* (Bibl. de Bordeaux, Ms. 568). — Frédéric Mistral, *Traité de Felibrige*, sous Afourisme. — *Traité d'anatomie* d'après Galien, manuscrit D II de la Bibliothèque de Bâle, *Grundriss zur geschichte*, p. 68). — *Anatomie et chirurgie* de Henri de Mondeville (Traduction de l'), n° 43 du Ms. de Lord Asburnham, acquis par le gouvernement italien — *Chirurgie* d'Albucasis, xiv^e siècle, *Grundriss zur geschichte*, p. 52. — Ch. de Tourtoulon, *La Chirurgie* d'Albucasis, traduite en dialecte toulousain du quatorzième siècle. (*Revue des Langues romanes*, t. I^{er}, pp. 3 et 301). — *Chirurgie* de Roger de Parme (Traduction de la), Ms D II de la Bibliothèque de l'Université de Bâle (*Grundriss*, p. 68). — *Traité de chirurgie* de Stéphane Aldebaldi, œuvre originale d'après M. Bartsch, mais plus vraisemblablement traduction d'un ouvrage latin, comme semble l'indiquer la forme même du nom de l'auteur. Cet ouvrage est dédié à Magister Guidoni de Montpellier, sans doute Gui de Chauliac. (Bibl. de Bâle, Ms D II). (*Grundriss*, p. 93). — *Petit Traité sur l'urine, avec des recettes médicales*, Ms D II de la Bibliothèque de l'Université de Bâle (*Grundriss*, p. 68). — *Traité d'oculistique* (*Id., ibid.*). — *De la Saignée, des jours où elle est profitable et de ceux où elle est nuisible*.

enfin qu'à cette époque les livres d'Hippocrate et de Galien se trouvaient passés en latin ¹.

Les croisades ont pour effet de faire profiter la médecine de l'expérience des peuples d'Orient et d'initier ceux d'Occident à la thérapeutique des nations levantines ².

Les facultés et les universités naissantes manquaient de direction et d'autorité. C'est la Papauté qui par ses légats les constitue et, en les prenant sous sa protection, en assure l'indépendance. Au lieu de les réduire comme aujourd'hui au corps des professeurs, elle confond dans une même famille maîtres et élèves, docteurs et simples bacheliers, également appelés à participer aux actes publics ³. Elle ne les subordonne même pas à son autorité et ne tend qu'à favoriser les hautes

Ce petit traité qui, dans le Ms 1745, est une annexe du calendrier, se trouve isolé et sous une forme un peu différente dans le Ms 22453, d'après lequel il été publié par M. Sachs (*Grundriss*, p. 68). — Sachs, *Le Trésor de Pierre de Corbiac*, p. 52. — Suchier, *Denkmaeler provenzalischer Literatur und sprache zum erstem male herausgg.* Halle, 1883, p. 108). — *Vertus de l'Eau-de-vie*, traduction d'un opuscule du latin. (*Grundriss*, p. 68). — Bartsch, *Denkmaeler, der provenzalischer Literatur*, Stuttgart, 1856, p. 314. — *Recettes médicales* (Bibl. de Nîmes. Un fragment. *Romania*, t. XII, p. 100. — *Recettes médicales et autres fragments* (*Grundriss*, p. 68). — P. Meyer, *Jahrbuch*, t. 4, pp. 80, 81. — *Recettes médicales*, recueil cité par Raynouard comme se trouvant dans le Ms n° 7102 de la Bibliothèque nationale. — Raynouard, *Lexique roman*, t. V, p. 602). (Chabaneau, *Notes sur l'Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. X, pp. 393, 404, 405. Cf. p. 206).

¹ Bulle de Clément V concernant les auteurs à étudier et les formes à observer pour la collation des grades dans la Faculté de médecine. Avignon, 8 septembre 1309. (*Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, n° 25, p. 219).

² «L'histoire nous apprend que jamais l'homme ne fut crédule, la superstition plus fanatique et la tyrannie des prêtres plus oppressive que pendant et après ces expéditions?... Les croisades augmentèrent le nombre des hommes libres et le zèle pour les castes. Depuis cette époque, toutes les sciences utiles firent des progrès proportionnels à la liberté». (Sprengel, *Histoire de la médecine*, sect. 7, ch. 3, t. II, p. 367). Est-il possible d'écrire de telles contradictions, de telles incohérences à la même page? Sprengel est un luthérien très hostile à l'Eglise et qui cependant ne peut se dispenser d'ajouter: «Le nombre des hôpitaux s'accrut prodigieusement; c'est ainsi également que naquirent les ordres formidables des Templiers, des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, etc... Les manteaux mêmes de ces chevaliers étaient les symboles de leur véritable profession, car ils avaient la même forme que ceux dont les statues antiques d'Esculape et d'Hippocrate sont décorées... L'interdiction de la thériaque d'Andromaque dans les pharmacies de l'Occident et l'ordre en vertu duquel la préparation de ce remède dut avoir lieu en présence des autorités datent de l'époque des croisades et fait honneur à ce temps». (*Hist. littéraire*, t. IX, p. 196. — Baudouin, *Hist. des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, f° 1659, p. 3). (Sprengel, *ibid.*, t. II, pp. 370, 379).

³ Voir Sabatier, *Recherches sur la Faculté de médecine de Paris*, Paris, 1837, p. 13.

études, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant les préambules des diverses bulles dont l'ensemble constitue un splendide monument de sagesse et d'élévation. Il est à noter que, loin de donner toujours raison aux évêques, la Papauté n'hésite jamais à les censurer lorsqu'ils exagèrent leurs pouvoirs en empiétant sur les droits et la liberté des professeurs ou des simples écoliers.

L'Université de Paris datait de 1200 ; en 1215 seulement, sous Innocent III, un gentilhomme anglais qui avait résidé à Oxford, Robert de Courson, en dresse les statuts, approuvés par Honorius III¹. En 1217, le Pape demande des maîtres pour le Midi², et, en 1220, un ancien abbé de Villers en Brabant, de Clairvaux et de Cîteaux en France, le cardinal Conrad, évêque de Porto et de Sainte-Rufine, déjà investi par le Saint-Siège d'une autorité souveraine sur le clergé³, promulgue la charte organique de l'École de médecine de Montpellier, dont elle est à la fois la reconnaissance et la consécration.

Cet allemand, ce féodal, fils du comte de Seinen, Eginor, d'Urach, tient, avant tout, à rendre hommage à « la profession médicale qui, depuis de longues années, brille et fleurit avec tant de lustre dans notre ville, d'où elle répand sur les diverses parties du monde la salutaire abondance et la vivifiante multiplicité de ses fruits »⁴. Il reconnaît ensuite qu'il existe bien une véritable Université de médecine tant de

¹ *Chartul. Univ. Par.*, p. 78, n° 20; Cf. p. 136, n° 79. — « L'Université était un embryon que l'Eglise de Paris couvait dans son sein pour en esclorre l'Université de laquelle elle fut la mère... Le premier fondement de l'Université a esté l'Eglise de Paris ». (Pasquier, *Les Recherches de la France*, liv. III, ch. xiv, Œuv. compl., t. I, col. 276).

² *Chartul. Univ. Par.*, p. 87, n° 51.

³ Potthast, *Regesta pontificum*, n° 2722, 3431.

⁴ *Dudum medicinalis scientie professio sub gloriosis prefectuum titulis in Montepessulano claruerit, floruerit et fructuum fecerit ubertatem multipliciter in diversis mundi partibus salubrem, tanto ad conservationem medicinalis studii duximus studendum et ejus occurrendum dispendiis, communi utilitate et singulorum in hac facultate studentium pensata, quanto ipsius exercitium, rerum familiare naturis discretiores suos reddit opifices et humane infirmitatis instaurationi gratius adminiculatur. Nimirum hanc scientiam sapientis sententia persuadet venerari, testans quia altissimus creavit de terra medicinam, et vir prudens non abhorrebit illam.* (Statuts de 1220, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 2, p. 180).

maîtres que d'élèves, *Universitas medicorum tam doctorum quam discipulorum*, avec un chancelier, *cancelarius universitatis scholarium*¹.

De concert avec les évêques de Maguelone et d'Agde, de Lodève et d'Avignon, le légat décide, sur l'avis des maîtres et des clercs, que tout écolier doit se placer sous la direction d'un professeur et que «désormais, nul ne pourra se livrer à l'enseignement de la médecine sans un examen préalable et l'autorisation du Conseil sous l'autorité de l'évêque»². Le pouvoir du prélat demeure d'ailleurs soumis au contrôle efficace du Saint-Siège.

Les clercs s'occupant, seuls, de science, c'est naturellement à eux que l'on recourt en cas de maladie. Dans les chansons de geste, presque tous les médecins se trouvent être des clercs, parfois même des moines³.

A Salerne, nous rencontrons même des évêques médecins, comme Alfano qui signe la bulle d'Alexandre IV pour l'érection de l'église en basilique⁴. A Cluny, au XI^e siècle, un moine médecin est attaché à la personne de l'abbé Saint-Hugues, et Guillaume de Saint-Bénigne, fidèle à la tradition bénédictine qu'il avait fait revivre, propage l'étude de la médecine dans les couvents où il restaure la règle⁵. A Paris, les

¹ Statuts de 1220, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 2, t. I, p. 181.

² *Nullus qui antea non rexerit in Montepessulano, de cetero publico regat nisi prius examinatus fuerit et approbatus et episcopo Magalonensi et quibusdam regentium bona fide sibi adjunctis juxta sue arbitrium discretionis. Nullus in Montepessulano nomine scholaris nisi certi magistri sit addictus regimini. (Id., ibid.).*

³ «Girart (blesé) a près de lui un moine. «Il n'y a tel médecin jusqu'en Babylone». (Girart de Roussillon, tr. P. Meyer, p. 35, § 75). — Le médecin Fouré, dans *Le Siège de Narbonne*, est qualifié de «Sage des lois, mire de l'Amiraut» (Bibl. nat. fr. 24259, anc. Lav. 23, f° 55, 56), et il a pris une telle place dans notre épopée que les Italiens, en défigurant son nom (Folieri-Fouré), lui ont attribué la rédaction de leurs *Narbonesi*. (Voir *Épopées françaises*, 2^e édit., IV, p. 37). — Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 559.

⁴ C. Daremberg, *Hist. de Salerne*, Introd., p. LXIII. — «Au XIII^e siècle, la plupart des médecins étaient clercs, parfois engagés dans les ordres; ceux-là rentrent dans la catégorie des vrais médecins. Puis on remarque, à cette époque, une classe particulière d'ecclésiastiques ou de simples lettrés qui n'étaient points médecins de profession mais s'étaient occupés de sciences physiques et avaient étudié la physiologie, l'anatomie, quelquefois même la pathologie. Cela n'est pas de la médecine populaire, mais de la médecine savante... En général, ces auteurs sont des encyclopédistes... Ils rendent service à l'histoire par leurs résumés». (C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, ch. XIII, p. 268).

⁵ Dôm du Bourg, *Saint Odon*, p. 114.

chanoines Obizon, Pierre Lombard, le moine Rigord et le chanoine Roger sont médecins de Louis-le-Gros et de Philippe-Auguste, de Louis VIII et de saint Louis ¹. Partout on consulte les physiciens ou médecins ecclésiastiques, et ceux-ci sont assistés de médecins chirurgiens qui, eux, traitent à domicile ². La médecine s'accommode si bien avec l'esprit du clergé que plus d'un professeur embrasse la vie ecclésiastique, comme le même Rigord, *Magister Rigordus, natione Gothus, professione physicus, regis Francorum, chronographus beati Dyonisii areopagitæ clericorum minimus* ³, et ce même Jean de Saint-Gilles que nous verrons professer à Salerne, à Montpellier, à Paris, et se faire frère-prêcher ⁴.

La médecine pouvait être l'attribut du clergé tant que les laïcs lui étaient étrangers, sinon indifférents ⁵. A partir du XII^e siècle, avec les Écoles, les Facultés, les Universités, c'est l'Église qui prend l'initiative de dénoncer l'incompatibilité de cette profession, fatalement mêlée au monde, avec le sacerdoce auquel convient plutôt la vie mystique. Les

¹ F. Lajard, *Roger de Parme et Roger de Baron*, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 540. — Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, Préface, t. XVII, p. II.

² Labbe, *Sacros Concil.*, t. X, col. 1410. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. II, p. 491; édit. Privat, t. III, p. 823. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 277. — «Avant les règlements donnés par le Saint-Siège et par Philippe-le-Bel, les maladies étaient, en général, soumises à des consultations présidées par les physiciens, c'est-à-dire, par des médecins ecclésiastiques, qu'assistaient des médecins chirurgiens; ceux-ci se chargeaient ensuite de traiter et de conduire les maladies. Eux seuls voyaient les malades à domicile. Aussi n'est-ce peut-être pas sans fondement que quelques bons esprits ont été portés à croire que Boniface VIII, Clément V et le roi de France, en prononçant la séparation de la médecine et de la chirurgie, s'étaient particulièrement proposé, dans l'intérêt de l'humanité souffrante, d'interdire l'exercice de la chirurgie aux ecclésiastiques qui étaient entrés dans les universités». (F. Lajard, Notice supplémentaire, *Roger de Parme et Roger de Baron*, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 540).

³ Fonds de Sorbonne, n° 1447; fonds de Saint-Victor, n° 34, f° 81 et 132. — Sur Rigord, voir Daunou, *Hist. littéraire*, t. XVII, pp. 5-20. — Duchesne, *Hist. Franç.*, t. V, p. 1.

⁴ Voir ci-après.

⁵ «Peut-être la lumière et les connaissances commençoient-elles à se répandre parmi les laïcs, et à ne plus demeurer uniquement concentrées dans le clergé, auquel par conséquent on croyoit pouvoir sans inconvénient interdire des arts moins assortissants à la régularité sévère de l'état ecclésiastique. Mais si les premiers rayons de la doctrine commençoient à éclairer les laïcs, ce n'étoit encore qu'une faible lueur, et ils ne pouvoient fournir assez de sujets instruits pour suffire aux besoins de la société en cette partie. Ainsi la loi d'Honorius n'eut d'exécution; et les ecclésiastiques demeurèrent en possession d'enseigner et d'exercer la médecine». (Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, t. I, pp. 317-318).

conciles de Latran, en 1139¹, de Montpellier, en 1162², de Tours, en 1163³, de Montpellier encore, en 1195⁴, de Paris, enfin, en 1212⁵, renouvellent les mêmes prohibitions, ce qui prouve la difficulté d'assurer, autrement que par des ecclésiastiques, le service des malades. Combien de communes encore qui n'ont pas de docteurs !

Qu'on ne confonde pas d'ailleurs la pratique avec l'étude théorique et désintéressée de la science. Ainsi, à Montpellier, malgré les décrets conciliaires, nous constatons, dans les statuts de 1220, la présence à l'École de plusieurs ecclésiastiques; et, pour leur assurer le respect en sauvegardant leur dignité, on exige des professeurs aussi bien que des étudiants qu'ils soient, en toute circonstance, aux simples leçons non moins qu'aux solennités doctorales, tonsurés s'ils ont un bénéfice, en costume de leur ordre s'ils sont religieux. On laisse donc en dehors les clers séculiers; et, à Paris, par exemple, la cléricature était une condition d'admissibilité à l'École⁶.

Dans son projet primitif de l'Université de France, Napoléon I^{er} n'avait-il pas conçu l'idée chimérique d'astreindre au célibat les maîtres laïcs ? Au Moyen âge, l'Université de Paris y assujettissait les professeurs de philosophie et de médecine, assimilés à des clercs et soumis aux évêques⁷. Ainsi Guillaume de Beaufet, archevêque de la capitale, nomme Guillaume d'Aurillac, qui devait édifier le collège d'Harcourt, médecin

¹ *Ut monachi regulares canonici, leges temporales et medicinam non discant.* (Labbe, *Sacros Concil., Concil. Later. IX*, t. IX, col. 1004).

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 277.

³ *Ut nullus omnino post votum religionis, post factam in religioso loco professionem, ad physicam legesve mundanas legendas permittatur exire.* (Labbe, *ibid.*, t. X, col. 1421).

⁴ *Ne quis monachus vel canonicus regularis, aut alius religiosus, ad sæculares leges vel physicam legendas accedat. Alioquin, juxta decretum sub domino Alexandro in concilio apud Montempessulanum et Turonis super hoc articulo promulgatum, a diocæsanis episcopis canonice puniantur.* (Labbe, *ibid.*, t. X, col. 1410 et 1798). — *Hist. de Maguelone, id., ibid.*

⁵ *Ut regulares qui, extra claustra, jurisprudentiæ et medicinæ dant operam, nisi infra duos menses redeant, sint excommunicati.* (Labbe, *ibid.*, t. X, col. 69).

⁶ *Nullus magister vel scholaris inter magistros vel inter scolares alicubi in conventibus inceptionibus, vel in scholis recipiatur nisi deferat tonsuram clericalem, dum tamen ecclesiasticum beneficium fuit assecutus; similiter nec aliquis regularis, nisi habitum defferat regularem juxta ritum sive professionis.* (*Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, p. 180).

⁷ Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. II, p. 64.

de Jeanne de Châtillon et de Philippe-le-Bel¹. Laurent de Bercy, évêque de Tulle, Jacques, prémontré, abbé de Saint-Paul, et le prêtre Arnaud sont également médecins². L'École hésite à recevoir docteurs des hommes mariés; en 1398 encore, elle ne les admet qu'à titre de régents ou administrateurs³. Il faut attendre la Réforme de l'Université accomplie par le cardinal d'Estouteville, en 1452, pour qu'ils soient autorisés à convoler en noces⁴. Les docteurs en droit solliciteront, à leur tour, la même faveur; ils ne l'obtiendront qu'en 1552, et du Parlement de Paris⁵.

Dès 1220, grâce au Pape, l'École de Montpellier est donc la première investie du droit de délivrer des diplômes, privilège insigne que celle de Salerne n'obtiendra de Frédéric II qu'en 1237; celle de Paris de Philippe-le-Hardi qu'en 1270 et 1272.

L'évêque, avec le plus ancien des professeurs et deux autres maîtres, des plus sages et des plus honorables, choisit parmi les maîtres, professeurs ou non, le chancelier qui est chargé du contentieux et des causes disciplinaires entre membres, des causes civiles avec les étrangers. Seul, au contraire, il décide au criminel, et, dans l'intérêt de la justice, se sert des armes spirituelles. Le siège épiscopal vacant, c'est au prieur de Saint-Firmin qu'est dévolue sa juridiction⁶.

¹ C. Daremberg, *Hist. de Salerne*, p. LXIII. — Sur Guillaume de Beaufet, voir Hauréau, *Hist. littéraire*, t. XXXII, pp. 467, 474.

² *Id.*, *ibid.*, p. 470.

³ C. Daremberg, *ibid.*, p. XLI.

⁴ *Vetus statutum, quo conjugati a regentia in facultate medicinæ prohibentur, impium et irrationabile reputantes, cum ipsos maxime ad eam facultatem docendam et exercendam admitti deceat, corrigentes et abrogantes, sancimus deinceps conjugatos, si docti et sufficientes appareant, et morum gravitate decenter ornati, ad regendum in dicta facultate admittendos, nisi eos levitas aut vitium aliquod reddat indignos; super quo judicium et correctionem relinquimus facultati.* (*Reformatio facta per cardinalem legatum Guillelmum de Estouteville* 1452. (*De medicis Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. VI, p. 723).

⁵ Pasquier, *Recherches*, liv. III, ch. XXIV. Œuvres complètes, t. I, col. 276.

⁶ *Episcopus, adjuncto sibi antiquiore magistro, et postea aliis duobus eis adjunctis magistris discretioribus et laudabilioribus, juxta testimonium extrinsecus et secundum conscientiam propriam, eligat, cum predictis sibi adjunctis, unum de magistris, sive sit de illis tribus, sive de aliis, qui justitiam exhibeat magistris et scholaribus, vel aliis contra magistros vel scholares agenlibus, querimonia apud eum deposita.* (Statuts de 1220, *Cartulaire*

Un professeur intente-t-il un procès pour injure personnelle ou collective à une personne étrangère à la Faculté, ses collègues et les étudiants lui doivent mutuelle assistance¹.

Les professeurs ne reçoivent pas de traitement, sauf les quatre qui, au xiv^e siècle seulement, seront rémunérés par le roi²; ils ne sont payés que par les étudiants. Survient-il à ce sujet quelque discussion, les collègues ne peuvent accepter un nouvel élève tant que le premier maître n'a pas été réglé. Il est du reste interdit d'agir directement ou indirectement, par démarches ou cadeaux, pour détourner d'un concurrent quelque disciple³.

De retour des localités où il a fait son apprentissage, l'étudiant demeure libre de prendre un nouveau professeur, toujours à condition de ne rien devoir au précédent. Il ne peut néanmoins débiter comme docteur que sous les auspices du maître dont il a été l'élève tout au moins pendant un mois⁴.

de l'Université de Montpellier, n° 2, p. 180). — Hec autem dicimus in causa civili tantum. Nam causa criminalis ad predictum Magalonensem episcopum deferatur tractanda; cujus erit de eâ cognoscere. Ille autem magister electus ad cognoscendum de causis civilibus, ut predictum est, appellari poterit cancellarius Universitatis scolarium. (Ibid.).

¹ *Si magister prosequatur suam vel suorum injuriam aliquem qui non fuerit scholaris, omnes magistri vel scolares, ad hoc commoniti, juvent illum consilio vel auxilio, ratione tamen previa, ne per hoc inhonoretur vel damnificetur (Ibid.).*

² Voir *Seconde Apologie de l'Université de médecine*, Paris, MDCLIII, p. 117.

³ *Si magister habeat causam adversus discipulum suum super salario, vel super salario, vel super alia re, nullus alius magistrorum ipsum recipiat, postquam commonitus fuerit, in scolis suis, donec discipulis ille certa caverit cautione magistro conquerenti, quod vel satisfaciât ei vel quod juri parebit. Nullus magistrorum scolarem alterius scienter alliciât vel sollicitet precibus, pretio, aut quocumque modo, ad hoc ut eum subtrahat magistro suo vel per se, vel per alium. (Cartulaire de l'Université de Montpellier, ibid.). — «Les élèves sont, en quelque sorte, le champ intellectuel du maître, sa propriété privée, de même que, par une juste réciprocité, la doctrine du maître est le bien propre de ses élèves pour qui elle est spécialement rédigée et commentée, c'est ce lien étroit entre le disciple et le maître qui en fait une véritable famille et justifie à la fois les précautions prises pour s'assurer le monopole de l'enseignement du maître et la jalousie, souvent mal dissimulée, que suscite l'enseignement du voisin. Sociis nostris domesticæ fideli quorum gratia hoc opus suscepimus huius novæ institutionis primicias offerimus. (Gilles de Corbeil, Édit. Choulant, p. 4)». (Vieillard, *l'Urologie et les Médecins urologues dans la médecine ancienne; Gilles de Corbeil, sa vie, ses œuvres, son poème des urines*, Paris, Librairie scientifique et littéraire, 1903, p. 219).*

⁴ *Scolaris sub eo incipiat magistro cujus continue ante inceptionem suam fuerit scholaris, ad minus per unam mensem. (Statuts de 1220, Cartulaire de l'Université de Montpellier, ibid.).*

Respect aux professeurs les plus anciens, à qui revient le droit de préséance, car on doit d'autant plus honorer ceux qui ont vieilli dans l'enseignement, et c'est au doyen, par les années de professorat plutôt que par l'âge, à moins qu'il ne prenne sa retraite pour infirmité ou tout autre motif, à fixer, suivant ses convenances, les jours et la durée des exercices scolaires ¹.

Maîtres et élèves sont tenus d'assister avec empressement et recueillement aux funérailles de l'un des leurs ².

Clercs pourvus de bénéfices et moines ne peuvent recevoir la maîtrise que tonsurés ou revêtus de l'habit régulier ³.

Trois exemplaires de ces statuts devaient être confiés, un premier à l'évêque de Maguelone; un second au prieur de Saint-Firmin; un troisième au chancelier de l'Université de médecine.

Tels sont les points essentiels de cette bulle de 1220, où Astruc voit «le véritable établissement de la Faculté de médecine. C'était auparavant un grand corps, à la vérité, et un corps fort ancien; mais c'était un corps sans forme et sans ordre et une école sans règle et sans discipline. Elle commence alors à prendre une forme précise et à suivre des statuts établis par une autorité légitime» ⁴. Ce corps a maintenant un organisme; l'École une constitution. Quelques articles de la nouvelle charte prêtent toutefois à discussion, et c'est pour les définir et les préciser que le légat apostolique Guido, évêque de Sora, promulgue, le 15 juin 1239, des statuts complémentaires.

Il débute en manifestant sa sollicitude pour la science médicale qui, entre tous les arts libéraux, brille au firmament comme l'astre par

¹ *Debitus honor exhibeatur antiquioribus magistris in sedibus et incessu, ut incessu, ut is alios antecedit reverentie scolastice exhibitione, quem labor prolixior docendi fecerit anteire.* (Statuts de 1220, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, p. 180).

² *Omnes tam magistri quam scolares diligenter et devote prosequantur exsequias mortuorum.* (*Ibid.*).

³ *Nullus recipiatur, nisi deferat tonsuram clericalem, dum tamen ecclesiasticum beneficium fuerit assecutus, vel in sacris ordinibus constitutus; similiter nec aliquis regularis, nisi habitum deferat regularem, juxta ritum sue professionis.* (*Ibid.*).

⁴ Astruc, *Mém.*, p. 17.

excellence¹; il confirme ensuite la législation du cardinal Conrad et rend une nouvelle ordonnance pour interdire l'exercice de la médecine sans un examen préalable devant deux maîtres au moins, du collège des médecins, de *Collegio Magistrorum*, et qui délivrent, avec l'évêque, les certificats d'aptitude. Seuls, les chirurgiens sont dispensés de cette épreuve. L'exercice illégal de la médecine, qui par l'ignorance ou l'incapacité des praticiens peut entraîner la mort, expose les délinquants à être excommuniés².

Ce nouveau règlement est évidemment calqué sur le code de Frédéric II pour l'École de Salerne, en 1231, avec cette différence qu'à Montpellier, prédomine le caractère ecclésiastique dont nous ne trouvons trace à Salerne qu'au XIII^e siècle³.

Les statuts de l'empereur prescrivent trois années préalables de philosophie et de littérature; cinq ans de médecine théorique; une de pratique opératoire. Pour s'y livrer, il faut un diplôme, dans la forme consacrée par le collège de Salerne, et revêtu de l'approbation de

¹ *Quia in firmamento scienciarum inter liberales artes medicinalis sciencia tanquam luminare majus noscitur prenitere, ad confloendam ipsam tanto per eandem salubrius humane fragilitati consulitur intendere.* (Bulle de Gui de Sora, *Cartulaire de l'Université*, n° 4, p. 185).

² *Ut nullus de cetero praticari presumat, nisi prius examinatus fuerit a duobus magistris, quos venerabilis pater Magalonensis episcopus eliget de collegio magistrorum; et postquam fuerit examinatus, si constiterit ipsum esse sufficientem ad praticam exercendam, dentur sibi littere ipsius episcopi et doctorum qui eum examinaverint, ex quarum testimonio quod sibi praticari liceat fides valeat adhiberi; exceptis chirurgicis, quos huic nolumus examini subiacere. Si quis, vero non examinatus praticari presumpserit, excommunicationis et anathematis vinculo se noverit innodatum.* (*Ibid.*).

³ Es ist merkwürdig, dass Häser die frische und freie Richtung der medicinischen Schule zu Montpellier und die grosse Bedeutung derselben für die Geschichte des geistigen Lebens im Mittelalter, ja ihre Praeponderanz über jene von Salerno im 13. Jh. der Unabhängigkeit von Rom und den wahrscheinlich eben deshalb zu Montpellier in nicht geringer Zahl studierenden jüdischen Gelehrten zuschreibt (I, 635). Nachdem man sich jetzt überzeugt hat, dass die Seele der medicinischen Schule zu Montpellier kirchliche Organe waren, wird man sich wohl der entgegengesetzten Behauptung zuneigen, die Schule zu Montpellier sei in Fesseln geschlagen gewesen, die Frische Salernos habe in Folge des Einflusses des geistlichen Principis gemangelt und deshalb die Schule selbst tief unter jener von Salerno gestanden. Denn das ist ja ein Dogma der Gegenwart, dass wo 'die Leiter der christl. Gemeinde im Spiele sind', Sich 'keine freiere Menschlichkeit' entfalten könne. (S. Grimm, Ueber Schule, Universität, Academie, in *Kleinere Schriften* I, 218). (P. H. Denifle, *Die Entstehung der Universitäten des Mittelalters bis 1400*. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1885, p. 342).

l'empereur ou de son délégué. Le défaut de ces titres entraîne la confiscation des biens mobiliers, même la prison. Le texte des lectures est pris dans les livres authentiques, qui font autorité, Hippocrate et Galien. Les honoraires sont tarifés suivant la ville ou le dehors, à raison de deux visites le jour et une la nuit, à la réquisition du malade, un demi *tarenus*, petite monnaie d'or équivalant à vingt grains et deux carlins par jour, en ville ou dans le château; trois par jour pour la campagne, à condition d'héberger le docteur; quatre s'il n'est pas défrayé par le malade. Les pauvres sont soignés gratuitement; les droguistes, *stationarii*, et les apothicaires, *confectionarii*, placés sous la surveillance des médecins qui sont tenus de ne faire avec eux aucun marché, de ne s'intéresser dans aucune de leurs entreprises, de n'avoir aucune officine pour leur propre compte. Les marchands ou confectionneurs de remèdes prêtent serment de se conformer au *Codex*; encore leur nombre est-il limité à certaines villes déterminées ¹.

En 1240, les docteurs de Montpellier ne s'entendent pas au sujet des statuts de 1220. Du consentement de l'évêque, ils s'en remettent au recteur de Saint-Firmin, Pierre de Conques, et au franciscain Hugo du Mans, s'engageant à réaliser toutes les modifications qu'ils exigeraient. Les arbitres tracent un plan d'organisation pour expliquer et compléter les anciens règlements, et nous trouvons dans les nouveaux toute la constitution de l'Université de médecine avec la hiérarchie des gradués et le fonctionnement des épreuves de tout ordre pour le baccalauréat et la licence: *lectiones ordinariæ et cursoriæ*, par les docteurs en exercice, *legentes*, suivant les programmes, et *Puncta taxata*, *disputationes et promociones* ou argumentations pour les examens ².

¹ C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, 1870, t. I, ch. XII, p. 266. — Cf. *id.*, *La Médecine, Hist. et doctrines*, 1865, pp. 166, 187.

² *Cum controversia verteretur inter Radulfum (Domino?) et Henricum de Guintonia, cancellarium, et Bertrandum Remensem, ex una parte, et magistros Petrum Lucratorem et cardinalem et Robertum Senonensem et Gualterium de Blena et Gaufridum Pictavensem et Guidonem Grassinopolitanum et Johannem Britonem ex altera... in medicina apud Montempessulanum regentes, super quibusdam statutis, que facta fuerant ad studii eorumdem ordinacionem; nam quedam pars statuta illa penitus observari, quedam vero pro parte maxima irrita iri voluerat; tandem, consenciente domino Johanne, Dei graciâ Magalonensi*

«Qu'aucun maître ne présente de bachelier qui n'aurait pas encore lu, en guise de cours, dans l'école d'un des régents, deux livres authentiques, l'un de théorie, l'autre de pratique. Tout maître peut déclarer apte à la licence le bachelier qu'il juge capable de lire dans les écoles; mais, pour poser sa candidature, il faut avoir suivi, trois ans et demi, les cours de médecine à Montpellier ou dans quelque faculté en renom; deux ans et demi suffisent pour les maîtres ès arts de Paris ou d'un centre réputé. On n'est d'ailleurs admissible qu'après avoir exercé six mois hors de Montpellier. Le bachelier est cru sur parole, s'il fournit un garant de sa sincérité¹.

»Se présente-t-il à la licence, il doit parcourir toutes les écoles, au moins le plus grand nombre, et donner la mesure de sa science en prenant part aux disputes scolaires. Aucun maître ne saurait lui retirer ce droit; le bachelier, à qui on l'aurait refusé, n'en mériterait pas moins d'être présenté².

»Qu'aucun maître ne s'oppose, par haine ou rancune, à la licence du bachelier qui en serait digne; qu'aucun ne professe dans les écoles de ses collègues où les bacheliers seuls peuvent lire. Les examinateurs ne doivent s'inspirer que de leur conscience et se prononceront catégoriquement sans établir de comparaison sur la suffisance ou l'insuffisance des

episcopo, convenerunt in hoc ipsi magistri, quod quidquid dominus Petrus de Conchis, prior ecclesie Sancti Firmini, et frater Hugo Mancii, de ordine Fratrum Minorum, super eisdem statutis definirent tenendum vel ducerent corrigendum penitus observarent... Pronunciaverunt que subscripta sunt inviolabiliter observanda pro statutis ipsam Universitatem in medicina studentium apud Montepessulanum in perpetuum ordinantibus et regentibus, omnibus aliis statutis infirmatis, exceptis que in privilegiis Universitati indultis continentur. (Statuts complémentaires de l'Université de médecine de Montpellier, 14 et 24 janvier 1240, Cartulaire de l'Université, n° 5, p. 186).

¹ *Nullus magister presentet baccalarium, nisi prius cursorie legerit in scolis alicujus regencium unum librum autenticum de theorica et de practica. Quilibet magister potestatem habeat licenciandi baccalarium, quem in fide sua credit dignum legendi cursum in scolis suis, qui eciam valeat ad presentacionem... Nullus magister presentet aliquem, nisi ille audierit medicinam in Montepessulano vel in alio loco famoso... Credatur baccalario per juramentum suum, dummodo habeat aliquem idoneum, qui secum juret quod credit firmiter eum verum jurasse. (Ibid.).*

² *Nullus magister talem prohibeat vel impediatur quominus in scolis suis possit respondere. Quod si forte faceret magister aliquis, nichilominus baccalarius qui paratus fuit respondere, possit et debeat presentari. (Ibid.).*

candidats. Ceux-ci jureront en public de ne pas quitter Montpellier sans y accomplir leur début doctoral et y lire pendant deux ans, à moins d'une dispense de l'évêque de Maguelone ou de son grand vicaire¹; de n'accepter aucun malade atteint d'une affection aiguë, qui n'ait vu le prêtre s'il en a eu la possibilité; de ne pas soigner plus de huit jours les lépreux et, ce délai passé, de n'en tolérer aucun entre le Lez et la Mosson, sans une permission de la cour du roi ou de la cour de l'évêque, suivant le territoire, de ne révéler les secrets de l'Université qu'autant qu'il n'y aurait pas d'indiscrétion; de ne promettre, enfin, à aucun hôtelier plus de cinq sous par client².

»Un danger menacerait-il l'Université, quelqu'un ou quelques-uns de ses professeurs, il le conjurera ou en informera les intéressés et il assistera aux assemblées statutaires de Pâques et de Saint-Luc, que le chancelier seul peut convoquer *per fidem jurisjurandi in statutis contenti*. Ces statuts, il prête serment de les observer³.

»Le chancelier, dès son élection, jure, à son tour, devant l'évêque et le corps des maîtres et des étudiants, de faire justice à chacun, selon la nature des griefs et des plaintes, dans toutes les affaires de sa compétence, de n'écouter ni l'amitié ni la haine, de ne céder ni aux prières

¹ *Nullus magister aliquem in promocione sua odio vel rancore impediat, si ei dignus videatur. Nullus magister legat in scolis aliquo tempore cursorie, sed soli baccalarii. Omnes approbaciones et reprobaciones faciant examinadores fideliter, ita quod absque omni comparacione ad aliquem dicant illum qui examinatus fuerit sufficientem vel insufficientem. Omnes examinati et approbati jurent in publico se esse incepturos antequam recedant. Omnes examinati et approbati jurent in publico se esse incepturos antequam recedent. Jurent, prius quam incipiant, se esse lecturos per biennium, nisi licenciam habeant dimittendi ab episcopo Magalonensi vel ejus vicario. (Statuts complémentaires de 1240, Cartulaire de l'Université de Montpellier, n° 5, p. 186).*

² *Jurent quod nullum recipient laborantem acuta, nisi prius se ostenderit sacerdoti, si possibile sit... Quod nullum leprosum recipient in cura sua ultra octo dies inter duas aquas, videlicet inter Lanum et Amansionem... Quod non revelabunt secreta Universitatis, nisi dicatur quod possint revelari... Quod non dabunt alicui albergario vel promittent, per se vel per alium, pro una cura, ultra quinque solidos. (Ibid.).*

³ *Jurent quod, si viderint periculum Universitatis imminere, vel alicui vel aliquibus de Universitate magistrorum, illud avertent, vel saltem revelabunt illi vel illis... Quod venient ad congregationes que sunt per fidem hora assignata, nisi causam habeant legitimam, per quam Universitati se excusent... Jurent se observaturos Universitatis statuta. (Ibid.).*

ni à l'argent et de transmettre intégralement à ses successeurs les statuts de l'Université»¹.

Quelle foi dans la parole et dans l'honneur ! Quel souci de toutes les susceptibilités ! Quel esprit de solidarité ! Quelle préoccupation de sauvegarder les droits et les prérogatives de Montpellier !

Les religieux n'avaient cessé de conserver et de multiplier les livres de tout ordre et de tout temps. Aussi n'y avait-il guère de bibliothèque en dehors de nos monastères dont elles étaient l'élément essentiel. Au XII^e siècle, un abbé de Marseille promulgue les statuts pour l'établissement d'une bibliothèque². Un cloître sans bibliothèque, disait saint Bernard, est comme un château sans arsenal, *claustrum sive armario*

¹ *Quilibet magister possit facere congregaciones, nisi illas que fiunt per fidem, quas solus faciat cancellarius. Quicumque de cetero factus erit cancellarius juret coram domino Magalonensi episcopo et universitate magistrorum et scholarium quod unicuique fideliter justiciam exhibebit, magistro videlicet, vel scolaribus, vel aliis de ipsis conquerentibus, in causis que ad ipsum spectant, nec movebitur contra aliquem amore vel odio, prece vel precio. Juret etiam statuta Universitatis fideliter suis successoribus reservaturum.* (Statuts complémentaires de l'Université de médecine, Montpellier, 14 et 24 janvier 1240, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 5, p. 186). — Tout le monde connaît le serment d'Hippocrate (édit. Littré) : « Je jure par Apollon, médecin, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin, que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment... Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours... Je ferai part des préceptes, des leçons orales, et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître, et aux disciples liés par un engagement et un serment, suivant la loi médicale, mais à nul autre... Je ne remettrai à aucune femme de pessaire abortif. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté... ». Voici le serment que la Faculté de Montpellier impose aux docteurs, en vertu d'une délibération de la Faculté de messidor an XII (1804) : « En présence des maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux n'y verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères. Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses, que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères, si j'y manque ! » (Voir Durand, *Le Serment prononcé à la Faculté de Montpellier à la réception des docteurs*. Montpellier, Cristin et Cie. 1855, in-8°).

² Martène, *Amplissima collect.*, t. I, p. 1018, et plusieurs règlements pour de nombreuses bibliothèques de Paris. — *Hist. littéraire*, t. IX, p. 60. — Bologne en a déjà une très riche. (Sarti, *De profess. Romar.*, P. I, p. 186; P. II, p. 214. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. 7, ch. 5, t. II, p. 396.

*quasi castrum sine armentario*¹. L'arsenal de la vérité n'est-il pas la science ?

Mais les livres étaient rares et coûtaient bien cher ! Il n'était possible de se les procurer qu'au prix des plus grandes fatigues, comme le moine Richer qui, pour consulter les *Aphorismes* d'Hippocrate, dut faire exprès le voyage de Reims à Chartres². Aussi, était-ce, en cas d'incendie ou d'invasion, le trésor qu'il fallait avant tout sauver, car, disait Hugues, prieur de la chartreuse de Witham, plus tard évêque de Lincoln et qui a été canonisé : «Ce sont nos délices et nos richesses en temps de paix, nos armes offensives et défensives en temps de guerre, notre nourriture dans la faim, notre médecine dans la maladie»³. Et, ajoutait un moine de Murcy : «Sans étude, sans volumes, la vie n'est rien»⁴. Au milieu du XII^e siècle, dans le Groenland, Einar, à qui on offrait le siège épiscopal de Gards, ayant perdu dans un naufrage la caisse qui contenait ses livres, en fut inconsolable, «son cœur étant avec eux»⁵. Le prêt des livres était donc le meilleur témoignage d'affection et de charité⁶. Plus on les appréciait, plus on devait redouter de les perdre ; de là ces anathèmes dont certaines communautés frappaient ceux qui les dispersaient et que le concile de Paris de 1212 condamne, car le prêt d'ouvrages doit être considéré comme une des principales œuvres de miséricorde⁷.

¹ Martène, *Thes. anecdot.*, t. I, col. 511. — Montalembert, *Les Moines d'Occident*, liv. XVIII, ch. I, t. VI, p. 194.

² Richer de Pertz, liv. IV, ch. 50, p. 642.

³ *His pro deliciis et divitiis tempore tranquillo, his bellico in procinctu pro telis et armis, his in fame pro alimonia, his in languore pro medela monachis esse memorabat.* (Mabillon, *Réflexions sur la réponse de M. de Rancé*, t. II, p. 139). — Montalembert, *ibid.*, p. 200.

⁴ *Vita omnium spiritualium hominum sine litteris nihil est.* (*Acta fund. Murens. Monast.*, p. 48, ap. Hurter, *Tableau des institutions et des mœurs de l'Église*, t. II, ch. VII, p. 170.

⁵ Sturlanga, *Saga*, t. I, pp. 97-102. — *Revue des Questions historiques*, t. LXXI pp. 550, 551.

⁶ S. Anselm. *Epist.* I, 61.

⁷ *Interdicimus inter alia viris religiosis ne emittant juramentum de non commodando libros suos indigentibus, cum commodare inter præcipua misericordiæ opera computatur. Sed, adhibita consideratione diligenti, alii in domo opus fratrum retineantur; alii, secundum providentiam abbatis, cum indemnitate domus, indigentibus commodentur.* (Labbe, *Sacro-sancta Concilia*, t. X, ch. 69 et 71). — Léopold Delisle, *Bibliothèque de la Cathédrale de Rouen au XII^e siècle*, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, III^e série, t. I, p. 225.

Ce sont ces nobles préceptes que formulent les statuts de l'Université de médecine de Montpellier, en ordonnant que « tout maître ou étudiant, possesseur d'un livre authentique de médecine, — c'est-à-dire de textes originaux des médecins grecs ou arabes, traduits en latin, — doit le prêter à quiconque en serait dépourvu ou ne pourrait se le procurer à un prix raisonnable. Celui-ci, à son tour, le fera passer à ceux qui ne l'auraient pas. L'emprunteur est tenu d'en garantir la restitution et la conservation, en fournissant un gage ou en présentant un répondant ¹.

Cette déclaration, promulguée le 14 janvier 1240, est complétée, le 21, par une série d'articles qui doivent prévenir tout conflit :

« Aucun maître ne présentera pour la licence un bachelier qu'un de ses collègues, faisant fonction de juge, aurait déclaré incapable ou indigne.

» Tout maître est tenu d'assister à la leçon inaugurale du bachelier admis par l'évêque et le jury d'examen, à moins d'une excuse légitime qu'il doit soumettre au récipiendaire.

» Aucune assemblée *per fidem* ne se tiendra, en dehors de celles que réclament les intérêts de l'Université »².

Au XIII^e siècle, Frédéric II imprime un mouvement aux lettres et aux sciences : il fonde, à Naples, une faculté de médecine, qui rivalisera avec celle de Salerne, et il réunit les diverses écoles en universités, qu'il dote richement. Il exige des étudiants qu'ils soient de naissance

¹ *Quilibet magister vel scholaris aliquem librum autenticum in medicina habens, quem petens non habeat aut non inveniebat justo precio venalem, eum teneatur accomodare primo petenti ipsum, et ille cui, accomodatus fuerit primo petenti successive que usque alius liber habeatur.* (Cartulaire de l'Université de Montpellier, n° 55, p. 189).

² *Nullus quilibet magister teneatur interesse principio baccalarii qui fuerit examinatus et approbatus ab episcopo et magistri sibi adjunctis, juxta formam privilegii... Nullo congregacio fiat per fidem, nisi sit pro commodo Universitatis.* (Ibid.). — Germain dit à ce propos. « Il y avait donc à Montpellier, en 1240 encore, simplement des écoles de médecine, et non une École de médecine unique; et elles étaient néanmoins déjà reliées entre elles par le nom de l'Université, c'est-à-dire d'association ». (*Hist. de l'Université de Montpellier*, p. 23). — L'École, c'était l'Université de médecine; mais il y avait différents cours et l'élève pouvait choisir le sien. C'était, au lieu du monopole, la liberté d'enseignement, et, pour les examens, le contrôle des maîtres tenus par serment *per fidem jurisjurandi* d'y assister.

légitime et âgés de vingt-un ans au moins; qu'ils fassent trois ans de logique, cinq de médecine ou de chirurgie, qu'ils soient enfin capables de répondre, à l'interrogatoire, sur la physique et la métaphysique d'Aristote, en expliquant en public l'*Articella* de Galien, le premier livre d'Avicenne et les *Aphorismes* d'Hippocrate. Le candidat méritait-il d'être proclamé *magister artium et physicæ* ¹, — le titre de docteur, qui avait la même acception, étant réservé aux professeurs ², — il était astreint à une année de stage, sous les yeux et la surveillance d'un médecin. Durant les cinq années d'études, du moins, il avait pu commenter Hippocrate et Galien ³.

Les chirurgiens devaient suivre, une année, les cours de médecine pour obtenir, à la fin de l'exercice, le certificat d'assistance aux leçons, absolument indispensable aux opérations chirurgicales et au traitement des plaies ou ulcères ⁴. Pour l'anatomie, on adoptait la méthode de Cophon de Salerne qui faisait ses expériences sur le cochon ⁵.

Sur l'initiative de Mundinus de Bologne, Frédéric II autorise la dissection annuelle d'un cadavre, faculté établie en France par une ordonnance du 7 mars 1308, qui ne sera réellement appliquée qu'en 1315. C'est même à Montpellier que s'accomplira la première expérience; mais la rivalité des chirurgiens avec les médecins, qui traitaient cet usage de criminel, en fera différer l'autorisation jusqu'en 1376 ⁶.

¹ Mazza, *Urbis Salern. Hist.*, in *grav. et Burnanm*, vol. IX, c. 9, pp. 68, 69. — C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, p. 268.

² Petr. de Vineis, lib. III, ep. II, p. 415 (édit. Basil., 1566). — D'Achery, *Spicileg. veter. aliquot script.*, in-4°, Paris, 1660, vol. III, pp. 137, 140, 142.

³ Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. 7, ch. 2, t. II, pp. 362-364. — C. Daremberg, *Hist. des Sciences occultes*, I, p. 20.

⁴ Linderbrog, *Cod. leg. antiq.*, Francfort, 1613, p. 808. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 86. — «Ce qui prouve combien, à cette époque, on pratiquait fréquemment certaines opérations, c'est qu'en 960, Arnaud l'Ancien, comte de Flandre, fit tailler plusieurs personnes atteintes de la pierre, et qui furent toutes parfaitement guéries. Cependant il ne voulut jamais consentir à ce qu'on le délivrât lui-même d'un calcul qui le tourmentait». (*Hist. des Croisades*, traduite du français, in-8°, Leipzig, 1782, P. I, p. 604). — Sprengel, *ibid.*, p. 363.

⁵ Linderbrog, *ibid.* — Sprengel, *ibid.*, p. 365.

⁶ Bouisson, *Parallèle du développement de la chirurgie dans les diverses contrées*, Œuvres complètes, t. VII, p. 173.

Guy de Chauliac dit que, jusqu'à Avicenne, la médecine et la chirurgie constituaient une seule et même science. L'une et l'autre, bien que distinctes, faisaient l'objet d'un seul enseignement et de la même profession¹, comme nous le prouvent d'ailleurs les règlements pour la Sicile de l'empereur Frédéric II². La chirurgie se traînait sur les données des Anciens et des Arabes qui ne manquaient ni d'expérience ni d'habileté, mais qui, dans l'ignorance de l'anatomie et de la pathologie, n'étaient capables que de généralisations, et n'avaient pas appris à observer et à spécifier les cas particuliers³. C'est Roger de Parme, le premier après les Anciens dans l'art de guérir⁴, et auteur d'un grand nombre de traités⁵, qui établit la démarcation caractéristique dans son manuel universel *Practica chirurgicæ*, où il expose la doctrine d'Albucasis; il le copie même sans le nommer, alors qu'il affecte de citer Hippocrate⁶. Sa méthode est d'ailleurs plus médicamenteuse qu'instrumentale⁷. C'est encore lui qui conçoit la possibilité d'extraire de l'eau de mer et des corps marins l'iode pour le traitement des maladies scrofuleuses⁸.

¹ *Sed post vel propter lasciviam, vel occupationem curarum nimiam, separata fuit chirurgica, et dimissa in manibus mechanicorum, quorum primus fuit Rogerius, Rolandus, atque quatuor magistri, qui libros speciales in chirurgia ediderunt, et multa empirica in eis miscuerunt.* (*Ars chirurg. Capitul. univ. Venit.* 1546). — F. Lajard, *Roger de Parme et Roger de Baron, Hist. littéraire*, t. XXI, p. 519. — Sprengel, *Hist. de la médecine*, t. II, p. 417.

² *Const. sicul.*, lib. III, tit. 34, ap. Linderbrog, *Cod. leg. antiq.*, Francfort, 1613, p. 808. — Germain, *L'Ecole de médecine*, p. 14.

³ Littré, *Lanfranc chirurgien, Hist. littéraire*, t. XXV, p. 294.

⁴ *Guidonis de Cauliaco chirurg. in Præm. Venit.* 1513. — «Il est probable, dit Portal, que Roger vécut quelque temps après Albucasis chez lequel il puise, sans le citer, tout ce qu'il y a de bon dans ses ouvrages». (Portal, *Hist. de l'Anatomie*, t. I, p. 174). — «Albucasis vivait dans le x^e siècle. Si Roger ne lui est postérieur que de très peu de temps, comme le pense M. Portal, il ne serait pas du xiii^e siècle, il faudrait le reporter au xii^e siècle». (Amaury Duval, *Divers auteurs de compilations, Hist. littéraire*, t. XVII, p. 389). — Dans ce dernier cas, n'aurait-il pas émigré sous Frédéric Barberousse, comme Placentin?

⁵ *Catal. Mss. Bibl. nat. Paris*, n^{os} 7035, 7040, 7051, pp. 306, 308. — *Hist. littéraire, ibid.*, p. 389. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, Venise 1795, t. IV, p. 214; t. XVII, p. 388.

⁶ Eloy, *Dict. hist. de la médecine*, t. IV, p. 92. — Portal, *Hist. de l'Anatomie et de la Chirurgie*, t. I, p. 174, Paris, 1770, in-42. — Quesnay, *Recherches sur la Chirurgie*, p. 34.

⁷ F. Lajard, *Roger de Parme et Roger de Baron, Hist. littéraire*, t. XXI, p. 520.

⁸ *In medicamentis fere versatur (Rogerius; habet aliqua tamen propria, ut in teli de facie extractione, ubi recte jubet ita deligare, ut fundus vulneris primus claudatur. Spongiam marinam adversus strumas commendat, bonum certe medicamentum. Propriam passim ad*

Laurent Joubert, médecin du roi et professeur à l'École de Montpellier, le premier, reconnaît dans l'œuvre de Roger de Parme deux parties dissemblables, jusqu'alors confondues, l'une médicale, l'autre chirurgicale¹. Malgaigne, dans l'*Introduction* en tête de son édition d'Ambroise Paré, en 1840, prouve qu'il y avait un double traité, dont il fallait distinguer les auteurs, l'un chirurgien de Parme ou de Salerne, l'autre chancelier de l'Université de Montpellier². F. Lajard a trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale le vrai nom du second, mais rien ne prouve ni qu'il fût provençal, ni qu'il ait été dignitaire de notre Faculté. Il résulte d'un texte de Jean de Saint-Arnaud qu'il vivait dans la première moitié du xiii^e siècle, et il fallait que sa *Practica medicinæ* eût un vrai mérite pour jouir d'une autorité et d'une popularité durant plusieurs siècles³.

Ce défaut de connaissances tenait aux préjugés des Juifs et des Arabes à qui le livre des *Nombres*⁴ et le *Coran*⁵ interdisaient le contact des corps morts, comme encore aux Chinois la religion de Confucius. L'anatomie ne devait être pratiquée à Paris qu'en 1598 ou 1599; encore ne se développera-t-elle qu'au xvi^e siècle, sous l'influence de Jacques Sylvius, docteur de l'Université de Montpellier⁶. La chirurgie, qui prime aujourd'hui la médecine, fut ainsi ravalée au rang d'un métier qui se confondait avec celui de barbier, et qui n'en a été distingué que par la déclaration royale de 1743⁷. Telle était, au xiii^e siècle, la

experientiam provocat; neminem citat præter Hippocratem multum tamen Arabibus usus. Ab eo videtur derivari Paracelsica vulnerum, curatio, quæ fit vino herbisque. (Haller, *Bibl. chirurg.*, t. I, p. 144). — Versach, *Einer pragm. geschichte der arzneikunde*, 2^e édit. t. II, p. 544. — Cf. Pruys van der Hoeven, *De Hist. medic. liber singularis*, Lugd. Batav, 1842, in-8°, p. 134. — F. Lajard, *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 520, 521.

¹ Préface de la traduction française de la *Chirurgica magna* de Gui de Chauliac, 1580, p. xx. — F. Lajard, *ibid.*, p. 537.

² Préf., *ibid.*, p. xxxiii. — F. Lajard, *ibid.*, p. 537.

³ F. Lajard, *ibid.*, pp. 538-545.

⁴ *Nombres*, ch. 20, vers 41 et suiv. — Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. V, ch. 24. — Astruc, *Mém. pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, p. 32.

⁵ Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. II, p. 262. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 136.

⁶ Astruc, *Mém.*, pp. 337-343.

⁷ Pasquier, *Recherches*, liv. 9, ch. 31.

rivalité des médecins et des chirurgiens que la Faculté de Paris décida, en 1131, d'exiger des bacheliers, auxquels on conférait la licence, de n'exercer jamais la chirurgie¹. Ce fut longtemps un acte déshonorant pour un docteur de saigner un malade, car l'exercice de la chirurgie impliquait une déchéance qui rendait indigne d'entrer dans l'ordre des médecins², si bien que, par son refus de le saigner lui-même, Dumoulin laissera mourir de faim, en 1748, le fameux orfèvre Germain, atteint d'une attaque d'apoplexie. En anoblissant Clément, l'accoucheur de la Vallière et de la Dauphine, Louis XIV avait donc soin d'ajouter: «Sans qu'il soit tenu de cesser l'exercice de sa profession, en considération des secours que les princesses de notre sang pourront continuer d'en recevoir». Et Félix qui opéra Louis XIV de la fistule fut à son tour anobli, mais «à la charge de vivre noblement» et sans que sa charge «lui puisse être imputée à titre de dérogeance»³.

L'Eglise a l'horreur du sang, *Ecclesia abhorret sanguine*⁴. La chirurgie convenait donc moins encore que la médecine aux prêtres et aux religieux. Le IV^e concile de Latran, en 1215, pousse même le rigorisme sur ce point jusqu'à ne pas autoriser les ministres de paix à rédiger eux-mêmes un acte devant avoir pour conséquence la peine capitale ou une simple mutilation⁵. Le célèbre Lanfranc de Milan n'en attribue pas moins la défectuosité de la chirurgie à «l'invasion des laïques», à qui les clercs réservent la partie manuelle⁶.

¹ *Si quis inter baccalaureos sederit qui chirurgiam aut aliam artem manuariam exercuerit, ad licentias non admittatur, nisi prius fidem suam astringat publicis notariorum instrumentis, se nunquam posthac chirurgiam aut aliam artem manuariam exerciturum; idque in collegii medici commentarios referatur. Ordinis enim medici dignitatem puram integramque conservari par est.* (Statuta facultatis medicinæ, édit. de 1598 et 1634, art. 24, édit. de 1754, art. 28). — Franklin, *Chirurgiens*, p. 10.

² Duc de Luynes, *Mémoires*, t. IX, p. 93.

³ J. Devaux, *Index funereus*, édit. de 1714, p. 112, ap. Franklin, p. 11.

⁴ *Sententiam sanguinis nullus clericus dictet aut proferat; nec quisquam clericus litteras scribat, aut dictet pro vindicta sanguinis destinandas... Nullus clericus roccarius aut balistarius, aut viris sanguinum præponatur, nec illam chirurgiæ partem diaconus, subdiaconus vel sacerdos exerceant, quæ ad ustionem vel incisionem inducit.* (Labbe, *SS. Concil.*, an. 1215, t. XI, col. 172.

⁵ *Can.* 18, ap. Labbe, *ibid.*, col. 170.

⁶ C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, ch. XIII, p. 233.

Le 25 février 1255, des chirurgiens de Paris, tous laïques et pouvant se marier, ayant fait chacun deux ans de médecine et passé leurs examens, munis des mêmes privilèges et portant le même costume que les maîtres en physique, fondent une confrérie qui devait être la première académie¹ et qu'ils placent, comme plus tard celle de Montpellier, sous le patronage des saints Cosme et Damien que l'histoire dit avoir cultivé, en Arabie, l'art de la chirurgie et de la pharmacie². Lanfranc ne manque pas de s'y faire agréger. En 1268, les chirurgiens de Paris soumettent leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau, qui les insère dans le *Livre des métiers*³. Il y a dès lors deux classes de chirurgiens, celle des barbiers, clercs, dits chirurgiens barbiers, chirurgiens de saint Cosme, et celle des chirurgiens de robe courte, les seconds indépendants des premiers, et qui prétendront se rapprocher des mires ou médecins⁴. Philippe VI avait ordonné qu'il n'y eût à la cour qu'un seul physicien à vingt sous tournois par jour⁵. Les chirurgiens d'ailleurs ne conféreront des grades qu'à partir de 1370⁶. Dès 1390, ils prétendront faire partie de l'Université; mais celle-ci les reniera comme de simples écoliers, *tanquam veri scholares et non alias*. Au xvi^e siècle, seulement, ils obtiendront de François I^{er} d'en partager les privilèges⁷.

¹ Sauval, *Antiquités de Paris*, t. I, p. 412. — Felibien, *Hist. de Paris*, t. I, p. 438. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. 7, ch. vii, t. II, p. 419.

² Du Broc de Segange, *Les saints Patrons des Congrégations*, t. II, p. 288.

³ *Les Métiers et Corporations de la ville de Paris*, Paris, MDCCCXCVII, p. 622.

⁴ En 1311, le prévôt de Paris, Renaud Barbo, successeur de Boileau, réprimera les barbiers qui se livrent à la chirurgie «devant qu'il soit examiné des mestres de cirurgie, savoir se il est suffisant au dit mestier fère». (Quesnay, *Origines de la Chirurgie*, p. 435). — G. B. Depping, *Ordonnance relative aux métiers*, p. 419. — Franklin, *La Vie privée d'autrefois, arts et histoire, modes, mœurs, usages des Parisiens du XII^e au XVIII^e siècle d'après des documents originaux et inédits; les Chirurgiens*, p. 19. — En avril 1352, le roi Jean II constate que, dans la capitale, des gens de toute condition, même des meurtriers, des voleurs, des débauchés, des charlatans, des alchimistes et des usuriers, *murtrarii, latrones et holerii, deceptores, arquemiste et usurarii*, bien qu'ignorants, pratiquent la chirurgie, mettant à leurs boutiques des enseignes semblables à celles des vrais chirurgiens, et, pour réprimer cet abus, il imposa des conditions de capacité. (*Ordonnances*, t. II, p. 496). — Franklin, *ibid.*, pp. 17-22.

⁵ Pasquier, *Recherches*, liv. VIII, ch. xxvi.

⁶ *Ordonnances*, t. V, p. 322.

⁷ Ordonnance de janvier 1544. — Franklin, *ibid.*, p. 30.

Cependant, alors comme aujourd'hui, beaucoup d'étudiants fréquentaient les Écoles moins pour travailler que pour s'amuser; ils négligeaient les cours et ne rapportaient que des bribes d'enseignement, *vix pusillum fragmentorum seu stillam aliquam*¹. Dès son avènement, l'évêque Pierre de Conques dénonce à Rome le danger public de cette indifférence et fait valoir la nécessité, pour l'obtention du certificat de licence, de suivre les leçons et de subir des épreuves. Le pape Alexandre IV s'empresse de satisfaire ses désirs en invitant «l'Université des maîtres et des écoliers» à observer, surtout pour les examens, les statuts de 1220 qu'il confirme et renouvelle². La bulle est du 28 février 1258, et, dès le 2 juin 1260, suivant la formule arrêtée pour les étudiants de toutes les parties du monde, qui viennent à Montpellier comme à la source de la médecine, *de diversis mundi partibus, velut ad fontem et cenam medicinalis studii*³, Guilhem Rothberti obtient de Pierre Guizanhair, chancelier, et maître Bernard Calcadelli l'acte le plus ancien de la Faculté que le délégué de l'évêque certifie et marque de son sceau⁴.

A Paris, la Faculté des arts eut un sceau avant 1225; la Faculté de droit canon n'obtient le sien qu'en 1271; la Faculté de médecine qu'en 1274. La Faculté de théologie devait également en posséder un⁵.

¹ *Cum apud Montempessulanum, velut ad fontem et cenam medicinalis studii, jam dudum de diversis mundi partibus, plures accesserint et cotidie accelerent ad studendum, contigit aliquando quod nonnulli exinde cum ficella et cribro haurire aquas sciencie, ac clauso ore cibum refectionis sumere musitantes, vix pusillum fragmentorum seu stillam aliquam reportarant et potum ac cibum ministrare aliis presumebant... Efferrî super specula magisterii aut ad ignotum praticandi officium presumptive se ingerere satagebant. Unde frequenter iidem precipites tanquam ceci precipitabant alios simplices in practica et doctrina.* (Formules ou certificats de Licence qu'émettaient les professeurs de l'Université de Montpellier délégués pour les examens par l'évêque de Maguelone. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 9, t. I, p. 195).

² *Universitati magistrorum et scholarium... Statuta confirmamus et presentis scripti patrocinio communimus.* (Bulle d'Alexandre IV, confirmant les statuts du 17 août 1220, donnés par le cardinal Conrad, 28 février 1258. — *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 8, t. I, p. 194).

³ *Propter quod a quibusdam venerabilibus patribus et dominis,... fuit deliberacione provida stabilitum, quod nullus, nisi prius examinatus fuerit a duobus magistris, audeat praticari.* (*Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 9, t. I, p. 195).

⁴ *Sigillum meum presentibus litteris apponendo.* (*Ibid.*).

⁵ *Chart. Univ. Paris.*, p. 234, n° 205. — Gréard, *Nos adieux à la Vieille Sorbonne*, p. 13.

Le 30 mars 1252, le pape Innocent IV concédait encore à l'Université de Paris le droit d'en avoir un comme preuve distinctive et irrécusable de son autorité ¹.

Est-ce Alexandre IV qui octroya le même privilège à notre Faculté de médecine ? Est-ce l'évêque de Maguelone qui le lui donna comme seigneur et suzerain ? Toujours est-il qu'il lui en fallait bien un pour authentifier des parchemins reconnus dans toute la chrétienté. Et comment admettre qu'elle en fût dépourvue, quand légats, cardinaux et chanoines avaient les leurs ² ?

La Faculté possède encore la matrice d'un sceau rond de 0,05 de diamètre. Dans le champ, saint Luc, vêtu d'une robe et coiffé d'une calotte, assis dans une chaise, devant un pupitre chargé d'un livre dont il tourne de la main gauche un feuillet, qu'il montre de la droite. Dans l'axe du pupitre, au centre de la circonférence, vers le milieu de la marge du manuscrit, un point saillant; en face, le veau ailé, emblème de saint Luc, surmonté d'une étoile à huit raies et d'un écu aux armes de Montpellier et d'Aragon. La partie supérieure du champ, occupée en haut par la Sainte Vierge, l'Enfant Jésus dans ses bras, comme dans le blason de Montpellier est séparée de la partie inférieure par une banderole semi-circulaire portant la légende: *Lucas, S. Maria. † Universitatis medicorum Montispessuli* ³. Le fond du champ est quadrillé de losanges, avec des couronnes à cinq globules dans les compartiments ⁴.

¹ *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île de France*, t. X, pp. 245-246, 253-254. 1883. — Féret, *Les Origines de l'Université de Paris*, *Revue des Questions historiques*, t. LII, pp. 363, 380, 381.

² Voir Statuts de 1220 et 1240 (*Cartulaire de l'Université*, 2 et 5, pp. 180 et 186).

³ Le blason de la Faculté de médecine de Paris avait pour devise: *Urbi et orbi salus*. Il devait être postérieur, puisqu'elle ne fut constituée qu'à la fin du XIII^e siècle, alors que celle de Montpellier était déjà connue du monde entier, érigée en faculté, dotée de privilèges inhérents à ce titre. (Astruc, *Mém.*, p. 22). Or, les plus anciennes chartes sont de Philippe de Valois en 1336, de Jean II, en 1353. (*Journal des Audiences*, t. I, liv. 4, ch. 13).

⁴ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, p. xxvii, Pl. V. — Dans sa collection jadis à Bayeux, aujourd'hui à Château-Gontier, M. de Farcy possédait un cachet de la Faculté de médecine, qu'il a bien voulu nous céder et que nous nous sommes empressé de donner à la Société archéologique de Montpellier. Demay, qui le connaissait, y a vu, au lieu des armes d'Aragon, «un écu portant tourteau sous un chef chargé des initiales M P (*Monpessulanus*), l'écu accosté d'une étoile à droite». (Demay, *Inventaire des sceaux de la Normandie*, Paris,

A quelle époque remonte ce sceau ?

Il ne porte que les armes de Montpellier et d'Aragon; pas celles de France comme celui de la Faculté de droit. Il est donc postérieur à 1204, date de la réunion de la seigneurie des Guillems au royaume de Pierre II, et antérieur à 1293, date de l'acquisition de Montpellier par Philippe-le-Bel. La Faculté des arts, fondée, en 1242, pour enseigner les Humanités, car le médecin a nécessairement besoin des sept arts libéraux¹, et la réglementation de l'enseignement médical par la bulle du 28 février 1258, prouvent bien qu'il faut ne reporter qu'au milieu du XIII^e siècle l'idée et la nécessité d'un cachet local, vraiment original. Il n'est, en effet, conforme ni à l'usage ni à la tradition que nous rapporte dans le *Manuel des ascètes* Jean de Verceil, sixième général des Frères-Prêcheurs, qui déclina le patriarcat de Jérusalem, fut l'ami de saint Louis, dont il reçut une épine de la Sainte Couronne en échange d'un doigt de saint Dominique, et mort précisément à Montpellier, au couvent de son ordre, le 30 novembre 1283. Il nous apprend que la médecine était, en effet, personnifiée dans Hippocrate, la poésie dans Homère ou Ovide, la rhétorique dans Aristote, le droit dans un maître ès lois, chacun de ces personnages avec un pupitre et un livre ouvert et des inscriptions explicatives².

Le sceau primitif de 1260 disparut après les guerres religieuses du XVI^e siècle. L'édit de Nantes créant des chambres mi-parties, le culte de la Vierge, spécial aux catholiques, ne s'harmonisait plus avec

Imp. nat., 1881, in-4°, p. 284, n° 2594). L'examen de la matrice permet d'affirmer que Demay a été induit en erreur par la coulure de la cire qui ne permettait plus de distinguer ni les losanges ni les couronnes.

¹ Vincent, *Specul. doctrin.*, liv. XV, ch. 2, f° 89. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. II, p. LII. — Voir ci-après, ch. XXVI.

² *Ovidius docens de fabulis suis discipulos suos... Aristoteles docens de logica discipulos suos. — Quidam magister legum docens discipulos suos de legibus... Vita brevis, ars vero longior; tempus autem, experimentum vero fallax.* Cette dernière pensée semble ironique, puisqu'elle est la contradiction du principal aphorisme du père de la médecine. (*Liber asceticus fratris anonymi ord. Prædicat. examinatus et approbatus a venerabili F. Fonta Joanne de Vercellio generali magistro ordinis in capitulo Monspeliensi, anno salutis 1283.* Bibl. mun. de Toulouse, Ms 418 (I, 217), ap. Douais, *Essais sur les Études des Frères-Prêcheurs*, pp. 17-20).

le caractère mixte des nouvelles institutions; on remplaça dès lors la Mère de Dieu par Esculape couronné de lauriers et assis sur un tertre couvert de simples, tenant de la main droite le caducée enlacé d'un serpent, désignant de la gauche le coq et le serpent, consacrés au fils d'Apollon. En haut, deux croix symbolisant peut-être les deux religions: à droite, l'étoile de Pythagore; à gauche, les lys de la couronne de France; au-dessous, le blason des Guillems; tout autour, comme légende, *Sigillum novum doctorum medicorum Universitatis Magalonensis*. 1605¹.

L'intolérance huguenote, substituant une divinité quelconque à la Vierge, c'est-à-dire la fable à la réalité, contrastait singulièrement avec le libéralisme des moines qui n'avaient pas craint de symboliser les sciences dans les grands hommes du paganisme. Notre Faculté ne devrait-elle pas rétablir l'ancien blason qui, du moins, témoignait de l'antiquité de notre École²?

Maintenant que nous connaissons la constitution de l'École de médecine, signalons les principaux maîtres qui en firent la fortune et le renom.

Jean de Salisbury ou de Saresbury et Gilles de Corbeil mentionnent un certain Renaud qui aurait, de leur temps, trôné à Montpellier:

*Qui Pessulani pridem vetus incola montis
In medicinali doctor celeberrimus arte
Jura monarchiæ tenuit*³.

Gilles de Corbeil débute, à la fin du XII^e siècle, à Salerne par l'étude des lettres⁴; pendant une quarantaine d'années, il professe ensuite avec

¹ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, p. xxxvii, Pl. V.

² En 1890, à l'occasion du sixième centenaire de l'Université de Montpellier, et à propos du drapeau des Étudiants où l'on avait rétabli dans les armes de la ville la Vierge supprimée après le 4 septembre, nous disions: «En l'enlevant, les républicains se sont-ils doutés que cet emblème devenait sacré comme la relique du patriotisme, puisque le blason de Montpellier était précisément le même que celui de Strasbourg»? (*Eclair* du 16 mai). L'allusion fut comprise et, le 23 mai, à l'arrivée du Président Carnot, la Vierge reparaisait dans notre écusson. Nous ne félicitâmes pas la municipalité pour ne pas la compromettre avec les énergumènes qui détestent la religion plus qu'ils n'aiment la France.

³ Layser, *Hist. poet. et poem. med. æv.*, p. 574. — Astruc, *Mém.*, p. 10. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. 7, ch. 5, t. II, p. 393.

⁴ C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, ch. xiii, p. 282.

succès la médecine et les arts libéraux à Montpellier et à Paris, où il meurt vers 1220¹.

«Trait d'union entre les anciennes et les nouvelles écoles»², il crée l'urologie, si négligée par Hippocrate et Galien, et se montre véritablement le maître en cette science, *omnium qui de urinis scripsere facile princeps*, comme on l'avait dit de Théophile, médecin grec du VII^e siècle³. La nouveauté de ses doctrines, qui contraste avec la tradition de Montpellier, son orgueil excessif, son esprit caustique le brouillent avec ses collègues, qu'il ne craint pas d'insulter⁴. Un de ses commentateurs anonymes prétend même que les discussions tournèrent un jour au pugilat et qu'il fut lui-même roué de coups. Encore ses adversaires le tournaient-ils en dérision: *Ac si esset rusticus vel calcifex*⁵. De son côté, il a déversé sa bile dans un de ses livres:

*Nec tecum moveat contraria secta duellum,
Dyscholus (sic) et mordax, vehemens, clamosus, inanis,
Quem sterili lolio, pascit faragine crudi
Inflat et infatuat Monspensulanus error*⁶.

C'est probablement cette irritation qui le fait émigrer à Paris, où le précédait une grande réputation, et où il rencontre le succès et la gloire.

¹ C. Vieillard, *L'Urologie et les Médecins urologues dans la médecine ancienne; Gilles de Corbeil, sa vie, ses œuvres, son poème des urines*. Paris, Librairie scientifique et littéraire, 1903, p. 238.

² C. Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, ch. xiv, p. 282.

³ «Il importe peu, dit le Dr Corlieu, de savoir si Théophile était moine ou chef de porte-lances (Protospatharios), qualification qui est restée accolée à son nom. Il était chrétien et, dans ses ouvrages, il invoque assez souvent le Christ, vrai Dieu. On n'a sur lui aucun renseignement précis». (A. Corlieu, *Les Médecins grecs depuis la mort de Galien jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient*, Paris, 1885). — Vieillard, *ibid.*, p. 7.

⁴ C. Daremberg, *Notices et Extraits des manuscrits des principales bibliothèques d'Europe*, Paris, 1853. — C. Vieillard, *ibid.*, p. 238.

⁵ Truc et Pansier, *Hist. de l'Ophthalmologie à l'École de Montpellier du XII^e au XX^e siècle*, Paris, 1907, ch. I, p. 4. — Gilles de Corbeil, *De urinis*, ap. Riolan, *Curieuses recherches sur les Écoles de médecine de Paris et de Montpellier*, p. 84. — Astruc, *Mém.*, p. 238.

⁶

*Ipse novo faveat operi, nec Parisianas
Æstimet indignum physicam resonare camænas,
Nam logices ubi fons scaturit, nisi plenius artis
Excolitur ratio, sibi physica figere sedem
Gaudet et ancillis non dedignatur adesce.*

Adonné aux lettres sacrées, décoré du titre honorifique de chanoine de la cathédrale, reçu docteur en théologie et en médecine, premier médecin, *archiater*, de Philippe-Auguste, en 1198, il figure dans le *Carolinus*, poème de Gilles de Paris, parmi les savants qui firent le plus d'honneur à la capitale :

*Ille mei celeberrimus arte medendi*¹.

Dans son panégyrique de la Faculté de Paris, Gabriel Naudé l'exalte aussi comme le plus illustre et peut-être le premier des médecins, *primum vestræ facultatis genium et tutelarem Deum*².

Gilles de Corbeil a laissé un vrai cours complet de médecine en divers traités plusieurs fois imprimés : *De urinis*³, *De virtutibus et laudibus compositorum medicaminum*⁴, *De signis et symptomatibus*⁵.

Le savant était doublé d'un poète, car, suivant l'usage du temps, depuis le traité d'hygiène de Jean de Milan, connu sous le nom d'*École de Salerne*, tous ses ouvrages sont en vers⁶; celui *De signis* n'en

(Layser, *Hist. poet. et poem. med. æv.*, p. 510). — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. II, p. 393. — « Ces vers se trouvent dans le traité *De urinis*, à la fin. Dans l'édition des deux traités de Gilles, faite à Lyon, en 1525, chez Jacques Myr, avec les commentaires de Gentilis de Fulgineo et les corrections d'Avenantius de Camerino, au lieu de *Monpesulanicus error* on lit *Monspessulanus errans*, ce qui regarde quelques docteurs de Montpellier, à qui Gilles reproche d'enseigner quelque opinion fausse sur les urines, et à qui il donne libéralement toutes les épithètes dont il a enrichi ses vers. » (Astruc, *Mém.*, p. 145). — C. Vieillard, *L'Urologie*, p. 223.

¹ Du Cange, *Gloss. archiater*. — Astruc, *Mém.*, p. 142.

² Naudé, *De antiquitate et dignitate Scholæ medicæ Parisiensis panegyris*. (B. F. M. P 71487). — Vieillard, *L'Urologie*, p. 216.

³ *Atii autem, suum in philosophiâ intuentes defectum, Salernam vel ad Montem Pessulanum profecti, facti sunt clientuli medicorum*. (J. Salisbury, *Métal.*, lib. I, c. 4, p. 11). — *Carolinus*, éd. Brial. — Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. XVII, p. 298.

⁴ Catalogue des Mss. de la Bibl. nat., n° A 6988 et 8093. — Fonds de Sorbonne, 992. — Ces ouvrages ont été abrégés par Gautier, médecin, Bibl. nat., n° 9920, fonds de Sorbonne; une autre composition *De dosi Medicinarum secundum Galterum* porte dans l'*Explicit* le nom d'un certain de Viech Daise de Montpellier. (*Ibid.*, n° 976). — Littré, *Gautier médecin*, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 412.

⁵ *Egid. Corbol., de virtut. et laud. medicam.* (Baluze, *Vit. Pap.*, t. I, p. 1052). — Du Cange, *Gloss. in voce physica composit.* — Astruc, *Mém.*, pp. 8 et 9. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, Introd., p. LXXVI.

⁶ « On peut se demander à quel mobile obéissaient ces écrivains et Gilles de Corbeil, en particulier, en mettant leurs œuvres didactiques sous forme de vers. La réponse est des plus

contient pas moins de six mille, à la manière de Claudien¹. Parlant de Richard, un contemporain, il prétend que, sans l'éclat répandu par ses lumières sur Montpellier, la gloire de la médecine y serait depuis longtemps éclipsee.

*Quo Pessulanus nisi mons autore niteret
Jam dudum physicæ lux eclipsata fuisset*².

Il a malheureusement des pages cyniques, d'une crudité obscène qui n'a rien de scientifique et ferait douter de sa moralité, en légitimant la flétrissure de ses ouvrages qui, pour être en latin, n'en sont pas moins «la sentine de l'esprit français»³.

Cette dépravation intellectuelle explique trop bien l'anticléricalisme de sa *Médecine sacrée et amère*, *Hierapicra ad purgandos prælatos*, violente diatribe de 5929 vers contre l'épiscopat. Il censure le haut clergé, alors qu'il n'est que l'écho des ressentiments de la cour contre

faciles, et nous la trouvons nettement formulée dans tous ces poèmes médicaux, quels qu'ils soient. Il faut se rappeler que l'enseignement était purement oral et que nombre d'élèves, pour ne pas dire le plus grand nombre, ne pouvaient pas se payer le luxe d'acheter le parchemin nécessaire à la transcription des leçons du maître; il convenait donc que, tout en restant claires et intelligibles, ces leçons fussent condensées le plus possible et données sous forme d'axiomes, faciles à retenir. Gilles a bien soin de nous dire, en plusieurs endroits de ses œuvres, que c'est la considération qui l'a guidé dans le choix de la forme métrique: *Scribimus autem secundum artificium metricæ positionis sive rationis ut verba nexibus pedum ligata sub sigillo memoriæ fidelius claudantur et certior doctrina operetur*. (Édit. Choulant, *Curieuses recherches sur les Écoles de médecine de Paris et de Montpellier*, Paris, 1651, p. 25). — Vieillard, *L'Urologie*, p. 260). — «Le premier poème médical inédit dont le premier feuillet porte le titre: *De secretis mulierum* (Bibl. nat., in-4°, n° 816 A, Catalog., t. IV, p. 434), n'est qu'une médiocre imitation des compositions du médecin poète Gilles de Corbeil». (Littré, *Hist. littéraire*, t. XXII, p. 110). — Voir Policarpi Leyseri, *Hist. poét.*, p. 502. — Amaury Duval, *Gilles de Corbeil, médecin et poète*, *Hist. littéraire*, t. XVI, pp. 506-511.

¹ «Le style est facile, abondant, ingénieux et ne manque, pour le siècle, ni de correction, ni d'harmonie... L'auteur, qui, à l'exemple des poètes latins de cet âge, avait une vive prédilection pour Lucain, a conservé de cette longue familiarité avec le chantre de la Pharsale, dont il est plus aisé d'imiter les défauts que les qualités, toutes les habitudes de l'amplification, et il ressemble quelquefois, comme lui, à un déclamateur de l'École qui n'abandonne une pensée que lorsqu'il croit avoir épuisé, pour la rendre, tous les mots et toutes les formes de langage... Il imite très souvent Virgile, Horace, Ovide, Juvénal». (Victor Leclerc, *Gilles de Corbeil, médecin et poète*, Notice supplémentaire, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 355).

² *Ægidii Carmina, De compositis medicamentis*, lib. I, v. 150, 151.

³ De Lentillac, *Littérature française*, I, p. 63. — Vieillard, *L'Urologie*, p. 254.

l'Église qui avait tort, à ses yeux, d'excommunier son royal client pour la répudiation de la reine Ingelburge et l'union adultérine avec Agnès de Méranie¹.

Jean de Saint-Gilles, quelquefois appelé de Saint-Alban, parce qu'il était d'origine anglaise, enseigne les arts libéraux à Oxford. Médecin ordinaire, et même premier médecin de Philippe-Auguste de 1209 à 1223, il professe à Paris et à Montpellier. Son mérite lui vaut de faire une grande fortune, qu'il ennoblit en achetant dans la capitale l'hôpital Saint-Jacques pour le donner aux Frères-Prêcheurs, surnommés depuis les Jacobins. Or, un jour qu'il parlait, dans une leçon, de la pauvreté volontaire, il se sentit tellement saisi qu'il descendit de chaire; afin de la mettre aussitôt en pratique². Vêtu de l'habit de saint Dominique, pour s'adonner à la théologie, il rassemble encore plus d'auditeurs à ses sermons qu'il n'en avait réunis à ses cours. Son éloquence détermine Alexandre de Halès à entrer dans l'ordre de saint François, où il devait acquérir le titre de *docteur irréfragable*, et, sur le désir d'Innocent IV, composer une somme de théologie, imposée par Alexandre IV à toute la chrétienté. Jean de Saint-Gilles mourait en 1253, laissant une série d'ouvrages de philosophie et de médecine³.

À la même époque encore: Géraud de Berri, *Girardus in Montepessulano*, cité par Jean Gaddisden, professeur au collège de Merton à Oxford et qui vivait en 1230⁴; un peu plus tard, Anselme de Gènes ou plutôt

¹ Victor Leclerc, *Gilles de Corbeil, Hist. littéraire*, t. XXI, p. 324.

² *Script. Ord. Prædicat.*, t. I, p. 100. — Daunou, *Discours sur l'état des lettres, Hist. littéraire*, t. XVI, p. 164. — Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, t. I, pp. 320, 325.

³ Du Boulay, *Hist. de l'Université de Paris*, t. III, pp. 260, 262, 693. — Astruc, *Mém. pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*. — *Bibl. med., et inf. lat.*, t. I, p. 22. — Daunou, *Jean de Saint-Gilles, Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 446.

⁴ Wood, *Antiquit. Oxon.*, lib. II, p. 87. — Henrys *History*, t. IV, p. 440. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, Sect. 7, ch. 7, t. II, p. 450. — Dans sa *Chirurgica magna* (cap. sing. Lugdunum, 1585, p. 6), Gui de Chauliac, parlant de la *Rosa medicina* de Gadden, dit: «Je croyais y trouver des parfums précieux, mais je n'y ai trouvé que les fables de Pierre d'Espagne, de Gilbert et de Théodoric». Ce jugement est trop rigoureux; il y a autre chose que des fables dans l'ouvrage de Gilbert et ce n'est pas un monument qui dans l'histoire médicale du XIII^e siècle doive être négligé: mais il est vrai de dire que la médecine du moyen âge, impuissante à observer directement la nature, s'est longtemps agitée entre la recherche des

de Porte¹, Henri de Guintonia, chancelier en 1239, Pierre Guizanhair, chancelier en 1260², surtout Bernard de Gordon, probablement le même que «Bernard le provençal», et qui était originaire du Midi. Sa vie s'écoule presque entièrement à Montpellier, où il débute comme professeur en 1285³. On ne le connaît d'ailleurs que par ce qu'il dit lui-même de ses écrits. Auteur du *Lis de la médecine*, traduit du latin en hébreu par Jekuthiel ben Salomon, en 1387, de trois autres traités mis en hébreu en 1388, par un frère de Jekuthiel, Jehada ben Salomon⁴, et du livre de la *Phlébotomie*, commencé «dans l'illustre Université de Montpellier le 12 janvier 1307, la lune étant en conjonction avec le soleil»⁵. Il expose l'enseignement de notre École dans son commentaire sur le Viatique de Constantin, qu'on a confondu avec Géraud de Solo, l'un des maîtres de notre Faculté, mais au XIV^e siècle seulement⁶. Citons encore Viech Darch, à qui on attribue le livre de *De dosi medicinarum secundum Galterium*⁷; Ermengaud ou Armengaud de Blaise qui avait l'intuition des maladies qu'il diagnostiquait, sans tâter le pouls, au simple regard⁸. Signalons surtout Pierre de Portugal, plus connu sous le nom de Pierre d'Espagne, né à Lisbonne et fils du médecin Julien; il enseigne

recettes et l'élaboration des documents grecs et arabes sans savoir expérimenter les unes, sans pouvoir féconder les autres». (Litré, *Gilbert l'Anglais*, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 403).

¹ «Porte, village de Languedoc. Il y a grande apparence que ce médecin est l'Anserimus de Janua, cité par Gui de Chauliac dans sa *Chirurgie*, dont on a altéré le nom en lisant un *r* pour un *m*». (Astruc, *Mém.*, pp. 150-166).

² Astruc, *Ibid.*, p. 166. — Voir ci-dessus, p. 368. — *Ranchinus in catalogo qui sacro apollinari præfixus est*. (Astruc, *Ibid.*, p. 401). — *Apollinus Monspeliensis oratio pro suprema apollinari laurea Guillelmi Pelissier, Monspeliensis*. (*Ibid.*, p. 409).

³ Bernard Gordon, *Lilium medicinæ*, ed. Uffenbach., in-8°, Francf., 1617, p. 843. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. II p. 448.

⁴ Carmoly, *Hist. des Médecins juifs*, pp. 106-7, 25, 28. — Renan, *Les Écrivains juifs français du XIV^e siècle*, *Hist. littéraire*, t. XXXI, p. 731.

⁵ «Il n'y a pas beaucoup de temps que j'ai écrit le *Lilium medicinæ*; et, comme je vois qu'il a été accueilli sans envie et avec bienveillance, j'en ressens plus de liberté à mettre la main au présent traité, bien qu'il pût me dire à l'oreille: *Sub lare privato tutius esse puto*. (*Lib. de Phlebotomia*, Mss. 6961 f. l. Bibl. nat., 143). (Litré, *Bernard de Gordon*, *Hist. littéraire*, t. XXV, p. 328).

⁶ Litré, *Géraud de Berri*, *Hist. littéraire*, t. XXII, pp. 403-406.

⁷ *Id.*, *ibid.*, pp. 411-415. — Voir ci-dessus, ch. xxv, p. 352, note 5.

⁸ Daunou, *Discours sur l'État des lettres*, *Hist. littéraire*, t. XVI, p. 194.

la philosophie à Paris et la médecine à Montpellier. Cardinal et évêque de Frascati, pape enfin, en 1276, sous le nom de Jean XXI, il déploya le plus grand zèle à favoriser les croisades et à réconcilier les chrétiens, mais mourut à Viterbe, après huit ans de pontificat, enseveli sous les décombres d'un plafond écroulé. Savant en tout genre, *clericus generalis*, il n'a pas laissé moins de dix-sept ouvrages: *Traité de médecine*, *Commentaires sur Aristote*, *le Trésor des pauvres ou l'Art de guérir*, etc.¹.

Sous Frédéric Barberousse, au XII^e siècle, la guerre des investitures avait obligé à émigrer en France les légistes guelfes, comme Placentin, fondateur de l'École de droit de Montpellier; les mêmes causes y amènent, sous Frédéric II, au XIII^e, des médecins et des chirurgiens qui introduisent les livres et la méthode d'Albucasis, célèbre médecin arabe de Cordoue (1106-1107), le rénovateur, en Espagne, de la chirurgie². Hippocrate, Galien, Albucasis constituent la trinité scientifique, invoquée désormais par les praticiens³. On fait honneur de cette révélation à Roger, Rogerius Salernitanus, Rogerius Frugardi, plus généralement désigné Roger de Parme, qui conduisait avec lui Bruno de Calabre, Lanfranc de Milan, Thaddée de Bologne, Louis de Reggio, Hugues de Lucques, Nicolas de Florence, Valesque de Tarente, Louis de Pise, Auguste de Vérone, Sylvestre de Pistoie et Arnaud de Crémone⁴.

¹ *Thesaurus pauperum*, in-4°, Lugdun., 1525, pp. 253-260. — Fleury, *Hist. ecclésiastique*, liv. LXXXVII, t. XVIII, n° 12, pp. 222, 223. — Herm., *Corneri chron.* in Eccard, t. II, p. 927. — *Amatr. Auger de Biteris*, *ibid.*, p. 1787. — Trithem., *Annal. Hirsang*, vol. II, p. 31. — Hamberger's Zuverlæssige, *Notions certaines sur les principaux écrivains*, P. IV, p. 1440. — Koehless Vollstoendige, *Hist. complète du pape Jean XXI*, in-4°, Gottingue, 1760. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. 7, t. II, p. 413.

² «Albucasis paraît avoir écrit une sorte d'encyclopédie médicale intitulée *Al Tassrif*, c'est-à-dire exposition des matières, et divisée en trois grandes parties: l'une traitant de la médecine proprement dite; la deuxième de la chirurgie; la troisième de la chimie pharmaceutique. (Ch. de Tourtoulon, *La Chirurgie d'Albucasis*, *Revue des Langues romanes*, t. I, p. 4).

³ Lajard, *Roger de Parme et Roger de Baron*, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 518.

⁴ Quesnay, *Recherches critiques et historiques sur l'origine, sur les arts et les progrès de la chirurgie en France*, 1744, in-4°. — Voir à la suite J. de Vaux, *Index funer.*, p. 4. — Lajard, *ibid.*, pp. 513, 514. — Nous savons par Lanfranc, que Léon Franco passa par Lyon et dédia sa *Practica* à Philippe-le-Bel. (Hunting, *Donat*, 7). — Renan, *Les Rabbins français*, *Hist. littéraire*, t. XXVII, p. 627.

Assurément tous ne s'établirent pas à Montpellier, mais la plupart durent s'y arrêter, en arrivant, comme les papes de la même époque, par le port de Maguelone, Aiguesmortes n'existant pas encore. Ils exercèrent une influence directe et indirecte sur notre École. On a même prétendu que Roger fut chancelier de notre Faculté¹. Ce qu'il est moins plausible de croire, c'est que les chirurgiens français fussent «presque tous idiots (sachant à peine leur langue), tous laïques, vrais manœuvres, et si ignorants qu'à peine trouvait-on parmi eux un chirurgien rationnel»².

Quoi qu'il en soit, il existe à la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier quatre manuscrits du plus haut intérêt: le numéro 89, du XIII^e siècle, *Chirurgia magistri Rogerii*, avec une série de lettres

¹ *Catalogus manuscriptor. bibl. regis Paris.*, t. IV, pp. 297, 306. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. II, p. 416. — Rogerius Salernitanus cancellarius Universitatis Monspelienensis; ejus chirurgica prodiit Venitiis 1499. (Stephan, Hieron de Vigiliis von Creuzenfeld, *Bibl. chirurg.*, Vindole, 1781, 2 vol. in-4^o). — Le nom de Roger de Parme n'est qu'une seule fois mentionné dans Astruc (*Mém. pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, Paris, 1767, in-8^o). — «Plusieurs écrivains, notamment Haller Tiraboschi, *De Vigiliis*, le P. Affa, Sprengel et l'auteur anonyme d'une *Bibliothèque de chirurgie* publiée à Vienne, en 1781, disent, en alléguant des manuscrits qu'ils n'ont point vus, que Roger avait été chancelier de l'Université de Montpellier... Les registres de l'Université, pour le XIII^e siècle, n'ont pas été conservés... La collection des portraits des chanceliers que possède la Faculté de médecine de cette ville, ne commence qu'à Ranchin, qui vivait dans le XVI^e siècle. Nous n'en sommes pas moins portés à croire, avec feu le docteur Amoureux et avec MM. Broussonnet et Kühnholtz, qu'il n'existe aucune raison suffisante pour admettre que Roger de Parme ait rempli à Montpellier les fonctions qu'on lui attribue». (F. Lajard, *Roger de Parme et Roger de Baron*, *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 515, 517).

² Eloy, *Dict. hist. de la Médecine*, édit. de 1788, t. III, p. 14. — Lajard, *ibid.* — «La traduction manuscrite de la *Chirurgie* d'Albucasis, que j'ai procurée à la Bibliothèque, par l'ancienneté de l'écriture me paraît antérieure à toutes les versions latines». (Prunelle, *De l'influence exercée par les Médecins sur la Renaissance des Lettres*, Montpellier, 1809, p. 109). — «On cite dans l'ouvrage de médecine intitulé צריחה (Oxford, n^{os} 2131 et 2135 I et Vienne, CLXI) un Nathan de Montpellier. «D'un autre côté, dans le manuscrit de Paris 1122, il y a deux fragments d'un *Traité de chirurgie* en 61 chapitres d'un élève de Nathan de Montpellier et on se demande, dans le catalogue, si ce Nathan n'est pas identique à Nathan de Falagéra, l'auteur de l'ouvrage intitulé «Baume du corps», qu'on trouve dans plusieurs manuscrits. Sur l'identité de ces deux Nathan, qui reste pour le moment douteuse, on peut consulter M. Steinschider dans l'*Archiv für pathologische anatomie and Physiologie und für klinische medicin*, t. XI, p. 330, et sur un ouvrage sur les traductions hébraïques, p. 842». (Renan, *Les Ecrivains juifs français du XIV^e siècle*, *Hist. littéraire*, t. XXXI, p. 730).

ornées et de nombreuses figures coloriées représentant les opérations et les instruments dont il est question dans le texte. Le 89 *bis*, inscrit sous le même titre, est incomplet; la désignation et l'attribution en sont erronées, puisqu'il est de Bruno Longoburgiensis, Bruno de Calabre, un des compagnons d'Albucasis. Le catalogue ne mentionne pas le 89 *ter* qui contient la *Pars tertia Albucasis*. Le 95, bel in-folio très précieux, avec enluminures sur velin de 140 pages à deux colonnes, est une traduction romane de la *Chirurgia: Ayssi començan la paraulas de Albucasin* ¹.

Après les papes et les évêques, ce sont les rois d'Aragon Jayme I^{er}, en 1272, et Jayme II, en 1281, qui dénoncent l'audace des praticiens, juifs ou chrétiens, se dérochant aux épreuves et dont l'ignorance compromet à la fois la vie des hommes et le renom de Montpellier ². Ils enjoignent à leurs lieutenants et à leurs officiers de punir les réfractaires des deux sexes, dès la première réquisition de la Faculté. Philippe VI devait, en août 1331, renouveler ces mêmes dispositions.

Si les règlements étaient quelquefois éludés, le corps professoral ne craignait pas de les rappeler et d'en exiger le respect, comme en témoignent, en 1281, les protestations du vice-chancelier auprès de l'official et de l'évêque contre l'admission de Jean de Chypre à prêter serment, bien que non gradé ³; en 1289, ses plaintes à Nicolas IV qui avait accordé la licence à Ermengaud Blaise, indigne, paraît-il, d'une telle faveur et la sommation de l'Université de médecine à l'official de Maguelone qui avait ainsi violé les statuts ⁴. Le Pape nomme une

¹ *Depicta sunt in hoc volumine instrumenta chirurgiæ*, 207.

² *Illorum audaciam reprimamus, qui presumunt sine examine et licentia praticare, per quod non solum nomen sed fama ejusdem studii denigratur, sed et multa incumbunt mortis pericula et rerum dispendia inferuntur. Et ideo prohibemus in perpetuum et districte omnibus utriusque sexus, Chistianis et Judeis, ne quis audeat in facultate medicine aliquod officium practicandi exercere, nisi prius ibi examinatus et licentiatus fuerit.* (Lettre patente de Jayme I^{er}, 20 juillet 1272, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, n° 14, p. 202. — Lettre de Jayme II, 13 avril 1281, *ibid.*, n° 16, p. 207). — *Hist. gén. de Languedoc*, t. IV, p. 38; édit. Privat, t. IX, p. 38.

³ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 15, p. 203.

⁴ Sommation faite à l'officialité de Maguelone, *Cartulaire de l'Université de Maguelone*, n° 18, t. I, p. 209.

commission spéciale pour juger l'affaire, ce qui prouve et l'efficacité des recours à Rome et la réalité du contrôle pontifical¹.

Le médecin, qui exerce une profession libérale, n'est pas tenu au désintéressement absolu. Aussi faut-il voir quelles précautions prennent les docteurs de Salerne et de Montpellier pour s'assurer le paiement des honoraires que prodiguent les malades tant qu'ils souffrent, qu'une fois rétablis ils négligent trop souvent d'acquitter².

¹ Le Livre des Privilèges de l'Université de Montpellier, f° 71. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 79. — «On verra Nicolas III annuler, en 1278, sur la requête de notre Université de Montpellier, certaine licence conférée, contrairement à ses statuts par l'official de Maguelone. (Bulle du 1^{er} octobre 1278, Germain, *L'École de médecine de Montpellier*, *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. VII, p. 298). — Il y a là évidemment une erreur. Cette bulle n'existe pas. Il s'agit du pape Nicolas IV et de la bulle du 1^{er} octobre 1289.

² Bulle de Nicolas IV, 1^{er} octobre 1289, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 19, t. I, p. 209.

*Dum dolet infirmus medicus sit pignore firmus;
Ægro liberato dolet de pignore dato:
Ergo petas precium, patienti dum dolor insat;
Nam dum morbus abest, dare cessat, lis quoque restat;...
Est medicinalis medicis data regula talis;
Ut dicatur; da, da, dum profert languidus ha! ha!*

Regimen Sanitatis (Collectio Salitern., c. V, p. 103). — Vieillard, *L'Urologie*, p. 232.

*Ne laterem fortasse laves, ne semen in agro
Abscondas sterili, firmis vincire memento
Pactorum laqueis...
Dum dolor exerceat ægrum, dum major in illo
Dandi fervet amor, se pignore pactio firmet,
Defervente mali motu gelidus recidiviat
Torpor avaritiæ: frigescit gratia doni,
Incipit et medicus gravis ac onerosus haberi,
Cujus opus minuit ingratus et improbat æger
Et meritum attenuat, vacuumque recedere cogit.*

(Gilles de Corbeil, *De laudibus et virtutibus compositorum medicaminum*, ap. Choulant, p. 198).

*Duo deprehendi eos fideliori tenuisse memoria, et frequentius in eorum operatione versari. Alterum quidem Hippocratis est (sed ibi vergit ad alium intellectum): ubi, inquit, indigentia, non oportet laborare, et revera inopportunist et inofficiosum opinantes dare operam indigentibus et eis qui nolunt aut nequeunt: vel solis verbis eorum plene gratiam referre mercedis. Alterum profecto est, non, quod meminerim, Hippocratis, sed diligentium adjectio medicorum: dum dolet accipe. Occasio siquidem exigenti maxime opportuna est, cum dolor exerceat ægotantem, sibi que cooperantur languentis exulceratio et avaricia medentis. (Jean de Salisbury, ap. Riolan, *Curieuses recherches sur les Escholes de médecine de Paris et de Montpellier*, p. 79). — Vieillard, *L'Urologie*, p. 233.*

En même temps, la cherté des médicaments en provoquait la falsification. Sous ce rapport, les apothicaires de Montpellier ne devaient être ni pires ni meilleurs que ceux des autres villes. Il est vrai que le prestige de l'École de médecine en augmentait le nombre et les prétentions. Gilles de Corbeil les poursuit de la même haine que les docteurs de cette ville ¹; et, à propos de l'électuaire Diaprunis, qui pouvait être préparé, soit avec du miel, soit avec du sucre, il leur reproche de compromettre la vie des malades non moins que la réputation des médecins ². Ce qui ne l'empêche pas, à son tour, de les engager à varier la couleur de l'onguent *populeum* avec du bois de santal, du safran, de la rose rouge ou du camphre, afin d'accroître les honoraires ³ en persuadant au malade qu'on lui administre un nouveau remède.

La pharmacie étant une des formes de la bienfaisance, le clergé devait s'y intéresser et la favoriser de son mieux. Un chapitre général de l'ordre des Frères-Prêcheurs décide même d'entretenir au couvent de Montpellier, comme au sanctuaire de la médecine, vingt-quatre frères convers français ou allemands, italiens, espagnols ou polonais pour

¹ *Quos non artis amor, non fama, sed ambitiosi
Incitat et pungit venalis gratia quæstus;
Non male præsumant genus hoc tentare medendi,
In quo plus valet ars, quam præcepta alea casus.*

(Gilles de Corbeil, *De laudibus et virtutibus compositorum medicaminum*, édit. Choulant, p. 170).

² *Qui vendunt species et aromata, pharmacopolæ,
Qui pigmenta colunt: qui dum sua pondera mutant,
Et trutinas fallunt, et formas conficiendi
Fraudis adulterio viciant,...*
Accelerant morbos, et testamenta resignant.

(Gilles de Corbeil, *ibid.*, édit. Choulant, p. 257).

³ *Expedit unguenti medicum variare colorem:
Res eadem data multotiens sub compare forma
Respuitur...*
*Discolor unguenti species variata frequenter
In cura ægroti probat artificem studiosum
Atque manum medici dono prægnante decorat.*

(Gilles de Corbeil, *ibid.*, édit. Choulant, p. 185).

s'exercer dans cet art, qui était une double application de la science et de la charité ¹.

Car molt y et arbres plantés
Et herbas et bonnes michines
Dont faict les bonnes méchines ².

De tous les symptômes de maladies, celui qui paraît avoir le plus préoccupé les médecins du Moyen âge et exigé la plus prompte consultation, c'était le frisson, «*Frachaus sentoit*, de fièvre se douta» ³.

Moi dist uns mires qui iert de Besançon,
Que me donna herbes et puisson;
Que en mon cors avoie grant frison ⁴.

Le xix^e siècle a glorifié Pasteur pour avoir découvert le remède à la rage dans l'injection même des moelles rabiques dont la dessiccation atténue la virulence. Or, dès 1130, le Moyen âge possédait un remède, analogue, sinon aussi efficace, contre les morsures et le venin des animaux, la thériaque, *antidotum thyriacum de corpore serpenti dicitur* ⁵. On la fabriquait avec des sécrétions de l'animal ou de son corps mis en poussière et, pour l'avoir bien pure, on apportait un grand soin à la confection des triacliers où elle restait en réserve. Après Venise, ce fut

¹ Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 45. — Contrairement à ses habitudes, il n'indique à ce sujet aucune référence. Nous avons en vain étudié tous les actes des chapitres généraux (Martène, *Thesaurus novus anecdotorum, acta capitulorum generalium Prædicatorum*, t. IV, col. 1669-1964), nous n'y avons pas trouvé cette décision qui a pu être une coutume, mise en pratique sans avoir été l'objet d'une décision solennelle. N'y a-t-il pas encore à Florence, au couvent du même ordre à Sancta Maria novella, une pharmacie : *Qui et suis opibus medicum domum acciere non possunt ad nos veniunt. Ibi quæ necessaria sibi sunt, omnia consequuntur*. (Passerini, *Storia degli stabilimenti di beneficenza della città di Firenze*, pp. 859-860. Voir p. 860 avec quelle prodigalité on soignait les malades). — Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 224.

² Poème de Robert le Diable, ap. Dom du Bourg, prieur de Notre-Dame-d'Auteuil, *Frère Gabriel*, p. 229.

³ Auberon, vers 1716.

⁴ *Amis et Amiles*, vers 1195-1197.

⁵ Foulcher de Chartres, ap. Laborde, *Notice sur les émaux du Louvre*, 1853, II^e partie, p. 526.

précisément Montpellier qui eut le privilège et la réputation de produire la meilleure¹.

L'*Acharistum antidotum*, souverain contre les maladies de poitrine, est qualifié d'ingrat, parce que l'effet en est si prompt², qu'il fait douter de la gravité du mal et permet d'en attribuer la guérison à l'action de la nature plutôt qu'à l'ordonnance du docteur³.

1

C'on trait triacle de serpent,
Qui molt a grand mestier sovent
A ce qui sont envenimé. (*Bible Guyot*, vers 3510-2511).

— Voir *De Triacle et de venin*, nouveau recueil de contes dits *fabliaux* du XII^e et XV^e siècles, collection Legrand d'Aussy, Barbazan et Méon, par Achille Jubinal, t. II, pp. 360-371. — La thériaque fut, paraît-il, imaginée par Mithridate, roi du Pont, rival de la République romaine et qui, craignant d'être empoisonné par ses émissaires, essaya sur les prisonniers et sur lui-même tous les contrepoisons. A la suite de ses expériences, il composa un électuaire *monstrueux*, *theriaci* (θηριακό, bête venimeuse), le plus complexe de tous les antidotes, mélange de cinquante-quatre substances dont la chair de vipères la plus propre à guérir de toutes les morsures vénimeuses. «Elle réussit dans mille cas qui semblent opposés, parce qu'il a mille rôles favorables à la santé; elle réunit, pour ainsi dire, tous les goûts possibles de tous les estomacs». La science moderne ne partage plus l'enthousiasme de Bordeu vis-à-vis de cet électuaire... Christophe de Jussieu rapporte (1708) qu'ayant fait mordre par des vipères six chiens, les trois seuls qui avaient pris de la thériaque furent sauvés. Nous dirons avec Mérat, que «la composition monstrueuse appelée thériaque ne doit pas être entièrement rejetée du domaine de la thérapeutique». (Ernest Labrée, ap. *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, verbo: *Theria*, II, *Thérapeutique*, t. XVII, pp. 473, 475 — Cf. Edme Bourgoïn, verbo: *Thériaque*, I, *Pharmacologie*, *ibid.*, p. 470). — Voir intéressant *Discours sur la thériaque et ingrediens d'icelle faicte à Montpellier par L. Catelan, M^e apothicaire en la dicte ville*, in-12, 313 pages. (Bibl. de l'École de médecine, n° DC 156.). — A la page 100 il s'occupe des «bulbes blancheastres et longuets qui se treuvent en quantité parmi le sablon de nostre plage es environs de Maguelone et ailleurs». — Encore en 1724, la faculté de médecine de Saragosse consultera un médecin sur la thériaque: *Epistola scripta a B. D. Laurentio de Arius, primario professore Facultatis medicinæ Cæsaraugustanæ, ad R. F. Franciscum Chicoyneau, cancellarium Universitatis nostræ et Responsum, de theriaca conficienda*, 12 septembre 1724. (Arch. de la Faculté de médecine de Montpellier, *Liber congregationum*, pp. 492, 493).

2

*Fertur Acharistum sine munere: nam suus actus
Sic celer et properus et præmaturus habetur,
Sic quoque præcelerat optatæ dona salutis
Quod medicum donis et munere privat honoris,
Et facit ingratum oculis discedere laxis.*

(Gilles de Corbeil, *De laudibus et virtutibus compositorum medicaminum*, édit. Choulant, p. 71).

3

*Gratior esse solet medico (lenta salus), magis obligat
Impregnatque manum donis et nomem honore ægrum.
Lentus salus....
Gratior, esse solet medico. (Id., *ibid.*).*

Certaines drogues, comme le diamargariton, mixture où entrent deux sortes de perles ¹, *les dus margarites*, restent spéciales aux riches dont le traitement doit dépasser le prix normal; on le fabrique en broyant les gemmes les plus précieuses et en réduisant l'or en une poudre additionnée d'ambre ². Les pauvres ne peuvent donc profiter de cette recette dispendieuse; mais Gilles de Corbeil croit les consoler en leur persuadant avec ironie que la meilleure hygiène consiste à prendre, non des mets succulents et de bons vins, mais simplement les fruits de la terre et l'eau de source ³.

Les docteurs ayant intérêt à proportionner les drogues à la fortune des clients, comment s'étonner que la pharmacopée fût subordonnée à la richesse ⁴?

Que cette préoccupation de lucre, si fatale aux malades, contraste avec le désintéressement des vocations religieuses !

Dès le I^{er} siècle, l'Église fait de la charité la première des vertus. Durant l'ère des persécutions, elle l'exerce à domicile par le ministère de l'évêque «père des fidèles» ⁵, et du diacre «ses oreilles, ses yeux, sa bonté, son cœur et son âme» ⁶. Avec la paix et la liberté religieuse surgissent de toutes parts des œuvres innombrables et incomparables, *Brephotrophia* pour les enfants trouvés, *Orphanotrophia* pour les orphelins, *Gerontocomia* pour les vieillards, *Nosocomia* pour les malades

¹ Vieillard, *L'Urologie*, p. 250.

² *Aggravet hic medicina manum: sumtus onerosos
Exigat: hic positas debet transcendere fines,
Contundat gemmas, molat aurum, misceat ambram.*

(Gilles de Corbeil, *De laudibus et virtutibus compositorum medicaminum*, édit. Choulant, p. 79).

³ *Quæ via curandi morbos, quæ causa fidelis
Certa medela malis, nisi parcæ sobria vitæ
Regula privatis plerumque accomoda mensis?
Plus aqua, plus tenuis sub tecto paupere victus*

(*Ibid.*, édit. Choulant, p. 80).

⁴ *Empta solet care multum medicina juvare:
Si quæ detur gratis, nil affert utilitatis.*

(*Coll. Salern.*, p. 514). — Vieillard, *L'Urologie*, p. 251.

⁵ *Constitut. apostol.*, lib. V, c. 1.

⁶ *Ibid.*, lib. II, c. 44.

et infirmes, *Xenodochia* pour les voyageurs ou pèlerins ¹, car, dit saint Isidore, c'est l'évêque qui doit prendre soin des pauvres, nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, héberger les voyageurs, protéger les veuves et les orphelins, racheter les captifs ². Au VI^e siècle, comme il est dit dans un capitulaire carolingien, tous les hôpitaux sont réputés lieux saints ³.

Le Moyen âge ignore la charité légale, cet impôt forcé sur le peuple, distribué non gratuitement par des fonctionnaires, c'est-à-dire des salariés. Il pratique, en revanche, la charité qui s'inspire de la fraternité, et ne vit que de sacrifices. Sous la féodalité, comme pendant « la barbarie, la volonté d'arrêter les souffrances populaires se trouve dans les doléances des conciles » ⁴. Ceux de Reims en 813, de Paris en 829, d'Aix-la-Chapelle en 836, notamment, ordonnent, même aux prélats, de faire asseoir à leur table quelques indigents ⁵. Ainsi Louis IX « touz les jours donnoit à mangier à grant foison de povres, sans ceux qui mangeoint en sa chambre ; et maintes foiz vi que il meismes lour tailloit lour pain et donnoit à boire » ⁶.

Cependant les milliers de petites congrégations, vouées de tous côtés au soin des malades, demeuraient isolées, localisées, n'ayant ni le lien d'une vie commune et la tradition des mêmes observances, ni la conformité et la force qu'assurent l'unité de direction en même temps que la pensée d'une organisation complète de l'assistance publique.

¹ « Le mot de *xenodochium* s'appliquait aux maisons où l'on ne recevait que les pauvres passants ». (Merlet, *Introduction aux Archives de Chateaudun*, 1867, p. xi).

² S. Isid., *De Eccl. off.*, lib. II, c. 5, n. 18, 19.

³ *Nosocomium id est, venerabilis locus in quo ægroti homines curantur*. (Muratori, *Rer. italic. scriptor.*, t. I, p. 587).

⁴ Heraldi, *Capitul.*, c. 18, 108. — Hincmar, c. 9, 10. — Brune, *Hist. de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit*, Paris, Picard, 1892, p. 14.

⁵ Picot, *Séances et Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, septembre-octobre 1896, p. 6). — Cf. Alexandre Monnier, *Hist. de l'Assistance dans les Temps anciens et modernes*, Paris, 1856, ch. III, pp. 139-280. — Voir le travail très bien fait et très intéressant de M. Cros-Meyrevieille, vice-président de la Commission des Hospices de Narbonne, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique : *L'Administration du Patrimoine des pauvres*, Paris, Masson, 1906.

⁶ Jean sire de Joinville, *Hist. de saint Louis*, ch. cx, 464, édit. Natalis de Wailly, MDCCCLXVIII, p. 248.

Il faut descendre jusqu'au XII^e siècle pour découvrir des statuts généraux qui déterminent et assurent le service des pauvres et des malades¹.

Le souffle des croisades qui soulève l'Europe vers l'Orient, suscite, en même temps que des ordres militaires pour la délivrance du Saint-Sépulcre, des ordres hospitaliers pour le soulagement de toutes les misères. Et Montpellier, qui avait créé la première école de médecine en France, a le mérite de donner alors naissance au «premier hôpital de la chrétienté»².

A l'ombre des temples, centres essentiels de la vie religieuse, près des cathédrales, dont les origines se confondent avec celles de l'épiscopat, autour des monastères où accourent les plus fidèles serviteurs du peuple, s'élèvent alors des aumôneries et asiles³, hospices et hôpitaux, maisons ou hôtels-Dieu, refuges et léproseries⁴, où tout le monde est admis sans

¹ *Liber diurnus*, édit. Sikel, pp. 61 et 63. — Delaville le Roulx, *De prima Hospitaliorum origine*, Paris, 1885. — Du même, *Cartulaire général des Hospitaliers*, Paris, 1891, in-f°, I, 62. — Le Grand, *Les Maisons-Dieu, Revue des Questions historiques*, t. LX, p. 102. — «L'autorité épiscopale était souvent impuissante à réprimer des désordres et des abus entretenus par les seigneurs laïcs. Ce qui manquait à ces communautés éparses partout, c'était le lien le plus ferme d'une autorité centrale et unique. Ce lien, appliqué pour la première fois aux ordres mendiants, fut la source de leur développement, comme aussi de la prospérité des ordres hospitaliers-militaires. Il ne faut pas non plus chercher ailleurs la cause principale de l'éclat jeté aux XIII^e et XIV^e siècles par l'ordre du Saint-Esprit, sorti, comme ceux que nous avons nommés, d'un humble hôpital. Par là est expliquée l'origine de ces communautés qui desservent les hôpitaux aux XII^e et XIII^e siècles, comme aussi leur unanimité à suivre la règle canoniale. (Brune, *Hist. de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit*, Paris, 1892, p. 23). — Cf. La *Discipline* de Thomassin, t. III, part. I, t. II, ch. cxi. — «Autant de maisons-Dieu, autant de communautés différentes. C'était le vice de cette organisation; ce fut une des causes de sa ruine». (Léon Gautier, *Hist. de la Charité*, ap. *Etudes et Travaux historiques*, 2^e édit., p. 33).

² Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, Paris, 1731, t. II, p. 196. — Mohesen, *Comment. de medicis equestri dignitate ornatis*. Berolini, sive anno (?). — Gautier, *Abrégé de l'Histoire des Frères hospitaliers de l'Ordre du Saint-Esprit*. Paris, 1653.

³ Léon Le Grand, archiviste aux Archives nationales, *Les Règles de l'Hôtel-Dieu de Pontoise*, in-8° de 54 pages, 1871; *Les Maisons-Dieu, leurs Statuts au XIII^e siècle; leur Régime intérieur au Moyen âge*, *Revue des Questions historiques*, t. LXXII, pp. 95-134. — Alexis Chevalier, *L'Hôtel-Dieu de Paris et les Sœurs Augustines*, Paris, Champion, 1902, in-8° de xxiv-553 pages. — Ces sœurs que la Révolution avait respectées et maintenues, auxquelles la Terreur vota même un supplément de cent livres pour un nouveau costume, la République des Loubet et des Fallières les a odieusement expulsées.

⁴ Elisabeth Speckman, *Les Hôpitaux et les Léproseries, Medicinal hospital*, ap. *The Dublin Review*, octobre 1903, pp. 283-293. — Nous avons déjà parlé des léproseries. (Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, pp. 257-258). — M. Léon Le Grand a publié, dans le *Bulletin*

distinction ni exclusion de race ou de condition, de nationalité ou de religion. «Soldats et bourgeois, religieux et laïques, juifs et mahométans, se rendaient au besoin à l'Hôtel-Dieu et étaient tous reçus, car tous portaient l'insigne de pauvreté et de misère»¹. Ainsi rencontrait-on à l'hôpital-mage de Béziers, Allemands et Bourguignons, Hongrois et Savoisien, Espagnols et Gascons². Les portes de Maguelone n'étaient-elles pas ouvertes *etiam Judæis et Sarracenis*³?

Bien que les routes, alors si dangereuses, ne fussent pas entretenues, on ne se déplaçait pas, alors, guère moins qu'aujourd'hui⁴. On s'était donc ingénié à multiplier les hôtelleries le long des chemins, surtout aux portes des villes où l'insécurité des temps obligeait à relever de bonne heure les ponts-levis, ce qui exposait les retardataires à passer la nuit sans gîte et sans nourriture : *In quo pauperes Christi fideles et peregrini ibidem transeuntes eleemosinas et refectioes et alia caritativa subsidia recipi consueverunt*⁵.

Saint Benoît avait recommandé à ses moines de soigner avant tout les malades⁶. A cette intention se forment des corporations et des congrégations, avec des familiers, donnés ou oblats, dominés par le même sentiment de foi en Dieu et d'amour du prochain, qui s'interdisent de rien retenir pour eux, en dehors de la simple nourriture et

du Laboratoire expérimental de viticulture et d'œnologie de la maison Moët-Chandon, une intéressante étude sur la léproserie d'Épernay. — Le règlement de 1525 conservé aux Archives nationales, élaboré à la suite d'un accord entre les habitants et l'abbaye de Saint-Martin, nous révèle la charité aussi délicate que généreuse des religieux, qui nourrissaient les hôtes de pain blanc et d'œufs, de viande et de poisson avec deux pintes de vin par jour, l'un de vin fin, l'autre de vin ordinaire. (*Revue des Questions historiques*, t. LXXV, p. 276).

¹ Léon Brièle, *Arch. de l'Hôtel-Dieu de Paris* (1157-1300), Notes, Appendices et Tables par E. Coyecque, in-4° LXI-663 pages, Imp. nat., 1894, t. I, p. 63. — Cf. Règles de Saint-Jean-de-Jérusalem, XVI; d'Aubrac, II; d'Angers, VII; du Saint-Esprit; d'Amiens, XXIV; de Paris, XXI. — Léon Lallemand, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 196.

² *In quo talium sic transeuntium magna multitudo cotidie ac confluit et inibi recipi die nocteque consuevit.* (Denifle, *La Désolation des églises, monastères et hôpitaux de France pendant la Guerre de Cent Ans*, t. I, p. 527, n° 230).

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. IV, p. 132.

⁴ Léon Lallemand, *ibid.*, t. III, p. 115.

⁵ *Id.*, *ibid.*, t. I, p. 118.

Voir ci-dessus, ch. XXV, p. 322. — Daremberg, *L'École de Salerne*, p. LXI.

d'un modeste vêtement¹. Tout autre prélèvement serait taxé de vol et de sacrilège: *Quidquid præter necessarium victum ac simplicem habitum de altero retines, tuum non est, rapina est, sacrilegium est*². «Il n'est pas convenable que les maîtres, c'est-à-dire les malades, manquent de nécessaire, alors que les serviteurs (frères et sœurs) jouissent du superflu: *Quia non est bonum dominos egere et servos splendide vivere*³. Rien n'est encore trop beau pour rendre utile et orner la maison des pauvres et des malades, où, suivant l'inscription du Saint-Esprit à Dijon, ils trouvent leur nourriture et leur asile, véritable maison des maisons, comme la fleur des fleurs,

*Ut rosa flos florum, sic est domus ista domorum;
Nam pupillorum est cibus et requies miserorum*⁴.

Une fois admis, les malades sont soignés jusqu'à complète guérison ou jusqu'à leur décès, *Donec a suis infirmitatibus vulneribus et languoribus liberarentur aut decederent*⁵. Et combien admirable la pieuse sollicitude dont ils sont entourés; de plus instructif que l'hygiène dont ils sont l'objet⁶; de plus édifiant que les sentiments qu'on leur inspire⁷!

Au XII^e siècle, «l'esprit de charité part du Midi de la France et la gagne tout entière»⁸. Les religieux qui suivaient la règle de saint Augustin, dit Hurter, se consacraient plus particulièrement au devoir

¹ Philippe de Beaumanoir, *Les Coutumes de Beauvoisis*, LXI, § 5. — Luigi Vitali, *La Beneficienza in Milano*, p. 305. — Léon Le Grand, *Maisons-Dieu*, p. xxxviii. — Léon Lallemand, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 60. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, t. II, pp. 354-360.

² S. Bernard, *Epist.*, Lettre à Foulque, vers 1120. — Migne, *Patrol. lat.*, t. CLXXXII, pp. 86 et 107.

³ Règles de Troyes, XLIV; Lille, VII; Amiens, XXXIX; Paris, XLII; Angers, IX; Florence, ap. Passerini, *Du Patrimoine des Pauvres*, p. 843. — Léon Lallemand, *ibid.*, p. 190.

⁴ C. Peignot, *Hist. de la Fondation des Hôpitaux du Saint-Esprit de Rome et de Dijon*, (Extrait des *Mém. de la Commission des Antiquités de la Côte d'Or*, 1838, in-4°, p. 8). — Léon Lallemand, *ibid.*, p. 160.

⁵ Denifle, *La Désolation des églises, monastères et hôpitaux de France*, t. I, n° 166, pp. 60 à 62.

⁶ Hurter, *Tableau des Institutions et des Mœurs de l'Église*, t. II, ch. II, p. 190.

⁷ Léon Le Grand, *ibid.*, pp. 201, 208 et *passim*.

⁸ Voir Léon Le Grand, *La Prière dans les Hôpitaux de l'Ordre Saint-Jean-de-Jérusalem* (Bibliothèque de l'École des Chartres, 1896, pp. 325-338).

d'humanité¹. Nous avons vu avec quelle délicatesse et quelle générosité les chanoines de Maguelone exerçaient l'hospitalité: *Pax in eleemosyna et hospitalitate, liberalitas et munificentia*²; or, c'est un fils de son Église³, qui a l'initiative et le mérite de fonder pour les malades et les miséreux, les enfants et les vieillards, l'ordre du Saint-Esprit, que loue le grand pape Innocent III, comme l'institut par excellence⁴.

Ce pape nous apprend que Montpellier fut le berceau et Gui le fondateur de cet établissement⁵, placé sous l'invocation de Celui que le roi Robert implore dans sa prison comme le père des pauvres, *Veni pater pauperum*⁶. Hélyot, Hurter, Germain et tous les documents désignent, en effet, Gui comme fils de notre Guillem VII, de ce seigneur de Montpellier qui fut un des premiers à reconnaître la légitimité d'Alexandre III, se déclara son vassal, son homme-lige et, bien qu'allié par sa femme, Marguerite de Bourgogne, à Frédéric Barberousse, n'hésita pas à repousser les séductions de l'empereur et refusa de lui livrer le grand pontife lorsqu'il vint pour la seconde fois à Maguelone⁷.

Guillem VII eut quatre fils et cinq filles. L'aîné, Guillem VIII, hérita de la seigneurie patrimoniale; le second, Burgondion, à cause du pays de sa mère, mourut en 1184, laissant ses biens à ses frères ou sœurs⁸.

¹ De Charmasse, *Hôpital du Saint-Esprit d'Autun*, p. 208.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, pp. 101-142.

³ *Id.*, *ibid.*, t. I, ch. VII, p. 285.

⁴ *Sane, sicut multorum veridica relatione didicimus, hospitale Sancti Spiritus, quod apud Montem Pessulanum dilecti filii fratris Guidonis sollicitudo fundavit, inter cætera novæ plantationis hospitalia et religione fulget et majoris hospitalitatem charitatis exercet, sicut hæc eorum eleemosynas sunt experti, plenius didicere.* (*Univ. Arch. Episcop.*, 22 avril 1198. Baluze, lib. VII, *Epist.*, 95). — Brecquigny, *Diplomata pontificia et regia ordini regulari et hospitali Sancti Spiritus Monspeliensi concessa*, Paris, Jacques Lefebvre, MDCCLXXXIII, 1 vol. en 2 tomes gr. in-f°, t. I, p. 140. — Migne, *Patrol. lat.*, t. CCXIV, *Innocent. III litter.*, t. I n° xcvi, col. 85. — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 96. — Léon Lallemand, *Hist. de la Charité*, p. 142.

⁵ *Innocent. III Epist.*, *ibid.*

⁶ Paulinier, *Gui de Montpellier fondateur de l'Ordre du Saint-Esprit, Étude historique, Mém. de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, Section des Lettres*, t. V, p. 143. — L'abbé Paulinier, alors curé de Saint-Roch dans cette même ville, fut nommé, en 1870, évêque de Grenoble; il est mort archevêque de Besançon.

⁷ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, pp. 274-284.

⁸ Généalogie des Guillems, ap. Germain, *Liber Instrumentorum*, p. xxxvi.

Le troisième, Raymond, moine de l'abbaye de Grandselve, où son aïeul s'était fait religieux en 1146, devait être évêque d'Agde en 1192¹. Le quatrième, Gui, fut de la part de Guillem VII l'objet de dispositions spéciales².

Dans son testament du 29 septembre 1172, Guillem VII ne pouvait prévoir ni que Guillem Burgondion mourrait sans descendant ni que Raymond embrasserait l'état ecclésiastique. Imbu de l'esprit féodal, il tenait, avant tout, à faire un héritier et à maintenir l'héritage, à défaut de l'aîné, au cadet. Il légua donc à Gui mille sols melgoriens, mais entendit que, pendant six ans, il fût élevé dans la maison des Templiers pour entrer dans leur milice tant que ses frères cadets vivraient et sans profiter alors d'aucune substitution en sa faveur. S'ils venaient à mourir, celui qui deviendrait seigneur de Montpellier le ferait sortir du Temple et, moyennant vingt marcs d'argent, pourvoirait à son entretien³.

Aucun texte ne laisse soupçonner l'existence de Gui dans le Temple ou dans le monde; mais son nom, son âge, le prompt et brillant succès de la maison du Saint-Esprit semblent démontrer qu'il faut reconnaître en lui le grand prédécesseur de saint Vincent de Paul.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 262.

² *Gallia christiana*, t. VII, col. 679.

³ *Guillelmo, filio meo majori, relinquo universum honorem meum, et omnia jura mea, et omnia bona mea. Volo et mando quod filius meus major Guillelmus subministret necessaria Guillelmo, fratri suo honorifice; et, si forte inter se discordaverint, donet ei singulis annis xx marchas argenti, vel x solidos melgorienses tantummodo, in vita prenominati Guillelmi minoris; et his eum contentum esse volo. Guidonem filium meum ad nutriendum dimitto in cura et custodia domus Milicie Templi et fratrum Templi, et rogo quod nutriant et teneant eum ab hoc proximo festo, anno quo supra, usque ad vi annos; his vero vi completis, si Guillelmus, filius meus major, et Guillelmus meus minor, ambo vivi fuerint, deinde relinquo dictum Guidonem, filium meum, pro milite Templi Christi, et pro fratre domus Milicie Templi, cum x solidis melgoriensibus, quibus Guidonem, filium meum, contentum esse volo, et domum Milicie Templi similiter; et postea (in aliquam) substitutionem honorum meorum Guido, filius meus, non possit venire; sed tamen, si infra spacium horum predictorum vi annorum contingerit mori Guillelmum minorem filium meum, vel Guillelmum majorem filium meum, ille istorum filiorum meorum, qui superstes fuerit, dominus Montispessulani, recuperet Guidonem, filium meum, et subministret ei necessaria honorifice; et si forte inter se discordaverint, donet ei singulis annis xx marchas argenti, vel x solidos melgorienses, tantummodo, in vita hujus Guidonis, filii mei; et his contentum eum esse volo... Similiter si Guillelmus, filius meus minor, vel heres ejus legitimus ex conjuge, sine legitimo hærede ex conjuge decesserit, Monspessulanus et totus alius honor revertatur ad Guidonem, filium*

Et, d'abord, son nom était l'apanage des cadets de la maison de Montpellier, Guerregiat, fils de Guillem VI, Gui Burgondion, de Guillem VII, Gui Burgondion encore, de Guillem VIII¹. Si Guillem VII exigeait que son fils demeurât au Temple six ans, c'est-à-dire jusqu'à sa majorité, c'est que celui-ci devait être né vers 1160. Il y était placé comme mineur et pupille, tenu d'en sortir si ses frères venaient à décéder, libre de disposer de son avenir le jour où son aîné aurait par sa descendance assuré l'avenir du fief. Guillem VIII, marié en 1174 avec Eudoxie Commène, eut aussitôt une fille, Marie de Montpellier, déjà veuve en 1194², remariée en 1197³. Sa bigamie en 1187, dut contribuer à détacher Gui d'une filiation adultérine⁴.

Peut-on identifier Gui avec *magister Guido* qui figure dans des actes importants de Guillem VIII, en 1174 et de 1190 à 1195⁵? Assurément ce titre de *magister* s'appliquait aux chefs des communautés⁶; mais celle du Saint-Esprit existait-elle à la première date, alors que son fondateur était encore mineur et sous la tutelle du Temple? En revanche, on serait admis à tirer une présomption de parenté du désintéressement et de la générosité du même seigneur à l'égard du nouvel hôpital.

Quel autre qu'un Guillem eut été d'ailleurs capable de faire aboutir si vite une si merveilleuse entreprise? Il ne fallait rien moins que le

meum, si infra dictos vi annos, sicut supradictum est, in secularem vitam redierit, vel ad heredem suum legitimum. (Testament de Guillem VII, *Liber instrumentorum*, XCVI, p. 184).

— «Nous croyons trouver dans le blason même de Gui un nouveau témoignage. Ce blason est divisé en deux parties, d'après un usage qui s'est toujours conservé dans l'ordre du Saint-Esprit; à droite, l'écusson même de l'Ordre, à gauche, celui de la famille du grand-maitre. Or, si nous voyons d'un côté les armes de sable à une croix d'argent à douze pointes, et en chef un Saint-Esprit d'argent en champ d'or dans une nuée d'argent, l'autre côté reproduit un écusson d'argent chargé d'un tourteau de gueules, c'est-à-dire, le blason des nobles seigneurs de Montpellier». (Paulinier, *Gui de Montpellier, Mém. de l'Académie de Montpellier*, t. V, p. 141).

¹ Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. I, p. 29.

² *Liber Instrumentorum*, Généalogie des Guillems, p. xxxvi.

³ *Ibid.*, n° XXXIX, p. 60.

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. viii, pp. 323-324.

⁵ Brune, *Hist. de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit*, p. 30. — *Liber Instrumentorum*, n° CXVIII, LXXXVIII, LXXXIX, CXIX, CCCCXCV, pp. 252, 163, 166, 244, 680.

⁶ *Magister domus hospitalis*. (Donation à la maison Saint-Antoine de Lacalm, au diocèse d'Albi en 1083). Voir ci-dessus, ch. xxv, p. 339, note 2. — Brune, *ibid.*, p. 19.

prestige du nom et de la famille, de la fortune et de la situation sociale pour obtenir instantanément de nobles concours et l'éclatante prédilection du Saint-Siège.

C'est dans sa propre demeure, au faubourg de Villefranche, sur le chemin de Saint-Gilles, que Gui installe son hôpital; et bientôt ¹, au mois de juin 1197, Marie de Fabrègues et son mari, Bertrand de Montlaur, cèdent à Dieu et à l'hôpital du Saint-Esprit, aux pauvres qui l'habitent et à Gui son procureur et fondateur, en la personne de Guillaume de Agentia, son remplaçant, une maison avec jardin contigu, qu'ils tenaient en fief du seigneur de Montpellier, lequel intervient pour réduire ses droits, à un simple alleu et sans aucune redevance ². Plus tard, Guillem VIII légua mille sols melgoriens à la même maison, comme du reste à celle de Grandmont, deux fondations contemporaines, alors qu'il n'en donne que deux cents à l'hôpital de Saint-Guilhem et cent à la maladrerie de Saint-Lazare, deux œuvres établis par ses ancêtres ³.

L'ordre du Saint-Esprit, résumé de toutes les institutions et synthèse de toutes les œuvres catholiques, a été «l'un des plus grands événements de l'histoire du monde au Moyen âge» ⁴. Sans même tenir compte de deux cent vingt-huit maladreries, il possèdera cent quatre-vingt-cinq

¹ L. Guiraud, *La Paroisse Saint-Denis*, p. 67.

² Saulnier, *De capite sacri ordinis Sancti Spiritus ordinatio* MDXLIX. — Saulnier cite cet acte d'après un renseignement de son ami Gariel, mais sans en donner le texte. — Cf. Brecquigny, *Diplomata pontificia*, t. II, p. 70. — De Grefeuille, *Hist. de Montpellier*, t. II, p. 321. — L. Guiraud, *La Paroisse Saint-Denis*, p. 67. — «Quoiqu'en ait dit d'Aigrefeuille, il ne s'agit point dans la vente stipulée par Marie de Fabrègues et son époux de donation faite à Guido du sol où s'élevait déjà à cette époque, et sur la rive gauche du chemin de Castelnaud, l'hôpital du Saint-Esprit avec son église, mais bien d'un terrain situé du côté opposé de la route, sur les bords et en deçà du Verdanson». (*Id.*, *ibid.*, p. 72). — «Ce terrain devint le cimetière de l'hôpital. (*Id.*, *ibid.*, p. 74). — Sur les autres libéralités, voir L. Guiraud, *La Paroisse Saint-Denis*, pp. 71-74.

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xxv, p. 339. — *Ecclesie Magalone dimitto m. solidorum in honore emendo, de cujus fructibus fiat annuatim anniversarium, in festo Sancti Michaelis, pro anima mea et parentum meorum.* — *Hospitali Sancti Spiritus m. solidos.* — *Domui Grandis montis de Montarbezou m. solidos.* — *Hospitali Sancti Guillelmi cc solidos.* — *Cuique aliorum hospitalium l. solidos...* — *Cuique aliarum ecclesiarum Montispessulani l. solidos.* — *Infirmis de Ponte c solidos.* (Testament de Guillem VIII. (*Liber Instrumentorum*, XCIX, p. 193).

⁴ Léon Gautier, *Hist. de la Charité*, ap. *Études et Travaux historiques*, 2^e édit., p. 59.

hôpitaux¹; au siècle suivant quatre cents, plus deux cent quatre-vingts en Italie, cent vingt-huit en Espagne et en Portugal, trente-sept en Allemagne, tous groupés suivant leur filiation. L'ascendant de Gui dans le Midi est attesté par les colonies qui s'organisent aussitôt dans le rayon de Montpellier, à Mèze, à Clapiers, à Millau et à Largentière, à Brioude et à Bergerac et presque aussitôt à Marseille². Dès 1198, se multiplient les succursales dans les provinces ecclésiastiques de Narbonne et d'Auch, de Bordeaux et de Bourges, d'Arles et de Besançon où les religieux du Saint-Esprit sont introduits, en 1203, par le chevalier Jean de Montferrand, originaire assurément du comté de Melgueil³. Ici, l'histoire paraît si miraculeuse, qu'elle prête à une légende, dont nous retrouvons le sentiment touchant et naïf dans les miniatures des manuscrits.

Innocent III ayant fait venir Gui dans la capitale de la chrétienté lui reconnaît la possession de deux maisons, l'une près de Sainte-Marie au Transtévère, l'autre à la porte de Sainte-Agathe, dans un faubourg. Bien que le concile de Latran eut réagi contre le trop grand nombre de congrégations nouvelles, il recommande celle-ci, le 22 avril 1198, à tous les archevêques, évêques et prélats : « Nous avons appris par la bouche d'un grand nombre que l'hôpital du Saint-Esprit, que la ville de Montpellier doit à la pieuse sollicitude de son bien aimé fils, le frère Gui, brille entre toutes les nouvelles plantations par la piété et l'exercice d'une large charité : *Inter cœtera nove plantationis hospitalia et religione fulget et majoris hospitalitatem caritatis exercet*. Là, ceux qui ont faim sont rassasiés, les pauvres vêtus, les malades secourus; l'abondance des consolations est proportionnée à la grandeur de la misère, de sorte

¹ Procès-verbal de la visite de frère Jean Monetta, visiteur général, commencée le 28 août 1288, finie en mars 1289. (Brecquigny, *Diplomata pontificia*, t. II, p. 370). — M. Léopold Delisle conteste, il est vrai, plusieurs fondations dans le Nord et l'Ouest (*Journal des Savants*, Juin, 1893, pp. 317-333).

² Brecquigny, *Diplomata pontificia*, t. I, p. 110. — *Innocent. III Epist.*, édit. Baluze, lib. VII, ep. 95. — Migne, *Patrol. lat.*, t. CCXIV, *Innocent. III Epist.*, t. I, n° 94, col. 83. — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 95.

³ *Hospitalis Sancti Spiritus Bisuntini pauperum nostre dyocesis et alienarum ibi confluentium... receptaculum et sagenam*. (Castan, *Notes sur l'Hôpital du Saint-Esprit de Besançon*, gr. in-8° de vii-443 pages, pp. 145, 159). — Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, p. 144).

que le maître et les frères sont moins les hôtes des malheureux que leurs serviteurs, et, parmi tant de pauvres, ceux-là seuls sont les indigents, qui fournissent charitablement aux pauvres ce qui leur est nécessaire». *Ita ut magister et fratres ipsius istius domus non tam receptores dici debeant quam ministri indigentium et illi soli egeant inter pauperes, qui pauperibus necessaria charitative ministrant*¹.

Le 1^{er} juillet 1203, en reconnaissance de ces services, le Pape accorde aux frères et sœurs, ainsi qu'à leur famille hospitalière, la faculté d'ouvrir des oratoires et des cimetières, ordonnant aux évêques, dont il réserve l'autorité, d'approuver les prêtres recommandés par le maître de l'Ordre².

Le lendemain même, il croit devoir prévenir Gui que, sur sa demande, il prend «sous la protection de saint Pierre et la sienne l'hôpital du Saint-Esprit fondé à Montpellier et dans lequel il s'est enrôlé au service de Dieu». Il soumet à la juridiction de Gui et de ses successeurs tous les établissements de sa règle existant ou qu'il pourrait créer³; et la règle imposait d'avoir égard, pour le choix des maîtres, non à l'éclat de la naissance, mais au mérite et au savoir⁴.

L'année suivante, pour répondre au désir du seigneur de Montpellier, il lui envoie comme légat *a latere* le cistercien Raynier, qui sera remplacé par Pierre de Castelnau, et il lui adjoint «son bien aimé fils, le frère Gui, qui craint Dieu et consacre sa vie à toutes les œuvres

¹ *Innocent. III Epist.*, édit. Baluze, t. I, p. 53. — Brequigny, *Diplomatia pontificia*, t. I, p. 110. — Migne, *Patrol. lat.*, t. CCXIV, *Innocent. III Epist.*, t. I, n° 95, col. 83. — Potthast, *Regesta Pontifica*, n° 102.

² Brequigny, *ibid.*, t. II, p. 315. — Migne, *ibid.*, col. 113. — C. Peignot, *Hist. de la Fondation des Hôpitaux du Saint-Esprit de Rome et de Dijon*. (Extrait des *Mém. de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, 1838, in-4°). — Bouillier, *Fondation, Construction, Économie et Règlements des Hôpitaux du Saint-Esprit et de Notre Dame de la Charité, en la ville de Dijon*, 1649, p. 7. — Brune, *Hist. de l'Ordre du Saint-Esprit*, pp. 38-39.

³ *Statuentes ut omnes domos quas in præsentiarium juste habetis vel in posterum rationabiliter poteris adipisci, prædicto hospitali Spiritus Montis Pessulani, et procuratore earum, tibi, fili Guidoni, et successoribus tuis perpetuo subiacere debeant et humiliter obedire*. (*Innoc. III Epist.*, édit. Baluze, t. I, p. 53, n° 97; édit. Migne, *Patrol. lat.*, t. CCXIV, *Innocent III Epist.*, t. I, col. 85, n° 97. — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 102).

⁴ *Nec eligatur secundum dignitatem gentis, sed secundum vitæ meritum et sapientiæ doctrinam*. (Règle du Saint-Esprit, XXIV).

charitables»¹, comme le Souverain-Pontife l'écrit, le 10 juillet 1199, à Guillem VIII dont il espère amender la conduite en le séparant d'Agnès et en le rapprochant d'Eudoxie².

Le 19 juin 1204, Innocent III promulgue une bulle plus solennelle encore, où, après avoir fait valoir la vertu de la charité, il lui confie l'hôpital de Sainte-Marie in Saxia: «Sachant que, grâce à Dieu, la vertu de l'hospitalité est en grand honneur dans la maison du Saint-Esprit, nous unissons l'un à l'autre les deux hôpitaux, afin qu'ils aient plus de facilités à se rendre mutuellement de bons offices; celui de Rome, en implorant notre protection en faveur de l'hôpital de Montpellier; celui-ci, en procurant au premier des ministres plus aptes à l'hospitalité. Par cette union cependant, nous n'entendons point soustraire la maison de Montpellier à la juridiction de l'Église de Maguelone qui, ainsi que nous l'avons antérieurement réglé, conservera ses droits.

«Nous voulons qu'à la tête des deux maisons soit placé un seul maître pour les visiter, une fois chaque année, faire les règlements et les amendements nécessaires et pouvoir transférer les frères partout où leur présence lui paraîtrait utile. S'il arrive que le grand-maître entre, à Rome ou en deçà des monts, dans la voie commune à toute chair, les frères de l'hôpital de Sainte-Marie in Saxia enverront, sans délai, l'avis de sa mort à ceux de Montpellier, et ceux-ci délégueront deux ou trois d'entre eux pour procéder avec ceux de Rome à l'élection d'un nouveau maître. Que si, au contraire, le grand-maître mourrait à Montpellier ou au delà des monts, deux ou trois frères de Rome se rendraient à Montpellier pour l'élection»³.

Quel plus éclatant témoignage de la considération d'Innocent III pour Gui que cette union et cette solidarité qu'il veut assurer entre Montpellier et Rome !

¹ *Legatum a nostro latere virum quem invenimus secundum cor nostrum, fratrem Rainerium, hominem religiosum, timentem Deum, illuc duximus destinandum.* (Innocent. III *Epist.*, édit. Baluze, t. II, n° 297; édit. Migne, *Patr. lat.*, t. CCXIV, Innocent. III *Epist.*, t. I, n° CCXCVII-CCXCVIII, col. 861-862. — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 772 et 773).

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, pp. 321-346.

³ Brecquigny, *Diplomata pontificia*, I, 5. — Raynaldi, *Annal. eccles.*, t. I, ann. 1204, § LXXVI, — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 2248.

Mais le Saint-Père tient à garantir l'existence de toutes les fondations, et, par une faveur particulière, il ordonne que, dans leurs tournées annuelles, les frères quêteurs soient reçus au son des cloches, qu'ils aient accès dans toutes les églises, que, pendant leur séjour, tout interdit soit suspendu¹. Nicolas IV, Clément V, Grégoire X confirmeront ces privilèges².

Quel est le but essentiel de l'Institut? Quel serment impose-t-il aux postulants, *Religiosam vitam eligentibus*? «Se donner à Dieu et à ses seigneurs les malades»³, en les soignant à l'hôpital, *in quo divino obsequio mancipat*⁴. Et, c'est parce que ce ministère est le premier de tous, que les religieux de tout ordre sont autorisés à opter pour le Saint-Esprit⁵.

Comment s'étonner d'une telle prédilection, d'une sollicitude si vive pour les malades?

Gui était de Montpellier, foyer de la médecine, frère, croyons-nous, de Guillem VIII, dont la déclaration de 1180 atteste l'enthousiasme pour «cette science si excellente», qui traitait même de sacrilège, *contrarium*, toute atteinte à la liberté de cet enseignement⁶. Ne devait-il pas voir la meilleure des œuvres dans le dévouement à ceux qui souffrent? C'est assurément la considération qui le fit sortir du Temple et consacrer sa propre demeure au service des pauvres⁷. «L'amour des pauvres, une vocation irrésistible de les servir, une inspiration particulière de Dieu peut-être, l'arrachèrent à cet asile belliqueux, moins en harmonie avec ses goûts, et, cédant à l'entraînement de son cœur, il voulut

¹ Brecquigny, *Diplomata pontificia*, t. I, p. 7.

² Voir notamment la bulle de Nicolas IV du 15 mars 1289 : *Date igitur eleemosynam, ut omnia munda sint vobis; quoniam eleemosyna a morte liberat; ipsa est quæ peccata purgat, et facit invenire vitam æternam; quoniam sicut aqua ignem ardentem extinguit, ita eleemosyna peccato resistit.* (Nicolas IV, *Constit.*, t. I, pp. 30, 33).

³ *Regula*, c. II et III. (*Regula Sancti Spiritus in Saxiæ. Romæ*, ap. Ant. Blandani impressorum cameralem, anno 1564, réimp. à Lyon, par Guillaume Barbier, MDCXLVII). — Migne, *Patrol. lat.*, t. CCXIV, *Innocent. III Epist.*, t. I, col. 1129-1158.

⁴ *Ut supra*, p. 394 note 3.

⁵ *Regula*, c. XXX, XLIII, LXX.

⁶ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, p. 296.

⁷ L. Guiraud, *La Paroisse Saint-Denis*, p. 68.

fonder une autre milice destinée à combattre des combats plus pacifiques mais non moins glorieux»¹.

Son ordre compte des frères, séculiers à l'origine, comme du reste Gui lui-même, avec des sœurs pour les femmes: *Viri viris et mulieres servient mulieribus nisi causa infirmitatis*². Les uns et les autres suivent la règle de saint Augustin, ainsi que les chanoines de Maguelone. Les frères portent la soutane et le manteau bleu céleste, noir à partir du XII^e siècle, avec croix blanche à douze pointes sur le côté des deux vêtements³, «symbole des douze fruits de l'Esprit divin et de la multiplicité des vertus qu'ils s'engageaient à pratiquer»⁴. Les sœurs ont les mêmes couleurs avec le voile blanc⁵.

Frères et sœurs ne doivent pas se contenter d'admettre tous ceux qui se présentent, *pauperes Christi indifferenter recipiunt*⁶, sans distinction ni exception, les plus humbles de condition toutefois avec plus d'empressement, parce qu'ils représentent encore mieux le Christ: *Hi sunt thesauri Ecclesiae et veri thesauri in quibus Christus est*⁷. Il leur

¹ Paulinier, *Gui de Montpellier*, Mém. de l'Académie de Montpellier, t. V, p. 140.

² *Regula*, c. LXXIX, LXXX. — Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, p. 177. — «Tout porte à croire que les religieuses furent de bonne heure nécessaires, l'Ordre ayant pratiqué, dès ses origines, le sauvetage et l'éducation des enfants abandonnés». (Aug. Castan, *Notice sur l'Hôpital du Saint-Esprit de Besançon*, *Annales du Doubs pour 1864-1865*, p. 157).

³ *Fratres omnium obedientiarum qui nunc vel in antea offerunt se Deo et hospitali Sancti Spiritus crucis signum in cappis et in mantellis deferant*. (*Regula*, LV, Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 186). — Arch. mun. de Montpellier, arm. F, cass. VII, n° 6; arch. départ., Fonds de l'Ordre du Saint-Esprit, cart. 2.

⁴ L. Guiraud, *La Paroisse Saint-Denis*, p. 76.

⁵ *Regula*, c. XIII. — Mss. de Dom Calmelet, Pl. VII et VIII, ap. Brune, *Hist. de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit*, p. 95. — Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, t. II, pp. 216, 217. — Il n'y avait aucune couleur obligatoire. Les Bénédictins étaient en noir, les Chartreux, Prémontrés, Augustins, ceux de Maguelone notamment en blanc. (Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. IV, p. 126). C'est saint Charles Borromée qui, en 1565, fit adopter le noir pour le clergé séculier, mais il ne devint général en France qu'en 1583. (Voir Quicherat, *Hist. du Costume en France*, pp. 168, 318, 431).

⁶ *Regula*, c. II et III. — Lorédan Larcher, *Mém. hist. sur l'Hôpital Saint-Nicolas de Metz au Moyen âge*, p. 26.

⁷ S. Laurent, ap. Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 195. — Luigi Paşserini, *Storia degli stabilimenti di beneficenza... della città di Firenze*, 1855, in-8° de xxxi-562 pages, p. 839. — «La condition sociale ne fait jamais l'objet d'aucune règle. Une femme noble pouvait s'y rencontrer avec une corroyère, un prêtre pouvait y coudoyer un boulanger ou un fondeur. Un médecin s'y trouvait à côté d'un tavernier ou d'un maître-d'hôtel». (Léon Le Grand, *Les*

est prescrit de parcourir les rues chaque semaine pour recueillir les infirmes, les assister à table, sans toucher eux-mêmes au maigre repas avant de s'être assurés qu'eux ne manquent de rien ¹. Lors d'un décès, les obsèques prudemment renvoyées au lendemain pour être célébrées avec le respect et la piété convenables.

Afin de répondre à une des plus généreuses préoccupations d'Innocent III, — et c'est la caractéristique de l'œuvre, — le Saint-Esprit, cinq siècles avant saint Vincent de Paul, adopte les enfants, tant naturels que légitimes, déposés à la porte des églises ou trouvés sur la voie publique, et fonde, à Pistoie, la maison conventuelle et hospitalière des enfants exposés, *Pistoia lo Spedale de S. Spirito* et celui de *San Gregorio* ².

Telle est l'admirable organisation, l'une «des sources principales d'où sortirent des essaims de frères qui peuplèrent la France d'hospices florissants» ³.

A côté des religieux et religieuses fonctionnaient des confréries prises par Innocent III sous son patronage ⁴, libres de tout engagement,

Maisons-Dieu, p. 219). — «Les asiles hospitaliers cherchent à pratiquer les sept œuvres de miséricorde telles que les conçoit le Moyen âge: *Esurientes pascere; potare sitientes; hospitio excipere advenas; vestire nudos; ægros curare; liberare captivos; sepelire mortuos*. Œuvres condensées dans ce vers: *Vestio, poto, cibo, redimo, tego, colligo, condo*».

(Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, p. 128).

I poveri inferni, che a detto spedale ruffuggano e arrivino, *quasi Christo*, nelle lore persone, diligentemente visitino e consolino, riereino, paschino et nettino, e sovenghino a tutte le lore necessità, e medichino con tutta la foro forza e carità». (Passerini, *Storia degli stabilimenti... di Firenze*, p. 839). — *Honor quippe et injuria pauperum recurrit in Christum* (Aubrac, I).

— Léon Lallemant, *ibid.*, p. 195. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, p. 296.

¹ *Regula*, c. LVIII.

² *Ibid.*, c. XLI. — Brequigny, *Diplomata pontificia*, t. II, p. 371. — Pistoia sempre prout a nello esorcizio di poetosi uffici non mai aliena a sowerino ello um ave sciagure, ascolto esortazioni di Innocenzo III, e fra le prime nella Toscana venne in soccorso Dei fanciulli abbandonati Dei gitori. (Bargiacchi, *Storia degli istitute di beneficenza in Pistoia*, Firenze, 1883, t. I, p. 124). — Léon Lallemant, *ibid.*, t. III, p. 143. — Quand l'hôpital du Saint-Esprit de Montpellier fondé par Gui, «berceau primitif de l'Ordre, fut détruit en 1562, on préleva sur les revenus de son temporel une somme annuelle pour les besoins des enfants trouvés. L'hôpital Saint-Éloi recueillit la somme et les enfants à leur retour jusqu'à leur admission à l'Hôpital-général». (Paulinier, *Gui de Montpellier*, p. 164).

³ Brune, *Hist. de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit*, p. 139.

⁴ *Decernimus insuper ut receptores fraternitatum vestrarum salvo jure dominorum suorum in beati Petri et nostra protectione consistent et pace in terris, in quibus fuerint, patiantur*. (Brequigny, *Diplomata pontificia*, t. I, p. 7).

jalouses de se consacrer à la souffrance, dont le dévouement et les largesses suppléent au défaut du personnel et à l'insuffisance des revenus et assureront, durant des siècles, des secours aux pauvres et aux malades¹.

Innocent III pouvait avec raison louer dans l'Ordre du Saint-Esprit, les six œuvres de miséricorde symbolisées dans les six urnes qui figuraient aux noces de Cana. Pour confirmer et perpétuer ce symbolisme il ordonne même, le 3 janvier 1208, que, chaque année, au premier dimanche après l'Épiphanie, où l'évangile du jour relate précisément le miracle du changement de l'eau en vin, pape et cardinaux se rendent en procession de Saint-Pierre à Sainte-Marie in Saxia, et fassent distribuer, aux frais du trésor pontifical, du pain, de la viande et du vin à trois cents pauvres de cette maison et à mille du dehors².

Cependant le prodigieux développement de cette œuvre n'est pas sans alarmer les anciennes qui craignent d'être délaissées. Pour les protéger, l'évêque de Maguelone n'autorise pas le culte dans l'hôpital, ce que lui reprochait le Pape dans une lettre du 1^{er} juillet 1203, où il s'efforçait de mettre fin à toute contestation en déterminant tous les droits et intérêts³. Cette résolution ne désarmant pas les jalousies, il dut

¹ Brune, *Hist. de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit*, pp. 161-163. — «Une question est celle des relations de l'ordre du Saint-Esprit avec celui des Frères Pontifes. Elle a été posée par Pierre Saulnier en ces termes: «Si dans cet ouvrage il m'était permis de donner quelque place à la conjecture, je ne penserais pas errer beaucoup en revendiquant pour l'ordre du Saint-Esprit saint Jean Benezet, le thaumaturge de l'Occitanie, le constructeur pontife d'Avignon, l'architecte inspiré du ciel pour un ouvrage digne de la force de Samson». (*De capite sacri ordinis*, p. 64). — Saint Benezet était né non loin de Montpellier et fut contemporain de Gui. (Brune, *ibid.*, pp. 179-184). — Ainsi que le fait judicieusement observer M. Bringuier-Roure, à qui nous devons la *Chronique* et le *Cartulaire de l'Œuvre des églises, maisons, ponts et hôpitaux du Saint-Esprit (1265-1794)*. On ne pouvait dire que «toutes les œuvres de ponts répandues dans l'Europe ni même toutes les œuvres de ponts répandues dans la vallée du Rhône et sur ses affluents, ont donné lieu à la création de confréries du Saint-Esprit» (p. XIV). — Voir du même, *Les Constructeurs de Ponts au Moyen âge*, Paris, 1875. — *Les Hospitaliers du Pont-Saint-Esprit à Saint-Pierre de Vassols*, Avignon, 1884. — *Saint Benezet, patron des ingénieurs*, Nîmes, 1890.

² Migne, *Patrol. lat.*, t. CCXIV, *Innoc. III Epist.*, n° 95, t. I, col. 83.

³ *Guidoni rectori et fratribus Sancti Spiritus Magalonensis... concedimus ut, non obstante compositione, quæ facta fuisse proponitur inter vos et Magalonensem ecclesiam... infra septa domus vestra oratorium habeatis, in quo per clericos vestros divinum vobis officium*

réécrire le 5 juillet 1205, et, en épanchant sa douleur, il menaçait des foudres de l'Église ceux qui s'opposeraient à l'érection d'un oratoire¹.

Le nombre et l'importance des succursales avaient obligé à en diviser la direction. Le commandeur de Rome était chargé des maisons d'Italie et de Sicile, de Hongrie et d'Angleterre. Celui de Montpellier conservait la suprématie sur les hôpitaux de France, d'Espagne et d'Allemagne².

Gui décède à Rome, au commencement de 1209, et le 8 juin, en faisant part de cette mort, Innocent III annonce qu'il transfère à Rome le chef et le magistère de la communauté³; mais Honorius III revient sur cette résolution⁴, que renouvelle, au contraire, Grégoire IX le 15 août 1225. D'après une bulle du 12 août 1372 qui paraît apocryphe, parce qu'elle est datée de la troisième année de son pontificat, alors qu'il n'était que dans la seconde, Grégoire XI aurait accordé, à Avignon, au recteur de Montpellier, la dignité de grand-maître au même titre qu'à celui de Sainte-Marie et en lui confiant le gouvernement de tous les hôpitaux, hors d'Italie et de Sicile, d'Angleterre et de Hongrie⁶. Tout en constatant que la province magistrale de Montpellier possède directement vingt-deux hôpitaux, Nicolas V n'en maintiendra pas moins la suprématie à Rome⁷.

Ainsi, en groupant tous les dévouements dans l'universalité de la charité, en leur donnant pour cadre la hiérarchie catholique, Gui a

recitur. (Innocent. III Epist. n° cvi, 1^{er} juillet 1203). — Brecquigny, *Diplomata pontificia*, t. II, 1315. — Migne, *Patrol. lat.*, t. CCXIV, Innocent. III Epist., n° cvii, t. II, col. 113. — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 1955.

¹ *Non sine dolore nec sine pudore narramus quod quidam in reprobum sensum dafi, tanquam impij ædificationem oratorij fratrum, hospitalis Sancti Spiritus, contra nostrum statutum, imo potius contra divinum mandatum, multipliciter impedire nituntur, non attendentes quam sit impium et iniquum nequiter operari contra opera pietatis, quæ secundum apostolum promissionem habet vitæ, quæ nunc est, pariter et futuræ.* (Migne, *Patrol. lat.*, t. CCXIV, Innocent. III Epist., n° xci, t. II, col. 664).

² Brecquigny, *ibid.*, I, p. 9.

³ *Ibid.*, p. 12. — Brune, *Hist. de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit*, p. 202.

⁴ Léon Lallemand, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 142.

⁵ Brecquigny, *Diplomata pontificia*, p. 17.

⁶ Léopold Delisle, *Hist. de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit*, *Journal des Savants*, 1893, p. 322.

⁷ Brecquigny, *ibid.*, p. 79. — Brune, *ibid.*, pp. 203, 205.

été le véritable organisateur en Europe de l'assistance publique. « Soins donnés aux malades, asiles offerts aux enfants abandonnés, œuvres de maternité, refuges ouverts au repentir, hospitalité exercée dans toute sa plénitude, voilà l'œuvre gigantesque entreprise et menée à bien par un seul homme ! Familiarisés avec les prodiges de bienfaisance accomplis par le catholicisme dans les temps modernes, nous sommes moins saisis peut-être de l'ensemble majestueux de la création de Gui ; mais, si l'on réfléchit que le fondateur du Saint-Esprit vécut avant le XIII^e siècle, que les deux hôpitaux de Montpellier et de Rome n'avaient pas de précédents, on comprendra les difficultés et la grandeur de cette œuvre, et l'on sera fier de pouvoir rapporter à la France l'honneur d'une institution si généreuse »¹.

Telle fut l'importance de cette fondation dont les mérites et les services rivalisent avec la gloire et l'utilité de l'École de médecine. On ne s'explique pas qu'une ville savante, libérale et généreuse comme celle des Guillems, n'ait pas élevé un monument à cet insigne ami et serviteur du peuple, « suprême gloire pour Montpellier, qui aurait dû la payer par un culte profond envers celui qui la lui procurait »², pas plus du reste qu'à saint Benoît d'Aniane, le promoteur de l'abolition du servage en Occident.

Quelles plus nobles images de la liberté et de la charité cependant que les figures de ces deux enfants du pays, Benoît d'Aniane, fils d'un comte de Maguelone, et Gui de Montpellier, de la famille seigneuriale des Guillems³ !

Si le Saint-Esprit de Montpellier étendait son action aux extrémités de la France, même chez les nations étrangères, comment n'aurait-il pas

¹ Brune, *Hist. de l'Ordre du Saint-Esprit*, p. 68. — Parlant de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome, Mgr. Gerbet, évêque de Perpignan, s'écriait : « Il n'y a pas de trône aussi ancien que cet hôpital. Lorsque le Conseil général du département de l'Hérault votera des statues à quelques noms historiques du pays, se souviendra-t-il que Gui (de Montpellier), précurseur de saint Vincent de Paul, a gravé le nom de son ordre sur le frontispice du monument qui est le DOYEN DES ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE. (*Esquisse de Rome chrétienne*, t. III, ch. XI).

² L. Guiraud, *La Paroisse Saint-Denis*, p. 69.

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. x, p. 489.

servi de modèle aux autres congrégations installées dans nos murs, imprégnées du même esprit de charité, d'égalité, de fraternité, vouées aux mêmes services, et, entre toutes, aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, plus tard de Rhodes et de Malte, ordre institué à la fin du XI^e siècle, dans la ville sainte comme dans une nouvelle France, *ibi quasi nova Francia*¹, et non moins célèbre par son dévouement aux malades et aux pèlerins que par sa vaillance contre les Sarrasins: *Cominciò col rendersi, rispettabile e meritevole, di ogni lode per gli atti di pietà che nelle lorò mansioni si esercitavano*² ?

A côté de chaque commanderie du Temple ou de l'Ordre teutonique

¹ H. Beaune, *Introduction au Droit coutumier*, p. 253.

² Luigi Passerini, *Storia*, p. 142. — Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 44. — La constitution de l'Ordre du Saint-Esprit de Montpellier fut-elle originale ou une reproduction de la règle des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem? «Le texte de cette règle a été publié par Holstenius et reproduit dans la *Patrologie latine* de Migne, t. CCXVII, col. 1138-1156). Les manuscrits de Rome et de Dijon, qui nous ont conservé la règle du Saint-Esprit, ne nous donnent malheureusement pas le texte primitif des statuts, tels que les édicia Gui de Montpellier avant la confirmation d'Innocent III, en 1198; ils ne reproduisent qu'une compilation exécutée par les soins de deux cardinaux qui vivaient dans la première moitié du XIII^e siècle, Étienne, cardinal prêtre du titre de Sainte-Marie-Transtibérine, et Renier, cardinal diacre de Sainte-Marie in Cosmedin. La confusion qui règne dans la distribution des matières, les répétitions qui se produisent à plusieurs reprises, la juxtaposition dans certains articles de préceptes, absolument étrangers à l'objet indiqué par le titre du chapitre, enfin le renvoi à une bulle d'Innocent III et l'insertion de dispositions qui s'appliquent uniquement à la maison de Rome, montrent avec certitude qu'on a affaire à un texte remanié. En prenant ces articles les uns après les autres, on s'aperçoit que plus du tiers d'entre eux (quarante sur cent cinq) ne sont que la reproduction, quelquefois un peu modifiée, mais le plus souvent littérale, des dispositions empruntées à la règle de Saint-Jean... On peut supposer avec vraisemblance que la règle du Saint-Esprit n'était qu'une adaptation de celle de Saint-Jean, à laquelle on a ajouté, dans la revision postérieure dont le texte seul nous est resté, les ordonnances propres à assurer le bon gouvernement de l'Ordre». (Le Grand, *Les Maisons-Dieu*, *Revue des Questions historiques*, 1^{er} juillet 1896, t. XXXI, pp. 104-105).

On pourrait avec la même vraisemblance retourner la conclusion en disant que la règle de Saint-Jean a été inspirée par celle du Saint-Esprit; et, ce qui prouverait la priorité, tout au moins la supériorité de celle-ci, c'est qu'Innocent III la présente comme le statut modèle et idéal. Bien que le travail d'ailleurs si édifiant de M. Le Grand remonte à 1896, M. Léon Lallemant, qui en fait un très juste éloge, évite de se prononcer dans son 3^{me} volume, publié en 1906, sur l'*Histoire de la Charité publique*. — Nous avons mentionné la commanderie de Launac, Fabrègues et Cournonterral. (Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, p. 327). Le domaine, vendu en 1791 comme bien national, a été acquis, par la famille Gervais, en 1824, c'est-à-dire bien après le Concordat. Sur la tour, à l'angle nord-ouest de la façade, se lit la devise appropriée à la croix, emblème de l'organe de l'Ordre ainsi que de celui de Malte qui

devait se trouver comme annexe une maison hospitalière¹. De même chez nous pour les Trinitaires et les Frères-Mineurs. Il y avait à Montpellier, pour tous les voyageurs qui allaient en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, à Rome et à Jérusalem, les hospices de Saint-Guilhem et de Saint-Jacques², de Saint-Éloy³ et de Saint-Julien-de-Tournefort⁴, pour tous les malheureux les hôpitaux de Saint-Martial et de Saint-Lazare⁵, de la Madeleine et de Sainte-Marthe, de Sainte-Marie-des-Teutons et de Saint-Sauveur, de Saint-Antoine et de Saint-Barthélemy⁶, de Saint-Martin-des-Teutons⁷, que Nicolas IV prend sous sa protection⁸, et peut-être aussi de Roncevaux puisqu'on avait donné ce nom à la rue limitrophe, à l'ouest du Temple, assurément à

lui succéda. Comme c'est Alexandre le Grand qui conquiert la Palestine, on s'explique et il est naturel de penser que le grec en usage fut le dialecte du Nord de la Grèce continentale :

ΕΝ ΤΟΥΤΩ
ΝΙΚΑ

C'est bien la traduction grecque de l'inscription latine sur le Labarum de Constantin :

IN HOC SIGNO VINCES

Cet ordre eut surtout de l'importance et de l'influence dans l'Orient grec. M. Henri Gervais, notre confrère à la Société archéologique de Montpellier, s'occupe d'en restaurer et d'en rendre au culte la chapelle romane du XII^e siècle. — Voir *Dell' origine ed institute del sacro ordine di S. Giovanni Battista Gerosolitamimo, dette poidi. Rodi oggi di Malta*. Roma, 1781. — Saige, *Les Origines de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*, *Bulletin de l'École des Chartes*, t. XXV, 1864. — J. Delaville Le Roulx, *Les Statuts de l'Hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem*, *Bulletin de l'École des Chartes*, 1887, t. XLVIII, pp. 344-357. — « A Montpellier, près la nouvelle église Saint-Roch, se trouvait le Petit Saint-Jean, établissement des Hospitaliers de Jérusalem, remontant aussi à la première moitié du XII^e siècle. En 1204 seulement, les chevaliers obtinrent la concession d'une église et d'un cimetière ». (L. Guiraud, *Recherches topographiques sur Montpellier*, p. 101).

¹ Dr Ratzinger, *Geschichte der kirchlichen, armenpflege*, in-8° de xiv-616 pages, Freiburg in Breisgau, 1884. — Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 45.

² Charles VI le prendra sous sa protection. (Germain, *De la Charité hospitalière publique au Moyen âge*, *Mém. de la Société archéologique*, t. IV, Preuves, VI et VII, p. 547).

³ En 1222, le chaudronnier Guy (ou Hugues) et sa femme Guillaumette, ayant donné tout leur avoir à cet hôpital, s'engagent à servir les pauvres. (Germain, *ibid.*, IX, p. 549).

⁴ Léon Lallemant, *ibid.*, t. III, p. 98.

⁵ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. x, pp. 11-26.

⁶ P. Denifle, *La Désolation des églises, monastères et hôpitaux de France*, t. VII, n° 166, pp. 60-62.

⁷ Germain, *ibid.*, pp. 514, 515.

⁸ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xix, p. 580.

cause de quelque hospice de cet Ordre¹. Nous ne parlons pas ici des couvents pour les catégories spéciales, miséricordes, orphelinats et refuges, enfants trouvés et filles repenties, asiles de nuit et aveugleries, comme les *Quinze-vingts*, moins destinés aux trois cents chevaliers, à qui le Soudan aurait fait crever les yeux lors de la croisade, qu'aux pauvres aveugles de la ville de Paris et bientôt de tout le royaume².

Dans les hôpitaux du Moyen âge comme dans les monastères, dont le plan de Saint-Gall, de 820, demeure le type et le modèle, nous constatons l'observation, autrement rigoureuse qu'aujourd'hui encore dans nos établissements publics, casernes, lycées, hospices et asiles, des règles les plus intelligentes de la salubrité. Et quelle sollicitude pieuse et discrète *as povres malades comme as seignors*³, que de touchantes recommandations pour les contagieux⁴, les convalescents⁵, les femmes en couches⁶ ! quelles prescriptions sages et minutieuses sur les vêtements

¹ « Un des hôpitaux les plus célèbres n'avait pour règle que le texte pur et simple de la lettre de saint Augustin, dépourvu de tout commentaire et de toute addition... L'ordre hospitalier de Roncevaux eut en France plusieurs maisons : nous citerons l'Hôtel-Dieu de Bar-sur-Seine, fondé en 1210... par Miles, comte de Bar-sur-Seine, et confié aux frères de Roncevaux; l'Hôtel-Dieu de Braux (Manche), l'Hôtel-Dieu de Villefranche, en Beaujolais, qui, au XIII^e siècle, était membre dépendant de Roncevaux ». (Missol, *l'Ancien Hôtel-Dieu de Villefranche*, *Revue lyonnaise*, III, 1882, p. 92). — Le Grand, *Les Maisons-Dieu*, ap. *Revue des Questions historiques*, t. LX, p. 98. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XI, p. 9; ch. XVIII, p. 509.

² Léon Le Grand, *Les Quinze Vingt*, p. 219. — Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, pp. 130-131.

³ Léon Lallemant, *ibid.*, t. III, p. 195.

⁴ *Secernantur tertio ægroti prout postulat diversitas malorum quibus affectuntur: quibus enim est necessaria chirurgi manus, quibus aura tepidior et altior quies, his aula minor attribuitur, ut et pueris: si quem phrenesis et mentis impotentia occupavit, ad remotius aliquando cubiculum, ne alios obtundat, perturbetque, ipse vero quiete juvetur ac silentio deportatur.* (Petrus Saulnier, *De capite sacri ordinis Spiritus*, dissertatio, p. 157).

⁵ *Et ne quis sanitati restitutus pro nimis festina recessione recidivum patiat, septem diebus in domo sanus si voluerit, sustentetur.* (Statuts d'Amiens, XXXIV; Vernon, XIII; Pontoise, XI, Saint-Pol, XXVII). — Léon Lallemant, *ibid.*, t. III, p. 228.

⁶ Statuts de Troyes, LXXXVI, Saint-Pol, XXX-XXXII, Pontoise, XI; Vernon, XIII. — Champonnière, *Des Hospices de Genève avant la Réformation* (*Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie*, juillet 1844, p. 165). — Guignard, *Hôtel-Dieu Le Comte de Troyes*, p. xxxvii. — Braachay, *Hist. des Etablissements hospitaliers de Montreuil-sur-Mer*, in-8° de 316 pages, Amiens 1882, p. 75. — D'Arbois de Jubainville, *Voyage archéologique*, n° III, p. 293. — Léon Lallemant, *ibid.*, t. III, pp. 227-228.

et la literie, qu'on renouvelait dans certaines maisons trois fois par an¹, sur les instruments d'opérations, qu'on désinfectait², sur les latrines³ et les égouts⁴, sur les moindres détails enfin de l'hygiène, qui n'était

¹ Passerini, *Storia degli stabilimenti di beneficenza della città di Firenze*, p. 301. — «Trois fois l'an, on renouvelait la literie». (Coyecque, *Archives de l'Hôtel-Dieu de Paris, 1137-1300*, t. I, p. 78). — Ulhom, *Die Christliche Lichesthatigkeit im mittelalter*, in-8°, 531 pages, Stuggard, 1884, p. 225. — Léon Lallemand, *Hist. de la Charité*, t. III, pp. 205-206. — «Aux lavanderies de l'Hôtel-Dieu de Paris, il fallait chaque semaine laver huit à neuf cents draps sans compter les habits-des malades nouvellement entrés. Six sœurs et trois filles, d'une part, de l'autre trois religieuses et autant de filles blanches, tel était le personnel de la grande et de la petite lavanderie». (Coyecque, *ibid.*, p. 72).

² «A Chalons, en 1426, les barbiers chirurgiens sont astreints à ne laver leur matériel qu'en deux points de la rivière, en aval des habitations; à Amiens, en 1447, amende à un boucher pour avoir tué chez lui; en 1462, amende à un pâtissier pour avoir acheté une anguille morte, «car ils ne doivent bailler aux bonnes gens viande si elle n'est bonne et digne d'entrer en corps humain»; à Albi, Agen, Dijon, Amiens, aux xv^e et xvi^e siècles, un personnel spécial est salarié pour s'occuper des soins des malades, de l'ensevelissement des morts;... des enseignes spéciales signalent les maisons contaminées; à Nantes on y met les scellés; à Albi, Agen, Amiens, Saint-Flour, on crée des lazarets pour reléguer les habitants de ces maisons; à Dijon, de 1500 à 1514, on les désinfecte par des fumigations de *genne* et d'encens, et ceux qui ont soigné les pestiférés sont astreints à quitter la ville pour un an; déjà, en 1410, le bourreau avait la consigne de tuer les chiens errants; de même à Amiens. (Enlart, ancien membre de l'École Française de Rome, membre résidant de la Société des Antiquaires de France, directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro, *Manuel d'Archéologie française*, t. II, p. 5).

³ «Les latrines (*privés, nécessaires, longaignes, bosstrenés, boistreués (bois troués), retraites*, qui signifient aussi et d'abord la chambre à coucher par laquelle on s'y rendait) sont très nombreux au Moyen âge, car, un préjugé de délicatesse voulait qu'on les multipliât: dès le xi^e siècle, les logis des hôtes de l'abbaye de Cluny renfermeront quarante sièges de latrines dont trente dans le quartier des hommes et dix autres dans celui des femmes. Il y en avait autant que de lits. Dans sa *Maison rustique*, Olivier de Serres n'admet, du reste, de latrines communes que pour les domestiques, encore veut-il que ceux de chaque sexe aient les siennes... Au xvii^e siècle, les mœurs étaient devenues grossières au point que les latrines étaient chose presque inconnue». (*Ibid.*, pp. 94-95). — Cf. Franklin, *Hygiène*, pp. 137 à 143, Appendice, v et vi. — Viollet-Leduc, *Dictionnaire*, verbo: *Latrines*, note. — De même que les latrines de l'abbaye de Maubuisson (xiii^e s.) les latrines publiques d'Amiens étaient placées au travers des cours d'eau, sur une arche qui, à Amiens, était garnie d'une herse. Le système de la fosse d'aisances n'est pas moins ancien. Le perfectionnement qui consiste à amener l'eau se rencontre dès 1240 à Castel del Monte (Pouille) et existait au xiv^e siècle à Saint-Martial de Limoges. Dans certains monastères existaient des latrines communes qui rappellent les latrines publiques des Romains. On a pris soin d'en pourvoir même les cachots des prisonniers». — «A Cluny, au xi^e siècle, galerie de 70 pieds de long, sur 23 de large; avec 45 sièges dans des niches et autant de petites fenêtres». (Enlart, *Manuel d'Archéologie française*, pp. 94-97).

⁴ «Les Romains étaient grands constructeurs d'égouts, et lorsqu'ils bâtissaient une ville, ils pensaient d'abord à l'établissement de ces services souterrains. Quand les barbares devinrent possesseurs des villes gallo-romaines, ils ne songèrent pas à entretenir les égouts antiques,

alors ni inconnue ni négligée, car la propreté semblait, ainsi que disait Lacordaire, «une demi vertu»¹ !

Si celle-ci devait faire défaut du xvi^e au xix^e siècle, elle était dans l'esprit et les mœurs du Moyen âge². L'usage des bains, par exemple, était même des plus fréquents dans les cloîtres³ et les hôpitaux⁴. Il faisait

qui bientôt s'engorgèrent ou furent perdus. Ce ne fut qu'au xiii^e siècle que l'on revint à la méthode antique, et que l'on construisit des égouts souterrains en maçonnerie sous les voies principales... Les établissements religieux et les châteaux féodaux sont déjà munis d'égouts bien disposés et construits dès la fin du xii^e siècle. Il arrive souvent même que ces égouts sont praticables pour des hommes». (Viollet-Leduc, *Dictionnaire d'Architecture*, verbo *Égout*, t. V, p. 195). — Ainsi en était-il de l'égout de Maguelone encore subsistant au midi de la cathédrale et dans la direction de la mer. — «Des égouts (pierre, *garilhan*, *gasilhan*) étaient souvent pratiqués sous les maisons du Moyen âge ; il en existe notamment de très spacieux dans certaines abbayes ; il existait aussi des égouts publics, mais les échevinages n'avaient pas toujours assez de ressources et d'autorité pour créer des systèmes complets et réguliers d'égouts, et bien des maisons manquaient d'issue pour leurs immondices. En ce cas, on avait recours au système des puits perdus. (Enlart, *Manuel d'Archéologie française*, t. II, p. 93).

¹ *Ut cum ire voluerint ad privatas a custodibus sustententur.* (Paris, XXIV ; Troyes, XCV, Saint-Pol, XXVIII ; Vernon, XIII ; Beaune, *Petit Cartulaire de l'Abbaye de Beaune*, 1880, p. 7). — Léon Lallemand, *Hist. de la Charité*, t. III, pp. 192-216. Voir tout le chapitre viii. — Au Saint-Esprit, une fois par semaine, les sœurs et les frères lavaient le mardi la tête, le jeudi les pieds des infirmes ; en tout temps elles blanchissaient leur linge. (*Regula*, c. LXII-LXXIX).

² «On a accusé nos ancêtres du Moyen âge d'avoir méconnu les règles de la propreté et de la salubrité ; il n'est pas de calomnie moins justifiée ; l'usage des bains et des latrines fut universel chez eux jusqu'à la Renaissance, et il serait fort à souhaiter que ces pratiques fussent aussi répandues de nos jours ; la voirie était parfaitement entendue, et si son service fut trop souvent défectueux, la faute en était au fractionnement des pouvoirs ; les hôpitaux furent multipliés et aménagés avec une entente si parfaite des conditions de salubrité que les progrès les plus récents en cette matière consistent à restituer les dispositions qui furent universellement adoptées du xiii^e au xv^e siècle ; de même revient-on au système du *tout-à-l'égout* qui fut celui du Moyen âge. On savait prendre en temps d'épidémies les précautions les plus minutieuses et les plus intelligentes. (Camille Enlart, *Manuel d'archéologie français*, t. II, p. 3). — Le tout-à-l'égout pratiqué dans les cloîtres du Moyen âge n'était guère appliqué dans les villes avant notre époque. (Fonssagrives, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Montpellier, *Hygiène et Assainissement des Villes*, Paris, Baillière, 1871 pp. 242-249). — Jules Rochard, *Encyclopédie d'Hygiène et de Médecine publiques*, t. III, ch. iii, pp. 304-311.

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. iv, p. 129, et t. II, ch. xix, p. 586. — Les croisés avaient rapporté d'Orient l'usage et le goût des bains. Dans toutes les villes il y avait des bains et étuves. (Pour Paris, voir Étienne Boileau, *Livre des Métiers* ; pour Montpellier, L. Guiraud, *Recherches topographiques sur Montpellier*, pp. 91-96. — Léon Coste, *Les Transformations de Montpellier*, ap. *Société languedocienne de géographie*, t. XI, p. 56. — Voir encore Alfred Franklin, *La Civilité, l'Étiquette, la Mode, le Bon Ton du treizième au dix-neuvième siècle*).

⁴ «On se baignait fréquemment alors, et l'usage des bains était surtout recommandé aux

partie des traditions et des mœurs de la vie féodale¹: bain rituel la veille ou le jour de l'adoubement d'un chevalier, avant de revêtir

Chausse de paille, solers
de Montpellier².

A Saint-Gall les étuves étaient reliées au dortoir par une galerie ; «celles de Cluny du XII^e siècle consistaient en une suite de douze cellules voûtées (*cryptæ*) contenant autant de baignoires de bois (*dolii*)»³.

Le *mandatum* était le premier devoir des abbés et des prieurs vis-à-vis de leurs hôtes comme des sœurs des infirmes⁴; le bain était le jeu de l'enfance et la distraction de tout ce qu'on *entendoit la vie que mainent li enfant en l'ianète petite*⁵; bain le jour de la bénédiction d'un chevalier

femmes sur la fin de leur grossesse et quelquefois après leurs couches. Trois fois la semaine on doit les baigner d'après les statuts de Troyes». (Richard, *Cartulaire de l'Hôpital Saint-Jean d'Estrées d'Arras*, 1888, p. xxxi). — «Les sœurs doivent faire les bains à chiaus qui mestier en ont». (Statuts de Lille, II, v). — «Dans les hôpitaux du Nord, les comptes mentionnent l'achat et la réparation des baignoires consistant en grandes cuves de bois». (Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 226).

¹ *Balnearum usus, paratus est... Post corporis ablutionem.* (*Johannis Turonensis, monachi majoris monasterii, Historia Geoffredi Plantagenistæ. Andegavensis comitis et ducis Normannorum*). (*Histor. de France*, t. XII, p. 221). — *Chroniques d'Anjou*, publiées par P. Marchegay, et A. Salmon pour la *Société d'Histoire de France*, p. 233. — Cf. Du Cange, *verbo*: Miles, t. IV, p. 390. — Gautier, *La Chevalerie*, pp. 276, 280, *L'Ordeue de Chevalerie*, ap. Gautier, *ibid.*, p. 292. — Soissantes gentis (*Ogier*, v. 7296-7298). — Les cuves font d'iaue trestot emplir. (Garins li Loherains, II, 146). Un autre manuscrit nous donne: «cinquante cuves». Un autre «une grande cuve». «(Chevaliers) se font que sont baignez en cuves». (Ant. de la Salle, *La Solade*, ap. Lacurne de Saint-Palaye, *Mém.*, I, p. 118). — Sur la forme de ces baignoires, voir l'excellent *Glossaire archéologique* de Victor Gay, pp. 103 et 104. (Léon Gautier, *ibid.*, p. 111. Cf. 270, 276, 280, 292, 311-314, 535.).

² Girars de Vianes, cité par Honoré de Sainte-Marie, *Dissertation*, p. 333.

³ Enlart, *Manuel d'Archéologie française*, t. II, p. 89.

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. iv, pp. 137-141, et t. II, ch. ix, p. 586. — *Numquam sorores vel ancille lavent pedes fratrum, vel capita, vel lectos faciant, sed infirmorum in domo jacentium.* (Statuts de Paris, XXVII). — Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 206. — Cf. Léon Coste, *Les Transformations de Montpellier*, ap. *Société languedocienne de géographie*, t. XI, p. 56.

⁵ *Chétifs*, éd. Hippeau, p. 251. — Léon Gautier, *ibid.*, p. 124. — *Les Romans du Chevalier de la Charette* (p. 178), *de Fierabras* (p. 68 vers 2218), *Perceval* (vers 16,563), *Guillaume de Palerme* (vers 5530), *8 Bueves d'Haustonne* (Bibl. nat. Fr., 123,48 f. 92), *Le Roman de la Violette*: Elie de Saint-Gilles (vers 1465), *Renaud de Montauban* (p. 95, vers 35, et p. 96,

à la Saint-Pierre de Rome, bain après la maladie ou au retour d'un voyage, bain la veille et le lendemain du mariage¹, bain de la mère après les couches et du nouveau-né dès sa naissance, bains offerts aux hôtes². Et, pour faire remonter à la pudeur chrétienne les épidémies de l'époque, Michelet a osé écrire: «Pas un bain en mille ans»³!

Voilà comment on écrit l'histoire!

Quels monuments d'architecture ingénieusement aménagés tous ces édifices hospitaliers, tels que les hôtels-Dieu de Chartres et d'Angers, de Tonnerre et de Beaune, de Constance et de Mayence, ainsi qu'à Rome l'hôpital du Saint-Esprit in Saxia, dont la seule grande salle a 126 mètres de long sur 12,35 de large et 13,55 de haut⁴. Tout était prévu et combiné pour l'aération et la salubrité, pour la désinfection et l'éclairage.

On ne se contentait pas de recevoir les malheureux qui se présentaient. De même qu'à Maguelone où, à l'heure du repas, l'aumônier allait à leur

vers 9-10), *Godefroy de Bouillon* (vers 304), le *Roman de la Rose* (vers 10847, 11132 et 17875), *Fabliaux*, la *Bourgeoise d'Orléans*, les *Cent Nouvelles* (contes III et LXVI).

¹ *Roman du Chevalier au Cygne*, vers 4057 et 4223; *Godefroid de Bouillon*, vers 304; *Roman de la Rose*, vers 11,432 et suiv. — Enlart, *Manuel d'Archéologie française*, t. II, p. 86.

² Léon Gautier, *La Chevalerie*, pp. 536, 537, 397, 537, 121, 102, 105, 557. — Voir d'innombrables citations de divers poèmes de Moniage Guillaume, d'Alexandre, de Doius de Maïence, d'Auberi, de Durmars, de Guillaume de Palerme, de la Bourgeoise d'Orléans, du Chevalier au Cygne, de Gilbert de Montreuil, de Renaus de Montauban, de Fierabras, d'Élie de Saint-Gilles, de Perceval, de Godefroy de Bouillon, etc., etc.

³ Michelet, *La Sorcière*, p. 147.

⁴ Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, pp. 153-163.

«L'Hôtel-Dieu de Paris avait au XIII^e siècle, trois grandes salles... Au rez-de-chaussée était la salle neuve réservée aux femmes, une cinquième salle était réservée aux femmes en couches. Deux autres salles étaient affectées, l'une aux maladies graves, l'autre aux plus faciles à guérir et une dernière aux convalescents. La *Pouillerie* était une étuve de désinfection où étaient nettoyées les hardes de ceux qui entraient et qui devaient les quitter en entrant. Tous les reprenaient à la sortie».

«Des ouvertures sont pratiquées dans le lambris pour pratiquer des appels d'air (Tonnerre). L'air peut être renouvelé abondamment et sans former des courants préjudiciables aux malades; les fenêtres, spacieuses et élancées, s'ouvrent bien au-dessus des lits. Elles étaient ouvertes et fermées au moyen d'un jeu de poulies et de loquets à ressorts (Paris) ou des-servies par une coursière de bois (Beaune). Des niches pratiquées dans les murs recevaient des lampes pour la nuit... Les murs étaient peints à la chaux et, au XIII^e siècle, une fois par an, grattés de leur ancien enduit et repeints à neuf». (Enlart, *Manuel d'Archéologie française*, t. II, pp. 44-45).

devant¹, des frères parcouraient les rues et les carrefours afin de recueillir tous ceux qui avaient faim ou manquaient de gîte². Puis, au crépuscule, dans ces dortoirs, où régnait un religieux silence, soudain tous les cœurs s'élevaient vers Dieu en répondant à la prière «por le pais, por le fruit de la terre, por les pelerins, por tous ceaus qui les aumosnes mandent, por tous ceaus qui sont en mains de Sarracins, por tous les confreres de l'hopital et por tous les consors et por ceaus et celles qui servent à la charité en la sainte maison de l'hopital»³.

L'Église avait deviné la vocation de la femme pour le ministère de la charité. Galien vantait déjà ses confrères du beau sexe, comme Antiochis qui accomplissait des cures extraordinaires. Dès les premiers siècles du christianisme, certaines femmes médecins sont canonisées, à l'instar de Theodosia, mère de saint Procope, dans la ville éternelle, et de sainte Nicérate, qui guérit d'une laryngite saint Jean Chrysostome⁴. A Salerne, un grand nombre de femmes obtiennent le diplôme de médecin, suivant l'exemple de Trotula, de la noble famille de Roger, femme de Plantearius l'Ancien et mère du praticien célèbre Plantearius II.

«Le plan des léproseries ressemble à celui des chartreuses, car chaque malade a sa maisonnette; dans la maladrerie de Périgueux on en a conservé deux presque intactes du XII^e siècle; elles sont situées au bord de la rivière, en un lieu écarté mais riant». (Enlart, *Manuel d'Archéologie française*, t. II, p. 50). — Ainsi en était-il à Montpellier où la maladrerie de Saint-Lazare était au bord du Lez, au pied de Castelnau.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. iv, p. 136.

² *Pauperes infirmi per vicos, una die cujuslibet hebdomadæ, et per plateas quærentur et in domum Sancti Spiritus deferantur, et eorum cura diligentissime habeatur.* (Règle du Saint-Esprit, XL, Statuts d'Angers, V). — Léon Lallemant, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 194.

³ Léon Lallemant, *ibid.*, t. III, pp. 198-199. — Voir Le Grand, *La Prière des malades dans les Hôpitaux de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*, Bibliothèque de l'École des Chartes, 1896, pp. 325-338.

⁴ Un bénédictin de Solesmes, docteur en médecine, qui fut prieur de Saint-Maur, a relevé les noms de soixante-huit médecins canonisés, parmi lesquels des femmes, ce qui prouve que les étudiantes et les doctresses ne datent pas seulement de notre époque: Saint Luc l'Évangéliste, patron des médecins; saint Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze et que Julien l'Apostat aurait martyrisé comme chrétien, s'il n'avait pas préféré se l'attacher comme premier docteur; saint Pantaléon, dénoncé aux persécuteurs par ses confrères jaloux de ses cures miraculeuses; saint Blaise qui guérissait des maux de gorge; saint Cosme et saint Damien, les *Anargyres*, parce qu'ils refusaient tout émolument, etc. (*Notice sur les Saints médecins*, par le R. P. Dom Alphonse-Marie Fournier, Paris, 1893, in-12).

Nous savons même qu'elle s'occupait non seulement des maladies de femmes, mais de toutes les branches de l'art de guérir ¹.

L'étude de la médecine et de la chirurgie pratiques entraînait dans l'éducation des personnes de qualité, dont les parents pouvaient être quotidiennement exposés à revenir des guerres et des tournois mutilés ou estropiés ². C'étaient même les femmes qui opéraient surtout les accouchements, ce qui leur valait le surnom de *ventrières*, plus juste que celui de sages-femmes ³.

Les médecins de l'épopée, pareils à ceux de l'*Iliade*, ont une puissance qui tient du prodige ⁴. Les femmes exercent une action non moins merveilleuse, bien que toute naturelle, puisqu'elle découle de la charité. Celles des croisés n'aspirent qu'à les suivre pour les assister sur le champ de bataille, panser leurs blessures, les sauver, au besoin,

¹ Daremberg, *L'École de Salerne*, pp. LIX, LXIV. — «Dans le *Compendium Salernitanum*, il y a des chapitres empruntés à Trotula sur les maladies des yeux et des oreilles; sur les affections des gencives et des dents, sur les vomissements, sur les douleurs intestinales, sur la pierre». (*Ibid.*, xxxiii). — «Dans le *Traité des Maladies des Femmes*, qui est un remaniement du *Traité* original, je ne puis signaler ici que le conseil de prendre des bains de sable de mer à l'ardeur du soleil pour faire maigrir les femmes par l'excès de la transpiration». — «Trotula a écrit beaucoup de livres... vers la fin du xv^e siècle; Costanza ou Costanzella Calenda, renommée, même à la cour, par sa beauté et sa science, est qualifiée de *docteur médecin*. Abella avait écrit sur l'*Atrabile* et sur la *Génération*; Mercuriade s'occupait de chirurgie autant que de médecine; on le voit par le titre de ses ouvrages, aujourd'hui perdus; enfin Rebecca, issue de cette célèbre famille de Guarna qui était alliée aux rois normands, avait rédigé divers opuscules sur les *Fièvres*, sur les *Urines* et sur l'*Embryon*». (Daremberg, *Hist. des Sciences médicales*, t. I, ch. xii, p. 263). — «Le droit de conférer des grades aux femmes fut naguère refusé par les tribunaux à l'Université de Londres pour cette raison qu'aucune Université n'avait jamais accordé de grades aux femmes. J'ai été informé par un juge éminent qui siégeait dans l'affaire, dit sans sourire M. Roshdall, que la connaissance de ce fait qu'il y eut au xi^e siècle des femmes docteurs à Salerne, aurait modifié son avis». (Hustings Roshdall, *The Universities of Europe in the middle age*, Oxford Clarendon Press, 1895, 2 vol. en 3 tomes in-8°). — Ch.-V. Langlois, *Questions d'histoire et d'enseignement, les Universités*, p. 11.

² Lacurne de Sainte-Palaye, *Mém. sur l'Ancienne Chevalerie*, I^{re} partie, p. 15 note 17 et p. 44.

³ Voir le charmant fabliau d'*Aucassin et Nicolette*. — Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, 1820, t. II, pp. 201, 202. — Chrestien de Troyes, *Roman d'Erec et d'Enide* ainsi que celui de *Cliget*, in-f°, fonds Du Cange, n° 27. Olim, 69. — *Poésies de Marie de France*. Note de Roquefort sur la *Médecine, la Chirurgie et l'Éducation médicale des Femmes au Moyen âge*, t. II, pp. 197-202.

⁴ Siège de Narbonne, Bibl. nat., f° 24,369, f° 61 v°, 62 v°.

en retenant la lance où l'épée prêtes à transpercer le cœur d'un mari ou d'un fiancé, d'un père ou d'un frère, pour recueillir enfin leur dernier soupir. Nombre d'entre elles succombent ainsi au siège d'Antioche¹. La vue d'une blessure ne les effraie pas d'ailleurs, et leurs mains délicates ne craignent pas de soigner les plaies, car leur sollicitude connaît le secret de tous les onguents.

Le pié avoit à tel meschief
Et la jambe si borrouflée,
Si vessiée et si enflée,
Si plaine de treus et de plaies,
Qu'il y avoit, ce croi de naies
Et d'estoupes de Migeron.
Boé et venin tout environ
De toutes pars en sailloit fort².

¹ *Jérusalem*, v. 205-211. — *Antiochus*, I, p. 160; II, pp. 223, 224, 255, 262. — *Perceval*, v. 5718; *Gaufrey*, v. 3925, et autres textes cités par Roquefort. *Marie de France*, 1832, in-8°, t. II, pp. 191 et suiv.; par Fr. Michel, *Roman de la Violette*, 1834, in-8°, p. 104 et suiv.; par Schultz, I, pp. 158, 159, etc.; ap. Léon Gautier, *La Chevalerie*, 1896, p. 367. — «*Li mire sont entour pour les plaies lier — Si metent onguement pour li miex chevauchier. (Doon de Maience, vers 5836-5837). Les plaies cuevrent maintenant sans respit. — L'emplastre mistrent, les bandiaux ont assis. (Garins le Loherains, II, p. 91). Le bras relient s'ont les emplastres mis. — Et les estelles i ont moult bien assis. (Ibid., II, p. 92). Maistre guerris — Lor plaies tante, puis si les a bendez. (Gaydon, vers 8362-8363). Un des passages les plus intéressants, les plus complets de nos chansons se lit dans Renaus de Montauban. Richard, frère de Renaud, a été mortellement blessé: «*Maugis ot pris blanc vin k'il ot mis en herbos; — Les plaies li lava environ et entor; — Le sanc vermel en oste et le trauchié braon; — Puis pris un oigement k'il avoit mervellos, — As plaies li toça environ et entor; — Ralient et rajoignent maintenant sans demor, etc.*». (*Renaus de Montauban*, p. 218, vers 30-35). (Léon Gautier, *ibid.*, p. 539).*

² Comment nostre Dame guari celui qui avoit le pié perdu (*Miracles de Nostre Dame de Soissons*, vers 52-59), ap. Gautier de Coinsy, *Les Miracles de la Sainte Vierge*, publiés par l'abbé Poquet, Paris, Didot, MCCCCLVII, col. 181). — Sur Gautier de Coinsy, voir Amaury Duval, *Hist. littéraire*, t. XIX, pp. 843-857, t. XXIII, *passim*, et Poquet, *Les Miracles de la Sainte Vierge*, Introduction, pp. VII-LXII. — Gautier de Coinsy, *Miracles de Nostre Dame par personnages*, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale par Gaston Paris et Ulysse Robert, Paris, MCCCCLXXIX, Didot, t. IV, *L'Empereur de Rome*, vers 539, 548, 589. — «*La collection des Miracles par personnages, contenus dans le manuscrit en deux volumes qui porte à la Bibliothèque nationale les n° 819 et 820 du fonds français, a, depuis longtemps attiré l'attention des littérateurs. Une quinzaine de pièces ont été mises à jour par divers savants et plus d'une fois on a exprimé le désir que le recueil entier soit publié.*» (*Ibid.*, note des éditeurs, t. I, p. 1).

Les femmes qui soignent les blessés sont *médecien*nes ou *fisicien*nes, *mires* ou *miresses*, *chirurgien*nes ou *apothécaresses*, titres que la poésie et la piété décernent à la Mère du Sauveur, la *vierge fisicienne* ¹, ainsi que les appelle le prieur de Gautier de Coinsy, né en 1177, mort en 1236 et «qui a élevé à Marie un si beau monument dans ses *Miracles*» ².

Tout le mont fes esmerveillier
En Salerne n'a Montpellier
N'a si bonne fisiciene ³.

En France, Abélard conseillait aux nones du Paraclet, en Champagne, de s'essayer à la médecine et à la pharmacie ⁴. En Allemagne, sainte Hildegarde (1098-1180), abbesse du couvent de Rupertsberg, se rend célèbre par ses traités de médecine et même de *metallothérapie* plusieurs

¹ *Miracle de saint Hyldefonse*, ap. Gautier de Coinsy, *Les Miracles de la Sainte Vierge*, vers 1103, col. 101.

Moult tost guéri l'out Nostre Dame
Qui est soutix cyrurgienne.

(*Miracles de Notre-Dame de Soissons*, v. 14 et 15, ap. Gautier de Coinsy, *ibid.*, col. 149).

Nostre Dame plus d'enfers cure,
Que tuit li haut physicien,
Ne tuit li bon cyrurgien
De Montpellier ne de Salerne.

Comment nostre Dame guarì celui qui avoit le pié perdu (*ibid.*, vers 6-10, col. 179).

² Montalembert, *Vie de sainte Élisabeth*, Introduction, p. 102.

³ Du moine que Notre Dame gueri de let (ap. *Miracles de la Sainte Vierge*, vers 241-244, col. 352).

⁴ *De medicamentis quoque, si necesse est, pro facultate loci providendum erit. Quod facilius fieri potest, si quæ infirmis præest, non fuerit expers medicinæ.* (Les véritables lettres d'Abélard et d'Héloïse, la dernière édit. de 1616, vol. I, p. 155, édit. de 1723, t. II, p. 357). — «Au Paraclet, l'infirmière devoit savoir la médecine, pour qu'elle fut en état de pourvoir le monastère des médicaments nécessaires. Il étoit en outre ordonné qu'elle, ou une autre religieuse de la maison, sçaurait saigner, afin de pouvoir se passer du ministère des chirurgiens. Marguerite et Poncie, nièces de Pierre le Vénérable et religieuses de la Marcigni, sçavoit aussi la médecine. Sainte Hildegarde, abbesse du monastère de Saint-Rupert, y étoit encore plus habile, puisqu'elle composa un recueil de remèdes pour diverses maladies qui a été imprimé». (*État des Lettres en France au XII^e siècle*, *Hist. littér.*, t. IX, pp. 191-192). — «Il existe à toutes les époques des femmes s'occupant de médecine et de la préparation des drogues. Les registres des dépenses de Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1315-1329), parlent de Peronnele l'erbière, d'Isabeau l'apotiqueresse». (Prost, *Notes et Documents pour servir à l'histoire de la Médecine en Franche-Comté*. (A. Poligny, 1884, pp. 15 et 16). — Léon Lallemand, *Hist. de la Charité*, t. III, p. 219.

fois imprimés ¹. Elle voit dans la possession diabolique une cause de folie et parle de l'épilepsie comme un docteur moderne. Elle devine la transfusion et la circulation du sang et se rallie implicitement à la théorie de l'auto-intoxication ².

On s'étonnerait que les charlatans et les sorcières eussent manqué d'exploiter la crédulité publique, si nous ne connaissions les noms, adresses et revenus de trente-huit mires ou miresse du xiv^e siècle, qui, sans avoir fait d'études spéciales ni posséder aucun diplôme, exerçaient illégalement la médecine ³.

Cependant hommes de guerre et de métiers, nobles et marchands, châtelaines et filles du peuple entrent dans des associations fraternelles ou corporatives, dilatant leurs âmes au contact de la souffrance, au feu sacré de la compassion, parées avec fierté du titre, au-dessus de tous les honneurs et de toutes les dignités féodales, d'*infirmiers des pauvres* ⁴. Groupés en confréries, ils ne se contentent pas de faire l'aumône, mais se donnent avec tous leurs biens au service des malheureux, comme, de nos jours, ce prince Ferdinand de Bavière qui n'étudia la médecine que pour se vouer au soin des malades pauvres, pendant que sa femme, l'infante Maria della Paz, si populaire à Munich, tout en composant de charmants écrits ⁵, faisait revivre, au xiv^e siècle, les vertus de Marguerite de Bavière, duchesse de Lorraine, qui prenait plaisir à panser les plaies et les ulcères ⁶.

¹ *Hildegardis physica*, édit. Argent, in-f°, 1544. — Trithem, *Annal. Hirsang*, vol. I, p. 416.

² Sen., *Chron.*, liv. IV, ch. xv. — Fab., *Bibl. lat. supp.*, pp. 416, 864. — *Hist. littér.*, t. IX, pp. 191, 192.

³ Géraud, *Paris sous Philippe-le-Bel*, 1837, in-4°. — Franklin, *Les Médecins*, pp. 3, 10.

⁴ «*Infirmarii pauperum*. Il y en avait à Clairvaux, auxquels Thiébaud de Juvencourt légua, en 1244, douze deniers de rente annuelle payables à la Saint-Martin d'hiver. (Extraits Mss. faits par De Guitton des Archives de Clairvaux. (t. II, f° 79)». — Montalembert, *Les Moines d'Occident*, Introd., p. LX.

⁵ Ayant découvert qu'une autre princesse de Bavière avait été religieuse, elle a raconté sa vie: *Emmanuelle-Thérèse de l'Ordre de Sainte-Claire, fille de l'électeur Max-Emmanuel de Bavière (1696-1750)*, par la princesse Louise-Ferdinand de Bavière, Allgemeine Verlags gesellschaft, Munich, 1902, *Revue des Questions historiques*, t. LXXIII, p. 699.

⁶ *Verum est, quod ipsa Domina fuit mihi confessa, quod aliquando vulnera infirmorum sive infirmarum erant omnia ita horrida et foetida, quod ipsa ex sola apertione sive vulnere*

Les femmes sont même plus héroïques que les hommes. Dans l'épanouissement de la jeunesse, de la grâce, de la beauté, elles affrontent les besognes les plus rebutantes et se condamnent à vivre dans les milieux pestiférés, et à respirer l'air vicié de logis contaminés qui ne sont trop souvent que les vestibules de la mort. Quelle paix néanmoins, quelle sérénité, quelle joie dans cette immolation de tous les instants ! quelle grandeur dans cette servitude volontaire ! quelle délicatesse dans leur zèle virginal et leur tendresse fraternelle ! Plus vaillantes que les chevaliers, elles sont, à l'imitation de sainte Élisabeth de Hongrie, « lumière resplendissante de sa patrie » ¹, la vie de l'indigent, le modèle de la patience, l'idéal de l'humilité, l'humilité de la noblesse, la noblesse de l'humilité : *Pauperum nutricia* ², *forma patientiæ* ³, *exemplar humilitatis*, *humilis nobilitas*, *nobilis humilitas* ⁴.

detectione et inspectione (nisi Jesus ipsam adjuvisset) evacuasset omnia quæ erant in suo corpore... Quia in quodam castello et oppido Eneil appellato, sibi in dotem specialiter deputato, de sua dote de novo erexerat unum novum et solemne hospitale... Pedes pauperum et peregrinorum de publica via collectorum manibus propriis lavando, crinibus et capillis capitis sui resolutis terendo, humillime osculando, cibaria ad saturitatem et pecunias per manus proprias devotissime condonandi. (Adolphus Ruderus, *Bavaria Sancta*, t. III, pp. 164-173).

¹ Lettre encyclique de Pie X, *Tempus prope diem aderit*, à l'épiscopat de Hongrie pour la célébration du septième centenaire de la Sainte, 28 septembre 1907.

² *Officium Sanctæ Elysabeth*, ancien bréviaire de Wurtzbourg. (Montalembert, *Hist. de sainte Élisabeth*, appendice VIII, t. II, p. 269).

³ *Officium Sanctæ Elysabeth ad usum abbatiæ monialium Benedictinorum S. Mauri nuncupata, ad magnificat, antiphona.* (Montalembert, *Ibid.*, t. II, p. 256).

⁴ *Hymne d'un antiphonaire de la Bibliothèque de Bruxelles* (Montalembert, *ibid.*, p. 272).

— De nos jours, les prétendus amis du peuple ont fait de la laïcisation des hôpitaux et des écoles le programme de la république jacobine. Nous ne savons que trop la fréquence des accidents et des décès dus à l'incapacité, à la négligence, à l'indifférence des mercenaires, qui coûtent dix fois plus que les sœurs, et pour qui le soin des malades n'est qu'un métier au lieu d'être une vocation, le plus noble attribut de l'apostolat. Dieu sait les ravages de cet athéisme officiel qui créera tôt ou tard un effondrement social et national ! A l'heure même où nous écrivions ces lignes, les policiers expulsaient les religieuses Augustines de l'Hôtel-Dieu de Paris, berceau de leur congrégation, et, pendant douze cent cinquante-et-un ans, théâtre de leur incomparable dévouement. L'hommage empressé du corps médical, les pleurs unanimes des malades, agenouillés sur leur passage, l'indignation de la foule dételant les chevaux de leurs voitures, ont fait éclater leur popularité en couvrant de honte leurs proscriptionnaires, obligés d'avouer « qu'elles n'avaient mérité des observations de quelque nature qu'elles soient ». (Déclaration de M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique, *Bulletin municipal de Paris*, 8 janvier 1908).

Ainsi apparaît encore et partout à nos yeux, la Fille de Saint-Vincent-de-Paul. Vêtue d'une grossière robe de drap, le front dépouillé de son opulente chevelure, ses yeux scintillant de la flamme de l'amour divin, sa fine tête à demi cachée par une lourde cornette, ses blanches mains, qui bercent tour à tour l'enfance ou la vieillesse et pansent toutes les plaies, ne se détachant du chevet d'un cancéreux que pour égréner un chapelet de noyaux de fruits, elle est levée, en toute saison, dès quatre heures du matin, et passe jours et nuits dans les dispensaires et les dortoirs, rayonnante de calme et d'innocence, ayant un encouragement pour toutes les douleurs, un sourire pour chaque malheureux, toute à tous et à chacun, parce qu'elle a fait abstraction complète de sa personnalité. Mais, si tôt qu'une épidémie se manifeste ou que la guerre est déclarée, elle s'envole, sur les ailes de la miséricorde et du sacrifice, au foyer de la contagion ou sur les champs de bataille, la première au poste d'honneur, la seule peut-être à n'aspirer qu'au martyre ; ange de la terre, que le fanatisme proscriit des écoles et arrache aux hôpitaux, où sa vue seule était la plus sublime des leçons et la plus fortifiante des consolations, mais qui, fidèle à l'enseignement et à l'exemple du divin Maître, n'a au cœur que des sentiments de pardon, sur les lèvres que des prières pour ses persécuteurs¹.

¹ Par testament du 8 septembre 1893, notre amie, Mme Vve Bouisson, née Bertrand, décédée le 10 novembre de la même année, a légué une fortune considérable à la Faculté de médecine de Montpellier. (Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. VII, pp. 346-364). — Avec cet héritage a été fondé et vit l'Institut de son nom. Elle avait seulement exigé qu'on établît « dans ou près le château de Grandmont », une chapelle, avec un aumônier et des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul pour soigner les malades ». Elle affectait à ce double but des fonds spéciaux, mais ajoutait : « En cas de refus par la Faculté ou de refus d'autorisation de la part de l'État, ou d'acceptation partielle, toutes les conditions ci-dessus prescrites étant INDIVISIBLES, les legs du château de Grandmont, faits à la Faculté de médecine, seront annulés et iront entre les mains de ma cousine J. V. que j'institue ma légataire universelle ». Le décret d'utilité publique ne put être rendu que le 6 février 1896. L'un des exécuteurs testamentaires, nous n'avions pas attendu l'accomplissement des formalités administratives pour bâtir la chapelle, organiser le culte, proposer un traité à la Congrégation. Mais la loi du 1^{er} juillet 1901 exigeant un décret spécial pour toute succursale de congrégation, même autorisée, l'Institut le sollicita officiellement dès le 12 décembre 1902. Pour l'obtenir, nous dûmes aller à Paris voir M. Dumay, le trop fameux directeur des cultes, qui ne put rien nous objecter. On crut seulement vaincre notre insistance en ne répondant au Conseil que par un silence systématique. La légataire s'étant décidée à mettre en demeure la Faculté et l'État de s'exécuter, sous peine

Telles furent les origines de la Faculté de médecine, avant la constitution définitive du *Studium generale*, en octobre 1289. Elle avait dû son essor à l'esprit libéral de Guillem VIII et des évêques de Maguelone. La liberté absolue de l'enseignement y attirait dès lors les médecins de tout pays et de toute religion. Ce centre intellectuel bien établi, les études en furent assurées par la subordination de l'exercice médical au baccalauréat et à la licence, et nous avons vu l'autorité suprême de la Papauté consacrer, en 1220, le respect de toutes les croyances, en même temps qu'elle reconnaissait sans exclusion des hérétiques et des Juifs qui parfois prédominaient, «l'Université des maîtres et des étudiants, le chancelier de l'Université, les privilèges et les statuts de l'Université»⁴.

de déchéance, le ministère Clémenceau fit enfin signer par le Président de la République le décret d'autorisation du 20 décembre 1906. A cette occasion, il nous fut demandé par un haut fonctionnaire, ni des moins intelligents ni des plus hostiles, si les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul étaient les mêmes que les Petites-Sœurs-des-Pauvres ? C'était bien le cas de répéter, après Montalembert: «Ne sommes-nous pas tous sortis du collège, sachant par cœur le compte des maîtresses de Jupiter, mais ignorant jusqu'au nom même de ces ordres religieux qui ont civilisé l'Europe et tant de fois sauvé l'Église»? (*Hist. des Moines d'Occident*, Introd., t. I, p. xi).

⁴ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, n° 180.

III

La plus ancienne École de Droit civil

Le droit romain la plus parfaite des législations. — *Bréviaire d'Alaric*. — La personnalité des coutumes remplace la territorialité de la loi. — Le droit romain ou droit écrit sauvé par l'Église. — Cette survivance fait revivre, en Allemagne et en Italie, le rêve de domination universelle. — Arnaud de Brescia. — Il ne fonde la République romaine que pour conférer à l'empereur l'omnipotence religieuse et politique. — Adrien IV. — Il prend Maguelone sous sa protection. — Alexandre III. — Frédéric Barberousse. — Diète de Roncaglia. — La volonté du souverain érigée en loi vivante. — L'antipape Victor III. — Alexandre III à Maguelone. — Les rois de France et d'Angleterre convoquent un concile qui proclame la légitimité d'Alexandre III. — C'est à l'évêque de Maguelone que Louis VII annonce cette décision. — Ligue lombarde. — Placentin. — Il suit à Montpellier la trace d'Alexandre III. — Son influence sur la législation. — Serments et testaments. — Azo successeur de Placentin. — Organisation de l'École de droit. — Doctrine de Montpellier. — Le droit écrit et les coutumes. — Anarchie juridique. — Guillaume Séguier investi par le roi d'Aragon de la licence d'enseigner. — Opposition de l'évêque. — Intervention conciliante de Clément IV. — Sophistes et rhéteurs. — Légistes. — Ils priment le clergé et les Bourgeois. — Leur suffisance les rend impopulaires. — Frédéric Barberousse soulève les barons français contre l'esprit égalitaire du clergé. — Honorius III et Innocent IV réfrènent l'exploitation des connaissances juridiques et médicales par le clergé. — Grégoire IX, ses faveurs aux étudiants. — La monarchie, pour favoriser le droit coutumier ou droit national, interdit l'enseignement du droit romain. — Supériorité de l'École juridique française.

Ecclesia vivit lege Romana. (Lex Ripuarium, t. 58, § 1).

Omne jus populi in condendis legibus concessum. (Bulgarus à l'empereur Frédéric Barberousse, Auth. Puberum).

« La conservation et la propagation du droit romain furent en grande partie l'œuvre du clergé ». (De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. I, p. 296).

Tout s'enchaîne dans cette histoire. C'est l'inféodation de Maguelone au Saint-Siège qui explique pourquoi la région de Montpellier, seule peut-être en Europe, fut préservée du servage et devint le refuge des souverains-pontifes ; ce sont les relations intimes de nos évêques avec Rome qui provoquèrent la sollicitude du Vicaire de Jésus-Christ pour l'École de médecine ; c'est la fidélité de notre diocèse et de nos seigneurs à la Chaire de saint Pierre qui valurent à notre ville de posséder la plus ancienne et, longtemps, la seule École de droit civil.

Au point de vue métaphysique, la raison ne conçoit le droit qu'universel, comme l'Humanité qui en est l'objet, et éternel comme Dieu, dont il est une émanation¹. Supérieur aux hommes et aux événements, il reste, par son essence même, indépendant des princes et des peuples. Ce n'est, en effet, ni du pouvoir ni de la loi que dérive la justice; c'est de la justice que doivent s'inspirer les lois et les jugements des hommes, car il ne saurait exister de droit contre le droit. La violence peut violer le droit, non le contredire; le primer, encore moins le supprimer. *Si aliquid de se repugnantiam habeat ad jus naturale non potest voluntate humana fieri justum*².

Comme dit Kant, le droit s'impose à notre volonté par l'*impératif catégorique* de la conscience; c'est elle qui révèle la morale naturelle³, dont l'ignorance ou la méconnaissance expliquent les crimes contre lesquels la société doit se défendre par des lois positives, mais qui, étant subordonnées aux temps et aux mœurs, n'ont rien d'absolu ni de perpétuel⁴.

De toutes les législations positives il n'y en a pas eu de plus parfaite que le droit romain, constitué par le génie des *Prudents* et l'expérience des siècles, « le monument le plus précieux de la sagesse

¹ « Ce qui est un idéal pour nous était pour Platon une idée de l'entendement divin ». (Kant, *Critique de la raison pure*, liv. II, ch. II, sect. 4, trad. Tissot, t. II, p. 168). — « La seule chose qui soit un devoir, c'est de travailler à la réalisation du souverain bien dans le monde, dont, par conséquent, la possibilité peut-être postulée; mais, comme notre raison ne peut concevoir cette possibilité qu'en supposant une suprême intelligence, admettre l'existence de cette suprême intelligence est donc chose liée à la conscience de notre devoir ». (Kant, *Critique de la raison pratique*, liv. II, ch. v, trad. Barni, p. 335).

² S. Thomas Aquitan., *Summ. theol.*, II^a II^æ, quæst. LVII, art. 2.

³ « Pour la volonté divine et en général pour une volonté sainte, il n'y a point d'impératifs: le devoir est un mot qui ne convient plus ici, puisque le vouloir est déjà par lui-même nécessairement conforme à la loi... L'impératif catégorique serait celui qui représenterait une action comme étant, par elle-même et indépendamment de tout autre but, objectivement nécessaire ». (Kant, *Des Fondements de la métaphysique et des mœurs*, 2^{me} section, *Critique de la raison pratique*, pp. 56, 57).

⁴ Osée, IV, 12. — « La plus funeste de toutes les innovations serait, pour ainsi dire, de ne pas innover. On ne doit pas céder à des préventions aveugles. Tout ce qui est ancien a été nouveau ». (Portalès, *Discours préliminaire sur le projet de Code civil*, ap. Sabatier, ancien président de l'Ordre des avocats, au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation, *Le Code civil. Correspondant*, 1904, t. CCXVII de la collection, p. 860).

humaine, le corps le plus complet de législation civile, le plus savant et le plus sûr que le législateur puisse consulter, chef-d'œuvre immortel de méthode et de logique, de précision et de clarté, de mesure et de bon sens, d'une symétrie subtile et d'un art raffiné »¹. Constitué d'après des principes généraux et des règles précises qui permettent de résoudre par déduction toutes les difficultés, alors que les autres législations restent limitées à des cas déterminés, le droit romain apparaît le droit par excellence, le droit commun, même pour les feudistes², le droit universel de tout temps et de tout pays, d'où dérivent les autres lois humaines³, base de tout l'ordre politique et social, garantie du pouvoir judiciaire et de la propriété, si bien qu'il sera partout accepté par les légistes à titre de droit supplétif et de droit modèle.

C'est le droit romain qui est le principe et l'âme de notre code civil dont il anime les moindres parties ; c'est dans les sentences de Paul, dans le *Digeste* et les *Novelles* de Justinien que les rédacteurs ont puisé comme à la source de la raison et de l'équité. Il convient d'ailleurs d'observer que, durant les dix siècles qui s'étendent de la fin de l'Empire d'Occident avec Charlemagne jusqu'à la Révolution française et au Consulat, la monarchie n'a jamais légiféré en matière civile, sauf pour le mariage qu'elle conforma au droit canonique ; elle ne fit guère que continuer la législation romaine sur les personnes et les biens, sur l'autorité maritale et la puissance paternelle⁴, respectant d'ailleurs les

¹ Albisson, *Introduction aux lois municipales*, ap. Joseph Grasset, *Un Montpelliérain oublié, Le Jurisconsulte Jean Albisson*, discours prononcé le 21 décembre 1907 à la séance solennelle de rentrée des avocats stagiaires, p. 12.

² « Nous entendons à finer grant partie de cest livre, par les jugemens qui ont été fet en nos tens en la dite contee de Clermont... et l'autre partie par clers usages..., et l'autre partie le droit qui est communs a toz es coutumes ou roiaume de France ». (*Coutumes de Beauvoisis*, Prologue, § 6. — Cf. Beugnot, t. I, p. 13). — « Le droit commun de Beaumanoir doit comprendre la loi romaine en tant qu'elle avait été confirmée par la coutume ». (Beugnot, XVI, 18), ap. Wetter, *Le Droit romain et Beaumanoir*, ap. *Mélanges Fitting*, t. II, p. 538). — *Jus quo Urbs Roma utitur, servari oportet*. (*Digeste*, Jul., 16, p. 451).

³ *Omnium generalis*. (Pertz, *Monumenta Germaniæ Historica, leges*, t. IV, p. 291). — *Omnium humanarum legem mater*. (*Capitularia regum Francorum addita IV*, § 160. Walter, *Corpus juris Germaniæ antiqui*, II, p. 858).

⁴ Maurice Sabatier, *Le Code civil*; *ibid.* — Notre éminent ami dit : « Louis XIV, dans sa toute puissance, n'a pas décrété un seul article du code civil... On voit alors, pour la première

coutumes qui, dans leur ensemble, « font honneur à la sagesse de nos pères et ont formé le caractère national »¹.

Si le droit romain a persisté après la chute de l'Empire², cette survie, plus apparente que réelle, ne fut pas d'ailleurs générale. Comment auraient pu se maintenir et être appliquées, sous le règne de la violence et de la force, les théories subtiles des jurisconsultes, qui n'admettaient comme arguments décisifs que le fer et le feu ? La tradition ne s'en retrouve, en effet, que dans la procédure judiciaire³. Plus d'exégètes ni de docteurs, encore moins d'Écoles⁴. Abrégé par le *Bréviaire d'Alaric* dans le royaume wisigoth, dès le VII^e siècle⁵, il perd toute action et cesse d'être en vigueur dans certaines provinces⁶, applicable seulement

fois, un jeune souverain s'occuper en personne de la réformation des lois, réunir au Louvre, sous sa présidence, le Conseil d'État et, pendant quinze mois, suivre ses conférences... De ces travaux considérables, il en est sorti une œuvre législative supérieure, une série de véritables codes sur la procédure, le commerce, la marine, les eaux et les forêts, la justice criminelle ; les lois civiles n'ont pas même été abordées... le rêve d'égaliser Justinien ou Théodose s'est évanoui devant la résistance des parlements ». (Maurice Sabatier, *ibid.*, pp. 13, 14). « ... Il en est de même de la législation révolutionnaire. Elle remplit les titres des actes de l'état civil du mariage, du divorce. Hors de là, elle ne se manifeste que par quelques dispositions isolées, mais d'une rare puissance. C'est qu'avant tout elle a été destructive... Il n'est resté d'elle dans le monument définitif que quelques négations formidables... La loi romaine domine sans partage, dans de nombreux chapitres, il n'y en a pas un où on ne lui ait fait sa part. C'est à croire, à certains moments, que le Code civil n'est qu'une compilation du Bas-Empire ». (Maurice Sabatier, *Le Code civil ; Correspondant*, p. 834).

¹ Maurice Sabatier, *ibid.*, p. 860. — Tout en admirant, sous certains rapports, l'œuvre du Premier Consul, nous devons faire les réserves les plus formelles sur la conception purement civile du mariage et sur le divorce qui n'est que la forme légale de l'adultère et la désagrégation de la famille par la liquidation forcée des patrimoines.

² Caillemier, *L'Enseignement du Droit civil en France vers la fin du XIII^e siècle*, ap. *Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger*, 1879, pp. 599-600.

³ De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, trad. Guenoux, t. I, ch. vi, t. II, ch. ix, § 3. — Voir Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, secc. VI, Chron., n° 1000, 1100, P. 2, p. 54. — Cf. *Hist. littéraire*, t. VII, pp. 24, 25 et 60.

⁴ « Quand j'aurai dit que les chartes du pays de France dénotent, du IX^e au XI^e siècle, une ignorance à peu près totale du droit romain, faudrait-il que je fasse passer sous les yeux du lecteur des milliers de documents, pris au hasard dans une centaine de mille que je crois avoir bien étudiés ». (Flach, *Le Droit romain dans les chartes du IX^e au XI^e siècle*, ap. *Mélanges Fitting*, Montpellier, 1902, t. I, p. 386).

⁵ *Lex Wisigoth*, édit. Zeumer (1902, II, pp. 10, 11). — Reccessvindus, 649, 672.

⁶ « Il ne m'est plus possible de citer un seul document roussillonnais du IX^e au X^e siècle où le droit romain soit visé... La division de la France en pays de droit écrit et en pays de droit

aux Romains qui parlent le latin littéraire ou vulgaire, par opposition aux barbares de toute nationalité, fiers même de cette appellation¹.

Il n'est plus connu d'ailleurs que par le *Bréviaire d'Alaric*, rédaction sobre et limpide, supérieure à la loi des Burgondes, qui survivra au règne des Wisigoths et s'imposera du Rhin à l'Océan. Si le roi Reccessvind en fait un abrégé, il ne le supprime pas en la Septimanie où nous voyons, au ix^e siècle, des juges romains et saliens siéger à côté des Goths², et, à la fin du x^e siècle, ce qui suffit à prouver l'influence et la persistance du Code Théodose, l'usufruit viager de la veuve maintenu sur tous les biens du mari³.

Comment cette région aurait-elle perdu tout à fait le souvenir et la tradition de l'Italie, alors qu'elle ne cessait d'avoir des relations politiques et commerciales avec les populations du littoral méditerranéen, de Marseille à Gênes, et de Pise à Tarragone?

A partir du ix^e siècle, la territorialité de la loi fait place à la personnalité des coutumes. Le droit romain n'a plus de prestige ni de force morale ou légale. L'autorité centrale supprimée, celle du clergé n'étant pas encore déterminée, institutions et mœurs n'ont rien de

coutumier, quelque ancienne qu'elle soit d'ailleurs, est une grosse erreur historique ». (Brutails, *Étude sur la condition des populations rurales en Roussillon au Moyen âge*, Paris, 1871, p. xxvi). — « On attendait la publication du Cartulaire d'Auch pour voir plus clair. Il a paru, et beaucoup d'autres: Les cartulaires de Saint-Jean-du-Mont, les cartulaires d'Aniane et de Gellone, le grand cartulaire de Saint-Sernin, etc. Qu'on les lise et l'on sera édifié, je pense, sur la possibilité d'énumérer les mentions de la loi romaine qu'ils contiennent ». (Flach, *Mélanges Fitting*, t. I, pp. 395 et 400).

¹ Gaston Paris, *Romania*, dans *Mélanges linguistiques*, Paris, 1905, pp. 10, 17, 22.

² De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. I, pp. 342, 346. — Viollet, *Hist. du Droit civil français*, 3^e éd., Paris, 1905, p. 136. — De Wretschko, *De usu Breviarum Alariciani forensi et scholastico per Hispaniam, Italiam regionesque vicinas*. (Cod. Theodoric., éd. Meyer, Berlin, 1905, pp. cccvii, cccxx, cccxxi). — Kiener, *Verfassung geschichte der Provence*. (Leipzig, 1900), pp. 71-75 et 85-87. — Hinojosa, *La Réception du Droit Romain en Catalogne*, ap. *Mélanges Fitting*, t. II, p. 394.

³ Cod. Théodoric., III, 8, 9, 1. — Esmein, *Le Testament du Mari et la donatio ante nuptias*, ap. *Mélanges d'Histoire du Droit et de Critique* (Paris, 1886), pp. 556-966. — *Hic est brevis divisionalis quem fecit Matfredus vicecomes et uxor sua Adalaiz ad diem quo cupiunt pergere Romam de omnibus rerum illorum mobilibus et immobilibus*. (Hist. gén. de Languedoc, édit. Privat, t. V, col. 255, 257.). — *Mélanges Fitting*, *ibid.*

fixe ni d'assuré. Avec la désorganisation sociale, le latin, qu'ignorent bien des clercs, s'altère et se diversifie en multiples parlers populaires, et la dégénérescence de la langue a pour conséquence celle du droit¹. L'oblitération de la jurisprudence légitime et la préoccupation dominante des intérêts ont pour effet la pratique ignorante d'une législation sans unité, qui n'engendre que confusion ou incohérence, si bien qu'au monarque et à ses conseillers appartiennent maintenant le droit et le devoir de juger en fait plutôt par l'équité que par la doctrine, et d'harmoniser les prescriptions de la loi séculière avec la loi sacrée, en les tempérant par la justice supérieure et la charité².

Charlemagne opère une refonte de la société; les races, jusqu'alors séparées, se trouvent désormais rapprochées et réunies par le latin vulgaire qui devient insensiblement le *roman*, mais enlève au nom romain toute signification politique³. Sous Louis-le-Débonnaire, l'État se disloque au point de tomber en lambeaux, *pro regno fragmina regni*⁴. L'arbitraire seigneurial intronise la force; l'usage et la tradition ne s'inspirent que de procédés rudes et grossiers. Comment les réseaux de subtilités juridiques auraient-ils résisté aux coups d'épées? La justice se décide d'après les épreuves et les combats judiciaires; le droit romain n'est plus étudié; les tabellions du Midi « par un besoin naïf de faire parade de leur érudition », donnent bien une forme romaine à des actes qui n'ont rien de romain et en sont même l'opposé, mais « ces réminiscences classiques ne suffirent pas pour que le droit de nos pays procédât du droit romain; autant vaudrait dire que la *Chanson de Roland* dérive de l'*Iliade* et de l'*Énéide*, parce que le trouvère nomme, de loin en loin, avec l'à-propos que l'on sait, les dieux de l'Olympe »⁵.

¹ Richer, *Historiarum*, IV, 100, Reims, 1855. — Gerbert, *Actes du Concile de Mouzon*, édit. Olleris, p. 245. — Flach, ap. *Mélanges Fitting*, t. I, p. 416.

² Flach, *ibid.*, p. 392. — Cf. *Origines de l'ancienne France*, t. I, p. 358 et suiv.

³ Gaston Paris, *Romania*, dans *Mélanges linguistiques*, pp. 10, 17, 22.

⁴ Sohm, cité par Flach, *Origines de l'ancienne France*, t. I, pp. 11, 12.

⁵ Brutails, *Étude sur la condition des populations rurales en Roussillon au Moyen âge*, pp. xxvi, xxviii.

Les sources perdues ne laissent pour traces que des *excerpta* ou des *exceptiones*, des *epitomæ* ou des *interpretationes*¹. De là, tant d'anachronismes. Ainsi lisons-nous dans la donation que Pierre de Melgueil fait en 1085, du comté de Maguelone au pape Grégoire VII : *Non valeat vindicare et persolvat mulctam quam sancta lex Romana per Theodosium, Arcadium et Honorium promulgatam decrevit*². Or, Théodose I^{er} était mort en octobre 395 et Théodose II ne monta sur le trône que treize ans plus tard³. Il y a donc ici confusion entre l'auteur et le promulgateur de la loi. Que d'erreurs de ce genre ont été relevées, qui ne détruisent d'ailleurs ni l'authenticité ni la sincérité des diplômes⁴ !

Si le droit romain ne disparaît pas définitivement, c'est grâce à l'Église qui, ayant pris naissance sous son règne, l'enseigne dans ses Écoles⁵, l'introduit dans ses formulaires et les canons des conciles, dans sa législation sur le mariage et dans la procédure ecclésiastique. Benoît XIV, un éminent jurisconsulte, a pu déclarer que le Saint-Siège a ratifié de son approbation toutes les lois du *Corpus juris*, applicables aux matières mi-religieuses et mi-profanes⁶.

Mais il faut bien se garder de confondre le droit romain avec l'esprit des légistes.

Le droit romain, legs de la pratique et de l'expérience, ne pouvait guère être la contradiction du droit chrétien. On le disait même inspiré du ciel⁷.

¹ Flach, *Mélanges Fitting*, t. I, pp. 398-399.

² Cartulaire de Maguelone, reg. C, f° 70. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. V, col. 695-696; édit. Privat, t. III, col. 445.

³ Flach, *ibid.*, pp. 405, 406.

⁴ « Ne disait-on pas que Justinien était contemporain de Jésus-Christ, que les Grecs, au temps où les douze tables furent rédigées, croyaient à un seul Dieu en trois personnes » ? (Caillemer, *Revue historique du droit*, 1879, p. 603).

⁵ « Au onzième siècle, ce même droit avait une place d'honneur dans l'École épiscopale de Toul, dirigée par l'évêque Berthold; on cite parmi les juristes distingués qu'elle produisit, Brunon, qui devint pape sous le nom de Léon IX, Adalberon, évêque de Metz, et Arnoul, moine de Saint-Bénigne de Dijon ». (*Hist. littéraire*, t. VII, p. 25; t. IX, pp. 217-219). — Caillemer, *ibid.*, p. 601.

⁶ *De Synodo diocesano*, lib. IX, c. 14. — H. Beaune, *L'Enseignement du Droit romain et la Papauté*, ap. *Nouveaux fragments de droit et d'histoire*, p. 67.

⁷ *Spiritus Sanctus per sagrorum imperatorem sensit auctoritas*. (*Formulæ Bitericenses*,

L'Église l'avait introduit dans la législation canonique, et si elle devait exercer plus d'action sur le droit féodal, c'est que celui-ci était à faire, alors que l'autre était déjà une œuvre presque parfaite. Voilà pourquoi saint Augustin a pu dire : Dieu a parlé par les législateurs de Rome comme par les prophètes : *Leges Romanorum divinitus per ora principum emanarunt*.

Bien que recruté en grande partie dans les races nouvelles, le clergé lui était déjà initié par ses études et l'usage du latin. Il l'adopte avec empressement comme garantie de tous les droits et la sauvegarde de l'unité contre l'anarchie seigneuriale, la diversité des coutumes et le morcellement féodal : *Ecclesia vivit lege romana*, dit la loi des Ripuaires ; *Romanam legem sacerdotes convenit observare*¹. Et, en 847, le pape Léon IV écrit à l'empereur : « La loi romaine jusqu'ici triomphe de tous les orages ; nous supplions votre clémence de la maintenir en vigueur »². C'est ainsi que le droit romain est, après le christianisme, le principal élément d'unification en Occident.

Les conciles et les synodes de Meaux et de Paris, de Valence, de Langres et de Savonnière préconisent l'enseignement des sciences divines et humaines dans les évêchés et les monastères. A Angers, à Toul, à Dijon, dans les abbayes, comme celle de Bec, d'où sortent et Yves de Chartres et Anselme de Cantorbéry, à côté du trivium et du quadrivium, on professe le Code Théodosien en même temps que le droit canonique³. Il existait encore une foule de codes en provençal, en divers dialectes, traduits en latin par Ricardus Pisanus, ce qui n'empêche pas « le droit franc salien » d'être, « pour le royaume de France la loi séculière par excellence »⁴.

15° Z, p. 174). — Stouff, *L'interprétation de la loi romaine des Wisigoths*, *Mélanges Fitting*, t. II, p. 167.

¹ *Lex Ripuanarum*, tit. 58, § 1. — Flach, *Mélanges Fitting*, t. I, p. 390.

² *Vestram flagitamus clementiam ut sicut hactenus Romana lege viguit, absque universis procellis... ita nunc suum robur propriumque obtineat*. (Gratien, *Decret.*, dist. 10, c. 13). — Henri Beaune, *L'Enseignement du Droit romain*, p. 58.

³ H. Beaune, *ibid.* — Voir le savant et consciencieux ouvrage du chanoine Porée, *Hist. de l'Abbaye du Bec*, t. I, ch. II et IV, Évreux, 1901.

⁴ Flach, *Origines de l'ancienne France*, t. III, p. 394.

En Allemagne et en Italie, la prédominance du droit romain fait revivre le souvenir et le rêve de domination universelle.

Les luttes du sacerdoce et de l'Empire avaient une double cause : la Guerre des Investitures était née d'une question féodale ; la rivalité des Guelfes et des Gibelins de la prétention des empereurs à la succession des Césars ¹.

Les empereurs veulent d'abord assimiler les évêchés à des fiefs en se réservant l'investiture des nouveaux titulaires, absorber ensuite l'Italie dans l'unité teutonique. Ils imposent leur volonté d'office, *de necessitate* ², donnant à leurs constitutions la force de lois, *inter leges imperiales* ³.

Le droit romain, qui devient le droit Justinien, était la législation la plus considérable qu'ait jamais possédée aucun peuple. Mais un premier travail s'imposait aux juristes : la collation des manuscrits, l'établissement d'un texte authentique, uniforme et correct. Il fallait, de plus, définir et expliquer certaines expressions hors d'usage, en spécifier les rapports et les contradictions avec les innombrables coutumes, formuler enfin une doctrine logique et rationnelle. Cette mission, les jurisconsultes l'accomplissent en apposant au texte des notes marginales, *glosa* ou *glossa*, qu'Accurse fixe dans la grande glose qui porte son nom ⁴.

¹ Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, 5^e édit., Leipzig, t. I, p. 892. — Chénon, *Le Droit romain à la Curia regis, de Philippe-Auguste à Philippe-le-Bel*, ap. *Mélanges Fitting*, t. I, p. 197.

² Paul Viollet, *Hist. des Institutions politiques et administratives de la France*, t. II, p. 225. — Blondel, *Étude sur les droits régaliens et la constitution de Roncaglia*, ap. *Mélanges Paul Fabre*, 1902, p. 249.

³ Voir Constitution donnée à Roncaglia, novembre 1158, insérée par Barberousse au Code Justin., IV, 13, *in fine*.

⁴ Sarti, *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus a sæculo xi^o usque ad sæculum xiv, Bonononia, 1769 et 1774*, ap. de Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. IV, ch. XLII, p. 142. — « Les gloses de Placentin se rencontrent beaucoup plus rarement dans les manuscrits que celles des autres glossateurs de son temps : aussi de Savigny n'en a-t-il recueilli dans plusieurs manuscrits et inséré à la suite de sa notice sur Placentin qu'un nombre fort restreint, et la plupart fort courtes. Cette rareté peut donner quelque prix à celles, d'ailleurs plus étendues, que contient un manuscrit du Code faisant partie de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier (n^o 83 du Catalogue). Les gloses de Placentin y sont disséminées, conjointement avec celles d'un troisième jurisconsulte du même siècle (Albericus), dans une

A ce premier travail s'ajoutent des sommes, résumés d'abord, paraphrases ensuite : distinctions, questions, controverses¹; et c'est la péninsule italienne qui est le foyer de cette renaissance romaniste, le centre d'où les légistes rayonnent dans toutes les directions, sans toutefois franchir l'Océan, puisque la loi romaine ne sera jamais acceptée en Angleterre dont les barons, comme ceux d'Allemagne au xvi^e siècle, font interdire l'étude et l'usage².

Les légistes se divisent en deux groupes : celui de la Lombardie, celui de Rome³. Au premier se rattache l'École de Ravenne, en opposition avec la Papauté; et c'est même pour en contrebalancer l'influence que la comtesse Mathilde fonde l'École de Bologne, rendez-vous des étudiants de toutes les régions du vieux monde, où l'on parle toutes les langues, et qui a pour chef Warnerius, Gernerius ou Irnerius, *lucerna juris, scientiæ nostræ illuminator*⁴. Rénovateur de la jurisprudence, il remet en honneur les Pandectes. Mais, s'il refuse d'abord de reconnaître dans la Germanie la continuation de l'Empire d'Occident⁵, vénal et homme lige d'Henri V, il trahit, à la mort de sa bienfaitrice, la cause de l'Église et pousse le servilisme jusqu'à concéder au prince tout droit

glose très riche du jurisconsulte Roger, qui s'étend sur toutes les parties du manuscrit, c'est-à-dire sur les neuf premiers livres du Code. Ces diverses gloses sont écrites d'une même main, postérieurement à une première annotation que le manuscrit avait déjà reçue : mais le copiste n'a pas poussé son travail sur celles de Placentin au delà du titre VI du livre 2^e, qui contient les dernières, du moins que j'aie trouvées. On peut faire aussi remarquer, qu'elles paraissent se diviser, d'après la différence des sigles (*p.* et *secundum p.*) en gloses proprement dites, écrites par Placentin, et en annotations faites d'après ses livres ou son enseignement ». (M.-J. Castelnau, *Notice sur le jurisconsulte Placentin; Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. I, p. 512).

¹ *Summas appellant veteras Icti, ... synopes et compendiaras institutiones quæ magno usui fuerunt iis quibus grandia illa legum volumina formidini erant, quamvis hæ quoque summæ in magnam postea molem excreverunt.* (Sarti, ap. Saint-Paul, *ibid.*, p. 484).

² Selden, *Dissertation sur la Fleta*, p. 174 et suiv. — Dr Yärke, *Etude sur la Réforme*, p. 90. — Voir Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. I, 1887. — Beaune, *Nouveaux Fragments*, p. 88.

³ Caillemer, *L'Enseignement du Droit en France; Nouvelle Revue historique du Droit français et étranger*, 1879, pp. 599-614.

⁴ Irnerius, *Quæst. de juris substitut.*, p. 54. — Fitting, *Die Anfaenge der Rechtsschule zu Bologna*, 1888, Préface, p. 28. — Esmein, *L'Œuvre d'Irnerius*, p. 8. — P. De Tourtoulon, *Placentin*, p. 54.

⁵ Fitting, *ibid.*, pp. 35 et 45. — De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. IV, p. 15 et suiv.

et sur les biens et sur les consciences, comme celui d'attenter à leur foi par la nomination d'un antipape¹.

Irnerius meurt au milieu du XII^e siècle, et son enseignement est continué par quatre docteurs, juristes et avocats, glossateurs et controversistes, Bulgarus, Martin, Jacques et Hugolinus. Bulgarus, *os aureum*, représente la lettre du droit, l'honnêteté professionnelle, l'indépendance vis-à-vis de l'empereur, jusqu'à mériter sa disgrâce². Cette délicatesse et cette fierté de sentiments font d'autant mieux ressortir l'absence de scrupules de son confrère Martin, homme d'argent et courtisan, qui veut acheter la justice et profiter de l'arbitraire. Quant à Jacobus et à Hugolinus, qui manquent d'originalité, ils ne font pas école³.

Élève sans doute d'un de ces maîtres, Placentin, ainsi nommé de Plaisance sa ville natale⁴, inaugure sa carrière professorale d'abord à Mantoue, puis à Bologne⁵. A la différence des autres glossateurs qui,

¹ *Reges quidem transalpini potestatem sumpsere, juris autem legumque scientiam notam habere non poterant. (Quæst., tit. De vet. jur. enucl., ibid., p. 59). — Hoc autem verum est, sive imperator, sive qui accipit sciant rem alienam esse sive non, merito enim omnia nostra facimus cum ea nobis summa impertitur auctoritas... ac verum dicimus quandoque non justo, quandoque etiam nullo precio assignato, imperatoris auctoritate quod alias iniquum esset ad jus et equitatem redigente. (Summa Irnerii, § 3, liv. VII, tit. 27, p. 247. — De Tourtoulon, Placentin, pp. 50-51).*

² Deux collections de controverses sont de cette époque : *Diversitates dominorum in jure (vetus collectio)* d'un inconnu ; *De dissensionibus dominorum* de Rogerius. (De Tourtoulon, *ibid.*, p. 58).

³ « Les légendes sur Bulgarus sont fort nombreuses et assez connues. Savigny rappelle les plus curieuses : L'histoire du cheval que Barberousse donne à Martinus, pour lui avoir affirmé contre Bulgarus que l'empereur était le maître du monde *etiam ad proprietatem*, est rapportée par Otto Morena, Salicetus, Petrus de Bellepertica. Voici la version de Salicetus in *Cod.*, liv. 3, *De quadr. prescr.*, VII, 37 : *Tamen imperator cupidus et timidus Martino donavit equum et nihil Bulgaro. Unde vir sapiens admiratur composuit hunc versum : Bulgarus dixit equum, sed Martinus habuit equum.* (De Tourtoulon, *ibid.*, p. 57). — Bulgarus a laissé sur le titre *De Regulis juris* au Digeste un commentaire, complété par Placentin, « l'un des meilleurs écrits de jurisprudence du XII^e siècle et même du Moyen âge, soit pour la connaissance approfondie qu'il révèle des livres de Justinien, soit pour la précision des idées et du style, soit même pour l'excellence de la latinité ». (P.-J. Castelnau, *Notice sur Placentin*, *ibid.*, p. 502).

⁴ *Civitas Placentinæ unde mihi origo est nomenque accepi.* (Placentin, *Summa Codicis*, liv. VI, tit. 48. *De Senatu Trebelliano*).

⁵ *Cum essem Mantuæ, ibique juris scientiæ precepta pluribus auditoribus traderem.* (Placentin, *Premium de varietate actionum*. — *Ibid.*, p. 64).

n'ayant pas d'idées, éludent les solutions, en ajoutant à l'incertitude des textes des citations encore plus obscures, il a sur toutes les questions une réponse personnelle, originale et précise, qu'il expose avec méthode et concision, ce qui ne l'empêche pas de recourir aux classiques en s'appuyant sur un vers de Virgile ou une phrase de Cicéron. Quant aux juristes, il évite de les mentionner, sauf Bulgarus.

Au commencement du XII^e siècle, le tribun Arnaud de Brescia, disciple d'Abélard, avait fondé la République romaine en exploitant le sentiment patriotique et révolutionnaire, pour asservir la péninsule à l'étranger.

Il ne transporte, en effet, du Pape au peuple le droit de conférer l'investiture et de décerner la couronne, que pour proclamer l'empereur « souverain maître de tous les biens ; car, si les laïques seuls, peuvent en jouir, ce n'est que par la grâce de son bienfait ». Sous son inspiration et pour obtenir l'appui de Conrad III contre le pape Eugène III, les Romains, ces mêmes Romains qui viennent de proclamer la République, s'adressent « au très excellent et très illustre maître de Rome et du monde entier... Que votre royale Majesté, disent-ils, vienne sans retard vers nous, puisqu'à Rome vous pourrez réaliser tous vos vœux ! Nous sommes prêts à faire votre volonté en toutes choses, *sumus enim per omnia vestræ voluntatis semper obtemperare parati*. Salut au roi ! qu'il obtienne sur ses ennemis tout ce qu'il désire ; qu'il possède l'Empire ; qu'il siège à Rome et gouverne l'univers » ¹ ! Et un auteur, peu sympathique d'ailleurs à la cause de l'Église, de s'écrier : « Étranges républicains à qui il fallait absolument un maître » ² !

Arnaud de Brescia renchérit à son tour sur ces flagorneries : « Au très illustre et très glorieux maître du monde, Conrad, par la grâce de Dieu roi des Romains, toujours triomphateur auguste, qui n'a pas d'égal ni de second dans l'univers, de la part d'un fidèle du sénat, le plus fidèle des serviteurs du roi, tout ce que peut souhaiter à un si grand maître un si humble serviteur... Vous pourrez, avec l'aide des Romains,

¹ Vacandard, *Arnaud de Brescia* ; *Revue des Questions historiques*, t. XXXV, p. 83.

² Victor Clavel, *Arnaud de Brescia et les Romains du XII^e siècle*, Paris, 1868.

vous emparer du château Saint-Ange et faire en sorte qu'à l'avenir, jamais un pape ne soit ordonné sans vôtre ordre et vôtre bon plaisir »¹.

L'empereur refuse de répondre à ces platitudes qu'il stigmatise justement de niaiseries². Bientôt après, son successeur, Frédéric de Hohenstaufen, s'engage, au contraire, par serment, à ne conclure ni paix ni trêve, pas plus avec les rebelles qu'avec Roger de Sicile, sans le libre consentement et la volonté de l'Église romaine et du seigneur Pape. Aux élections sénatoriales, les partisans d'Arnaud ayant subi un échec humiliant, Eugène III peut rentrer dans la Ville éternelle, acclamé par ses propres sujets. Il meurt en 1153, et son successeur, Anastase IV, ne lui survit qu'une année.

Alors monte sur le trône pontifical Adrien IV, le seul anglais qui ait occupé la chaire de saint Pierre et « le digne prédécesseur d'Alexandre III »³. D'abord mendiant à Saint-Alban and' abbatts Langley, son village natal, il avait fait ses premières études dans l'église Saint-Jacques de Melgueil et les avait continuées à Maguelone. Chanoine de Saint-Ruf, près Avignon, créé cardinal évêque d'Albano par Eugène III, il mérite par son talent et ses vertus d'être couronné de la tiare. Un de ses premiers actes est d'excommunier Arnaud et d'inviter le sénat à l'éloigner. L'agitateur provoque alors de tels désordres qu'il est arrêté en Toscane et pendu par ordre de l'empereur, mais sa mort passe à ce point inaperçue, que les chroniques du temps y font à peine allusion⁴.

Ce prétendu démocrate n'était qu'un césarien. Imbu de bysantinisme, il rêvait d'une dictature, exclusive de toute liberté. Ennemi du pouvoir temporel des papes, il légitimait la spoliation des biens ecclésiastiques et n'admettait la propriété qu'à titre de concession de l'État. Il aurait voulu supprimer toutes les nationalités au profit de Rome, la seule ville

¹ Othon de Frisingen, *Chron. et de gest. Frideric. Basileæ*, 1569. — Vacandard, *Arnaud de Brescia*; *Revue des Questions historiques*, t. XXXV, pp. 86, 89. — Martène et Durand, *Amplissima collectio*, epist., 213, anno 1150.

² Martène et Durand, *ibid.*, epist. 384.

³ Gregorovius, *Les Tombeaux des Papes*, n° 7, p. 107.

⁴ Vacandard, *id.*, *ibid.*, p. 97.

pour lui, de l'univers, *urbs*. S'il eût réussi, les libertés des communes eussent été étouffées au berceau et la liberté du monde à jamais compromise pour le seul triomphe de l'Empire Germanique, *ad orbis reducatur monarchiam orbis insolentia* ¹.

En 1155, Adrien IV confirme les droits et privilèges de l'Église de Maguelone², et le chapitre lui marque sa reconnaissance et sa prédilection en dédiant à saint Pancrace, le saint populaire de l'Angleterre, la chapelle qu'il édifiait alors au-dessus du transept septentrional³. Le vénéré pontife meurt le 1^{er} septembre 1159⁴, et le conclave du 7 septembre faillit provoquer un schisme.

Deux cardinaux se prétendent régulièrement élus papes : Octavien, prêtre de Sainte-Cécile, et Roland Bandinelli, chancelier du Saint-Siège, diacre du titre de Saint-Marc. Le premier s'empresse de se faire introniser, le jour même, à Saint-Pierre de Rome, sous le nom de Victor III ; le second ne l'est que le 15, à Nympha, sous celui d'Alexandre III⁵.

Dès le 13 du même mois, l'antipape Victor III prouve l'importance du seigneur de Montpellier en lui annonçant l'envoi d'un cardinal *a latere*⁶. Guillem VIII, loin d'être séduit par cette avance, devait demeurer d'autant plus fidèle à la religion du pontife légitime.

¹ Othon de Frisingen, *Chron. et de gest. Frideric. Basileæ*, 1569, p. 112.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, pp. 268, 269. — Ajoutons à ce que nous avons dit de ce pape qu'il avait été envoyé, en 1152, en Norvège pour y introduire des réformes. Il s'acquitta si bien de sa mission qu'il mérita le surnom de *bon*. C'est lui qui fit ériger en métropole le siège du Nidaros (Thronhjelm) qui avait successivement dépendu des archevêques de Brême, de Hambourg et de Lund, et lui donna neuf suffragants, quatre en Norvège et cinq dans les colonies, dont l'évêque de Groenland. (Munch, *Det norske Folks Historie*, 2^{me} partie, pp. 865-870. — Cf. Keyser, *Det norske Kirches Historie under Katholismen, christiania*, 1856-58, in-8°, t. I, p. 23. — *Revue des Questions historiques*, t. LXXI, p. 547).

³ Nous expliquerons, au tome IV, à propos de la tour Saint-Pancrace, la raison de cette popularité.

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 274.

⁵ Lewenfeld, *Regesta pontificum Romanorum*, t. 88, pp. 146 et 419. — Léopold Delisle, *La prétendue célébration d'un concile à Toulouse en 1160*; *Journal des Savants*, janvier 1902, pp. 45-51.

⁶ Reuter, *Geschichte Alexanders der dritten*, 2^e édit., Leipsig, 1860, t. I, p. 193 et suiv.

Cependant Frédéric Barberousse, pour assujettir l'Italie et l'Église, au nom de l'unité et de la législation romaines, se donne comme héritier des Césars. Bien qu'ayant reçu la couronne impériale des mains d'Adrien IV, il devait être un des adversaires les plus acharnés de la Papauté, personnifiée dans un homme de génie, du plus pur et du plus ardent patriotisme « le plus grand, le plus italien des papes »¹, et, dit Voltaire, « l'homme du Moyen âge qui mérita le plus du genre humain »². Nous verrons qu'il s'éleva contre l'usage de la torture pour arracher des aveux et que, le premier, il posa le principe de la liberté des mers³.

Dans *les Burgraves*, Victor Hugo transfigure Frédéric Barberousse en un « Jupiter du XII^e siècle »⁴ luttant contre les barons du Rhin, *Rhenus superbus*, comme dans la mythologie le Dieu de l'Olympe contre les Titans des plaines de la Thessalie; guerre sanglante et implacable dont l'histoire reste gravée en caractères lapidaires sur les donjons démantelés et les roches fantastiques, percées de meurtrières et couronnées de créneaux, tannières gigantesques de ces brigands qui battaient les routes, en rançonnant voyageurs ou marchands, et dont l'imagination entrevoit les silhouettes dans la solitude et les ténèbres, comme les ombres de la féodalité aventurière.

En réalité, fidèle au Saint-Siège tant qu'il avait eu des adversaires à combattre en Allemagne, Frédéric Barberousse lève le masque après leur défaite. Enivré par sa victoire sur les Milanais, il espère terminer le schisme au profit de Victor III, en attirant à Saint-Jean-de-Losne Louis VII, pour le rallier à son parti, et Alexandre III, pour obtenir son abdication; mais roi et pontife ne répondent pas à son appel⁵.

¹ Comte Balbo, *Hist. Ital.*, 5^{me} époque, n° 45, p. 418. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 275.

² Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. LXXXIII. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. X p. 496.

³ Voir ci-après, chapitre XXVII.

⁴ Victor Hugo, Préface des *Burgraves*.

⁵ *Chronique de Guillaume de Godel, moine de Limoges*, ap. Dom Bouquet, *Recueil des Hist. de France*, t. XIII, p. 676. — « Le pape se garde d'obéir à la convocation de l'empereur. Quant à Louis VII, je n'ai pas à dire quelles incertitudes il traverse avant de se résoudre à décliner l'entrevue et à demeurer fidèle au pontife qui s'était réfugié dans ses États ». (Paul Fournier, *Le Royaume d'Arles*, ch. II, p. 8).

Les souverains de France et d'Angleterre, de leur côté, avaient réuni un concile d'archevêques, évêques et gens d'église, afin de mettre fin au schisme. Alexandre III s'y fait représenter par trois cardinaux : Octavien par deux. Louis VII charge les clercs d'approfondir cette affaire que ne sauraient trancher les laïques. Les défenseurs d'Octavien prennent les premiers la parole ; ceux d'Alexandre et les témoins accourus n'ont pas de peine à les réfuter. L'assemblée condamne Octavien comme hérétique et se prononce en faveur d'Alexandre III, que les deux rois reconnaissent, en leur nom et au nom de leurs sujets, comme père et comme pape.

A qui Louis VII communique-t-il d'abord cette décision solennelle ? A l'évêque de Maguelone, comme au plus sûr champion de l'orthodoxie, comme à celui qui représente la fidélité traditionnelle au Saint-Siège et qui aura précisément l'honneur de recevoir le fugitif apostolique¹.

¹ *Dei gratia Francorum rex, dilecto suo illustri eadem gratia Magalonensi episcopo, salutem. Celebravimus consilium nos et rex Angliæ super discordia Romane ecclesie, ubi archiepiscopi, episcopi et viri religiosi quam plures affuerunt. Ordinante etiam Domino, cardinales partium astiterunt, tres pro domino Alexandro, et duo pro domino Octaviano, qui prosequentes seriatim negotium, in auribus nostris suas rationes protulerunt. Cum vero finem dicendi fecissent, nos antedicti negotii examen clericis imposuimus, quod a laycis discuti non decebat. Itaque archiepiscopi et episcopi et clericorum conventus in dominum papam Alexandrum tandem consenserunt, et nos cum terra nostra, et similiter rex Anglie cum sua, dictum Alexandrum in patrem et papam recepimus; et ut vos pariter ei obediat, vestram in Domino sanctitatem exhortamur. Valete.* (Cartulaire de l'évêché d'Arras, in-f° de 445 feuillets: *Registrum kartarum et privilegiorum ad episcopatum attrebatensem pertinentium, correctarum per manus duorum tabellionum, quibus facta fuit fides de sigillis; et primo ponuntur rubrice et numerus ut cicius possint inveniri*, fol. 313). « Cette lettre, nous écrit le savant archiviste, M. Guesnon, est sans date : mais elle porte en tête cette note du copiste : *Non registratur in libro papireo...* Il semble qu'en intercalant ici ce document, étranger à l'objet du Cartulaire, et en dehors de tout ordre chronologique, le copiste ait voulu surtout remplir le blanc d'un tiers de page laissé par celui qui précède ». M. Léopold Delisle a bien voulu nous révéler ce précieux document que nous ne pouvions deviner quand nous fîmes paraître notre premier volume. — « Rien ne peut faire soupçonner l'authenticité de la lettre dont le destinataire, Jean de Montlaur, est connu pour avoir entretenu de bons rapports avec le roi de France, et pour avoir été un des premiers prélats français à reconnaître Alexandre III. Le contenu de cette lettre est parfaitement d'accord avec celle par laquelle Henri I^{er}, roi de France, notifie à Alexandre III que, d'accord avec le clergé et le peuple de ses États, il l'a reconnu pour régulièrement élu souverain-pontife... Une lettre analogue a dû être adressée par le roi d'Angleterre à Alexandre III. — Dans une lettre écrite le 17 janvier 1161, Alexandre III remercie Louis VII de l'appui qu'il lui avait donné, comme l'attestaient les rapports des trois cardinaux envoyés en France, et surtout une lettre du roi lui-même : *Sicut*

Le concile se tint-il à Toulouse, comme le dit Gerhohe¹? Cela n'est pas certain, car il peut se faire qu'il se soit glissé des inexactitudes dans les bruits (*rumores*) qui circulèrent en Allemagne »².

D'un autre côté, l'empereur poursuivait en Lombardie la destruction des franchises communales, la plus solide garantie de l'indépendance de la Péninsule, dont Rome restait le rempart. A la diète de Roncaglia, en 1158, il avait formulé le principe du despotisme absolu en proclamant « la volonté de l'empereur, la loi vivante », et les légistes sont appelés à donner à cette usurpation une consécration juridique³. Les quatre docteurs, Bulgarus lui-même, « approuvant, dit Sismondi, tout ce qu'il

tu ipse hac vice nobis propriis litteris innuisti. (N° 10604 des *Reg. pontif. Rom.*, et Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. XV, p. 766). — Tengnagel. *Vetera monumenta contra schismaticos jam olim pro Gregor. VII aliisque nonnullis pontif. Rom. conscripta*, éd. Seb., 1612, p. 412. — La lettre de Louis VII est aussi en parfaite harmonie avec une lettre adressée le 20 janvier 1161 par Alexandre III à Eberhard, évêque de Salzbourg, pour lui annoncer l'échec de son compétiteur Octavien. « Tout le clergé et le peuple de France, d'Angleterre et d'Espagne nous ont reconnu comme leur père spirituel, et comme souverain-pontife ». (N° 10645 des *Reg. pontif. Rom.*). — Il nous est parvenu deux relations de l'assemblée dont il est question dans la lettre adressée par Louis VII à l'évêque de Maguelone. La première est une espèce de procès-verbal, que Fastrède, abbé de Clairveaux, envoya, sous forme de lettre, à l'évêque de Vérone... A côté de la rédaction de Fastrède se place celle de Gerhohe, prévôt de l'église de Reichersberg, en Bohême, qui devait écrire dans les premiers mois de l'année 1161, alors qu'il n'avait pas encore d'opinion bien arrêtée sur les droits respectifs d'Alexandre III et d'Octavien. (Gerhohe, *Reichersbergensis præpositi, Opera hactenus inedita*, tomes I. (Lincii, 1875, in-8°, p. 122) ». (Léopold Delisle, *La prétendue célébration d'un concile à Toulouse, 1160*; *Journal des Savants*, janvier 1902, pp. 46-49).

¹ *De concilio apud Tolosam celebrato, ubi pars Octaviani damnatur.* (Gerhohe, *loc. cit.*).

² « En tout cas, il eut fallu placer sous l'année 1160 un concile, dont le résultat (la reconnaissance d'Alexandre III par l'Église de France) est le sujet de deux lettres de ce pape, datées d'Anagni, le 17 et le 20 janvier 1161. (N° 10644 et 10645 de la dernière édition des *Reg. pontif. Rom.* »). — Sur le concile « dit de Toulouse » je dois renvoyer à une note de l'ouvrage de Herrmann Reuter, *Geschichte Alexanders der Dritten*, 2^e édit. (Leipzig, 1860, t. I, p. 490. — Admis sans aucune réserve par D. Vaissète (*Hist. gén. de Languedoc*, t. II, p. 487; édit. Privat, t. III, p. 816), il a pris place dans les listes des conciles les plus répandues en France, celle de l'*Art de vérifier les dates* et celle du *Trésor chronologique* du comte de Mas-Latrie... Abstraction faite des témoignages de Gerhohe, tout ce que nous savons sur les localités françaises dans lesquelles furent discutées les questions se rattachant à l'élection du successeur d'Adrien IV, se réduit à quelques lignes de la Chronique de Robert de Torigni. (Édit. comprise dans les *Monum. Germ. Hist. Script.*, t. VI, p. 511; édit. de la Société de l'Histoire de la Normandie, t. II, p. 328 »). (Léopold Delisle, *Journal des Savants*, 1902, pp. 49-50).

³ Pertz, *Gesta Friderici Imperatoris Monumenta Germaniæ Hist.*, t. XX, p. 445). — De Tourtoulon, *Placentin*, ch. I, p. 80.

y a de plus bas et de plus servile dans la jurisprudence des empereurs romains » ¹, sanctionnent sans réserve cet outrage au droit du peuple : *Scias ut itaque omne jus populi in condendis legibus tibi concessum* ². Fort de cette autorité, l'empereur introduit dans le Code Justinien deux de ses constitutions, la *lex sacramenta puberum* qui fait prévaloir dans une controverse l'opinion du prince, et la *lex habita* qui émancipe les Écoles pour les subordonner à la couronne ³.

Guelfe, vraiment nationaliste, Placentin flétrit cette bassesse doublée d'un faux, puisqu'elle pare du nom de Justinien une loi de Julien l'Apostat. Les glossateurs se rangent à son avis ; pas une voix ne le contredit en faveur des quatre docteurs, traîtres au peuple ⁴. Mais s'attaquer à eux c'était prendre à partie le redoutable souverain, que Placentin ne ménage pas d'ailleurs et déclare n'être pas plus au-dessus du Pape qu'un fils de son père, d'autant que le titre de serviteur des serviteurs de Dieu prouve non l'infériorité mais l'humilité supérieure du Vicaire de Jésus-Christ.

Cette opposition rend impossible et périlleux à Placentin le séjour en Italie. Soit que, suivant l'intolérance traditionnelle des républiques italiennes, il ait été proscrit par les Gibelins, soit qu'à la merci de ses adversaires il jugeât prudent de s'exiler pour se soustraire aux agressions de ses ennemis ⁵, il ne peut plus professer le droit en pleine agitation politique. En butte en même temps à la rivalité et à

¹ Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, t. I, p. 359.

² L'auth. *Sacramenta puberum* est insérée après la loi 1, tit. 28. — La constitution *Habita* se trouve en général après la loi 5, tit. 13. (De Tourtoulon, *Placentin*, ch. I, p. 80).

³ ...*Non sit domini Justiniani sed imperatoris apostatæ Juliani. Sed nec illud obstat quod impie et falsissime ac contra proprias conscientias a miseris bononiensibus a Friderico Imperatori Placentiæ suasum est.* (Placentiæ, *Summa aux tres libri. Institut. de rer. divin. per. trad.* (§ 40, II, 1). — De Tourtoulon, *ibid.*, ch. I, p. 82).

⁴ *Ex hoc verbo colligitur quod Papa major est quam Imperator. Nam patrem majorem esse filio nemo est qui ignorat. Habet enim eum in potestate nisi ipse eum emancipaverit. Nec obstat quod nomen suum post posuerit, quia hoc fecit propter nimiam humilitatem. Nam ex causa humilitatis se servum servorum dei appellat.* (Sec. P. et Pil. Pescatore, *Miscellen.*, Hist. 2, n° x. — De Tourtoulon, *ibid.*, p. 85).

⁵ *Armato di ben altro che di Codici et di Digesti*, édit. Tiraboschi. — M.-J. Castelnau, *Notice sur Placentin*, *ibid.*, p. 488.

l'hostilité de ses confrères ainsi qu'à la malveillance et à la rancune du gouvernement impérial, il part pour la France ¹.

Dans quelle ville va-t-il s'établir ² ?

Frédéric Barberousse avait été couronné, roi d'Arles, dans l'église de Saint-Trophime. Marié à l'héritière de Bourgogne, parent à ce titre de Mathilde de Bourgogne, femme de Guillem VII de Montpellier, protecteur enfin de Raymond-Bérenger IV, roi d'Aragon, il jouissait d'une influence prépondérante, des Alpes à la Garonne et de Lyon à la Méditerranée. Ainsi s'explique-t-on qu'au concile impérial de Pavie, assemblé, au commencement de l'année 1160, les délégués des provinces d'Arles et de Vienne, de Lyon et de Besançon se soient prononcés pour l'antipape ³.

Un seul territoire n'était directement ni indirectement terre d'Empire ni sous l'influence de Frédéric Barberousse : le fief pontifical de Maguelone, qui avait déjà servi d'asile à Urbain II et à Gélase II, à Calixte II et à Innocent II, où Alexandre III débarque, le 11 avril 1162, pour y séjourner jusqu'au dimanche 15 ⁴ ; la ville de Montpellier, où il demeure de cette date jusqu'au 16 juillet et rédige quarante actes pontificaux ; où il revient du 21 juillet au 22 août 1165, et expédie

¹ *Inde castra movens in campo Roncaliæ, super Padum non longe a Placentia mense Novembri resedit. Est autem consuetudinis regum Francorum, qui et Teutonicorum, ut, quotiescumque ad sumendam Romani imperii coronam militem ad transalpizandum coegerint, in predicto campo mansionem facient.* (*Gesta Friderici Imperatoris*. Pertz, *Mon. Germ. Hist.*, t. XX, p. 395. — De Tourtoulon, *Placentin*, ch. I, p. 79).

² « Si les raisons qui fixèrent son choix sur ce séjour nous étaient connues, nous aurions probablement une page de plus à ajouter à notre histoire locale ; mais le récit de Roffred ne nous apprenant rien à cet égard, nous en sommes réduits à des conjectures. (M.-J. Castelnau, *Notice sur Placentin*, *ibid.*, t. I, p. 488).

³ *Arelatensis, Viennensis, Lugdunensis, Bisantinus per litteras et per nuncios consenserunt.* (Dom Bouquet, *Hist. de France*, t. XVI, p. 688). — Otton de Fresing., *Gesta Frederici*, ap. Pertz, *Monumenta Germaniæ, Scriptores*, t. XX, p. 486. — Paul Fournier, *Hist. du Royaume d'Arles*, ch. II, pp. 35-36. — « La théorie des droits régaliens, promulguée à la diète de Roncaglia et fort habilement interprétée par l'empereur au profit de son autorité, mettait l'empereur à même de légitimer par des chartes d'investiture et des privilèges le pouvoir temporel des évêques et d'encadrer les souverainetés ecclésiastiques dans l'ordonnance régulière de l'édifice impérial. (Cf. Reinold, ap. Pertz, *Monumenta Germaniæ, Scriptores*, t. XXI, p. 82) ». (Paul Fournier, *ibid.*, pp. 39-41).

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VI, et ch. VII, pp. 275, 282.

vingt nouvelles lettres¹ ; le port de l'Église romaine et de la nacelle flottante de Pierre, comme dit Baronius, *portum Romanæ Ecclesiæ, fluctantis naviculæ Petri*² ; l'évêché dont le prélat, le premier en France, venait de reconnaître la légitimité du nouveau pape, véritablement l'évêque du Pape, comme semble le reconnaître Louis VII, en lui notifiant la décision du concile ; la région catholique, enfin, où clergé, seigneurs et peuple se rencontrent unanimes à acclamer le successeur du Prince des Apôtres.

La tradition fixe l'arrivée de Placentin en 1160 ou 1161³ ; M. de Tourtoulon la recule de 1166 à 1170⁴. Nous croyons plutôt qu'elle dut précéder, en 1164, le retour d'Alexandre III, à la mort de l'antipape, et correspondre ainsi à la réaction gibeline qui provoqua, en 1162, la diète de Roncaglia et le départ d'Alexandre III.

Comme s'il eut tenu à consacrer l'école nouvelle pour en caractériser l'importance et l'autorité, Alexandre III ordonnera, en 1180, d'octroyer gratuitement la faculté d'enseigner le droit en France. Ce qui prouve qu'il n'y avait pas là une arrière-pensée religieuse, et qu'il s'agissait bien des professeurs de droit civil, c'est que les docteurs en droit canonique ne devaient obtenir les mêmes prérogatives qu'au XIII^e siècle⁵. C'est encore,

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 282. — Jaffé, *Regesta Pontificum*, 2^e édit., n^{os} 10728-10748.

² Baronius, *Ann.*, t. VI, p. 16. — Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. VI, p. 194.

³ Berriat-Saint-Prix, *Hist. du Droit romain*, sect. IV, ch. I, art. 2. — « Si l'on considère que Placentin avait, à cette époque (1160), enseigné le droit dans deux villes différentes et écrit des ouvrages sur cette science, on sera porté à lui donner, à son arrivée à Montpellier, un âge assez avancé (35 à 40 ans), pour faire remonter sa naissance aux années 1120 ou 1125. (M.-J. Castelnau, *Notice sur Placentin*, p. 492).

⁴ *Unde dominus Henricus qui erat in contraria opinione de nocte assalivit dominum Placentinum, et sic timore illius recessit de Bononia et ivit apud Montem Pessulanum.* (Roffredus, *De ordine judiciario*, P. 7., cap. 1. — De Tourtoulon, *Placentin*, p. 64).

⁵ Sarti, *Biog. des Jurisconsultes célèbres*, part I, pp. 26, 267. — Henri Beaune, *L'Enseignement du Droit*, ap. *Nouveaux fragments*, p. 63). — « Tandis que les magistrats bolonais se montraient étroitement jaloux de l'enseignement de l'Université qui faisait la richesse de la cité, tandis qu'ils exigeaient des docteurs le serment de ne jamais monter dans une chaire étrangère et prohibaient jusqu'à la sortie des livres scolaires hors de leurs murs, Nicolas IV autorisait expressément, en 1292, les maîtres de Bologne à porter en tous lieux leur science des lois séculières, à la propager, à la répandre partout où ils rencontreraient un auditeur ». (*Pillii Summa in tres libros*, tit. *De municip. et orig.*, 10-38 ; Sarti, part II, p. 117 »). (Henri Beaune, *ibid.*, p. 64). — Voir *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I^{er}.

à l'occasion et dans l'intérêt de Montpellier, à qui les Gênois prétendent interdire la navigation au delà des côtes et de la rade de Gênes, que ce même pape proclame le principe, alors absolument nouveau, de la liberté des mers ¹.

C'est donc à l'amour de Rome et à la fidélité de Maguelone au Vicaire de Jésus-Christ que Montpellier doit et le privilège et la gloire d'une École de droit, pendant des siècles, la seule de droit écrit.

En même temps, loin de fortifier l'influence de l'empereur, ses intrigues et sa guerre au Saint-Siège révoltent ses propres sujets. Les seigneurs allemands, Berthold de Jahringen, vice-roi de Bourgogne, en tête, se tournent vers Louis VII et lui offrent leurs services ², disant comme Hugues, l'abbé de Cluny : « Cè n'est pas seulement la France qui est de vôtre royaume, bien qu'elle soit plus spécialement vouée à votre titre royal. Souvenez-vous que la Bourgogne vous appartient » ³. Voilà comment la guerre au Pape ébranle la puissance impériale dans ses propres États et fait profiter la monarchie française de tout ce que perd l'Allemagne ⁴ ! C'est ainsi que le roi Louis VII prend sous sa protection spéciale Guitard de Pontigny, archevêque de Lyon, quand Alexandre III le sacre, le 8 août 1165, à Montpellier même ⁵.

Placentin, *jurisconsultorum facile princeps*, est le premier docteur « que jamais legi en Montpellier » ⁶. Il n'est guère probable, en effet, que Rogerius l'y ait précédé, ce qui n'empêchait pas que sa *Somme du Code* ne pût y être déjà connue ⁷.

¹ Voir ci-après, ch. xxvii.

² Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. XVI, pp. 34 et 42.

³ Dom Bouquet, *ibid.*, t. XII, p. 131.

⁴ *Chronique de Guillaume Godel, moine de Saint-Martial de Limoges*. — Paul Fournier, *Hist. du Royaume d'Arles*, p. 50.

⁵ *Gallia christiana*, t. VI, col. 757.

⁶ ... Anet a Dieu M. Placentin loqual fo lo primier doctor que jamais legi en Montpellier. (*Petit Thalamus*, Chron. rom., ap. *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, p. 350). — Gariel, *Séries Præsul. Magal.*, I, p. 142. — Catel, *Mém. de Languedoc*, t. II, p. 204. — De Grefeuille, *Hist. de Montpellier*, t. I, p. 366. — Ces mots *legi*, *legere* sont dans la langue du Moyen âge synonymes d'enseigner. — Sarti, *Archigymnasium Bononiense*, Bononiæ, 1765, t. I, p. 67. — *Hist. littéraire* t, V, pp. 2-7.

⁷ « Ce glossateur, élève de Bulgarus, et plus âgé que Placentin, paraît avoir enseigné dans le Midi de la France. On ne trouve aucune trace de son professorat à Bologne; en 1162, il

Le monde romain n'avait pas d'écoles de droit publiques ou officielles; l'enseignement y était libre, sans intervention ni contrôle de l'État. Seuls, les professeurs de la capitale jouissaient de quelques privilèges¹. « Ce serait se tromper étrangement que de prendre pour terme de comparaison les institutions des temps modernes où tous les juges et tous les avocats sortent des écoles. En effet, lorsqu'on voit, dans l'immense étendue de l'Empire romain, trois écoles et un petit nombre de professeurs, on ne peut croire qu'elles fussent établies avec l'intention qu'elles seules pussent préparer à la pratique des affaires. Leur abolition n'offrait donc aucun inconvénient »². Mais, au Moyen âge, constate le protestant de Savigny, « la conservation et la propagation du droit romain furent en grande partie l'œuvre du clergé »³.

Quand Placentin arriva dans la ville des Guillems, il s'y rencontrait déjà installés sur le plateau Arquinel, le Pech Sainte-Aularie depuis la fondation du couvent de la Merci⁴, des écoles de grammaire et des arts sur le versant septentrional⁵; des écoles de droit, — et le droit n'était

défendit, devant l'empereur, Hugues des Baux, contre le comte de Barcelone. (Azo, *Lect. ad Cod.*, lib. 10, v. 16, V), et, d'après la petite préface de Placentin, sa *Somme au Code* avait à Montpellier une certaine notoriété. Le *Mémorial des Nobles* (*Liber Instrumentorum*) fait mention d'un magister Rotgerius; cette citation paraît concluante à Mlle L. Guiraud. (*Le Collège de Saint-Benoît*, pp. XII et XIII) et à Marcel Fournier (*Hist. de la Science du Droit*, t. III, pp. 351-352, n° 2). Ils rangent définitivement Rotgerius parmi les professeurs de notre Faculté. Il faut pourtant renoncer à cette prétention. Les « Rogerius » sont bien nombreux au Moyen âge et le sens du titre « magister » est bien peu précis. Il est d'ailleurs facile de prouver que le « magister Rotgerius » de 1202, dont parle Mlle Guiraud, n'a aucun rapport avec le glossateur. Ce dernier, bien avant cette époque, n'était plus en état d'intervenir dans aucun acte. Il était mort quand Placentin entreprit la *Summa Codicis* commencée « a Frogerio bonæ memoriæ », et Placentin mourut en 1192. Si donc Rogerius enseignait à Montpellier, il n'y a laissé aucune trace et, devant l'affirmation du *Petit Thalamus*, le fait est peu vraisemblable. (De Tourtoulon, *Placentin*, pp. 95, 96).

¹ *Qui jus civile docent in provincia vacationem non habent. Romæ docentes habent.* (Ulpien, Fr. 6, § 12). *De excusationibus*, XXVII, 1 — De Tourtoulon, *Placentin*, Introd., p. 38.

² De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. I, p. 296; t. II, p. 359.

³ *Ibid.*, t. III, ch. XXI, p. 261.

⁴ *Podium Archinelli*. (Arch. mun. de Montpellier, grand chartier, arm. A, cass. VII, pièce 2). — *Liber Instrumentorum*, pp. 303 et 304. — *Ecclesiam Sanctæ Eulaliæ sitam in Montepessulano in loco que Puigareil vulgariter appellatur*. (De Grefeuille, *Hist. de Montpellier*, t. II, p. 283). — L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, p. XXVI.

⁵ « Hun hostel allas escolas de grammatica ». (Arch. mun. de Montpellier, série CC, compoix

qu'une branche de la Rhétorique¹, — sur le versant méridional. Ainsi que le dit de Savigny, « on réunit le droit romain aux autres objets de l'enseignement, sans doute en les rattachant à la dialectique² ». Encore pour les Germains comme pour les Romains, la connaissance du droit était toute pratique et faisait partie de la littérature ancienne qu'on enseignait dans les écoles de grammaire et qui étaient loin d'être des écoles spéciales dont les professeurs eussent été des jurisconsultes³. A tous ces maîtres s'appliquait la qualification de *magister* qui, lorsqu'elle est après le nom, ne signifie qu'ouvrier⁴.

De même que certains juifs, chassés d'Espagne par la tribu des Almohades, avaient déjà importé à Montpellier les éléments de la médecine grecque et arabe⁵, d'autres probablement, et, avec eux, grammairiens, rhéteurs, dialecticiens, s'étaient réfugiés à Salerne et à Montpellier, auprès des maîtres médecins avec lesquels ils devaient avoir des relations. Surnommés Cornificiens, en souvenir du pédant qui aurait censuré Virgile et dont Jean de Salisbury applique le nom historique

Saint-Jacques, année 1384, f° 67. — « Cette île confinait avec l'hôpital Saint-Jacques (Saint-Jaume) construit par Guillaume de Perefice sur le Puy Arquinel. (*Ibid.*, grand chartrier, arm. A, cass. VII, p. 2) ». (L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, Introd., p. xxvi, note 2).

¹ *Super et pro illis scholis situatis in suburbiis Montispessulani, in loco dicto Podium Arquinellum prope ecclesiam Sanctæ Eulalie, quas quolibet dictarum parcium asserebat ad se pertinere.* (Arch. mun. de Montpellier, série BB, note de Laurens, année 1342, acte VIII des ides de mars 1342 (1343). — *Duas scholas contiguas sitas in descensu ecclesie Sancti Eulalie Montispessulani, in quarum una legit dominus Blavi, decretorum doctor.* (*Ibid.*, série BB, actes du Consulat de l'année 1381 (reg. coté par erreur 1387). — L. Guiraud, *ibid.*, p. xxviii). — Pierre Blavi était de la Lozère et parent d'Urbain V. (*Ibid.*).

² De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. I, ch. vi, p. 297.

³ De Savigny, *ibid.*, t. I, ch. vi.

⁴ *Ecce enim si dicimus: hic est magister Petrus, litteratorie scientie preceptorum designamus. Si dicimus: hic est Petrus magister aliquando cerdonem, aliquando locorum turpium purgatorem significamus.* (Placentin, *Summa Codicis*, liv. II, tit. 3. *De pactis*. — De Tourtoulon, *Placentin*, ch. II, p. 93). — De Savigny, *ibid.* t. III, ch. XXI, p. 152. — « Là où l'établissement d'une école n'est pas douteux, le titre de *doctor* s'applique aux professeurs pour les distinguer des autres jurisconsultes... Mais le mot de *doctor* a une seconde signification tout aussi naturelle; en effet, *legem dicere*, expression souvent employée dans les textes à propos des échevins, voulant dire appliquer le droit. De là l'expression synonyme de *legem docere*. Ainsi *legis doctor* s'applique aussi bien aux échevins qu'aux professeurs. La mention de *doctor* ne suffit donc pas pour prouver l'existence d'une école ». (De Savigny, *ibid.*, p. 360).

⁵ Voir ci-dessus, ch. xxv, p. 328.

aux détracteurs des maîtres contemporains, tels qu'Albert-le-Grand et Gilbert de la Porrée, Albéric de Reims et Simon de Paris¹, comparés encore aux bœufs d'Abraham ou aux ânesses de Balaam, ils étaient gonflés de vanité, ne parlaient que par aphorismes, ayant toujours à la bouche les noms d'Hippocrate et de Galien, insupportables par leur morgue et leur présomptueux dédain de toute autre opinion que la leur. Ainsi surprenaient-ils la confiance des simples, victimes de ce charlatanisme².

Latiniste et helléniste, familier des classiques, Placentin a raison de se moquer des subtilités juridiques des glossateurs ; mais, avec plus de fatuité que de bon goût, il prétend éclipser ses adversaires dont sa supériorité excite l'envie et qu'il provoque même par son dédain et ses railleries, en les traitant de mauvais plaisants. *Quidam alii dicunt, inquiunt sophistæ quidam et garulitatis amatores*³. Ces rivalités pédagogiques, poussées en Angleterre jusqu'à la violence contre Vacarius, expliqueraient le retour de Placentin dans la Péninsule, en 1153, si cette date ne correspondait pas au traité de Constance par lequel Frédéric Barberousse consacre l'affranchissement de l'Italie⁴.

Rentré à Bologne, Placentin fonde sa réputation en ce centre des études juridiques par deux années de leçons, suivies de quatre autres à

¹ Petrus Crinitus, *De Portis latinis*, lib. II. — Saint Jérôme, *Chron.* — Eusèbe, *Olymp.*, 484, 4. — Catulle, XVIII. — Ovide, *Trist.*, II, 436. — Macrobe, *Sat.* VI, 5. — Donat, *Vita Virgilii*, 67, 76. — Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, t. I, p. 344.

² *Ceterum hujus sectæ post damnum temporis rerumque jacturam et spes deceptas, et prepositi sui solatio destitutas, multiplex usus emersit. Alii namque monachorum aut clericorum claustrum ingressi sunt, et plerique sui correxerunt errorem. Alii autem suum in philosophia intuentes defectum, Salernum vel apud Montem Pessulanum profecti facti sunt clientes medicorum.* (Jean de Salisbury, *Metalogicus*, liv. I, p. 3. — De Tourtoulon, *Placentin*, p. 93).

³ *Summa Codicis, De prescriptionibus*, VII, 42. — M.-J. Castelnau, *Notice sur la vie et les ouvrages du jurisconsulte Placentin*, ap. *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. I, pp. 498, 499, 512.

⁴ *Quidquid clamat grammatica rabies.* (Placentin, *Instit. Exord.*, éd Fitting, p. 219. — De Tourtoulon, *Placentin*, ch. I, p. 70). — « Les glossateurs ont quelquefois subi l'influence des livres publiés par leurs prédécesseurs. Placentin, dans sa *Summa Institutionum*, dit que les agnats succèdent jusqu'au dixième degré. C'est une grosse erreur, inexplicable de la part d'un lecteur assidu des *Institutes* et du *Digeste*, mais qui se trouvait depuis longtemps dans la glose de Turin. (Caillemer, *Nouvelle Revue historique*, 1879, p. 602).

Plaisance, où le suivent ses disciples¹. Il quitte de nouveau la péninsule à l'avènement de Henri VI, à qui ses cruautés méritent le surnom de cyclone, et revient à Montpellier où il meurt, le 12 février 1192. Guillem VIII suit son convoi à Saint-Barthélemy où il est enterré près de la chapelle de Saint-Cléophas, hors les murs².

Jusqu'à Placentin, le Midi ne connaissait que le Code Théodosien. Le premier, il enseigne les Pandectes, le Digeste, le Code Justinien³, et laisse, comme testament de sa vie scientifique, un *Cursus vitæ*, destiné à servir de préface à l'un de ses livres⁴.

Pendant son premier séjour dans notre ville, il avait composé ses principaux ouvrages, la *Summa Codicis*⁵, analysé développée du Code

¹ *Apud Montem Pessulanum constitutus rogatus sum ab auditoribus meis et a compturibus aliis ut post summarum Frogerii confectionem consummationem operis adderem Summasque complerem.* (*Summa Codicis*, v, infra Appendice I)... *Apud Montem Pessulanum mihi venit in animum tyronibus legum introductiones ad libros juris majores componere, Institutionum summas conficere; illasque Deo propitiant, subtili et moderato compendio compilavi...* *Exacto quadriennio domi, iterum apud Montem Pessulanum redii, ibique mei cordi fuit trium librorum Codicis titulos utiles et Digestorum, quos nostræ summæ primæ non complectuntur, sed summulis comprehendere, novasque summas veteribus aggregare* (*Placentini Premium Summæ in Tres libros.* — M.-J. Castelnau, *Notice sur Placentin*, p. 480. — P. De Tourtoulon, *Placentin*, *Introd.*, pp. 65-66. — Fitting, *Juris. Schrift.*, p. 218).

² En l'an mclxxxii, a xii jorns de fevrier, anet a Dieu M. Placentin... e fo sebelit en lo cimeteri de Sant Bertholmieu pres de la Capela de Sant Cleophas de part de foros. (*Petit Thalamus*, *Chron. rom.*, p. 350). — Ce texte est le seul, à notre connaissance, qui fasse mention de cette chapelle. Elle avait dû être bâtie par Guillem V qui apporta au retour de la première croisade le corps du disciple d'Emmaüs (Voir ci-dessus, *Hist. de Mauguilone*, t. I, ch. vi, p. 225, et t. II, ch. xii, pp. 84-94). C'est pour perpétuer ce souvenir qu'on a placé sous le vocable de saint Cléophas l'église provisoire de la nouvelle paroisse érigée en deçà de l'octroi, sur la route de Toulouse. (Voir l'*Éclair* de Montpellier, 14, 16, 18 mai 1908). Voir ci-dessus, *Hist. de Mauguilone*, t. I, ch. viii, pp. 304, 305). — La légende sur les funérailles de Placentin se trouve mentionnée pour la première fois par Serres (*Hist. de Montpellier*, 1709). Elle a été reproduite par de Greffeuille, et, de nos jours, par Germain (*Hist. de la Commune de Montpellier*, t. I, p. LXXII). — « Lorsqu'au sortir des guerres civiles du xvi^e siècle notre École de droit fut transférée à la Chapelle-Neuve, le portail du nouvel édifice eut encore pour mission de continuer la gloire de Placentin. On y lisait, et on y lut jusqu'en 1792, époque de la suppression des anciennes Universités, cette inscription touchante, quoiqu'un peu prétentieuse peut-être : *Aula Placentinea* ». (Germain, *Ibid.*).

³ *Hist. gén. de Languedoc*, t. II, p. 518; édit. Privat, t. III, p. 867.

⁴ P. De Tourtoulon, *ibid.*, p. 67.

⁵ Imprimée une seule fois par Rhodius en 1536; *In Codicis domini Justiniani... libros ix Summa a Placentino, legum interprete excellentissimo, ante 400 ferme annos conscripta et nunc primum in lucem edita.* (Petit in-f° de 454 pages. *In fine: Moguntia, in officina*

Justinien qui comprenait alors la totalité du droit ¹, et la *Summa Institutionum*, qui en était un abrégé pour les étudiants ².

Le souvenir de Placentin reste profondément gravé au cœur de Montpellier : son effigie décore la masse du bedeau ; son tombeau demeure jusqu'au xvi^e siècle un but de pèlerinage pour les docteurs ³ ; et, après les guerres religieuses, quand la Faculté se transportera de la tour Sainte-Eulalie au collège de la Chapelle-Neuve, on inscrira sur le portail : *Aula Placentinea* ⁴. N'était-ce pas à lui que la cité devait son École de droit, la plus ancienne de France, car celle si célèbre d'Orléans ne remonte qu'à 1312 ; celle d'Angers qu'à 1398.

Johannis Schaefferi, anno 1536, mense martio. (M.-J. Castelnau, *Notice sur la vie et les ouvrages du jurisconsulte Placentin*, ap. *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. I, p. 500). — « Les trois derniers livres du Code de Justinien traitent exclusivement des matières administratives, sans application possible à l'ordre des choses établi en Europe depuis la chute de l'Empire romain... La *Somme* de Placentin fut le premier travail connu dont la partie négligée a été l'objet. Surpris par la mort, il l'avait entreprise pendant son second séjour à Montpellier ; il n'avait pu la pousser au delà du titre 38 du livre II^e (le XI^e du Code) et d'autres auteurs qui sont restés inconnus achevèrent l'ouvrage... Il fut régulièrement imprimé à la suite et comme complément de la *Somme* du Code d'Azo ». (M.-J. Castelnau, *ibid.*, p. 501).

¹ Petit in-folio de 80 pages, imprimé par Rhodius à Mayence en 1535, réimprimé à Lyon en 1536, à Mayence de nouveau en 1537.

² *Scio equidem*, dit Azo dans la préface du Code, *quod dominus Placentinus, præclarus et famosus jurisperitus, apud Montem Pessulanum super Codice et Institutionibus summas laudabiliter composuit. ejus dictis non proposui derogare. Nam, licet in quibusdam minis planè, in quibusdam in ordine irregulari... non est tamen ab aliquo inculpandum. quia omnium habere memoriam et in nullo penitus peccare divinitatis est potius quam humanitatis*. (Azo, Préface à la *Somme* du Code. — De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. IV, p. 27. — M.-J. Castelnau, *Notice sur Placentin*, p. 500). — «... Longe postea in patriam reversus sum. Indeque post aliquot dies ante duos videlicet menses ab illis Bononiensibus qui de Castello vocantur. acitus Bononiam veni ; ibique in Castello continuo biennio discipulis jura tradidi : alios præceptores ad limen invidiæ provocavi, scholas eorum discipulis vacuavi, juris arcana pandidi, legum contraria compescui, occulta potentissime reservavi... (*Placentini Præmium Summæ in Tres libros*. — P. De Tourtoulon, *Placentin*, Introd., p. 65).

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maquellone*, t. I, ch. VIII, pp. 294-305.

⁴ En 1663, on découvrit dans les ruines de l'église Saint-Barthélemy l'inscription éminemment chrétienne, jadis gravée sur la tombe du guelfe qui s'était sacrifié à sa foi et à sa patrie :

*Petra Placentini corpus tenet hic tumulatum :
Sed petra, quæ Christus est animam tenet in Paradiso.
In festo Eulaliæ vir nobis tollitur iste,
Anno milleno ducenteno minus octo.*

(*Monspeliï, tante eruditionis fama jus domit, ut schola publica ab ejus nomine Placentinea juris appelletur*. (Gariel, *Series*, I, p. 242). — Cf. de Pastoret, *Placentin ; Hist. littéraire*,

Placentin n'avait pas été seulement jurisconsulte, ce fut un esprit élevé, un patriote ardent, un vrai champion de la liberté. S'inspirant de l'esprit chrétien, dont il cite volontiers les livres saints, il condamne la sévérité de certaines lois et fait un devoir au juge de suppléer à l'insuffisance de la défense et d'apporter une sollicitude particulière à la cause des absents ou des morts¹.

Or, Frédéric Barberousse, sous prétexte d'affranchir le Pape du souci des affaires terrestres, prétendait le réduire au rang subalterne d'un simple pensionnaire comme les patriarches de Byzance et, plus tard, celui de Moscou². C'est qu'il lui était impossible d'absorber l'Italie tant que subsisterait ce pouvoir pontifical, pas assez fort, comme dit Machiavel, pour faire l'unité de la péninsule, pas si faible qu'il ne puisse y mettre obstacle.

Contre ces prétentions de l'Allemagne s'était constituée la première ligue lombarde, sous l'inspiration de la comtesse Mathilde, la Jeanne

ff. XV, pp. 27-34). — « Une ancienne matricule des notaires de la ville de Bologne, écrite au commencement du XIII^e siècle, cite un petit-fils de Placentin parmi ceux qui exerçaient cette profession dans Bologne à cette époque. Il se nommait Savinus et était fils d'Albert Walestari, de Plaisance, qui fut donc le fils ou le gendre de notre jurisconsulte. C'est là tout ce que l'on sait de cette descendance. Un second fait, beaucoup plus exceptionnel de sa nature, est rapporté par une autorité trop respectable pour qu'il puisse être facilement révoqué en doute, malgré sa singularité. On dit, dans le célèbre commentaire qu'Henry, évêque d'Hostie, a écrit sur la collection des Décrétales de Gratien, que Placentin fut élu évêque (l'auteur ne dit ni par qui, ni dans quel temps), mais que sa nomination fut annulée pour vice de forme... par une conséquence peut-être contestable de la Décrétale qui, tout en prohibant l'immixtion des laïques dans les élections, n'en prononce point textuellement la nullité pour ce motif. (*Décret. Gratian.*, part. I, *Distinct.*, 73) ». (M.-J. Castelnau, *Notice sur Placentin*, pp. 492-493).

¹ *Summa codicis* (*Ubi causa fisc. agatur*. III, 26). — *In præfatis criminibus, tantæ pænæ, tum horribilis, tum horrendæ, consilium non dedissem, si eo tempore fuissem...* Nam et absentis litigatoris vel mortui absentia, Dei repletur præsentia; cum enim judex judicat, quid aliud credi debet quam Deum judicare in Evangelis coram positis præsentem? (*Ut quæ desunt. etc.*, II, 11). (M.-J. Castelnau, *Notice sur Placentin*, *ibid.*, p. 512).

² *De consilio eorundem prudentium illius vix facta est mentio quam legati nostri... vestra paternitati proposuerunt, scilicet ut de universis redditibus quos vel in presentiarum habemus in Italia vel in posterum sumus habituri, vos vestrique successores decimam, fratres vero cardinales nonam percipiant... Alius etiam concordie modus in medium fuit productus videlicet ut ecclesia certas possessiones haberet quas sine gravamine posset quiete et libere retinere, excepto fodro imperiali.* (Lettre de Frédéric Barberousse au pape Lucius III, 2^{me} rouleau de Cluny, lettre I. — Huillard-Bréolles, *Hist. diplom. de Frédéric II*, t. VI, p. 206. — *Vie et Correspondance de Pierre de La Vigne*, 3^{me} partie, IV, p. 174).

d'Arc du Vatican (1093). Plus tard, Adrien IV avait signé un traité d'alliance avec les républiques naissantes. C'est Alexandre III qui donne au nationalisme son élan et sa forme. Pendant qu'il cherche un refuge en France où devait le suivre Placentin, les communes italiennes, provoquées par le défi de l'empereur, se coalisent sous l'autorité du Pape; leur opiniâtreté triomphe de la puissance germanique, et la victoire de Legnagno consacre leur indépendance (29 mai 1176). Contraint de s'humilier à Venise, Frédéric signe dans l'église Saint-Marc la trêve convertie, à Constance, en paix définitive (1183).

La clause finale de la *petitio societatis* de Plaisance, préliminaire du traité, en stipulant « qu'il serait permis aux villes de la ligue de demeurer toujours dans l'unité de l'Église », découvre le vrai dessein de Barberousse de fonder son omnipotence sur l'asservissement du catholicisme, et fait mieux ressortir le mérite et les services de Placentin.

Vaincu, Frédéric finit par reconnaître l'autonomie de l'Italie et les droits des communes. Il meurt quelque temps après en traversant le Sélef, en Cilicie, et l'on n'a même jamais su ce qu'était devenu son cercueil.

Cette lutte avait été longue, mais glorieuse pour l'Église, et, alors que les légistes et les scribes affiliés au César ultramontain cessent d'insulter le Pontife, les patriotes perpétuent sa mémoire en donnant son nom à la ville d'Alexandrie, qu'ils érigent en rempart de la nationalité italienne; les poètes le popularisent dans le cœur et la tradition du peuple¹, et les républiques de Sienne et de Venise confient à Spinello Aretino, à Bellini, au Tintoret le soin d'immortaliser par leurs pinceaux les grandes actions du fidèle et héroïque champion de leurs libertés.²

Cependant Placentin n'eut guère de doctrine propre, ni de son temps une influence apparente³. Ce n'est même pas lui qui fit substituer aux

¹ *Storia di Papa Alessandro terzo*. Todi, 1812.

² Ozanam, *Poètes franciscains*, p. 143.

³ « De ce qu'il n'y a pas trace, pendant la vie de Placentin, d'une influence exercée par lui sur la pratique de cette région, il ne s'ensuit pas qu'on soit autorisé à dénier toute

termes du serment *super altaria* qu'Azo dit employés en France, la formule italienne *super quatuor evangelia tacta*, en usage à Bologne, et qu'on rencontre dans le cartulaire d'Aniane, dès 1123¹, dans celui de Montpellier en 1145². Ses leçons ne paraissent pas néanmoins avoir eu une grande portée sur les légistes non plus que sur les notaires, ses élèves, bien que leurs actes multipliés témoignent d'une singulière compétence juridique.

Le droit romain modifie la mentalité des peuples nouveaux dont l'esprit simpliste s'insurge contre les surprises et les arguties judiciaires qui parfois provoquent des désordres comparables à ceux que produit, de nos jours, dans nos colonies, l'introduction de notre code civil, au début instrument d'oppression et d'expropriation aux mains des conquérants³. Mais il ne faut pas croire qu'il ait été accepté sans hésitation, acclamé d'enthousiasme; oublié, inintelligible même des populations qui ne comprenaient plus le latin, suspect comme législation du Saint-Empire qui se trouvait en guerre à la fois avec Rome et avec la monarchie française, il ne pouvait être populaire sur notre littoral, dans le voisinage d'Arles, terre d'Empire, dans le comté de Melgueil, et fief du Saint-Siège, où cinq papes s'étaient réfugiés devant l'invasion des Hohenstaufen⁴.

De même que nos pères n'avaient pas voulu se laisser absorber par les Francs, même lorsqu'ils accoururent pour combattre les Sarrasins, ils n'entendaient pas renoncer aux us et aux traditions dont la grande charte de Montpellier, jurée le 15 août 1204, par Pierre II d'Aragon,

efficacité à son enseignement. L'enseignement bien souvent ne porte ses fruits que plus tard, quand les disciples sont arrivés à l'âge d'homme et ont acquis l'autorité qu'il faut pour imposer les doctrines dont leur jeunesse a été nourrie». (Meynial, *De l'Application du Droit romain dans la région de Montpellier aux XII^e et XIII^e siècles*, p. 155. Atti del Congresso internazionale di scienze storiche, vol. IX, Sezione V: Storia del Diritto. Roma, 1903).

¹ *Cartulaire d'Aniane*, p. 179, anno 1133. — *Liber Instrumentorum*, n° LXXXII, p. 155, ann. 1132.

² *Liber Instrumentorum*, n° LXXVII, p. 145.

³ Meynial, *Les Renonciations; Nouvelle Revue historique du Droit*, 1904, pp. 745, 747.

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. v et vi. — Meynial, *De l'Application du Droit romain dans la région de Montpellier*, *ibid.*, p. 151.

sanctionnée par Marie de Montpellier le 28, est sinon l'origine tout au moins la confirmation¹.

Aussi, loin de submerger ces coutumes, le droit romain ne les pénètre que par une lente infiltration et pour combler les lacunes, comme autorité supplétive des usages authentiques, *qui modo certi sunt et erunt*², des mœurs et coutumes enregistrés, *mores et consuetudines hic insertos*³. Rares au XI^e siècle, les emprunts à la loi romaine deviennent plus fréquents au XII^e⁴. Elle-même n'est d'ailleurs guère plus appliquée intégralement. On s'inspire moins de l'esprit des textes que des modèles de procédure judiciaire, dont profitent les notaires pour rédiger leurs contrats et en garantir l'exécution. Quant aux analogies entre les deux législations d'origine si différente, elles se combinent en atténuant les différences, comme les formules germaniques et féodales en se mêlant à la terminologie romaine. Le langage et la pratique juridiques révèlent ainsi plus d'expérience et de subtilité. L'influence romaine s'y manifeste plus encore qu'à Toulouse et à Marseille où, à la vérité, elle progresse plus rapidement⁵.

Le 5 septembre 1113, Guillem V revendique ses droits seigneuriaux en rappelant les *consuetudines villæ Montispessulani*⁶. En 1204, la

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, p. 331.

² Coutume de Montpellier, art. VI. *Petit Thalamus*, p. 6.

³ Grande charte de 1204, *Liber Instrumentorum*, n° CCXLIII, p. 276.

⁴ « Au XIII^e siècle, on peut constater parfois une mauvaise humeur assez marquée contre le droit romain. Indépendamment des renonciations qui ont joué peut-être moins qu'ailleurs leur rôle, la coutume elle-même n'hésite pas à rejeter formellement l'application de la loi romaine dans tels cas déterminés (art. 58, *legibus in hac parte nullatenus observandis*, art. 39, 50, 53, 72, 73, 74, 75, 90, 95); elle va même jusqu'à interdire aux *legistæ*, dont elle se méfie, de prendre en main les affaires des autres; elle ne leur laisse que le droit de conduire leurs propres procès, et, encore en ce cas, leur adversaire aura-t-il la faculté de leur opposer un autre *legista* (art. 7). Les légistes dont il s'agit ici, sont bien, à mon avis, les romanistes et eux tout seuls, puisque le même article conseille, au contraire, aux juges de s'adresser souvent aux *juris periti*, traduisez aux juristes ordinaires ou, peut être, aux praticiens. On sait d'ailleurs que le terme de *legis* désigne les lois romaines ». (Meynial, *De l'Application du Droit romain dans la région de Montpellier*, *ibid.*, p. 150).

⁵ Meynial, *ibid.*, p. 152.

⁶ *Avus et pater meus et ego Guillelmus Montispessulani talem consuetudinem habuimus in villa Montispessulani... Huic itaque rei, quia contra consuetudinem ville Montispessulani facta erat, nolui assentire.* (*Liber Instrumentorum*, n° CXXVII, p. 260).

grande charte, promulguée par Pierre d'Aragon et Marie de Montpellier, exige du bayle le serment de rendre la justice selon la coutume, et à titre supplétoire, selon le droit romain : *Secundum prædictas consuetudines, et, eis deficientibus secundum jus scriptum* ¹.

C'est que entre ces deux dates s'était accompli un grand évènement, l'arrivée de Placentin, dont l'influence ressort de la différence des serments qu'on prêtait sur les autels, qu'on prêtera désormais sur les Évangiles, en témoignant qu'ils ont été effectifs ², et des divers actes, soit de mariage, soit surtout des testaments, selon qu'ils sont antérieurs ou postérieurs à son enseignement.

Les testaments de Guillem VI, en 1146, et de Guillem VII, en 1172, ignorent absolument l'institution d'héritier; ils ne s'inspirent que d'une idée, bien féodale, assurer les successions souchières, par la formule d'usage de transmission à tous les hoirs de la femme légitime, par le bail, la garde et la majorité à vingt ans ³.

Dès 1177-1178 apparaît, dans le testament de Gui Guerregiat, ou le Guerroyeur, cinquième fils de Guillem VI, une clause codicillaire,

¹ Grande charte de 1204, *Liber Instrumentorum*, n° CCXLIII, p. 276. — Placentin citant les coutumes de Narbonne et de Nîmes s'exprime ainsi : *Jus civile est, quod quæque civitas sibi constituit ut Nemausensium sive Narbonensium ita tamen si non contra jura scripta*. (Sum. Institut., l. I, tit. 2. Texte corrigé d'après les Mss de Vich et de Grenoble). (P. de Tourtoulon, *Placentin*, pp. 89-90).

² Azo, *Lect. ad Cod.*

³ *Si Guillelmus meus moriatur major sine herede de legali uxore, vel heres ejus moriatur sine herede de legali conjugio, Monspessulanus et totus alius honor, quem supra ei dimiseram, remaneat ad Guillelmum minorem, vel ad heredem ejus legalem. Et totus ille honor, quem Guillelmo minori dimiseram, statim remaneat ad Bernardum, vel ad heredem ejus legalem, nisi promotus sit ad ordinem... Si Guillelmus filius minor moriatur sine herede... vel heres ejus moriatur, tota sua hereditas remaneat ad Bernardum... Et si III filii mei moriantur sine heredibus, tota hereditas remaneat ad Guillelmam filiam meam. Dimitto domine matri mee omnes infantes et totum meum honorem in garda et res bailia.* (Testament de Guillem VI, 1146. *Liber Instrumentorum*, XCV, pp. 177-183) — *Guillelmo, filio mro majori relinquo universum honorem meum et omnia jura mea et omnia bona mea... Si filius meus major, sine legitimo herede ex conjugio decesserit, vel si habuerit heredem legitimum, et heres ille moreretur, absque herede legitimo ex conjugio, Monspessulanus et totus alius honor meus revertatur ad Guillelmum filium meum minorem, vel ad heredem suum legitimum ex conjugio, si masculus fuerit, sin autem ad feminam, si superstes fuerit. Factum est coram... et Falconis qui hec scripsit.* (Testament de Guillem VII, 1172. *Liber Instrumentorum*, n° XCVI, p. 184).

ajoutée par le notaire¹. En 1182, Burgondion, fils de Guillem VII fait une institution d'héritier, placée dans le corps du testament². Au contraire, dans celui de Guillem VIII, qualifié même de nuncupatif, elle se trouve en tête de la partie nouvelle qui en énonce l'objet : le paiement des legs ou des dettes et la réconciliation de ce seigneur avec l'Église.

L'ensemble de cet acte est bien conforme aux traditions coutumières et ecclésiastiques ; il y manque seulement l'exécution testamentaire. Redoutant les subterfuges de la loi romaine contre ses résolutions, il les prévient par un codicille que, pour en accroître la force et l'autorité, il le fait consacrer par d'innombrables témoins, notamment l'évêque, qui jurent d'accomplir sa volonté. Le prélat admet, pour la validité du serment de Guillem IX, de respecter les dispositions paternelles, la majorité de quatorze ans. Comme ses ancêtres, Guillem VIII accuse surtout sa pensée et sa préoccupation d'organiser indéfiniment, à travers la série des générations successives, le droit d'aînesse et le privilège de masculinité³.

Désormais l'influence romaine est prépondérante sinon absolue.

¹ *Quod si non valet jure testamenti, valeat jure ultime voluntatis. Fuerunt testes... Facta sunt hec sacramenta... Guillelmus, dominus Montispessulanus et Burgondio frater ejus juraverunt, tactis Evangelis. (Liber Instrumentorum, n° XCVII, p. 190).*

² *Omnem honorem meum et omnia alia bona et jura mea, ubicunque sint, et quecunque sint, filie mee Berquondiose dimitto, et eam heredem instituo. Si vero filia mea sine liberis legitimis decesserit, totum quod ei reliqui ad dominum Guillelmum Montispessulani revertatur... omnes predicti testes super Sancta Dei Evangelia corporaliter juraverunt... in presentia Silvestri, qui hoc scripsit. (Liber Instrumentorum, n° XCVIII, p. 193).*

³ *Hoc testamentum nuncupativum, et hec ultimæ dispositio plenissima firmitate munita, valeat, non obstantibus juris apiscibus, vel aliis juris sollempnitatibus... Et si ista voluntas mea non valet jure testamenti, volo et valeat jure codicillorum, vel epistole, vel alterius cujuslibet ultime voluntatis... Et ego Guillelmus juro corporaliter super hec Sancta IIII Dei Evangelia... sunt testes... Et istud sacramentum recepit dominus Guillelmus, Magalonensis episcopus, et sub eodem sacramento affirmavit hic dominus Guillelmus, quod pubes erat factus et major XIII annis. Jacobus Laurencii, publicus notarius ville Montispessulani hoc translatus quam Guillelmus Raimundi notarius scripsit. (Testament de Guillem VIII, 4 novembre 1202. Liber Instrumentorum, XCIX, pp. 195-206). — Pour l'appréciation de ces testaments, nous nous sommes inspiré du savant M. Meynial, qui, avant de professer à la Faculté de Droit de Paris, avait occupé la chaire d'histoire du droit à l'Université de Montpellier. Pendant une année, il avait même fait ses cours sur la différence entre le droit romain et nos coutumes.*

Si considérable qu'ait pu être l'influence de Placentin, elle ne pouvait opérer la transformation des idées et des mœurs juridiques. Une évolution du droit privé ne peut s'accomplir que par l'action lente du temps.

Après lui, Azo, la lumière des jurisconsultes et la source des lois ¹, dont « la tête était un vase d'élection qui contenait toutes les lois » ², fut-il son successeur à Montpellier ? La légende raconte qu'il y aurait attiré tant d'étudiants que les recteurs de Bologne durent exiger qu'on le leur rendît pour repeupler leurs écoles désertées. Sarti et de Savigny pensent que l'on a confondu Azo avec Placentin ³ ; Schulte affirme, au contraire, d'après un manuscrit au Museum de Prague, qu'Azo professa dans la cité des Guillems ⁴. Ce témoignage est toutefois contredit par onze manuscrits également anciens, que n'a pas consultés ce savant, et qui portent tous non az mais baz ou bacianus, c'est-à-dire le légiste Johannes Bassianus, leçon définitivement admise ⁵. Il reste du moins établi qu'un juriste éminent enseigna en Provence, c'est-à-dire à Montpellier, seule ville qui possédât une École de droit ⁶. Et,

¹ Du Boulay, *Hist. Universitatis Parisiensis*, t. III, p. 488.

² « Balde appelle Azon une source de lois, un vaisseau d'élection, et Jason, autre jurisconsulte italien, dit que sa tête est un vaisseau qui contenait toutes les lois ». (Daunou, *Hist. littéraire*, t. XV, p. 31).

³ Abbas antiquus sage nämlich in seiner Lectura ad Decretales Gregorii ⁽⁵²⁰⁾ Zu c. Raymutius (nicht Raynaldus, wie Schulte sagt) 16. X de test. et ult. volunt. (3, 26) : Dominus Az (Azo) aliquo tempore fuit in opinione Ja. bal(duini) postmodum dum regeret in provincia contrarium tenuit. ⁽⁵²¹⁾ Sitz. Ber. d. kais. Acad. d. Wiss. phil. hist. Cl. LXVIII, 91 Anm. Die Gesch. d. Quellen d. can. Rechts II, 130 Anm 1)... Allerdings ist die Stelle nicht so aufzufassen, als habe Johann. Bassianus, die Ansicht dem Jacob Balduini entlehnt, denn dieser lebte später als jener. Sie besagt vielmehr, dass Johann. Bassianus, ehe er in provincia las dieselbe Ansicht vertrat wie nach ihm Jacob Balduini (P. Denifle, *Die Universitäten*, p. 344, notes 520-521).

⁴ Zu der damals selbst noch Beziers gerechnet wurde. ⁽⁵²⁴⁾ So sagt Wilh. Durantis, der in der Gegend von Beziers gebürtig war... (Speculum, l. 4, tit. de feudis n° 2). (Denifle, *ibid.*, p. 345, note 524).

⁵ In I, B 3. des Böhm Museums, und in I. 15 des Metropolitankapitels zu Pragt steht 'baz' (Schulte, gibt die falsche Signatur I. 14 an) etc. (P. Denifle, *ibid.*, p. 344 note 522). — Sur Jean Bassian voir D'Ablaing, *Zur Bibliothek der Glossatoren*, 1889, in *Zeitschrift d. Sav. Stift.*, Röm. Ab, IX, p. 15 et suiv. (De Tourtoulon, *Placentin*, p. 112).

⁶ Denifle, *Die Universit.*, p. 345 — « Provence, objecte-t-on, ne signifie pas Montpellier. Cette assimilation serait un peu hasardée ». « Provincia » désigne pour les glossateurs tout le

énumérant les quatre sommes du Code composées au Moyen âge, le jurisconsulte Odofredus dit : *Prima Summa quæ fuit facta fuit domini Rogerii, secunda domini Placentini, tertia Johannis quæ parum valebat, ultima fuit domini Azonis*¹. De ces quatre docteurs un, sûrement Placentin, un second, probablement Azo, professèrent à Montpellier. Mais, quoi qu'on ait pu dire, on n'improvise pas un centre juridique. Si la réputation du maître fait beaucoup, la tradition et la coutume ne sont pas à dédaigner.

La *Summa Codicis*, publiée après le départ d'Azo, avait certainement été composée avant lui ; elle obtient une grande vogue, attestée par la multiplicité des manuscrits, et fait oublier celle de Rogerius, réputée la plus ancienne, ainsi que celle de Johannes Bassianus. Odofredus, mort en 1265, nous apprend que c'est d'elle qu'on se servait exclusivement, *quâ hodie utimur*, et elle passait pour la meilleure, *optima*².

Azo est le maître d'Accurse qui enseigne le droit à Toulouse et est attaché comme conseiller à la cour du roi d'Angleterre ; mais il se déshonore en pratiquant l'usure avec les étudiants et en acceptant les cadeaux de ses élèves³.

On cite encore d'autres professeurs⁴ : Pierre Jacques, Durand, Guiraud, Gui surtout, dont le nom figure dans plusieurs actes du

Midi de la France, mais surtout la Provence actuelle. Dans ce sens, Azo parle de Hugues des Baux, *Barcenses magni viri Provinciæ*. D'autre part, il n'est pas vrai qu'à la fin du XII^e siècle Montpellier fut la seule ville du Midi de la France où un jurisconsulte pût professer... A l'époque de Johannes Bassianus, le professeur choisit la ville qui lui convient ; pourvu qu'il ait des auditeurs — et les auditeurs suivent les professeurs illustres — peu importe que l'on ait ou non enseigné dans le pays où il se fixe. Quelquefois même des villes sans importance attirent à prix d'argent les juristes célèbres et les retiennent pendant quelques années ». (De Tourtoulon, *Placentin*, p. 97).

¹ Odofredus, in *Dig. vetus*. L. Mora.

² *Die systematischen Lehr und Handbücher (Summæ) des römischen Rechts im Zeitalter der glossatoren*. (Berlin, in-8°. De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. IV, p. 103). Note. — Au XVI^e siècle l'ouvrage devait être réimprimé trente fois dont vingt à Lyon. (*Id.*, *ibid.*).

³ Ch.-V. Langlois, *Les Universités au Moyen âge* ; ap. *Questions d'Histoire*, p. 24.

⁴ « Il est à croire que le mot *magister* signifiait, à l'origine, professeur. Les praticiens du droit — avocats et notaires — ayant autrefois des élèves, ce titre leur est resté dans la suite. En tous cas, au XII^e siècle, il est impossible de donner à ce titre un sens précis. Il désigne sans doute les professeurs de droit, mais aussi tous autres professeurs. Il s'applique également aux professions juridiques. Ainsi les *magister Durantus*, *magister Fulco*, *magister Raimundus* du

cartulaire des Guillems, de 1172 à 1202, période où est rédigée, avec sa collaboration sans doute, la Coutume de la commune¹. Les cours consistaient alors dans la lecture d'un texte, qui servait de base au commentaire oral du professeur².

Soit que l'École en fût encore au début, soit que déjà elle périclitât, elle n'avait guère d'importance puisqu'il ne reste aucun nom de professeur du commencement du XIII^e siècle. On n'entend même pas parler d'elle avant 1230, année où saint Louis donne à l'évêque de Maguelone plein pouvoir pour recevoir le serment de fidélité et d'obéissance, *a licentiandis et doctorandis in facultate canonica seu civili in studio ville Montispeliensis*. Le récipiendaire jurera ne pas s'opposer à l'aggravation de l'excommunication des réfractaires par l'ancienne coutume du jet de pierre et la pose d'un cercueil au seuil de leur maison³.

Sous Urbain IV (1261-1264), un légat, qui devait être pape sous le nom de Clément IV, par un mandement spécial, *de speciali mandato*, confère la licence, ce qui prouve qu'il n'y avait guère de candidats, *ubi nec studentium vel docentium numerus exigebat*⁴. On ne mentionnera le premier docteur que le 28 avril 1293, quatre ans après la constitution de l'Université. Mais pour que le Saint-Siège désignât une commission exceptionnelle, il fallait que la Faculté ne fut ni régulière ni complète.

recueil en question (*Liber Instrumentorum*) sont notaires ; magister Maurinus, causidicus. Quant au magister Guiraudus, magister Ricardus, et bien d'autres qui interviennent accidentellement dans les actes, il est impossible de savoir quelle peut être leur profession ; en faire des collègues de Placentin est absolument arbitraire ». (De Tourtoulon, *Placentin*, p. 98).

¹ *Liber Instrumentorum*, n° XLIX, XCVII, CCCVII, CCCXXXV, pp. 86, 192, 495, 520. — P. Denifle, *Die Universit.*, Bl. 344, 523. — L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, Introd., p. XII.

² De Tourtoulon, *Placentin*, p. 139.

³ *Juro quod ero obediens et fidelis... et quod contra eundem episcopo ejusque ecclesiam non me scienter opponam, necnon etiam agravandi excommunicatos per eum aut ejus vicarium seu officialem, qui in sua malitia percistentes ad obedienciam Sancte Ecclesie venire contempnunt per projectionem lapidum et portationem feretri seu bere ante domos ipsorum excommunicatorum, et alias juxta modum et consuetudinem in dicto episcopatu contra tales excommunicatos ab antiquo observatos.* (*Cartulaire de l'Université*, n° 3, t. I, p. 184).

⁴ Mandement de Clément IV, Viterbe 1269, *Cartul.*, n° 13, p. 200. — Nous avons relevé l'erreur de date 1269, au lieu de 1268. (Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XIII, p. 162. — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat. t. VI. p. 909).

Cette insuffisance seule peut expliquer et légitimer l'initiative de Jayme I^{er}.

Suivant Pierre Dubois, dans son livre *De recuperatione sanctæ terræ*, on devait consacrer deux années à l'étude du droit civil¹. L'enseignement primitif ne pouvait que réfléchir l'esprit et la méthode des anciens jurisconsultes. Il portait naturellement sur le Digeste et le Code Théodosien. Il était de principe, à Bologne, que tout légiste devait, au moins chaque année, lire intégralement le *Corpus juris civilis*². A force de commenter les textes, les glossateurs en viennent à ne plus s'y reconnaître, si bien que, suivant le mot d'un contemporain, il faut *glossare, glossarum, glossas*. C'est aux jurisconsultes français que revient le mérite d'une réaction contre ces abus, particulièrement à Jacques de Revigny, abbé bénédictin, mort archevêque de Verdun, qui substitue à la sécheresse et à la confusion des citations un exposé simple et clair, avec des divisions méthodiques et des arguments construits suivant les règles de la dialectique³.

Jacques de Revigny enseigna, dit-on, à Toulouse et Orléans et eut pour principal disciple Pierre de Belleperche, chancelier de France et évêque d'Auxerre⁴.

Les professeurs ordinaires, *legentes*, faisaient, le matin, la lecture des textes, *questio*, que le maître expliquait et développait verbalement; la *disputatio* du soir portait sur des espèces concrètes, réelles ou imaginaires, mettant en opposition les opinions diverses⁵. Cette *repetitio*

¹ *Hist. littéraire*, t. XXVI, pp. 513 et 515.

² *Audeo tibi dicere quod nescit legem qui non legit totum codicem de æquo processu in anno, et idem de aliis voluminibus, et sic fit Bononiæ.* (Johannes Faber, *Instit. de actionibus princip.*, verbo *Actio*, in fine).

³ Caillemer, *L'Enseignement du Droit en France*; *Nouvelle Revue historique*, 1879, pp. 602, 604. — Sur Jacques de Revigny, voir *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 504-510. — Gatién Arnoult, *Hist. de l'Université de Toulouse*, 3 fragments, 1879, pp. 2-8. — *Fuit monachus niger Ordinis S. Benedicti et abbas, et fuit magnus philosophus, et erat Magister in theologia antequam inciperet leges.* (Diplovatacius, in Savigny, *Geschichte des römischen Rechts.*, t. V, pp. 534, 535).

⁴ *Hist. littéraire*, t. XXV, pp. 351 à 380.

⁵ E. Caillemer, *Les Disputationes dans les Écoles de droit aux XIII^e et XIV^e siècles*, dans *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1879, p. 421 et suiv. — Landsberg, *Die Quæstiones des Azo*, 1888 (Préface). — Fitting, *Questions de droit disputées à Angers et à Paris*, dans *Nouv.*

familiarisait l'étudiant avec la pratique judiciaire et lui permettait de soulever des objections qui provoquaient de véritables tournois juridiques, comme de nos jours, au barreau, les conférences des stagiaires. C'est ce que nous apprend un manuscrit d'Orléans de la fin du XII^e siècle, jusqu'ici négligé¹, et où nous voyons les mêmes avocats soutenir alternativement le pour et le contre, en jonglant avec la thèse et l'antithèse, les *casus*, les *similia* et les *solutiones ad contrarium* qui constituaient le fonds des plaidoiries du Moyen âge².

Cette gymnastique, faite de subtilités, pouvait paraître utile et ingénieuse à un dialecticien formé à l'école du syllogisme, comme Durand le Spéculateur, qui fut précisément chanoine de Maguelone, au milieu du XIII^e siècle³. Elle plaisait assurément aux successeurs des Cornificiens, mais elle avait ce grave défaut de faire croire que toutes les causes étaient défendables⁴, d'habituer et de préparer les post-glossateurs à la sophistique et la jeunesse au scepticisme⁴.

Rev. historique, 1905, p. 709 et suiv. — Thurot, *De l'Organisation de l'Enseignement dans l'Université de Paris*, 1850, pp. 87-90. — *Mélanges Fitting*, t. II, p. 290.

¹ Bibl. nation., fonds latin., Mss. 4451, 4461, 4488, 4489, 4546, 14350, ap. Jean Acher., *Six disputationes et un Fragment d'une repetitio orléanaise*, ap. *Mélanges Fitting*, t. II, pp. 287-374.

² Jean Acher, *ibid.*, t. II, p. 296.

³ Voir *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XII, p. 88, et ci-après, ch. XXVIII. — *Licet enim per subtiles allegationes et cavillationes quandoque indebite pro trahatur... tamen finaliter justitia et veritas sub æquo judice valet et invalescit. Post hoc autem rei advocatus qui debet causam extenuare,... surgat... quæ per advocatum actoris fuerint proposita sub epilogo repetat, seriatim ad singula per eum proposita respondendo et audacter cuncta per eum introducta, prout poterit, destruendo.* (Guillaume Durand., *Speculum ind.*, l. II, part. II, Nub. de disput. et allegat. advocat. § nunc, n^o 5 et 6, édit. Venise, 1566, t. II, pp. 603-604. — Jean Acher, *ibid.*, p. 305. — Cf. Vincent de Beauvais, *Speculum doctrinale*, édit. Douai, 1624, col. 5963).

⁴

Molt devroient bon fruit porter

Et lor huevre si esmerer

Qu'ele fust chière et honorée.

(*Bible Guiot*, vers 2494-2496, ap. *Fabliaux et Contes des Poètes français*, publiés par Barbezant, t. II, p. 587). — Meynial, *Mélanges Chabaneau*, pp. 560-565. — *Vidi morbum incurabilem ad quem curandum non inveniebatur medicus, quia de salute ægrotantis desperabatur, sed nunquam vidi causam adeo perditam vel injustam, pro qua tuenda non inveniretur advocatus.* (Pierre le Chantre, *Verbum abbreviatum*, cap. 51, édit. 1639, p. 134). — « Le chapitre *De advocatis* de Vincent de Beauvais est emprunté à la Somme de Raymond de Pennafort, liv. II, tit. *De raptoribus prædonibus et incendiariis*, § 39, édit. Rome, 1607, pp. 211 ». (Jean Acher, *ibid.*, t. II, p. 306).

Ainsi avons-nous vu avec quelle verve les satiriques poursuivaient non le droit romain mais les sophistes, car si bonne que soit la loi,

Li malvais vessel tot empirent.
 Autant aiment tort comme droit ;
 Mès que il facent lor exploit
 Ne leur chaut de quel part, il pendent¹.

Les riches seuls avaient les moyens de payer les *disputationes* ; les pauvres étaient obligés de recourir à de misérables praticiens que n'avaient pas de peine à écraser de leurs arguments les hommes de loi rompus à la chicane ; et les jurisconsultes n'ayant ni scrupule ni pitié, la papauté se trouve obligée d'intervenir pour prévenir la dignité du clergé en lui interdisant d'exploiter la carrière du barreau.

Mais qu'est-ce qui caractérise la législation de notre région, qui faisait partie de l'ancienne Narbonnaise, soumise à la domination wisigothique, en proie aux invasions sarrasines et à la conquête franque ?

Si Placentin et Azo ont été « les deux plus grands jurisconsultes de la seconde moitié du XII^e siècle »², leur doctrine peut être considérée comme celle de l'École de Montpellier.

A défaut d'ouvrages doctrinaux sur le droit, on en suit l'application dans les milliers d'actes que renferment les cartulaires de Maguelone³ et de Montpellier⁴, d'Aniane⁵ et de Gellone⁶, dans la Coutume, enfin, de Montpellier, en cxxii articles, insérée dans la grande charte de 1204⁷.

¹ Bible Guiot, vers 2422, 2485-2488. — Barbazan, *Fabliaux et Contes*, t. II, pp. 387, 389.

² Meynial, *Notes sur la formation de la théorie du domaine divisé (domaine direct et domaine utile) du XII^e au XIV^e siècle dans les romanistes, Étude de dogmatique juridique*. (Mélanges Fitting, t. II, p. 436).

³ Le *Cartulaire de Maguelone* n'est pas encore publié, mais nous l'avons fait entièrement déchiffrer et transcrire, sous la direction et le contrôle de notre savant ami, M. Berthelé, archiviste de la ville de Montpellier et du département de l'Hérault.

⁴ *Liber Instrumentorum Memorialium, Cartulaire des Guillems*. Montpellier, 1884-1886.

⁵ *Cartulaire d'Aniane*, publié par l'abbé Cassan et E. Meynial. Montpellier, 1900.

⁶ *Cartulaire de Gellone*, publié par Paul Alaus, l'abbé Cassan, E. Meynial. Montpellier, 1897.

⁷ *Consuetudines antiquæ urbis Monspeliensis*, avec préface et commentaire de Lazare Gautheron sur les coutumes de Montpellier et son commentaire sur l'article 52 de ces coutumes. (Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, manuscrit n° 23).

L'article 52 dont il est question vise la liberté de la pêche : *Piscatio est publica*. — Les coutumes ont été reproduites en latin et en roman dans le *Petit Thalamus* avec des notes et

Nous constatons d'abord que l'oblitération du droit a une répercussion sur la langue juridique. Les mots ayant perdu le sens primitif, on recourt à vingt expressions différentes pour préciser et confirmer la même pensée¹; on accumule encore les termes comme pour mieux l'accentuer. Sous l'influence assurément des légistes, la langue romaine reparait et se réécrit à la fin du XII^e siècle². Ce progrès est encore plus manifeste dans la procédure qui n'est plus l'épreuve barbare, mais la réglementation de la justice, et qui comporte en témoignage la preuve, *carta*, surtout le compromis ou arbitrage³.

une introduction par M. de Saint-Paul, substitut du procureur général. (*Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, in-4°, t. I, pp. 1-92). — « Depuis la publication de l'introduction aux coutumes, l'auteur a retrouvé chez M. de Lunaret, conseiller à la cour de Montpellier et membre de la Société archéologique, le premier volume manuscrit du Commentaire de Gautheron sur les coutumes de Montpellier. Ce volume, format in-folio, très bien conservé et d'une fort belle écriture, est sans nom d'auteur. Mais la préface et le commentaire de l'article 52 étant les mêmes que la préface et le commentaire copiés en 1173 par le président Bonhier, sur les manuscrits originaux de Gautheron lui-même (voir l'Introduction, p. XII), il est tout à fait hors de doute que le volume possédé par M. de Lunaret est bien la première partie de l'ouvrage de Gautheron. Malheureusement le second volume n'a pu être retrouvé, malgré tous les soins pour y parvenir du bibliophile éclairé à qui le premier appartient déjà depuis longtemps ». (*Petit Thalamus*, Notes, p. 574).

¹ « Tout acte de transfert est qualifié cumulativement de *donatio, venditio, traditio, cessio, derelictio, guirpicio* ». (Meynial, *De l'Application du Droit romain*. Atti del Congresso internazionale di scienze storiche, vol. IX, p. 156).

² « Dans les coutumes de 1204, l'*amplo-venditio* et la donation sont si bien dissociées qu'elles y ont leurs règles particulières... Le *testamentum* s'y entend constamment dans l'ancien sens romain d'acte de dernière volonté... De 1200 à 1220, la vente se sépare de la donation et reste seulement étroitement unie à la tradition, qui d'ailleurs est sans doute ici, comme dans la coutume, nécessaire à sa perfection ». (Meynial, *ibid.*, p. 156).

³ « Que nous révèlent sur ce point nos cartulaires où notre coutume? Tous les traits qui caractérisent la procédure barbare s'y retrouvent encore dans leur ensemble... Il y a fort peu de jugements imposés; ceux qu'on y retrouve ont encore l'aspect de jugements populaires. (*Cartulaire de Gellone*, n° CCLXXXI, pp. 242 et 352, ann. 1106-1120). De juges, on n'en retrouve mentionnés qu'en 1137. (*Ibid.*, n° CCCCLXXXI, p. 401, année 1155. — *Cartulaire d'Aniane*, n° LXVI, p. 205, année 1134; p. 403, ann. 1170). C'est seulement en 1185 que la justice paraît vraiment organisée et qu'on peut signaler un *judez ordinarius*. (*Cartulaire d'Aniane*, n° XC, p. 228). » (Meynial, *ibid.*, pp. 436-441). — « La doctrine de Placentin est la plus ferme et la plus romaine. Il développe cette idée que la *possessio naturalis* n'est pas une possession, car celui qui en est investi ne possède pas pour lui, mais pour autrui, et que posséder pour autrui c'est ne pas posséder (*Placentini Summa in Cod. De acq. vel am. poss.*, lib. VII, tit. 35, éd. de 1536, Schaeffer, Maguntia, p. 332). Le raisonnement était fort exact: la *possessio naturalis* n'est à Rome que le fait de la détention pour autrui. D'où il concluait que ni l'usufruitier, ni l'emphytéote, ni le *colonus* ne possédaient, au sens juridique du mot...

La renaissance du droit romain détermine dans la science du droit le même progrès que la scolastique dans la philosophie. Les principes juridiques affirmés, l'esprit juridique fait de précision, mais enhardi par l'émancipation des communes, en tire bientôt les conclusions pratiques ¹.

Si la logique est pour le droit romain, on ne peut concevoir la société de l'époque sans suzerains ni vassaux, sans seigneurs ni tenanciers. Voilà pourquoi les juristes s'efforcent de justifier et de légitimer cette organisation par la loi romaine « s'ingéniant naïvement à suppléer à tout ce que la concision et la science lointaine des anciens jurisconsultes devait leur avoir sans doute sous-entendu et dérobé » ².

La féodalité ne peut se soustraire à l'évolution ³. L'exploitation de la même terre par la suite des générations d'une même famille établit entre l'homme et le sol un lien de parenté encore plus fort que ceux de suzeraineté ou de vasselage, en confirmant au possesseur le domaine utile. L'enrichissement des classes inférieures qui en augmente l'importance

Peut-être Placentin est-il revenu sur cette opinion rigoureuse, car la glose lui en attribue une autre, où, tout en maintenant son principe, il aurait reconnu au vassal, à l'emphytéote, une *possessio civilis*. (Glose *Ex contrario*)... Azo était conduit au même principe de l'unité de la possession d'une manière plus théorique. Pour lui la *possessio civilis* n'est plus que la *possessio naturalis*, dont la loi a comme accru la légitimité... Azo, plus enclin à observer l'aspect naturel des choses ne pouvait pas rester insensible à l'insuffisance pratique de la doctrine de l'unité absolue de la possession. Aussi, tout en conservant en principe cette unité virtuelle, en venait-il à reconnaître au vassal, et généralement à tout *dominus utilis*, une *possessio naturalis*, alors que la *possessio utilis* restreint au *dominus directus*. (Azo, *Summa in Cod., De acquir. vel amit. possess.* VII, tit. 35, fol. 190, 2^e cote, édit. de 1540). — Meynial, *Notes sur la formation du domaine divisé (domaine direct et domaine utile)*, *ibid.*, pp. 436-437. — « Certains glossateurs prétendaient considérer le compromis comme nul quand on y avait ajouté cumulativement une *stipulatio pænæ* et un serment. La raison était d'ordre exégétique. Ici les deux garanties existent bien, mais on échappe à la nullité puisque ce n'est pas à la *stipulatio pænæ* qu'on ajoute le serment, le serment étant prêté à la partie et la *stipulatio* à l'arbitraire. (Glose sur l'*Authent. Decernit.* c. II, l. 4. § 5: *Dissens. domin. Hugolin.*, § 60, édit. Hænel, p. 300). Si cette hypothèse était exacte, on aurait peut-être là une trace intéressante et unique de l'enseignement bolonais, vraisemblablement de celui de Placentin ». (Meynial, *De l'Application du Droit romain dans la région de Montpellier*, p. 162).

¹ Meynial, *Notes sur la formation du domaine divisé (domaine direct et domaine utile) du XII^e au XIV^e siècle dans les romanistes, étude de dogmatique juridique. (Mélanges Fitting, t. II, p. 413.*

² *Ibid.*, p. 420.

³ *Ibid.*, pp. 409-461.

atténue et fait tomber en désuétude les servitudes. L'hommage-lige est remplacé par le simple hommage, et restreint les cas de commise et de félonie¹.

La propriété romaine était personnelle, absolue, exempte de tout contrôle tant de l'État que de la gens et de la famille; la propriété germanique, sur laquelle était imprimé le droit de souveraineté, était collective, subordonnée au clan, à la famille, à la tribu. A l'origine, les coutumiers de Philippe Beaumanoir et de Pierre des Fontaines, le Livre de justice et de plaids, non plus que les Établissements de saint Louis ne remontent des faits aux causes et ne découvrent ni dans les limites du droit du suzerain ni dans le mode d'aliénation les droits inhérents au tenancier, que systématise l'action des romanistes, en obligeant les feudistes à les reconnaître et à les formuler²; ce qu'ils font en accordant au superficiaire, à l'emphytéote et au vectigal, selon le droit romain, en même temps qu'au vassal et au colon, le *jus in re*³. Il y a ainsi deux maîtres, l'un direct, *dominus directus*, l'autre utile, *dominus utilis*, deux *dominia* et sur deux têtes distinctes; mais l'un exprime la *possessio utilis* ou suprématie du *dominium*⁴; l'autre la *possessio naturalis*, concession faite aux subordonnés⁵.

Ce dualisme ne supprime pas l'unité de la *possessio*, formellement proclamée par les fondateurs de l'École de Montpellier⁶.

¹ Meynial, *Notes sur la formation de la théorie du domaine divisé, etc.*, ap. *Mélanges Fitting*, t. II, pp. 411-412.

² « Les *libri feudorum* reconnaissent au vassal la faculté d'agir en justice pour revendiquer la chose donnée en fief ou pour défendre à la revendication *tanquam dominus*, ou même pour réclamer l'exercice d'une servitude attachée au fief... Pourtant, si l'extension de l'action réelle au vassal ou au censitaire n'est pas combattue, elle n'est pas non plus unanimement mentionnée, puisque Rogerius, la *Summa Trecensis*, et même Azo s'en tiennent encore, relativement aux bénéficiaires de l'action, à l'énumération des jurisconsultes romains qui ne comprennent que le superficiaire, l'amphytéote et le vectigal. Peut-être leur silence signifie-t-il seulement qu'à l'instar des romanistes plus anciens, nos glossateurs maintiennent encore très distinct le domaine de la coutume et celui du droit romain, considérant le fief comme en dehors des prévisions de ce dernier ». (Meynial, *ibid.*, pp. 421-422).

³ *Cod.*, IV, 70, p. 148. — Azo, *De locato et conducto*, édit. 1540, fol. cxviii, 1^{re} cote, n° 2.

⁴ *Dig.*, *De acquir. vel am. poss.*, XLI, tit. II, l. 12.

⁵ Meynial, *ibid.*, pp. 434-435.

⁶ *Id.*, *ibid.*, p. 436.

Dans les contrats de vente, l'éviction n'est pas organisée avant le XIII^e siècle, et elle se développe plutôt sur des bases contractuelles que dans la forme romaine. La rescision d'outre moitié qu'on semble redouter est rejetée dans les renonciations¹; la stipulation transformée en allégation.

La Coutume de 1204 mentionne l'hypothèque de la femme mariée²; celle de 1205 l'hypothèque générale conventionnelle³. Quant au *pignus*, si fréquent au Moyen âge, il prête à des interprétations opposées, suivant qu'on le considère comme le mort-gage germanique, espèce de vente *a remere*, auquel cas le rachat reste facultatif pour le vendeur⁴; ou qu'on l'interprète, suivant les règles romaines, et alors le remboursement du gage, qui ne fait pas disparaître la dette garantie, maintient au créancier le droit d'exiger le paiement en exerçant son action⁵.

Pour les testaments, comme pour les mariages, prévalent les principes canoniques. L'article 52 de la Coutume de Montpellier valide les dispositions *in scriptis vel sine scriptis*, pourvu qu'ils aient été faits devant trois témoins; l'article 55 déclare superflue l'institution d'héritier. Si la grande charte accuse une connaissance véritable du droit romain, elle révèle, en même temps, la préoccupation d'en éluder les règles essentielles⁶. Quant à l'institution d'héritier qui se rencontre, dès

¹ *Cartulaire de Gellone*, n° CCCIII, p. 232, ann. 1198.

² Coutume de Montpellier, art. 39. — *Cartulaire d'Aniane*, n° XI, p. 145, ann. 1203; *Cartulaire de Gellone*, n° DLXXIII, p. 496, ann. 1204; n° DLXXII, p. 495, ann. 1213. — *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, ann. 1214. — Meynial, *Notes sur la formation de la théorie du domaine divisé, etc.*, ap. *Mélanges Fitting*, t. II, p. 163.

³ Coutume de Montpellier, art. 34, 38.

⁴ *Ibid.*, art. 12.

⁵ *Cartulaire de Gellone*, n° CCCXXIII, p. 267, ann. 1051-1071; n° CCLXXXVI, p. 237, ann. 1100; n° DXXXXI, p. 463, ann. 1165; *Cartulaire d'Aniane*, n° XI, p. 145, ann. 1175.

⁶ « La coutume de 1204 (art. 40) en restant fidèle à l'ancienne conception nous fait peut-être comprendre quelles raisons pratiques ont pu pousser les créanciers à invoquer la loi romaine; sous l'empire des circonstances diverses, peut-être par suite des luttes pour la conquête de l'indépendance municipale, ou à l'approche des luttes des Albigeois, bien des gages se trouvèrent dépréciés, peut-être même avilis, de telle sorte que le *pignus* se trouvait, dans la conception du mot gage, faire encourir au créancier un risque au lieu de n'être pour lui qu'un supplément de garantie ». (Meynial, *De l'Application du Droit romain*, Atti Congresso internazionale di scienze storiche, vol. IX, p. 166).

1174, à Gellone¹, elle ne se révèle à Aniane et à Montpellier² qu'en 1182.

Loin d'éclairer et de servir la justice, l'introduction du droit romain l'obscurcit d'abord en la faussant par des complexités juridiques. La force brutale avait été la loi de la première moitié du XII^e siècle; la renaissance juridique fait d'abord le succès de la ruse et de la mauvaise foi, en substituant à la violence barbare ou féodale l'oppression savante de la loi mise au service de la chicane et de la cupidité³. De là au XIII^e siècle, dans la poésie satirique et l'opinion, ce sentiment général de réprobation contre la malfaisance des romanistes ou Bolonais. Au XIV^e siècle, avec le progrès et la vulgarisation du droit, les doctrines de l'École française font prévaloir l'équité dans la législation et la jurisprudence, en dissipant les préjugés contre les juristes et les légistes. Bouteiller personnifiera cette heureuse réaction qui explique le secret de la résistance des post-glossateurs à la validité des renonciations⁴.

Avec la confusion des législations, combien il était facile à des avocats avisés et sans scrupule de jeter le trouble dans les esprits et de dérouter les juges en opposant le droit romain au droit coutumier, et réciproquement.

¹ *Cartulaire de Gellone*, n° DXXXXVIII, p. 471, ann. 1174.

² *Cartulaire d'Aniane*, n° LXXXVII, p. 224, ann. 1212. — *Liber Instrumentorum*, Testament de Bergondion, n° XCVIII, ann. 1182, p. 193.

³ « Comment résisteront les avocats formés à cette école et que nous savons, par ailleurs, être peu scrupuleux à prendre « de deus pars le plait, » à soutenir en appel les intérêts de la partie contre laquelle il ont plaidé en première instance? (Pierre de Belleperche, in l. 17, c. *De procurat.*, l. II, n° 16). Faut-il aussi blâmer l'auteur de la *Bible* de traiter les légistes de « de bone huevre tricheor » qui « les faux poinz traient des bons, distillant engin et barat des hanz livres encorez qu'on appelle lois et decrez »? Si nous voulions caractériser d'un mot bref les *disputationes*, pourrions-nous faire mieux que de transcrire le jugement de Guiot sur les avocats savants :

Trop sont il soutil et agu
Mais lor bon sens ont il perdu.

Mais si la valeur scientifique des *disputationes* est médiocre pour ne pas dire nulle, au point de vue pratique cet enseignement est gros de conséquences. Ce fut, en effet, une terrible leçon que celle qui se recrutait parmi les *milites inermis milicie* rompus à cet exercice » (Jean Acher, *loc. cit.*, ap. *Mélanges Fitting*, t. II, p. 306).

⁴ Meynial, *Les Renonciations*; *Nouvelle Revue historique du Droit*, 1904, pp. 744, 747.

Tant de coustumes, tant de drois,
Tant de causes et tant de loes¹.

Les rois et les auteurs coutumiers se voient donc obligés de réagir, et, le 7 janvier 1278, Philippe-le-Hardi rend une ordonnance dont l'article 9 dit : « li avocat ne soient si hardi d'eus mesler d'alleguier droit escrit la ou coustumes aient lieu, mais usent de coustumes »².

Pendant la barbarie, le plaideur est assisté d'un conseil « avant-parlier » dont le concours est désintéressé comme le service militaire et le prêt d'argent. Avec la renaissance du droit romain, aux XI^e et XII^e siècles, les *legis doctores* et les *juris periti* de Bologne introduisent, au grand scandale de l'opinion, le salaire professionnel pour les avocats.

Li lōiers et la symonie
Les a liez et avuglez,

s'écrie Guiot de Provins³ ; *miser et perditus linguam vendit*, dit Pierre de Blois ; *hodie soli avaritia militant patroni causarum*⁴ ; et, dit à son tour Pierre des Fontaines : « sachent bien li emparliers que trop est

¹ *Des Estats du siècle*, ap. Montaignon et Raynaud, *Recueil général des Fabliaux*, II, pp. 266, 267. — Meynial, *Remarques sur la Réaction populaire contre l'invasion du Droit romain ; Mélanges Chabaneau*, p. 562. — « Le seul fait que la poésie satirique puisse nous révéler, c'est un sentiment général et vague de réprobation, une plainte indéterminée contre les roueries et la cupidité des hommes d'affaires élevés à Bologne ou dans les écoles italiennes... Cette plainte n'a pu s'exhaler que pendant un temps assez court. Après le XIII^e siècle, elle n'aurait plus au même degré sa raison d'être. D'une part, en effet, le XIII^e siècle, par suite du grand épanouissement du droit savant, a donné naissance à une prodigieuse littérature de vulgarisation. (Traduct. du *Corpus juris* de la grande glose, du *Decret* d'Azo de Tancredè; Beaumanoir, *Établissements de saint Louis*; Desfontaines, *Livre de justice et de plaids*, etc.); de l'autre, les doctrines de l'École française qui fleurit aux XIII^e et XIV^e siècles, ont considérablement assaini et réparé le droit savant et l'ont mis en harmonie avec les tendances de bonté et de pitié de la conscience nationale... C'est donc seulement pendant à peu près un siècle, de la fin du XII^e siècle au commencement du XIV^e que la littérature satirique s'est occupée, non pas des hommes d'affaires en général, car contre ceux-là les récriminations sont éternelles, mais des romanistes, légistes ou bolonais, tous gens de pratique savants et malfaisants ». (Meynial, *ibid.*, p. 558).

² Ed. Guilhiermoz, *Enquêtes et Procès*, p. 606. — *Mélanges Fitting*, t. II, p. 310.

³ Meynial, *ibid.*, p. 572.

⁴ Petr. Bles. *Patrol.*, Migne, t. CCVII. — *Legum vero scientia impudica est, quia meretricio more quæstuaris est et mercalis... et quidquid studendo congregavit, ad nundinas vanitatis, vili contractu venaliter et imprudenter exponit.* (*Id.*, Ep. CXL, p. 117).

grand desloiautez de vendre sa langue por autrui desiriter ne por faire la damache »¹.

Guillaume Durand qui résume les arguments des deux parties admet et comprend la légitimité des honoraires, à condition qu'ils ne dépassent jamais vingt livres tournois, qu'on ne les discute pas au cours de l'affaire, qu'on n'en fasse pas un commerce, *de quota litis parte*, qu'on n'exige enfin rien des pauvres².

N'empêche pas que la profession d'avocat, d'autant plus discréditée qu'elle devient plus lucrative, est déshonorée par les intrigants³, aussi âpres au gain qu'insouciant de la justice, qui, pour tirer parti de la chicane, trafiquent de leur parole, troublent la paix des familles et sèment partout la division et la ruine⁴.

Les mêmes accusations s'étendent aux magistrats d'un ordre supérieur, qui

Pour les dons tenir,
Font cause esloigner et a tort defenir⁵.

Mais à l'encontre de ce qui se passait, ce n'est plus le juriste qui est maltraité, c'est le coutumier âpre au gain, sans pitié pour les pauvres, qui pour vérité tiennent usage⁶. Contre cette exploitation des forts, les faibles opposent l'exception *non numeratæ pecuniæ*, la rescision pour lésion.

Le droit romain offre ainsi les ressources qui manquaient au droit national.

¹ Pierre des Fontaines, *Conseil à un ami*, édit. Marnier, XI, 6, p. 63.

² *Quod teneatur gratis subvenire, maxime pauperibus*. (Guillaume Durand, *Speculum Juris*, I, part. III. *De salarii advocatum*). — Meynial, *Remarques sur la Réaction populaire, etc.*, ap. *Mélanges Chabaneau*, p. 563.

³

Si se trouva estre avocas
Et vist estre tous les estas
C'est celli par qui mieux luy samble
Que l'on met plus d'argent ensamble.

(*Fabliau des Estats du siècle*, ap. Montaiglon et Raynaud. — Meynial, *ibid.*, p. 562).

⁴ *Lite semit, matrimonia legitima dissolvit, amicitias rumpit sopitarum litium cineres resuscitat, pactiones violat, etc.* (Petr. Bles., Ep. xxv, *ibid.*).

⁵ Jubinal, *ibid.*, vers 181-194.

⁶ *Mariage des Filles du Diable*, ap. Jubinal, t. I, p. 285. — Meynial, *ibid.*, p. 367.

En 1268, l'École de Montpellier semble prendre un essor avec Guillaume Séguier, homme de grande valeur, professeur durant quarante ans¹, malheureusement impliqué, en 1312, dans le meurtre d'un artisan, le sédier Jacques Peneries, et qui ne sera relaxé qu'en considération de son âge, de son passé et de la recommandation royale². Le nom se retrouvera bientôt en 1339.

Le roi d'Aragon, en lutte avec l'évêque de Maguelone, qui personnifiait les aspirations françaises³, avait investi Séguier de la licence d'enseigner le droit civil. Atteint dans ses prérogatives, Bérenger de Fré dol excommunie le professeur et les étudiants qui suivent son cours. Jayme en appelle à Rome : Clément IV lui objecte le canon synodal d'Eugène III qui réserve à l'évêque seul le privilège de cette concession. Il reconnaît que, depuis longtemps, le prélat, tête principale de la Faculté, *caput studii principale*, ou, avec son autorisation, le chancelier des étudiants, avaient qualité pour la dispenser aux docteurs qui ne l'auraient pas obtenue à l'École de Bologne; que, s'il n'en avait pas usé, c'était que l'occasion avait manqué, ce qui prouverait que l'École n'était guère florissante. L'usage, pratiqué partout ailleurs, n'en faisait pas moins loi, et, en tant que légat, le pape avait exercé ce droit, à Montpellier même, en vertu d'un ordre spécial d'Urbain IV, *in aula episcopi doctorum et scholarium multitudine convocata*, en conférant la licence par la remise du livre *soliter solemnitate servata*⁴.

¹ *Qui xl annis et ultra ordinarie legisset.* (Arch. mun. de Montpellier, grand chartrier, arm. H, cass. IV. — L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, Introd., p. XIV).

² *Anno dominice Incarnationis millesimo trecentesimo duodecimo sexto scilicet ydus Decembris, ... quod dictus Guillelmus Segerii, legum doctor, miles de Montepessulano, in magnum contemptum juris et jurisdictionis dicti domini Regis, ... mala malis cumulando, pluries rogavit et infestavit et induxit dictum Jacobum de Rames, qui cum eodem morabatur, et eidem promisit dare pecuniam seu aliquas res et alia servicia facere, si dictus Jacobus de Rames vulneraret seu interficeret dictum Jacobum Peneries... attento etiam quod est sexagenarius et bone fame probate, attento etiam quadam scriptura producta in dicta causa inquisitionis sanctissime recordationis dominici Lodoyci, quondam Francorum regis... presentem absolvimus et absolutum dicimus.* (Arch. mun. de Montpellier, arm. H, cass. II, pièce 4, cass. IV, pièce citée. 1312. — L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, pp. XV, XVIII, notes).

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XIII, pp. 161-162.

⁴ *Constat Magalonensem episcopum a longissimis retro temporibus dedisse licentiam... nec etiam petebatur, nec petendi erat occasio, ubi nec studentium vel discipulorum numerus*

Cette restriction de l'Église avait surtout pour but de maintenir le niveau des études. Ainsi, voyons-nous un légat d'Honorius III, le cardinal Jean de Sainte-Cécile¹, formuler les mêmes droits, que Nicolas IV renouvellera en consacrant le *studium generale*².

Les cours étant suspendus à Bologne par suite de dissensions intérieures, Clément IV renvoie Guillaume Séguier devant Bérard de Naples et un jury de professeurs à la cour romaine qui le déclarent admissible³. Le Pape s'empresse d'inviter maîtres et étudiants à l'accueillir dans leur sein, nonobstant leurs statuts. Il était difficile de témoigner plus d'égards pour l'indépendance et le personnel de chaque École⁴.

exigebat. (Mandement de Clément IV relatif à un différend entre le roi d'Aragon et l'évêque de Maguelone au sujet de Séguier, professeur de droit nommé par le roi. Viterbe, 26 mai 1263. (*Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 13, p. 200). — Cf. Martène et Durand, *Thesaurus novus anecdot.*, t. II, p. 603. — Astruc, *Mém.*, p. 42. — C'est Fournier, croyons-nous, qui avance que « Clément IV ne semble pas connaître complètement l'organisation montpelliéraine, puisqu'il parle d'un *cancellarius* qu'aucun texte ne révèle à Montpellier dans l'Université de droit. Or le pape ne parle pas d'un chancelier spécial à l'École de droit, mais d'un chancelier pour toutes les facultés: *Sed et cancellarius, caput studentium, post episcopum, in quacumque legat vel doceat facultate, ab episcopo ordinatus, unde idem episcopus caput est Studii principale.* (Mandement de Clément IV, *ibid.*, p. 202).

¹ *Vobis dandi licentiam regendi in jure canonico et civili, illis quos per diligentem et fidelem examinationem aliorum doctorum hujusmodi studii et scientie, per vos ad hoc specialiter vocandorum, ac eorum approbationem idoneos reppereritis, super quibus vestram intendimus conscientiam onerare, liberam, qua fungimur auctoritate, concedimus potestatem.* 20 octobre 1285. (Arch. mun. de Montpellier, grand chartier, arm. B, cass. IV, n° 3. — *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 17, p. 208).

² *Ibid.*, n° 20, p. 210.

³ *Universis doctoribus et scolariis Montispessulani... Hec dilectus filius Guillelmus Seguerii, de Montepessulano juris civilis professor, prudenter attendens, ut donum civilis sapientie, sibi a Domino creditum, tanto sibi studendo accumularet uberius, quanto diligentius docendo aliis studiosius erogaret, post diutinos labores exactos in studio, ad magistri gradum aspirans, quia id Bononie, propter dissensionem inter dilectum filium archidiaconum Bononie ex parte una, et scholares inibi studentes, ex alia, super creatione doctorum, exortam, non poterat obtinere, ad nos recursum habens, super hoc provisionis nostre remedium instantia humili postulavit.* (Mandement de Clément IV invitant l'Université de Montpellier à admettre parmi ses docteurs Guillaume Séguier, 10 juillet 1268. — Léopold Delisle, *Notices et Extraits de Manuscrits*, t. XXVI. — *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I^{er}, n° 12, p. 199).

⁴ *Quocirca universitatem vestram rogamus et hortamur attente mandantes quatenus eundem Guillelmum, tanquam ejusdem juris doctorem habentes, ipsum in omnibus ad doctorum consortium et docendi officium, non obstante statuto... quod in Montepessulano vel ejus*

Les juristes que l'Église traite avec tant de prévenance figurent alors dans la hiérarchie sociale immédiatement après les nobles, mais avant le clergé et les bourgeois. Hostiles par principe et par tradition à la féodalité comme à l'Église, ils constituent la classe des chevaliers ès lois ainsi qu'Antoine du Chatel et Guillaume de Nogaret¹, des comtes du droit comme Guillaume Séguier², plus tard Rebuffy, et ils aspirent à rendre héréditaires *per cooptationem* les privilèges et les exemptions qu'ils recherchent avec avidité, ou défendent, comme Accurse, avec âpreté. Mais, comme les érudits de la Renaissance, ils se rendent ridicules et odieux par leur orgueil et leur pédantisme. Ils ont les préjugés de l'aristocratie, l'insolence des rhéteurs, la morgue des parvenus. Irnérius se proclame *peritissimus*³; Placentin se targue de provoquer l'envie par

suburbii nullus presumat ordinarie regere, nisi alias ibidem vel Bononie rexerit aut inibi coram eodem episcopo vel illo cui quoad hec comiserit idem episcopus vicēs suas, per doctores Montispessulani qui voluerint interesse seu Bononie, fuerit examinatus et etiam approbatus. (Ibid.).

¹ Caillemier, *L'Enseignement du Droit en France; Nouvelle Revue historique du Droit français et étranger*, 1879, p. 608. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xviii, pp. 462-464.

² *Cum doctor legum sollempnis et anticus extitisset, et ejus meritis et labore continuo in civili sapientia diu laborasset in eadem, ... demum propterea privilegia comitum obtinere meruisset, ideo qui comes legum publice vocaretur dum vivebat.* (Arch. mun. de Montpellier, grand chartrier, arm. H, cass. 18. — L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, Introd., pp. xiv et xv). — « A Toulouse, le titre de comte de droit était, d'après Bertole, l'apanage des professeurs, après vingt ans d'enseignement. François I^{er} sanctionnera même cette coutume en accentuant les faveurs nobiliaires ». (Delorme, *Aperçu historique sur la Faculté de Droit de l'Université de Montpellier*, p. 39). — « En 1337, les consuls de Montpellier ayant levé de nouvelles impositions pour la réparation du port d'Aiguesmortes, il refuse d'y contribuer, se disant chevalier et, comme noble, exempté de toutes tailles. Cette prétention rejetée, on opéra une saisie sur tous ses biens. Les portes de la maison furent gagées. (Arch. mun. de Montpellier, grand chartrier, arm. A, cass. iv toute entière. — L. Guiraud, *ibid.*, p. xviii, note). Pierre Séguier, frère de Guillaume, suivit aussi la carrière du droit. (Arch. mun. de Montpellier, arm. H, cass. iv, et arm. C, cass. vii pièce 2 ». (L. Guiraud, *ibid.*). — Le Père Denifle (*Die Universit.*, Bl. 340, Ann. 526) signale, à propos de Guillaume Séguier, un certain Célestin Séguier, qu'excommunie Gisbert, archevêque d'Arles. (Arch. Vat., *Instrum.*, Ms. ann. 1339, n° 43). Célestin Séguier était le propre fils et l'héritier de Guillaume mort avant 1337. Quoique clerc, il était marié et habitait Montpellier où il possédait un « hôtel ». Exclu de l'Université de cette ville comme parjure, il se fit immatriculer dans celle de Paris où il suivit les cours de droit canonique ». (Voir Langlois, *Les Universités au Moyen âge*, ap. *Questions d'Histoire*, pp. 21, 26).

³ Fitting, *Quæst. de jur. subtil.*, p. 43. *Anfänge der Rechtsschul.*, 1888, p. LIX. — P. De Tourtoulon, *Placentin*, liv. I, ch. 3, p. 122.

ses triomphes¹. Déjà insupportable par cette outrecuidance, il se fait des ennemis par le venin de ses traits acérés². Tous se déchirent entre eux comme feront plus tard les gladiateurs de la République des lettres³.

L'impopularité des professeurs est aggravée par la réaction des susceptibilités nationales. En Angleterre, à Oxford, Vacarius suscite une vive opposition⁴ contre le formalisme et l'influence politique du droit romain, contradictoire avec le droit coutumier, et le moine Roger Bacon voit dans le *Corpus* une législation italienne contre laquelle il s'efforce de prévenir les ecclésiastiques⁵. En France, au contraire, ce sont surtout les membres du clergé, qui vivifient et accréditent les principes du droit écrit.

Outre Jacques de Revigny, évêque de Verdun, et Pierre de Belleperche que nous avons déjà rencontrés⁶, citons Jean de Salisbury, évêque de Chartres qui, dans son *Policraticus*, utilise les sources romaines, Guillaume de Malmesbury, le bénédictin historien, Sylvestre Girald, le canoniste, à qui l'on attribue l'*Ordo judiciarum*, Guillaume de Coigny, professeur à Toulouse et à Orléans, qui devient évêque, Bertrand de Montfaucon, professeur, à Montpellier, de droit civil et canonique, chancelier de la reine Jeanne de Bourgogne, successivement

¹ *Summa aux Tres libri*, Préf. Sarti, *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus a sæculo xi usque ad sæculum xiv*, 1769-1774. P. I, p. 68. — De Tourtoulon, *Placentin*, p. 121. — Voir ci-dessus, p. 442.

² *Erat in dicendo liberrimus et audacissimus*. (Sarti, *Ibid.*).

³ Voir Ch. Nisard, *Les Gladiateurs de la République des Lettres*.

⁴ Wenk, *Magister Vacarius*, Lipsiæ 1823. — De Tourtoulon, *ibid.*, p. 113. — Digard, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. L, p. 409.

⁵ Gross, *Ordo judiciarum*, pp. 49, 247 et suiv. — De Tourtoulon, *ibid.*, p. 114.

⁶ Voir ci-après, ch. xxviii. — Dans un mémoire lu, le 17 avril 1879, devant les délégués des Sociétés savantes réunies à la Sorbonne sous la présidence de M. Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique, M. Caillemer, après avoir dit que les « papes ne désiraient pas que l'étude des lois séculières fut trop répandue », ne put s'empêcher d'ajouter en note : « Nous avons retrouvé dans le cartulaire de Notre-Dame de Paris, les noms de plusieurs *professores legum*, qui enseignaient vers la fin du xiii^e siècle, et dont quelques-uns appartiennent au clergé. Nous citerons en 1289 : *Stephanus de Florentia, dictus Tannasfassi legum professor* (Cart., t. II, p. 107); de 1296 à 1315, *Guido de Condeto, venerabilis et discretus vir, legum professor, ballivus domini Parisiensis Episcopi, canonicus parisiensis* (Cart., III, 222, 225, IV, 189); en 1304, *Andreas dictus Potheron canonicus attrabatensis, legum professor* (*ibid.*, III, p. 195) ». (Caillemer, *L'Enseignement du Droit en France*; ap. *Nouvelle Revue historique du Droit*, 1879, p. 611).

évêque de Nevers et d'Autun, le cardinal Bologne qui, ainsi que son successeur Jean de Roland, occupe le siège d'Amiens¹.

En même temps que le droit romain perpétue le souvenir d'une monarchie régulière, dont les ducs et les comtes semblent les lieutenants, les seigneurs ne sont pas d'abord les derniers à s'initier à la science nouvelle. Non moins, et plus peut-être que les roturiers, ils vont à Bologne, sans doute aussi à Montpellier, apprendre à juger et à défendre leurs propres intérêts. Le poète les montre même aussi « trichéors que les autres »². Mais bientôt les juristes provoquent l'hostilité jalouse des feudataires, qui n'admettent pas d'autre droit que celui de la conquête, d'autre supériorité que celle de la naissance.

En 1245, l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, est excommunié au concile de Lyon par le pape Innocent IV³. A cette nouvelle, il revêt ses insignes impériaux, et son courroux s'exhale dans une imprécation qui trahit bien son orgueil insolent : « Un homme dont la naissance est vulgaire, s'écrie-t-il, pourra s'élever jusqu'à me faire déchoir du faite de la dignité impériale moi, le premier des princes, moi qui n'ai ni supérieur, ni égal sur la terre »⁴ !

¹ Caillemet, *L'enseignement du Droit en France*, pp. 610-611. — « Ce sont les cleres et les moines qui ont transcrit, au moyen âge, et nous ont conservé les monuments de l'antiquité juridique comme ceux de l'antiquité classique... Ce sont encore les écoles épiscopales et abbaciales qui ont perpétué l'enseignement du droit pendant les premiers siècles de notre histoire et les ordres religieux les plus austères ne cessèrent point de faire une place considérable au droit romain dans leurs monastères. Tous les recueils importants de cette législation figurent dans un ancien catalogue de la bibliothèque de la Grande-Chartreuse ». (Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, liv. V, ch. III, p. 322).

²

Cil seigneur vont il a Boloingne
As lois, por les corz maintenir,
Plus les en voi jenglos venir,
Que n'est estorniax en jaïole,
Toute lor huevre tieng a fole
Vers tricherie se retrait.
Il prennent de deus part le plait.

(*Bible Guiot*, vers 2439-2445, ap. *Fabliaux et Contes des Poètes français*, publiés par Barbezant, t. II, p. 585). — Meynial, *Remarques sur la Réaction populaire, etc., Mélanges Chabaneau*, p. 560).

³ Voir ci dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XII, p. 77.

⁴ *Cum autem hæc omnia audivisset et intellexisset, vix se præ indignatione capiens, in vehementissimam iram excaudit. Torvoque vultu omnes circum sedentes adspiciens intonuit*

Afin de se fortifier par des alliances, il sollicite la main de la fille de l'archiduc d'Autriche, auquel il envoie une ambassade solennelle, mais qui refuse de s'unir à un excommunié et, en évinçant le prétendant, le père relève l'affront puisqu'il approuve la résolution de la fille¹.

L'empereur ne songe plus dès lors qu'à se venger, à rabaisser le pontife qui lui vaut ces humiliations, à ébranler l'autorité qui dénonce ses forfaits : « Ceux que l'on regarde comme des clercs, écrit-il aux rois de France et d'Angleterre, oppriment les fils des donateurs d'aumônes, et les fils de nos sujets, oubliant la condition de leurs pères, ne daignent plus témoigner le moindre respect à un empereur, à un roi, même revêtu, par la grâce de Dieu, du diadème. Enlever à de telles gens des richesses qui leur vaudraient leur damnation serait faire simple acte de charité, *opus est charitatis*. C'est pourquoi, vous et les princes qui marchent avec vous, préoccupez-vous de nous aider pour les débarrasser du superflu, afin qu'ils servent Dieu en se contentant de peu », *ad hoc vos et omnes principes una nobiscum, ut, cuncta superflua deponentes, modicis rebus contenti, Deo desserviant, debetis diligentiam adhibere*².

Le ton vindicatif de cette missive indispose l'opinion. Matthieu Paris lui-même en relève l'inconvenance et la maladresse³. Si la mort de

dicens... Et, coronatus, erexit se, et minacibus oculis, voce terribili, et insatiabili corde, dixit in propatulo. Non adhuc coronam meam perdidi, vel Papali impugnatione, vel synodali concilio, sine cruciato perdam certamine. Ad tanta prorumpet fastigia vulgaris superbia, ut me præcipuum Principem, quo non est major, imò cui nec est par, ab apice dignitatis imperialis valeat precipitare. (Mathæi Parisiensis, *Hist. Angl.*, p. 458). — Huillard-Bréholles, *Grande Chronique de Matthieu Paris*, t. V, pp. 130-131. — Élie Berger, *Registres d'Innocent IV*, t. II, p. CLXXI.

¹ *Quod cum ad notitiam puellæ pervenisset, amplexus et nuptias ipsius Friderici, donec absolveretur, constanter refutavit. Hoc autem cum pater puellæ etiam approbavit, et dicto Frederico nuntiasset, erubuit spretus ab utroque.* (Ibid., p. 459).

² *Quam cautelæ solertiam vobis, o christiani Reges, ex nostræ majestatis nimia læsione relinquimus, nobis potius alii Reges et Principes læsi similiter reliquissent, porrò, qui clerici nunc censentur, parum eleemosynis impignati, filios opprimunt donatorum. Ipsique nostrorum filii subditorum, paternæ conditionis obliti, nec Imperatorem, nec Regem aliqua veneratione revereri dignantur... Imperiali diademate divinitus insignitos...* (Huillard-Bréholles, *id.*, *ibid.*, t. VI, pp. 130, 137).

³ Élie Berger, *Registres d'Innocent IV*, t. II, p. CLXXI.

Conrad, survenue le 12 février 1247, délivre l'empereur d'un com-pétiteur redoutable, quels sentiments pouvait éprouver la chrétienté pour un prince aussi vénimeux ?

Par son esprit, ses traditions, sa discipline, l'Église avait une telle supériorité sur les tribunaux séculiers que les peuples y recouraient de préférence, même pour les affaires temporelles¹. Mais, comme elle combattait les préjugés, les vices et les brutalités de la féodalité, il était impossible qu'elle ne s'en attirât pas les haines et les rancunes. En 1235, ses services et sa popularité avaient fait avorter la coalition aristocratique²; sous l'obsession de Frédéric II, celle-ci est plus forte en 1246. Quarante et un hauts barons forment alors une confédération pour l'abolition des juridictions ecclésiastiques en matière civile et criminelle, et ils désignent pour commissaires Hugues IV, duc de Bourgogne, Pierre Mauclerc, Hugues de Lézignan, comte d'Angoulême, et Hugues de Chatillon, les deux premiers réputés, par leurs antécédents et leurs traditions de famille, hostiles au clergé.

Ces délégués rédigent un double manifeste en français et en latin qui reproduit absolument les idées, les violences et jusqu'aux termes identiques des circulaires impériales, ce qui suffit à en accuser l'inspiration et la provenance : mêmes griefs, mêmes accusations contre l'égalité que veulent appliquer « ces fils de serfs qui jugent d'après leurs propres lois les hommes libres, alors qu'ils devraient être jugés par les vainqueurs et subir les lois de la conquête »³. Augustin Thierry qui a

¹ « Conformément à la règle tant de fois proclamée par les conciles, l'official rend la justice gratuite... L'Église, la seule puissance universellement reconnue, la seule dont l'action s'exerçât avec efficacité dans toute l'Europe, se trouvait en possession d'un corps de lois de beaucoup supérieur à toutes les lois du temps, œuvre législative que les décisions des papes ne cessaient de compléter et de réformer... Non seulement, en maintes circonstances, les particuliers sont tenus de subir la juridiction ecclésiastique, souvent ils la recherchent et s'y soumettent de plein gré... Pour être plus sûrs de la protection de l'Église ils se font passer pour clercs ». (Paul Fournier, *Les Officialités au Moyen âge, Études sur l'organisation, la compétence et la procédure des tribunaux ecclésiastiques ordinaires en France de 1180 à 1328*, I^{re} partie, p. 20; II^{me} partie, ch. II, p. 95). — Raynaldi, *Ann. eccles.*, ad ann. 1235, §§ 32, 36, t. II, p. 327.

² Fournier, *ibid.*, p. 99.

³ *Filii servorum secundum suas leges judicent liberos et filios liberorum, quamvis secundum*

cité ce document ne se doutait pas des intrigues de Frédéric II et il n'y a vu que la réaction aristocratique de la race française contre la race asservie des Gaulois¹, alors qu'il faut y reconnaître la solidarité de l'anticléricalisme international avec le césarisme.

Le 4 janvier 1247, le Pape répond à cette adresse dans une lettre à Eudes de Châteauroux. Il déplore de voir ses propres fils attaquer l'Église quand elle est en butte aux outrages de l'empereur, et il fait ressortir le contraste de leur conduite avec la générosité de leurs ancêtres². Quant à saint Louis, le souci de son patriotisme autant que l'ardeur de son zèle le décident à marcher contre l'ennemi du Saint-Siège qui se prépare à envahir la France. Blanche de Castille et leurs trois fils veulent le suivre, avec toutes les forces et les ressources de la monarchie³. Alors que Frédéric II s'apprête à marcher de Turin sur Lyon, une révolte de ses sujets l'appelle en Italie. La ville de Parme que son armée assiégeait est délivrée, le 12 février 1248, par une sortie qui met en déroute l'armée impériale, en livrant aux Italiens armes et matériel du siège. Bientôt, le 13 décembre 1250, meurt l'ennemi acharné de l'Église, « homme étrange qui pratiquait en Europe les mœurs de l'Orient et ne se laissait gêner, en plein XIII^e siècle, ni par la religion de son pays ni par les idées de son temps »⁴. La grande politique d'Innocent IV et de saint Louis qui, seul entre tous les rois,

leges priorum triumphatorum, deberent a nobis potius judicari, et per novas constitutiones non deberet antecessorum nostrorum consuetudinibus derogari. Nos omnes Regni majores attento animo percipientes, quod regnum per jus scriptum, nec per clericorum arrogantiam sed per sudores bellicos fuerit acquisitum, statuimus et sanximus, ut nullus clericus vel laicus, alium de cetero trahat in causam coram ordinario iudice vel delegato... nisi super hæredem amissione omnium bonorum suorum et unius membri mutilatione, transgressoribus imminente, ... ut sic jurisdictio nostra resuscita respiret. (Mathei Parisiensis, p. 483, charte originale en français, Arch. nat. J. 198^o. Champagne, VI, n° 84, ap. Teulet, *Layettes*, t. II, n° 3569. — Huillard-Bréholles, *Grande Chronique*, t. VI, p. 468, texte latin. — Varin, *Administration de la Ville de Reims*, t. I, 2^e partie, p. 690, n° 210).

¹ Augustin Thierry, *Considérations sur l'Histoire de France*, ap. Œuvres complètes, t. IV, pp. 14-15.

² Élie Berger, *Registres d'Innocent IV*, n° 3044.

³ *Id.*, *ibid.*, t. II, p. CLXXXVII.

⁴ *Id.*, *ibid.*, pp. CXC, XCI.

a volé à la défense du Saint-Siège, sauva l'Europe d'une guerre et maintint la liberté de l'Église¹.

Mais, pendant que l'orgueil féodal reste inaccessible aux sentiments d'égalité et de fraternité qui sont l'essence du christianisme, les juristes « empruntent au droit romain le despotisme impérial. Venus du Midi, élèves des Universités italiennes, ils gagnent le Nord par des étapes successives qui sont Montpellier et Toulouse, Poitiers et Bourges, et ils apprennent aux feudistes les doctrines méridionales »². Autoritaires et antilibéraux, ils ressuscitent les théories byzantines sur le droit absolu des princes, car ils ne s'attaquent à l'indépendance de l'Église que pour miner la liberté des peuples.

Le clergé avait pris l'initiative de propager et de confirmer la législation romaine, *Sancta Ecclesia legum secularium non respuit famulatum*, d'où cette maxime : *Canonista sine legibus nihil*³. Il s'adonne tout entier à cette étude pleine d'élévation ou d'intérêt, et dont Pierre de Blois traduit l'exaltation avec lyrisme : « Je me suis appliqué à la théologie pour combattre le charme qu'exerçait sur moi la loi civile. Son langage est si agréable et sa forme si délicate qu'elle m'avait séduit et enivré. Je ne laisse pas cependant, dans une heure de loisir, de lire le Code et le Digeste, mais pour n'en faire usage qu'à titre de délassement »⁴. Et,

¹ *Tu, solus in medio Regum terræ, præfulgidus elegerit ad succursum matris ecclesiæ non solum exponere substantiam, sed deputare personam.* (Lettre d'Innocent IV à saint Louis, 17 juin 1247. Raynaldi, *Annal. eccles.*, ann. 1247, § XII, t. II, p. 372. — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 12573 et 12574. — *Registres d'Innocent IV*, n° 3040, 3041, 3055).

² Hanotaux, *Tableau de la France*, p. 360.

³ Honorius III, *Super specula*; *Chartularium Univ. Paris.*, t. I, n° 32. — Marcel Fournier, *L'Église et le Droit romain au XIII^e siècle*, ap. *Nouvelle Revue historique du Droit français et étranger*, 1890, p. 115. — Cf. Benoît XIV, *De Synodo diocesana*, lib. IX, ch. 14, n° 4. — Henri Beaune, *L'Enseignement du Droit romain et la Papauté*; *Nouveaux Fragments*, p. 67.

⁴ *De operibus Virgilii, legis Theodosianæ libris, artique calculi ad pline eruditus est.* (Gregor. Turon, liv. IV, c. 47). — *Grammaticorum imbutus initiis, nec non Theodosii edoctus decretis, ceteros, coætanos excellens a sophistis probus atque prælatus est.* (Vie de saint Benitus, ch. I, n° 3, ap. *Acta Sanct. Januarii*). — *Eadem tempestate floruit S. Desiderius Cadurcensis episc... qui legum Romanarum, studiis enutritus, ut legitur in ipsius vita, ac deinde legum Romanorum indagationi studuit.* (Atlessera rer. Aquit., lib. 3, c. 8, p. 186). (De Tourtoulon, *Placentin*, p. 39). — Caillemier, *L'Enseignement du Droit en France vers la fin du XIII^e siècle*; *Nouvelle Revue historique du Droit français et étranger*, 1879, pp. 559, 604.

ajoute le théologien historien, chancelier de ce siège de Cantorbéry, illustré, dans le même siècle, par saint Anselme et saint Thomas Becket :

« Il est bon de connaître le droit civil, disait saint Jean Chrysostôme, non pour en tirer profit, mais pour mieux découvrir la vérité et juger avec équité. Malheureusement, cette glorieuse profession est aujourd'hui vénale »¹. Dès 788 et 789, Charlemagne avait dû réprimer l'ardeur du clergé pour les lois séculières comme préjudiciables aux exercices spirituels². Quatre siècles plus tard, saint Bernard constate les mêmes abus en reprouvant le moine mêlé au siècle, qui abandonne l'autel pour le prétoire, se fait homme d'affaires et délaisse la loi de Dieu pour celle des hommes³.

Tel est alors l'engouement des gens d'église pour le droit romain qu'ils lui sacrifient la théologie et même la philosophie. Ils y gagnent honoraires et dignités⁴, dont ils profitent pour posséder vêtements de pourpre, pierreries et équipages, mais ils s'attirent de suite des censures comme celles de Gaultier de Château-Thierry, chancelier de l'Église de Paris et successeur de l'évêque Guillaume d'Auvergne, qui reproche aux ecclésiastiques de n'étudier les lois que pour mieux défendre leurs intérêts et de préférer les abbés légistes aux abbés théologiens⁵. De même que Molière et tous les satiriques persiflent les avocats et les

¹ *Bonum est scire leges sed non ad quæstum, non ad iniquum juris compendium, sed ad inquisitionem veritatis et judicii æquitatem, si forte me, aut alium aliquando oporteat esse judicem, aut judicis assessorem.* (Petri Blesensis, *Opera*, Paris, Piget, 1667, p. 45. — Henri Beaune, *L'Enseignement du Droit romain et la Papauté; Nouveaux Fragments*, p. 69).

² Henri Beaune, *ibid.*, p. 58.

³ S. Bernard. *De consideratione, ad Eugenium III*, lib. I, c. 10 et c. 4. — *Opera omnia*, édit. de 1690, t. II, pp. 440 et 444. — *Non solum destruit studium sapientiæ, sed omnia opera perversi juriste, per fraudes et dolos si accusaverunt prælatos et principes et fere omnia munera et beneficia accipiant.* (Roger Bacon, ap. Delorme, *Aperçu historique sur la Faculté de droit de l'Université de Toulouse*, 1900, p. 23).

⁴ *Fere omnes scolares, intactis grammaticis rudimentis, auctoribus et philosophis ad leges properant audiendas, adolescentes ætate et scientia satis simplices cathedras ascendunt magistrales ut, nomine magistrati usurpato, tumeant elevati, et facti venerabiles sine fundamento, ad culmina scandant celsiora, et salutata legum scola, ad pontificales ascendunt dignitates.* (Matthieu Paris, Caillemer, *Nouvelle Revue historique du Droit*, p. 610).

⁵ Bibl. nat., Mss lat., n° 15853, f° 43. — *Hist. littéraire*, t. XXVI.

médecins, le franciscain Roger Bacon dénonce les sophistes et les rhéteurs, dont « les arguties empoisonnent les tribunaux et compromettent la justice, cette justice si prompte et si peu bruyante quarante ans auparavant. Combien l'Église serait plus grande et plus glorieuse si le droit canon était purgé des superfluités du droit civil »¹ !

L'Église ne pouvait légitimer ces abus, tolérer ces scandales. C'est pour y mettre fin que les conciles de Reims en 1131², de Latran en 1139, de Montpellier en 1162³, de Tours en 1179⁴, de Montpellier encore en 1195⁵, de Paris enfin en 1212⁶, ne permettent ni aux chanoines ni aux moines d'exploiter, *lucris causa*, leurs connaissances juridiques ou médicales. Quant aux papes, le P. Denifle constate que sur les vingt-huit des XIII^e et XIV^e siècles, deux seulement ont été soupçonnés d'hostilité contre le droit romain, Honorius III et Innocent IV. Or, le premier en était si peu l'adversaire qu'il fonda l'École de Bologne, le centre par excellence du droit civil, et qu'il avait encore projeté d'établir une Université à Toulouse⁷. Sa fameuse décrétale *Super specula*, du

¹ *Utinam excludantur cavillationes et fraudes juristorum et terminentur causæ sine strepitu litis, sicut solebat esse ante quadraginta annos.... Si etiam jus canonicum purgaretur a superfluitate juris civilis et regularetur per theologiam, tunc Ecclesiæ regimen fieret gloriose et secundum propriam dignitatem.* (Roger Bacon, *Opus tertium*, c. ccxiv. — Henri Beaufort, *l'Enseignement du Droit romain et la Papauté; Nouveaux Fragments*, p. 73).

² *Ne monachi aut regulares canonici leges aut medicinam lucris causa discant.* (Labbe, *Sacra Concilia*, t. X, col. 984). — Ähnliche Bestimmungen wurden früher (z. B. 1130) und später erlassens (P. Denifle, *Die Universit.*, p. xxiv, note 50. — C. 3 X ne clerici 3, 50. (*Ibid.*, note 51).

³ Voir ci-dessus, ch. xxv, p. 352.

⁴ *Non magnopere... regulares quosdam ad legendas leges et confectiones physicales ponderandas de claustris suis educit. Unde ne sub occasione scientiæ spirituales viri mundanis rursus actionibus involvantur... Statuimus ut nulli omnino post votum religionis et post factam in aliquo loco religioso professionem ad physicam legesve mundanas legendas permittantur exire.* (Labbe *ibid.*, t. X, col. 1410. — C. 3, 3, 50). — Meynial, ap. *Mélanges Chabaneau*, p. 577.

⁵ *Religiosi ad legendas leges et confectiones physicas ponderandas de suis claustris non debeant exire.* (Labbe, *ibid.*, t. X, col. 1549). — Meynial, *ibid.*, p. 578.

⁶ Voir ci-dessus, ch. xxv, p. 352.

⁷ Von den 28 Päpsten des 13. und 14 Jhs. (von den früheren darf hier keine Rede sein) kann ich aber nur zwei anführen, nämlich Honorius III. und Innocenz IV. Und selbst bei diesen beiden steht es mit der Abnegung nicht so arg. Honorius III. war ein Hauptförderer von Bolognas Rechtsschule, und Innocenz IV. liess an seiner Curie das römische Recht neben dem canonischen lehren. (P. Denifle, *Die Universit.*, pp. 696-697, note 125). — Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, l. V, ch. III, p. 326.

16 novembre 1219, ne faisait qu'appliquer au diocèse de Paris les interdictions limitées aux chanoines et aux religieux et que, sous Grégoire IX, le deuxième concile de Latran étend à toute l'Église. La haute assemblée prend bien soin d'ailleurs de préciser qu'elle n'a pas de prévention contre le droit romain et réprouve seulement la cupidité ou le mauvais usage que peuvent faire les clercs de leur science juridique, *turpe lucrum... Contentiones vel lites, vel rixas amare; in placitis secularibus disputare, excepta defensione orphanorum vel viduarum*¹. En même temps, Grégoire IX atténue singulièrement la portée de la décrétale, en proclamant qu'elle ne vise pas les clercs sans juridiction, qui restent libres de s'adonner aux études: *Illi qui habent simplices curas animarum... non tenentur illà consuetudine*².

De Savigny suppose que cette interdiction fut provoquée par les théologiens et les artiens ou artistes (Faculté des arts), hostiles aux romanistes de l'École juridique de Bologne qui avait une grande influence à Rome, moins probablement à ceux de l'École de Montpellier ou d'autres Écoles de France qui comptaient peu d'étudiants et n'avaient pas grand crédit à la cour de Rome³.

¹ *Super speculam Domini licet immeriti constituti dolemus... quia tamen regulares quidam claustrale silentium et legem Domini animas convertentem et sapientiam dantem parvulis, quam super aurum et topazion amare debuerant, respuentes, abeunt post vestigia gregum et illicite se convertunt ad pedissequas amplectendas, que plausum desiderant populorum, exeuntes ad audiendum leges vel physicam... Licet sancta Ecclesia legum secularium non respuat famulatum, que satis equitatis et justitie vestigia imitantur, quia tamen in Francia et nonnullis provinciis laici Romanorum imperatorum legibus non utuntur, et occurrunt raro ecclesiastice cause tales, que non possent statutis canonicis expediri, ut plenius sacre pagine insistatur... firmiter interdicimus et districtius inhibemus, ne Parisius vel in civitatibus seu aliis locis vicinis, quisquam docere vel audire jus civile præsumat, et qui contra fecerit, non solum a causarum patrocinis interim excludatur, verum etiam per episcopum loci appellatione postposita excommunicationis vinculo innodetur.* (*Chartularium Universitatis Parisiensis*, n° 32, t. I, p. 92. — Potthast, *Regesta*, n° 6165). — *Considerans liberales artes jam in mechanicas pene fuisse conversos propter lucrum.* (Matthieu Paris, édit. Luard, *Addimentum*, p. 593). — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xix, pp. 566-567, et ch. xxv, p. 352. — C. A. Schmidt, *Die Reception des römischen Rechts in Deutschland* (Rostock, 1868) S. 114 f. wurde bis heute recht eigentlich als der Gewährsmann für obige Ansicht betrachtet. (Denifle, *Die Universit.*, p. xxiv).

² Denifle, *ibid.* — Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, p. 331.

³ De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. III, ch. xxi, p. 261. — « Il remarque à l'appui de cette conjecture qu'au xvi^e siècle, époque où l'on ne songeait guère à la décrétale

La bulle *Dolentes*, du 4 décembre 1254, a-t-elle généralisé cette interdiction ? Et d'abord est-elle authentique¹ ?

Elle ne figure pas, en effet, dans les registres d'Innocent IV. En admettant d'ailleurs qu'elle ne soit pas apocryphe, que dit-elle ? Elle ne proscriit pas les études juridiques ; mais, pour qu'elles ne dégénèrent pas en industrie, elle censure les prêtres et gens de lois qui, pour prébendes, honneurs et dignités ecclésiastiques, n'auraient d'autres titres à faire valoir que ceux de juriste et d'avocat. Même pour les bénéfices inférieurs, elle exige des candidats qu'ils aient subi des épreuves dans la Faculté des arts et soient recommandables par l'innocence et l'honorabilité de

d'Honorius, les facultés de théologie et des arts faisaient encore, intervenir le parlement pour empêcher l'enseignement du droit romain à Paris ». (De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. III, ch. xxii, pp. 367, 368). — « Il aurait pu ajouter que si, en 1576, le parlement autorisait exceptionnellement Cujas à enseigner le droit à Paris, l'ancienne interdiction était renouvelée trois ans plus tard, en 1579, par l'ordonnance de Blois, et un savant qui appartenait de cœur et de profession à l'Université moderne, Ch. Thurot, a adopté et développé l'opinion du protestant De Savigny. Il rappelle qu'en 1213 le concordat de l'Université de Paris avait admis les maîtres en droit civil et en droit canon à participer aux privilèges des théologiens, des médecins et des artistes. Ce prétendu arrangement suscita une coalition de rancunes entre les juristes, et la décrétale de 1229 fut probablement une sorte de revanche du concordat de 1213 ». (Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, 1890, liv. V, ch. III, pp. 329-330).

¹ *Crebris quippe relatis aures nostras abhorrendas fama circumstrepit et inculcat assidue, quod relictis procul et abjectis philosophis disciplinis, tota clericorum multitudo ad audiendas seculares leges, concurrat, et, quod magis est, divini animadversione dignum judicii, nunc in plerisque mundi climatibus ad ecclesiasticas dignitates, honores, vel prebendas nullus assumitur a prelatibus, nisi qui vel secularis scientiæ professor, vel advocatus existat.* (12 octobre 1235). Cette décrétale, citée par Du Boulay (*Hist. Univers.*), Ozanam, Dante (*Œuvres complètes*, t. VI, pp. 431, 432), a été insérée dans le *Chartulaire de l'Université de Paris* (t. I, p. 261). Le P. Denifle émet un doute sur l'authenticité, comme l'en félicite, avec une forte dialectique, M. Digard (*Bibl. de l'École des Chartes*, t. LI, p. 381 et suiv.). Emprunté à Matthieu Paris (*Hist. Angl.*, édit. Luard, *Addimentum*, p. 295 ou 124, Balæus III, 255), elle n'existe pas dans les registres d'Innocent IV, publiés par Élie Berger, ancien élève de l'École française, à Rome, professeur à l'École des Chartes, membre de l'Institut. Mentionnée par Potthast d'après Matthieu Paris, elle y est datée du 4 décembre 1254 (n° 15570), alors que le *Chartulaire de l'Université de Paris*, lui donne deux dates différentes : 1253 oct. 12 ; 1254 oct. 27 (n° 235, t. I, p. 261), et elle apparaît apocryphe, un pape n'ayant pu invoquer Ovide en citant un de ses vers. Le P. Denifle, lui, n'hésite pas à la déclarer douteuse, *dubitandum an hæc constitutio sit authentica. Non respondit enim actioni ingenioque Innocentii, qui, vel in curia, vel extra eam, studium juris civilis promovit, et adhuc, anno 1254, a generale studium theologie decretalium, decretorum atque legum in palatio suo, sicut ubique fecerat, ordinavit.* (Cf. Denifle, *Die Universit.*, I, 302, 303). *Ipsam etiam dicendi ac scribendi genus in hac epistola minime cum genere ab Innocentia in suis epistolis adhibito congruit.* *Chartular.*, Univ. Paris., t. I, p. 232).

leur vie. Ce n'était pas là une dénonciation du droit écrit, toujours enseigné au sein de l'Université, mais un hommage rendu à la supériorité des études libérales, qui ne sont pas un métier à salaires, *ut salaria adquirantur*, qui représentent, au contraire, une profession relevée, ennoblie par l'étude préalable des lettres¹, la sauvegarde de la dignité cléricale, que compromettent les préoccupations litigieuses et l'intervention de ministres sacrés, avocats et hommes d'affaires. D'ailleurs, en France et en Angleterre, en Écosse et dans le pays de Galles, en Espagne et en Hongrie, on ne cessait d'enseigner le droit romain qui n'était plus la loi nationale. C'était donc uniquement contre les abus que le Pontife aurait formulé d'énergiques prohibitions. Rien ne prouve mieux à quel point il avait la passion du progrès comme ce fait que, l'année même où aurait été promulguée la décrétale, le Pape confirmait les privilèges de l'Université d'Oxford en la prenant sous sa protection spéciale. Au premier concile général de Lyon, il rend un décret solennel pour établir à perpétuité, à Rome, à côté de l'enseignement du droit canonique, celui du droit civil, et il gratifie de privilèges et d'immunités les étudiants des autres Universités qui accourent à ces leçons².

Bien mieux, avocats et procureurs exploitant la procédure pour vivre du sang des pauvres, Grégoire X promulgue, au concile de Lyon, une constitution qui les astreint à des conditions rigoureuses d'honneur et de probité³. Ce souci de la dignité des hommes de lois peut-il être

¹ *Quod jam fere omnes scholares, intactis grammaticis rudimentis, authoribus et philosophis, ad leges properant audiendas.* (Matth. Paris., *Hist. angl.*, p. 593).

² *Corpus juris canonici Sext.*, c. *Cum de diversis, De privilegiis*. — Labbe, *Concil.*, t. XI, col. 982, 986. — Duranti, *Comment.*, f^o 40, 41. — Colonia, *Hist. littér. de Lyon*, t. II, p. 298. — Victor Le Clerc, *Guillaume Durand le Spéculateur*; *Hist. littéraire*, t. XX, p. 462. — « Si le pape avait voulu écarter le droit romain des tribunaux ecclésiastiques, n'aurait-il pas étendu son injonction à l'univers catholique? Pourquoi l'aurait-il bornée à la France, à l'Angleterre et à deux ou trois autres contrées? Pour quel motif la décrétale, adressée à quelques prélats, n'eut-elle pas embrassé toute la chrétienté et ne fut-elle pas ainsi devenue une encyclique universelle? Pourquoi la loi civile aurait-elle été respectée par les juges d'Église en Portugal, en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Sicile, en Pologne, en Danemark, quand elle leur était interdite ailleurs? » (Henri Beaune, *L'Enseignement du Droit romain et la Papauté*, ap. *Nouveaux Fragments*, p. 95).

³ « J'entends, au XIII^e siècle, de toutes parts, dans le monde laïque comme dans le monde ecclésiastique, des plaintes s'élever contre les ruses et les chicanes des juristes contre la

pris pour une réprobation du droit romain comme on en accuse le Saint-Siège sans l'ombre d'aucune preuve ¹ ?

Il serait même impossible de citer un seul prélat ou un seul ecclésiastique autorisé qui ait condamné en bloc le *jus romanum*, la loi séculière du clergé, la loi de l'Italie, la loi civile de Rome ², celle que les docteurs catholiques enseignaient à Bologne et dans toutes les Universités, que n'attaquait même pas la satire quand elle s'en prenait aux praticiens ³.

C'est, au contraire, la monarchie qui, impressionnée assurément par les préjugés, les plaintes et les colères des barons, dans l'intérêt aussi de l'unité nationale, redoute et contrarie la diffusion du droit de Justinien,

rapacité de ceux qui exploitent le pauvre plaideur et qui prostituent leur science à toutes les causes. (Martène, *Thesaurus*, t. IV, p. 150). J'entends flétrir les hommes, moines ou citoyens, qui abusent de la loi, mais non ceux qui s'en servent. Je vois partout qu'on stigmatise leur avarice, leurs richesses mal acquises, mais je ne vois nulle part qu'on s'en prenne au droit en lui-même, qu'on le dénonce comme inconciliable avec le précepte de l'Eglise ». (Henri Beune, *L'Enseignement du Droit romain et la Papauté; Nouveaux Fragments*, p. 75).

¹ « L'Eglise ne voyait pas avec faveur les progrès réalisés par le droit civil. Les papes proclamaient bien que la Sainte Eglise ne rejette pas le service des lois séculières, mais ils ne disaient pas que leur étude fut trop répandue ». (Caillmer, *Le Pape Honorius et le Droit civil*, Lyon 1881, in-8°). — Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*. 1890, liv. V, ch. II, sect. 2, et ch. III. — Cf. Étienne Pasquier, *Recherches de la France*, liv. IX, édit. de 1683, p. 885. — Hévian, *Dissert. sur le Droit romain, Arrêts de Frain*, c. 63. — Doujat, *Historia juris civilis romani*, édit. de 1822, pp. 422, 588. — Bonhier, *Coutume de Bourgogne*, t. I, p. 388. — Ferrière, *Hist. du Droit romain*, édit. de 1783, p. 25. — Cironius, *Collectio*. édit. de 1665, pp. 186, 215. — Rebuffy, *Traité des Nominations*, 9, 5, n° 15 et suiv. — Durand de Maillane, *Dict. du Droit canon*, édit. de 1776, t. II, p. 419. — De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. III, p. 261. — Gide, *Étude sur la Condition de la Femme*, p. 423. — Henri Beune, *ibid.*, pp. 56-57.

² H. Baune, *ibid.*, p. 84. — « Ce sont les clercs et les moines qui ont transcrit au Moyen âge et nous ont conservé les monuments de l'antiquité juridique, comme ceux de l'antiquité classique... Ce sont encore les écoles épiscopales et abbatiales qui ont perpétué l'enseignement du droit pendant les premiers siècles de notre histoire et les ordres religieux les plus austères ne cessèrent point de faire une place considérable au droit romain dans leurs monastères. (Tardif, *ibid.*, liv. V, ch. III, p. 324).

³ « La prohibition conditionnelle de 1254, on en convient, ne fut pas observée. Des degrés, semble-t-il, furent même conférés. Les statuts de la Faculté de droit, dressés en 1296, assimilent les bacheliers en droit civil aux bacheliers en droit canon. Peut-être ces jeunes légistes avaient-ils été reçus dans d'autres Universités, peut-être l'étaient-ils aussi à Paris... En provoquant l'interdiction de l'enseignement du droit romain dans sa capitale, la royauté voulait surtout faire constater qu'il n'avait pas, en pays de coutume, force obligatoire. Quand cela fut bien reconnu, elle n'hésita pas à le tolérer près d'elle, elle n'hésita pas à lui donner des chaires

si bien que l'enseignement public en demeurera ignoré à Paris jusqu'aux Valois¹. En revanche, elle en adopte et s'en approprie les tendances absolutistes.

Aux premiers siècles de l'histoire de France, chacun vit sous la loi particulière de sa tribu. Avec le temps, les populations se mêlent et se confondent au point que, l'état civil n'existant pas, il est impossible de déterminer les origines individuelles. C'est ainsi que de personnelle la loi devient graduellement territoriale et que se constituent deux grandes familles, l'une au Nord, celle de la langue d'oïl; l'autre au Sud, celle de la langue d'oc. Cette division coïncide avec une double législation. Le Midi demeure fidèle au droit romain ou droit écrit; le Nord au droit non écrit, introduit par l'usage, *consuetudo gallicana*.

Trois éléments forment alors la législation : le droit romain qui était, à Montpellier et à Toulouse, la loi écrite, traditionnelle, populaire; la loi féodale, propre et spéciale aux conquérants; le droit coutumier qui servait de lien aux coutumes diverses, de solution à l'opposition des textes².

non loin de Paris, à Orléans qui suivait cependant le droit coutumier, à reconnaître du moins celles que Clément V y avait instituées en 1305 ». (Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, t. I, p. 748). — « On peut donc affirmer avec Terrasson que le droit romain ne discontinua pas d'être étudié, appliqué en France ». (*Hist. de la Jurisprudence romaine*, éd. de 1750, p. 441). — « Il en fut de même à l'étranger, à Salamanque, dont l'université fut fondée au XIII^e siècle, le Saint-Siège permit à tout le monde, excepté aux réguliers, d'étudier la loi romaine pendant trois ans ». (*Hist. littéraire de la France*, t. XVI, p. 86). — « Les papes accordèrent des dispenses spéciales à plusieurs écoles. La plupart de ces dispenses autorisaient les ecclésiastiques, non seulement à étudier le droit romain, mais, en outre, à jouir des revenus de leur bénéfice pendant le temps de leurs études ». (De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. III; p. 264).

¹ Pasquier, *Recherches*, liv. IX, ch. 35 et 36. — De Caseneuve, *Traité du Franc alleu*, liv. I, ch. 5.

² Quant l'en n'use pas dou droit escrit l'en doit avoir recours à la costume dou leu et dou pais. (*Établissements de saint Louis*, liv. II, ch. xxiii, édit. Viollot, t. I, p. 444). — *Quod si aliquæ persone provincialium, quæ jure communi reguntur, in parlamento nostro causas habeant, quæ jure scripto debeant terminari, sententia diffinitiva ipsarum secundum jus scriptum feratur.* (Ord. de 1302, art. 59. — Isambert, *Recueil des anciennes Lois françaises*, t. II, p. 780). — Henri Baune, *L'Enseignement du Droit romain et la Papauté; Nouveaux Fragments*, p. 86. — « La France était divisée en pays coutumiers et en pays de droit écrit, était régie en partie par les coutumes et en partie par le droit écrit : il y avait quelques ordonnances royales communes à tout l'empire ». (Valette, *De la Durée persistante de l'ensemble du Droit français pendant et depuis la Révolution de 1789; Compte rendu de l'Académie des Sciences morales et politiques*, t. XIV, p. 185 et suiv., p. 647 et suiv.; t. XCVI, p. 527 et suiv. — *Mélanges Valette*, Discours préliminaire).

Quelle incertitude pour préciser le ressort et l'étendue de ces diverses législations ¹ !

Or, quel était l'objectif, qu'est-ce qui a fait la supériorité, la gloire de la politique capétienne ? L'unité nationale. Pour la réaliser, elle n'a cessé de tendre au rapprochement des races et à la concordance des législations. Mais, comme le gouvernement siégeait au Nord, seule la France du Nord semblait être la *Francia*. La royauté voulait absorber les provinces méridionales pour les assujettir au droit commun ; et le droit commun était le droit coutumier, à l'encontre du droit écrit qui n'était que l'exception et n'avait pas force obligatoire.

L'Église ayant pour règle de maintenir son indépendance en respectant la liberté des peuples, ce n'est pas elle qui prend l'initiative de s'immiscer dans le gouvernement intérieur des nations. Si toutefois elle est neutre dans les affaires politiques, elle ne saurait refuser un concours, justifié par des raisons d'un ordre supérieur.

A Rome, la loi *regia* était censée avoir délégué aux Césars toute juridiction et la souveraineté ². Les empereurs d'Allemagne, se donnant comme leurs héritiers, prétendent ouvertement à la domination universelle ³, et Frédéric Barberousse, après Conrad III, se pose en

¹ En Bourgogne encore, au xvi^e siècle, par exemple, « si la plupart des paroisses usant de ce droit étaient bien connues et déterminées, il n'en était pas de même pour plusieurs localités au sujet desquelles un doute existait. Les deux zones coutumières et le droit écrit n'étaient limitées, en effet, ni par des accidents physiques, fleuves ou montagnes, ni par une frontière politique bien déterminée. En second lieu, le pays où passait la limite des deux droits était une plaine ondulée et marécageuse, couverte de maisons et de hameaux épars, bien rarement groupés en villages ; des paroisses très étendues et comprenant un grand nombre d'écarts étaient divisées entre les deux droits. Le besoin d'un guide pour déterminer la jurisprudence du parlement dans les contestations qui pouvaient s'élever dans les pays limitrophes des deux zones, doit se faire sentir de bonne heure ». (Gabriel Jeanton, *Contribution à l'étude de la limite des pays de Droit écrit et de Droit coutumier dans le ressort du Parlement de Bourgogne* ; *Mélanges Fitting*, t. II, p. 26).

² Ulpien, I, 4. — *Cum a nobis tantummodo publica debeant officia postulari inquam, lege regia prodita, Romanus populus auctoritates et justitie publice contulit potestatem*. (Réponse de Frédéric II à Grégoire IX qui lui reprochait sa conduite en Sicile, 22 novembre 1236, Huillard-Bréholles, IV, II, p. 512. — Boehmer-Ficker, *Regest. Imperii*, V, I, n° 2197. — Digard, *Biblioth. de l'École des Chartes*, t. 41, p. 401).

³ Alfred Leroux, *Recherches critiques sur les relations de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1373* (Paris 1882, ap. *Bibl. des Hautes Études*, fasc. 50) et *la Royauté française et*

maître du monde, *dominus mundi*. Tel est alors le préjugé général qu'un pape français, Sylvestre II, le fameux Gerbert, rêve la restauration du Saint-Empire au profit d'Othon III auquel il soumet comme à un suzerain les plaintes du roi Robert¹. Combien Innocent III a raison de dire que le roi de France, *rex regum*, ne reconnaît sur terre aucun supérieur : *Quum rex superiorem in temporalibus minime recognoscit*²!

Deux ans après Bouvines, où avait été conjuré le danger d'une invasion teutonique, Philippe-Auguste intervient auprès d'Honorius III, sous le spécieux prétexte de développer les études théologiques, en réalité, pour en obtenir l'interdiction de l'enseignement du droit romain à l'Université de Paris³. Pouvait-il ignorer qu'en vertu de la *lex omnium generalis*, les légistes de Bologne faisaient de lui et du roi d'Angleterre des sujets du roi des Romains⁴? Par la décrétale *Super specula*, le Pape lui donne satisfaction, mais, pour cette raison d'État qui n'avait rien de canonique, à savoir que « dans l'île de France et dans quelques provinces, les laïques ne font pas usage des lois des empereurs »⁵. En 1235,

le Saint-Empire romain, ap. *Revue historique*, année 1882, t. 49, pp. 241, 288. — Ferdinand Lot, *La Royauté et le Saint-Empire Romain au Moyen âge*, t. 50, p. 147. — Paul Fournier, *La France et l'Empire au Moyen âge*; ap. *Bulletin critique*, 1895, pp. 544, 547. — Chénou, *Le Droit romain à la Curia regis, de Philippe-Auguste à Philippe-le-Bel*, ap. *Mélanges Fitting*, t. I, p. 198.

¹ Havet, *Lettres de Gerbert*, p. XXXIII.

² *Judica orbem universum*, Ms. du XI^e siècle, ap. *Giesebrecht der deutschen kaiserzeit*, 5^e édit., Limoges, 1881, p. 192. — Otto Morena, ap. Georges Blondel, *Étude sur les Droits régaliens et la Constitution de Roncaglia*, ap. *Mélanges Fabre*, Paris, 1902, in-8°, p. 249; *Mélanges Fitting*, *ibid.*

³ *Ut liberius ibidem (Paris) studium proficeret theologiæ progenitores nostri non permiserunt legum secularium seu juris civilis studium ibidem institui, quinimo id etiam interdici sub excommunicationis pœna, per Sedem apostolicam procurarent.* (Lettre de Philippe-le-Bel, juillet 1302, ap. Adolphe Tardif, *Note sur une Bulle d'Honorius III*; *Nouvelle Revue historique*, 1880. *Hist. des Sources du Droit français*, p. 324).

⁴ Otto de Freysing, *Gesta Friderici*, I, 25. — Weitz, *Deutsche verfassungsgeschichte*, t. V (1893), p. 121.

⁵ *Quia in Francia et nonnullis provinciis, laïci Romanorum imperatorum legibus non utuntur et occurrunt raro ecclesiastice cause tales quæ non possent statutis canonicis expediri, ut plenius sacre pagine insistatur, firmiter interdicimus et districtius inhibemus ne Parisiis vel in civitatibus seu aliis locis vicinis quisquam docere vel audire jus civile præsumat.* (*Corpus Juris canonici*, c. XXVIII, l. V, *De privileg. Decret. Gregor.* Denifle, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. I, n° 32, p. 91. — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 6165. — Marcel

Grégoire IX, son successeur, prévient l'évêque d'Orléans que cette prohibition reste limitée à Paris et ne vise pas les légistes qui, dans son diocèse, professent le droit écrit, ou les ecclésiastiques qui n'occupent aucune charge¹.

Sous Philippe-le-Hardi, le parlement de « Toussaint » n'autorise plus les avocats parisiens à invoquer le droit romain dans leurs plaidoiries². Philippe-le-Bel s'inspire encore moins des sentiments et des exemples de son grand aïeul. S'il ne prend pas ombrage de l'alliance d'Adolphe de Nassau avec Édouard I^{er} d'Angleterre, il s'irrite en voyant Albert d'Autriche réconcilié, en 1303, avec Boniface VIII et les électeurs impériaux préférer à son frère, Charles de Valois, Henri de Luxembourg (Henri VII), qui devait mourir le 24 août 1313, en emportant au tombeau l'idée même de l'Empire, tel que le Moyen âge l'avait compris et Dante célébré³.

Obsédé par cette appréhension, le roi tient à rappeler, dans l'ordonnance pour la fondation de l'Université d'Orléans, que ses prédécesseurs n'ont pas autorisé à l'Université de Paris l'enseignement des lois séculières ou droit civil et en ont même obtenu du Siège apostolique l'interdiction. Que si, dans quelques parties du royaume, ses ancêtres ont permis de le suivre, c'est seulement à titre de coutume et de droit

Fournier, *Nouvelle Revue historique de Droit*, 1892, pp. 115-119. — Chénon, *Le Droit romain à la Curia regis, de Philippe-Auguste à Philippe-le-Bel*, ap. *Mélanges Fitting*, t. I, pp. 198, 199).

¹ *Nobis tua fraternitas postulavit, ut, cum prohibitum sit ne leges legantur Parisius, et in Aurelianensi civitate plures legum doctores et scolares etiam commorentur, utrum id tolerare valeas... nos igitur... personis ecclesiasticis coram animarum habentibus dumtaxat exceptis, libere leges ibidem audire ac docere permittas.* (Reg. Vatic., an. 8, ep. 120. Bl. 252 b. — Denifle, *Die Universit.*, p. 253, note 137).

² Du Cange, *Gloss.*, verbo *Jus scriptum*, p. 192. — Laurière, *Anciennes Ordonnances*, t. I, p. 313. — Ferrière, *Préface sur la Coutume de Paris*, n° 75. — H. Beaune, *op. cit.*, p. 86. — « Ce droit civil lui seul est le motif pour lequel nous entrons en un labyrinthe de procès; parce que n'étant bâti d'une seule pièce ainsi recousu de divers échantillons, un chacun s'en fait une couverture à sa guise et ne se trouva jamais procès qui n'eût, d'une part et d'autre, assez de lois pour se soutenir. Je ne sais si nous ne ferions aussi bien de nous passer de cette curiosité des lois romaines ayant les nôtres au poing ». (Pasquier, *Recherches de la France*, trad. franç., liv. IX, ch. 41).

³ Paul Fournier, *Le Royaume d'Arles*, p. 372. — Chénon, *ibid.*, p. 209.

supplétif. Cependant, comme l'étude des lois et du droit écrit développe l'intelligence, forme le jugement et, tout en fournissant les éléments d'une bonne justice, prépare l'esprit à comprendre les coutumes, il a plu à nos prédécesseurs et il nous plaît qu'on fréquente les Écoles de droit écrit et de lois civiles dans quelques villes choisies de notre royaume, sous réserve des dispositions propres à l'Université de Paris »¹. C'est ainsi, qu'il en tolère l'enseignement à l'École d'Orléans². Reconnu officiellement en 1462 seulement³, encore pour les clercs, il ne sera public pour tous qu'en 1679⁴. En revanche, l'Église et la monarchie ne l'ont condamné ni supprimé à Montpellier, où il reste la loi et devient la coutume du pays.

Cette hostilité de la couronne persistera néanmoins jusqu'au xvii^e siècle, puisqu'on en trouve encore la trace dans l'ordonnance de Blois, en 1579. Et le jurisconsulte Guy Coquille, dans son commentaire sur la

¹ *Progenitores nostri Parisiis studium theologiæ principale, liberalium etiam artium, quæ sunt præparationes ad illam privilegiis pluribus munierunt et per Sedem apostolicam muniri curarunt... Ut autem liberius ibidem studium proficeret theologiæ, progenitores nostri non permiserunt legem secularem, seu juris civilis studium, ibidem institui, quinimo id etiam interdici, sub excommunicationis pœna, per Sedem apostolicam procurarunt.* (Ordonnance de juillet 1312 sur l'Université d'Orléans. Isambert, *Recueil des Lois françaises*, t. III, pp. 20-23). — H. Beaune, *loc. cit.*, p. 79. — Trad. Tardif, *op. cit.*, pp. 333-334. — Chénon, *Le Droit romain à la Curia regis, etc.*, t. I, p. 209. — *Attentaque consuetudine senescallis Bellicradi, que regitur jure scripto.* (Olim, t. II, p. 557, nov. 1312). — *Secundum consuetudinem terre Ruthenensis que regitur jure scripto*, t. III, p. 781, 6 avril 1312 (a. st.).

² Fournier, *Statuts et Règlements*, p. 114. — Deloume, *Aperçu historique sur l'Université de Droit de Toulouse*, p. 39. — « Dass dasselbe rein local und in Rücksicht auf die Pariser Verhältnisse gegeben wurde, wird nunmehr unzweifelhaft durch die bisher nicht bekannte von mir unten S. 252 f. verwertete Bulle Gregors IX, mittels welcher der Papst das Studium des Civilrechts in Orleans ohne weiteres erlaubte. (⁵³ Natürlich galten bisher die Professoren von Orléans als 'aufgeklärte' Männer, die sich dem Verbote Honorius III. widersetzen, und Le Clerc sagt geradezu: Les professeurs d'Orléans, pour acquérir ce renom, avaient dû résister aux bulles d'Honorius III. (Le Clerc wusste nicht einmal, dass es sich bloss um eine Bulle handelt), qui interdisaient en France les chaires de droit romain. *Hist. litt. de la France*, XXIV, 254. — Auch Schmidt, Die Reception des römischen Rechts S. 135, theilte, weil ihm der eigentliche Sachverhalt entgieng, eine irrigte Auffassung. (P. Denifle, *Die Universit.*, p. xxv). — Sur l'École d'Orléans voir Léopold Delisle, *Annuaire de la Société de l'Histoire de France*, 1869, VII, p. 139.

³ Laurière, *Ordonnances des rois de France*, I, 479, note B, et *ibid.*, p. 501. — *Hist. littéraire*, t. XVI, p. 83. — De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. III, p. 264.

⁴ Victor Leclerc, *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 466.

coutume du Nivernais (article 69) a soin de proclamer « que les Français ne reconnaissent le droit civil des Romains pour loy, et Paris est la capitale »¹.

Saint Louis, qui ne cesse de travailler à la grandeur et à la prospérité de la France, la fait profiter de la suzeraineté morale qu'exerce sur le monde le prestige de son génie et de sa vertu. Roi des rois, *Rex regum*², investi, en fait, de la prédominance dévolue par la tradition au Saint-Empire, pour maintenir la paix, défendre l'Église, propager la foi³, il entretient de bonnes relations avec Frédéric II et peut se départir des préventions de Philippe-Auguste contre le droit romain, si bien que Grégoire IX n'y fait même pas allusion dans la bulle d'or constitutive de l'Université de Paris, en 1231⁴, et qu'il en autorise l'enseignement, en 1235, à celle d'Orléans⁵. Il était d'ailleurs professé ouvertement dans la capitale par Gui Fulcois, *lumen juris*, comme le qualifie Guillaume Durand, « sans conteste le premier jurisconsulte de France », dit Platina, *jurisconsultus totius galliæ sine contentione primarius Platina*,

¹ Néron et Girard, *Recueil d'édits et d'ordonnances*, I, p. 552. — Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, pp. 329, 330.

² *Dominus rex Francorum, qui terrestrium regum est, tum propter ejus cœlestem in unctionem, tum propter sui potestatem et militiæ eminentiam.* (Élie Berger, *Saint Louis et Innocent IV*, Paris, 1893, p. 6. — Chénon, *Le Droit romain à la Curia regis*; *Mélanges Fitting*, t. I, p. 204).

³ Ch.-V. Langlois, *Le Règne de Philippe-le-Hardi*, Paris, 1883, p. 64.

⁴ « Il ne révoque pas, bien entendu, la décrétale de son prédécesseur, mais, contrairement aux habitudes du temps, il ne la confirme pas. Il la passe sous silence » (Digard, *Bibl. de l'École des Chartes*, t. LI, p. 102, texte et note); et, comme le roi n'insiste pas, l'autorité ecclésiastique laisse ouvertement professer le droit romain, en accordant seulement aux *leges legentes* les dispenses nécessaires pour ne pas encourir l'excommunication. (Abbé Périès, *La Faculté de Droit dans l'ancienne Université de Paris*, p. 99). — Chénon, *ibid.*, p. 201. — Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, pp. 286-290. — Fournier, *Hist. de la Science du Droit en France* (Paris 1892), t. III, p. 6, texte et note 4.

⁵ *Gregorius episcopus... Aurelianensi episcopo... A nobis tua fraternitas postulavit, ut, cum prohibitum sit, ne leges legantur Parisiis, et in Aurelianensi civitate plures legum doctores et scolares etiam commorentur utrum id tolerare valeas per nostras litteras edocere benignius dignemur. Nos igitur tam super hoc prudentiam commendantes mandamus, quatenus scolares præfatos archidiaconis, decanis, archipresbyteriis et aliis personis ecclesiasticis curam animarum habentibus dumtaxat exceptis, libere leges ibidem audire et docere permittas.* (Regest. Vatican. Gregor. IX, c. 8, ep. 420, f° 452. Biblioth. nat., Collectio Moreau (Léopold du Theil, 1189), f° 285). — P. Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, t. I, p. 106.

famosus advocatus, ajoute la chronique de Frassetus, qui, dit Du Boulay, exerça la charge d'avocat¹ et devait être successivement évêque du Puy, archevêque de Narbonne, cardinal, pape enfin, sous le nom de Clément IV (1265-1268)².

Le fils de Blanche de Castille avait trop de scrupule pour ne pas respecter dans le droit écrit la coutume même du Midi, lui qui faisait traduire le Code et le Digeste³, dont nous découvrons de nombreux extraits dans le *Conseil à un ami* de Pierre des Fontaines et dans le *Livre de Justice et de Plet* composés, le premier vers 1255, le second vers 1260⁴. Mourant, il dit encore à son fils : « Mesmement les bones villes et les coustumes de ton royaume garde en l'estat et en la franchise où ti devanciers les ont gardées »⁵.

Mais ce n'est pas seulement en France que la monarchie s'efforce de faire prévaloir les coutumes sur le droit romain.

En Aragon, le fils de Marie de Montpellier, Jayme I^{er}, promulgue deux ordonnances, l'une, en 1243, pour défendre aux avocats d'opposer le

¹ Périès, *La Faculté de Droit dans l'ancienne Université de Paris*, ch. v, p. 99. — Du Boulay, *Hist. de l'Université de Paris*, t. III, pp. 677-678.

² Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, p. 286. — Périès, *ibid.* — « En 1251, quand l'Université de Paris prêta serment à la reine Blanche, régente du royaume, le procès-verbal mentionne, parmi ceux qui prêtèrent le serment, des professeurs de *droit civil* et des bacheliers *decretales et leges legentes*. (*Juramentum civium Parisiensium, anno 1251*) ». (P. Denifle, *Chartular. Univ. Paris.*, n° 197). — « En avril 1251, Blanche de Castille, reconnaît formellement qu'il régit une partie du royaume, tandis que le reste obéit à la *consuetudo gallicana*, et elle lui donne pour la première fois ce nom de *droit écrit (jus scriptum)*, sous lequel il devait désormais être connu ». (Chénon, *Le Droit romain à la Curia regis, etc.*; *Mélanges Fitting*, t. I, p. 202). — Sur Clément IV, voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XIII, p. 119-122.

³ Hœnel, ap. *Themis*, t. VIII, p. 209; t. IX, p. 153.

⁴ « P. de Fontaines, recommande dans divers cas de garder fermement ce que la *loi écrite* enseigne. (Cf. *Conseil à un ami*, édit. Marnier, XI, 1 et 2, etc.). — Chénon, *op. cit.*, p. 203 note.

⁵ Sire de Joinville, édit. Vailly, p. 264. — *Exortus est princeps virtute simillimus, Sanctissimus legum custos, et per omnia superis quam hominibus propior Ludovicus (IX). Is itaque leges romanas justa perpendens æstimatione, cultum renonavit ingeniorum et regiæ urbis cives et colendos juris professores revocavit: ea siquidem tempestate undè, inter plures prodit vir cavendi peritissimus vidus Fulcodius, qui frequens septi forensis stipator pari eloquentia et famâ in regali auditorio causas agitavit... comprobavit meliorem neminem esse pontificem quam qui jus civile cognosset.* (Daniel Priesaces, lib. I, *Miscell. orat.* 2. *De*

droit écrit aux « coutumes applicables » ; l'autre, en 1251, pour récuser l'autorité du droit romain et même du droit canonique ¹. A défaut de lois positives, ou de coutumes, les tribunaux ne doivent juger que selon le droit naturel, et les légistes ne sont plus admis à plaider que pour leurs propres affaires. Vains efforts ! Le droit romain s'impose si bien, que pour les litiges entre le patrimoine royal et le clergé roussillonnais, le roi lui donne force de loi autant qu'aux coutumes ². Plus tard, au XIV^e siècle, les avocats seront tenus de posséder les deux corps de droit ³ ; mais les gradués en droit civil jouiront d'un privilège pour l'obtention des dignités civiles ou ecclésiastiques. Bientôt nul ne pourra exercer au barreau s'il n'a subi des épreuves et passé cinq années dans quelque Université ⁴.

Ainsi, loin d'avoir fait avorter la renaissance du droit écrit, l'Église a tout fait pour en favoriser le développement. Elle a même « payé d'une crise grave, qui a atteint son recrutement, pendant plus d'un siècle, les complaisances qu'elle avait pour ces vraies bandes de détrousseurs judiciaires qu'étaient les premiers praticiens. C'est sans doute contre toutes ces iniquités que s'est produit, d'une part, le mouvement scientifique de l'École juridique française dont on n'a pas assez étudié et apprécié l'originalité, et, peut-être, de l'autre, le mouvement canoniste dont les doctrines sur le juste prix sont un des produits les plus célèbres et les plus heureux » ⁵.

romanarum legum in Gallia acceptatione, Lutet, MDCLVIII, pp. 41, 42). — Périès, *L'École de Droit dans l'ancienne Université de Paris*, p. 99).

¹ *Constitutions et autres drets de Cathalunya*, liv. I, tit. III, 8 ; liv. II, tit. 3. — L. Dott, *Luigi Gennardi. Il Papa Eugenio III et la cultura giuridica in Roma* ; *Mélanges Fitting*, t. II, p. 403.

² Brutails, *Études sur la condition des populations rurales du Roussillon au Moyen âge*. Paris, 1894, p. XXIX, n° 2. — *Mélanges Fitting*, t. II, p. 404.

³ Mieres, *Coll.*, VI, cap. 47, n° 90 ; t. II, p. 90. — Villanova, *Viage litteratorio*, t. XVII, pp. 287, 289. — *Mélanges Fitting*, t. II, p. 404.

⁴ *Constitutions e altres drets de Cathalunya*, liv. II, tit. 5. — P. Denifle, *Die Universit.*, p. 507 r°, 1144, *ibid.*

⁵ Meynial, *Remarques sur la Réaction populaire, etc.*, ap. *Mélanges Chabaneau*, p. 584.

IV

L'Enseignement du Droit canonique

Droit canonique science pratique du droit ecclésiastique. — Collections Denys le Petit, Gratien, Bernard de Pavie, Pierre de Bénévent. — *Sexte*. — *Clémentines*. — Jean d'André, Guillaume de Montlaur, Gaucelin de Cassagne. — Droit canonique à Maguelone. — Alexandre III, pour protéger le commerce de Montpellier, formule le principe de la liberté des mers (1169). — Hugues de Miramors plus ancien canoniste de Maguelone. — Guillaume Durand, *Summus doctor gallicus*. — Il étudie le droit à Montpellier, Paris, Bologne. — Son *Speculum juris*, somme des sommes. — Gouverneur et capitaine du patrimoine de Saint-Pierre, il est, en Italie, le bras droit du Saint-Siège. — Sa promotion à l'évêché de Mende. — Son *Rationale officiorum*, encyclopédie liturgique. — Après la Bible l'ouvrage le plus imprimé. — Guillaume Durand II et Pierre de Sampson. — Simon de Gênes, Raymond de Pennafort. — Le franciscain Jean de Galles. — Il est inspiré par l'évêque de Maguelone, Bérenger de Fredol. — Saint Thomas d'Aquin dans le Midi. — Faculté des Arts, *Magistrorum vel scolarium Universitas* (1242). — Le couvent Saint-Jacques des Frères-Prêcheurs à Paris. — Prépondérance dans le Midi de celui de Montpellier. — Le dominicain Raynier évêque de Maguelone. — Sainte-Foy église de la Faculté des Arts comme Notre-Dame de la Médecine et Saint-Firmin du Droit. — *Studium generale* dominicain. — Fr. Nicolas, Henri de Gand, Roméo de Livia, Bernard de Trilia. — Jean de Verceil. — Sa pensée d'ériger à saint Dominique le mausolée de Nicolas de Pise prise à cœur par le Chapitre de Montpellier. — Il reçoit à Bologne le corps de saint Louis. — Sa mort dans cette ville. — Sa béatification. — Le chapitre général des Provinciaux à Montpellier proclame, dès 1271, la sainteté de Louis IX. — Bernard de Castanet, évêque d'Albi, fondateur de Sainte-Cécile. — Bernard Gui, évêque de Lodève. — Frères-Mineurs: Jean Lafont, son *Livre des sentences*. — Carmes: Pierre de Milhaud, Guillaume de Sandwich, Ahrweiler, évêque de Croà. — Frères de la Merci: Jacques Serano. — Architecture monastique.

Facultatis nomen primo in actis Universitatis Parisiensis anno 1219 occurrit. (Denifle, Chartularium Univ. Paris., t. I, p. x).

Volumus quod studia generalia remaneant in conventibus Bononiensi, Coloniensi, Barchinonensi et Montispessulano. (Ann. Prædicat., p. 1950).

Prædicatores plus oportet studio vacare quam alios religiosos (Bibl. Mss. de Toulouse, Ms 447 (2302), f° 454, c. 4).

Le Moyen âge, qu'on s'imagine avoir été une ère de violence et d'anarchie, fut, de l'avis des meilleurs légistes, essentiellement juridique¹. Mais si Montpellier posséda la première École de Droit, c'est le droit canonique surtout qui en fit l'importance et l'éclat.

Trois législations différentes, sinon opposées, régissaient la France: le droit romain ou droit écrit, le droit canonique, le droit coutumier.

¹ Caillemer, *L'Enseignement du Droit en France vers la fin du treizième siècle*; *Nouvelle Revue historique du Droit français et étranger*, pp. 559-600.

Le droit romain et le droit canonique ne peuvent être entièrement séparés. Le premier sert d'introduction au second, celui-ci de complément au premier. Aussi enseignait-on le Code Théodosien dans les abbayes, notamment celle du Bec, où se formèrent et dont furent abbés d'éminents légistes comme Yves de Chartres, l'auteur du *Décret*, Lanfranc et saint Anselme, les deux illustres archevêques de Cantorbéry¹.

Le droit coutumier n'avait ni l'unité ni la fixité du droit écrit. S'il était soumis à la mobilité des circonstances et à la variété des localités, il se prêtait d'autant mieux aux réformes et à la prépondérance des saintes Écritures, des décrétales et des canons conciliaires. Le dédale des lois romaines et la contradiction des textes troublant la conscience des juges, il permettait aux tribunaux de faire prévaloir l'honnêteté sur les préjugés ou les excès de la barbarie en écartant les embûches et les rigueurs du droit civil. « Si l'on veut réfléchir que c'est en ce moment que l'École romaniste française a conquis l'enseignement et aussi que les canonistes ont organisé leurs théories charitables sur le juste prix et la lésion, ne serait-ce pas là un beau titre de gloire pour nos Écoles² » ?

Le droit séculier était une annexe de la grammaire ; le droit canonique de la théologie. La théologie est la science théorique de la doctrine catholique ; le droit canonique la science pratique, *theologia practica* *jus canonicum*, des lois et des règles qui forment la jurisprudence ecclésiastique, dont l'ignorance explique l'origine et la diffusion de nombreuses erreurs. Tant que la théologie traita seulement de l'autorité des Écritures ou des Pères, le droit canonique lui fut d'autant plus lié qu'il n'en était que l'application au gouvernement de l'Église, à la juridiction cléricale, au service et à la dispensation des choses sacrées, aux droits et aux devoirs des ministres du culte. Sans lui, en

¹ Porée, *Hist. de l'Abbaye du Bec*, t. I, p. 95.

² Meynial, *Mélanges Chabaneau*, p. 567. — « A la différence des romanistes italiens où l'élément de bourgeoisie locale et urbaine tient une si grande place, tous ou presque tous les glossateurs ont appartenu à l'Église et ont été formés dans son sein. Peut-être est-ce à cause de cette origine qu'ils ont plus que d'autres adouci, harmonisé, pénétré de charité la doctrine romaine qu'ils ont célébrée ». (*Ibid.*, p. 574).

effet, la théologie aurait été imparfaite comme un homme privé de ses biens¹. Voilà comment, à Paris, dans les Écoles de Notre-Dame et les *Studia particularia* des monastères, les deux sciences sont confondues, comme au XIII^e siècle encore, dans la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin², où la législation matrimoniale, les censures et les immunités rentrent dans le plan général de l'œuvre.

A partir du IX^e siècle, les recueils méthodiques remplacent les compilations chronologiques, et les monographies développent les grandes questions. En même temps, la théologie se dégage du droit canonique, pour s'élever plus haut dans les sphères de la pure métaphysique et devenir le couronnement d'une science, basée sur la philosophie rationnelle qu'expose la *Somme contre les Gentils*. Le droit canonique n'en reste pas moins, par l'exégèse et l'histoire sacrée, solidaire de la théologie.

Jusqu'à nos jours, le droit canonique n'avait pas été codifié dans un corps de lois officiellement promulgué par le Saint-Siège ainsi que le droit romain par Justinien. Formé avec la série des constitutions apostoliques et des décrets conciliaires, des rescrits pontificaux et des Pères ou des Docteurs qui, sur presque tous les points, touchent au dogme et à la discipline, au droit écrit et au droit coutumier, suivant les conditions particulières des époques et les besoins des hommes, il ne formait pas une science spéciale et homogène. Yves de Chartres et Pierre Lombard, en le systématisant, lui donneront une individualité propre³.

Vers 530, Denys le Petit avait rédigé une collection, refaite, de 1127 à 1151, par le bénédictin Gratien, le premier professeur de droit

¹ *Theologicarum doctrinarum solidæ scientiæ conjungi debet Sacrorum cognitio Canonum sine qua theologia erit imperfecta et quasi manca nec non multi errores de Romani pontificis episcoporum juribus ac præsertim de potestate quam Ecclesia jure proprio exercuit, pro varietate temporum, forsitan serpunt et paulatim invalescunt.* (Concil. provinc. Bitur. 1868. — Lettre encyclique de Léon XIII au clergé de France, 1899).

² *Parro Decretum Gratiani sua methodo juristica id effecit, ut indè ab eo tempore jus ecclesiasticum, quod usque tunc Theologiæ conjunctum et commixtum erat, ab hoc separaretur et tanquam peculiaris ac per se subsistens disciplina tractaretur.* (D^r Laurin, *Introductio in corpus Juris canonici*, P. I, c. v, p. 43. — Abbé Périès, *La Faculté de Droit dans l'ancienne Université de Paris*, Paris, 8 septembre 1890, p. 7).

³ Meynial, *Mélanges Chabaneau*, p. 473.

canonique à l'Université de Bologne qui, ne négligeant aucune des lois civiles ou ecclésiastiques, les explique et les coordonne pour en montrer les rapports et l'harmonie¹, dans la *Concorde des Canons discordants* ou *Décret*, source de la discipline la plus pure².

En 1170, Bernard, prévôt de Pavie, depuis évêque de Faenza, reprend cette œuvre qu'il rend plus pratique en la divisant en livres et titres distincts dans son *Breviarium extravagantium*³.

Innocent III qui, comme le dit le chanoine anglican Milman, sauva la cause de la liberté et de l'Humanité en cherchant à réaliser l'union de la science et de la foi, sous l'empire de la justice, et inaugura le XIII^e siècle, où l'on s'accorde à voir le zénith du Moyen âge, en donnant à l'idéal catholique sa plus sublime expression⁴, ce grand pape, charge Pierre, diacre de Bénévent, d'en préparer une troisième, à laquelle il donne la sanction pontificale qui manquait aux deux premières. Un anonyme compose la quatrième et y ajoute, avec les canons du quatrième concile de Latran, les décrétales de ce pontife, profond jurisconsulte, législateur éminent, « père du droit », qui avait dans sa poitrine deux grands luminaires pour présider au jour et à la nuit, l'ancien et le nouveau Testament⁵. Grégoire IX écrit, le 15 septembre 1254, la bulle *Rex pacificus* aux docteurs et aux Universités de Paris et de Bologne pour confirmer et unifier les décisions de ses prédécesseurs, à partir de saint Grégoire-le-Grand, les canons apostoliques et les décisions des conciles depuis celui d'Antioche jusqu'au quatrième de Latran. Ces décrets, réunis par saint Raymond de Pennafort, en cinq livres, représentent la seconde partie du *Corpus*,

¹ « Maître Gratien, dont la vie est aussi obscure que son décret est devenu célèbre, sans se préoccuper des archives pontificales, sans ouvrir les anciens livres et registres, entouré seulement des principales collections en circulation, surtout de Burchard et d'Yves de Chartres, condensa tous ces matériaux de seconde main en trois livres et 3935 sentences ». (Dom Pitra, *Analecta novissima spicilegii Solesmensis altera continuatio*, t. I, p. 143).

² Dom Pitra, *ibid.*, p. 181.

³ Dom Cellier, *Hist. gén. des Auteurs sacrés*, t. XIV, p. 763.

⁴ William Barry, *Innocent the great, the quartely Review*, n° 419, avril 1909, pp. 525, 551.

⁵ Raynaldi, *Ann. eccles.*, t. I, ann. 1217, § 88.

solennellement promulguée pour faire loi devant les tribunaux et dans les Écoles ¹.

Les dernières lettres de Grégoire IX, les constitutions postérieures, celles qui remontent aux premières années de Boniface VIII, les canons des deux conciles de Lyon forment le *Sexte* ou sixième livre, édité en 1298, et auquel il faut ajouter les cinq livres en cinquante-cinq titres des *Clémentines* ou constitutions de Clément V. En 1317, Jean XXII les fonde, dans le corps du droit, pour en constituer la troisième partie, que commentent, comme les deux premières, Jean d'André, professeur à Bologne, le même qui fait des additions au *Speculum* de Guillaume Durand et ne mourra qu'en 1348 ², ainsi que Guillaume de Montlaur, d'une famille essentiellement maguelonaise, et Gaucelin de Cassagne, célèbre décrétiste de Montpellier, qui écrit sur les *Clémentines* et rédige une glose sur les *Extravagantes* de Jean XXII ³.

Depuis le concile de Trente, Grégoire XIII, Sixte Quint, Clément VIII publient de nouvelles collections. Pie IX et Léon XIII, à leur tour, feront des constitutions pour adapter aux circonstances nouvelles l'ancienne législation ⁴. Répondant aux désirs et aux nécessités de l'Église, Pie X va enfin promulguer un code de droit canonique, où toutes les lois seront classées dans un ordre clair et logique ⁵.

¹ « Un médecin nonagénaire de Montpellier (le professeur Lordat) a écrit sur l'insénescence de l'âme. Aux exemples qu'il a cités, il aurait pu ajouter la vieillesse athlétique de Grégoire IX. Élu pape à quatre-vingts ans, il débute par le coup le plus hardi, l'excommunication de Frédéric II. A quatre-vingt-deux ans, deux fois exclu de Rome, il excommunie les sénateurs, juges et *vestiarii*, et deux fois il rentre en triomphe. A quatre-vingt-sept ans, il publie le corps du droit. A quatre-vingt-douze ans, il excommunie une seconde fois l'empereur contumace. A quatre-vingt-treize, il convoque deux fois un concile œcuménique ». (Dom Pitra, *Analecta novissima spicilegii Solesmensis*, t. I, p. 238).

² De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. III, p. 28, t. IV, ch. 51, pp. 217-220.

³ Saint Victor, III, 678, 681. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. latinitatis*, I, 394. — Du Boulay, *Hist. Univers. Paris.*, t. IV, p. 952. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. IV, p. 215; édit. Privat, t. IX, p. 474.

⁴ « Le pape Léon XIII, dit M. Élie Berger, protestant aussi érudit qu'impartial, cédant à sa sollicitude pour les travaux historiques, persuadé que la pleine connaissance de la vérité devait ajouter à la gloire du Saint-Siège, a ouvert ses archives ». (*Registres d'Innocent IV*, Préf., p. 1). — Le luthérien Pertz avait déjà dit en parlant de ces mêmes archives : « C'est l'apologie la plus belle de la Papauté ». (Pitra, *ibid.*, p. 244).

⁵ *Motu proprio* de Pie X, 19 mars 1908.

Avec leurs dissertations et leurs commentaires, s'ajoutant à la confusion des coutumes qu'il était nécessité de concilier ou de contredire, les jurisconsultes avaient à tel point obscurci le droit qu'il fallait réagir contre les abus des Écoles italiennes et prévenir les sophismes des rhéteurs ou des légistes qui abuseraient sans contrôle de la raison écrite¹. On crée dès lors dans toutes les Facultés, une chaire de droit canonique pour l'enseignement du droit naturel et du droit chrétien, avec un censeur de doctrines, nommé par le Saint-Siège, un chancelier pour recevoir le serment des professeurs depuis le docteur *divinity* jusqu'au plus humble *physicus*, qui occupe, à la tête du cortège, la place d'honneur, préside les assemblées solennelles, et est investi de la plus haute fonction, celle de conférer les grades en accordant, au nom du Pape, l'autorisation d'enseigner. Et de même qu'Aristote est, pour les théologiens, le philosophe par excellence, Hippocrate le maître des médecins, Justinien demeure toujours l'oracle des jurisconsultes².

Le droit canonique étant le code pontifical, où devait-il être plus en honneur et en faveur que dans une Église, l'unique fief du Saint-Siège, la seule précisément qui suivit la liturgie romaine, celle qui ne cessa d'être l'objet de l'insigne prédilection des papes jurisconsultes, pères et auteurs du droit canonique : Alexandre III, *in decretis et in romanis legibus præcipuus*³, Innocent III, *pater juris*, Grégoire IX, *pater decretalium*, Innocent IV, *pater et organum veritatis*⁴, Clément IV, *lumen*

¹ « De nos jours, la science du droit n'occupe qu'une place fort restreinte dans le haut enseignement; mais, au Moyen âge, dans les premiers temps surtout, il n'en était pas de même, et les Universités s'occupaient exclusivement du droit. (De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. III, Préface).

² Laboulaye, *Recherches sur la condition civile et politique des femmes depuis les Romains*, Préf., p. 15.

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, pp. 274-283; t. II, ch. XI, XII, XIII, *passim*. — Cardinal Pitra, *Analecta novissima spicilegii Solesmensis altera continuatio*, t. I, p. 181 sq. — *Fuit in divina pagina præceptor maximus et in decretis et in romanis legibus præcipuus, nam multas quæstiones difficilimas et graves in decretis, et legibus absolvit et emulavit.* (Fabricius, *Bibl. med. latin.*). — Guido Poncillorus *jurisconsultorum Sarti* et Marcus Fultorius. *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus*, ap. Pitra, *ibid.*

⁴ « Innocent IV, élève d'Azon, d'Accurse et de Jacques Balduin, qui lui avaient enseigné le droit romain à Bologne, avait été professeur de droit lui-même; il avait épuisé la première partie de sa vie dans l'étude de la jurisprudence ecclésiastique et civile... Il avait acquis,

*juris advocatus in utroque jure*¹; l'Église d'où sortirent Hugues de Miramors, Jean II de Montlaur² et Guillaume Durand, Gaucelin de Cassagne et Bernard de Castanet³, Guillaume de Montlaur et les plus éminents Frères-Prêcheurs dont l'enseignement fit l'importance et la gloire de l'École de Droit et de l'Université de Montpellier!

Un des principaux bienfaiteurs de Maguelone ne fut-il pas précisément Alexandre III qui vint à deux reprises dans l'île, consacra le maître-autel de la cathédrale et séjourna trois mois à Montpellier pour présider un concile?

Or, Alexandre III avait professé le droit canonique à Bologne⁴, à côté des quatre docteurs qui sacrifièrent au bon plaisir de l'empereur la liberté de l'Église⁵. Esprit large, ouvert à toutes les nobles idées et à tous les sentiments généreux, il avait composé, sous le titre de *Mélanges*, un traité de droit canonique : *Stroma a Rolandi ex decretorum corpore captum*, ou encore : *Summa a magistri Rolandi* (causa xv, quæstio vi), où il condamnait l'usage de la torture pour arracher des aveux à

dit un Allemand, une telle réputation de science et de génie qu'il reçut de l'admiration publique non seulement le nom de *monarque du droit et des lois*, mais encore celui de flambeau le plus éclatant des Décrets ». (Georges Philippe, professeur de droit romain à l'Université de Vienne, *Du Droit ecclésiastique dans ses sources*, trad. Crouzet). — Le pouvoir suprême n'avait pu l'arracher lui-même à ses travaux favoris; retiré à Lyon, au faubourg Saint-Just, pendant la grande lutte que soutint l'Église avec Frédéric II, il y avait composé un *apparatus* qui embrasse l'ensemble des questions soumises à la cour romaine. (Henri Beaune, *loc. cit.*, p. 97). — Les *Commentaria Innocentii IV* ont été plusieurs fois réimprimés. La meilleure édition est celle de Venise 1619, in-f°. — Cardinal Pitra, *Analecta novissima Spicilegii Solesmensis altera continuatio*, t. I, pp. 249-251.

¹ *Fuit jurista summus*. (Ptolémée de Lucques, *Hist. eccles.*, liv. XXII, c. xxxviii, ap. Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. XI, col. 1156. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 61).

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. vii, p. 272; t. II, ch. xi, p. 80; t. III, ch. xxiii, p. 193. C'est sous ce Jean de Montlaur que fut établie la Faculté des Arts.

³ *Ibid.*, t. II, ch. xiv, p. 189. — « Bernard de Castanet, avant de devenir archevêque d'Albi, avait accepté d'importantes missions et devait être chargé par Jean XXI de créer dans sa ville archiepiscopale des tabellions dans la forme et d'après les lois de Rome ». (Auria, *Hist. d'Alby*, p. 128). — Pitra, *ibid.*, t. I, p. 264.

⁴ Sarti et Fattorini, *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus* (édit. Albicini et Malagola), 2^e édit. Bologne, 1888-1896, t. I, pp. xxiii, 336, 623. — Jules Valéry, *Le pape Alexandre III et la liberté des mers*, ap. *Revue générale du droit international public*, t. XIV, p. 247.

⁵ Reuter, *Geschichte Alexanders des dritten*, 2^e édit., Leipzig, 1860, t. I, pp. 24 et 482. — Tardif, *Hist. des Sources du Droit canonique*, 1887, p. 316.

l'inculpé¹. Après la défaite de Legnano, Chrétien de Mayence, Wichemann de Magdebourg, Conrad de Worms et le notaire Wertwein se présentant au nom de l'empereur pour traiter du concordat, il les subjugué par sa compréhension des Pères de l'Église et des coutumes de l'Allemagne²; quand Thomas Becket accouru à Sens pour offrir de renoncer à son siège, est froidement accueilli par la cour de France qui craint d'irriter le roi d'Angleterre, il l'embrasse chaleureusement et refuse sa démission, ne voulant pas abandonner celui qui lui avait été uni dans la persécution³. Il devait, en 1179, faire décréter par le troisième concile de Latran le respect, en cas de guerre, sur territoire ennemi, des non belligérants, paysans, voyageurs, marchands, animaux mêmes employés à la terre; l'excommunication, au contraire, des féodaux qui troubleraient les relations commerciales internationales et les rendraient impossibles soit par de nouveaux péages soit par l'aggravation des anciens⁴.

Les jurisconsultes avaient admis, en principe, que la mer, comme l'atmosphère, est le patrimoine de tous les hommes, *res communis*

¹ *An confessio cruciatibus si extorquenda... quod nullo modo fieri sæcularibus quoque legibus asseveratur: quod enim vi metusve causa gestum est, ratum non habeo, ait prætor.* (Ulpien, liv. I, *De quod metus causa*, IV, 2). — « Il est remarquable que, pour donner plus de poids à son argumentation, Roland reproduit non pas la teneur de l'édit telle qu'elle est donnée par Ulpien, mais la formule primitive où, comme le jurisconsulte le fait connaître, figurait aussi l'allusion à la vie ». (Valéry, *Le pape Alexandre III et la liberté des mers*, ap. *Revue générale du Droit international public*, t. XIV, p. 248).

² *Bonizonis episcopi ad Gregorium presbyterum de Sanctorum Patrum authenticis canonibus opusculum*, p. 261, ex. cod. Arch. Vat., ap. Pitra, *Analecta spicilegium Solesmensis novissima*, t. II, p. 135.

³ Pitra, *ibid.*, t. II, p. 135.

⁴ *Innovamus autem, ut presbyteri, clerici, monachi, conversi, peregrini, mercatores, rustici, euntes et redeuntes, et in agricultura existentes, et animalia, quibus arant et quæ semina portant ad agrum, congrua securitate lætentur. Nec quisquam alicui novas pedagiorum exactiones sine autoritate regum et principum consensu statuere, aut statutas de novo tenere, aut veteres augmentare aliquo modo, temere præsumat. Si quis autem contra hoc venire præsumperit, et communis non destiterit, donec satisfaciatur, communionem careat Christiania.* (Le chapitre précédent est relatif au respect de la Trêve de Dieu). (Voir Mansi, *Sacrorum conciliorum nova collectio*, réimpression de 1903, *De pace servanda*, cap. XXII, 1, 33, t. XXII, p. 230). — « Les canonistes, vers la fin du Moyen âge, tenaient cette constitution comme abolie par désuétude ». (Comp-Rivier, *Principe du Droit des gens*, Paris, 1896, t. II, p. 244). — Jules Valéry, *ibid.*, p. 246).

*omnium*⁴, mais ils s'étaient bien gardés de faire entrer cette théorie dans le droit public⁵. Que voyons-nous aussi? Tyr et Carthage, la Grèce et Rome dans l'antiquité⁶, Venise et Gênes, Pise et la Ligue hanséatique, les rois d'Angleterre et d'Irlande, les Catalans et les seigneurs de Bretagne et de Normandie, au Moyen âge, s'approprient un droit absolu sur leurs côtes⁴ et, en 1327, le roi d'Angleterre se déclarer souverain, en toute région, de la mer⁵.

Dès 1169, dans l'intérêt même de Montpellier, Alexandre III pose le principe de la liberté des mers, que Grotius ne formulera qu'au XVII^e siècle, qui n'était encore nulle part admis⁶.

Guillem VI, chassé de sa ville par la révolution communale de 1141, ne peut y rentrer qu'en 1143, et grâce au concours d'une armée catalane et des galères génoises⁷. En reconnaissance de ce service, il renonce en faveur de cette ville au droit de naufrage et lui concède la navigation au delà de la ville superbe, sauf une réserve au profit des Pisans. C'était lui abandonner le commerce levantin⁸. Est-il étonnant que ses

⁴ Jean Acher, *A propos du pape Alexandre III et de la Liberté des mers*; *Revue générale du Droit et de la Jurisprudence*, 31^e année, pp. 457-458.

² *Natura omnibus patet*. (Ulpien, Loi 13, pr. D. *Communia prædiorum*, VIII, 4). — *Et quidem naturali jure communia sunt omnium hæc: aer et aqua profluens et mare et per hoc littora maris. Nemo igitur ad littus maris accedere prohibetur, dum tamen villis et monumentis et ædificiis absteineat, quia non sunt juris gentium sicut et mare*. (Justinien, *Instit.*, II, I, § 1. — Jules Valéry, *Le Pape Alexandre III et la Liberté des mers*, ap. *Revue générale du Droit international public*, t. XIV, p. 249).

³ Mahaffy, *Social life in greece from Homer in Menander*, 7^e édit. de 1890, p. 386. — Egger, *Études historiques sur les Traités publics chez les Grecs et chez les Romains*. Paris, 1866, p. 38.

⁴ Laurière, *Glossaire du Droit français*, verbo *Bris et Varech*. — Nys, *Les Origines du Droit international*. Bruxelles, 1894, p. 379.

⁵ M. le professeur Maillaed a découvert, il y a quelques années, dans un manuscrit de Bracton conservé à la bibliothèque de l'Université de Cambridge, la curieuse glose que voici : *Et nota quod de jure naturali minus curatur in Anglia quam in aliqua regione in mundo, quia rex Anglie vocatur Dominus marium* ». (*Law Quarterly Review*, 1895, p. 216. — J. Valéry, *ibid.*, p. 240).

⁶ Grotius, *De jure belli et pacis*, lib. II, c. III.

⁷ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VII, p. 250.

⁸ *Liber Jurium, Reipublicæ Genuensis*, ap. *Historiæ patriæ monumenta*, t. I, p. 89. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. I, p. xxxvi.

sujets se soient plaints au Pape, leur suzerain, puisque l'Église de Maguelone était un fief du Saint-Siège, *sub Romanâ libertate*¹.

Le 11 octobre 1169, le Vicaire de Jésus-Christ prévient archevêque, consuls et habitants de Gênes, qu'il ne souffrira pas qu'on moleste le seigneur et les habitants de la ville des Guillems, qu'on saisisse, qu'on détruise ou qu'on incendie les navires, qu'on rançonne les voyageurs et qu'on s'empare des marchandises. Il condamne enfin la prétention de la ville superbe à l'empire de la mer qu'aucun État, même païen, n'osa jamais émettre, *quas paganos etiam non legimus requisisse*, et que l'archevêque doit arrêter et réprimer².

Si les Gênois ne paraissent guère avoir tenu compte de cet avertissement, le principe de la liberté des mers, posé par les papes, fait loi pour les canonistes³. Il se trouve affirmé dans un traité conclu, en 1264, entre la République de Pise et le sultan de Tunis⁴. Au siècle suivant, le juriste de Pérouse, frère du célèbre jurisconsulte Balde, commentant un traité entre Venise et Gênes, dira qu'en vertu du droit de la nature et du droit des gens, la mer et ses rivages sont communs ainsi que l'eau et l'air⁵.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. v, p. 174-184.

² *Frequens et replicata, quod vos proprietatem in mari querentes, pactum ejus frequenter invaditis... tanto propensius ab his abstinere debetis, in quibus videamini detentionem hominum et periculum vestre salutis incurrere.* (Lettre d'Alexandre III au peuple de Gênes pour la cessation des actes de piraterie dont souffraient les habitants de Montpellier. (*Liber Instrumentorum*, n° XXI). Cf. lettre du même à l'archevêque de Gênes. (*Ibid.*, n° XXII). — Gariel date la première lettre de 1168 (*Series Præsul.*, I, p. 221). Alexandre III ayant été élu le 7 septembre 1159, et sacré le 20, le 5 des ides d'octobre de la dixième année du pontificat correspond bien au 11 octobre 1169, comme l'a vu et traduit Germain (*Liber Instrumentorum*, n° XXII). — Jaffé Wattenbach, n° 13151. — Bourel de la Joncière. *Hist. de la Marine française*, t. I, p. 159, texte et note 2. — Jean Acher, *A propos d'Alexandre III et de la Liberté des mers*, ap. *Revue générale de la Législation et de la Jurisprudence*, 31^e année, p. 455.

³ « Comme pendant tout le Moyen âge, et plus encore à l'époque de la Renaissance, ce sont presque exclusivement les canonistes qui ont traité des questions de droit international, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils se fussent transmis l'idée émise pour la première fois à l'occasion du conflit entre Gênes et Montpellier ». (Valéry, *Le Pape Alexandre III et la Liberté des mers*, ap. *Revue générale du Droit international public*, t. XIV, p. 250).

⁴ Pierrantoni, *Trattato di Diritto internazionale*. Roma, 1881, t. I, n° 1277 et sq. — Valéry, *ibid.*

⁵ Nys, *Les Origines du Droit international*, Bruxelles, 1894, p. 382. — Voir l'étude biographique insérée par le professeur Salvanti dans le recueil *L'Opera di Baldo*, publié en

A Maguelone, le plus ancien canoniste, dont le nom ait été conservé, est Hugues de Miramors, professeur, archidiaque de la cathédrale, qui finit ses jours à la chartreuse de Rives, au diocèse de Marseille¹. Il n'est connu que par ses ouvrages, composés vers 1220, encore inédits, mais dont quelques-uns mériteraient d'être publiés² : un *exposé* clair et précis de la doctrine des plus célèbres docteurs en droit canonique³ ; un *autonomase* ou science des nombres, particulièrement du nombre quatre⁴ ; un *speculum spirituale*, où sont énumérés tous les textes des Écritures sur l'orgueil et les misères de l'Humanité, sur les afflictions de l'Église ou les combats de l'esprit et de la chair⁵. Ces tableaux qui ne manquent ni de grâce ni d'originalité sont entremêlés de vers sur le néant des grandeurs terrestres⁶, d'un parallèle entre le monde et la mer⁷, et de visions éloquentes, pleines d'imagination⁸. Il y a même un sommaire

1901, à Pérouse, à l'occasion du cinquième centenaire de la mort du grand jurisconsulte, p. 279 et suiv. (J. Valéry, *Le Pape Alexandre III et la Liberté des mers*, ap. *Revue générale du Droit international public*, t. XIV, p. 251).

¹ Oudin Casimir, *De script. ecclesiæ antiquis cum multis dissertationibus*, Francfort et Lipsiæ weiden, an. 1722, t. III, p. 50. — Du Cange, *In Indice auctorum ; Hist. littéraire*, t. XVI, p. 413. — Petit-Radel, *Hugues de Miramors*, *Hist. littéraire*, t. XVIII, pp. 70-79.

² Dom Montfaucon, *Bibliotheca manuscriptorum nova*. Parisiis, 1739, p. 75.

³ Bibl. nat., n° 4148 : *Incipiunt flores nosci digni juris cononici, in presenti opere compilati per magistrum Hugonem de Miramori, sub suis tam locis capitulis et auctoribus conservat.*

⁴ Bibl. nat., n° 3589 : *Incipit tractatus fratris Hugonis de Miramori super antonomosia et mysterio hujus numeri quatuor*. — « Les éléments du monde, les points cardinaux, les fleuves qui sortaient du paradis terrestre, les grands prophètes, les évangélistes, les saisons de l'année, les âges de l'homme, les humeurs qui conservent la vie, les colonnes qui soutenaient le tabernacle, la forme de l'autel des sacrifices et, par dessus tout, la céleste cité qui, selon l'Apocalypse, est construite sur un plan carré... Dieu, la matière primordiale, le monde, les créatures, le temps, le paradis, l'homme, sa chute ; l'incarnation, la vie, les miracles de Jésus-Christ, sa résurrection, son ascension ; l'Église de Dieu, les Évangiles, la messe, la prière, les sciences, le mariage, les persécuteurs de l'Église, la pénitence, la confession, la fragilité de l'homme, la mort, les suffrages pour les morts ; tout cela s'explique dans son livre par quatre raisons ou bien a été établi par quatre fins ou doit s'entendre dans quatre sens différents ». (Petit-Radel, *Hugues de Miramors ; Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 71).

⁵ Bibl. nat., n° 4148 et 3307 : *Incipit liber magistri de Miramori de miseris hominis, mundi et inferni, de prærogativa cælestis patriæ*. (Oudin, *Speculum spirituale*, t. III, p. 50).

⁶ *Speculum spirituale*, 1^{er} traité. — Petit-Radel, *Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 73.

⁷ *Speculum*, 4^e traité. — Petit-Radel, *ibid.*, p. 75.

⁸ *Speculum*, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e traités. — Petit-Radel, *ibid.*, pp. 75, 79.

légendaire, comme en témoignent les vers que nous a conservés Gariel¹.

Nul encore n'a fait honneur à l'Église de Maguelone de sa plus grande illustration, à l'Université de Montpellier de son principal bienfaiteur, Guillaume Durand ou Duranti, *le Spéculateur*², une des gloires du Moyen âge, « le nom le plus célèbre que la France fournisse à l'histoire des canonistes du XIII^e siècle »³. Personnalité insigne, que Leibnitz place sur le même rang que saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et Grégoire de Rimini⁴, en qui se concentre la science des

¹

*Anno milleno, terdeno, cumque duceno
Sexto, jocundâ septembris luce secundâ
Urbs Magalonensis pulchros Hugo Mirâmarensis
Libros divinos denos dedit, utique trinos,
Rectè glossatos, omni sine labe paratos
Illos, totales fuerint, vel particulares,
Si quis furatus, anathemate sit laqueatus ;
Hæc a Pastore sententia fertur, ab ore
Papæ firmata, tua sint Hugo dona beata.
Egregiæ vitæ venerabilis archilevitæ
Perpetuò donis domus hæc lætetur Hugonis.*

(Gariel, *Séries Præsul. Magal.*, I, p. 333).

A cette même époque, sous Honorius III, le pape recommande un nommé Raymond, un des scribes du Vatican; pour une prébende de chanoine aux chapitres de Marseille et de Maguelone. (Patrist., lib. I, Ep. 94-128, pp. 125-159. — Pitra, *Analecta novissima spicilegii Solesmensis*, t. I, p. 187).

² « On le trouve appelé en latin Guillelmus Durandus, Durandi, Durantis ou Duranti; et, en français, Guillaume Durand, Durant ou de Durant, quoique le nom de Duranti lui soit aussi très souvent donné. En latin, la forme Durantis, fils de Durans ou Durant, semble la plus exacte; mais elle fit bientôt place à Duranti que préférèrent déjà ceux qui rédigèrent l'épithaphe. En français, ce texte reconnu pour authentique, celui des meilleurs manuscrits de France, qui l'appellent aussi Guillelmus Duranti plus souvent que Durantis, et l'exemple des juges les plus compétents, comme Dom Rivet et Dom Vaissète, nous semblent des motifs suffisants pour faire prévaloir l'usage d'écrire Duranti... Le célèbre président au parlement de Toulouse, Jean-Étienne Duranti, qui composa, comme l'évêque, un ouvrage latin sur les rites de l'Église catholique et qui fut tué par les ligueurs en 1589, se prétendait de la même famille que Duranti l'Ancien ». (Victor Le Clerc, *Guillaume Duranti, surnommé le Spéculateur; Hist littéraire*, t. XX, p. 432). — Cette monographie est remarquable comme tout ce qui porte la marque de cet érudit.

³ Daunou, *Discours sur l'État des lettres en France au XIII^e siècle; Hist. littéraire*, t. XVI, p. 78. — « Guillaume Durand est le plus illustre canoniste du XIII^e siècle ». (Tardif, *Hist. des Sources du Droit canonique*, p. 324).

⁴ *Videbam summos viros, D. Thomam et S. Bonaventuram, et Guillelmum Durandum et Gregorium Ariminensem.* (Leibnitz, *Manuscrit autographe conservé dans la bibliothèque*

légistes et des théologiens, docteur par excellence, homme pratique entre tous, *summus doctor gallus, magister pater practicæ*¹, la lumière du Sacré-Collège, le chef, dans la péninsule, du parti guelfe, alors le parti français, et qui, « dit Renan, joua en Italie un rôle de premier ordre et fut le bras droit de dix papes durant un espace de trente ans »².

Issu d'une famille qui devait faire partie de la petite noblesse de Languedoc, dont nous retrouvons le nom au bas de plusieurs titres des XII^e et XIII^e siècles, Guillaume Durand était né vers 1230, non à Puimisson en Provence³, mais à Puimisson près Béziers⁴.

de Hanovre, et publié pour la première fois sous ce titre : *De vera methodo philosophiæ et theologiæ*, édit. des œuvres de Leibnitz par J.-Ed. Erdmann, Berlin, 1840, gr. in-8°, partie I, p. 109. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 495).

¹ *Magirus et Eyben Eponymolog. critic.*, p. 299. — Hamberger, *Nachrichten*, p. 1673, ap. *Script. eccl.*, n° 482, p. 120. — *Hist. Jur. roman.*, III, 18, 127. — Taisand, *Vie des Jurisconsultes*, p. 175. — *Concord. Sacerdot. et imper.*, lib. VI, c. 10, n° 4; liv. IV, c. 15, n° 4. — Etienne Pasquier, *Recherches de la France*, liv. IX, c. 35. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 496.

² Ernest Renan, *Notice sur Joseph-Victor Le Clerc*; *Hist. littéraire*, t. XXV, p. xxxii.

³ « En septembre 1199, Pons Duranti, qu'on suppose le père de Guillaume, signe au troisième rang des témoins nobles la quittance délivrée par Rostaing de Sabran de la dot de sa femme, Clémence de Montpellier ». (*Hist. gén. de Languedoc*, t. IV, Notes, p. 549; édit. Privat, t. X, p. 48; Cf. t. III, p. 188; édit. Privat, t. VIII, col. 460). — « Un autre Guillaume Duranti, notaire d'Arnaud, archevêque de Narbonne, signe l'acte de donation que fait le prélat de sa bibliothèque au monastère de Fontfroide ». (Falconnet, *La Croix du Maine, Bibl. franc.*, t. I, p. 325). — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 439.

⁴ « Divers actes authentiques font supposer qu'il était, en 1254, à vingt-quatre ans, clerc de l'Eglise de Narbonne et même, avant 1251, chanoine régulier de la cathédrale de Maguelone qui était encore alors une ville épiscopale éloignée seulement de neuf ou dix lieues de son pays, et où il put faire ses études ». (Victor Le Clerc, *Guillaume Durand*; *Hist. littéraire*, t. XX, p. 412). — « Pour s'en convaincre, il n'est pas besoin de longues controverses. Il suffit de retenir ce passage des œuvres de Guillaume Durand qu'aucun biographe n'a signalé : *Quid juris, si impetrans contra me dicat me Narbonensem, cum tamen ego sim de Biterrensi diœcesi oriundus?* (*Repertor.*, f° 2, d'après la *Summa ostiensis de Rescriptis*, c. *Super litteris*, ap. Victor Le Clerc, *ibid.*, p. 457). — Tardif le fait naître en 1237. (*Hist. des Sources du Droit français*, liv. V, ch. II et III; liv. VI, ch. III, p. 404). — Notre excellent et savant ami, J. Berthelé, archiviste du département de l'Hérault et de la ville de Montpellier, a précisément découvert, à la fin de mars 1894 « Instructions et Constitutions de Guillaume Durand le Spéculateur », qu'il a publiées avec M. Valmary, diplômé d'études supérieures d'histoire. (*Arch. du département de l'Hérault, Documents et Inventaires*, t. V, I^{er} fascicule, f° 48). Cet exemplaire inédit dont il prouve admirablement l'attribution, « par suite de quelles circonstances s'est-il conservé dans les archives municipales de Cessenon?... Cessenon est situé à peu de distance de Puimisson. La famille de Guillaume Durand a pu trouver ce manuscrit dans les papiers personnels du

Passionné pour l'étude du droit, il suit certainement les leçons de la Faculté de Montpellier, encore unique en France et retentissante du souvenir de Placentin, et profite de la Faculté des Arts que l'on venait d'organiser¹. A vingt ans, il fait partie du chapitre de Maguelone, puisque sa signature figure dans les actes qui précédèrent ou suivirent la transaction entre l'archevêque et le vicomte de Narbonne, négociée par Raymond, évêque de Béziers, et Gui Fulcodi, le futur pape Clément IV, qui sera le bienfaiteur de Guillaume Durand². C'était en 1250 et 1251, deux à trois ans après la mort de l'évêque Raynier, qu'on prétendait avoir été empoisonné par ses chanoines avec une hostie consacrée; et c'est même par les œuvres de Guillaume Durand que nous avons été amené à découvrir la fausseté de cette tradition et le secret de l'énigme³.

Cette qualité de chanoine explique et légitime le titre de frère que lui donneront plus tard l'archevêque de Bourges et ses suffragants en confirmant son élection au siège de Mende, *fratris Durandi electi Mimatensii*⁴. Puisque la règle de Maguelone était celle de saint Augustin, les ermites de Saint-Augustin pouvaient le revendiquer comme un des leurs⁵. Les Dominicains qui personnifiaient alors la science du droit canonique se sont efforcés, mais en vain, de s'approprier une telle illustration qui eut ajouté un nouveau lustre à l'ordre des Frères-Prêcheurs⁶.

grand évêque et de son neveu et successeur et le conserver comme souvenir. Plus tard, ce manuscrit a pu être communiqué ou donné à quelque curé de Cessenon qui l'aurait laissé aux archives de sa paroisse, d'où il serait passé aux archives municipales. (Berthelé, *Guillaume Durand le Spéculateur*, ap. *Archives du Département de l'Hérault*, t. V, p. 3).

¹ *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 475 et 476; édit. Privat, t. VI, pp. 826, 827.

² Baluze, *Concilia provinciæ Narbonensis*, pp. 119, 130, 145, 151. — Gariel, *Series Præsul.*, p. 388.

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XII, pp. 84-92.

⁴ Baluze, *Miscellanea*, t. IV, p. 344; édit. de Nancy, t. I, p. 298. — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. IV, Notes, p. 548.

⁵ Possevin, *Apparat. sac.*, t. I, f° 611. — *Encomiast. augustinian*, p. 261. — Gandolfo, *De ducentis celeberr. augustinian scriptor.* p. 149. — Frédéric Ossinger, *Biblioth. augustin.*, pp. 307, 990. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 438.

⁶ *Script. ord. Prædicat.*, t. I, 481. — *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. IV, Notes, p. 548.

Déjà chanoine de Maguelone, Guillaume Durand reçoit, à vingt-quatre ans, le titre de clerc de Narbonne¹. Il va suivre à Paris les cours de l'Université ; il rapporte même avoir vu dans le trésor des rois de France la couronne de Notre-Seigneur, en jones marins, « dont les pointes ne sont ni moins dures ni moins perçantes que des épines »². Saint Louis l'avait achetée de Venise en 1239 ; et c'est pour la loger qu'il bâtit la Sainte-Chapelle dont la première pierre est posée en 1240 et la consécration célébrée en 1248³. Sur les bancs de l'école, dans la capitale, Guillaume Durand se lie d'amitié avec Jacques Savelli qui sera pape sous le nom d'Honorius IV et qui, à ce titre, sanctionnera son élection à l'évêché de Mende⁴.

Pour se perfectionner dans la jurisprudence, il va l'étudier à Bologne même, où il se trouve l'élève et le disciple des premiers maîtres⁵. Chargé de cours dans cette Université, puis à Modène, il commente le décret de Gratien. Mais l'éclat de ses leçons, sa collaboration avec Henri de Suze, cardinal en 1265, l'amitié de Clément IV, son compatriote méridional, puisqu'il était de Saint-Gilles et fut un des meilleurs amis de l'Église de Maguelone et de la ville de Montpellier, valent à Guillaume Durand d'être nommé auditeur général du sacré palais⁶, chapelain apostolique, charge alors des plus importantes, bénéficiaire enfin de deux canonicats, avec dispense de résidence, dans les cathédrales de Beauvais et de Narbonne⁷.

¹ Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 412.

² *Et scias quod corona fuit de juncis marinis, sicut eam vidimus in thesauris regis Francorum ; quorum acies non minus spinis duræ sunt et acutæ.* (Guillaume Durand, *Rationale divin. off.*, liv. VI, c. 77, n° 17).

³ *Hist. littéraire*, t. XIX, p. 478.

⁴ Du Boulay, *Hist. Universit. Paris.*, t. III, pp. 473, 532.

⁵ Sarti, *De claris archigymn. Bonon. profess.*, t. I, part. I, pp. 126, 127, 245, 291, 387, 407. — *Hist. littéraire de la France*, t. XV, p. 526 ; t. XVIII, p. 537. — Victor Le Clerc, *ibid.*, t. XX, p. 412.

⁶ « Le *Capellanus domini Papæ* était un jurisconsulte appelé à délibérer avec le Pape sur toutes les questions du droit qui ressortissaient à la chancellerie apostolique... Comme ces sortes d'affaires se traitaient devant le Pape, en dehors du consistoire, dans sa chapelle, ceux qui étaient conviés par le choix du Pontife à émettre leur avis recevaient le nom de *capellani* ». (Mortier, *Hist. des Maîtres généraux des Frères-Prêcheurs*, t. I, p. 275).

⁷ Duranti, *Specul. judic.*, t. II, f° 202, n° 10, f° 105, n° 3. — De Savigny, *Hist. du Droit*

A Viterbe, lors de la mort de Clément IV, Guillaume Durand assiste au long interrègne qui ne dure pas moins de trois ans. Attaché à la cour pontificale, il participe, en 1274, près de Grégoire X, au quatorzième concile œcuménique de Lyon où figurent cinq cents évêques, soixante-dix abbés et mille prélats, où fait son apparition Jayme-le-Conquérant, où Pierre de Tarentaise, maître de Paris, archevêque de Lyon, qui sera pape sous le nom d'Innocent V, prononce trois sermons, dont l'un est le panégyrique de saint Bonaventure, mort pendant le concile². Pierre de Tarentaise devait mourir le 22 juin 1276 et être béatifié par Léon XIII². Guillaume Durand prend une grande part à la rédaction des constitutions du concile dont il commente les canons³, et il est plusieurs fois chargé de rédiger les actes de cette auguste assemblée.

Investi du doyenné de Chartres en 1279⁴, il devient un des principaux chefs de la cause pontificale, qu'il sert et défend ainsi près de trente ans⁵, et, à la mort de Nicolas III, en 1281, il est délégué par le conclave aux princes, seigneurs et villes d'Italie pour les inviter à recevoir dignement Clémence, une fille de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, fiancée au fils aîné du prince de Salerne⁶.

Au privilège d'avoir possédé la première École de droit et la première de médecine, Montpellier peut donc ajouter assurément celui d'avoir eu pour élève et protecteur l'auteur du *Speculum juris*, la *somme des sommes*⁷, « miroir judiciaire où les juges, les avocats, les notaires,

romain au Moyen âge, t. III, p. 155. — Durant. *Specul.*, liv. II, *De appellat.*, § 7, t. II, f° 204, n° 4. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 413.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xiv, p. 176. — Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 86, n° 36. — *Hist. littéraire*, t. XIX, p. 318. — Labbe, *Concil.*, t. XI, part. I, p. 957.

² Quétif et Echard, *Script. ord. Præd.*, t. I, pp. 359-52. — Mothon, *Vie du bienheureux Innocent. V.* — Mortier, *Hist. des Frères-Prêcheurs*, t. I, p. 3.

³ Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, 1890, p. 468.

⁴ Gall. *Christ.*, t. VIII, col. 1203. — Lebœuf, *Mém. sur Auxerre*, t. I, p. 410.

⁵ Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 428.

⁶ D'Egley, *Hist. des Deux-Siciles*, t. I, p. 190. — Martène, *Amplissima collectio*, t. II, col. 1278, 1279.

⁷ Thomasius, *De Plagio*, § 414, p. 179. — Affò, *Memor deyli scrittori parmig.*, t. I, p. 109. — Victor Le Clerc, *Guillaume Durand, surnommé le Spéculeur*; *Hist. littéraire*, t. XX, p. 444.

les parties, les témoins et tous autres peuvent voir comment, dans les procès ordinaires et extraordinaires, civils et criminels, et dans chaque point de chaque cause, il leur importe de se conduire pour s'acquitter de leur devoir »¹. Cette œuvre capitale, méthodique, simple et facile à suivre, malgré l'étendue de l'ouvrage, une des sources les plus abondantes de l'histoire du droit et qu'aucun légiste ou canoniste n'avait encore essayé d'entreprendre², a compté, rien que de 1473 à 1668, plus de trente éditions³.

Guillaume Durand y ajoute un manuel pratique, *Repertorium juris canonici, breviarum aureum*; et, ayant assisté Grégoire X, au concile de Lyon, en 1274, il fait un *Commentaire sur les institutions*, inséré plus tard dans le *Sexte* ou sixième livre des *Décrétales*⁴.

Gouverneur et capitaine du patrimoine de saint Pierre, chapelain du Pape, trésorier de l'Église romaine, vicaire général de la Romagne, comte de Bologne, il réprime les insurrections, livre des batailles et soumet les chefs qu'il amène, comme Gui de Montefeltro, l'un des plus

¹ *Speculum*, t. II, f° 109 v°, *De advocato*.

² Gal. Durandi episcopi mimatensis J. V. D. *Speculum juris Joan. Andreæ Baldi reliquorum que præstantiss. I. V. Doctorum Theorematis illustratum et ab innumeris erroneis repurgatum: una cum indice gemino, uno rerum et sententiarum toto opere memorab. altero titulorum, utroque locupletissimo. Pars prima et secunda. Basilicæ apud Ambrosium et Aurelianum MDLXXIII*. (Voir De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. IV, p. 189). — « Ce n'était pas assez d'être commenté déjà comme un ancien par des interprètes tels que Jean d'André et Pierre Balde: un disciple de celui-ci, Paul de Castro, dans une admiration hyperbolique, s'écriait que le livre du Spéculateur était un miracle de la nature, et qu'il suffisait pour gouverner toute la terre ». (Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 493). — « Il y traite principalement de la procédure canonique, mais aussi de la procédure civile et du droit privé ». (Tardif, *Hist. des Sources du Droit canonique*, liv. XII, ch. II, p. 325). — « Le *Speculum* est divisé en quatre livres; le premier est consacré aux personnes qui peuvent figurer dans une instance; le second et le troisième à l'*Ordo judiciorum*; le quatrième contient un grand nombre de formules d'actes judiciaires, et aussi de ces actes extrajudiciaires qui rentrent dans les attributions des notaires et amènent l'auteur à traiter des contrats les plus importants du droit civil... Les textes sont empruntés au droit romain et au droit canonique... Ce vaste traité, terminé en 1271, mais remanié par l'auteur en 1287, a été commenté par Jean André et par Balde. Le cardinal Béranger (de Fredol), qui avait été évêque de Béziers, en fit une table alphabétique. Le *Speculum abbreviatum* du cistercien Jean de Zinna, ou plutôt Scinna ou Stinna (vers 1332) fut très répandu en Allemagne ». (Tardif, *ibid.*, p. 308).

³ Tardif, *Hist. des Sources du Droit français*, liv. V, ch. III, p. 404.

⁴ De Savigny, *ibid.*, p. 190. — Victor Le Clerc, *ibid.*, pp. 445 et 497.

rudes adversaires du pouvoir pontifical, à prendre l'habit de saint François¹. Il explique et légitime lui-même son rôle complexe : « Un clerc peut être préposé à la conduite d'une juste guerre, non pour commander directement à des hommes de sang, mais pour répondre aux soldats, fournir l'argent, tenir les traités, rendre les sentences, disposer toutes choses, comme nous avons fait nous-même dans la guerre que l'Église de Rome a soutenue en Romagne contre des cités révoltées »².

Tel est le prestige de Guillaume Durand que le chapitre de Mende, ayant à élire un évêque, désigne cet homme éminent par la maturité de l'âge, la gravité des mœurs, la connaissance des lettres³. Lui ne veut pas accepter sans l'agrément du Saint-Siège, avec lequel il avait des engagements, mais qui ratifie ce choix par une bulle du 4 février 1286⁴. L'absence du titulaire ou les retards de la chancellerie romaine font que la confirmation du primat d'Aquitaine se fait attendre à Clermont jusqu'au 16 mai 1287, après la mort d'Honorius IV⁵.

Durand ne prend d'abord possession de son évêché que par procureur. Il ne devait pas y apparaître avant 1291. Nous savons d'ailleurs qu'il se trouvait à Rome, le 12 février 1289, à Rieti, le 20 août de la même année, de nouveau à Rome, le 16 avril 1290⁶. C'est à Rome, le 26 octobre 1289, que le Pape avait promulgué la bulle élevant au rang d'Université les trois Écoles de droit, de médecine et des arts de Montpellier.

Il devait mourir en 1296, la même année que le coutumier Philippe de Beaumanoir, deux contemporains qui ont laissé les deux plus

¹ Maiolo, *In SS. Lugdun. concil. commentar.*, f° 60 v°. — Sarti, *De claris archigymn. Bonon. professor.*, t. I, part. L, p. 389. — *Speculum*, t. I, f° 60, n° 35. — Raynaldi, *Annal. eccles.*, t. XXII, pp. 542-564; t. XXIII, p. 198. — Wadding, *Ann. minor.*, t. V, p. 348. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 415.

² *Specul.*, *De dispensat.*, § 4, n° 57, t. I, f° 30 v°. — Tosti, qui est très Italien et très patriote, essaie de diminuer le rôle et l'action de Guillaume Durand. (*Hist. de Boniface VIII*, trad. franç., t. I, pp. 206, 207).

³ *Gallia christiana*, t. I, col. 93, 94; *Instrum.*, pp. 25, 26. — Fleury, *Hist. ecclès.*, liv. 89, n° 46, t. II, col. 73-76.

⁴ Ughelli, *Italia sacra*, t. I, col. 381. — Echard, *Script. ordin. Prædic.*, t. I, pp. 437, 481.

⁵ *Acta. visitat.*, ap. Baluze, *Miscellanea*, t. IV, pp. 330, 334; édit. Mansi, t. I, pp. 294, 298.

⁶ Sarti, *ibid.*, p. 391. — Victor Le Clerc, *ibid.*, p. 421.

grandes œuvres juridiques du Moyen âge. Si Beaumanoir est plus original parce qu'il s'est affranchi des traditions scolaires, Guillaume Durand, avec autant de bon sens et d'équité naturelle, raisonne et s'approprie la substance même de la jurisprudence et du droit, tant du droit civil que du droit canonique ¹.

Comme pendant au *Miroir judiciaire*, pour les légistes, Guillaume Durand compose une encyclopédie liturgique pour les prêtres, le *Rationale divinatorum officiorum* ou Raison des offices, le plus célèbre des traités des offices ecclésiastiques, où il extrait « le miel de la pierre et l'huile du plus pur rocher » ², qui est, « pendant le xv^e et le xvi^e siècles, après les livres saints, le grand ouvrage le plus imprimé » ³, puisque, pendant les quarante dernières années du xv^e siècle, il eut au moins quarante-trois éditions, et en tout peut-être plus de quatre-vingts ⁴. Nous avons pu nous-même en apprécier la richesse, la valeur et l'utilité en recherchant les détails et l'explication de la liturgie maguelonaise ⁵. En Allemagne et en Italie, la vogue de Guillaume

¹ Tardif, *Hist. des Sources du Droit canonique*, liv. V, ch. II, p. 308.

² *Quæcumque in ecclesiasticis officiis, rebus ac ornamentis consistant, divinis plena sunt signis atque mysteriis, ac singula sunt cælesti dulcedine redundantia, si tamen diligentem habeant inspectorem, qui norit mel de petra sugere, oleum que de durissimo saceo.* (*Rationale*, début).

³ Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 497. — De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. IV, ch. XLV, p. 188.

⁴ Victor Le Clerc, *ibid.*, p. 487. — Lors de la vente de la bibliothèque du prince Borghèse, en juin 1892, le *Rationale* de Guillaume Durand, avec la date de 1449, imprimé à Mayence, était coté 20 000 fr. A la vérité il ne trouva pas d'acquéreur à ce prix.

⁵ On verra dans notre quatrième volume combien nous y avons puisé de renseignements. Guillaume Durand avait encore composé pour l'instruction de son clergé un pontifical resté manuscrit. « La courte introduction qui précède le *Pontifical* dans le manuscrit 733 (de l'ancien fonds de la bibliothèque royale de Paris), en avertissant qu'il ne faut pas y chercher, comme en quelques autres, les rites du baptême, de la pénitence, de l'eucharistie, de l'extrême-onction, du mariage, parce que ces sacrements ne sont pas exclusivement conférés par les évêques, allègue encore un autre motif : c'est que l'auteur en a parlé dans les constitutions synodales, *quia de illis in Constitutionibus synodalibus diximus*. Les constitutions synodales de l'évêque canoniste ne reparaissent aujourd'hui, du moins avec son nom, dans aucun manuscrit, mais il dit lui-même (*Speculum judiciaire*, t. I, p. 147) que, pendant qu'il gérait temporellement et spirituellement le patrimoine de saint Pierre, il y promulgua des statuts civils et ecclésiastiques ». (*Ibid.*, pp. 491-492). Ce sont ces statuts qu'a retrouvés M. Berthelé.

Durand n'est pas moindre qu'en France; il n'y a qu'un concert de respect et d'admiration pour l'homme, le légiste, le liturgiste, dont les deux principaux recueils « sont restés pendant trois cents ans au moins la règle et l'instrument des deux puissances qui alors se partageaient le monde, la foi et la loi »¹.

Ainsi que nous le verrons, c'est assurément à l'influence et à la présence à Rome de Guillaume Durand que nous devons la bulle de Nicolas IV, du 26 octobre 1289, constituant les Écoles de Montpellier en Université.

Boniface VIII, l'ami du Spéculateur, dont le rapproche la communauté des travaux intellectuels, s'empresse, à son tour, dès son avènement, de s'attacher cet homme « d'un grand conseil, d'une prudence consommée et qui connaissait parfaitement le pays »². Il lui offre l'archevêché de Ravenne que refuse le délégué pontifical³, tout en poursuivant sa mission en Romagne, et qui meurt, à Rome, le 1^{er} novembre 1296. On l'inhume dans l'église Sainte-Marie-Majeure, entre la grande chapelle de la famille Caraffa, dédiée à saint Thomas, et celle de tous les saints⁴. Le Pape prouve sa reconnaissance et sa considération pour cette grande personnalité en la remplaçant sur le siège de Mende par

¹ Victor Le Clerc, *Guillaume Durand*; *Hist. littéraire*, t. XX, p. 597.

² Sarti, *De claris archigymn. Bonon. profess.*, t. I, part. I, p. 392.

³ *Gall. christ.*, t. I, col. 94. — Ughelli, *Italia sacra*, t. II, col. 381. — Hier. Rab. H. Ravenne, liv. VI, p. 319. — Ghirardaci, *Hist. di Bologna*, liv. X, p. 324. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 421.

⁴ « Ce tombeau de marbre a été construit, dans le temps même, par Jean, fils de Cosimato, qui l'a décoré de plusieurs ouvrages de mosaïque. Dans la partie supérieure, la niche cintrée, surmontée d'un fronton, représente la Vierge et l'Enfant, entre les deux monogrammes qui signifient $\mu\eta\tau\epsilon\rho\ \Theta\epsilon\omega\upsilon$: à droite de ce groupe, saint Privat, évêque de Mende et martyr, fait agenouiller devant la Vierge un autre évêque de Mende plus jeune, que l'on croit être Duranti; à gauche, on reconnaît saint Dominique. Dans la partie centrale, occupée par le sarcophage, on voit Duranti couché, la tête appuyée sur un coussin, et, à la base, dans cinq écussons en mosaïque, les armes du défunt, dont l'ancienne Gaule chrétienne, en parlant du neveu donne ainsi la description : D'argent à trois bandes d'azur, au chef d'argent, à un lion besant d'azur; le même chef soutenu d'azur à trois étoiles d'or. (Voyez son prétendu portrait dans la Chron. de Schedel (novembre 1493, f° 216) et dans la continuation de Boissard, Francfort, 1645, part. I, n° 46. (Mamachi, *Ann. Ord. Præd.*, Rom., 1756, t. I, p. 45, t. III, p. 731) ». (Victor Leclerc, *ibid.*, t. XX, p. 430).

Guillaume Durand, son neveu, qui, en mémoire de la mort de son oncle, érige dans le chef-lieu de son diocèse un collège de tous les saints¹, et qui, chargé comme lui de plusieurs légations, notamment près du Soudan, mourra, en 1328, à Nicosiè, métropole de l'île de Chypre, où l'on voit encore sa sépulture².

Pierre de Sampson, fils d'un seigneur du diocèse de Maguelone, dit-on, neveu peut-être de Guillaume Durand, avait étudié le droit canonique à Bologne³. De l'école d'Accurse et élève de Jacques d'Albenga, élu, en 1258, évêque de Faenza, il est professeur à son tour dans cette Université, chanoine de Narbonne, comme Guillaume Durand, puis de Nîmes, où il rédige les statuts synodaux, à la fin de l'épiscopat de Guillaume d'Amaury⁴, mort en 1272. Ce rituel « dans un style clair et presque exempt de mots barbares, est un des plus intéressants qu'on puisse lire pour connaître les usages religieux et même civils du

¹ *Gall. christ.*, t. I, col. 96. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. IV, p. 137; édit. Privat, t. IX, p. 295.

² Altamura, *Bibliothec. dominic.*, pp. 73, 463. — Cave, *Scriptor. eccl. litter.*; *Hist. littéraire*, t. II, p. 331. — Mittarelli, *Ann. camaldul.*, t. V, p. 263. — Sarti, *De claris archigygn. Bonon. professor.*, part. I, p. 396. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, p. 429. — « La statue de Guillaume Duranti, ancien chanoine de Cassan, évêque de Mende (1296-1328), qui ornait la chapelle de Saint-Privat, édiflée par cet évêque dans l'église paroissiale de Cassan, fut vendue à l'époque de la Révolution à M. Grime, marbrier à Montpellier. Achetée par M. Dumège aux frais du département de la Haute-Garonne, elle figure depuis cette époque au Musée de Toulouse. C'est une figure couchée, en marbre blanc, d'un travail précieux et admirable de conservation ». (Fabre, *Hist. de Roujan*, 1894. *Ancien prieuré de Cassan*, p. 100). — « L'évêque est revêtu de ses ornements pontificaux, les mains croisées sur la poitrine, la crosse au bras droit, les pieds appuyés sur un dragon aux ailes membraneuses, crosse à bâton prismatique, avec volute ornée de crochets, portant en bas-relief le Christ sur la croix, entre la Vierge et Madeleine, et terminée en une efflorescence trilobée; mitre basse, presque triangulaire, autrefois rehaussée de pierreries, etc. Dais en marbre à dix pans, ogives trilobées avec rampants à crochets, couronnement couronné à tourelles d'angles. Longueur 1,93, largeur 0,63. » (*Catalogue des Antiquités du Musée de Toulouse*, 1865).

³ Sarti, *De claris archigygn. Bonon. professor.*, part. I, p. 366, part. II, p. 270. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. IV, p. 133; édit. Privat, t. X, p. 433. — Ughelli, *Ital. sacra*, t. II, col. 500. — Mantua, *Epitome, vir. illust.*, p. 486. — Guillaume Duranti, *Speculum juris*, t. I, f° 34, n° 28. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 231-240.

⁴ *Incipit liber synodalis compositus per magistrum Petrum de Sampsono ad instantiam domini Raymundi, Dei gratia Nemausensis episcopi.* (*Catalogue de la Bibliothèque Nationale*, t. III, p. 118. — Victor Le Clerc, *ibid.*, t. XXI, p. 232).

xiii^e siècle ¹. Urbain V en donnera un exemplaire à la cathédrale d'Avignon, à la condition expresse de ne s'en jamais dessaisir ².

Un tel jurisconsulte se trouvait assurément en relations suivies avec Innocent IV, dont il devait exposer les constitutions dans ses *Distinctions* ou *Commentaires* sur les cinq livres des *Décrétales* ³; avec Clément IV, qui l'avait probablement désigné pour arrêter les statuts de son diocèse, puisqu'il était originaire de Saint-Gilles; avec Jean XXI qui avait professé la médecine à Montpellier; avec Nicolas III, qui se fit céder Bologne par Rodolphe de Habsbourg; avec Martin IV, un français, qui eut à combattre les Gibelins dans la capitale de la Romagne.

A l'influence évidente de Guillaume Durand et de Pierre de Sampson, ne faudrait-il pas ajouter celle de Simon de Gênes, chapelain du Pape, un médecin, qui avait parcouru la Grèce et l'Orient pour examiner sur place les plantes décrites par les Grecs et les Arabes ⁴, et dont le *Clavis sanctionis*, dictionnaire de botanique et de médecine, mérita d'être plusieurs fois imprimé ⁵. Où aurait-il pu faire ses études, sinon à

¹ Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 233.

² *Constitutions synodales de Nîmes*, in fine, Ms. d'Avignon. — Victor Le Clerc, *ibid.*, p. 235.

³ *Distinctiones*. (*Catalog. des Manusc. de la Biblioth. nat.*, t. III, pp. 533, 535, 537, 569). — Montfaucon, *Bibl. bibl.*, J, 1211, 1227, 1241. — Victor Le Clerc, *Pierre de Sampson et quatre canonistes*; *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 235, 236. — « Nous trouvons dans notre manuscrit 3992, après l'explication du grand commentaire, cette rubrique : *Incipiunt nove constitutiones primis libri* ». (*Ibid.*, p. 236). — « Le tarif des livres qu'on prêtait pour les études nous apprend ce qu'il en coûtait pour emprunter seulement cinq cahiers de l'ouvrage (*Disputationes Petri de Sansona, vel Sansonis* v vel vi quaterni, taxati sol. ii) et que dans les archives de Bologne, à l'année 1289, ce commentaire *Lectura Petri de Sansone* est regardé comme une propriété de quelque valeur par les étudiants et accepté comme un gage par leurs créanciers ». (Victor Le Clerc, *ibid.*, p. 237). — « Entre les plus célèbres disciples que Pierre de Sampson eut à Bologne, nous en remarquons un, dont les leçons sur le droit canonique ont été souvent confondues avec les siennes, sans qu'il soit très facile aujourd'hui de faire la part de tous deux; c'est l'abbé, surnommé l'ancien, *abbas antiquus*, qu'on ne désigne pas autrement et dont l'abbaye même passe pour inconnue. L'ancien a commenté, comme son maître, et à peu près dans les mêmes termes que les gloses qu'on lui attribue, les grandes décrétales et quelques autres constitutions postérieures ». (Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 236).

⁴ Victor Le Clerc, *Simon de Gênes, médecin*; *Hist. littéraire*, t. XXI, pp. 244, 248.

⁵ Tiraboschi, *Storia della Letterat. ital.*, 1772-1782, t. IV, p. 201. — « Combien la science n'aurait-elle pas fait de progrès, si ce voyage, le premier qu'on ait entrepris pendant le Moyen âge dans la seule vue d'étudier l'histoire naturelle, eut été fait par un homme doué d'un esprit observateur ». (Sprengel, *Hist. de la Médecine*, section 7, ch. 6, t. II, pp. 411, 412).

Montpellier, alors en relations constantes avec Gênes, et où les médecins cultivaient les sciences naturelles ?

Tout concourait ainsi à rendre favorable la Papauté à la ville des Guillems, qui avait d'autant plus de titres à être universitaire qu'elle faisait partie d'un fief pontifical.

Mais notre Église ne se contente pas de former et d'attirer les hommes remarquables, elle inspire même ceux qui vivent en dehors de son orbite, comme saint Raymond de Pennafort, troisième maître général de l'ordre des Frères-Prêcheurs (1238-1240), le rédacteur de leurs constitutions¹, l'émule de saint Thomas d'Aquin, le législateur de Majorque², l'auteur d'un traité de morale, appliqué au commerce³ et qui dut venir bien des fois par mer, tant à cause de l'Université, la principale des États de Jayme-le-Conquérant⁴, que de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs, qu'il avait contribué à fonder avec le languedocien saint Pierre Nolasque⁵; comme encore le franciscain Jean de Galles, le théologien, *arbor vitæ*, qui ne composa pas moins de vingt-deux ouvrages, passa pour avoir été le maître de Duns Scot, enseigna les sciences sacrées durant la seconde moitié du XIII^e siècle à Oxford et à Paris, l'un des cinq docteurs à qui furent soumis, en 1283, les ouvrages de Jean d'Olive, et qui déclare, au commencement d'un de ses meilleurs livres, l'avoir composé sur les instances de l'évêque de Maguelone⁶: *Breviloquium de virtutibus antiquorum philosophorum, quod venerabilis pater magister frater Johannes Wallensis compilavit ad honorem Dei et utilitatem ecclesiæ suæ sanctæ, ad instanciam domini episcopi Magalonensis*⁷.

¹ Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, pp. 255-287.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XII, p. 64.

³ Capmany, *Mém.*, t. I, partie II, p. 28. — De Tourtoulon, *Jacme-le-Conquérant*, liv. IV, ch. IV, t. II, p. 464.

⁴ « Montpellier, le centre enseignant le plus considérable, dépendait de la couronne aragonaise ». (De Tourtoulon, *Jacme-le-Conquérant*, liv. IV, ch. IV, t. II, p. 464).

⁵ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XI, p. 14, et ch. XII, p. 64.

⁶ Du Boulay, *Hist. Universit.*, t. III, pp. 537, 569. — Coxe, *Cat. cod. coll. orielens*, n° 34.

— Hauréau, *Jean de Galles, théologien*; *Hist. littéraire*, t. XXV, p. 177-200.

⁷ Manuscrits d'Oxford, Coxe, *Cod. coll. orielens*, n° 34. — B. Hauréau, *ibid.*, p. 182.

Quel était cet évêque s'intéressant ainsi aux philosophes de l'antiquité dont il voulait faire des apologistes ? Ou Bérenger de Fredol (1263-1296) ou Gaucelin de la Garde (1296-1305), puisque Jean de Galles était encore à Oxford en 1260 et qu'il mourut en 1303. Nous n'hésitons pas à croire qu'il s'agit du premier, car les Fredol formaient une dynastie de savants¹. Bien qu'imprimé au second rang des œuvres de l'illustre penseur, cet abrégé fut le premier en date, car la *Summa collationum* ou *Collationum ad omne genus hominum* y renvoie : *ut dictum est in Breviloquio de virtutibus*².

Avec le XIII^e siècle, apparaissent deux ordres religieux qui ne cesseront de se répandre en tout pays, de s'épanouir sans rien perdre de leur sève et de leur fécondité, les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs. Aussi grands par la science que par la vertu³, ils stupéfient le monde par leurs éclatants succès : *Totus mundus fere ex auditu stupebat*. Dès 1221⁴, à la mort de saint Dominique, les premiers possèdent, à eux seuls, soixante couvents ; au décès, en 1237, du bienheureux Jourdain de Saxe, son successeur, trois cent quarante, disséminés dans les diverses parties du monde, jusqu'en Asie ; en 1303, il y en aura cinq cent quatre-vingt-trois⁵.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XIII, p. 125. — « A la Bibliothèque nationale (Mss. latins, n° 3568, f° 146) existe une *Summa Pœnitentiæ edita a magistro Francisco, quondam cancellario parisiensi*, qu'on avait attribué au cardinal Bérenger de Fredol, mais qui est d'un autre et se trouve reproduite dans une foule de manuscrits ». (Hauréau, *François Caraccioli, chancelier de l'Église de Paris*; *Hist. littér.*, t. XXX, p. 414).

² *Summa*, liv. I, dist. 1, c. 3 et 4. — Hauréau, *ibid.* — Nous y lisons : *Composuit apud montem Pesulanum alias summas laudabiles super institutiones. (Thomæ diplovatii opus de presentia doctorum. Herangegeben von Dr Gustaw Pescatore ordenlichen professor der rechte an der Universitat Greosswald. Berlin verlay von B. L. Roger. 1890).*

³ Voir *Hist. des Études dans l'Ordre de saint François depuis sa fondation jusque vers la moitié du XIII^e siècle*, par le R. P. Hilarin, de Lucerne O. M., traduit de l'allemand par le R. P. Eusèbe, de Bar-le-Duc. L'auteur y rectifie bien des opinions erronées sur l'attitude de saint François en face de la science et sur la science elle-même dans l'Institut franciscain.

⁴ Echard, *Vitæ Fratrum*, p. 108. — Humbert, *Chron.*, édit. Reichert, p. 6. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux des Frères-Prêcheurs*, t. I, pp. 144.

⁵ Bernard Gui, *Notice sur l'Ordre en 1303*. — Quéatif et Echard, *Script.*, *Ord. Prædicator.*, I, ix, xv. — Douais, *Acta Capitul.*, I, p. 2, Mss. *Anal. Ordinis Dominicianus orbis descriptus*, de 1893 à 1902. — Mothon, *Le bienheureux Jourdain de Saxe*, p. 327. — Mortier, *ibid.*, p. 150.

Sous le seul généralat de Jean-le-Teutonique (1241-1252), ils donnent à l'Église trente-cinq évêques, neuf archevêques, un patriarche et un cardinal; sous Grégoire X (1271-1276), trente et un évêques; soit, en moins d'un demi-siècle, soixante-dix-sept pontifes ¹.

Cependant, loin de rechercher les dignités, ces religieux les redoutent comme des servitudes plutôt nuisibles à cette humilité que Boccasino, neuvième grand-maître général, avant d'être le pape Benoît XI, proclame la maîtresse des vertus, *magistra virtutum humilitas* ². Parlant d'un de ses frères qu'on désignait pour l'épiscopat, le bienheureux Jourdain de Saxe s'écrie: « J'aimerais mieux le voir dans un cercueil! » ³. Hugues de Saint-Cher, à qui on veut imposer la pourpre, ne cesse de répéter: « Saint Dominique n'a pas fondé un ordre d'évêques, mais de prêcheurs. Pierre ne lui a pas donné les clefs, mais un bâton d'apôtre; Paul le pallium, mais un livre » ⁴.

Si les Frères-Prêcheurs établissent tant de maisons, c'est qu'ils ne veulent demeurer étrangers à aucune œuvre; mais ce qui leur est propre, ce qui leur vaut de régner dans l'enseignement, c'est leur passion pour l'étude et la science: *Quis est qui noverit statum Fratrum Prædicatorum qui nesciat has utilitates provenisse et provenire eisdem ex studio litterarum. Ideo ordinis illius amatores solent ibidem promovendo zelare non modicum* ⁵.

¹ Bernard Gui, *Notice de l'Ordre en 1303*. — Quétit et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, t. I, ix, xv. — Douais, *Acta*, p. LIX. — C'est sans doute un parent de nos évêques, Pons de Montlaur, seigneur d'Aubenas et de Posquières, qui écrit, le 1^{er} octobre 1266, à l'ordre des Frères-Prêcheurs, au provincial, et par lui à toute la province, pour décider la fondation du couvent d'Aubenas. (Douais, *Acta capitulorum provincialium ordinis fratrum*, t. I, p. 112, note). — Dans son testament de 1272, il désigne pour exécuteur testamentaire le dominicain Roncon et fait deux legs en faveur de la maison de Montpellier et d'Aubenas. (Édouard André, *Bulletin histor. et philos. du Comité des travaux historiques*, année 1890, ap. Douais, *ibid.*, p. 114).

² *Litter. Encycl.*, p. 166, 1296, ap. Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 331.

³ Échard, *Vitæ Fratrum*, p. 143. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 390.

⁴ Ferrari, *De rebus Hung. prov.*, p. 101. — Sebast. de Olmedo, *Nova Chron. Ms. Arch. gener.*, f^o 19. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 391. — Voir la lettre du maître général Humbert de Romans à Albert-le-Grand pour le dissuader d'accepter le siège de Ratisbonne, dont il devait se démettre au bout de deux ans. (Pierre de Prusse, *Vita B. Alberti, doct. magn. Univers.* 1641). — Mortier, *ibid.*, p. 647.

⁵ Humbert de Romans, *De vit. reg.*, I, édit. Berthier, p. 435. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 544.

Avec Albert-le-Grand et saint Thoma d'Aquin, ils illuminent les monde des splendeurs de la philosophie et de la théologie; en posant les principes de la justice sociale, ils éclairent la religion des juristes, et, en Italie et en Espagne, à Valladolid et à Burgos, à Paris comme à Bologne, on constate l'étroite alliance des fils de saint Dominique avec les légistes. A Montpellier, c'est dans leur sacristie qu'on dépose le trésor de l'École de Droit: l'argent, le sceau, les archives¹; c'est dans leur chapelle que se rend la Faculté pour la célébration du dimanche, des fêtes et des services funèbres².

Le droit canonique intéresse et attire surtout les artiens ou artistes, ce qu'explique avec une charmante bonhomie le bienheureux Jourdain de Saxe: « On me demande, dit-il, pourquoi les artistes entrent plus nombreux dans l'ordre que les théologiens et les décrétistes. Les paysans, habitués à boire de l'eau, s'enivrent plus facilement avec le bon vin que les riches et les nobles qui, d'ordinaire, en boivent à satiété. Les artistes boivent, toute la semaine, l'eau claire d'Aristote et des autres philosophes: aussi, les dimanches et fêtes, ils écoutent avec avidité la parole du Christ et des saints, parole qui est pour eux comme un bon vin qui les enivre de l'Esprit de Dieu et ils se donnent eux-mêmes. Les théologiens, au contraire, et les décrétistes entendent, à tout instant, cette divine parole et ils font comme les sacristains qui, à force de passer devant l'autel, ne le saluent plus, lui tournent le dos, tandis que les étrangers à l'église font leurs plus dévotes révérences »³.

Le II^e concile de Latran, en 1139, avait assujéti tous les chapitres à la règle de saint Augustin⁴, loi simple, pratique, d'une largeur qui l'accommoda à tous les ordres, en ne retenant les chanoines dans aucun.

¹ Statuts de 1339. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 20, t. I, pp. 210-213.

² Germain, *Le Couvent des Dominicains*; *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. IV, p. 161.

³ Denifle, *Die constitutionem der Prediger ordens von Salere 1223*, ap. *Arch. fur Literatur und Kirchengeschichte*, I, p. 169 et passim. — RR. Balme, Paban et Collomb, *Acta capitulorum generalium*. — P. Reicherts, *Monumenta ordinis fratrum generalium*. — *Monumenta ordinis fratrum Prædicatorum historica*.

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. IV, p. 116.

Elle respectait l'autonomie et les usages de chaque congrégation, ce qui permit à saint Dominique, chanoine d'Osma, d'évangéliser le Languedoc et d'établir à Prouille le centre de sa mission et le berceau de sa communauté¹. Pour la mettre en état de lutter contre l'hérésie albigeoise, il lui suffit de développer la constitution de l'*Ordo clericorum*, et il lui maintient le costume blanc des Augustins qu'on n'aura dans la suite qu'à modifier légèrement².

Le père Lacordaire a fait ressortir l'excellence de cette constitution qui place l'autorité dans la communauté même, d'autant plus forte qu'elle est plus limitée et contrôlée; et, pour qu'elle soit respectée et aimée, il ne la veut définitive, qu'après l'épreuve ou d'un chapitre généralissime³ ou de trois chapitres généraux. Au premier, la loi est proposée, *per modum inchoationis*⁴; au second, approuvée; au troisième, confirmée. « Descendue d'en haut, l'autorité devait affermir tous les degrés de cette hiérarchie, pendant que l'élection, remontant de la base au faite, maintiendrait entre l'obéissance et le commandement l'esprit de fraternité », où « un respect sincère de l'autorité s'allie à quelque chose de franc et de naturel qui révèle, dès la première vue, le chrétien affranchi de la crainte par l'amour »⁵.

¹ Thomas de Cantimpré, *De apibus*, liv. III, c. v. — Douais, *Essai sur l'Organisation des Frères-Prêcheurs*, p. 146.

² *Chartularium Univ. Paris.*, nos 34, 35, 36, 38, 40, 42; t. I, pp. 93, 94, 95, 96, 97, 99. — « Les deux états de chanoine et de moine se sont répandus ensemble dans le monde comme s'étendent et s'entrelacent les rameaux joyeux de deux troncs, pareils en âge et en force; ils se sont acquis et partagé l'affection des peuples, comme deux frères jumeaux reposent sur le sein de leur unique mère ». (Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, 1895, p. 34). — Voir Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, pp. 30, 37.

³ *Nec prior nec magister, nec capitulum aliquid quod non sit generale potest facere constitutionem.* (*Acta capit.* I, pp. 20, 22. — Mortier, *ibid.*, t. I, pp. 30, 32, 281, 282).

⁴ Humbert, *Opp.*, II p. 19. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 283.

⁵ Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, pp. 143, 144. — « Du premier coup, au chapitre de 1220, Dominique établit que les définites seront élus librement par les Frères et auront tout pouvoir sur l'ordre. (Déposition de F. Ventura, Mammachi, p. 100, Append.). De cette manière l'autorité hiérarchique ne pouvait abuser de sa puissance; elle était tenue en respect par les définites choisis parmi les simples religieux. Malgré l'institution des Provinciaux, l'idée démocratique du saint fondateur persista puisqu'il fut décidé que sur trois chapitres généraux nécessaires à l'établissement d'une loi, deux seraient composés exclusivement de définites élus. (Const. de Saxe, *Ann. ord.*, 1896, p. 637). Sagesse admirable qui fait que la loi porte

Voués au travail, à l'instruction et à la prédication, les Frères-Prêcheurs n'appartiennent qu'à leur ordre; ils forment comme une ruche d'abeilles, toujours au service de l'Église¹. Ils ne cherchent qu'à s'instruire, parce que c'est leur vocation; qu'à édifier, parce que c'est leur vraie manière de faire la charité²: *Laudare, prædicare, benedicere*³.

On ne saurait les distraire de leur ministère ni par les occupations profanes, comme la pratique du droit ou de la médecine⁴, ni même par de trop longs exercices de piété⁵; et, de même que les malades, ceux qui étudient en sont dispensés, ainsi que du maigre les mardis, jeudis et dimanches⁶.

Dès 1216 à 1231, les Frères-Prêcheurs organisent leur système d'enseignement, qui servira de modèle aux Universités.

au front le double caractère de l'autorité et de la liberté. Elle est l'œuvre de tous. Supérieurs et inférieurs y apportent le concours de leurs lumières et l'appui de leurs volontés. L'ordre entier la crée et la promulgue. Les capitulaires ont tout droit sur la règle: ils peuvent modifier, ajouter, supprimer selon qu'ils le jugent opportun; ils sont les juges sans appel des supérieurs, même du maître général. (Déposition de F. Ventura, Mammachi, p. 100, Append., *Ann. ord.*, p. 637). Cette merveilleuse hiérarchie fut calquée par saint Dominique sur la hiérarchie même de l'Église. Un chef unique dans l'Église, toute autorité dans le pape sur l'Église, autorité régie par le pape, par les saints canons. Au-dessous du pape les évêques ayant une juridiction déterminée par les limites de leurs diocèses ». (Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, p. 481).

¹ Thomas de Cantimpré, *De apibus*, liv. XIII, c. v. — Douais, *Acta*, p. 146.

² *Sunt qui scire volunt ut ædificentur, et prudentia est.* (S. Bernard, *Serm. in cantica*. Serm. XXXVI, ap. Migne, *Patrol. lat.*, t. CLXXXIII, col. 963). — Douais, *ibid.*, p. 146. — « Cette idée que le travail scientifique, de même que le défrichement des forêts peut entrer comme une part principale dans la vocation et le but d'une corporation religieuse, l'ordre des Frères-Prêcheurs l'adopta et l'appliqua... Ce furent les Frères-Prêcheurs qui revendiquèrent avec le plus d'ardeur et le plus d'authenticité un droit dont le refus eut été un déni de justice ». (Douais, *ibid.*, p. 152).

³ Cantimpré, *De apibus*, p. 35. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 323.

⁴ Douais, *Acta*, *Introd.*, p. 617.

⁵ *Hæc omnes in ecclesia breviter et succincte taliter dicantur, ne fratres devotionem amittant et eorum studium minime impediatur.* (*Analecta ord.*, 1896, p. 683. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 587).

⁶ *Ad promotionem studii ordinamus hoc quod lectores non occupentur in officiis vel negociis per que a lectionibus retrahantur. Quod diligenter inquirant Priores provinciales de juvenibus aptis ad studium qui in brevi possint proficere, et eos in studio promoveant, ... quod lectores vadant ad scholas sicut ceteri fratres, quando commode poterunt...* (*Ordinaciones pro studio*. Chapitre de Valenciennes, 1259. Douais, *Acta*, I, p. 89. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, p. 565).

Petites écoles conventuelles pour les novices et, pour les études ou préliminaires, *studium artium*, *studium naturalium*.

Le *studium artium* comprend : grammaire, rhétorique, logique, celle-ci divisée, à la fin du XIII^e siècle, en logique ancienne, suivant les œuvres de Porphyre et quelques-unes d'Aristote ; logique nouvelle, avec les ouvrages du Stagyrite que n'avait pas connus Abélard¹.

Le *studium naturalium* embrasse la philosophie naturelle et morale, la métaphysique et l'éthique.

A la tête de chaque *studium* un prieur, ayant au-dessous de lui un docteur ou lecteur, un sous-directeur et un surveillant. Le prieur n'a pas à intervenir dans le *studium generale* et le *studium solemne*, véritables écoles normales sous la direction d'un régent qui, lui, a sous ses ordres un bachelier, un maître des étudiants, au besoin, des lecteurs ou professeurs ordinaires².

Le *studium theologicum* forme le couronnement de ce premier cycle. Mais le plein enseignement ne se donne que dans les cinq couvents, dotés d'une université, *studium generale* : Saint-Jacques de Paris, Montpellier, Bologne, Oxford, Cologne. Il y a, de plus, deux facultés de théologie, à Toulouse et à Oxford³. Seuls, les étudiants de Paris peuvent être qualifiés du titre de cette faculté⁴.

Si les petites écoles sont innombrables, ce sont les Frères-Prêcheurs qui prennent l'initiative d'ouvrir les grandes et de faire des cours publics, où clercs et laïques sont tenus d'assister, même les docteurs

¹ Thurot, *De l'Organisation de l'Enseignement dans l'Université de Paris*, p. 37. — *Ann. ord.* 1897, p. 175. — Douais, *Essai*, p. 62.

² Ordination du chapitre de Valenciennes, 1259. *In quolibet conventu ubi est lector, instituaturs aliquis frater qui diligenter repetat.* (*Acta Capit.*, I, p. 100). — *Debet procurare quod habeat aliquem sublectorem qui legat interdum.* (Humbert, *Opp.*, II, p. 236. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 346). — Douais, *Essai*, p. 127.

³ *Volumus quod studia generalia remaneant in conventibus Bononiensi, Coloniensi, Barchinonensi et Montispezzulano* (*Ann. Prædicat.*, p. 1950). — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 328.

⁴ Masetti, *Monumenta et antiquitates veteris disciplinæ Ord. Prædic.*, Romæ, 1864, t. I, p. 163. — Martène, *Thesaurus novus anecdotorum*, t. IV, Index aux mots *Studia solemnia* et *Studia generalia*. — Mortier, *ibid.*, t. II, p. 246.

en droit et les artistes, puisque nul ne peut être docteur s'il n'a suivi, pendant quatre ans, la direction d'un maître : *Nullus doctor fiat publicus nisi per IIII annos ad minus theologiam audierit* ¹.

Ils ne reçoivent que des enfants de quinze ans, mais il est loisible de les faire élever en dehors de la clôture. C'est ainsi que Brault de Bergerac compte parmi ses disciples saint Thomas d'Aquin qui, forcé par l'opposition de Guillaume de Saint-Amour de quitter Paris, vient dans le Midi, où il dirige les écoles de Toulouse et de Montpellier².

Les deux chapitres généraux de Montpellier exigent, le premier, en 1242, que tout profès ait une aptitude pour l'étude et des connaissances spéciales³; le second, en 1247, que les étudiants soient pourvus de *sommes* ou *histoires*⁴; le troisième, en 1264, que les visiteurs se rendent compte de l'importance et de la régularité des leçons données par les lecteurs, du nombre des disputes, du zèle et de l'assiduité des étudiants⁵. Le chapitre tenu à Narbonne, en 1250, avait fait exclure les novices trop jeunes ou insuffisants⁶.

Avant trois ans de noviciat, on ne peut être admis à la Faculté des Arts qui correspondait à nos classes d'humanités, de rhétorique et de philosophie⁷. Le *studium artium* en prend deux autres; le *studium*

¹ Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, I, 150. — Chapitre de Narbonne, 1250. — *Acta capitularia*, pp. XII et 39.

² *Ann. ord.*, p. 644.

³ *Caveant (piores) ne sine diligenti examinatione literature et morum recipiant fratres, cum non deceat talem ordinem inutilibus honorari.* (Bibl. mun. de Toulouse, Ms. 490 (I, 278) f° 28113. — Douais, *Essai*, p. 14).

⁴ *Conventus qui habet studentes sibi assignatos provideat eis statim in sententiis et hystoriis.* (Douais, *Acta*, p. IX, et 30).

⁵ « C'est, du moins, la pratique qui fut consacrée par le chapitre général de Venise en 1325 ». (Douais, *ibid.*, p. 58). — Les actes du chapitre général publiés par Martène (*Thesaurus*) s'arrêtent en 1316.

⁶ *Non recipiant novicios insufficientes in scientia et etate.* (Bibl. mun. de Toulouse, Ms. 490 (I, 273), f° 304). — A. Douais, *Acta*, p. XII et 12 et 50.

⁷ *Visitatores in suis visitacionibus diligenter inquirant quid et quantum lectores in anno legerunt, quociens disputaverunt, qualiter priores studium promoverunt et quomodo fratres studio intenderunt; et hoc priori provinciali et diffinitoribus referant a quibus si qui circa premissa negligentes fuerint gravius puniantur.* (*Acta capitul.*, p. 130. — Mortier, *ibid.*, t. II, ch. VII, p. 119. Cf. t. II, p. 547).

naturalium une troisième. A partir de 1237, le *studium theologiæ*¹ en exigera trois nouvelles, soit douze années, rien que pour les études préliminaires. Les sujets supérieurs se destinant à l'enseignement et à la prédication font encore trois années de *studium generale*. Dix-huit années pour une formation intellectuelle complète²!

En 1261, à Béziers, on arrête que chaque couvent doit faire parvenir à l'un des deux *studia solemnia* de Toulouse ou de Montpellier, un exemplaire de la *Bible* et des *Sentences*³. En 1261, est approuvé le manuel pour les novices de Jean de Verceil, sixième maître des Frères-Prêcheurs⁴. Mais, quand les autres maisons de la province n'envoient que deux étudiants aux facultés des arts, celles de Montpellier et de Toulouse peuvent en entretenir quatre. En revanche, elles n'admettent dans les écoles de théologie que les élèves ayant déjà fait deux années d'études⁵. En 1282, le seul chapitre de Carcassonne décidera d'en adresser douze à Montpellier⁶; celui de Perpignan, en 1284, huit⁷; celui de Condom, en 1285, six⁸; celui de Narbonne, en 1289, dix-neuf⁹.

Au chapitre général de 1316, seront dressés les règlements d'études. Mais chaque province conserve pour chaque branche d'enseignement, le libre choix des prieurs conventuels et des professeurs¹⁰.

En faisant du travail la condition de la vie monastique, saint Benoît n'avait pas distingué le labeur manuel, que pratiquaient les apôtres¹¹, du travail intellectuel, que saint Dominique érige en prescription essentielle

¹ Mortier, *Hist. des Frères-Prêcheurs*, t. I, p. 397.

² Douais, *Essai*, pp. 13, 17, 143, 144.

³ Douais, *Acta*, pp. xxiii et 83.

⁴ Douais, *Essai*, p. 14.

⁵ Chapitre provincial de Sisteron, p. 1270, *ibid.*, xxxii, p. 150. — Chapitre provincial de Toulouse, 1274, p. 186.

⁶ Douais, *Acta*, p. 259.

⁷ *Ibid.*, p. 276.

⁸ *Ibid.*, p. 287.

⁹ *Ibid.*, p. 324.

¹⁰ Martène, *Thesaurus anecdotorum*, t. II, col. 1959-1963.

¹¹ *Laboramus operantes manibus nostris*. (S. Paul, I, Corinth. c. IV, v. 12).

de sa règle¹, allant jusqu'à imposer pour toute fondation la présence d'un docteur d'Université². Lui-même n'est qualifié que du titre de maître, au sens, non de seigneur, *dominus*, mais de professeur, *magister*³. Pour les religieux de chœur, les chapitres de Montpellier, en 1247, de Paris, en 1248, de Trèves, en 1249, substituent au titre de chanoine celui de clerc, l'étude étant « la source féconde de tous les biens, à qui l'ordre doit son innombrable recrutement; la dévotion des peuples, sa sauvegarde contre le mal, la formation de l'homme intérieur. C'est elle qui dessille les yeux des indigents et leur montre en toute clarté la voie du devoir; qui, par la douceur de son caractère chasse du cœur des religieux l'ombre troublante de l'ennui, ce ver rongeur qui suce les forces vives de l'âme et les rend infécondes⁴ ».

C'est ainsi que les Frères-Prêcheurs sont les flambeaux de l'École en même temps que les voix les plus autorisées de la chaire sacrée. « Éclatante comme le son de la trompette, ainsi que dit Alexandre IV, leur parole retentit par toute la terre et résonne jusqu'aux extrémités du monde. Admirables de vertu, magnifiques de piété, ils brillent au firmament de l'Église comme des astres étincelants »⁵.

Matthieu Paris, ancien élève de l'Université de Paris et l'un des compagnons de saint Dominique, avait réuni une communauté de

¹ *Analecta* ad ann. 1896, p. 643. — *Notandum quod licet omnibus religiosus expediat libenter legere, tamen fratribus Prædicatoribus magis incumbit.* (Humbert de Romans, t. I, p. 433, édit. Berthier). — *Prædicatores vero plus oportet studio vacare quam alios religiosos.* (Expositio reg. B. Augustini, Bibl. Mss. de Toulouse, Ms 417 (2302), f° 151. C. D). — Douais, *Essai sur l'Organisation des Études chez les Frères-Prêcheurs*, t. I, p. 4. — De 1239 à 1312, il y eut dans la province de Provence quatorze prieurs très distingués, même éminents. « Bernard Gui a écrit de chacun de ces religieux une notice qui n'est que l'éloge de leur sainteté, de leur caractère, de leur éloquence. Le progrès journalier, l'état florissant et toujours croissant de la province sous leur administration suffisent à leur gloire, sans compter que Gérard de Frachet, Bernard Latreille, Bernard Gérard de Montauban, Pierre de Barrèges, Bérenger Nodier font bonne figure parmi les auteurs estimés du temps et que Bernard de Jusex fut élu peu après Maître de l'ordre. (Douais, *Acta capitulorum*, Introd., p. xxiv).

² *Conventus citra numerum duodenarium et sine licentia generalis capituli et sine priore a « doctore » non mittatur.* (Ann. Ord., p. 642).

³ *Acta capitul.*, t. I, p. 36. — Mortier, *ibid.*, p. 54.

⁴ Humbert, *Opp.*, II, pp. 27, 30. — Mortier, *ibid.*, p. 67.

⁵ *Bull. Ord.*, I, p. 398. B. Coelestis ille agricola, 23 mars 1257. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, Avant-propos, t. I, p. 1.

Frères-Prêcheurs dans la capitale de la France. Le 6 août 1218, Jean de Barastre, doyen de Saint-Quentin et chapelain de Philippe-Auguste, l'installe sur la montagne Sainte-Geneviève¹, en plein quartier latin, entre l'École actuelle de médecine et le boulevard Saint-Michel, à l'hospice Saint-Jacques, jusqu'alors affecté aux pauvres étrangers, désormais le couvent des Jacobins. Dès 1221, la propriété en est abandonnée aux Frères-Prêcheurs² et, sur les instances d'Honorius III, l'Université renonce aux droits qu'elle aurait pu revendiquer³, à la condition qu'on associe, dans les prières pour les morts, la mémoire des anciens maîtres à celle des Pères. L'éloquence des religieux⁴, particulièrement de maître Jourdain de Saxe, à la parole « exquise de simplicité et de grâce malicieuse »⁵, attire bientôt une telle affluence que, pour recevoir la foule des auditeurs, on doit reculer les murs, agrandir et multiplier les logements, ce qui ne dispense pas d'ailleurs la communauté, pendant ces travaux, de l'assiduité au cours de l'Université⁶.

¹ Sur Jean de Barastre, voir Colliette, *Mém. pour servir à l'Histoire ecclesiastique, civile et militaire de la province de Vermandois*, t. II, pp. 577 et suiv. — Chapotin, *Hist. des Dominicains de la Province de France*, p. 4. — Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, p. 94, note. — *Acta S. S. Aug.*, I, p. 545. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, pp. 27, 29, 91. — « Dès 1219, Innocent IV autorisait les Dominicains à célébrer les offices de la maison de Saint-Jacques ». (Bulle *Vestris postulationibus*. Viterbe, décembre 1219. Denifle, *ibid.*, n° 344, t. I, p. 93).

² *Chron. Ord.*, édit. Reicherts, p. 6. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 226.

³ *Nos Universitas magistrorum et scholarium Parisiensium quicquid juris habemus vel habuimus in loco Sancti Jacobi qui est coram ecclesia Sancti Stephani in exitu civitatis Parisiensis, fratri Mattheo priori suisque fratribus ordinis Predicatorum, et ipsi ordin. sponte et libere conferimus et donamus... Quod locum ipsum teneant a nostra Universitate tanquam a domina et patrona, ipsi nos recolligunt nostrosque successores in participationem generalem et perpetuam omnium orationum et beneficiorum suorum tanquam confratres suos... Insuper singulis annis in crastino festivitatis beati Nicholai missam solemnem in majori altari, presente conventu, pro vivis magistris et scholaribus. Necnon et conservatione studii Parisiensis, in crastino vero purificationis beate Mariæ virginis cum eadem solempnitate missam pro illis qui de Universitate nostra decesserint, celebrabunt.* (Denifle, *ibid.*, 1221, t. I, n° 42, 43, pp. 99, 100).

⁴ Mortier, *ibid.*, t. I, p. 226.

⁵ Echard et Quétif, *Script. ord. Præd.*, I, pp. 15, 16, 90. — *Acta S. S. Aug.* I, p. 638, n° 29. — Denifle, *ibid.*, t. I, pp. 94 note et 101. — Jourdain de Saxe, *Opp.* Préface. — Mortier, *ibid.*

⁶ Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. II, p. 687, et t. III, p. 135. — *Hist. occidentalis*, c. VII, *De statu civitatis parisiensis*. — Denifle, *ibid.*, n° 247, t. I, p. 279.

Pour les sciences sacrées, droit canonique et Écriture sainte, l'Église ne reconnaît en fait que l'autorité de l'Université de Paris¹, où accourent les étudiants du monde entier, avec laquelle l'ordre des Frères-Prêcheurs avait entretenu dès leurs débuts les plus étroites relations.

Cet ordre n'est qu'une milice; le religieux un chevalier du Christ, ainsi que le disait, en 1281, à son lit de mort, Pierre Bonhomme, profès d'Alais, sous-prieur de Montpellier².

La science et la sainteté développent la charité. C'est ainsi qu'un chapitre de l'ordre charge la maison de Montpellier, à cause de l'École de Médecine assurément, d'entretenir vingt-quatre convers allemands, italiens, espagnols, polonais ou français, spécialement pour l'étude de la pharmacie³.

En 1290, l'Université de Toulouse se plaindra de ne posséder aucun des grands-maîtres et en réclamera au moins un pour quelque-une de ses chaires⁴. A Montpellier, au contraire, s'épanouit la fleur de l'ordre qui, en 1309, y compte cinquante-huit frères⁵.

Du XIII^e au XV^e siècle aussi s'y tiennent les six chapitres généraux, de 1247, 1265, 1271, 1281, 1291, 1306, contre deux seulement à Toulouse, en 1258 et 1304; et rien qu'au XIII^e siècle, dix chapitres provinciaux, en 1240, 1242, 1252, 1255, 1265, 1271, 1278, 1283, 1294, contre six à Toulouse, en 1239, 1249, 1256, 1258, 1262, 1274⁶.

¹ Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, Préface.

² *Hodie quinquaginta anni sunt completi, quod ego fui ordinatus et factus miles Christi.* (B. Gui, Bibl. mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273) f° 44 B (Douais, *Essai*, p. 12).

³ *Essai sur l'histoire du couvent de Montpellier de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, manuscrit anonyme d'un religieux de ce couvent, ap. Arch. départ. de l'Hérault, fonds des Dominicains de Montpellier, carton I, sac 1. Cf. De Grefeuille, *Hist. de Montpellier*, t. II, p. 281. — En signalant le fait dans notre chapitre xxv (t. III, p. 382), nous regrettons que M. Germain n'ait pas indiqué la référence. Or, nous l'avons trouvée dans Germain même, non dans l'*Histoire de la Commune*, mais dans sa monographie sur le couvent des Dominicains. (*Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. IV, p. 162). — *Arch. de la Ville de Montpellier*, t. I, n° 3092.

⁴ *Littera rescriptiva ad universitatem studii Tholozani.* (*Acta capitulorum*, p. 344. — Cf. Douais, *Essai*, p. 148).

⁵ Arch. mun. de Montpellier, arm. F, cass. VII, n° 77.

⁶ Martène, *Thesaurus novus anecdotorum*, passim. — Trois autres chapitres se tiendront à Montpellier en 1350, 1400 et 1456. (Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, 323).

Ces chiffres suffisent à prouver la prépondérance de nos Écoles qui sont moins des écoles professionnelles ouvrant l'accès à certaines carrières, que des centres de haute culture intellectuelle, où l'on enseigne les arts, la philosophie, l'exégèse, l'histoire, la théologie¹ et les langues étrangères, que les Dominicains contribuent puissamment à répandre et à populariser².

Le chapitre de Montpellier, en 1247, ordonne aux Provinciaux d'aviser les évêques de leur province respective de se conformer aux pratiques de l'ordre, notamment pour les vêtements, les chaussures et tout ce qui n'est pas contraire à la dignité épiscopale. Les prélats y contrevenant doivent être privés du concours des Frères, leurs compagnons³.

L'action et l'influence des Frères-Prêcheurs règnent surtout dans le diocèse de Maguelone, point de départ de la mission de saint Dominique

¹ Douais, *Essai*, p. 142. — « Outre la Bible, source de toute sagesse, Porphyre, Gilbert de la Porée, Boèce, Aristote surtout, Albert-le-Grand, Pierre Lombard, Pierre de Tarentaise, saint Thomas d'Aquin, de préférence à tout autre, voilà les principaux auteurs de la substance desquels les étudiants nourrissaient leur esprit. On ne saurait reprocher aux Frères-Prêcheurs d'avoir donné aux lettres profanes et aux sciences une place secondaire seulement ». (Douais, *ibid.*).

² « Au 2^e chapitre généralissime tenu au couvent de Saint-Jacques de Paris, en 1236, il fut décidé que les Frères des couvents limitrophes auraient l'obligation d'apprendre la langue de leurs voisins ». (*Acta capit.*, I, p. 6, et Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, p. 250). — Le frère Philippe, prieur de Terre-Sainte, écrivait à Grégoire IX : « Voyant que la porte s'ouvre si large pour la dilatation de la foi évangélique, nous nous sommes appliqués à l'étude des langues. Chaque couvent a son école spéciale : c'est un travail nouveau ajouté aux travaux anciens. Déjà, par la grâce de Dieu, nos frères parlent de nouvelles langues et prêchent surtout en arabe, qui est la langue la plus commune parmi ces peuples ». (Lettre de Frère Philippe, prieur de Terre-Sainte, à Grégoire IX. — Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, t. I, p. 104. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 381).

³ Mortier, *ibid.*, t. I, p. 395. — « Au chapitre de Montpellier, en 1247, dans la nombreuse assistance qui entourait les Frères de respect et de sympathie se trouvait la sœur de Guy Fulco, depuis pape sous le nom de Clément IV. Quand elle résidait dans son château de Tarascon, elle donnait gracieusement l'hospitalité aux Frères voyageurs. Tous connaissaient Marie de Tarascon, *Hospita Fratrum*... Elle se trouvait à Montpellier, le jour de la Pentecôte. Les Pères, réunis en chœur, allaient commencer la grande solennité de tierce, quand la pieuse femme, prosternée, supplia Dieu de répandre sur eux l'Esprit-Saint. Et voici qu'au moment où le chœur entonnait le *Veni Creator*, elle vit une flamme immense descendre du ciel et envelopper les Frères jusqu'à la fin de l'hymne... Trois jours de suite, aux complies, Marie de Tarascon eut cette vision. Elle n'en parla ni à sa sœur ni aux Frères. Mais, peu de jours après, saisie par une maladie grave, et sentant sa fin approcher, elle révéla le divin secret à son frère d'abord, — Clément IV, — à sa sœur, au prieur d'Arles et à trois autres frères. Elle mourut peu après ». (Mortier, *ibid.*, t. I, pp. 389, 390).

en Languedoc¹. Dès 1220, ils fondent à Montpellier, à l'emplacement où a été construit le magnifique aqueduc, entre l'ancienne et la nouvelle avenue de Celleneuve, leur troisième monastère, le plus beau de Provence et qui vaut au prieur le troisième rang dans les chapitres provinciaux². L'évêque Bernard de Mèze bénit la chapelle en 1225³, et telle sera l'importance de ce couvent, à triple cloître, qu'il pourra héberger, sans même qu'aucun religieux soit tenu d'abandonner sa cellule, les rois de France, en 1340 et 1351⁴, celui de Navarre, en 1418⁵.

En 1247, Innocent IV nomme, évêque du diocèse, le frère-prêcheur Raynier, dit le Lombard, homme de valeur dont il reste deux ouvrages inédits : *Speculum adversus hæreses* et *Dictionarium variæ eruditionis*⁷. C'est lui qu'une fausse légende prétendait avoir été empoisonné par le chapitre avec une hostie consacrée⁶.

Une nouvelle étude du Cartulaire et du Bullaire nous permet d'ajouter encore à notre démonstration des inductions tirées des bulles d'Innocent IV et d'Alexandre IV. Sous Jean de Montlaur II, prédécesseur de Raynier. En effet, évêque et chapitre avaient été unanimes à demander des modifications aux statuts, s'en remettant d'avance à l'arbitrage de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Béziers⁸.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. VIII, t. 330.

² Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, I, p. 2. — Le premier couvent avait été celui de Toulouse, en 1206 ; le second de Limoges, en 1217.

³ Voir ci-dessus, *ibid.*, t. II, ch. XVIII, p. 450.

⁴ *Ibid.*, t. I, ch. XI, p. 16.

⁵ Bien qu'on ne dise pas où logea Philippe-le-Bel, on doit supposer qu'il dût descendre où devait descendre son successeur.

⁶ Altamara, *Bibl. Dom.*, p. 13. — Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, t. I, pp. 121, 122. — Ciaconius, *Vit. pontif. et card.*, t. II, col. 94. — Daunou, *Notice sur divers auteurs ; Hist. littéraire*, t. XVIII, p. 528.

⁷ Voir ci-dessus, *ibid.*, t. II, ch. XII, pp. 84-92.

⁸ *Alexander... dum olim in ecclesia Magal mensi sacrista vice officio fungereris, felicis memorie Innocentio pape predecessori nostro intimare curasti quod inter bone memorie Jo. episcopum predecessorem tuum et quosdam ejusdem ecclesie canonicos et parte una...* (ici reproduction intégrale de la bulle d'Innocent IV). *Quia igitur idem predecessor (Raynerius) in premissis, ut accepimus, non processit, nos presentium tibi auctoritate mandamus atque committimus, ut in hiis auctoritate nostra procedas juxta predictarum ipsius predecessoris nostri continentiam litterarum.* (Bulle d'Alexandre IV, 15 février 1256. Bullaire, n° XIII, f° 7 v°)

L'épiscopat de Raynier n'ayant duré que dix-huit mois, de 1247 à 1249, aucune ne put être réalisée. Comment donc le prélat se serait-il attiré la haine et la vengeance des chanoines pour des changements qu'il n'avait pas accomplis ? Et si la communauté eût été complice de sa mort, lui aurait-elle précisément donné pour successeur le sacriste Pierre de Conques, le plus ardent à réclamer une réforme qu'il devait, du reste, faire aboutir¹. Comment aucune bulle ne ferait-elle même pas allusion au crime sacrilège ?

A sa mort, il légua aux Dominicains de Montpellier ses livres, ses ornements et tout ce qu'il possédait avant son épiscopat ; mais, la pauvreté absolue étant de règle, on ne peut en faire la délivrance qu'après en avoir reçu un ordre du Pape, qui est adressé, le 11 février 1249, au prévôt et au sacristain de la communauté². Il en sera de même pour la bibliothèque laissée par Jean de Verceil, élu maître général, à la maison de cette ville³.

Au XIII^e siècle, l'engouement pour les grades qui fait affluer les élèves dans toutes les Écoles oblige à les réglementer. Sont seuls admis à étudier les sciences supérieures : théologie, droit, médecine, les licenciés

et 3 r^o. — Cartulaire, reg. F, f^o CXLI. — Cf. Rouquette, *Revue historique du diocèse de Montpellier*, t. I, pp. 381-384, 413-417.

¹ *Innocentius, servus servorum Dei, venerabili fratri episcopo... Sua nobis dilectus filius Petrus de Conchis, sacrista Magalonensis, petitione monstravit, quod olim bene memorie inter episcopum Magalonensem, predecessorem tuum, et quosdam ejusdem ecclesie canonicos ex parte una, et alios ecclesie predictae canonicos super diversis articulis questione suborta, venerabilis frater noster Avenionensis episcopus, tunc in partibus illis Apostolice Sedis legatus, cujus voluntati super ecclesia ipsa reformanda totaliter pars utraque juramento prestituto se submitit, ordinationem quamdam super statu ipsius ecclesie statuit observandam.* (Bulle d'Innocent IV, 6 juillet 1248, ap. Bullaire, f^o 1 r^o. — Cartulaire, reg. B, f^o CCXXXVIII).

² Potthast, *Regesta Pontif.*, n^o 4365.

³ Mothon, *Vite del B. Giovanis de Vercelli*, p. 54. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, ch. VII, p. 80. — Voir sur la rigueur avec laquelle on observait la pauvreté (*Ibid.*, p. 33). — Le chapitre de Paris, en 1269, « ordonne aux prieurs et aux prédicateurs qui ne peuvent se rendre aux chapitres qu'à cheval ou en voiture de rester chez eux ». (*Id.*, *ibid.*). Il est ordonné aux Frères dont l'élévation épiscopale est acceptée de laisser aux couvents dont ils étaient fils leurs livres et les biens provenant de l'ordre, sous peine, s'ils recevaient la consécration avant cette cession, d'être déclarés suspens ». (*Bull. Ord. B. Providentia laudabilis*, 9 juin 1268. — Mortier, *ibid.*, t. II, p. 61).

ès arts passés par l'École des bonnes lettres et des nobles exercices, comme diront les Sorboniens, *litteraturæ mollioris et artium optimarum*¹.

Les écoles d'artistes, s'il s'en trouvait, en dehors des couvents, remontaient assurément en deça du XI^e siècle, avant les facultés d'enseignement supérieur. Il en existait dans tous les cloîtres, près de chaque cathédrale, des abbayes et des moindres prieurés². A Montpellier toutefois, elles ne constituent une faculté ou université véritable de maîtres et élèves, *magistrorum vel scolarium universitas*, que sous l'évêque de Maguelone, Jean de Montlaur II. Le 27 mars 1242, il en promulgue les statuts calqués sur ceux que le cardinal Conrad avait donnés, en 1220, pour la médecine.

En s'adressant aux maîtres et aux étudiants en grammaire et en logique ou philosophie, le prélat établit bien les deux degrés des Humanités, et, pour en favoriser le développement, il les réglemente, en ayant soin de consulter les docteurs et leurs disciples, *de consensu et consilio universitatis tam magistrorum quam discipulorum*³.

Et, d'abord, tout régent ou lecteur doit passer un examen préalable devant un jury de régents, que préside l'évêque ou son délégué, qui confère la licence. Sont dispensés de cette épreuve, pourvu qu'ils en fassent la demande préalable au prélat, les candidats qui l'auraient déjà subie à Paris⁴.

¹ Héméré, *Sorbonæ origines, disciplinâ viri illustres*. Bibl. nat., Mss. lat. 5493, VII. Cf. XIII. — Gréard, *Mes Adieux à la vieille Sorbonne*, p. 54. — Ch.-V. Langlois, *Les Universités au Moyen âge*, ap. *Mélanges d'Histoire*, p. 30.

² Devic, *Chronologia episcoporum Carcass.*, p. 74.

³ *Cum et plantare sacrum studium et plantatum fovere modis omnibus debeamus, numquam hoc melius exequimur, quam cum nutrire ea que recta sunt et corrigere que profectum studii et scolastice discipline impediunt, auctoritate nostra curamus... De communi consensu et consilio universitatis tam doctorum quam discipulorum in prefatis apud Montempessulanum artibus studentium, ordinamus.* (Règlements dressés pour la Faculté des arts, Montpellier, 27 mars 1242, *Cartulaire de l'Université*, t. I, n° 6, p. 190).

⁴ *Ut nullus in villa Montispessulani vel Montispessulaneti in grammaticis vel dyalecticis regat, nisi prius examinatus fuerit et approbatus a Magalonensi episcopo, vel ab aliquo ab eo ad hoc specialiter constituto, et quibusdam regentium bona fide sibi adjunctis, juxta arbitrium sue discretionis, et nisi licentiatu fuerit ab eodem.* (*Ibid.*).

Le candidat admis à lire, c'est-à-dire à professer, jure, sur l'Évangile, fidélité et dévouement à l'évêque de Maguelone et au bayle de Montpellier¹. A moins que la cérémonie ne s'accomplisse dans la salle des cours, il fait ses débuts, conformément à l'usage des Universités, *in locis ubi est studium generale* : à Montpellier, à Sainte-Foy, l'église des arts, comme Notre-Dame de la médecine et Saint-Firmin du droit. Tous les maîtres sont invités à rehausser de leur présence la séance d'inauguration².

Suppression des cours les jours de fêtes religieuses ; obligation pour les maîtres et élèves de participer aux funérailles de l'un d'eux et de mettre au service de l'Église et de l'Université leurs conseils et leur dévouement³. Interdiction aux uns et aux autres de tenter, par machination, prières, corruption, rancune ou haine quelconque, de prendre les maisons des autres ou de les louer lorsqu'elles sont occupées ; aux maîtres, d'attirer les disciples d'un collègue à qui seraient dus des honoraires⁴ ; obligation aux ecclésiastiques et aux réguliers de n'assister aux assemblées ou aux débuts solennels, de n'entrer même aux écoles sans la tonsure et le costume de l'ordre⁵ ; droit de préséance réservé à

¹ *Quicumque examinatus fuerit juret super sancta Dei Evangelia se fore fidelem et obedientem Magalonensi episcopo et curie nostre de Montepessulaneto.* (Règlement de 1242. Cartulaire de l'Université, n° 6, t. I, p. 190).

² *Incipientes incipiant in ecclesia Sancte Fidis, sita in Montepessulaneto vel in aliquibus scolis, ut consuetum est in locis ubi est studium generale. Quod quilibet magister, ad inceptions si vocatus fuerit ab insipiente, accedere et interesse inceptiōi teneatur* (Ibid.).

³ *Ob sanctorum Patrum reverentiam, quod nullus magister legat ordinarie in diebus sollempnibus quos indicit Magalonensis ecclesia esse communiter celebrandos, quod quilibet magister veniat et scolares suos ad veniendum maneat et inducat ad exsequias mortuorum magistrorum sive scolarium, si ab aliquo magistro vel ab officiali nostro super hoc, per se vel alio, ejus nomine, moneatur. Quod quicumque vocabitur a Magalonensi episcopo vel ab officiali ejus pro aliquo negotio Magalonensis ecclesie, vel pro aliquo generali et communi negotio totius studii hujus ville, veniat sine mora et consilium fideliter, secundum bonam suam conscientiam, impendere teneatur.* (Ibid.).

⁴ *Quod nullus magister sive scholaris in hiis studens Facultatibus aliqua machinatione subtrahat alii magistro vel scolari, prece vel pretio, rancore vel odio, domum quam jam conduxit, vel, si in ea permaneat, conducere jam præsumat... Quod nullus magistrorum, ... sibi alliciat scolarem alterius magistri, nec etiam in scolis suis scolarem aliquam recipiat ad doctrinam, qui alicui magistro super salario fuerit obligatus.* (Ibid.).

⁵ *Quod nullus magister vel scholaris, inter magistros vel scolares, alicubi in conventibus, inceptions vel in scolis recipiatur, nisi tonsuram deferat clericalem, dum tamen beneficium*

l'âge; la faculté de fixer les vacances et les discussions sera plus tard reconnue au doyen¹; telles sont les principales dispositions de la charte signée par le prélat, à Montpellier, à la Salle-l'Evêque, contresignée par neuf témoins, chanoines prieurs, le bayle et l'official de l'évêque, et, en tête de tous, le doyen et le recteur de l'Université; ce qui prouve l'existence et le fonctionnement de l'École, antérieurement aux statuts organiques².

A Montpellier, nous l'avons vu, avaient été ouvertes les deux plus anciennes Écoles de médecine et de droit. Quant aux lettres et aux sciences, nulle part, avant le XIII^e siècle, elles ne formèrent un corps d'enseignement. Nous ne rencontrons, même pour la première fois, le titre de Faculté des arts qu'en 1259, dans une bulle d'Honorius III, et pour la fondation, à Paris, d'un couvent de Jacobins³. Il n'y aura

ecclesiasticum fuerit assecutus vel in sacris ordinibus fuerit constitutus; similiter, ne aliquis regularis, nisi habitum deferat regularem juxta ritum sue professionis. (Règlement de 1242. Cartulaire de l'Université de Montpellier, n° 6, t. I, p. 190).

¹ *Debitus honor exhibeatur antiquioribus magistris, in sedibus et in incessu, ut in alios antecedit reverentie scolastice exhibitione, quem labor prolixior docendi fecit anteire. Quod magister qui Decanus appellabitur denuntiari faciat aliis quibus diebus et quantum fuerit a lectionibus et disputationibus cessandum, ut quando et quantum ipse cessaverit et alii cessent nisi familiaris necessitas, ut puta infirmitas, eum compulerit ad cessandum.* (Ibid.). — *Nonnulli siquidem scolares Universitatis predictæ, qui ad eandem de diversis mundi partibus conveniunt... scandalum plurimorum, memoratum studium subvertere dampnabiliter satagentes; conventicula secreta similiter et congregationes frequenter faciunt, ... Armaque contra inhibitionem nostram, noctuque, atque die publice vel occulte, portare præsumunt, domos invadunt aliorum et Universitatem ipsam provocant ad discensionem et rixam, ... scolares contra scolares insurgunt, seseque et domos quas inhabitant agrediuntur hostiliter et debellant.* (Mandement de l'Évêque de Maguelone, 2 avril 1320, Cartulaire de l'Université, n° 38, t. I, p. 246). — *Nullus in predicto studio audeat vestes omnes emere cujus canna constet ultra xxv solidos usualis monete; neque aliquis, nisi Rector vel Doctor esset, vel de genere regum, ducum, principum vel comitum, deferre in dicto Studio folraturas audeat variorum; hoc salvo quod quicumque nobiles, socios tenentes, vel alii etiam dignitates in ecclesiis cathedralibus vel collegiatis obtinentes, seu licentiati, in capuciis tantum, et non in aliis vestibus, predictorum variorum possint folraturas deferre.* (Statuts de 1339, cap. IV, Cartulaire de l'Université, t. I, p. 296).

² *Magistro Bertrando Volcas, decano germano rectore, dicte universitatis. Raymundo de Ulmo, bajulo et officiali predicti domini episcopi.* (Règlement pour la Faculté des arts de 1242; Cartul. de l'Université, t. I, p. 190).

³ *Jam anno 1213 modus licentiæ docendi a cancellario donandæ distincte pro unaquaque facultatum statuitur... quattuor utique nondum utebantur nomine facultatis. Quod nomen primo in actis Universitatis Parisiensis anno 1219 occurrit, hoc est in epistolis Honorius III;*

une Faculté de théologie à l'Université de Montpellier qu'en 1422, par la raison bien simple qu'il y en avait déjà une chez les Frères-Prêcheurs.

Les *artes liberales*, suivant la qualification de Pythagore, accréditée par Cassiodore, Martinus et Capella dans les Écoles du Moyen âge, comprenaient le trivium ou humanités : grammaire, rhétorique, dialectique ou philosophie ; le quadrivium ou sciences exactes : arithmétique et géographie, musique et astronomie.

Dans sa bulle de 1254, Innocent IV exige des professeurs de droit et des avocats aspirant aux prébendes ou honneurs ecclésiastiques, même aux moindres bénéfices, un certificat de capacité de la Faculté des arts, déclarant les dignitaires, qui contreviendraient à cette salutaire disposition, privés de tout bénéfice et, en cas de récidive, déchus de toute prélatrice¹. C'est ainsi qu'en Angleterre, Grossetête, évêque de Lincoln (1235-1253), à ce titre chancelier de l'Université d'Oxford, sur les conseils de Girard Cambrice et de Roger Bacon, écarte des sièges épiscopaux les prélats qui s'imaginaient y être prédestinés par leurs offices temporels²; et, en 1274, au lendemain de la mort de saint Thomas d'Aquin, ce sont les procureurs et autres maîtres régents dans les arts qui témoignent aux maîtres et Provinciaux des Prêcheurs, réunis en chapitre général, à Lyon, les pleurs et les regrets de l'Université de Paris³.

ut quivis in ea, de qua licentiam obtinuit, regere facultate » libere possit; « in omni facultate » silet Parisius vox doctrine » et sic etiam in posterioribus documentis; sed nullum aliam quam » disciplinæ » sensum hic agnoscere possis. Non multo post eandem vocem pro consortio magistrorum cujusdam disciplinæ usurpatam invenimus; primum in Statuto Artistarum de modo legendi anno 1255. Sine dubio tamen jam longe antea facultates constitutæ erant. (Denifle, Chartul. Univers., t. I, p. x).

¹ *Ut nullus decetero secularium legum professor seu advocatus, quocunque in legum facultate singularis gaudeat præminentie privilegio speciali, ad ecclesiasticas dignitates, personatus, prebendas, seu etiam minora beneficia assumatur, nisi in aliis liberalibus disciplinis sit expertus, et vita et moribus commendatus existat. (Bulle d'Innocent IV, 27 avril 1254, Denifle, ibid., n° 235, p. 262).*

² Roger Bacon, *Opus Tertium*, cap. x, xxii, xxiii, xxv. — *Statuit universitas Oxoniensis quod nullus in eadem Universitate incipiat in theologia nisi prius rexerit in artibus in aliqua Universitate. (Statuts de mars 1252, ap. Monumenta academica, Rerum Britannicarum scriptores. 1868, p. 25). — Voir Digard, Bibliothèque de l'École des Chartes, t. LI, p. 409.*

³ *Venerabilibus in Christo patribus, magistro et provincialibus Ordinis fratrum Predicatorum ac universis fratribus, congregatis in Capitulo generali Lugduni, rector Universitatis*

En 1259, au chapitre général de Valenciennes, Humbert de Romans charge Bonhomme et Florent, régents de Saint-Jacques, Albert-le-Grand, de Cologne, Thomas d'Aquin et Pierre de Tarentaise, de Paris, de rédiger un règlement d'études¹, vraie charte des Écoles dominicaines, qui oblige chaque province à posséder au moins un *studium artium*, un plus grand nombre, si c'est possible, afin que les esprits d'une plus vigoureuse trempe puissent s'élever d'autant plus haut dans les sphères de la spéculation, qu'ils se sentiront mieux retenus contre toute chute par les liens de la logique et de la science sacrée².

Au milieu du XIII^e siècle, le *studium generale* de Montpellier est tenu par Frère Nicolas qui devait aller ensuite à Toulouse, professer quinze ans à Limoges et mourir à Narbonne en 1279³.

Parisiensis et procuratores ceterique magistri Parisius actu regentes in artibus. Singul tuoso clamore totius ecclesie universale dispendium necnon et Parisiensis studii manifestam desolationem lacrimabiliter deplangimus. (Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, I, n° 447, p. 504).

¹ Quétif et Échard, *Script. ord. Præd.*, t. I, p. 139. — Denifle, *ibid.*, t. I, p. 386. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, p. 563. — *Littera rescriptiva ad Universitatem studii Tholosani, que cum instantia litterarum et nunciorum solempnium et multipliciam obligatione pecieret magistrum in theologia sibi dari.* (Bibl. mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273), f° 356 B, f° 257 A, Ms 488 (II, 91), f° 51. — Douais, *Essai*, pp. 148, 149, 163).

² « Lecteur de rhétorique et de logique, ancienne et nouvelle, lecteur de philosophie naturelle, lecteur de la Bible, lecteur des Sentences, sous-lecteur, puis lecteur de théologie, d'abord dans un humble couvent, puis dans un couvent considérable, plus tard au *studium solemne* ou *studium generale*, auprès du chapitre d'une église-cathédrale ou même dans une Université, le religieux devenait progressivement un homme de haut mérite; et je ne m'étonne pas qu'en un sens la fonction de lecteur fut jugée plus que celle de prieur... Le lecteur était comme un flambeau allumé sur une hauteur; sa lumière éclairait au loin. Le couvent où il enseignait disait sa présence, même pendant les trois mois ordinaires des vacances. Effectivement, les leçons terminées, il ne pouvait point quitter le couvent auquel il avait été attaché et dont il était une colonne fondamentale. (Bibl. mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273), f° 349 B). A Paris on dressa soigneusement la liste des lecteurs qui régèrent les écoles (Quesnay, *Massilienses annales*, p. 336, Marseille, 1657), et les actes des chapitres provinciaux de la première province de Provence et de la province de Toulouse n'omirent jamais, après 1250, de relever les noms des lecteurs pour chaque couvent ». (Douais, *ibid.*, pp. 35, 36, V. p. 92).

³ *Vir suavis moribus et optime litteratus... Multis annis rexit et tenuit studium generale in Montepessulano ac studium Tholosanum solempniter et honorabiliter utrobique, et in Burdegalis. In conventu vero Lemovicensi legit et docuit plus quam xv annis. Tandem legens canonicis in sede cathedrali ecclesie Narbonensis, in cathedra more doctoris sedens, et cum mirabili fervore et devocione exponens illud (Eccl. XXIII, 17): Quasi cedrus exaltata sum in Libano et cetera, de sapientia increata et de natura humana in Christo et de Virgine Beata, dulciter et quasi imperceptibiliter, cunctis instantibus sibi, feliciter in Domino obdormivit, feria VI^a ante Ascensionem Domini, de mane, que fuit III^o non. maii, anno Domini M^o.CC^o.LXXIX.*

En 1258, Henri de Gand, Henricus de Munda ou Mudenus, — Heinrich von der Made dans le cartulaire de Flandre, — élève d'Albert-le-Grand et ami de l'Ange de l'École, qui voit dans la théologie la science universelle, s'illustre dans les études bibliques et est un des fondateurs de la Sorbonne. Proclamé à Paris *doctor solemnus*, âme du concile de Montpellier comme de tous ceux de l'époque¹, il a été assimilé par Bossuet à Gerson et à d'Ailli.

Roméo de Livia, prieur de la maison de Lyon, provincial en 1232, prieur à Bordeaux, en 1255, mort à Carcassonne, en 1261, habite tour à tour Montpellier, Narbonne et Toulouse. On lui doit une règle, *Regula honestatis vitæ monachi*, et un traité de l'amour du Christ, *Liber prosæ et metro... de timendo et amando domino Jesu Christo, per themata et capitula distinctus, verbis mellifluis exemplisque consolatoris plenus*².

Au chapitre général de Montpellier, en 1264, les visiteurs sont chargés de se rendre compte de l'importance et de la régularité des leçons et des disputes, du zèle des prieurs et de l'assiduité des étudiants, tenus enfin de sévir contre la négligence³.

En 1266, le chapitre provincial de Limoges nomme professeur en second de théologie à Montpellier, Bernard de Trilia, une des gloires de la ville de Nîmes⁴, « tout imbu du doux nectare de la doctrine de

(Bernard Gui, *Priores in conventu Lemovicenci*. — Bibl. mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273) f° 130 B, f° 131 A. — Douais, *Essai*, p. 33). — Notons que Toulouse ne possédait qu'un simple *studium*, *studium solemne*.

¹ François Huet, *Recherches historiques et critiques sur la vie, les écrits et la doctrine de Henri de Gand*, in-8°, 1838, Bibl. belge, p. 380. — Bossuet, *Oraison funèbre de Messire Cornet, grand-maître du collège de Navarre* (*Scriptor. eccl.; Hist. littéraire*, t. II, p. 326. — F. Lajard, *ibid.*, pp. 144, 203).

² Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, liv. I, pp. 161, 162. — Daunou, *Hist. littéraire*, t. XIX, p. 419.

³ *Visitatores in suis visitacionibus diligenter inquirant quid et quantum lectores in anno legerunt, quociens disputaverunt, qualiter priores et Studium promoverunt, et quomodo fratres studio intenderunt, et hoc provinciali et diffinitoribus referant a quibus si qui circa premissa negligentes fuerint gravius puniantur.* (*Acta cap.*, I, p. 130. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 119).

⁴ Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. I, p. 393. — Germain, *Hist. de l'Église de Nîmes*, t. I, p. 355. *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 63. — Bibl. mun. de Toulouse, Ms. 490 (I, 273), f° 301 A. — Douais, *Essai*, p. 409. — Voir Mallet, *Hist. du Couvent de Saint-Jacques de Paris*, p. 403.

son maître saint Thomas » et qui, en sus de ses sermons, compose douze commentaires des saintes Écritures et des dissertations théologiques et philosophiques¹.

Jean de Verceil, sixième général de l'ordre, de 1264 à 1283, né au commencement du XIII^e siècle, se perfectionne à Paris dans l'étude des sciences sacrées. Maître en droit romain, il y enseigne le droit canonique², mais transporte bientôt sa chaire à Verceil même. Fasciné par le talent et la sainteté du bienheureux Jourdain de Saxe, successeur de saint Dominique dans le gouvernement de l'ordre, il s'était formé à la maison de Bologne, fondée, en 1218, par quatre compagnons du patriarche³, dont Michel d'Uzès. Elle était alors illustrée par l'éloquence de Réginald, maître de l'Université de Paris⁴, le bâton de ses frères parce qu'il en était le plus solide appui ; et le souffle sacré de ce prédicateur faisait bouillonner la cité : *tota fervebat Bononia*⁵.

C'est à Bologne qu'avait été inhumé le corps de saint Dominique ; mais, par suite de l'agrandissement du cimetière, la sépulture provisoire demeurait en plein air. Sur l'ordre de Grégoire IX, le bienheureux Jourdain de Saxe fait la translation du corps dans la chapelle conventuelle ; Jean de Verceil, devenu provincial de Lombardie, tient à lui ériger un mausolée, et son idée est prise à cœur par le chapitre de Montpellier qui invite frères et prieurs à recueillir des ressources, afin que, faute d'argent, l'œuvre ne reste pas en souffrance ; il confie

¹ Bernard Guidonis, *Catalogus*, Ms, n° 5486, p. 60 ; 6486, p. 118. — Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædic.*, t. I, p. 432, col. 1. — F. Lajard, *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 129, 141. — Douais, *Essai*, pp. 109 et 124.

² Quétif et Échard, *Scriptores ordinum Prædicatorum*, t. I, pp. 210, 211, 212.

³ *Sextus magister ordinis successor Fr. Humberti, Fr. Joannes de Vercellis provinciæ Lombardiæ, qui reuerat Parisius, in jure canonico.* (Bernard Gui, ap. Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 4). — « Au XIII^e siècle, Uzès a encore donné à l'ordre de saint Dominique Robert d'Uzès qui a laissé plusieurs épîtres et un opuscule sur le glorieux martyr des onze mille vierges de Cologne. Il se fit une certaine notoriété par son zèle pour le progrès des études : *Patribus vestris dedi spiritum scientiæ quam non conferam a vobis si humiliantes cognoveritis, quia ego dominus scientiarum sum* ». (Quétif et Échard, *ibid.*, t. I, pp. 363-368). — *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 500-502.

⁴ Doinel, *Notice sur le décanat du B. Réginald* ; *Hist. de l'Orléanais*, t. XVIII, 1884, p. 47.

— Mortier, *ibid.*, t. I, p. 99.

⁵ Mortier, *ibid.*, t. II, pp. 46, 52.

l'exécution du monument, terminé en 1231, au grand artiste, Nicolas de Pise, qui exécutera, trente ans plus tard, dans cette ville, la célèbre chaire du baptistère¹.

Successivement prieur de Bologne et provincial de Lombardie, il assiste à divers chapitres généraux, à côté d'Albert-le-Grand, de saint Thomas d'Aquin et de Pierre de Tarentaise. Élu maître général de l'ordre par le chapitre de Paris, il parcourt l'Europe, malgré sa claudication, toujours à pied comme saint Dominique², quêtant sur sa route, inspectant toutes les maisons, justement sévère pour les communautés qui négligent les rigueurs de la règle³.

Ami de saint Louis, Jean de Verceil reçoit de lui une épine de la

¹ Jourdain de Saxe, *Opp.*, p. 48. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 49.

² « Il tint vingt chapitres généraux. Entre celui de Paris, en 1264, où il fut élu, et celui de Montpellier, en 1283, où il mourut, il y a des écarts de route immenses dont les points extrêmes sont l'Angleterre, la Hongrie, l'Allemagne et l'Italie. Pendant les dix premières années de sa vie, il va de Paris à Montpellier, puis à Trèves, puis à Bologne, à Viterbe, — c'est la plus courte étape; — il revient à Paris, puis à Milan, à Montpellier, à Florence et enfin se hasarde jusqu'à Bade. Du fond de la Hongrie, il revient à Lyon, en 1274, deux fois en Italie, Bologne et Pise, — puis il passe à Bordeaux. Paris le revoit en 1279; il va à Oxford, à Florence, pousse jusqu'à Vienne et va finir ses interminables pérégrinations à Montpellier en 1283, lieu où il les avait commencées vingt ans avant ». (Mortier, *ibid.*, t. II, p. 30).

³ Il se présente un jour dans un couvent avec un seul religieux, sollicitant l'hospitalité pour deux frères lombards: « Qu'ils entrent, dit le prieur et qu'on les place au dernier rang du réfectoire. » Comme on sert le poisson, il entend le prieur s'écrier: *Non habemus piscem pro Lombardis*. Les compagnons qu'il a laissés dehors frappent à la porte. « Qui êtes-vous, demanda le frère portier? » — « Nous sommes avec le maître général, ce père assez âgé qui avait un bâton à la main. » Hahurissement de la communauté. Jean de Verceil découvert fait sonner pour le chapitre et prend pour texte de son discours la phrase du prieur: *Non habemus piscem pro Lombardis*. (Jacques de Soest, *Chron. ord. Præd.*, lib. 99, p. 452. — *Arch. Ord.*, Ms. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, pp. 31, 32). — A noter, sous Jean de Verceil, l'insistance du chapitre à exiger des frères un vote annuel sur les Provinciaux. On voulait connaître l'opinion des religieux faisant partie des chapitres provinciaux sur l'administration de leur supérieur. Était-il digne ou non de garder sa charge? (*Acta*, cap. I, pp. 143 et 169. Chap. de Viterbe, en 1279). Le vote devait avoir toute la garantie du secret pour sauvegarder toute sa liberté. De cette manière, tous les ans, les inférieurs donnaient leur avis sur leurs supérieurs. Si quelqu'un d'entre eux était jugé indigne ou incapable, l'autorité suprême ne pouvait l'ignorer. Ce procédé démocratique est tout à fait conforme à l'esprit de la législation dominicaine qui ordonne la correction de tous les supérieurs à tous les degrés, afin que nul n'échappe à la responsabilité de ses actes. Par contre, chaque religieux avait la responsabilité de son vote, car il était signé ». (*Acta*, cap. I, 174. Ch. de Lyon, 1274, p. 181. Ch. de Bologne, p. 184, et de Pise 1276, p. 191. Ch. de Bordeaux, 1277. — Mortier, *ibid.*, t. II, pp. 43, 45).

sainte couronne en échange d'un doigt de saint Dominique¹, et après les massacres d'Antioche, quand l'appel du Pape fait écho, sous les voûtes de la Sainte-Chapelle, aux soupirs des victimes², c'est Jean de Verceil qui est chargé de désigner les prédicateurs de la croisade. En attendant le départ de l'armée, les Frères-Prêcheurs qui doivent l'accompagner vont résider Montpellier³. Saint Louis s'embarque à Aiguesmortes le 1^{er} juillet 1270 ; mais, arrivé à Carthage le 17 mai, il meurt de la peste, à Tunis, le 25 août suivant⁴.

Philippe-le-Hardi et Charles d'Anjou ramènent le corps en Europe et s'arrêtent à Bologne, où Jean de Verceil le reçoit et le fait entreposer dans l'église de Saint-Dominique⁵.

Au chapitre général des Provinciaux, réunis à Montpellier le 24 mai 1271, se rencontrent, sous la présidence de Jean de Verceil, Pierre de Tarentaise, l'émule de saint Thomas d'Aquin à l'École Saint-Jacques à Paris et canonisé, Frère Robert l'Anglais, « grand-maître en théologie, futur archevêque de Cantorbéry et cardinal, le bienheureux Albert-le-Grand que son âge, — il avait soixante-dix ans —, avait obligé à se démettre de l'évêché de Ratisbonne, pour se livrer avec plus de liberté à l'étude, Pierre de Conflans, maître en théologie de la province de France, provincial de Grèce, plus tard archevêque de Corinthe, Jacques de Voragine, provincial de Gênes, l'auteur de cette légende dorée qui manque assurément de critique, mais est le poème sacré des siècles de foi que les sculpteurs ont traduit en style lapidaire, les imagiers et les miniaturistes enluminé, et où se retrouvent, avec l'hagiographe et la caractéristique des saints, la liturgie et le symbolisme des fêtes et des

¹ Quétif et Échard, *Script. ord. prædic.*, t. I, pp. 210, 211, 212.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XIII, p. 162.

³ Quétif et Échard, *Vitæ Fratrum*, p. 265. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. III, p. 597.

⁴ « Quant li bons roys ot enseignié son monsignour Phelippe, demanda les sacrements de sainte Esglize, et les ot en saine pensée et en droit entendement... Après se fist li sains roys couchier en un lit couvert de cendres, et mist ses mains sur sa poitrine, et en regardant vers le ciel rendi a nostre Créateur son esperit, en celle hore meismes que li Fiz Dieu morut pour le salut du monde en la croiz. (Jean Sire de Joinville, *Hist. de saint Louis*, CXLVI, édit. Natalis de Wailly, MDCCLVIII, p. 266).

⁵ Mortier, *ibid.*, pp. 75, 76.

cérémonies, les mœurs et les coutumes, le génie et les arts du Moyen âge ; livre essentiellement populaire, cent fois réimprimé, qui fit les délices et l'édification de nos pères, l'un des monuments les plus anciens et les plus vivants de cette grande époque ¹ !

Devant cette assemblée, une des plus augustes qui se soient jamais rencontrées, lecture est faite de la lettre du nouveau roi « à ses frères chers dans le Christ, le maître de l'ordre des Frères-Prêcheurs, les définiteurs du chapitre général, tous les prieurs et frères du même ordre, réunis à Montpellier ». Il épanche sa douleur filiale de la perte d'un père « dont la vie innocente resplendissait comme un soleil parmi les étoiles du firmament, dont la mémoire est douce comme un parfum, la réputation grande comme l'Univers, qui prenait la croix avec ferveur et marchait avec puissance contre les barbares, ennemis du Christ ». A ces deuils, s'ajoutaient ceux de son frère, Jean comte de Nevers, de son beau-frère Thibaut, roi de Navarre, de sa femme Isabelle, reine de France, de sa sœur Isabelle, reine de Naples. « O vous tous, ajoutait-il avec l'accent de Jérémie, ô vous tous, mes très chers, vous qui passez par la voie étroite de la pauvreté, comme des pèlerins, dans cette vallée de misères, arrêtez-vous, et voyez s'il est une douleur pareille à la nôtre » ².

¹ Anno Domini 1271, in festo Pentecostes, celebratum est Quinquagesimum capitulum generale apud Montempessulanum sub magistro Johannes de Vercellensi : In quo quidem Petrus de Vercellensi : In quo quidem multi fuerunt viri præclari, Frater Petrus de Tarentasia, postmodum archiepiscopus Lugdunensis, deinde cardinalis, episcopus Ostiensis, ultimo papa Innocentius quintus ; frater Robertus Anglicus prior Provincialis Angliæ, magnus magister in theologia, postmodum Cantuariensis archiepiscopus, demum cardinalis Romanæ Ecclesiæ ; frater Albertus magnus Teutonicus, summus philosophicus, quondam episcopus Ratisbonensis ; frater Petrus de Conseto magister in theologia, postmodum archiepiscopus Corinthiensis. (Tægio, Chron. ampliss., Ms, Arch. ordin., ap. Mortier, Hist. des Maîtres généraux, t. II, p. 76). — Cf. Léopold Delisle, Notice sur les manuscrits de Bernard Gui, ap. Notices et Manuscrits, t. XXVI, 2^e partie, p. 374.

² O vos omnes, qui transitis per viam, karissimi, qui per arctam semitam paupertatis inceditis in hac valle, miserie peregrinantes, attendite et videte, si est dolor nostro dolori similes aut equalis, qui amaritudine valde nos replevit Omnipotens... Nuper inclite recordacionis præclarissimus dominus et genitor noster Ludovicus Francorum rex illustrissimus, cujus nitidioris vite claritas velut solis splendor inter sidera præfulgebat singulariter inter omnes, cujus memoria suaviter redolet, cujus fama circumquaque diffusa per orbem audientes

Le chapitre, ému à ces accents, hésite à ordonner des prières pour le roi Louis IX, parce que, devant le décret de l'Église, qui ne le canonisera qu'en 1277, il ne peut admettre qu'il ne soit déjà un bienheureux. Ce n'est donc pas au nécrologe, comme pour les autres fils de France, c'est au calendrier des saints que les Pères de Montpellier, introduisent sa fête dans la liturgie dominicaine, inscrivant son nom à la date de sa mort, au lendemain de la Saint-Barthélémy¹.

Cependant les dissensions des princes chrétiens et la rivalité des ordres militaires permettaient à l'Islamisme de se relever. Pour conjurer le péril, Nicolas III nomme, le 5 mai 1278, patriarche de Jérusalem, Jean de Verceil, « dont la science juridique, la dignité de vie et le caractère pacifique, l'honnêteté de mœurs, la sagesse dans les conseils, la prudence éprouvée, la sincère piété sont une garantie de bonne administration »².

Conseiller de Clément IV, le pape de Saint-Gilles, et de Grégoire X qui avait pu l'apprécier au concile de Lyon, de Jean XXI, de Nicolas III et de Martin IV qui ne cessent de recourir à ses lumières, Jean de Verceil remplit les fonctions de légat; à ce titre, il prévient la guerre entre les rois de France et de Castille, où le droit séculaire de succession avait été violé au profit de don Sanche, fils puiné d'Alphonse X, et au détriment de l'aîné, Ferdinand de la Cerda, petit-fils de saint Louis. C'est encore lui qui est chargé de négocier la paix entre les républiques, toujours rivales, de Gênes, de Pise et de Venise. Son humilité lui fait néanmoins décliner la nouvelle dignité, au plus grand déplaisir du Pape

delectat pariter et loquentes. (Litterat. Encycl., p. 80, n° 21, édit. Reicherts, ap. Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 77, Cf. p. 317).

¹ *Et ponatur in kalendario in crastino S. Bartholomei sic: Eadem die obiit Ludovicus illustrissimus rex Francorum, et hoc pronuncietur quando kalende legantur in conventu.* (*Acta capit.*, t. I, p. 161. — Mortier, *ibid.*, t. II, p. 80). — Chapitre de Metz 1298, de Paris 1306. — *Acta SS. Aug.*, pp. 532, 533, 540. — Joinville, *Hist. de saint Louis*, édit. Natalis de Wailly, p. 408, n° 76 et suiv. — Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. XX, pp. 41-44.

² *In te, de quo Nobis litteralis scientia, vita laudabilis, conversatio placida, morum honestas, profunditas consilii, discretionis maturitas, et probata religio, quæ in ipsius ecclesiæ Jerosolimitanæ Pastore opportuna fore præmisimus, pollicentur noster animus requievit.* (Bull. inéd., I, 12^{va}, n° 5. Arch. Ord., 15 avril 1278. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 154).

qui le lui reproche vertement ¹. Pour faire accepter son refus, il doit recourir à de hautes influences et promettre de revenir sur sa démission du magistère suprême des Frères-Prêcheurs ².

Chargé de cette direction, Jean de Verceil poursuit ses pérégrinations. Des bords du Danube qu'il avait gagné, à son retour d'Angleterre, il convoque un chapitre général à Montpellier, et il vient, à travers l'Allemagne, l'ouvrir le 6 juin 1283. Il l'entretient surtout des novices, que l'on ne devrait ni recevoir avant l'âge, ni instruire des arts, tant qu'ils n'auraient pas fait leur instruction religieuse ³.

Après la cession capitulaire, Jean de Verceil épanche son cœur dans une encyclique suprême à tous ses frères. Il insiste sur le respect de la règle et la pratique du silence « dont l'observation a presque disparu » ⁴. Octogénaire et n'écoulant que son zèle, il s'achemine encore vers Bologne pour tenir le prochain chapitre, lorsqu'il est obligé de s'arrêter dans une abbaye cistercienne ⁵. Là, pressentant sa fin prochaine, il exprime le désir d'être transporté dans la maison de Montpellier, plus importante alors que celle de Toulouse, et où il rend son âme à Dieu le 13 novembre 1283 ⁶. L'éclat de ses funérailles, la multiplicité des services célébrés successivement par les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs,

¹ Bull. Ord., I, pp. 560, 561. *Litterarum tuarum*, 1^{er} octobre 1278. Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 156.

² Fontana, O. P. S. *Thecto Domin.*, p. 45. — *Quod videns, Summus Pontifex declaravit quod per illud « Olim » non intendebat ipsum absolvere ab officio magisterii.* (Ptolémée de Lucques, *Hist. eccl.*, lib. XXIII, cap. xxvii. — Mortier, *ibid.*, p. 158).

³ *Admonemus et volumus quod priores circa instructionem et informacionem fratrum juvenum, eciam post ipsorum professionem, diligentem curam adhibeant, ne eos exponant discursibus, nec ad artes addiscendas eos exponant; nisi prius in divino officio instructi fuerint et in religione et in observanciis regularibus informati.* (*Acta capit.*, I, p. 123. Ch. de Montpellier 1283. — Mortier, *ibid.*, t. II, p. 167).

⁴ *Litterat. Encycl.*, édit. Reicherts, pp. 126-129. — Mortier, *ibid.*

⁵ *Nunquam in itinere nisi actualem haberet infirmitatem aliquod animale ascendere voluit, in nullo parcens corpori suo.* (Fr. Thomas Caccia, *Chron. brevis Magistrorum generalium*, lib. 00, p. 15, Ms. Arch. ord. — Mortier, *ibid.*, t. II, p. 166). — *Ne quis prior infra terminos sue predictionis equitet, vel tribuat alicui licentiam equitandi, nisi forte alicujus necessitatis articulo requirente. Extra vero predicationem suam nec equitet, nec etiam licenciam conferat equitandi nisi de mea licencia speciali.* (Douais, *Acta*, p. 271).

⁶ Mothon, *Vita del B. Giovanni de Vercelli.* — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, p. 168.

par les Augustins, les Carmes et le clergé séculier, témoignent de son prestige et de sa sainteté, justement louée par Salanhac et Bernard Gui¹. Son corps, enterré dans la chapelle conventuelle, à gauche du maître-autel², y sera vénéré jusqu'au sac et à la démolition du monastère par les calvinistes, en 1562³. S'il ne reste plus trace du monastère, l'Eglise, elle, n'oublie jamais ses serviteurs. Aussi le procès en canonisation, repris sur les instances de Fr. Maur Kaiser, postulateur général pour le maître général Fruhwirth, s'est terminé, le 1^{er} septembre 1903, par une sentence affirmative de la Congrégation des Rites, ratifiée le 7 du même mois par Pie X⁴.

Saint Antonin classe le couvent de Montpellier le premier de Provence⁵. Bernard Gui ayant conservé la liste des vingt-quatre prieurs de l'origine, en 1220, à la division en deux de la province de Provence, en 1302, nous voyons que tous furent des hommes de valeur, et huit élus provinciaux⁶:

Raymond de Fauga de Miremont devient archevêque de Toulouse⁷.

Pons de Saint-Gilles, « ami de saint Louis et du pape Clément IV, est l'un des religieux les plus distingués de son époque », où précisément

¹ Fleury, *Hist. eccl.*, liv. LXXXVIII, n° 19, t. XVIII, édit. in-12°, p. 284. — Daunou, *Hist. littéraire*, t. XIX, p. 583.

² *Præfuit autem in magisterio quasi annis viginti et multos labores decumbens, in conventu Montispessulani diem clausit extremum pridie kalendas decembris anno Domini 1233.* (Bernard Gui, *Catal. Mag. Ord.* — Quétif et Échard, I, p. 210. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux* t. II, p. 168).

³ *Cum fratres super funus vigiliis defunctorum solemniter decantassent, venit conventus fratrum minorum et fecerunt similiter. Post hos venit conventus heremitarum idem facientes, deinde venerunt fratres ordinis Carmelitarum, qui et ipsi simile fecerunt, ultimo venit chorus secularium clericorum idem facientes et a seculo non est auditum ut pro prelato aliquo tam solennes exequie celebrate sint; sepultus est autem in ecclesia fratrum ad levam altaris majoris in sepulcro honorabili.* (Tægio, *Chron. ampliss.*, p. 109. Arch. Ms ord. — Mortier, *ibid.*, p. 169). — Pierre Gouet, *Mém. du Couvent de Montpellier conservé aux archives de l'Ordre*, lib. XI, p. 285.

⁴ Décret de béatification ou d'approbation du culte du bienheureux Jean de Verceil. Voir Mlle Marguerite de Waresquiel, *Vie du bienheureux Jean de Verceil*, Lethielleux, édit.

⁵ Bernard Gui, *Fundatio conventus Montispessulani*, f° 252 B et 253 A. Bibl. mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273). — Douais, *Essai*, p. 224.

⁶ *Acta capitulorum provincialium*, 86, IV.

⁷ *Gallia christiana*, t. I, col. 20 et suiv.

brillent les flambeaux de l'ordre monastique, et son *ordinatio de studiis* marque une date dans l'histoire littéraire ¹.

Géraud de Frachet « chéri de Dieu et des hommes, prédicateur plein de charme, *prædicator admodum graciosus* » ², écrit les *Vitæ fratrum* et en prépare les futures en faisant décider par le chapitre tenu à Montpellier, en 1252, d'envoyer au provincial le récit des morts édifiantes.

Bérenger Nodier, *apparencie valde pulchre*, d'une éloquence suave, prédicateur général, — ce qui lui donne accès dans toutes les chaires, — a pour sous-lecteur au *Studium generale* Bernard Latreille, que Bernard Gui déclare « un docteur fameux, profondément versé dans la doctrine de saint Thomas et dans la connaissance des lettres sacrées » ³. Il meurt à Montpellier, où il est enterré dans l'église devant l'autel même de saint Dominique.

Jean Vigouroux, l'émule des principaux sujets de la seconde génération ⁴, prédicateur général en 1264 ⁵, quatre fois prieur, en 1270, 1281, 1289 et 1293 ⁶; personnalité la plus marquante, déléguée en Angleterre avec de Merillon pour enquêter sur les religieux qui avaient cru pouvoir amoindrir Thomas d'Aquin ⁷; meurt à Montpellier en 1305 ⁸.

Bernard Géraud de Montauban, que Bernard Gui qualifie de *justus judex* ⁹, installe à Montpellier le premier prieuré de Prouillanes et ne préside pas moins de douze chapitres généraux.

¹ Douais, *Essai*, p. xxxi.

² Douais, *ibid.*

³ Germain, *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, t. IV, p. 162.

⁴ Douais, *Essai*, p. 93.

⁵ *Acta*, f° 299, 13.

⁶ Bernard Gui, *Fundatio conventus Montispessulani*, *ibid.*, f° 252 B; f° 253 A.

⁷ *Acta*, Introduction, p. XLVIII.

⁸ Bernard Gui, *ibid.*, f° 338 A. — Voir, d'après les actes des chapitres provinciaux, la liste des vingt-cinq lecteurs et sous-lecteurs qui professèrent à Montpellier de 1249 à 1301. (Bibl. mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273). — Douais, *Essai*, App. XI, pp. 224, 225).

⁹ Sur Raymond de Merillon, voir Bibl. mun. de Toulouse, f° 305. — Voir *Notice de Victor Le Clerc; Hist. littéraire*, t. XX, pp. 252-266. — « Pour nous résumer et conclure », dirons-nous avec M. Poujol, à qui nous empruntons la plupart de ces citations : « si Pons de Saint-Gilles est le saint, Géraud de Frachet le savant et pieux biographe, Bérenger Nodier le docteur illustre de l'Université de Paris, Jean Vigouroux l'administrateur et le conciliateur par excellence, Jean de Genestet et Rodolphe l'Ancien les visiteurs consciencieux et aimés, Raymond

Jean de Ginestet et Rodolphe l'Ancien, comme visiteurs, s'imposent par leur scrupule de la règle.

Bernard de Tornz, *vir Deo plenus*, préfère à toutes les dignités les livres auxquels on ne peut l'arracher.

A Montpellier, où les Frères-Prêcheurs ont, dès 1268, un *studium generale*¹, professent encore la plupart des maîtres de l'époque : Élie Brunetti, natif de Bergerac, au diocèse de Périgueux, député en Écosse, qui revient à Montpellier après 1275²; au chapitre général de 1271, Étienne de Salanhac, religieux éminent qui a laissé plusieurs ouvrages sur son ordre³; à celui de 1274, Raymond de Merillon, que ses brillantes aptitudes font désigner pour l'enseignement et la prédication, dont les œuvres ont une telle célébrité de son vivant qu'elles sont traduites même en grec⁴; de 1278 à 1281, Guillaume Bernard de

de Corsavin, Jean Bérenger et Géraud Pailhès se présentent à nous comme des types de ces professeurs passionnés pour la science qui ne se lassent pas d'être tantôt maîtres et tantôt étudiants, bien dignes membres d'un ordre qui inscrit sur son blason ce mot passionnant pour les intelligences : *Veritas*, la vérité ». (Poujol, *Dominicains et Dominicaines de Montpellier*, ap. *Mélanges de littérature et d'histoire publiés à l'occasion du Jubilé épiscopal de Mgr. de Cabrières*, t. I, pp. 543-549). — *Revue des Questions historiques*, t. LXXIV, p. 603. « Un couvent de Dominicains était avant tout une école de prédication et de sainteté; et celui de Montpellier ne s'est pas, sous ce rapport, écarté de la règle générale; témoins les hommes éminents par leurs lumières et leurs vertus, qui en sont sortis; témoin, entre autres, ce Bernard de la Treille que Bernard Gui appelle un docteur fameux, profondément versé dans la doctrine de saint Thomas et dans la connaissance des lettres sacrées » (Quétif et Échard, *Script. ord. Prædicat.*, I, 432. — Cf. Martène et Durand, *Vet. Script.*, VI, 426); témoin également ces héroïques religieux loués par l'annaliste Bzovius, et dont le plus célèbre est Guillaume Arnaud, l'un des premiers inquisiteurs, chassé de Toulouse par les habitants courroucés contre son ministère, il fut massacré par les Albigeois dans l'insurrection d'Avignonnet, le 29 mai 1242, avec divers de ses collègues : un des massacreurs se vanta de lui avoir coupé la langue avant de l'égorger. (Percin, *Monument. Convent. Tholos. Fratr. Prædicat.*, p. 202 et sq. Cf. Bolland., *Acta S. S. maii*, VII, 480 sq. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 431; Preuves, 112). — Germain, *Le Couvent des Dominicains*, p. 462 et suiv.

¹ *Acta capitulorum provincialium*. Biblioth., mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273), f° 297 A.

² *De viris illustribus qui floruerunt in conventu S. Jac.* Paris. — *De viris illustribus seu de monumentis ord. Prædicat.* — Daunou, *Hist. littéraire*, t. XIX, pp. 404.

³ Quétif et Échard, *ibid.*, t. I, pp. 445, 430. — Félix Lajard, *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 39, 43. — « C'est à lui que revient la pensée du *De quatuor quibus ordinem Prædicatorum Deus insignivit*, ouvrage substantiel et curieux, repris et complété plus tard par Bernard Gui » (Douais, *Acta capit.*, p. xxxvi).

⁴ Quétif et Échard, *ibid.*, pp. 381-434. — Valbonnais, *Mém. pour servir à l'Histoire du Dauphiné*, t. II, pp. 52, 54. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 251-263.

Gaillac dans l'Albigeois, qui passe pour avoir mis dans cette même langue quelques-unes des œuvres de saint Thomas¹ et dont la bibliothèque de Bordeaux conserve 110 *collationes* ou *sermones*²; en 1281, Fr. Pierre Bonhomme, sous-prieur de la maison de Montpellier, proclamé à sa mort chevalier du Christ: *Hodie quinquaginta anni sunt completi, quod ego fui ordinatus et factus miles Christi in Ecclesia militante*³.

En 1277, Étienne de Salanhac, « l'un des plus pieux disciples de saint Dominique »⁴, relevant le nombre de tous les maîtres en théologie ne peut réprimer son enthousiasme en constatant qu'ils sont aussi nombreux, à Paris seulement, que les étoiles: *Quorum alii fuerunt doctores autentici et solemnes, alii gratiosi et famosi prædicatores. Numerum horum et nomina, solus ille novit qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina notat*⁵. Si nous ignorons, pour Montpellier, la plupart des noms de professeurs en droit civil, si surtout leurs œuvres restent méconnues, quelle pléiade de canonistes ayant enseigné ou séjourné à Montpellier, pénétrés d'idées élevées et généreuses, qui caractérisent le génie et illustrent la science de leurs maîtres, saint Thomas d'Aquin et saint Raymond de Pennafort⁶. Ce sont ces belles âmes, ce sont ces grands esprits qui font la valeur et l'éclat de la Faculté de droit. C'est aussi à un prieur du couvent de la ville qu'est adressée l'une des quatre épîtres de Benoît d'Alignan, l'ancien abbé de Notre-Dame de la Grasse, évêque de Marseille, compagnon, en Orient, de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, qui prend l'initiative

¹ *Catal. des Mss de la Bibliothèque de Bordeaux*, t. I, pp. 47 et 112. — Hauréau, *Guillaume Bernard*; *Hist. littéraire*, t. XXXI, pp. 100-104.

² *Hist. littéraire*, t. XVI, p. 142.

³ Bernard Gui, *Bibl. mun. de Toulouse*, Ms 490 (I, 273), f° 44 B. — « Il travaille à l'affaire de la croix, *negocium crucis*; les subsides qu'il reçoit pour son travail, c'est l'argent de la croix, *pecunia crucis*. (Douais, *Essai sur l'Organisation des Études chez les Frères-Prêcheurs*, p. 12).

⁴ Léopold Delisle, *Notice sur les Manuscrits de Bernard Gui*, ap. *Notices et Extraits de Manuscrits*, liv. XXVI, 2^e partie, pp. 469-487, p. 476.

⁵ *Bibl. mun. de Toulouse*, *ibid.*, f° 36 A. *De utilitate studii in ordine Prædicatorum*, Ms 417 (I, 302), f° 136. App. II. — Douais, *Essai*, p. 11.

⁶ Sur saint Raymond de Pennafort, voir ci-dessus, t. III, ch. xxvii, p. 507.

de faire bâtir, en 1240, le château de Saphet, pour dominer deux cent soixante-dix villages et englober tous les lieux saints de la Palestine; il devait être démoli en 1266. Dans un de ses écrits, le prélat expose la raison de cette fondation et le peu de temps qu'il mit à élever ces énormes constructions dont il précise la dépense et qui témoignent de l'audace et de la résolution de l'époque ¹.

En 1294, Étienne de Besançon, *doctor celeberrimus Parisiensis* ², huitième général des Frères-Prêcheurs, préside, à Montpellier, le chapitre général où est maintenu, comme prédicateur général de l'ordre, le provençal Raymond Ghila, né à Tarascon, dont il reste une série d'écrits ³: *Vir magnæ facundiæ et religionis devotæ, et gloriosus admodum prædicator, et in quo lucebat gratia divina* ⁴.

Dans la même maison enseigne, durant trente-cinq ans, Bérenger Notari, neuvième prieur, qu'un excellent juge, Bernard Gui, proclame un maître supérieur ⁵, ainsi qu'Arnaud du Pré ou du Prat, qui vit en religion plus d'un demi-siècle, de 1255 à 1306, professe les lettres sacrées et profanes à Montpellier et à Toulouse, est l'ami de Clément IV, et à qui on doit l'office du roi saint Louis, canonisé en 1297 ⁶.

¹ *De constructione castri Saphet*. (Baluze, *Miscellanea*, édit. in-8°, t. VI, p. 357; édit. in-f°, t. I, p. 228. — Voir Petit-Radel, *Hist. littéraire*, t. XIX, pp. 85, 89. — « Dans ce même temps, Gilles de Liège, moine cistercien d'Orval, au diocèse de Trèves, raconte qu'Albert de Louvain, soixante-troisième évêque de cette ville, élu par le clergé et le peuple, ne fut pas reconnu par l'empereur Henri VI, parce qu'il était frère de Henri de Lorraine. Lothaire de Bonne s'empara du siège épiscopal à prix d'argent. Obligé de fuir et de dépister par un travestissement les agents allemands, le prélat légitime se dirige vers Montpellier pour s'embarquer sans doute au port de Maguelone. Prévenu d'éviter la voie maritime, il gagne les sentiers des Alpes pour aller dans la cité éternelle obtenir du pape pleine justice. Fait cardinal, il rejoignait sa ville métropolitaine quand il est assassiné à Reims par sept soldats ». (Petit-Radel, *Gilles de Liège*; Voir *Hist. littéraire*, t. XVIII, pp. 431-435).

² Martène, *Thes. nov. anecd.*, t. IV, col. 1860.

³ Renan, *Hist. littéraire*, t. XXVIII, p. 396.

⁴ Quétif et Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. I, pp. 429-440. — Pio (F. Gio Michele), *Delle vite de gli huomini illustri de S. Dominico*. Bolog. 1613-1620, in-f°, part. 2, lib. I, p. 96. — Félix Lajard, *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 266-276.

⁵ Bernard Guidonis, *Priores in conventu Tholosano*, Bibl. mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273), f° 121. — Martène, *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, col. 1860. — F. Lajard, *ibid.*, pp. 267, 276. — Douais, *Essai*, p. 33.

⁶ Quétif et Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. I, p. 499. — Bernard Gui, *Hist. franç.*, Bibl. nat., Ms 5486, pp. 202, 213, 323. — Martène, *Ampliss. Collect.*, t. VI, p. 463. — *Thes. anecd.*,

Comment ne pas signaler encore deux illustres Frères-Prêcheurs, Bernard de Castanet et Bernard Gui, qui, par leur origine, leurs études, leur ministère, se rattachent à l'Église de Maguelone et à ses Écoles.

Bernard de Castanet était né à Montpellier¹. Grand jurisconsulte, mandé par Innocent V auprès de Rodolphe de Habsbourg, roi des Romains², en tête de la promotion de cardinaux faite par Jean XXII, il devait mourir évêque du Puy, mais après avoir occupé le siège d'Albi³, où il entreprit l'édification de la cathédrale Sainte-Cécile, à pic sur les rives du Tarn, la mieux conservée des églises fortifiées, type imposant de l'architecture méridionale de la fin du XIII^e siècle.

Pour cette œuvre magistrale, il renonce, pendant vingt ans, ainsi que son chapitre, au vingtième de ses revenus. Lettré non moins qu'artiste, il forme une riche collection de manuscrits qu'il légua aux Dominicains de Toulouse, et qui est aujourd'hui le plus précieux fonds de la Bibliothèque municipale⁴.

Bernard Gui, « dont le nom appartient à l'histoire des lettres autant qu'à l'histoire de l'Église »⁵ était originaire du Limousin. Après avoir

t. IV, col. 1845-1859. — *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 776 ; t. XXII, p. 129. — F. Lajard, *Hist. littéraire*, t. XXV, p. 240. — Douais, *Essai*, p. 33. — « Dans les deux provinces de Provence et de Toulouse, on voit les centres d'études pour la logique et la philosophie naturelle se multiplier graduellement ; puis, quand ces *studia artium* et ces *studia naturatum* ont fonctionné un certain temps, le chapitre s'occupe d'y relever le niveau de l'enseignement. D'abord, chaque couvent peut envoyer un étudiant à chacun de ces *studia*, puis ce fut deux et enfin trois. Les couvents de Montpellier et de Toulouse eurent le privilège d'en envoyer quatre, puis cinq. Pour la théologie de même. Primitivement le prieur de chaque couvent désignait lui-même les étudiants de théologie : à partir de 1270, ce fut le chapitre. Nous devons à ce progrès les longues énumérations d'étudiants qui sont dans les actes capitulaires et à l'aide desquelles il est possible de dire jusqu'à quel chiffre leur nombre s'élevait. Ceux-là seuls qui avaient déjà suivi les leçons de théologie pendant deux ans et avec fruit étaient admis à entendre l'enseignement donné dans les deux Écoles de Montpellier et de Toulouse (Chapitre provincial de 1270, tenu à Montpellier, *ibid.*, f° 325 B. Douais, *ibid.*, p. 36, Bibl. mun. de Toulouse, Ms. 490 (I, 273), f° 388 A, 465 B, 453 A, 207).

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XIX, p. 582. — *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 143 ; édit. Privat, t. IX, p. 307.

² Polthast, *Regesta Pontificum*, nos 2105 à 2107.

³ *Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 8 ; édit. Privat, t. IX, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 39 ; édit. Privat, p. 86. — Sur Sainte-Croix et Sainte-Cécile d'Albi, voir d'Auriac, *Hist. l'Église d'Albi*, et Crozes, *Monographie de la Cathédrale d'Albi*, 4^e édit.

⁵ Léopold Delisle, *Notice sur les Manuscrits de Bernard Gui*, ap. *Notices et Extraits de Manuscrits*, liv. XXVII, 2^e partie, pp. 169-176, p. 176.

fait profession de foi religieuse entre les mains d'Étienne de Salanhac, il termine ses études théologiques à Montpellier en 1289¹. Clément V lui confie les plus hautes missions près des princes et des rois, qu'il remplit en ne cessant de travailler pour la paix des peuples et la gloire de l'Église. Promu au siège de Lodève, modèle des évêques, après avoir été celui des moines, travailleur incomparable, d'une activité dévorante, l'un des principaux érudits du Moyen âge, le plus important des hagiographes, il embrasse dans ses compilations les vastes horizons de l'Humanité, et compose vingt-six ouvrages, quelques-uns très volumineux². La multiplicité des manuscrits, surchargés de notes, d'additions et de remaniements, révèle, avec la conscience de l'écrivain, ses efforts et ses scrupules pour parfaire son œuvre³.

Les Frères-Mineurs ne peuvent rester plus étrangers que les Frères-Prêcheurs aux Écoles. Quand saint François d'Assise trouvait sur ses pas un lambeau d'écriture, ne se baissait-il pas pour le ramasser avec respect, ce qu'il pouvait contenir de bon ne provenant que de Dieu⁴? Émules, non rivaux, les deux ordres ne cessent de s'exciter à la charité en se transmettant d'âge en âge le baiser de paix qu'avaient échangé leurs fondateurs⁵.

¹ Léopold Delisle, *Notice sur les Manuscrits de Bernard Gui*, ap. *Notices et Extraits de Manuscrits*, liv. XXVII, 2^e partie, p. 174.

² Ernest Martin, *Hist. de Lodève*, t. II, pp. 388 à 425 note 5. — Douais, *Essai*, p. x. — Citons comme principaux ouvrages: *Chronique universelle depuis Jésus-Christ jusqu'en 1330*; — *Chronique abrégée des Papes*; — *Chronique des Empereurs*; — *Chronique des rois de France CCCCXIX à MCCCXXXI*; — *Description des Gaules*; — *Chronique des comtes de Toulouse*; — *Catalogue des évêques de Limoges*; — *Catalogue des évêques de Toulouse*; — *Cartulaire et Chronique de l'Église de Lodève*; — *Santoral ou Miroir des Saints*, qui contient dans le manuscrit conservé à Toulouse une vie de Bernard Gui, dont François Bosquet, évêque de Lodève, envoya une copie au P. Labbe pour sa *Nova Bibliotheca*; — *Traité sur les soixante-douze disciples et sur les apôtres auxquels fait allusion Eusèbe, à la fin du premier livre de son Histoire ecclésiastique*. Bernard Gui ne conteste pas la tradition de l'apostolicité des Gaules. (Léopold Delisle, *ibid.*, p. 99, etc., etc.). — Dans l'*Histoire de Lodève* par Ernest Martin, Mlle L. Guiraud consacre un chapitre entier, étonnant de critique et d'érudition, aux *Ouvrages lodévois de Bernard Gui reconstitués: Étude sur leurs sources et leur portée* (t. II, note v, pp. 398-426).

³ Ernest Martin, *ibid.*, t. II, ch. iv, p. 74.

⁴ Hilarion Felden, *Geschichte der Wiessenschaftlichen studien im Konkorden* (1904).

⁵ *De pace fratrum nostrorum et minorum monemus et rogamus et consulimus quod priores nostri et fratres nostri diligentissime attendant quod fratres Minores corde, ore et opere*

Originaire des plaines de l'Ombrie, ayant pris naissance au pied des collines toscanes, alors bruissantes des légendes et des mélodies populaires, l'ordre séraphique ne sépare pas le culte du beau de la religion du vrai, l'enthousiasme mystique de l'adoration raisonnée. Ses œuvres toutefois tiennent moins du syllogisme que de l'extase. Plus préoccupé de prières et d'aumônes que d'apologétique et de science, il se trouve moins fait pour les controverses.

C'est saint Antoine qui le forme à la discussion publique et lui donne le prestige de sa parole, retentissante comme la trompette et le tonnerre du Sinaï¹.

Les Frères-Mineurs, nous l'avons vu, avaient à Montpellier un de leurs principaux établissements. Jean Lafon y est lecteur et compose sur le *Livre des sentences* de Pierre Lombard un commentaire imprimé vers 1472, dont il ne reste que deux exemplaires, l'un à la Bibliothèque municipale de Montpellier, l'autre à la Bibliothèque impériale de Moscou².

Né à Lisbonne en 1195, saint Antoine appartenait à la plus haute aristocratie du pays. Entraîné de bonne heure vers la vie religieuse, il entre, à quinze ans, au couvent des Augustins de Santa Cruz de Coïmbre et, pendant huit ans, se livre avec passion à l'étude des saintes Écritures et des Pères de l'Église. Homme d'action, véritablement apôtre, il va au Maroc avec le secret espoir d'y trouver le martyre ; mais, à peine débarqué, il tombe malade et doit, en 1225, regagner sa patrie. Il se fait alors entendre au Puy, à Limoges, à Bourges, surtout à Montpellier, où l'on place la tradition du psautier perdu et retrouvé sur les bords du Lez³.

ubique diligant et honorem in omnibus in quantum in eis est pacem habentes. Si quis contra hoc facere attentaverit, gravissime puniatur. (Chapitre des Frères-Prêcheurs 1236, art. 35, ap. Martène, *Thesaurus anecdot.*, t. IV, col. 1676). — Voir Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, p. 133.

¹ Sancti Antonii de Padua, *Vitæ duæ quarum altera hactenus inedita edidit et commentario illustravit Leon de Kernal*. Paris, Fribacher, 1904, in-8° de xiv-314 p. — Conrad de Mandach, *Saint Antoine de Padoue et l'Art italien*. Préface de M. Eugène Muntz. Paris, 1899, gr. in-8° de iv-368, p. 4 à 7. — *Revue des Questions historiques*, t. LXXII, p. 571.

² *Fratris Johannis lectoris in Montepessulano compendium librorum sententiarum quatuor in modum conclusionum sentencialiter compositum*. Incunable acheté par notre ami, M. Gaudin, bibliothécaire de la ville de Montpellier, Haim, 7,225.

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xi, pp. 16-17.

Rentré en Italie, il se fixe à Padoue et il y attire dans les églises et sur les places publiques des auditoires évalués jusqu'à trente mille âmes¹.

En méditant sur les maux de l'Humanité, il s'intéresse surtout aux misères du peuple sur lequel il étend ce regard empreint d'une tendre pitié, symbolisé dans ces célestes apparitions de la Vierge et de l'enfant Jésus, d'une grâce naïve et d'un charme pénétrant, qui sont la marque spéciale des maîtres italiens et flamands, de Giotto et de Fra Angelico à Van Dyck et à Ribeira.

Il existait encore à Montpellier d'autres maisons que celles des Frères Majeurs et des Frères-Mineurs, toutes foyers d'études sacrées, comme celles des Carmes et de la Merci.

Dans la première se tiennent les quatre chapitres généraux de 1277, 1287, 1321 et 1369. Pierre de Milhaud, prieur général pendant vingt ans, préside les chapitres généraux de 1277 et de 1287², ce dernier particulièrement célèbre par l'ordonnance qui substitue au costume bigarré de brun et de blanc le manteau blanc³, changement commémoré dans la quatrième partie de leur *Miroir*, en reconnaissance du bienfait obtenu, ce jour-là, par la faveur de la Sainte-Vierge et du Saint-Siège⁴.

Afin d'assister à cette importante assemblée, l'anglais Guillaume de Sandwich, définitiveur de la province de Terre-Sainte, auteur de la *Chronicon de multiplicatione ordinis Carmelitani per Syriam et Palestinam*, descend du Mont Carmel et vient exprès à Montpellier⁵.

C'est au couvent de cette ville qu'appartiendra Jacques de Ahrweiller, étudiant à Paris, de 1323 à 1326, lecteur de sentences à Cologne, en 1327, définitiveur provincial, en 1347, prieur de Kreugnach, évêque de Croa, suffragant de Spolète, et qu'il ne faut pas confondre avec Croza

¹ Conrad de Mandach, *Saint Antoine de Padoue*, p. 9.

² *Hist. littéraire*, t. XIX, pp. 128-129.

³ Daniel, *De la Vierge Marie. Speculum Carmelitanum*, t. I, pp. 24, 26, 260, 299. — Cosme de Villiers, *Bibl. Carmelitan.*, t. II, col. 550-552. — Vintimiglia, *Hist. chronol. prior. gener.*

⁴ *Petit Thalamus*, p. 340. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 327.

⁵ *Specul. Carmelitan.*, t. I, pp. 35, 38, 764; t. II, p. 590. — Victor Le Clerc, *Pierre de Milhaud*; *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 514, 515.

en Épire, suffragant de Durazzo, mort en 1378, et inhumé dans la chapelle conventuelle de Malines, au devant du maître-autel¹. La maison des Carmes² fournira, en 1428, six régents à l'Université³.

L'ordre de la Merci, dont Jayme I^{er} fut un des promoteurs et le montpellierain Guillaume de Bas le second général⁴, a été illustré par Dominique Serano, *insignis academix Parisiensis et Montispessulani juris utriusque doctor et cathedrarius*⁵, Jérôme Dumont, remarquable docteur en théologie et en droit, et Nicolas Peretz, treizième général de l'ordre, qui, lors du grand schisme, jouera un rôle considérable. L'École de droit y tenait ses classes et, le jour de Sainte-Eulalie, patronne de l'Espagne, le recteur s'y rendait en grande pompe, pour entendre la messe et le sermon. Il s'y trouvait « joignant ledit couvent une belle haulte tour carrée, ou estoit la cloche de l'Université des loix... sous troys belles salles des estudes des droits pour lire, qu'il y avoict d'entre la porte du Peyrou et le couvent de Sainte-Eulalye »⁶. Ranchin qui a vu cet édifice, antérieurement à la démolition par les Réformés, en 1562, ne craint pas d'en parler comme d'une œuvre considérable, *opus certe magni laboris et artificii, affabre ædificatum*⁷.

¹ Guillelmus de Sauniaco, *definitor provinciæ Sanctæ Speculum Carmelitanum*, t. II, p. 592, n° 2674. — *Bullarium Carmelitanum*, t. I, p. 37. — *Ann. Carmelit.*, t. IV, ad ann. 1289, p. 44^{va}.

² *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. IX, pp. 128, 129. — De Ursmer Berliere, *Les Evêques auxiliaires de Cambrai aux XIII^e et XIV^e siècles*, ap. *Revue bénédictine de Maredsons*, 20^e année, n° 3. Juillet 1903. pp. 263-265.

³ *Hist. du Concile de Constance*, liv. IV, p. 311. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 228.

⁴ Voir ci-dessus, t. II, ch. XI, pp. 14-15.

⁵ Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 325.

⁶ *Petit Thalamus*, p. 353. — *Turrim ecclesie Heulalie in qua campana dicte Universitatis studii est apposita seu appensa*. (Publication des lettres de sauvegarde de Charles IV le Bel en faveur de l'Université de droit de Montpellier, 8 février 1336. — Vidimus des privilèges de l'Université par le bayle de Montpellier, 31 mars 1440. (*Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, Appendice). — « Je pense qu'il faut rapporter à la décadence des Écoles particulières et à l'établissement d'un enseignement public la construction de la célèbre tour distincte du clocher. (L. Guiraud, *Recherches topographiques sur Montpellier*, p. 208. — Cf. du même, *Les Fondations du pape Urbain V*, t. II, p. 119. — Vue de Montpellier en 1544.

⁷ Stephan. Ranchin, *Miscellan. decis. juris*. Lyon, 1580. Præfat. — Germain, *Le Couvent des Frères-Prêcheurs; Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, fac-simile d'un plan du XVII^e siècle. T. IV.

Non moins que les abbayes bénédictines, tous ces monastères, celui des Frères-Prêcheurs surtout, forment un vrai monde : cour au centre, jardins autour, chapelle grandiose comme une cathédrale. Pour y assurer le recueillement, le Pape défend parfois de les construire à moins de deux cents pas des murs de clôture, ce qui oblige à les cantonner dans les faubourgs¹. Les constitutions de l'ordre imposent la plus grande simplicité, *mediocres domos et humiles fratres nostri habeant*² ; elles vont jusqu'à en limiter la hauteur à vingt pieds pour les édifices ordinaires, à trente pour l'église³. Mais comment ne pas étendre les dimensions avec l'augmentation des religieux ? En vain inflige-t-on des pénitences aux prieurs et aux moines qui enfreignent la sévérité des règles. Ne faut-il pas loger le nombreux personnel, suffire à tous les services ? Ces grands édifices témoignent d'ailleurs d'une puissante organisation, et la magnificence en est moins dans la richesse que dans la justesse des proportions, où rien n'est sacrifié au luxe, et dont la sévérité des lignes relève l'ampleur. N'est-ce pas l'époque où l'on bâtit ces merveilles architecturales, d'une géométrie parfaite, *secundum veram geometriam*, où l'art rationnel est l'exaltation de la foi, dont les maîtres ès œuvres sont Albert-le-Grand à Cologne, Pierre de Montereau à Paris, Fra Sisto et Fra Ristoro à Florence⁴ ?

¹ *Bull. Ord.*, I, 253 et 254. — *Pacis ac tranquillitatis*, 5 et 18 octobre 1257. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, p. 569.

² *Annal. Ord.* 1896, p. 646.

³ *Ibid.*, *Constit. de saint Raymond de Pennafort*, 1897. — Mortier, *ibid.*, p. 569.

⁴ *Normanque ædificandi secundum veram geometriam ædificantibus dedit.* (Rodolphe de Nimègue, *Legenda magni*. 1490). — Marchese, *Memorie dei più insigni pittori*, p. 78. — Mortier, *ibid.*, t. I, p. 572.

V

Les Facultés constituées en Université

A la différence de l'antiquité, le christianisme prodigue l'enseignement au peuple. — Il ne sépare pas l'instruction de l'apostolat. — Écoles épiscopales et monastiques. — Conciles. — Capitulaires. — Alexandre III proclame la liberté et la gratuité de l'enseignement. — Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV, Urbain IV. — Facultés de médecine, de droit, des arts. — Sciences, Vincent de Beauvais et Roger Bacon. — Les Universités. — Celle de Paris modèle de toutes. — Troubles de 1229. — L'Université dissoute reconstituée par un ancien professeur de Montpellier. — Dès 1242, Montpellier possède une Université *per consuetudinem*. — La rue Bona-Nioch. — Les Frères Prêcheurs. — *Studium solenne*. — *Studium generale*. — Chapitre de 1278. — Bulle constitutive du 26 octobre 1289. — Célébration du VI^e Centenaire en 1890. — Action de Guillaume Durand. — Montpellier ville polyglotte. — Premier docteur en droit en 1293. — Sceau de l'École de droit. — Guillaume de Nogaret professeur de 1288 à 1294. Homme d'affaires plutôt que juriste. — Différend de Boniface VIII avec Philippe le Bel. — Les Universités de Paris et de Toulouse adhèrent à la consultation contre le Pape. — Celle de Montpellier, comme la commune, reste fidèle au Saint-Siège. — Les Juifs en Languedoc. — Le rationaliste Moïse Maimonide excommunié par ses coréligionnaires. — Ses partisans. — Profatius. — Le grand rabbin interdit l'étude des sciences profanes. — Les rabbins de Barcelone n'autorisent pas celle de la philosophie avant trente ans. — Universités de maîtres. — Universités d'étudiants. — Universités « basties en hommes ». — Leur indépendance et leur esprit libéral. — L'Université de France, loi du 18 mai 1806 et décrets des 17 mars 1808 et 15 novembre 1811. — Les anciennes Universités avaient pour base la gratuité et la liberté. — Preuves irrécusables : bulle d'Alexandre III (1171). — Déclaration de Guillem VIII pour la médecine (1181). — Statuts de 1339 pour le droit.

Sic est voluntas Dei, ut benè facientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam. (S. Petri Epist. II, v. 45).

Cuique idoneo liceat scholas regere. Ne aliquem probum et litteratum virum regere scholas, ubi voluerit, aliqua ratione prohibeant, vel interdiceret qualibet ratione præsumant. (Lettre d'Alexandre III à l'archevêque de Reims, 1171).

La barbarie, même aux jours les plus sombres du Moyen âge, ne cessa d'être éclairée des rayons du christianisme. Quand saint Jérôme s'enfuit, au désert, dans les solitudes brûlantes de la Chalcide, n'emportant que ses livres, mort au monde, squelette vivant, ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau, non moins cicéronien qu'apôtre, il se rassasie de la moelle des grands auteurs de l'antiquité, auxquels il

voudrait ouvrir les portes du ciel, et qu'il aime à se figurer près du Christ, ainsi entouré des beaux esprits dont il savoure l'éloquence et la poésie, et qu'il essaie de faire servir à la défense des vérités entrevues par leurs génies.

L'antiquité, au contraire, n'avait guère aimé la science qu'en égoïste, comme l'avare son trésor. Elle n'eut jamais la pensée, encore moins l'intention, d'en faire profiter l'Humanité¹. Comme les philosophes du XVIII^e siècle, aussi dédaigneux du peuple que contempteurs de la religion, elle refusait l'instruction aux pauvres pour en réserver le privilège aux riches². Ses écoles, interdites au vulgaire, n'étaient destinées qu'aux enfants à même de payer les leçons des maîtres³.

¹ Frédéric Ozanam, *La Civilisation au v^e siècle*, Leçons 8 et 21. Œuvres complètes, t. I, pp. 261 et 275.

² La Chalotais, ami de Voltaire, se plaint, en 1763, du trop grand nombre d'écoles publiques et gratuites : « N'y a-t-il pas trop d'écrivains, trop d'académies, trop de collèges ! Le peuple même veut étudier : des laboureurs, des artisans envoient leurs enfants dans les collèges des petites villes. Les Frères de la doctrine chrétienne, qu'on appelle ignorantins, sont survenus pour tout perdre. Ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime, mais qui ne veulent plus le faire. Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations ». (La Chalotais, procureur général du parlement de Bretagne, *Essai d'un plan d'études pour les collèges*, 1763, in-12). — En félicitant La Chalotais d'avoir, dans son *Essai d'éducation nationale*, défendu l'étude aux laboureurs à qui le foin conviendrait mieux que les livres, Voltaire ajoute : « Moi qui cultive la terre, je vous présente requête pour avoir des manœuvres et non des clercs tonsurés » (11 février 1763). (C^{te} de Fontaine de Resbecq, *Hist. de l'Enseignement avant 1789, dans les communes qui ont formé le département du Nord*. Paris, Champion, 1878). — J.-J. Rousseau avait écrit dans son *Émile* : « Le pauvre n'a pas besoin d'éducation. Celle de son état est forcée ; il ne saurait en avoir d'autre » (Liv. I). — Les plus grands ennemis de l'Église, les proscripteurs de l'enseignement religieux ne peuvent s'empêcher de proclamer les bienfaits du clergé. C'est ainsi que le protestant F. Buisson, rapporteur à la Chambre des députés de la loi contre l'enseignement congréganiste écrit, en février 1904 : « Il n'est possible à personne d'oublier le rôle considérable des congrégations enseignantes au Moyen âge et même après la Renaissance, dans la vieille société française. Elles remplissent une des plus grandes pages dans l'histoire de la civilisation. Pendant plus de mille ans il n'y a presque pas eu d'enseignement dans le monde chrétien qui n'ait été donné par l'Église et principalement, sinon exclusivement, par les ordres religieux... Les Frères des Écoles chrétiennes ont été, pendant trois quarts de siècle, non seulement associés, mais incorporés à l'Université : ils ont pris quelque chose de son esprit, qui n'est pas sans parenté avec celui de l'homme admirable qui fut leur fondateur ; ils ont suivi nos programmes, ils les ont quelquefois devancés ». Et voilà pourquoi on a supprimé toutes les congrégations, celle des Frères surtout !

³ Greg. Tur., *Hist.*, lib. VI, §§ xxxvi, xxxix ; lib. VIII, § xx. — Sur la vulgarisation des sciences et le degré d'instruction du clergé, voir *ibid.*, lib. IV, §§ xxiv, xlvii ; lib. X, §§ xiii, xxix.

Fidèle à la mission de son fondateur, *ite et docete*¹, le christianisme ne sépare pas l'enseignement de l'apostolat. Il en fait l'apanage de tous sans exception et convie les plus humbles à recevoir le pain de l'esprit comme les aveugles, les boiteux et les mendiants à s'asseoir au festin de l'Évangile. Interrogé par ses disciples, le Sauveur n'a-t-il pas dit ? « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les morts ressuscitent. Est-ce tout ? Non, retenez ceci : Les pauvres sont évangélisés »².

A chaque page de l'histoire, on rencontre des moines évêques, comme Grégoire de Tours, Fortunat, Rémy de Bourges, à la fois historiens, poètes et liturgistes, qui maintiennent la tradition des belles lettres, l'intelligence des textes, le goût des classiques. Au VI^e siècle, le clergé étudie dans le *Satyricon* de Martianus Capella, écrivain africain du V^e, qui devait demeurer longtemps populaire, les arts libéraux, les sept sciences comme dit Grégoire de Tours : grammaire, dialectique, rhétorique, géométrie, astronomie, arithmétique, musique. Au VII^e, le moine grec, Théodore, le *Philosophe*, devenu primat d'Angleterre, y accrédite les langues anciennes. A la même époque, saint Adelme, d'origine saxonne, parle grec, imite Virgile et compose un ouvrage de droit romain³.

Au XII^e siècle, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, n'a pas de meilleur délassement que de s'enfoncer dans la solitude du *val noir*, sous les hautes futaies dont ne subsiste plus que le tilleul d'Abélard dans le jardin des moines, en se disant, avec Horace :

*Mihi jam non regia Roma
Sed vacuum Tibur placet, aut imbellis Tarentum*⁴.

¹ S. Matth., c. XXVIII, v. 19. — Montalembert, *Les Moines d'Occident*, liv. XV, ch. 3, t. V, pp. 30, 35.

² S. Matthieu, c. XIV, v. 4 et 5. — Matth., XXIII, 20 ; Luc, X, 46 ; Marc, XVI, 15 et 16.

³ Frédéric Ozanam, *La Civilisation au V^e siècle*, Leçons 8 et 21. Œuvres complètes, t. I, pp. 261 et 375. — Montalembert, *ibid.*, liv. XVI, ch. 1, t. IV, pp. 202-221.

⁴ Horace, *Ep.*, lib. I, VII.

Et pour qu'on ne taxe pas d'oisiveté cette retraite, il s'applique les paroles du poète :

*Me doctarum ederæ præmia frontium
Dis miscent superis; me gelidum nemus*¹.

S'il n'ajoute pas *secernunt populo*, c'est qu'il reste toujours d'esprit et de cœur avec ses frères. Arrivé toutefois à l'évocation des nymphes et des satyres, le bon religieux s'arrête² et, voulant se faire pardonner ses réminiscences d'humaniste, il constate que l'hymne pour la fête de saint Benoît est pleine d'erreurs; il en compose aussi une nouvelle, qui est, du reste, un modèle de poésie sacrée, dès lors adoptée et encore en usage dans la liturgie bénédictine³.

La décadence romaine et l'invasion barbare ayant plongé les peuples dans l'ignorance, la science et les arts n'obtiennent d'abri que dans les presbytères et les couvents. Ainsi, dit Guérard, « il serait injuste de dire que le clergé avait plongé et retenu les peuples dans l'ignorance et dans l'abrutissement, car lorsqu'ils en sortirent ils se trouvèrent moins barbares qu'au moment où ils y étaient entrés »⁴.

Les collèges druidiques n'étaient accessibles qu'aux initiés; les écoles épiscopales, presbytérales et monastiques sont ouvertes à tous. Romains et barbares, libres et esclaves, riches et pauvres, sans distinction, sont tous appelés à recevoir également leur part du trésor des connaissances humaines. C'eût été un crime de négliger le moindre enfant puisque l'Église a charge d'âmes, et des humbles non moins que des nobles.

Le III^e concile de Vaison, en 529, prescrit au clergé de vaquer à l'instruction de la jeunesse ecclésiastique⁵. Le VI^e de Constantinople

¹ Horace, *Carm.*, ode I.

² *Opera Patr. lat.*, lib. IV, ep. 29, 30.

³ *Bibl. clun.*, pp. 600, 658.

⁴ Guérard, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, Prologue, LIV. — En 1862, l'évêque de Pérouse, Mgr Pecci, depuis le pape Léon XIII, protestait contre le préjugé que l'Église tient à laisser ses enfants dans l'ignorance, (*Œuvres pastorales*, t. I, p. 78). — *Revue des Questions historiques*, t. LXXV, p. 576.

⁵ *Ut omnes, presbyteri, qui sunt in parochiis constituti, secundum consuetudinem, quam per totam Italiam satis salubriter teneri cognovimus, juniores lectores quantoscumque sine*

lui impose l'établissement, même dans les villages, d'écoles gratuites¹. Celui de Cliffe ou Cloveshou en Angleterre, en 747, veut en rendre la fréquentation obligatoire².

« Que les prêtres, ordonne Théodulphe, évêque d'Orléans, sous Charlemagne, tiennent des écoles dans les bourgs et les campagnes; et si quelqu'un des fidèles veut leur confier ses petits enfants pour leur faire étudier les lettres, qu'ils ne refusent point de les recevoir et de les instruire: mais qu'au contraire ils les enseignent avec une parfaite charité, se souvenant qu'il a été écrit: Ceux qui auront été savants brilleront comme les feux du firmament, et ceux qui en auront instruit plusieurs dans les voies de la justice luiront comme des étoiles dans toute l'Éternité »³.

Le premier devoir de l'évêque est, en effet, de nourrir son troupeau de science et de vérité: *Dabo vobis pastorem juxta cor meum et pascet vos scientia et doctrina*⁴. Saint Grégoire le Grand exige de tous les aspirants au sacerdoce ou simplement à la vie religieuse, qu'ils sachent lire et écrire⁵. En 823, Louis le Débonnaire rappelle aux prélats leur engagement de fonder des écoles partout où il n'y en aurait pas⁶, et l'année suivante, le concile de Paris leur fait un devoir de les entretenir⁷. En 826, le pape Eugène II veut qu'il y ait dans tous les évêchés, et même dans toutes les paroisses, des maîtres capables d'enseigner les arts libéraux⁸. Le cinquième et dernier concile de Montpellier, en 1258,

uxore habuerint, secum in domo ubi ipsi habitare videntur, recipiant, et eos quomodo boni patres spiritaliter nutriendos erudite contendant. (Labbe, SS. Concil., t. IV, col. 1679, can. 1).

¹ *Decreverunt ut episcopi, abbates atque abbatissæ... studeant et diligenti cura provideant, ut per familias suas lectionis, studium indesinenter in plurimorum pectoribus versetur... Proinde coerceantur et exerceantur in scholis pueri ad dilectionem sacræ scientiæ, ut per hoc bene eruditi inveniri possint ad omnimodam Ecclesiæ Dei utilitatem.* (Labbe, *ibid.*, t. VI, col. 1575, can. VII).

² Bergier, *Dict. de Théologie*, 2^e édit., verbo: École.

³ Capitul. de Théodulphe, évêque d'Orléans. — Voir Constitution de Léon XIII, 8 mars 1881

⁴ Jerem., III, v. 15.

⁵ Grég. Tur., *Hist.*, lib. VIII, § xv. — Ozanam, *Dante*, Discours préliminaire, p. 28.

⁶ Baluze, *Capitularia regum Francorum*, t. I, col. 684.

⁷ *Ibid.*, col. 1137.

⁸ *Ann. Ord. S. Benedicti*, t. II, p. 505. — Cf. *Concil.*, édit. Sirmond, t. III, p. 25. — Labbe *ibid.*, col. 674.

interdit à tout évêque de conférer la tonsure à aucun clerc sans s'être préalablement assuré de son instruction¹. L'Église ne cessera de poursuivre l'ignorance comme le plus grand des maux, suivant l'expression de Benoît XIV, celui-là même qui approuva les statuts des Frères des Écoles chrétiennes, dont Léon XIII a canonisé le fondateur, saint Jean-Baptiste de la Salle.

Arbitre de l'enseignement, elle le rend obligatoire pour les clercs ; en le prodiguant partout au peuple, gratuitement, à tous les degrés, elle consacre et propage le respect, le culte, on pourrait dire, le fétichisme des classiques². Elle sauve ainsi les sciences et les arts qu'elle abrite à l'ombre des clochers³. La Renaissance sera moins enthousiaste que les évêques et les docteurs des siècles catholiques, d'Homère et de Platon, d'Aristote et de Virgile. L'Église pratique cette haute culture intellectuelle que le concile de Trente imposera au clergé comme l'éclat de l'esprit humain, *splendor litterarum*.

La société chrétienne constituée, les écoles ne cessent, en dépit des invasions et des guerres, de se multiplier, gratuites et publiques ; dans les paroisses, pour l'enseignement primaire, dans les évêchés, pour l'enseignement supérieur⁴. Les fils de princes s'asseoient à côté des fils de paysans ou vilains ; les étudiants pauvres sont entretenus dans des collèges ou hospices, avec les revenus des biens ecclésiastiques. Les plus humbles par la naissance, au dire de Charlemagne, éclipsent même

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XII, p. 107.

² Bède, III, ann. 664. — Montalembert, *Hist. des Moines d'Occident*, liv. XI, ch. VIII, t. III, p. 315.

³ « L'instruction est un besoin de l'homme ; elle est surtout un besoin de la société. Et nous ne pratiquerions pas les institutions religieuses qui sont comme les canaux par lesquels les idées d'ordre, de devoir, d'humanité, de justice coulent dans toutes les classes de citoyens ! La science ne sera jamais que le partage du petit nombre ; mais, avec la religion, on peut être instruit sans être savant ; c'est elle qui enseigne, qui répand toutes les vérités utiles à des hommes qui n'ont ni le temps ni les moyens d'en faire la pénible recherche... Quand il n'y aura plus de religion, il n'y aura plus ni patrie ni société pour des hommes qui, en recouvrant leur indépendance, n'auront que la force pour en abuser ». (Portalès, *Rapport sur le Concordat*).

⁴ Dan. XII, 3. — Theod. Cap., XX. — *Ut scholas ipsi habeant in quibus fidelium parvulos gratis erudiant*. (Baunard, *Théodulphe, évêque d'Orléans*, p. 60).

les fils des meilleures familles¹. dès le ix^e siècle, l'empereur Lothaire proclame dans un édit que l'indigence n'est plus une excuse d'ignorance². Les premiers des intellectuels, Albert le Grand et saint Bonaventure notamment, ne dédaigneront pas de composer des livres populaires, *biblia pauperum*.

L'Eglise de Dieu doit, comme une tendre mère, pourvoir aux besoins corporels et spirituels des indigents, et assurer aux enfants pauvres la faculté d'apprendre à lire et de poursuivre l'étude des lettres; aussi veut-elle que chaque cathédrale ait un maître chargé d'élever les clercs et les écoliers pauvres, « car celui qui vend l'instruction ne mérite aucun bénéfice »³. A Maguelone, c'est l'évêque Godefrid lui-même qui fait la classe et, paraît-il, avec succès⁴.

¹ « Que votre dévotion sache que, de concert avec mes fidèles, nous avons jugé utile que, dans les évêchés et les monastères confiés par la faveur du Christ à notre gouvernement, on prît soin non seulement de vivre régulièrement et selon notre sainte religion, mais encore d'instruire dans la science des lettres, et selon la capacité de chacun, ceux qui peuvent apprendre... Car, quoi qu'il soit mieux de bien faire que de bien savoir, il faut savoir avant de faire ». (Baluze, *Capitul.*, t. I, col. 201. — Guizot, *Hist. de la Civilisation en France*, 22^{me} leçon, t. II, p. 187). — « Un jour, raconte le moine de Saint-Gall, Charlemagne voulut prendre connaissance des cahiers des écoles. Ceux de moyenne et de basse condition lui présentèrent des compositions et qui passaient toute espérance. Les fils des grands, au contraire, n'eurent à produire que des travaux dénués de valeur. S'adressant alors aux premiers: « Je vous loue, mes enfants, dit l'empereur, de votre zèle à remplir mes intentions et à soigner vos propres intérêts. Continuez, et c'est pour vous que seront les riches évêchés et les magnifiques abbayes, et je vous tiendrai toujours pour gens considérables à mes yeux ». Tournant ensuite son visage irrité contre les élèves négligents: « Quant à vous, fils des principaux de la nation, vous, enfants délicats et gracieux, vous avez négligé mes ordres et le soin de votre avancement pour vous abandonner aux jeux et à la molesse. Mais, par le Roi des cieux, que d'autres vous admirent, je ne fais, moi, nul cas de votre naissance et de votre beauté. Sachez et retenez bien que, si vous ne vous hâtez de réparer votre négligence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de Charles ». (*Mém. de Saint-Gall*, liv. I, Guizot, *Collect. de Mém. relatifs à l'Histoire de France*, t. III, p. 175).

² Ozanam, *La Civilisation au v^e siècle*, 8^{me} leçon, t. I, p. 261.

³ *Quoniam Ecclesia Dei, et in hiis que spectant ad subsidium corporis, et in hiis que ad profectum veniunt animarum, indigentibus sicut pia mater providere tenetur; ne pauperibus, qui parentum opibus juvari non possunt, legendi, et proficiendi opportunitas subtrahatur, per unamquamque ecclesiam, ut per unamquamque cathedralem ecclesiam magistro qui clericos ejusdem ecclesiæ, et alios scholares pauperes gratis doceat aliquod competens beneficium præberetur assignetur.* (Décret du III^e Concile de Latran, canon XIII, 1179. — Labbe, *Sacr. Concil.*, Œuvres complètes, t. X, col. 1518).

⁴ Au xi^e siècle, en Languedoc, il étoit tout commun de voir des Ecolâtres ou Capiscoles, comme on les nomme encore aujourd'hui dans ces parties méridionales de la France, qui

En 1138, le concile de Londres proclame la gratuité de la licence. Le 20 octobre 1170-1172, Alexandre III interdit aux évêques de faire payer aucun examen ¹.

Ce grand pape, défenseur des communes lombardes contre le césarisme germanique, dont nous avons plus d'une fois signalé les mérites, et particulièrement cher à Maguelone, où il vint à deux reprises ², formule le 15 juillet suivant, dans une lettre à l'archevêque de Reims, le double principe de la liberté et de la gratuité de l'enseignement. La science, étant un don de Dieu, ne saurait être l'objet d'un commerce; chacun doit avoir le droit de la prodiguer, et à qui bon lui semble, sans s'exposer à en être privé sous un prétexte ou pour une raison quelconque, *cuique idoneo liceat scholas regere* ³. Libéralisme bien digne du généreux pontife, proclamé par Voltaire un des bienfaiteurs de

enseignoient publiquement. Godefroi, évêque de Maguelone, prenoit lui-même soin d'enseigner dans l'école de son Église, et il paroît qu'il s'en tiroit habilement ». (*Hist. littéraire*, t. VII, p. 43). — Cf. *Gall. christ.*, t. VI, col. 745.

¹ Concile de Londres 1138, can. 16. — Du Boulay, t. II, p. 153. — Jaffé, *Regesta*, n° 11925.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, p. 274; t. III, pp. 491, 496.

³ *Alexander papa III Remorum archiepiscopo: Dilectus filius noster abbas Sancti Petri de Montibus, transmissa nobis relatione monstravit, quod magister scholarum Catalaunensis ecclesie in terra jam dicti abbatis sibi scholarum magisterium vendicat, et nullum per abbatem ibi regere scholas permittit. Unde, quoniam, cum donum Dei sit scientia litterarum liberum debet esse cuique talentum gratis cui voluerit erogare; fraternitati tuæ per apostolica scripta mandamus, quatenus tam abbati, quam magistro scholarum præcipias ne aliquem probum et litteratum virum regere scholas in civitate vel suburbiis, ubi voluerit, aliqua ratione prohibeant, vel interdicere qualibet occasione præsumant. Non enim debet venale exponi, quod munere gratiæ cælestis acquiritur: sed gratis debet omnibus exhiberi, ut impleatur quod scriptum est: Gratis accepistis, gratis date. Verum licet idem magister scholarum, illud sibi forte in civitate ipsa obtentu pravæ consuetudinis vendicet. (Datum Tusculani, idibus Julii). (Labbe, *Sacr. Concil.*, t. X, col. 1278). — Jaffé, *Regesta Pontificum*, 2^e édit., 12,096). — Qu'il nous soit permis de remercier ici Son Éminence, le cardinal Luçon, archevêque de Reims, qui a bien voulu rechercher pour nous le texte de cette bulle qu'un récent auteur (Louis Boutié, *Paris au temps de saint Louis*, p. 64) attribuait à Alexandre IV dont nous avons en vain dépouillé les actes. — *Statuentes ut vos, libere et cujuslibet contradictione cessante, liceat vires viros honestos a literatos pro voluntate vestra gratis ad scholas ibidem regendas ordinare et ponere compositionem etiam sicut rationabiliter.* (Bulle d'Alexandre III, kalendes d'octobre de 1172 à 1180 dans l'ancien catalogue, de 1177 dans le nouveau: Arch. départ. de la Marne, Dépôt de Châlons, H, 561, fonds de l'abbaye Saint-Pierre aux Monts). — Nous devons ces renseignements à Mgr. Sevin, évêque de Châlons, que le cardinal Luçon avait daigné consulter à notre intention.*

l'Humanité¹ et qui, en condamnant le servage des chrétiens, rêvait de les affranchir de l'ignorance, la pire des servitudes !

Mais si la liberté est un droit, elle n'est une garantie ni de la capacité du maître ni de la diffusion de l'enseignement. Alexandre III exige aussi des professeurs qu'ils soient licenciés et il leur interdit de réclamer ou d'extorquer aucune rétribution². Ces conditions lui paraissent tellement essentielles qu'il ne cesse de les proclamer en toute circonstance et d'en assurer le respect par la sanction de peines canoniques.

Le 27 octobre 1174, il écrit au cardinal Pierre de Chrysogone pour rappeler et dénoncer à la vindicte ecclésiastique les membres du clergé qui enfreindraient ces prescriptions dont la violation lui paraît et déraisonnable et une indignité³. Le 19 mars 1179, le III^e concile de Latran décide de conférer des bénéfices à tout maître qui enseigne gratuitement pauvres et clercs, sauf à les lui retirer s'il abuse de cette prérogative pour interdire aux autres même faculté⁴. Il promulgue un canon, inséré

¹ Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, ch. LXXXIII.

² *Odoni magistro (ecclesiæ scholarum) Bituricensi cancellariam asserit eique indulget, ne quis doctoris officium in villa Bituricensi, nisi ab ipso prius licentia fuerit expetita, qualibet levitate audeat exercere, ita tamen ut ab iis, qui docere vel legere voluerint, nullum omnino pretium exigatur.* (Loewenfeld., *Epistolæ*, p. 202). (Jaffé, *Regesta*, n° 13,779). — M. l'abbé Hurault, directeur du grand Séminaire de Châlons, nous écrit que, dans cette ville, existaient, au XII^e siècle, trois écoles : l'école-cathédrale (grandes écoles), l'école monastique de Saint-Pierre ou des Bons-Enfants, la collégiale de Notre-Dame en Vaux, tenue par les chanoines. Celle-ci nous est précisément connue par une bulle d'Alexandre III : *Attendentes quam indignum sit et obviū rationi pro scholarum regimine pretium exigi, et volentes illam gravem consuetudinem, secundum quam in quibusdam Ecclesiis gallicanis scolæ pretio solent exponi prorsus evellere; ad ipsam consuetudinem extirpendam fratrum et coepiscoporum nostrorum duximus sollicitudinem advocandam; ut artem ac vobis pro scolarum regimine pretium non valeat exigere, auctoritative vobis apostolica duximus indulgendum ut singulis vestrum qui periti sunt et honesti licitum sit sine contradictione alicujus et exactione pecunie regere scholas. Sub interminatione anathematis prohibentes ne quis a vobis pro scolarum regimine pretium exigere vel extorquere presumet.* (*Datum Anagninæ 10 kalendas maii*). — Cette bulle que nous ne trouvons pas mentionnée dans Jaffé a été imprimée dans *Topographie de Champagne: Historique de l'Église Notre-Dame en Vaux*, par L. Grignon, d'après un texte de la Bibliothèque nationale (Châlons, Thouille, 1885).

³ *Magistri scholarum, si aliis scholas regendas commiserint, prohibemus ne propter hoc quicquam ab eis exigant; quod si fecerint ecclesiasticæ vindictæ subjaceant.* (*Litteræ d'Alexand. III*, ap. Martène, *Ampliss. collect.*, t. II, col. 730 et 853). — Il y a, paraît-il, erreur d'une année; il faut 1175 et non 1174. (*Revue des Questions historiques*, t. XIX, pp. 513, 558).

⁴ III^e concile de Latran, 1179, cap. XVII. — Jaffé, *Regest. Pontif.*, n° 12,397. — Migne, *Patrol. lat.*, t. II, col. 993. — *Hist. littéraire*, t. XIV, p. 235.

dans les décrétales de Grégoire IX, sur la nécessité formelle de ne rien exiger pour la licence et de la concéder à qui en serait digne¹. Vers la fin du XII^e siècle, l'évêque du Mans, Hamelin, sur le conseil du légat Gualon, déclare que les chanoines allant étudier à Rome ou à Paris, à Orléans ou à Bologne, à Salerne ou à Montpellier ne perdront pas leurs revenus².

Au XIII^e siècle, Innocent III et Grégoire IX, pour augmenter le nombre des maîtres, interdisent de refuser la licence d'enseigner aux candidats qui en auraient l'aptitude³. Alexandre IV reconnaît aux élèves le même droit qu'Alexandre III aux maîtres : *Ubi cumque voluerint, lectionibus vel prædicationibus audiendis, sive quæstionibus disputandis libere valeant interesse*⁴. Clément IV et Boniface VIII dispenseront de la résidence les bénéficiaires qui suivraient les cours des Universités, même de celles où l'on enseigne principalement le droit civil; et ils ordonneront d'accorder à leurs clercs sept années pour leur permettre de se livrer à l'étude des lettres⁵. Engelbert, archevêque de Cologne, inflige une amende de douze marcs aux parents des enfants qui n'iraient pas à l'école, où l'on apprend à lire dans l'alphabet et le Psautier, à écrire,

¹ Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. I, p. 271. — *Pro vero licentia docendi, nullus omnino prætium exigat, vel sub obtentu alicujus necessitudinis ab his qui docent aliquid quærat, nec docere quemquam qui sit ydoneus, petita licentia liceat, interdicat. Qui vero contra hos venire præsumperit, ab ecclesiastico fiat beneficio alienus. Dignum quippe esse videtur, ut in Ecclesie Dei fructus laboris sui non habeat qui cupiditate animi, dum vendit docendi licentiam, ecclesiarum profectum mititur impedire.* (Décret. Greg. IX, lib. V, cap. 1). — Féret, *Les Origines de l'Université de Paris; Revue des Questions historiques*, t. LII, p. 352.

² *Gallia christ.*, t. XIV, col. 390. — Cartul. du chapitre d'Arras, Bibl. nat., Ms. latin 9930, f^o 7. — Tardif, *Les Officialités*, p. 10.

³ Gregor. IX, *Décretal.*, lib. V, t. V, cap. I, II, IV (édit. d'Anvers, in-f^o, 1573). — Cf. Potthast, *Regesta*, nos 819, 1870, 1875, 2908, 2947, 4499, 9619, 10064, 10736, etc.

⁴ *Insuper statuimus, ut Scholares omnes, tam religiosi de prælatorum suorum licentiæ Parisiis gratia studii quandolibet commorantes, quam etiam sæculares, ubi cumque voluerint, lectionibus vel prædicationibus audiendis, sive quæstionibus disputandis, libere valeant interesse.* (Sirmond, ap. Labbe, t. X, col. 1278). — *Quoniam Ecclesiam Dei sicut pia mater providere tenetur, ne pauperibus qui parentum opibus juvari non possunt legendi et proficiendi opportunitas subtrahatur per unamquamque cathedralem Ecclesiæ magistro qui clericos ejusdem et scholares pauperes gratis doceret, competens aliquod beneficium præbetur.* (Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. II, p. 553).

⁵ Tardif, *Hist. des Sources du Droit canonique*, liv. V, ch. III, p. 331.

d'abord sur la cire puis sur le parchemin, à calculer enfin et à chanter¹. Chaque prieuré a ainsi ses maîtres ; chaque monastère son école ; chaque métropole son collège². Comme à la Sorbonne, il y a deux enseignements, l'un, à l'intérieur, réservé aux membres de la communauté, l'autre, public, pour tous ceux qui veulent en profiter³. Clercs et religieux rivalisent partout pour l'éducation du peuple, ainsi que plus tard en Amérique pour l'affranchissement des noirs⁴.

Dans toutes les communautés, les étudiants sont logés, nourris et traités gratuitement⁵ ; comme à l'abbaye de Salzbourg où on lisait sur la porte cette inscription :

*Discere si cupias, gratis quod quæris, habebis*⁶.

¹ Jansen, *Geschichte der deutschen volkseit den ausgang der Mittelalters*, Fribourg en Brisgau, 1876-1881. — Voir les Statuts provinciaux d'Utrecht en 1278, 1306 et 1362, ap. H. y Schmitz, *Das Volkes chalvesen im Mittelalters*. — Les Evêques populaires au Moyen âge, Francfort-sur-le-Mein, 1880. — En France, au commencement du xvi^e siècle, on ne rencontrait guère de paysan qui ne sut ni lire ni écrire correctement. (Journal *Le Français*, 12 juillet 1884).

² Voir R. P. Bernard, *L'Enseignement élémentaire en France aux xi^e et xii^e siècles*. Paris, Retaux, 1894. — Georges Bourbon, *La Licence d'enseigner et le Rôle de l'Écolâtre au Moyen âge*, ap. *Revue des Questions historiques*, t. XIX, pp. 519 et suiv.

³ *In Sorbonâ scholæ duæ theologicis excitationibus dicatæ, altera interior, altera exterior; hæc sita in vicinia quotidianis professorum lecturis disputationibusque licentiarum omnibus præter illam famosissimam, quæ dicitur Sorbonica*. (Héméré, *Sorbonæ origines, disciplina viri illustres*). — Bibl. nat., Mss. lat., 5493 XIII, f^o 84. — Gréard, *Mes Adieux à la vieille Sorbonne*, p. 48.

⁴ De nos jours, aux États-Unis, tandis que la classe blanche méprisait les noirs qu'elle déclarait indignes et incapables de l'instruction, les prêtres et les religieux ouvraient partout pour les gens de couleur des écoles près des églises, comme pour prouver que l'instruction est le prélude et le couronnement de la foi. En 1866, les quarante-sept évêques du concile de Baltimore insistèrent sur la nécessité de créer de nouveaux collèges et de nombreuses classes paroissiales. Au lieu de vaines déclamations sur l'égalité des races, le clergé l'affirmait, en façonnant le cœur des nègres pour le relever de sa dépravation et lui inculquer le sentiment de sa dignité. En les traitant comme des frères, il condamnait la servitude. Égal du blanc à l'église, à l'école, devant la loi, le noir pouvait demeurer au-dessous du blanc par son abaissement, le surpasser par son mérite et le travail. On voit bientôt des écoles dirigées par des hommes de couleur, comme, au Moyen âge, les fils des rois avoir pour précepteurs de simples serfs. (Voir *Revue générale de Bruxelles*, Avril 1867, pp. 43-50; *De l'Éducation des peuples dans les anciens États à esclaves*).

⁵ Bolland., *Acta Sanctor. Jan.*, t. I, p. 60.

⁶ Migne, *Patrol. lat.*, t. 101, pp. 757, 768. — Voir Maître, *Les Écoles monastiques de l'Occident*.

Les moines ayant défriché le sol de l'Europe, sauvé les trésors des lettres et des arts, le clergé de tout ordre prépare l'affranchissement des serfs ; les corporations ouvrières fondent les communes et érigent les cathédrales, vrais monuments du peuple, élevés par lui et pour lui !

Mais l'Église ne se contente pas de développer les études ; elle personnifie, avec le génie et le travail, l'élite de l'intelligence et les plus grandes œuvres de l'esprit humain. Elle ne reste étrangère à aucune connaissance profane. Dès le ^{vi} siècle, Bède le Vénérable, au delà de la Manche, comme Cassiodore en Italie et saint Isidore en Espagne, Bède, sacré par Léon XIII Père de l'Église, et qui fut en même temps celui de l'histoire d'Angleterre, le fondateur même de l'histoire du Moyen âge, Bède fait l'étonnement et l'admiration de son époque par son génie encyclopédique, l'étendue et la variété de ses connaissances qui remplissent quarante ouvrages « sur l'astronomie et la météorologie, la physique et la musique, la philosophie et la géographie, l'arithmétique et la rhétorique, la grammaire et la versification, sans omettre la médecine et sans dédaigner de descendre jusqu'à l'orthographe et la numération » ¹. Voilà pourquoi les papes couronnent l'édifice de la chrétienté par les Universités, les Universités qu'ignora l'antiquité, qu'on chercherait en vain chez les nations étrangères à l'influence de l'Évangile, qui n'apparaissent même en Allemagne qu'au milieu du ^{xiv} siècle, que le nouveau monde envie à l'ancien et prétend lui emprunter à coup de milliards, que la Révolution a néanmoins supprimées en France, et dont la loi du 10 juillet 1896 n'a rétabli que le titre sans leur rendre l'autonomie ni la vie, parce qu'elles restent toujours officielles.

Cependant l'histoire des Universités n'a été entreprise que de nos jours. Un allemand de race française, de Savigny, en a exposé la diversité des origines et la variété des constitutions ², mais il n'est guère

¹ Montalembert, *Les Moines d'Occident*, t. V, p. 62. — La traduction que Bède avait faite de saint Jean est malheureusement perdue. (Giles, *of Bède*, p. 1).

² Bologne (1111), Paris (1200), Oxford (^{xiii} siècle), Valence (1209), Naples (1224), Padoue (1228), Toulouse (1233), Rome (1245), Salamanque (1255), Coïmbre (1270), Montpellier (1289),

remonté aux sources que pour l'Allemagne, et il s'est arrêté, pour l'Italie, aux statuts imprimés au xvi^e siècle ; pour la France, où il ne s'occupe que de Paris, il s'en rapporte à l'ouvrage de Du Boulay¹, et restreint ses recherches à l'enseignement du droit et à la biographie des légistes. Il était réservé à un Frère-Prêcheur, le Père Denifle, directeur des archives vaticanes, d'édifier un ouvrage composé tout entier sur des textes originaux et inédits de France et d'Italie, de Hongrie et de Pologne, d'Allemagne et d'Angleterre, d'Espagne et de Portugal, monument de critique et d'érudition, dont les bases demeurent inébranlables², auxquelles ajoutent chaque jour de nouvelles assises les registres des papes et les archives locales, comme celles de Montpellier.

Au moment où la monarchie prend conscience de son rôle et révèle sa mission de faire la grandeur de la France, alors que l'affranchissement des communes donne un singulier essor à l'esprit d'indépendance et à

Lisbonne (1290), Avignon (1303), Orléans (1312), Cambridge (1318), Cahors (1332), Pise (1345), Valladolid (1346), Prague (1348), Florence (1349), Cracovie (1364), Vienne (1365), Heidelberg (1386), Cologne (1388), Leipsig (1409). — Nous ne mentionnons pas les universités secondaires comme celles de Grenoble (1322), transférée à Valence en 1454, d'Angers (1364), et d'Orange (1365). — De 1309 à 1317, les papes d'Avignon ne fondèrent pas moins de six universités françaises.

¹ *Geschichte des römischen Rechts im Mittelalter*, 1826-1831.

² Denifle, aus dem predigerorden unterarchivar des hl. stuhles, *Die Universitäten. Die entstehung des Universitäten des Mittelalters bis 1400*. Berlin 1885, pp. ix, x, xi, xii. — « L'honneur d'embrasser simultanément, par un effort puissant, l'histoire générale des Universités médiévales, de poser les vraies questions et de résoudre les principales était réservé, de nos jours, à un membre de cet ordre des Frères-Prêcheurs qui, au Moyen âge, compta tant de docteurs et, dans l'Université, tant d'ennemis. L'érudition du Père Henri Denifle, dominicain, sous-archiviste du Saint-Siège, est vaste et sûre et son impartialité sans reproche. Le Conseil général des Facultés de Paris a confié à ce moine le soin de publier, sous ses auspices, le Cartulaire de l'Université de Paris ». (Ch.-V. Langlois, *Les Universités*, ap. *Questions d'Histoire et d'Enseignement*, p. 4). — « Les *Studia generalia*, les Universités sont, avec les Parlements politiques, une des grandes institutions élaborées, au Moyen âge, qui caractérisent la civilisation moderne et qui la différencient de la civilisation antique. La forme et le contenu en ont changé bien des fois au cours des siècles, mais les idées essentiellement médiévales qui les ont fait naître, n'ont pas cessé d'être vivantes. Examens, degrés académiques, cours réguliers d'études corporations de maîtres et d'étudiants, voilà des choses que l'antiquité n'a pas connues, qui sont nées au xiii^e siècle, et qui ne disparaîtront pas de sitôt. L'idée fondamentale d'où ces choses dérivent que les maîtres et étudiants doivent s'associer, vivre, travailler ensemble, a ses racines dans les habitudes et dans les sentiments des hommes du Moyen âge ». (Ch.-V. Langlois, *Les Universités*, ap. *Questions d'Histoire et d'Enseignement*, p. 11).

l'œuvre de l'enseignement, que l'hérésie et la guerre albigeoise ravagent le Languedoc, la ville de Montpellier ne songe qu'à étendre son commerce, à consolider ses libertés, à développer ses Écoles¹. En 1217, le pape Honorius III demande à l'Université de Paris des maîtres pour le Midi². En 1237, le concile de Béziers, pour réagir contre le règne de l'ignorance, ordonne aux couvents d'en désigner également pour apprendre aux enfants la grammaire³.

En cette même année, Grégoire IX, l'adversaire des puissants, comme l'empereur Frédéric II⁴, le plus perfide ennemi de l'Église, se fait, au contraire, l'ami, le patron des humbles, le promoteur et le protecteur des Universités. Pour assurer, en cas de disette, l'existence de celle de Toulouse, ce pape interdit l'exportation des vivres⁵. En 1245, Innocent IV remercie le seigneur, les consuls et le peuple de Montpellier de leur bienveillance pour les Écoles⁶. Urbain IV, élève de l'Université de

¹ « Montpellier, au moment le plus critique du Moyen âge, est une commune où le développement moral, le développement intellectuel et le développement politique marchent de pair, une commune à la fois chrétienne, démocratique et savante, type remarquable de l'alliance alors si générale du catholicisme avec la lumière et la liberté!... On y voit ce que peuvent les institutions catholiques pour le progrès régulier de la science et de la démocratie. La commune de Montpellier s'est distinguée, au Moyen âge, entre toutes les autres parce qu'elle a été profondément et fermement catholique. En demeurant fidèle à l'Église, unique source de la vraie civilisation, elle a sauvé, grandi ses vrais intérêts. Cette fidélité fit sa force et sa gloire; elle lui épargne de plus grands malheurs et leur procure de grands biens; elle lui valut la conservation de son existence individuelle et originale, en face d'une conquête irrésistible ». (Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. I, p. 208).

² Chartul. Univ. Paris., n° 25, t. I, p. 83). — *Monemus per apostolica scripta mandantes quatenus illuc aliquid ex vobis accedant qui causam Dei agentes examino, prædicationi et exhortationi vigilantes existant.* (Raynaldi, *Ann. eccl.*, ann. 1217, n° XLIX, t. I, p. 458. — *Revue des Questions historiques*, t. IX, p. 428).

³ Raynaldi, *ibid.*, ann. 1233, LVIII, t. II, p. 94. — *Ut in monasteriis sint magistri, qui grammaticam doceant minores.* (Concile de Béziers, 1233. Labbe, t. XI, col. 438). — « C'est la même pensée qui fait stipuler par le légat, dans le traité de Paris de 1233, l'établissement de l'Université de Toulouse ». (D'Achery, *Spicilegium*, t. III, p. 605).

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. x, xi, pp. 44, 76.

⁵ Arch. Vat. Reg. Gregor. IX, an. 7, lettre 67, t. 17, f° 14. — Fournier, *Statuts et Privilèges des Universités françaises*, t. I, p. 507. — Voir du même : bulles des 30 avril et 20 juillet 1233, 28 février et 3 avril 1234, d'Innocent IV, d'Urbain IV et Clément IV des 11, 19 et 22 septembre 1245, 20 septembre 1264 et 27 avril 1265, toutes en faveur de l'Université de Toulouse. (Fournier, *ibid.*, pp. 506-528).

⁶ « Les écoles épiscopales avaient frayé la voie aux Universités ». (Tardif, *Hist. des Sources du Droit canonique*, p. 186). — Lavis, *Hist. gén. de l'Europe*, t. II, p. 252. — Denifle, *Chartul.*

Paris, réserve pour les gradués les dignités ecclésiastiques. Il ajoute aux privilèges des professeurs, fussent-ils Juifs comme la plupart des médecins de Montpellier ; il ne tend qu'à encourager les efforts et à protéger les institutions, d'autant plus confiant et libéral que l'unité du dogme et la fixité de la hiérarchie n'ont à redouter ni la diversité des méthodes ni la contradiction des systèmes ¹.

Le 13 septembre 1317, Jean XXII recommande au roi de France, Philippe V, les envoyés de l'Université ². Le 1^{er} octobre 1336, Benoît XII charge l'évêque de Maguelone de remédier aux désordres et aux abus dont se plaint à lui l'Université, *utriusque juris Studii generalis*, en dénonçant les exigences des docteurs qui réclament cent gros tournois d'argent ³. En 1362, les orateurs et les membres de l'Université, *oratores et oves pascue*, supplient Urbain V, dès le lendemain de son élection, de sauver les écoles qui, sans son intervention, ne manqueraient pas de disparaître puisque le nombre des étudiants est tombé de mille à deux cents ⁴.

Ainsi évêques et moines, conciles et papes ne reculent devant aucun effort pour conserver les lettres et développer l'instruction. Comment ne pas admirer cette passion du Moyen âge pour la science qu'il exalte même comme la puissance dominante, et adore comme une divinité ? Voilà pourquoi, sur le haut relief du grand portail de la cathédrale de Bourges, le Christ est représenté, ayant à ses côtés les anges et les élus ; au-dessous, rangés hiérarchiquement, les saints en prière et les savants

Univ. Paris., Introd., p. ix ; p. 88, note 31. Cf. p. 78, n° 70 ; p. 75, n° 16 ; p. 98, n° 41 ; p. 99, n° 42, p. 136, n° 79. — Gréard, *Adieux à la Vieille Sorbonne*, pp. 11 et 12.

¹ Bulles des 31 mars, 15 mai, 3 et 22 juin 1262, 9 janvier, 19, 27, 31 mars, 4 et 14 mai, 29 août, 26 décembre 1263, 28 mars, 26 mai, 22, 26, 28 juin, 11 juillet 1264. (Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, n°s 375-404).

² *Ambassadors eosdem benigne recipias et petitiones eorum ex quibus augeri debeat Universitatis ipsius ad te devota fidelitas, quantum decuerit et licuerit, clementer admittas.* (*Cartulaire de l'Université de Montpellier* t. I, n° 31, p. 235).

³ *Quod quidam abus, ex cupiditatis radice procedens, in dicto Studio inolevit, videlicet quod doctores ejusdem Studii, ... centum grossos Turonensium argenti exigunt... Cum igitur sacris canonibus sit inhibitam ne pro docendi licentia aliquid exigatur et multo amplius inhonestum existat.* (*Ibid.*, t. I, n° 62, p. 294).

⁴ Rouleau de suppliques en cour de Rome pour les membres de l'Université de Montpellier, 24 novembre 1362. (*Ibid.*, t. I, n° 119, p. 450).

plongés dans la lecture, mais primant tous les rois, couronne en tête et l'épée à la main. Cette religion de la science s'allie au respect de toutes les opinions, et le culte des maîtres, même profanes, ne gêne en rien l'indépendance et l'originalité de la pensée¹. Dans la bulle de fondation de l'Université de Louvain, du 19 décembre 1425, Martin V proclamera comme premier devoir du Saint-Siège de « dissiper les ténèbres de l'ignorance, d'étendre et d'encourager de tout son pouvoir les sciences de tout genre qui renouvellent pour toutes les classes les germes de prospérité »².

Nous avons vu que la médecine, le droit et les arts constituaient des facultés ; quant aux sciences proprement dites, à moins de se confondre avec l'astronomie et l'alchimie, elles forment le complément des cours

¹ « L'Église craignait si peu la philosophie qu'elle l'introduisait dans l'enseignement du cloître. Ces théologiens, si rigoureux en fait d'orthodoxie, si ardents à l'endroit des Albigeois et des Averrhoïstes, s'épuisaient à restituer les textes et le sens d'Aristote. Le mauvais renom de Porphyre et de ses attaques contre l'Évangile ne nuit en rien à l'autorité de ses commentaires demeurés classiques dans toutes les écoles. L'introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote, traduites par Boèce, a fait la base de tout l'enseignement philosophique au moyen âge ». (Voir Cousin, Introduction aux Œuvres d'Abélard). — « Ces moines nourris dans l'étude de l'Écriture sainte et des Pères, qui passaient six heures au chœur, selon la règle de saint Benoît, rentrés dans leurs cellules, y pâissaient avec amour, avec respect, sur les précieux manuscrits des poètes, des historiens, des orateurs ». (Ozanam, *Poètes Franciscains*, Œuvres complètes, t. V, p. 434). — « C'est parmi des moines, au mont Cassin, que j'ai trouvé les plus libres penseurs, les meilleurs patriotes et les esprits les plus éclairés. J'ai eu là, sous les yeux, un bien curieux spectacle : des moines persécutés pour leur manière élevée de penser et de sentir ». (Lettre de Renan à Bersot, 1890. *Journal des Débats*, 1^{er} novembre 1910). — Comme dit le prince Emmanuel de Broglie de la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, il y avait là « une société internationale dont l'unique lien était formé par un commun amour de l'étude et de l'érudition... Et les différences d'opinions religieuses et même de religions ne font pas plus d'obstacle que les frontières nationales à ce commerce intellectuel entre tous. Il y a un terrain commun où, sans abandonner ses convictions, chacun sait se placer pour profiter du travail des autres ». (Emmanuel de Broglie, *Mabillon et la Société de l'Abbaye de Saint-Germain*).

² *Quid statui conveniat fidelium quorumlibet prospiciamus attentius et qualiter a fidelibus ipsis profugatis ignorantie tenebris illi post supereminentissimam summi opificis notionem per ejusdem sapientie donum in via mandatorum directi veri luminis pertingant claritatem solertius intendentes eo ad querendum ipsius sapientie alimenta litterarum studia.* (v idus decembris MCCCXXV). — Qu'il nous soit permis de remercier son Éminence, le cardinal Mercier, archevêque de Malines, qui a bien voulu faire photographier à notre intention l'original de la bulle que nous n'avions trouvée dans aucune collection.

de logique¹. Le pape Clément IV prouve l'intérêt qu'il y attache en se plaignant à Jayme I^{er} que l'arithmétique ne soit guère enseignée dans les écoles de sa bonne ville de Montpellier : *Si quis vellet legere arithmetiam, quæ nullo forsitan ibi tempore lecta fuit*². Nous voyons néanmoins, dès le XII^e siècle, Jean de Montpellier, astronome et mathématicien, mort vers 1130, composer une géométrie théorique et pratique, où il traite de l'usage du quadrant et essaie de calculer par les étoiles la distance du soleil : *Tractatus quadrantis veteris secundum magistrum Johannem ae Montepeso*³. Le développement et l'importance des études scientifiques dans l'Ordre de Saint-François jusqu'au milieu du XIII^e siècle a même fourni la matière d'un livre considérable⁴.

Dans son *Speculum majus*, Vincent de Beauvais cite deux cent cinquante-quatre volumes grecs, latins, arabes qu'il avait pu consulter à la bibliothèque de saint Louis, léguée par ce roi aux Frères-Prêcheurs de Compiègne, aux Frères-Mineurs de Paris et aux Bénédictins de Royaumont⁵.

Un poème didactique, daté de 1245, le premier de ce genre écrit en français, résume les données de l'époque sur l'astronomie. Il comprend environ 6500 vers octosyllabiques ; encore ce chiffre est-il incomplet à cause des coupures⁶.

¹ Germain, *Hist. de l'Université*; ap. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, p. 5. — « Que l'on examine avec soin la formation de la philosophie du moyen âge, et l'on se rendra compte que ses erreurs sont dues non pas à ce qu'elle a dédaigné la science positive, mais justement, au contraire, à ce qu'elle est placée dans une dépendance trop étroite d'une science encore imparfaite ». (Carra des Vaux, *Avicenne*).

² Martène et Durand, *Thesaurus novus anecdotorum*, t. II, p. 603. — Germain, *La Faculté des Arts*, p. 10. — Lajard, *Notions succinctes sur divers écrivains*; *Hist. littéraire*, t. XXI, p. 31.

³ Bibl. nat., Mss lat. 7298, 7404, 7446, 7437. — Lajard, *ibid.*, t. XXI, p. 309.

⁴ P. Hil. Felder, *Geschichte der Wissenschaftlichen studien im Franziskanerorden bis ein die mitte des XIII Jahrhundert*, Freiburg, R. Herder 1904, in-8°, xi-557 pages. — *Revue des Questions historiques*, t. LXXVII, p. 616.

⁵ Daunou, *Vincent de Beauvais*; *Hist. littéraire*, t. XVIII, pp. 483-484. — L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres avait proposé pour 1902 un examen critique des sources de Vincent de Beauvais, pour les trois derniers chapitres de son *Miroir historique*, embrassant la période comprise entre 1153-1244. (*Revue des Questions historiques*, t. LXXV, p. 245).

⁶

XX^m milliers et III cens

Encore XXVII^m et plus

Roger Bacon, qui se révèle le précurseur et le prophète de la science moderne, en a l'intuition et en donne la formule dans des ouvrages malheureusement détruits par les Réformés. On lui attribue l'invention de la poudre dont il a fait l'analyse; il a créé l'optique, en la dotant du télescope et du microscope, en même temps qu'il préparait la réforme du calendrier qu'adoptera Grégoire XIII. Il a même annoncé la machine à vapeur et la navigation aérienne, qu'il décrit en termes catégoriques ⁴.

Ainsi ces merveilleuses applications de la statique, de l'optique, de l'électricité, ces inventions dont s'enorgueillit l'esprit moderne ont été entrevues et annoncées par un de ces religieux mendiants, accusés de

Dont le mille, selon a lorsus
Contient mile pas, dont 2, 8 pas tient
V près et X dont chascuns pies tient
XII poches, en sa longuor
Tant es la terre longh entor.

(*Revue des Langues romanes*, t. XXVII, pp. 1-58). — Ce poème a été publié avec beaucoup de soins par M. Daniel Grand, ancien archiviste du département de l'Hérault, avec une étude critique sur le classement des manuscrits de la première rédaction qu'il a collationnés à Cambridge et à Londres, à Oxford et à Stockholm.

⁴ « Je raconterai quelques-unes des merveilles que recèle la nature ou que l'art a produites. ... On peut construire pour les besoins de la navigation des machines telles que les plus grands vaisseaux, dirigés par un seul homme, parcourent les fleuves et les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis de rameurs; on peut aussi faire des chars qui, sans attelage, courront avec une incommensurable vitesse. Il est possible de créer un appareil au milieu duquel un homme assis et faisant mouvoir avec un levier des ailes artificielles, voyagerait comme un oiseau dans les airs. Un instrument long de trois doigts et large d'autant suffirait pour soulever d'énormes fardeaux; il servirait même à tirer des captifs de leur prison en leur permettant de franchir à volonté les plus grandes hauteurs. Il en est un autre au moyen duquel une seule main tirerait à elle des masses considérables, malgré la résistance de mille bras. — On conçoit aussi des machines qui promèneraient sans péril le plongeur au fond des eaux... Ces choses-là se sont vues, soit chez les anciens, soit de nos jours, à l'exception de l'appareil à voler, dont un savant bien connu de moi, a imaginé le dessein. Et l'on peut inventer une multitude d'autres engins et d'utiles artifices, — comme des ponts qui traversent les rivières les plus larges sans pile et sans appui intermédiaire. — Il serait aisé de jeter la terreur dans une ville ou dans une armée ennemie par de subites apparitions. On jugera cet artifice encore plus facile si l'on considère qu'on peut construire un système de verres transparents qui, rapprocheront à l'œil les choses éloignées, ou qui feront fuir les plus proches; ou bien qui, déplaçant leurs images, les montreront du côté qu'on voudra. Ainsi, d'une incroyable distance on lira les caractères les plus fins, on comptera les choses les plus imperceptibles. Les rayons solaires, habilement conduits et rassemblés en faisceaux par l'effet de la réflexion, sont capables d'enflammer à une distance voulue les objets soumis à leur activité. — L'art a ses foudres, plus redoutables que les tonnerres du ciel. Une faible quantité de matière de

mener une vie oisive et stérile et d'être même ennemis des lumières. Or c'est, au contraire, « à l'époque de la Réforme que ses manuscrits furent brûlés dans l'incendie du couvent de son Ordre par des hommes qui prétendaient rallumer les flambeaux de la raison éteints par les moines du Moyen âge » ¹.

La vie exclusive d'étude et d'austérité fait, à certain point de vue, la supériorité des réguliers sur les séculiers, qui ne sont pas sans en éprouver quelque jalousie. Dans le cloître, en effet, on travaille sans cesse ni presse, sans distraction ni vaine curiosité, sans négligence et par pur amour de la science et de la vérité : *Studium et appetitus scientiæ secundum rectam rationem est aliquid virtutis ; si excedit, est curiositas ; si deficiat, est negligentia* ².

C'est là aussi que s'élaborent ces magnifiques *sommes*, chefs-d'œuvre de foi et de savoir, où les vérités de l'ordre moral se confondent avec les connaissances accumulées des siècles, où l'érudition est mise au service des plus grands penseurs, Albert le Grand et Guillaume d'Auvergne, Thomas d'Aquin et Vincent de Beauvais, Jean de Salisbury et Alexandre de Halès.

Quelle intelligence ne reste pas confondue en présence de tels monuments intellectuels, dont les auteurs sont, avant tout, des saints, qui comptaient la table pour peu, le sommeil pour rien ; qui, bien qu'absorbés par les affaires journalières et, à cause même de leurs vertus et de leurs mérites, par les directions spirituelles, ne se dispensèrent jamais de leurs douze heures de chœur. A la différence de nos intellectuels, pour qui l'étude est une carrière sinon une fortune, ils composent des encyclopédies anonymes, comme ces maîtres ès œuvres qui

la grosseur d'un pouce produit une horrible explosion accompagnée d'une vive lumière, et ce fait peut se répéter jusqu'à détruire une ville et des bataillons entiers... L'attraction que l'aimant exerce sur le fer est à elle seule féconde en merveilles ignorées du vulgaire et connues de ceux que la science initie à ses ineffables spectacles ». (Roger Bacon, *Secretis operibus artis et naturæ et nullitate magiæ*, ap. I-VIII). — Ozanam, *Dante*, Œuvres complètes, t. VI, p. 484. — Sur Roger Bacon, voir article de Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XX, pp. 132-140.

¹ Directeurs du Collège de Juilly. Préface de l'*Histoire de la Philosophie*, p. 293.

² Saint Thomas d'Aquin, *Mal.*, qu. 8, 2. — Douais, *Essai*, p. 50.

bâtissent nos cathédrales, sans laisser leur nom à la postérité, émerveillée et édifiée.

La philosophie n'étant pas encore une science exacte, la dialectique est séparée, au x^e siècle, de la grammaire pour être rattachée à la théologie ¹. Au xiii^e, la scolastique vaut à la philosophie la rigueur des mathématiques. C'est par elle que l'orthodoxie refrène les écarts de Guillaume de Saint-Amour, même d'un Pierre Lombard, à plus forte raison des naturalistes et des physiologistes. L'Église triomphe ainsi du rationalisme d'Abélard et d'Arnaud Brescia, de l'Averrhoïsme et de la Caballe, du Rabianisme et du Manichéisme albigeois ².

Le xiii^e siècle, le siècle de saint Louis, est le grand siècle du Moyen âge, le siècle de l'ogive, de la scolastique, des Universités.

Pendant que montent vers le ciel ces nefs gothiques, encadrées par de hautes tours, surmontées de flèches aiguës, et qui expriment la grandeur, la largeur et l'élan de la foi, les écoles se multiplient et se développent, ouvertes à tous comme les temples du Seigneur. Et alors que, séparées par la diversité des races et des institutions, les nations vivent isolées, derrière les frontières, le clergé maintient comme langue de l'Église le latin qui assure l'unité des croyances et prépare les nations au rapprochement des peuples.

Les écoles épiscopales et monastiques abandonnent alors les cathédrales et les couvents pour s'installer au dehors, en plein vent. Les Universités qui les absorberont, prennent plutôt leur essor dans les villes paisibles comme Oxford et Cambridge, Salamanque et Pavie, Bologne et Montpellier ³. Alors que Rome est agitée par les factions rivales, Paris devient la métropole de l'intelligence et de la science.

Chantée de nos jours par les intellectuels, comme la bonne déesse qui enseigna aux hommes

Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain ³,

¹ Demogeot, *Hist. de la Littérature étrangère*, p. 168.

² Cardinal Pitra, *Analecta novissima Spicilegio Solemnensi parata*, t. I, pp. 295, 298.

³ Porée, *Hist. de l'Abbaye du Bec*, t. I, p. 540.

⁴ Alfred de Musset, *Nuit d'août*; Poésies, t. II, p. 139

l'Université de Paris est la mère nourricière de toutes les Universités, *alma mater omnium Universitatum*, le centre de la chrétienté¹, sur lequel peuples et rois ont les yeux fixés². *Ad instar studii Parisiensis... tandem fiat hic ut velut Parisius... qualis Lutetiæ Parisiarum*, nouvelle Athènes, nouvelle Alexandrie³, où affluent les divers ordres, où, dès cinq heures du matin, la jeunesse de tout pays se presse dans la rue du Fouare, *vico degli Stromi*, pour assister aux controverses d'Abélard avec saint Bernard et entendre les syllogismes de Sigier⁴, où se rencontrent toutes les illustrations, d'où sortent enfin les courageux citoyens comme Étienne Langton, l'évêque de Londres, qui, à la tête des barons, arrache à Jean sans Terre la grande charte de 1215, fondement de la liberté anglaise.

Les étrangers eux-mêmes épuisent les formules d'enthousiasme devant ce *Paradis* délicieux des lois⁵, qui vaut à la France, en 1166, d'être proclamée par l'anglais Jean de Salisbury la plus douce et la plus civilisée des nations, *Franciam mitissimam et civilissimam nationem*⁶, « qu'on ne peut comparer qu'à ce qu'il y a de plus grand et de plus précieux dans le monde, asile des sept Sœurs divines, d'où sortirent les plus illustres prélats ou cardinaux et sept papes, dont Innocent III et Grégoire IX⁷, sans compter les princes comme Baudoin, frère de Jean l'Aveugle, roi de Bohême⁸, où il n'y avait pas de science qui ne fut poussée au plus haut degré⁹, d'où se répandait sur le monde une

¹ Thurot, *De l'Organisation de l'Enseignement dans les Universités du Moyen âge*, p. 2.

² Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. V, p. 485.

³ Braga, *Manuel de Historia de Literatura portugueza*. — Th. de Puymaigre; *Revue des Questions historiques*, t. LII, p. 58.

⁴ Dante, *Paradis*, ch. X, vers 136. — Voir Féret, *La Faculté de Théologie de Paris*.

⁵ *Parisius quidam paradisi deliciarum, legum gloria floret ibi.* (Sane et Alexander Neckam, *De laudibus divinæ Sapientiæ*, ap. Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, ann. 1165, 1166, t. XVI, p. 515). — *Quod non solum fiebat propter loci illius admirabilem amœnitatem et bonorum omnium superabundantem affluentiam, sed etiam propter libertatem et specialem prærogativam defensionis quam Philippus rex et pater ejus ante ipsum ipsis Scholaribus impendebant.* (Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. II, p. 354).

⁶ Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, n° 20, t. I, p. 78.

⁷ Notamment encore Adrien IV et Alexandre III.

⁸ Baluze, *Miscellanea Historica*, t. L, p. 311. — *Gesta venerabilis domini Boldewini*, t. XLV. — Th. de Puymaigre, *Revue des Questions historiques*, t. LII, p. 396.

⁹ *Hist. littéraire*, t. IX, p. 79.

lumière, image de la splendeur céleste, séjour dont les élèves brillent d'un étonnant éclat et leurs maîtres comme les astres de l'Éternité¹.

La ciudad de Paris en medio de Francia
De toda la clergia avie y abundezia².

et qui, en déversant les eaux les plus abondantes de la doctrine du salut, forment le grand fleuve dont les flots, après avoir fait la fortune de la ville, arrosent l'Église universelle »³.

Trois pouvoirs dominant alors le monde : *Sacerdotium*, *Imperium*, *Studium*, la religion, la monarchie, la science. La Papauté, c'est Rome ; la monarchie, le Saint-Empire en Allemagne, la royauté en France ; l'Université le monde des Écoles. De là trois divisions dans la capitale : la ville proprement dite, pour les bourgeois et le peuple ; la cité, siège de la royauté ; l'Université, quartier latin, où maîtres et élèves règnent en souverains, sur la rive gauche de la Seine, de la tour de Nesles (bibliothèque Mazarine) à la tour de la Tournelle, en face l'île Notre-Dame, aujourd'hui île Saint-Louis, avec une enceinte flanquée de tours rondes, large de sept mètres, haute de deux.

¹ Du Boulay, *Hist. Univ., Paris.*, t. III, p. 371.

*Exoritur tandem locus, altera regia Phœbi,
Parisiis Cyrrhæ viris chrysea metallis,
Græca libris, Inda studiis, Romana poetis,
Attica terra sophis, mundi rosa, balsamus orbis.*

(Jean de Hauteville, *Archithremius*, lib. III, cap. XVII).

Doctrina existit totius orbis.

(Guillaume Le Breton, *Philippidos*, lib. I, vers 101). — Dom Bouquet, *Recueil des Hist. de France*, t. XVII, p. 121. — « En celi tens florissoit a Paris philosophie et toute clergie, et estoit li estudes sept arz si granz et en si grant auctorité, que l'on ne trove pas que il fust onques si pleniers ne si fervenz en Athènes, ne en Egypte, ne en Rome, ne en nule des parties du monde. Si, n'estoit pas tant seulement pour la delitabilité de lieu, ne pour la plenté des biens qu'en la cité habudent, mais pour la pais et pour la franchise que ly bons roys Loos avoit tozjors portée, et que li rois Phelippe ses fiuz portoit aux maistres et aux escoliers et à toute l'Université. Si ne lisoit pas tant seulement en ceste noble cité des sept sciences libéraux mors de decrez et de lois et de phisique et sur totes les autres estoit leue par plus grant fervor et par plus grant estude de la sainte page de theologie ». (*Les Gestes de Philippe-Auguste*, Extrait des Chroniques de Saint-Denis, ap. Dom Bouquet, *ibid.*, t. XVII, pp. 395, 396). — Voir Féret, *Les Origines de l'Université de Paris* ; ap. *Revue des Questions historiques*, t. LII, p. 351.

² *Lib. de Alexandro*, 2418.

³ Du Boulay, *ibid.*, t. III, p. 360.

Les étudiants habitent des bouges infects, malfamés, au grand scandale du cardinal Jacques de Vitry : *Scholæ erant superius, prostibola inferius* ¹, si bien que Pierre de Celles s'écrie dans son indignation : « O Paris, que tu es propre à prendre et à tromper les âmes ! En toi se trouvent les attraites du vice ; en toi le piège du mal ; en toi la flèche de l'enfer qui transperce le cœur des insensés » ².

Rélogés la plupart du temps au grenier où à la cave, les étudiants n'obtiennent souvent que de misérables échoppes installées à leur intention sur la voie publique ainsi obstruée ³. Ils n'en sont pas moins exploités par les logeurs, sur qui Robert de Courçon établit une taxe au profit des maîtres et des élèves ⁴. Grégoire IX obtient de saint Louis, en 1231, une commission de deux professeurs et de deux bourgeois pour tarifer les loyers ⁵.

Le propriétaire est tenu d'accepter d'avance cet arbitrage. S'il y contrevient, sa maison est interdite pour cinq ans ; les maîtres ou écoliers, qui passeraient outre, sont déchus des privilèges de l'Université. Ecclésiastiques et couvents essaient de se soustraire à cette réglementation pour les locaux qu'ils possèdent à Paris ⁶, mais ils sont condamnés, après une longue lutte, par Grégoire IX ⁷ ; le règlement, arrêté en 1244 ⁸, ne sera appliqué qu'en 1280 ⁹.

¹ Jacques de Vitry, *Hist. occident.*, c. VII.

² O Parisius, quam idonea es ad cupiendas et decipiendas animas : In te reticula vitiorum, in te malorum decipula, in te Sagitta inferni transfigit insipientium corda. (*Epist.*, lib. IV, ep. x). — Féret, *Revue des Questions historiques*, t. LII, p. 385.

³ Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, n° 32, p. 90.

⁴ *Ibid.*, n° 20, p. 78. Cf. n°s 79 et 114, pp. 136 et 160. — Ch. Jourdain, *La taxe des logements dans l'Université de Paris*, ap. *Excursions à travers le Moyen âge*. — Ch. Thurot, *L'enseignement dans l'Université au Moyen âge*, p. 68.

⁵ *Chart. Univ. Paris.*, n° 79, t. I, p. 136. — Gréard, *Mes Adieux à la vieille Sorbonne*, p. 15.

⁶ *Chartul. Univ. Paris.*, n°s 82, 247, 447, 478, t. I, pp. 140, 279, 504, 562.

⁷ Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. III, p. 135.

⁸ *Taxatores idoneos in eorumdem religiosorum et clericorum domibus auctoritate apostolica deputatis contradictores per censuram ecclesiasticam appellatione postposita compescendo.* (Du Boulay, *ibid.*, t. III, p. 160). — *Revue des Questions historiques*, t. LII, p. 386.

⁹ *Chart. Univ. Paris.*, n° 511, t. I, p. 597.

Les Universités du Moyen âge, celle de Rome exceptée, remontent toutes au Saint-Siège qui ne se contente pas de les organiser, mais s'en fait le protecteur naturel et obligé¹, ne craignant pas de lutter contre tous les pouvoirs pour en défendre les franchises, les droits, les privilèges, tant ceux des élèves que ceux des maîtres, ainsi que le prouvent avec une magnifique énergie Grégoire IX, en soutenant les étudiants de Paris contre les gens du prévôt, Innocent IV en défendant ceux de Bologne contre une municipalité trop impatiente des mutineries de la jeunesse², Jean XXII en revendiquant, à l'encontre de l'official de l'évêque de Maguelone, l'indépendance et les droits de l'Université de médecine de Montpellier³.

Ce n'est pas que Rome s'imposât ; c'est qu'il n'y avait qu'elle pour sanctionner des institutions qui, sans sa protection, seraient demeurées purement locales et sans prestige.

Si les moines et les évêques avaient ouvert les Écoles, seuls les papes pouvaient fonder des Universités, non qu'ils aient cherché à les dominer, mais parce ce que, sans eux et en dehors d'eux, les titres n'auraient pas eu une portée œcuménique et eussent été amoindris par la jalousie ou l'hostilité des nations et des villes rivales. L'antagonisme des princes eut ajouté à l'insuffisance et à la méfiance des diplômes. Authentiqués par le Saint-Siège, véritablement le ministère de l'instruction publique

¹ « Toutes les branches de la science aussi bien que les lettres et les arts ont eu dans les pontifes de Rome ou d'insignes représentants ou des Mécènes généreux ou des gardiens vigilants, et cela même à des époques où les études étaient généralement négligées, les bonnes doctrines ensevelies dans l'oubli et où l'ignorance et la barbarie détruisaient jusqu'aux derniers restes des trésors de la sagesse antique. Les asiles eux-mêmes, les plus vastes du savoir humain, nous voulons dire les Universités, ont été fondés par les pontifes romains ou largement favorisés par eux, comme le prouvent encore les récentes conclusions d'une sévère critique, s'appuyant sur d'incontestables documents ». (Léon XIII, Discours au Sacré-Collège, 2 mars 1886. *Revue des Questions historiques*, t. XXXIX, p. 653).

² Voir ci-après. — *Chartul. Univ. Paris.*, nos 64, 69, 125, 127, 128, 247.

³ Voir ci-après. — *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 21, p. 213. — « Des cinq Universités de France, savoir : de Paris, de Toulouse, d'Orléans, d'Angers et de Montpellier, cette dernière est l'unique qui se soit formée hors d'une ville épiscopale ». (Pierre Raugéard, *Hist. de l'Université d'Angers*, t. I, p. 293). — L'auteur ne se doute pas que si la résidence de l'évêque était à Maguelone, Montpellier était en réalité la ville épiscopale, à quinze kilomètres de l'évêché.

de toute la chrétienté, seul admis à délivrer, comme disaient d'anciens diplômes, *licencia regendi hic et ubique terrarum*, et qui personnifiait d'ailleurs le pouvoir enseignant, connu et reconnu jusqu'aux extrémités du monde, ils avaient une portée générale, s'imposant *urbi et orbi*, et profitaient du crédit et de l'universalité même de l'Église.

Les Universités reconnaissent les bienfaits de la Papauté en créant partout des chaires de droit canonique, chacune avec sa tradition et ses commentateurs, qui toutes maintiennent et développent le sentiment et la notion du droit. Si elles n'édicte pas des lois positives pour la justice humaine, elles l'éclairent par la rectitude de leurs doctrines, la servent par les jugements qu'elles inspirent. Aux XII^e et XIII^e siècles, les Universités de droit de Bologne et de Padoue, de Montpellier et de Paris sont surtout des assemblées de canonistes ou, comme on disait alors, de décrétistes, dont les écoles ou académies donnent un enseignement complet d'une autorité générale, *Studium generale*.

« Le premier fondement de l'Université, dit Pasquier, a été l'Église de Paris. De là est venu que les degrez de doctorie et licence ont accoustumé d'être pris en logis de l'évêque et que le premier juge et censeur de la doctrine et maître des Escoliers, que nous appelons chancelier de l'Université, est du corps des doyens, chanoines et chapitre de cette Église. De là que tous nos collèges hormis cinq à six, pour le plus, furent fondez par personnes ecclésiastiques, et, quand il fut question de procéder à la réformation de l'Université, l'an 1492, on y employa l'autorité du cardinal de Touteville, légat en France. De là aussi que tous les principaux de collèges, docteurs et régents ne pouvaient entrer en lien de mariage pendant leur profession. Comme si les Principautez, Doctories et Régences eussent été affectées à l'Église dont elles avaient pris leur première source »¹.

¹ Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. III, ch. xxiv. Œuvres complètes, t. I, col. 275. Cf. liv. IX, col. 969. — Cf. Rigord, *Vita Philippi*. — Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, n° 1, 3, t. I, pp. 5, 9. — Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. II, pp. 123, 134. — *Igitur ex magistris in insula commorantibus formata est universitas, ibique, sub umbra nostra Dominæ, cumbrela universitatis agnoscendam.* (Denifle, *ibid.*, Introduction, pp. xv-xviii). — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. VII, ch. 5, t. II, p. 392. — En 1432, la Faculté de médecine accuse de

Jusqu'au XII^e siècle, le clergé s'était surtout renfermé dans l'Église, cloître, pour ainsi dire, dans la tradition. Désormais, la vie religieuse participe au mouvement des esprits et aux progrès du temps.

Le monde est tourmenté par l'esprit de foi et de science, entre lesquelles ne saurait s'élever d'opposition, puisque Dieu est le père de la science : *Deus scientiarum Dominus*¹. Saint Anselme atteint d'un bond aux sommets de la métaphysique; saint Bernard subjugue la foule accourue sur la montagne Sainte-Geneviève pour assister à ses joûtes oratoires avec Abélard, dont la philosophie pénètre de son vivant jusqu'au fond de l'Italie. Dans la capitale, Notre-Dame, Saint-Germain des Prés, Saint-Germain l'Auxerrois, Sainte-Geneviève, Saint-Victor constituent autant de foyers intellectuels, où la jeunesse studieuse, frémissante d'instruction, se repose sur l'Église comme sur le sein d'une mère². Les professeurs tiennent maison ouverte pour les discussions des problèmes abstraits; les moines harangent la foule et se passionnent pour les disputes de l'École qui contrastent avec la ferveur mystique des premiers âges. Partout exubérance de sève et de vie, d'énergie virile et d'enthousiasme héroïque. Dans le clergé, le travail est pratiqué comme une religion; le mérite personnel honoré, couronné comme la véritable noblesse chrétienne, ainsi que nous en avons d'éclatants exemples dans Pierre Lombard, archevêque de Paris, et Maurice de Sully, son successeur; le premier arrivé de Novare en simples haillons, le second, pour ne pas mourir de faim³, obligé de servir comme domestique, tous deux parvenus, au meilleur temps des

lâcheté les professeurs, pour la rupture du célibat. La Faculté de droit le maintient jusqu'en 1601. On était encore impressionné par le mot de Cicéron, qu'un homme ne peut appartenir à la fois à la science et à une femme. En 1808 encore, Napoléon interdira le mariage aux recteurs et aux censeurs des collèges impériaux, ne permettant de convoler qu'aux professeurs de lycées.

¹ I, *Reg.*, v. 2 et 3.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XI, p. 32.

³ *Ille autem erat ortu et genere pauperrimus.* (Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. II, sect. IV, p. 325). — *Mater eum Lutetiam miserat ut mendicando panem aut scholaribus ditioribus serviendo studiis si posset incumberet. Heroldus scribit eum mendicando vitam Tolosam dum esset provenis.* (Dubois, *Histor. eccles. Paris.*, t. II, p. 122). — Voir Baunard, *Notices et Portraits: Maurice de Sully*, Paris, Poussielgue, 1899, p. 122.

privileges et des préjugés, aux plus hautes dignités de l'Église de France, et qui ont laissé deux monuments incomparables de leur foi et de leur génie, l'un dans le *Livre des sentences*, l'autre dans la cathédrale de Paris.

Il existait, dans la capitale, trois grandes écoles publiques : l'École-cathédrale, sous la direction du chapitre, deux écoles monastiques, Saint-Victor et Cluny. Mais combien de particulières comme celles du Grand et du Petit-Pont ! Certaines communautés se formaient alors entre étudiants de même pays, ayant les mêmes professions, les uns gagnant leur vie en copiant les manuscrits, les autres faisant le service des jeunes gens riches, d'autres quêtant par la ville¹, ce qui n'était plus un déshonneur depuis que les moines mendiants avaient réhabilité la pauvreté :

Les bons enfants orrez crier
Du pain, mes vueil pas oublier².

En 1200, ils forment une école ou collège, noyau de cette Université de Paris dont la renommée et l'influence devaient être mondiales, et qui n'est réellement constituée qu'en 1215, par le cardinal légat, Robert de Courçon, un anglais, ancien disciple, à Paris, d'Innocent III. C'est ce pape qui vaut à l'institution l'existence légale et le droit d'enseigner. En déterminant les conditions de la maîtrise, il a soin d'exiger la gratuité de la licence, et il ne manque pas de prendre, à son tour, sous sa protection écoliers et maîtres par l'établissement, en 1219, d'un jury d'examen pour la collation des grades³.

Par les cartulaires, par celui de l'Université de Montpellier notamment, nous savons que la qualification de *generale* s'appliquait moins aux études qu'au personnel⁴. Le *Studium generale* visait non l'enseignement

¹ Franklin, *Les Médecins*, p. 41.

² Guillaume de Villeneuve, *Les Crieries de Paris au XIII^e siècle*.

³ Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, n° 20, t. I, p. 78.

⁴ « Selon le Père Denifle (*Die Universitäten*, Bl. 14, 15), le terme *generale* ne se rapporte pas à *studium*, mais à ceux qui fréquentent une Université, analogiquement aux expressions : concile général, chapitre général. On ne saurait donc l'entendre de la réunion des Écoles de médecine, de droit et des arts qu'aurait établie la bulle de 1289. Cette opinion, basée par le

complet, intégral, mais la famille indivisible des élèves, *Universitas magistrorum et scholarium*, répartis dans les Facultés diverses et indépendantes, comme celles de droit et de médecine.

Une Université n'était donc ni la réunion de toutes les Facultés ni un corps privilégié de professeurs, mais, comme le Collège romain, une collectivité soit de maîtres ou d'élèves, soit de maîtres et d'élèves, de tout pays et de toute condition, philosophes, orateurs et savants rapprochés par le culte de la science, solidarisés dans un syndicat professionnel de défense et de protection mutuelles¹. Les circonstances seules ont réservé ce titre à l'association scolaire².

A l'origine, l'Université de Paris ne fut même qu'une juste coalition contre les exagérations de pouvoir du chancelier Philippe de Grève qui n'entendait pas qu'on apportât le moindre changement à la constitution et dont le pape Honorius III dut stigmatiser l'insolence et les prétentions³. Telle est la signification attribuée à ce terme dans les

P. Denifle sur le résultat de ses recherches générales est absolument confirmée par les documents locaux que nous avons consultés nous-même». (L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, Introd., p. v, note).

¹ *Dig.*, lib. III, tit. 4; lib. XXXVIII, tit. 3. — *Dilectis filiis consulis et Universitati hominum Montispelessulani*. (Bulle de Clément IV, 1247). — *Consules Universitatis de Latis*. (Gariel, *Séries*, t. I, p. 360).

² *History of the University of Oxford from the Earliest Times to the Year 1530*. By H. C. Maxvell Lyte M. A. F. S. A. Deputy Kler of im. Public Records. London Macurelan 1887, in-8° de xix-514 pp. — *Revue des Questions historiques*, t. LXXI, p. 557. — «Ce que nous appelons aujourd'hui «université», c'est-à-dire une institution académique spéciale qui n'est proprement ni une «école», ni un «collège» ni une «faculté», se disait, au moyen âge, *studium generale*. Et sans doute cette expression est elle-même ambiguë; mais elle ne doit pas s'interpréter en ce sens, que dans les villes où prospérait jadis un *studium generale*, toutes les sciences étaient étudiées. Elle veut dire que, dans ces villes, il y avait des écoles publiques cosmopolites, où des étudiants et des maîtres de tout l'univers étaient admis. En fait, dans la plupart des *studia generalia*, on ne cultiva jamais à la fois l'ensemble du trivium et du quadrivium, la théologie, le droit civil et canonique, et la médecine, c'est-à-dire ce qui constituait la science totale du moyen âge. Il est très peu de *studia* qui aient possédé toutes les facultés au complet. L'enseignement du droit civil n'existait pas au moyen âge dans l'Université de Paris; l'Université de Bologne n'eut pas la Faculté de théologie avant 1352. Chaque *studium* avait une spécialité renommée qui faisait sa gloire et reléguait les autres au second plan. Paris était renommé pour la théologie et pour les arts; Bologne pour l'un et l'autre droit, Salerne et Montpellier pour la médecine». (Ch.-V. Langlois, *Les Universités au Moyen âge*, ap. *Questions d'histoire*, pp. 7, 8, 49). — Voir Guérard, *Adieux à la Vieille Sorbonne*, p. 11.

³ *Nolentes tantum doctorum et scholarium sæpe dictorum gravamen tantumve ipsius*

cartulaires du commencement du XIII^e siècle : syndicat des écoles d'abord, — le premier document qui en signale l'existence date de 1207 — ; syndicat des maîtres, — il en est fait mention en 1208 — ; syndicat des maîtres et des écoliers réunis, — en 1249¹.

L'Université de Paris représentait l'ensemble des écoles épiscopales, non que les évêques eussent prétendu, comme nos faux libéraux modernes, au monopole de l'enseignement ; mais n'était-il pas naturel que, dans leurs établissements, ils exigeassent la présence et la responsabilité d'un maître en théologie, ce qui n'interdisait pas d'en avoir d'autres, même non chrétiens. Est-ce que saint Bernard, qui combattait Abélard, eut jamais la pensée de lui fermer la bouche ? Et, à Montpellier même, est-ce qu'on ne laissait pas pleine liberté au rabbin Moïse Maimonide de professer, avec les rationalistes, l'éternité de la matière, en niant la Providence et le Créateur ?

C'est précisément la communauté israélite qui, en 1231, condamne ces hardiesses ; nous verrons le rabbin Abba-Mari (En Astruc de Lunel), pour réagir contre le libre examen, défendre, sous peine d'excommunication, d'étudier la philosophie avant l'âge de trente ans.

A Bologne, l'Université avait eu pour noyau le club ou guilde des étudiants qui fait la loi aux professeurs, les paie et les frappe d'amende s'ils manquent ou négligent leurs cours, qui en exige même un cautionnement pour garantir les pénalités.

En Italie, en Allemagne, où il n'y a pas d'Université avant le XIV^e siècle, les étudiants vivent d'abord groupés par nationalités, se réunissant autour de certains professeurs. Quand les écoles se font concurrence, les populations établissent la solidarité de tous les élèves d'un même pays. Les autorités indigènes favorisent naturellement leurs compatriotes, aux dépens des étrangers ; et c'est pour affranchir les

cancellarii ac præfuturam sociorum ejus insolentiam ulterius sub dissimulatione transire per apostolica vobis scripta mandamus. (Lettre d'Honorius III à Hervé, évêque de Troyes, 11 mai 1219). (Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, n° 31, t. I, p. 88).

¹ *Communitas scolarium* (*ibid.*, n° 6, p. 65). — *Communitas magistrorum* (*ibid.*, n° 8, p. 67). — *Universitas doctorum et discipulorum* (*ibid.*, n° 31, p. 88. Cf. n° 41, 42, 70, 98, 99). — Gréard, *Mes adieux à la vieille Sorbonne*, p. 11.

Universités des passions locales que les souverains leur accordent une juridiction spéciale et que Frédéric Barberousse, à la diète de Roncaglia, en 1158, promulgue la constitution *Habita*, insérée dans le *Corpus*, applicable à tout l'empire, et principe des privilèges universitaires¹.

La gent écolière, cependant, turbulente à toute époque, avait, au Moyen âge, l'humeur batailleuse et la licence des mœurs féodales. Son intempérance naturelle était de plus surexcitée par la rivalité des nations et des races, dont un ancien élève de l'Université, Jacques de Vitry, nous a laissé un pittoresque tableau². Pour un rien, elle en venait vite des injures aux coups; les maîtres, de leur côté, poussaient le fanatisme des privilèges jusqu'à se faire complices des désordres de leurs élèves; ce qui n'empêchait pas d'abriter les réjouissances publiques à l'ombre et même à l'intérieur des édifices sacrés, sous la tutelle indulgente de l'Église. De là ces fêtes burlesques dégénérant même en sacrilèges, comme celles des Fous et des Innocents, stigmatisées, dès 1198, par Eudes, évêque de Paris, en 1212, par le légat Robert de

¹ *Auth. Habita C. ne filius pro patre* (IV, 13). — De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. III, p. 124. — « Un certain nombre de controverses sur la date et la portée de cette constitution ont été soulevées par les historiens de l'Université de Bologne. (Voir le P. Denifle, *Die Universitäten*, pp. 45 et suiv.). — Coppi, *La Università italiana*, p. 42. — Stoble, *Geschichte der deutschen Rechtsquellen*, I, p. 616. — Mihe, *Zur geschichte der Rechtsw.*, p. 257. — Giesebrecht, d'après Code Ottob. 1463, dans le *Sitzungsber.* Der baier acad. de Wiss, Phil. Klasse 79, t. II, p. 285). Voici quelques extraits de ce document d'une si haute importance: *Hæc igitur generali et in perpetuum valitura lege decernimus, ut nullus de cetero tam audax inveniatur, qui aliquis scholaribus aliquam inferre præsumat, nec ob alterius cujuscumque provinciæ delictum sive debitum (quod aliquando ex perversa consuetudine factum audivimus) aliquod damnum eis inferat; scituris hujusmodi sacræ constitutionis temeratoribus, et etiam ipsis locarum rectoribus, qui hoc vindicare négligerint restitutionem rerum ablatarum ob omnibus exigendam in quadruplum; notaque infamiæ eis ipso jure irroganda, dignitate sua se irroganda, dignitate sua se carituros in perpetuum. Veruntamen si litem eis quispiam super aliquo negotio movere voluerit; hujus rei optione data scholaribus, eos coram domino vel magistro suo, vel ipsius civitatis episcopo, quibus hanc jurisdictionem dedimus, conveniat.* (L. ult. tit. 13. — *Ne filius pro patre*, L. IV) ». (P. De Tourtoulon, *Placentin*, Introduction, p. 61).

² *Anglicos potatores et caudatos affirmantes, Francigenas superbos, molles et muliebriter compositos, Teutonicos furibundos, Normanos inanes et gloriosos, Pictavos proditores, Burgundos brutos et stultos, Britannos leves et vagos, Siculos tyrannos, Brabantios incendiarios et raptos, Flandrentes commensationibus deditos et more butyri molles, Lombardos avaros, malitiosos, Romanos seditiosos.* (Jacques de Vitry, *Hist. Occid.*, Lib. II).

Courçon¹. Dès lors aussi les prédicateurs dénoncent les étudiants comme plus dévorants à table que dévots à la messe ; ils leur reprochent le scandale de leur vie désordonnée et agitée ; et rien ne peut donner une idée de l'agitation de cette foule internationale qui encombre la cité au point d'empêcher les bourgeois de dormir².

Or, en 1229, dans une folle bagarre du mardi gras, les étudiants rouent de coups un tavernier et blessent plusieurs femmes³. Le lendemain, les gens du prévôt, soutenus par les bourgeois, jettent à l'eau deux étudiants⁴ ; mais, dans leur brutalité policière, ils dépassent les limites de leur juridiction et violent l'enceinte de l'Université. Aussitôt les cours sont supprimés et les écoles fermées. La montagne Sainte-Geneviève, la veille si bruyante, devient silencieuse, ce qui permet à Philippe de Grève, chancelier de l'Église de Paris, en jouant sur les mots, d'exercer sa verve satirique, de dire qu'aucune campagne ne possède autant de coqs que la capitale de prédicateurs et de docteurs. Seulement ces coqs, au lieu d'éveiller les dormeurs, ne font que se battre. Qu'est-ce, en effet, que cette querelle de docteurs, sinon un combat de coqs ? « *Mirum est quod tot dormiunt Parisienses in peccatis ? Quia in nulla villa campestri tot sunt galli quot Parisius prædicatores et doctores ?* »⁵

En vain une députation de maîtres apporte ses doléances à la régente Blanche de Castille⁶. Alors que, dans des circonstances analogues, en 1200, le prévôt avait été condamné à la prison perpétuelle⁷, le discredit de l'Université paralyse cette fois l'autorité. Devant l'inertie des

¹ Bibliothèque des Pères de Lyon, 1669, Appendice. — Fisquet, *La France pontificale*, t. II, p. 129.

² Lecoy de La Marche, *La Chaire française au XIII^e siècle*. — Féret, *La Faculté de Théologie de Paris et ses Docteurs les plus célèbres ; Revue des Questions historiques*, t. LV, p. 275. — Lachaise, *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*.

³ Matthieu Paris, *Hist. Angl.*, éd. Luard, ad ann. 1229, t. III, p. 166. — D'Achéry, *Spicilegium*, t. III, Chron. de Guillaume de Nangis, p. 32.

⁴ Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. III, p. 144.

⁵ Matthieu Paris, *ibid.* ; *Notices et Extraits de manuscrits*, t. XXI, 2^e partie, p. 193.

⁶ Matthieu Paris, *ibid.*, ad ann. 1229, éd. Luard, t. III, p. 399.

⁷ Du Boulay, *ibid.*, t. III, p. 2. — Pertz, *Monum. German. Hist.*, t. XXIII, p. 923.

pouvoirs, maîtres et élèves émigrent à Orléans et à Angers, à Toulouse et à Bordeaux, en Italie et en Espagne, en Angleterre surtout où se fixent Alain de Beebles, Nicolas de Farnham, Jean Blundum, Rodolphe de Maidenstone, à l'heure même où l'illustre Roger Bacon entre à Oxford, dans un couvent de Frères Mineurs¹. Le roi d'Angleterre, Henri III, offre à ces étrangers un asile dans ses États, en essayant de les séduire par l'appât de toutes les libertés et la promesse des plus grandes faveurs². Vingt et un professeurs signent en outre un décret pour interdire aux maîtres et élèves le séjour de la capitale de France, à moins que, dans le mois, satisfaction ne leur soit donnée³.

N'ayant plus ni maîtres ni élèves, l'Université aurait sombré si la Papauté n'avait pris l'initiative de la sauver bien qu'elle se fût dissoute d'elle-même. La reconstitution en sera due à une illustration de l'École de médecine de Montpellier.

En 1200, avant même que le roi dressât l'acte de naissance de l'Université de Paris, le pape Célestin III avait accordé à la jeunesse studieuse le double privilège de n'être justiciable que du for ecclésiastique, aux clercs bénéficiers d'être dispensés de la résidence et de conserver leurs revenus⁴. En 1252, Innocent IV consacra l'indépendance de l'Université en la dotant d'un sceau spécial, où devaient figurer la Vierge, entre sainte Catherine d'Alexandrie, patronne des

¹ Matthieu Paris, *Hist. Angl.*, t. III, p. 166. — Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, t. I, p. 118. — Bolmens, *The Friar. Preachers or Black-Friars, of Oxford*. — Extrait de *The Reliquary quaterly, Journal And Review*, p. 35. — Arch. Ord., XIII, 7. — Mortier, *Hist. des Maîtres des Frères Prêcheurs*, t. I, p. 240.

² *Vestre duximus Universitati significandum, quod si vobis placuerit ad regnum nostrum Anglie vos transferre et in ea causa studii moram assignabimus, et omni modo sicut decet libertati et tranquillitati quod Deo placere et vobis plene sufficere debeat vos gaudere.* (Charte de 1229, Denifle, *Chartul.*, n° 64, t. I, p. 115). — Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. III, p. 133).

³ *Nos dati provisores ab Universitate communi assensu et voluntate ita ordinamus et ordinando decernimus, quod nisi infra mensem a die Pasche (15 aprilis) competenter fuerit satisfactum universitati magistrorum et scolarium secundum nostrum arbitrium super atrocissimis injuriis a preposito Parisiensi et complicitibus suis et quibusdam aliis eis illatis. Ex tunc nulli liceat morari et civitate vel diocesi Parisiensi causa studii.* (Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, n° 62, 27 mai 1129, t. I, p. 118).

⁴ Denifle, *Chartul.*, t. II, p. 370. — Féret, *Revue des Questions historiques*, t. LII, p. 355.

lettres, saint Yves, des avocats, Albert le Grand, des sciences, saint Cosme, de la médecine, saint Damien, de la chirurgie¹.

Grégoire IX, ce pape si passionné pour les études qui a tant fait pour les Universités, mais dont le nom est aussi négligé à la Sorbonne qu'ignoré des Facultés de province, Grégoire IX écrit, en effet, aux évêques de Paris, du Mans et de Senlis, à la régente et au roi Louis IX, pour dénoncer le danger que court l'enseignement et réclamer une réparation. Il ne suffit pas d'être bienveillant par politique, écrit-il, il faut protéger l'Université, il faut l'aimer. Il en fait valoir l'importance et en confirme les privilèges². S'adressant à Guillaume d'Auvergne, évêque de la capitale, — il n'y a pas eu d'archevêque avant 1623, — « Qu'il est loin, dit-il, le temps où j'avais confiance en votre sagesse et où je répandais de l'huile sur votre tête, en me flattant de mettre en bonnes mains les intérêts de l'Église de Paris ! »³

Guillaume d'Auvergne, cependant, n'avait dû son élévation qu'à son mérite personnel. Théologien, philosophe, mathématicien, il mérite

¹ Chart. Univ. Paris., pp. 125, 234 et 250, n° 62, 205 et 230. — Voir Gréard, *Mes adieux à la vieille Sorbonne*, t. I, ch. I, pp. 12 et 13.

² Cum a forsis ab Abrahe pueris ingestam puteis ab allophilis terram debuisses pro Domenico... et ut vir sacris litteris eruditus quasi stella matutina in medio nebule radiando, illuminares splendore sanctorum et pacificares discordes, tu non solum id efficere neglexisti, verum etiam, sicut pro certo a multis fide dignis asseritur, te machinante fluvius studium videlicet Litterarum,... a suo alveo, civitate Parisiensi videlicet, in nihilum redigi poterit per plura loca divisum, quemadmodum flumen arescit extractum ab alveo et in plures insulas derivatum, et lucernam illum inantem existentes in domo de candelabro deici et recludi sub modio diceris procurasse, ut eam videre non possis, donec extinguetur, quod absit, quia tunc forsâ ipsius amisse incomodem lucis cognosceres, si lucerna predicta de Parisiensis civitatis candelabro prorsus removeretur extincta, et ex hoc quam plures contingeret in tenebris ambulare... Cenonamensi et Silvanectensi episcopis et dicto filio magistro Johanni archidiacono Cathalaunensi nostris damus litteris in mandatis, ut inter regem et reginam ac magistros et Scholares præfatos interponente partes suas impendant sollicitudinem diligentem operam efficacem, ut magistris et scholaribus ante dictis de datis dampnis et irrogatis injuriis satisfiat restituta ipsis solita libertate ac a clare memorie Ph. rege Francorum concessa studium revocetur. (Denifle, Chart. Univ. Paris., t. I, n° 69, p. 125; Cf. n° 70, p. 129).

³ Virum secundum cor nostrum invenisse credentes, et exaltari posse in te tanquam rectis dilecto super caput tuum sacre unctionis effudimus oleum ut nitorem conscientie retineas in te ipso emitteres sincere ad proximos opinionis odorem et in partem sollicitudinis advocatus sic traditum tibi ministerium adimpleres. (Ibid., n° 69, p. 125). — Voir, sur cette affaire, Noël Valois, *Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249)*, ch. IV, pp. 48-60. — Gréard, *Mes adieux à la vieille Sorbonne*, p. 13.

d'occuper une place à part dans l'histoire¹. Digne contemporain d'Innocent III et du moine Gratien, de Pierre de Blois et d'Alain de Lille, auteur lui-même d'innombrables discours et traités sur la *Foi* et les *lois*, sur les *vertus* et les *sacrements*, sur les *vices* et les *péchés*, il justifiait sa réputation d'être l'un des premiers docteurs de son temps².

Si les reproches du Pape étaient peut-être outrés, l'Université pouvait-elle prétendre pour ses membres à l'impunité? L'évêque n'avait-il pas le devoir de ménager les représentants de l'ordre et de l'autorité? Toujours est-il que les plaintes et les observations de Rome firent réfléchir professeurs et étudiants, en persuadant à la régente de rappeler les maîtres qu'elle semble avoir vu partir sans trop de déplaisir, et dont le Saint-Siège défendait la cause, en les reconnaissant seuls juges de leur dignité et de la discipline intérieure. Or comment reconstituer l'enseignement³?

Si les études professionnelles qui ont un but pratique forment surtout les spécialistes, les arts libéraux qui élèvent l'intelligence au-dessus des préoccupations intéressées favorisent autrement la noblesse de l'esprit. En lui ouvrant les plus larges horizons, ils en développent les facultés et en augmentent la puissance. Ils constituaient autrefois la base essentielle de toute haute éducation, la condition même de l'enseignement supérieur.

¹ De Gérando, *Bibliographie universelle*, t. XIX. — Daunou, *Hist. littéraire*, t. XVIII, pp. 362-380.

² *Chart. Univ. Paris.*, n° 71, 81, 82, 90, 91, 96. — « On rapporte de lui qu'ayant droit de recueillir de la succession d'un chanoine de Paris qui étoit mort sans avoir fait de testament, trois mille dragmes, somme alors très considérable, il rejeta avec horreur ce qui auroit pu paroître à d'autres une bonne fortune et, détestant l'avarice de l'ecclésiastique qui laissait un si grand amas : « Ah ! le malheureux, s'écria-t-il, que son argent périsse avec lui ». L'évêque n'en toucha pas un denier, et fit distribuer le tout aux pauvres. (Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, liv. II, t. I, p. 379).

³ *Vestra credimus interesse sollicita diligentia et sollicitudine satagere diligenti ut studium diebus, vestris translatus alibi a Parisius, ... excellentiam vestram rogamus attentius et monemus ac exhortamur in Domino, quaternus benignitatis predecessorum vestrorum inherentes vestigiis ob reverentiam Apostolice Sedis et nostram ipsos plenius admittatis in gratiam regiam et favorem acquiescendo monitis et exhortationibus predictorum.* (*Ibid.*, n° 70, t. I, p. 128).

Voilà comment, à la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle, deux grands médecins de l'École de Montpellier, Gilles de Corbeil et Jean de Saint-Gilles se trouvaient aussi remarquables lettrés qu'habiles praticiens. Ils avaient débuté par l'enseignement des arts, au sens où l'entendait le Moyen âge, le trivium et le quadrivium, l'un à Salerne, l'autre à Oxford ; ils devinrent successivement l'un et l'autre premiers médecins du roi de France, Philippe-Auguste. Mais, alors que Gilles de Corbeil, courtisan d'Agnès de Méranie à l'encontre d'Ingelburge, la reine délaissée, compose des ouvrages dont la belle versification ne saurait excuser l'obscénité anticléricale, Jean de Saint-Gilles renonce à sa grande clientèle pour finir dans le cloître ¹.

Or l'Université dissoute, en 1229, un seul maître en théologie restait dans la capitale, Jean de Saint-Gilles ².

D'origine anglaise, il avait certainement connu à la cour, Jean de Baraste, le fondateur du couvent de Saint-Jacques, où il comptait grand nombre d'élèves ³. Philosophe et théologien, il devait s'éprendre d'un tel enthousiasme pour la pauvreté volontaire qui suscitait des légions de moines mendiants, qu'un jour, encore séculier, il s'arrête soudain, à son cours, descend de sa chaire, et à l'ébahissement de l'auditoire, va solliciter le costume des Frères Prêcheurs ; il rentre ensuite dans la salle, pour continuer la leçon interrompue, et dote le couvent de la fortune acquise par le médecin ⁴. Ainsi, c'est par un

¹ Voir ci-dessus, ch. xxvi, p. 375. — Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, n° 35, t. I, p. 94. — *Frater Rotlandus Cremonensis, qui fuit primus licentiatius Parisius de ordine Prædicatorum, Frater Johannes de Sancto Egidio, Anglicus qui intravit ordinem Prædicatorum magister existens, sub eo incipit probatus frater Rotlandus.* (Quétif et Echard, *Script. Ord. Præd.*, t. I, p. 100). — *Chron. Ord.*, éd. Reichert, p. 5. — Mortier, *Les Maîtres généraux des Frères Prêcheurs*, t. I, p. 234.

² *Propter quamdam atrocem injuriam et famosam nobis illatam, translata majori parte studii Parisiensis Audegavis, in illa paucitate scholarium que remansit Parisius, desiderio suo potiti, conniventibus episcopo et cancellario Parisiensibus, qui tunc erant, in absentia magistrorum, sollempne magisterium et unam magistralem cathedram sunt adepti.* (Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, n° 230, t. I, p. 253).

³ L'acte de donation de 1215 est même le plus ancien de l'Université. « Le terme de faculté n'y est pas déterminé à signifier une compagnie qui fasse profession d'une discipline de science. » (Crevier, *Hist. de l'Université*, t. I, p. 373).

⁴ D'Achery, *Spicileg.*, t. III. p. 1888, *Chron. de Nicolas Trivak.* — Mortier, *ibid.*, t. II, p. 244.

ancien professeur de Montpellier que l'Université de Paris est reconstituée.

Au moment même où se fermaient les Écoles de la capitale, le 12 avril 1229, saint Louis avait signé, au parvis Notre-Dame, le traité qui mettait fin à la guerre des Albigeois, en chargeant le comte de Toulouse, Raymond VII, de fonder dans la capitale du Languedoc huit chaires d'enseignement, dont quatre pour les arts, deux pour la théologie, et deux pour les décrets. C'est dans le même chapitre des Frères Prêcheurs que furent alors réorganisées l'Université de Paris et celle de Toulouse¹. Deux bulles, l'une, du 13 avril 1231, règle les droits et attributions de l'évêque et du chancelier; l'autre, du 14, la recommande au roi spécialement et l'invite à la protéger².

En introduisant les profès dans l'Université, l'évêque de Paris investissait l'Ordre de saint Dominique de la première chaire de théologie; il lui adjoignait comme bachelier, un lecteur, Frère Roland de Crémone.

En 1252, pendant que saint Louis est à la seconde croisade, nouvelle échauffourée, rappelant celle de 1229. Dans une querelle avec les gens du guet, un étudiant est tué, plusieurs sont blessés. Les maîtres proclament aussitôt la suspension des leçons et la grève des élèves. Les Frères Prêcheurs et Mineurs, qui refusent d'interrompre le cours des études, sont dénoncés comme rebelles, excommuniés par les séculiers et en butte à de mauvais partis. En vain le régent, Alphonse de Poitiers, enlève-t-il par une prompte répression, tout prétexte de troubles; le conflit s'envenime par la jalousie des séculiers contre les réguliers, auxquels ils reprochent d'accaparer la confiance et les aumônes des fidèles³. L'Université en profite pour interdire de recevoir comme maître aucun religieux dont l'Ordre n'aurait pas de collège à Paris; de n'autoriser, en tout cas, qu'une maison unique avec un seul

¹ Pertz, *Monum. German. Hist.*, t. XXIII, p. 992. — Labbe, *Sacr. Concil.*, t. XIII, p. 166. — Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. I, p. 128. — Percin, *Monum. convent. Tolos.*, p. 151. *De academia*. — Mortier, *Les Maîtres généraux des Frères Prêcheurs*, t. I, pp. 236, 244.

² Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, n° 79 et 82, t. I, pp. 136 et 140.

³ Denifle, *ibid.*, t. I, pp. 263, 268.

régent¹. Égaré par les intrigues et les calomnies de Guillaume de Saint-Amour, dont les doctrines devaient être condamnées par la bulle du 5 octobre 1256², Innocent IV semble, un instant, accréditer ces accusations; mais Alexandre IV en fait prompt justice et renouvelle la protection du Saint-Siège aux deux ordres, « étoiles brillantes qui, selon l'oracle de la Sybille, publient le nom de l'Agneau dans la pratique de l'humilité et de la pauvreté volontaires »³. Au mois de septembre 1257, la paix est rétablie, et saint Thomas d'Aquin, reconnu maître en théologie, admis à professer⁴.

En 1266, lors de l'élection du recteur, il y aura de nouveaux troubles provoqués par la rivalité des quatre nations entre lesquelles se partageait la Faculté des arts⁵. Le légat pontifical, Simon de Brion, rétablira l'ordre en prolongeant de six mois la durée des pouvoirs du recteur et en attribuant la solution de tous les litiges à un tribunal de sept maîtres, dont trois en théologie et quatre en droit canonique⁶.

A Montpellier, comme à Paris, la foule internationale des étudiants se livrait parfois aussi aux plus grands écarts. Liés par des pactes en associations, armés tantôt publiquement tantôt clandestinement, ils troublaient l'ordre et la paix, provoquaient des révoltes, et semaient des dissensions intestines en forçant les domiciles privés⁷.

¹ Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, n° 282, t. I, p. 326.

² *Id.*, *ibid.*, n° 250, p. 288.

³ *Litt. encycl.*, édit., Reichert, p. 26. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. I, p. 460.

⁴ Chanoine Didiot, *Le docteur angélique saint Thomas d'Aquin*, Lille, 1894. — Voir Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, t. I, p. 93. — Les maîtres s'étant de nouveau échauffés, l'évêque de Paris excommunie l'auteur d'un affreux pamphlet contre les Frères Prêcheurs. « Le Dimanche des Rameaux 1259, saint Thomas prêchait à Saint-Jacques quand, tout à coup, le bedeau de la nation picarde, un nommé Guillot, se lève et se met à lire à haute voix toutes les imputations calomnieuses de ce pamphlet. Aux premiers mots, saint Thomas s'arrête et écoute jusqu'à ce que la lecture soit finie. Debout dans sa chaire, il priait. Les auditeurs, haletants d'émotion, s'attendaient à un coup d'éclat. Mais l'homme de Dieu, après un instant de silence, reprit son discours sans faire la moindre allusion à l'insulte. Le 26 juin suivant, Alexandre IV donnait l'ordre à l'évêque de Paris d'excommunier l'insolent bedeau. L'agitation tomba devant cette énergique attitude. » (Mortier, *ibid.*, p. 474).

⁵ Quant aux nations dont il est question pour la première fois en 1222, le Père Denifle les suppose constituées après les Facultés, et postérieurement à 1215. (Introd. au *Chart.*, p. x).

⁶ Denifle, *ibid.*, n° 64, t. I, p. 119.

⁷ « L'internationalisme de la population scolaire n'étonnait personne, et les pouvoirs publics,

Ainsi, en 1320, soit pour venger la violence faite à une jeune fille, et dont l'auteur aurait été soustrait par ses camarades à la justice¹, soit à la suite d'un grave désordre où plusieurs habitants du quartier furent blessés, les bourgeois arrêtent des étudiants près la tour Sainte-Eulalie et les obligent à crier : *Bona nioch*, massacrant les étrangers embarrassés pour dire ces mots².

Sans même faire la part de la légende qui a dû exagérer et dramatiser l'événement, Mlle L. Guiraud, avec son merveilleux esprit de critique, en a précisé la vérité historique. Elle constate que les mots *Bona miech* et *Bona nioch* sont l'altération de Bonami, nom d'un riche drapier, bayle précisément en 1317³ et qui avait dû commettre quelque

même à Paris, n'y trouvèrent pas d'inconvénients graves, au moins pendant le règne de Philippe-Auguste. D'après une lettre de Jean de Salisbury, datée de 1168, les étudiants allemands auraient témoigné leur hostilité (au moins en paroles) à la France et au roi qui leur auraient témoigné leur hostilité. « Ils font de grandes phrases, écrit-il, et se gonflent de menaces (minustument) ». Il ajoute qu'ils se moquaient de Louis VII « parce qu'il vivait en bourgeois, qu'il n'avait pas l'allure d'un tyran à la mode des barbares et qu'on ne le voyait pas toujours entouré de gardes, comme quelqu'un qui craint pour sa vie, *ut qui timet capiti suo* ». (Luchaire, *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*, p. 11).

¹ Félix et Thomas Platter à Montpellier, p. 488.

² De Grefeuille, *Hist. de Montpellier*, t. II, p. 358.

³ « L'un des premiers compoix conservés, celui de 1104, mentionne un immeuble situé à la « *carrieyra den bona nuog* ». (C. St-Firmin, 1104, f° 85). Non seulement le mot Dieu, si important par son rôle grammatical dans la phrase disparaît ainsi du premier coup, mais la particule En, qui en tient la place, décèle un nom patronymique montpelliérain... La « *carriera d'en bona miech* » tire donc tout simplement, comme la rue des Teissiers, la rue En Bocador, son nom d'une famille connue.

« De quelle façon le souvenir des Bonami s'est-il attaché à la rue en question, c'est sur quoi jette un jour curieux le document tout à fait inédit que j'ai extrait d'un procès mu au xiv^e siècle entre cette famille et nos magistrats consulaires... La nature du délit, et partant la cause du châtement, n'est pas indiquée, le terme *malefactores* étant vague ; mais il ne saurait s'agir d'un crime vulgaire ou d'assassins de bas étage ; la publicité donnée au supplice n'aurait-elle pas été, dans ce cas, du plus salutaire exemple ? L'injure, au contraire, semble être délicate pour réclamer un châtement secret. En outre, ce châtement n'a pas le caractère d'une vengeance personnelle... D'où je conclus qu'il y a eu réellement un acte de répression exercé contre les étudiants en droit... Quant à la date de l'aventure, bien que Platter donne celle-ci comme un fait assez récent en 1599, elle est rigoureusement fixée à l'année 1320. *Tempore quo justitiam dicte ville de Montepessulano tenebat et exercebat*, disent les lettres de sauvegarde ; et le *Petit Thalamus* mentionne comme bayle en 1320 : « En P. Bon Amic ». (Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. I, p. 403) ». — La rue précitée porta primitivement le nom de « *carrieyra den bona miech* » première corruption de l'orthographe rationnelle d'En

méfait comme magistrat pour qu'il ait été menacé de représailles et ait dû solliciter et obtenir du roi Charles le Bel des lettres de sauvegarde. Le 2 avril 1320, l'évêque André de Fredol doit interdire aux écoliers le port d'armes en ville ¹.

En janvier 1350, le roi Jean se plaindra des injures et des violences auxquelles se trouvaient en butte les membres de l'Université de Montpellier qu'il prendra sous sa protection, en déférant au juge du Petit Scel leurs agresseurs et exploiters ².

Un moment, l'hostilité marquée des consuls inspirera même à la cour pontificale la pensée de transférer ailleurs l'École de droit ; mais l'évêque de Maguelone, Bertrand de Deaux, l'auteur des statuts de 1339, que nous étudierons, invite confidentiellement la municipalité à plus de bienveillance pour ne pas perdre le prestige et les avantages d'une Université. Celle de Montpellier sera ainsi sauvée par le Pape, comme l'avait été celle de Paris par un ancien professeur de Montpellier.

Le même esprit d'antagonisme éclate également à Toulouse, où il est l'occasion de plus grands désordres et de véritables scandales ³.

bon Amiech. Par des altérations successives de lecture et de copie, elle devient « carrieyra den bona nuech » (C. Ste-Croix, 1480, f^o 102 v^o et 169), « carriere de don bona nuech » (*ibid.*, 1480, f^o 25, réfection du compoix), enfin, « rue Dieu done bone nuech » (*Ibid.*, 1525, f^o 94). (L. Guiraud, *Recherches topographiques sur Montpellier au Moyen âge* ; *Mém. de la Société archéologique de Montpellier*, série in-8°, t. I, pp. 299, 301).

¹ Cartulaire de l'Université de Montpellier, n^o 38, t. I, p. 246.

² *Ecce nunc cessare cepit, pro dolor! dulcedo cithare studii memorati... In eo namque juris utriusque ceterarumque facultatum scientia quasi per discordiam et luctum versa est Nonnulli siquidem scolares Universitatis predicte, qui ad eandem de diversis mundi partibus conveniunt, pacis emuli, pactiones et colligationes illicitas inter se, contra bonum statum et tranquillitatem solitos Universitatis et studii memorati, facere dampnabili temeritate presumunt, in nostre vestre que jurisdictionis et rei publice prejudicium et scandalum plurimorum, memoratum studium subvertere dampnabiliter satagentes, conventicula secreta similiter et congregationes frequenter faciunt, armaque contra inhibitionem nostram, noctuque dieque publice vel occulte, portare presumunt, domos invadunt aliorum, et Universitatem ipsam provocant ad dissensionem et rixam... Scolares contra scholares insurgunt seseque et domos quas inhabitant agrediuntur hostiliter et debellant.* (Mandement du 2 avril 1320 ; Cartulaire de Maguelone, reg. D, fol. 143 r^o).

³ En 1332, un étudiant, Aimery Bérenger, frappe un capitoul qui, du reste, n'en meurt pas. Condamné à être promené à travers la ville, à la queue d'un cheval, il a le poing coupé et est traîné sur une claie aux fourches patibulaires du château narbonnais où il a la tête tranché. En 1334, le parlement réagit en ordonnant des poursuites contre les capitouls

A Bologne, les étudiants menaient une vie aussi agitée que dispendieuse, toujours en armes, défiant les magistrats, battant les archers de la commune. Il faut sans cesse renouveler les lois somptuaires pour supprimer la coutume de célébrer les examens par des banquets et des tournois. Tout nouveau docteur était promené en robe rouge, à cheval, précédé des quatre trompettes de l'Université ¹.

Comme les papes d'ailleurs, les rois prodiguent les faveurs aux Universités. Ils les affranchissent des charges publiques et les comblent d'avantages qu'ils étendent même à tout le personnel sans distinction, recteurs et syndics, trésoriers et greffiers, doyens de Facultés et procureurs des nations, maîtres et étudiants, messagers et sergents, bedeaux et copistes, libraires et relieurs, parcheminiers et jurés ².

Philippe-Auguste ayant subordonné à l'Université le prévôt de la capitale, qui devait prêter serment aux mains du recteur ³, c'est l'âge

dont douze ont leurs biens confisqués pour répondre des frais du procès. Un édit de Philippe VI retire à la ville ses libertés qu'elle devra racheter cinquante mille livres tournois. La caisse commune est sequestrée et les capitouls sont obligés de donner satisfaction aux professeurs en présence de trois mille écoliers, chiffre évidemment exagéré que le chroniqueur toulousain, Simon Burdin, dit avoir trouvé inscrit au greffe du parlement de Paris, lequel évidemment ne les avait pas comptés. (Antoine Deloume, *Aperçu historique sur la Faculté de droit de Toulouse*, 1900, pp. 41-43). — Rodière, *Les Études juridiques à Toulouse; Recueil de l'Académie de législation*, t. IX, p. 259. — Molinier, *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. IX, p. 482.

¹ Voir Ozanam, *Poètes franciscains. Œuvres complètes*, t. VI, p. 135.

² *Pièces justificatives de l'Université de Paris*, in-4°, S. D. Bibl. Mazar., n° 13729. — Franklin, *Écoles et collèges*, p. 41. — « Les privilèges des Universités étaient de deux sortes: les uns pour la licence apostolique et universelle qu'il demeure n'appartenir qu'au Pape; les autres pour les règlements de police, immunités et exemptions des droits royaux qui ne peuvent aussi estre faits et donnés que par les rois ». (Théophraste Renaudot, *Réponse aux libelles entre les consultations charitables*. Paris, MDCXLI, p. 65). — L'édit de septembre 1661 encore les déclarera exempts de toutes charges publiques, tailles, aides, subsides, emprunts, droits d'entrée des villes, logements des gens de guerre, levées de deniers, péages tant sur eau que sur terre, etc... (*Ibid.*).

³ « L'association des professeurs apparaît dans un acte du pape Innocent III de 1208-1209 (Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, n° 8), et celle des écoliers dans un acte épiscopal de 1207. (*Ibid.*, n° 6). A coup sûr aussi, la corporation générale avait déjà son chef ou son directeur (*capitale*) en 1200, année où elle reçut du roi de France son premier privilège connu (*ibid.*, n° 1), car, dans cette charte fameuse, Philippe-Auguste engloba évidemment sous le nom de *scolares*, tout le personnel de la grande École parisienne, maîtres et étudiants ». (Luchaire, *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*, p. 13).

d'or des Écoles. Quelles disputes dans les classes, quelles folies dans les rues, grouillantes d'une jeunesse enflammée d'enthousiasme, étincelante de cette verve qui excite l'esprit populaire. En 1190, sous ce même roi, Gui de Basoche, clerc champenois écrit: « Le Petit-Pont appartient aux dialecticiens qui y passent ou s'y promènent en discutant. Dans l'île (la cité), à côté du palais des rois qui domine toute la ville, on voit le palais de la philosophie, où l'étude seule règne en souveraine, citadelle de lumière et d'immortalité. Cette île est la demeure éternelle des sept Sœurs, les arts libéraux; c'est là aussi que par la trompette d'une noble éloquence, retentissent les décrets et les lois; c'est là enfin que bouillonne la source de la science religieuse, d'où s'écoulent les trois ruisseaux limpides qui arrosent les prairies de l'intelligence, c'est-à-dire la théologie, sous la triple forme historique, religieuse et morale »¹.

A partir de 1242, Montpellier se trouve posséder trois Facultés, c'est-à-dire trois corps de professeurs et d'étudiants, poursuivant un même objectif, observant une même discipline, suivant les mêmes solennités, *ut consuetum est in locis ubi est Studium generale*²: *Universitas*

¹ Voir Luchaire, *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*, p. 20.

² Denifle, *Introd. au Chart.*, p. x. — « Le nom de faculté est relevé pour la première fois dans un acte de l'Université de Paris, en 1221, et dans une bulle de Grégoire IX, de 1229. En 1254, nous trouvons mentionnées pour Paris la jurisprudence, la médecine et la philosophie rationnelle, naturelle et morale. Alexandre IV, dans la célèbre bulle de 1255, ajoute à la Faculté de théologie celles de droit canonique, de physique et des arts. (Féret, *Les Origines de l'Université de Paris; Revue des Questions historiques*, t. LII, pp. 370-380). — « Une Université, c'est-à-dire les corporations privilégiées de maîtres et d'étudiants, se sont constituées au déclin du XII^e siècle, à partir du jour où les directeurs de la société ecclésiastique eurent proclamé le double principe de la gratuité et de la liberté d'enseignement. — Sur ce point capital, la liberté d'ouvrir un cours ou une école, la société du moyen âge obtenait de Rome une sorte d'affranchissement. L'échange des clercs entre les différents pays devenait un fait d'autant plus fréquent que la Papauté commençait à disposer à son gré d'un certain nombre de bénéfices. (Achille Luchaire, *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*, p. 8). — « Dans nos documents locaux le terme de *faculté* est assez rarement consacré à la médecine. L'expression acquise pour cette branche de connaissances est *universitas*. Le droit, *universitas utriusque juris*, réunit deux facultés, *facultas juris canonici* et *facultas juris civilis*. Les arts et la théologie forment chacun une faculté de mêmes noms, *facultas artium*, *facultas theologiae*, ou plus souvent *facultas theologica* ». (L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, p. ix, note). — So im J. 1259: *Provideatur, quod lector tenens aliquod sollempne studium habeat*

magistrorum et scholarium, Universitas utriusque juris, Universitas artium. La Faculté de médecine, elle, jouit des privilèges d'une véritable Université, comme celle de Salerne, et confère des grades, au moins depuis 1260¹; la Faculté des arts elle-même, constituée par la charte de 1242, forme à son tour l'*Universitas doctorum discipulorum in artibus studentium*.

Rien ne révèle l'importance et le développement de ces écoles comme la lettre du pape Alexandre IV, du 8 février 1256, à l'évêque de Maguelone, Pierre de Conques, concédant au prélat le pouvoir de donner l'absolution aux étudiants frappés de censures pour voies de faits sans gravité, cas fréquents à Montpellier, *causa predicti studii, quod ibi sollempniter regitur ad [h]auriendas sapientie aquas de fontibus discipline scholarium copiosa confluat multitudo*². Les termes de *Studium solenne* étant alors identiques à ceux de *Studium generale*, le même pontife les emploie indifféremment dans les statuts des chapitres généraux des Dominicains. Ils ne changent de signification que dans la seconde moitié du XIII^e siècle et, pour la première fois, chez les Frères Prêcheurs dont le *Studium solenne* désigne l'École des hautes études dans la province, le *Studium generale*, l'École supérieure de l'ordre tout entier³.

L'expression de *Studium generale*, caractéristique d'enseignement supérieur ne se rencontre ni dans les statuts de l'École de médecine de

baccellarium, qui legat sub eo. S. auch Douais, *Essai sur l'Organisation des études dans l'Ordre des Frères Prêcheurs* (Toulouse-Paris, 1884), p. 126 f. (P. Henrich Denifle, aus dem predigerorden unterarchivar des hl. stuhles, *Die Universitäten*, p. 348, note 534). — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. III, ch. xxv et xxvi.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. III, ch. xxv, p. 369.

² Bulle d'Alexandre IV, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 7, t. I, p. 193.

³ S. oben S. 3. Alexander IV. gebrauchte 1255 in einem Schreiben an den König von Castilien in Bezug auf Salamanca den Ausdruck *studium generale*, nachdem er vorher vom *Studium sollempne* et *celebre* gesprochen hatte. Reg. Vat. an 1, ep. 692 Bl. 101b. Im J. 1246 sagt das zu Paris gehaltene Generalcapitel der Dominicaner: (*Inchoamus hanc (constitutionem) ubi dicitur: tres fratres mittantur parisiis ad studendum, addatur: III^{re} vero provincie, sc. provincia, lombardia, theotonia et anglia provideant semper in aliquo conventu magis ydoneo, ubi sit generale studium et solenne.* Hs. der Generalcapitel, die um die Mitte des 13 Jhs. angefangen wurde, und deshalb viel älter ist als die allein bekannte Collection des Bernard Guidonis (Generalarchiv des Ordens). S. Martène, *Thes. nov. anecd.*, IV, 1690. (Denifle, *Ibid.*, p. 348, note 533).

Montpellier en 1220¹, ni dans les lettres de l'Université de Toulouse, *ad Universalia studia alibi florentia*, de 1229-1230². Elle apparaît pour la première fois dans les statuts de Vercelli, rédigés par le franciscain Henri de Melan en 1233-1234³; pour la seconde dans ceux de la Faculté des arts de Montpellier en 1242⁴; pour la troisième dans les actes des chapitres généraux des Frères Prêcheurs en 1246⁵. Elle est consacrée définitivement dans les registres pontificaux d'Innocent IV, de 1244-1245⁶, du 15 mai 1247 et du 6 février 1248. Le Pape ne s'adressait directement aux maîtres et aux étudiants qu'après les avoir réunis en *Studium generale*; et si Grégoire IX avait écrit, en 1233, à l'*Universitas magistrorum et scholarium* de Toulouse, c'était qu'il s'agissait là non d'une création, mais d'une réorganisation.

L'ordre de saint Dominique avait créé deux modèles d'Universités s'appliquant à l'origine à deux catégories d'étudiants et à deux degrés d'enseignement. Le *Studium solenne* comprend l'élite de la province, *studentes eminentis conditionis et status*⁷; le *Studium generale*, celle de

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. III, p. 349, ch. xx.

² Bei Jean de Garlande, *De triumphis ecclesie*, im cod. n. 1225, nouv. acquis. lat. zu Paris p. 75. Ed. Wright (1856), p. 96. Nach Edmund, Sketch of the life of Walter de Merton (Oxford 1859), p. 14 müsste man schliessen, es wäre in England bereits circa 1175 'generale studium, gesagt worden. (Denifle, *Die Universitäten*, p. 2, note 4).

³ *Hist. patriae mon.* XVI, 1237; *Statuti e monumenti storici del commune di Vercelli*. Torino 1877, p. 272, § 387. *Die Commune von Vercelli beschliesst, quod remanente studio generali Vercellis et permanentibus condicionibus que sunt inter Commune Vercellarum et Scolares, cum aliorum doctorum fit electio, prima de Theologo uno fiat.* (Denifle, *ibid.* p. 2, note 2).

⁴ *Statuimus quod incipientes incipiant in ecclesia Sancte Fidis, sita in Montipessulaneto, vel in aliquibus scolis, ut consuetum est in locis ubi est studium generale.* (Règlements dressés pour la Faculté des arts par l'évêque de Maguelone Jean de Montlaur II. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 6, t. I, p. 190).

⁵ Martène, *Thes. nov. anecd.* IV, 1690. Ich komme weiter unten darauf zurück. Um dieselbe Zeit verfasste Constantin von Orvieto die Legende des hl. Dominicus (s. Quétif-Echard, *SS. Ord. Præd.* I, 153), worin derselbe Ausdruck vorkommt. S. oben S. 2 Anm. 3. (Denifle, *ibid.*, p. 3, note 8).

⁶ Registres d'Innocent IV, 15 mai 1247, 6 février 1248, Alexandre IV, 8 février 1256, relativement à Montpellier. (Denifle, *ibid.*, p. 3).

⁷ Daunou, *Discours sur l'État des Lettres*, ap. *Hist. littéraire*, t. XVI, p. 59. — Du Boulay (*Universitas Parisiensis*, t. III, p. 488) avait soutenu le contraire. Les Bénédictins l'ont réfuté. (*Hist. gén. de Languedoc*, t. III, p. 285; édit. Privat, t. III, p. 661). — Denifle, *Die Universit.*, pp. 340, 357.

l'ordre tout entier, et c'est déjà un très grand honneur que d'être l'objet d'une telle distinction². Chaque province ne peut d'ailleurs envoyer pour trois ans que deux ou trois sujets d'élite, les plus entendus dans les sciences sacrées³ et d'une santé éprouvée⁴, car ils sont soumis à un régime d'études forcées et sans vacances⁵.

Le chapitre provincial fixe, tous les ans, le siège des *Studia artium* et des *Studia naturalium*. Il ne peut, au contraire, déplacer les *Studia solemnia* ajoutant un vrai relief aux monastères et aux villes qui en sont le siège⁶.

La première province de Provence, antérieurement à 1239, puisqu'on n'en découvre pas la fondation après cette date, avait établi deux *Studia solemnia*, l'un à Montpellier, l'autre à Toulouse⁷. Si nous ignorons combien d'étudiants comptait celui de Montpellier, nous savons qu'ils étaient trente-cinq à Toulouse⁸. C'est le chapitre provincial qui désigne, avec le lecteur et le sous-lecteur à leur tête, les professeurs des arts et de philosophie, de théologie et de la Bible⁹. Le maître de l'Ordre, seul, choisit, parmi les bacheliers et docteurs de n'importe quelle province, le personnel, naturellement plus relevé du *Studium generale*¹⁰. Dès 1268, l'Ordre en possède un à Montpellier, l'un des principaux centres dominicains, le plus important peut-être de toute la province¹¹.

¹ Actes des chapitres provinciaux. Bibl. mun. de Toulouse, Ms 490 (I, 273), f° 436 A. — Voir Douais, *Essai sur l'Organisation des études dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, p. 131.

² Voir Martène, *Thesaurus nov. anecdot.*, Actes des chapitres généraux de 1233 à 1316, t. IV. — Index, verbo *Studium*, *Studium solenne*, *Studium generale*, Douais, *ibid.*, p. 131.

³ Actes des chapitres provinciaux, *ibid.*, 490 (I, 273), f° 441. — Douais, *ibid.*, pp. 128, 130.

⁴ Douais, *ibid.*, p. 131.

⁵ *Id.*, *ibid.*, p. 130.

⁶ *Id.*, *ibid.*, f° 436 A.

⁷ *Id.*, *ibid.*, f° 390 A, f° 436 A.

⁸ *Id.*, *ibid.*, p. 128.

⁹ « Parmi les lecteurs du *Studium solenne* de Montpellier, il remarque Fr. Étienne Auvernhat, Guillaume de Quinsac, Fr. Bernard de Trilia, Fr. Jean Vigouroux, Fr. Hugues de Creysse, Fr. Bernard de Jugia, Fr. Pierre de Godin, etc. (Douais, *ibid.*, Appendice XI. Personnel enseignant, couvent de Montpellier).

¹⁰ Bibl. mun. de Toulouse, actes des chapitres provinciaux, Ms. 490 (I, 273), f° 297 A, f° 436 A. — Douais, *ibid.*, p. 93. Voir pp. 131, 133, les noms des principaux religieux de la première province de Provence et de la province de Toulouse, désignés pour le *Studium generale*.

¹¹ Mortier, *Hist. des Maîtres des Frères Prêcheurs*, t. II, ch. vi, pp. 126-128.

Deux courants divisaient l'école philosophique : l'un mystique plutôt que didactique, faisant prédominer le cœur et la volonté sur l'intelligence, et remontant à Platon par saint Augustin avait entraîné les maîtres des Frères Mineurs, saint Bonaventure et Roger Bacon, Jean Peckam, Duns Scot et Guillaume d'Auvergne ; l'autre scientifique, suivant la méthode déductive et expérimentale d'Aristote, que le défaut de bonnes traductions faisait encore méconnaître, ce qui lui valut, à l'occasion d'Amaury de Chartres et de David de Dinart, d'être anathématisé par le xx^e concile de Paris². Grégoire IX voulait même interdire sa métaphysique et sa philosophie naturelle jusqu'à ce qu'elles fussent expurgées². Ce sont Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, *præcipui viri in philosophia, Albertus et Thomas*, comme les qualifie Siger de Brabant, chef de l'Averroïsme, qui réhabilitent et mettent en honneur le Stagirite³.

Or, le premier titulaire de la chaire au couvent de Saint-Jacques à Paris, l'ancien professeur à l'École de médecine de Montpellier, Jean de Saint-Gilles, à l'encontre des Frères Prêcheurs, partageait les préjugés contre la doctrine des Péripatéticiens : « Lorsque certains élèves arrivent en théologie, dit-il, ils ne peuvent se dépouiller de leur science. On en voit qu'on ne peut arracher à Aristote... Il y en a qui connaissent bien la langue spirituelle, c'est-à-dire la théologie, mais ils la transforment en langue barbare par leur philosophie corruptive. Celui qui a appris la métaphysique veut toujours appliquer sa méthode à l'Écriture sainte. De même les géomètres ; ils ne parlent en théologie que lignes et points »⁴.

¹ Féret, *La Faculté de Théologie de Paris*, t. I, p. 203.

² *Qui in concilio provinciali ex certa causa prohibiti fuere, Parisius non utantur quousque examinati fuerint et ab omni errorum suspicione purgati.* (Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, t. I, n° 72, p. 138).

³ Mandonnet, *Siger de Brabant*. Fribourg, 1879, p. 60.

⁴ Voir ci-dessus, ch. xxvii, p. 610. — *Quando tales veniunt ad theologiam, vix possunt separari a scientia sua, sicut patet in quibusdam qui ab Aristotele non possunt in theologia separari ponentes ibi auricalcum pro auro, scilicet philosophicas questiones et opiniones... Similiter qui geometriam didicit semper loquitur de punctis et lineis in theologia.* (Hauréau, *Notices et Extraits*, t. VI, pp. 234-251). — Mortier, *Les Maîtres généraux*, t. II, p. 131.

Saint Thomas, qui du reste approuve l'observation, écrivant, en 1271, à Jean de Verceil, signale le danger de mêler la religion aux questions philosophiques : *Ad fidei doctrinam non pertinenti sed magis ad philosophorum dogmata*¹.

Quelques jours après, les Provinciaux des Prêcheurs, rassemblés précisément au chapitre général de Montpellier, engagent les étudiants à refréner leur ardeur pour la philosophie et à s'adonner surtout à la théologie². Il subsiste néanmoins une telle animosité contre les Péripatéticiens, que le chapitre de Montpellier délèguera, en 1278, deux pères pour enquêter en Angleterre contre les religieux qui avaient attaqué la doctrine de l'Ange de l'École³, et que le chapitre de Paris ordonnera de punir⁴.

Comme l'abbé de Rancé qui, après avoir combattu Mabillon sans le connaître, s'éprendra d'enthousiasme dès qu'il le rencontrera, les Frères Mineurs, rivaux des Prêcheurs, ne sont pas les derniers à rendre hommage à l'auteur de la *Somme*, si bien qu'à la mort de Grégoire X, c'est à l'unanimité que le conclave exalte l'ordre de saint Dominique et élève sur le trône pontifical un de ses fils, Pierre de Tarentaise, qui prend le nom d'Innocent V⁵. Il meurt au bout de six semaines⁶, et on lui donne pour successeur le portugais, Pierre Juliani, cardinal, évêque de Frascati, celui-là même que nous avons cité comme docteur de l'École

¹ S. Thomas d'Aquin, *Opp.*, p. ccxxix, éd. Léonina. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux des Frères Prêcheurs*, t. II, p. 125.

² *Monemus studentes quod studio philosophie minus intendant et in studio theologie se exerceant diligenter.* (*Acta capitul.*, I, p. 159).

³ *Injungimus districte fratri Raymundo de Medullione et fratri Johanni Vigorosi, lectori Montispecculani, quod cum festinatione vadant in Angliam inquisituri diligenter super facto fratrum qui in scandalum ordinis detraxerunt de scriptis venerabilis fratris Thome de Aquino.* (*Acta capitul.*, I, p. 199. — Mortier, *ibid.*, t. II, p. 138).

⁴ *Injungimus quod si quos invenerint excedentes in predictis punire non postponant.* (*Acta capitul.*, p. 204. Chapitre de Paris, 1279). — Douais, *Essai sur l'Organisation des Études* pp. 97 et suiv. — Mandonnet, *S. Gen. de Brabant*, pp. 251, 252. — Denifle, *Chartul. Univ. Paris.*, I, p. 560, note.

⁵ Ciaconius, *Vitæ et regesta Pontificum Romanorum*, p. 601.

⁶ Bernard Gui, cité par Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædicat.*, t. I, p. 352. — Mortier, *ibid.*, t. II, p. 145.

de médecine de Montpellier, Jean XXI¹ : Il devait bientôt succomber, victime d'un accident. Un des faits les plus mémorables de son règne avait été, grâce à l'intervention de Jean de Verceil, des Frères Prêcheurs, et de Jérôme d'Ascoli, des Mineurs, le maintien de la paix entre le roi de France, Philippe-le-Hardi, et Alphonse X, roi de Castille, dont le fils cadet avait été appelé au trône, au préjudice des enfants de l'aîné, Ferdinand de la Cerda, deux petits-fils de saint Louis².

On conçoit que les ordres religieux aient tenu à fixer le foyer des études générales, autant que possible, près des Universités, sauf en Allemagne où il n'en existait encore aucune. Or, en la seule année 1248, les Frères Prêcheurs fondent quatre grands centres intellectuels, à Cologne et à Bologne, à Montpellier et à Oxford³. C'est ce qui permet de dire que, bien avant 1289, Montpellier était une Université *per consuetudinem*.

Le chapitre général de Narbonne, en 1250, vote l'envoi de subsides dans cette dernière ville, à la Noël⁴; celui de Montpellier, en 1254, ratifie cette décision; celui de Toulouse fixe à Pâques le terme du paiement⁵.

En 1252, les Cisterciens, à leur tour, érigent à Montpellier, dans le faubourg Saint-Guilhem, et sur le modèle de leur maison de Paris⁶, le collège de Valmagne, que le roi d'Aragon enrichit, en 1263, de ses bienfaits⁷, auquel le pape Clément IV accorde les mêmes privilèges qu'aux religieux de Paris⁸.

¹ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. III, ch. xxv, p. 376.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. III, ch. xxvii, p. 532.

³ Douais, *Essai sur l'Organisation des études dans l'Ordre des Frères Prêcheurs*, p. 93.

⁴ Denifle, *Die Universitäten*, p. 349.

⁵ Cod. Tolos. n. 275, Bl. 285 b. 287 a. (*Id.*, *ibid.*).

⁶ Siche den Capitelsbeschluss., ap. Martène, *Thes. nov. anecd.* t. IV, p. 1398. (*Id.*, *ibid.*).

⁷ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 10, t. I, p. 197. — De Grefeuille, *Hist. de Montpellier*, t. II, p. 400. — Germain, *Hist. de la Commune de Montpellier*, t. III, p. 413.

⁸ ... Quod in quadam domo vestra de Montepessulano, Magalonensis diocesis, ubi viget studium scientie litteralis, nonnulli monachi predicti ordinis vestri, prout asseritis, studio facultatis Theologie deputati esse noscuntur, ... vobis et eisdem monachis indulgemus, ut ipsi et alii, qui eis in domo ipsa fuerint substituti, illis libertatibus et immunitatibus ac indulgentiis et privilegiis, que fratribus predicti ordinis vestri Parisius studio facultatis...

Si les établissements de Montpellier n'avaient pas eu la valeur et le prestige du *Studium generale*, ces deux ordres auraient assurément préféré Toulouse, où les Cisterciens n'en organiseront un qu'en 1281¹, sans toutefois abandonner Montpellier, les Frères Prêcheurs qu'en 1304². De même pour les Franciscains dont la chronique des vingt-quatre généraux mentionne, à Montpellier, *F. Bernardus, quondam lector Montispessulani*³, F. Bolega, docteur, et Vitalis Dufour⁴, dès la seconde moitié du XIII^e siècle.

Voilà qui explique comment le Saint-Siège est amené à donner à Montpellier le lustre d'une véritable Université, la troisième de France, la dixième d'Europe.

A la mort d'Honorius IV, le Sacré-Collège se réunit au palais pontifical de Sainte-Sabine, près le couvent des Dominicains; mais la malaria sévit alors à tel point, à Rome, que presque tous les conclavistes en sont atteints. Six cardinaux succombent, les autres se dispersent; un seul demeure à son poste, Jérôme Machi d'Ascoli dans la Marche d'Ancone, aussi est-ce lui qui, le 28 février 1288, est élevé sur le trône de saint Pierre. Deux fois il refuse; il ne cède que vaincu par l'insistance de l'assemblée⁵.

sunt concessa... (Bulle de Clément IV pour le Collège de Valmagne, Pérouse, 31 juillet 1265. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 11, t. I, p. 198). — Reg. Vat., an. 1. ep. 191. Bl. 48 b. Denifle, *Die Universitäten*, p. 199.

¹ Martène, *Thes. nov. anecd.*, l. c. p. 1478. Im J. 1280 wurde das Studium Generale zu Oxford angefangen (Reg. vat. an. I, ep. 191, Bl. 48^b 1472). Im Deutschland gründeten sie alsbald nach Stiftung der ersten Hochschule, nämlich jener zu Prag, ebendort ihr Generalstudium im J. 1350 (*Libellus nov. definit.* dist. 9 c. 7 bei Paris, *Nomasticon cisterc.* p. 644). Die Dominicaner errichteten in demselben Jahre, als Karl I. in Rom die Hochschule stiften wollte, ein Generalstudium daselbst, nämlich 1265 (s. oben S. 308 Anm. 356), verlegten es aber 1303 auf Bitten Karls II. nach Neapel (Acten der Generalcapitel. (Denifle, *Die Universitäten*, p. 349, note 540).

² Cod. Tolos. 278. Bl. 390. Denifle, *ibid.*

³ In der Vita fr. Rugerii de Provincia der Chronik der XXIV Generale (Cod. 53 Leopold. Gadd. der Laurenz. in Florenz. Nicht paginiert). (Denifle, *ibid.*, pp. 350, note 542).

⁴ Beide werden in der genannten Chronik genannt. Sie lebten noch zu Anfang des 14. Jhs Vitalis wurde 1307, wider Provincial von Aquitanien, 1312 Cardinal; Bernard Sturb 1306. (Denifle, *ibid.*, p. 350, note 543).

⁵ Baronius, ad ann. 1288, t. XXIII, p. 24. — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux*, t. II, pp. 201-202.

Fils du pauvre d'Assise, il se trouve le premier de son ordre couronné de la tiare¹. Philosophe et théologien, légat de Grégoire X à Constantinople, il avait tenté de convertir les barbares et de ramener les Grecs à la communion latine; général des Franciscains, après saint Bonaventure, bientôt cardinal de Sainte-Pudentienne, envoyé par Nicolas III en France comme médiateur entre Philippe le Hardi et les rois de Castille et d'Angleterre², il ne réussit pas à ranimer l'esprit des croisades, mais relève le niveau du clergé en dispensant de la résidence les élèves qui suivent les cours de l'Université de Paris³. Il comble de faveurs spirituelles les communautés franciscaines dont les Frères sont aussi nombreux que les étoiles du ciel, ce qui leur fait dire « avec le pape Nicolas IV et l'archevêque de Cantorbéry : « Nous avons sous notre froc les deux grands luminaires, le soleil et la lune »⁴. Il prouve d'ailleurs sa prédilection pour notre Midi en concédant l'indulgence plénière aux fidèles qui visiteraient les églises franciscaines de Gap et de Montpellier⁵, et, le 27 juin 1288, dans un acte relatif aux étudiants de Saint-Pons de Thomières, plus d'un an avant la constitution de l'Université de Montpellier, il pare de ce titre cette ville, *villam Montipessulani ubi viget Studium generale*. En 1289, à l'occasion de l'enquête ordonnée au sujet d'une licence que l'official avait concédée à un clerc qui n'en était pas digne, il qualifie encore d'Université la Faculté de médecine⁶.

¹ Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, t. II, p. 120.

² *Nicolaus IV ordinis Minorum professor, philosophus et theologus egregius, Constantinopolim a Gregorio X missus, Græcos ad romanæ ecclesiæ communionem, Tartaros ad fidem reduxit. Post sanctum Bonaventuram, generalis, sanctitate et Doctrina ordinem propagavit. Nicolaus III nuncius inter Francorum et Castellæ reges, pacem conciliavit; S. Pudentianæ cardinalis legatus Honorii IV in Galliam, senatoriam populi romani dignitatem Sedi Apostolicæ restituit. Factus pontifex, rem publicam sublati discordiis composuit, christianos principes sacro fœdere junxit, Ptolomeidem copiis adiruit, flaminiam in pontificis iterum ditionem redegit.* (Duchesne, *Hist. Pap.*, t. II, p. 21).

³ Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 21,862.

⁴ Dom Pitra, *Anal. sacra spicilegio Solesmensis parata*, t. I, p. 272.

⁵ Reg. de Nicolas IV, n° 278. Cf. *ibid.*, n° 7241.

⁶ *In eadem Universitate statutum existit, juramento firmatum et per Sedem Apostolicam*

Le 26 octobre 1289, dans la basilique de Sainte-Marie Majeure, Nicolas IV promulgue solennellement la bulle constitutive de l'Université, acte rédigé en triple exemplaire, dont deux subsistent au grand chartrier de la commune¹, encore munis du sceau en plomb qui porte d'un côté l'effigie de saint Pierre et de saint Paul, avec les lettres S.PA S.PE, et, au revers, NICOLAUS PPA IIII.

« A nos chers fils, les docteurs et étudiants de tout ordre, présents et futurs, en résidence à Montpellier, du diocèse de Maguelone, salut et bénédiction apostolique. Puisque la Sagesse qui procède du Très-Haut illumine les cœurs des hommes et les dispose à la vérité, nous qui sommes le Ministre de Dieu et le dispensateur de ses biens, nous devons avant tout souhaiter que l'étude de la Sagesse dissipe les ténèbres de l'ignorance et, en dissipant les nuages de l'erreur, inspire les hommes à agir suivant la lumière de la Vérité. Aussi, voulons-nous voir les belles lettres où se trouve, pour ceux qui la cherchent sérieusement, la perle précieuse de la Science, se propager en tout pays, surtout dans les localités reconnues propres à la multiplication et à la fécondité des germes salutaires de la Science². Or, comme Montpellier, ville illustre et fameuse, est réputée convenir merveilleusement à l'étude, *locus Montispesulani, celebris plurimum et famosus, aptus valde pro studio*, nous prenons en considération cet avantage et croyons d'un intérêt public d'y fixer un centre intellectuel, où les hommes qui cultivent la Sagesse puissent recueillir les fruits désirés qu'il plairait au Dieu des

confirmatum... magistros... Universitatis prefate, ex parte ipsius Universitatis fuit ad Sedem Apostolicam appellatum. (Bulle de Nicolas IV ordonnant une enquête au sujet d'une Licence en médecine conférée par l'official de l'évêque de Maguelone. Rieti, 1^{er} octobre 1289. *Cart. de l'Université de Montpellier*, t. I, n° 19, pp. 209-210).

¹ Le troisième a été détruit dans l'incendie de l'Exposition de Montpellier, en 1896.

² *Quia sapientia, que ex ore prodit Altissimi, corda humana illuminat et dirigit ad virtutes, nos, qui Dei ministri et dispensatores ministeriorum ejus existimus, ut per investigationem sapientie..., desiderabiliter affectamus quod litterarum studia, in quibus pretiosa reperitur a sedule querentibus sapientie margarita, multiplicentur ubique, maxime in locis illis que ad grana multiplicanda doctrine ac producenda salutaria germina discipline ydonea existere dinoscuntur.* (Bulle de Nicolas IV décrétant l'érection des Écoles de droit, de médecine et des arts en Université. Arch. mun., grand chartrier, arm. B, cass. iv, n° 5). — *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 20, t. I, pp. 210-211. — Gariel, *Idée*, p. 110.

sciences d'y produire. Voilà pourquoi nous accordons, de nôtre autorité, les présentes pour que cette ville constitue désormais un foyer d'études générales, *Studium generale*, où les maîtres puissent enseigner, les élèves s'instruire, en suivant les cours des Facultés régulièrement établies¹. Que s'il s'y rencontre un jour des sujets qui, ayant acquis le prix de la Science, solliciteraient, à leur tour, la licence d'enseigner pour instruire les autres, nous voulons qu'ils puissent s'y faire interroger sur le droit canonique et sur le droit civil, sur la médecine et les arts, pour obtenir, mais, dans ces Facultés seulement, le titre de maîtres, imposant néanmoins à tout candidat à la maîtrise de se présenter devant l'évêque diocésain de Maguelone ou son délégué spécial. Ceux-ci convoqueront le maître de la Faculté que concerne l'épreuve à subir, pour procéder avec eux gratuitement et sans difficulté à l'examen du candidat ou des candidats². L'évêque consulte les professeurs et, suivant leur opinion, décide des admissions. Les votes absolument secrets, sous peine de malédiction divine, ne doivent s'inspirer ni de la faveur ni de la haine; en cas de vacance du siège épiscopal, l'un des trois archidiares, suivant son tour hiérarchique, remplace l'évêque³. Les maîtres qui refuseraient

¹ *Cum autem locus Montispessulani, celebris plurimum et famosus, aptus valde pro studio, consideratis diligenter ejus conditionibus, dinoscatur, nos, utilitati publice quamplurimum expedire credentes, ut in loco ipso cultores sapientie inserantur, fructum desideratum, largiente scientiarum Domino, in tempore producturi, auctoritate presentium indulgemus, ut in dicto loco sit deinceps Studium generale, in quo magistri doceant et scolares libere studeant et audiant in quavis licita Facultate. (Cartulaire de l'Université de Montpellier, t. I, n° 20, p. 211).*

² *Et si qui, processu temporis, in eodem Studio fuerint qui, scientie bravio assecuto, sibi docendi licentiam, ut alios licentius erudire valeant, petierint impertiri, sanccimus ut, in jure canonico et civili, necnon et in medicina et artibus, examinari possint ibidem et in eisdem Facultatibus dumtaxat titulo magisterii decorari; statuentes ut, quotiens aliqui ad magisterium fuerint promovendi, presententur episcopo Magalonensi, loci diocesano, qui fuerit pro tempore, vel ei quem ad hoc idem episcopus duxerit deputandum, qui, magistris Facultatis illius, in qua examinatio facienda fuerit, de Universitate vestra in eodem Studio presentibus, convocatis, eos gratis et difficultate quacumque sublata, de scientia, facundia, modo legendi, ... examinare studeant diligenter, ... eisque petitam licentiam largiantur... (Id., ibid.). — Nous nous demandons comment et pourquoi Germain traduit gratis, par de bonne grâce. La gratuité n'était-elle pas un principe général, absolu ?*

³ *De scientia, facundia, modo legendi et aliis que in promovendis ad doctoratus officium requiruntur, examinare studeant diligenter, et illos, quos ydoneos repererint, petito secrete magistrorum eorumdem consilio, quod consilium, in ipsorum consulentium dispendium,*

de faire partie du jury perdraient les avantages et les bénéfices de l'Université. La licence, obtenue à Montpellier, confère le pouvoir de professer dans toute la chrétienté, *hic et ubique terrarum* »¹.

Cette bulle révèle un fait nouveau et significatif dans l'histoire des Universités : c'est plus qu'un acte de fondation, c'est la reconnaissance officielle d'une véritable possession d'État ; c'est l'investiture solennelle des Facultés préexistantes, ainsi que fera Jean XXII, le 9 juin 1318, en instituant le *Studium generale* de Cambridge². C'était en même temps pour l'École de médecine, la confirmation d'une institution ainsi désignée et recommandée à toute la Chrétienté ; pour l'École de droit qui n'avait pas encore de statuts, pour la Faculté des arts, sans action en dehors des Frères Prêcheurs, un acte de rénovation³. S'il n'est pas question de théologie, c'est que cette branche, surtout étudiée dans les couvents, était réservée spécialement à l'Université de Paris⁴.

vel jacturam, revelari quomodolibet, sub divine maledictionis interminatione, districtissime prohibemus, approbent et admittant, eisque petitam licentiam largiantur, alios minus ydoneos penitus repellendo, postpositis omnino gratia odio vel favore. Ceterum, ne, vacante Magalonsensi ecclesia, contingat promoveri volentes ad magisterium impediri, volumus ut, cum in ipsa ecclesia tres esse archidiaconi asserantur, archidiacono majori presenti, vel, eo in remotis agente aut forsitan prepedito, secundo, vel, illis prepeditis aut absentibus, tertio promovendi, hujusmodi vacationis tempore, presententur, qui eos examinent et examinatos approbent vel reproben, secundum modum in episcopo prenotatum. (Bulle de Nicolas IV. Cartulaire de l'Université de Montpellier, t. I, n° 20, pp. 211-212).

¹ *Illi autem qui in loco prefato examinati et approbati fuerint ac docendi licentiam obtinuerint, ut est dictum, ex tunc, absque examinatione vel approbatione alia, regendi et docendi ubique plenam et liberam habeant facultatem, nec a quoquam valeant prohiberi... Qui vero juramentum hujusmodi prestare noluerint, nec ad legendum, nec ad examinationes easdem, nec etiam ad aliqua Universitatis vestre comoda vel beneficia ullatenus admittentur.* (Ibid., p. 212).

² Denifle, *Die Universitäten*, p. 353.

³ « Pour donner un nouvel essor à l'Université de droit, et peut-être des arts, il fallait obtenir pour le *Studium generale* qui n'avait qu'une existence de fait, *per consuetudinem*, les privilèges et la reconnaissance légale des Universités officiellement établies. Elle s'adresse, en effet, aux docteurs et aux étudiants de l'Université de Montpellier, forme qui, dans l'usage constant de la chancellerie pontificale à cette époque et dans les termes mêmes, suppose une Université *magistrorum et scholarium* déjà constituée. C'est ainsi que les lettres de Grégoire IX aux maîtres et étudiants de Toulouse ne fondaient pas en réalité l'Université de cette ville mais la confirmaient et l'organisaient ». (Tardif, *Hist. des Sources du Droit en France*, liv. V, ch. I, p. 37).

⁴ Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, liv. III, t. II, p. 120.

C'est le VI^e Centenaire de cette bulle que Montpellier a célébré en 1890. L'initiative en avait été prise par Alexandre Germain, l'illustre historien¹. A sa mort, en 1885, le comité, constitué avec les principales notabilités de la cité, résolut, à cette occasion, de convier toutes les Universités de France et de l'étranger². Cette décision préoccupa le gouvernement qui, par crainte de manifestations antiallemandes et de complications diplomatiques, resta un mois sans répondre à l'invitation du Maire. La chute du cabinet Tirard et l'avènement d'un cabinet De Freycinet changèrent les dispositions officielles et firent décider, en haut lieu, le voyage à Montpellier du chef de l'État, M. Carnot, et des nouveaux ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique, MM. Constans et Bourgeois³. Les fêtes furent célébrées avec un

¹ *Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1883-1884, t. VII, pp. 415-421.

² « Notre cité avait déjà de précieux parchemins; elle possèdera bientôt un titre unique: elle sera la seule en France qui ait célébré, au XIX^e siècle, le centenaire de son Université. Ni Paris, ni Bordeaux n'ont eu ce mérite; Orléans ne pourra revendiquer ce privilège qu'en 1912!

« Le Comité du Centenaire se compose de deux éléments: les représentants des Facultés et des grandes Écoles; les délégués des sociétés savantes et certaines notabilités littéraires, scientifiques et artistiques.

« Si nos Facultés formaient une petite église, on pourrait dire que ce second élément non officiel est l'élément laïque; mais elles constituent la république des lettres, ouverte à tous les hommes d'intelligence et de travail. C'est peut-être la seule qui ne proscrive personne et reçoive avec empressement même les princes et les empereurs.

« L'importance, à Montpellier, de cet élément social prouve à quel point notre bonne ville est par elle-même un centre universitaire, que ne vaudront jamais ni Lyon ni Marseille, villes d'industrie et de commerce. Ces grandes agglomérations peuvent nous écraser par leurs ressources budgétaires; un décret peut supprimer telle ou telle Faculté, comme celle de Douai, et en créer de nouvelles, comme à Lille; mais Alexandre le Grand lui-même n'a pu fonder une nouvelle Athènes, et Berlin ne remplacera jamais Weimar ». (F. Fabrége, *Le Comité du Centenaire*, *Éclair* de Montpellier du 16 janvier 1890. — *Les Fêtes du VI^e Centenaire de l'Université de Montpellier, 1289-1890*. Montpellier, 1890, in-8°, p. 18).

³ « Ces deux noms, le premier surtout, n'étaient pas faits pour rallier les libéraux, les conservateurs et les catholiques, encore sous l'émotion de l'exécution des décrets de 1880 contre les congrégations et des projets annoncés contre la liberté d'enseignement. Dès le début, nous nous efforçâmes de dissiper les préjugés et les hostilités en faisant ressortir le caractère d'un événement qui devait faire revivre un glorieux passé et assurer notre avenir intellectuel qui n'était d'ailleurs que la glorification d'un acte pontifical. (*Éclair* de Montpellier des 14 mai 1889, 16 janvier, 16, 17, 18, 20, 23, 25 mai 1890). Nos amis prouvèrent par leur généreux concours qu'ils avaient compris et qu'ils s'associaient à cette œuvre patriotique. Une circonstance manqua faire avorter les meilleures intentions. La date fixée pour l'arrivée du

incomparable éclat et le concours unanime de la population les 23, 24 et 25 mai 1890.

Ce succès prouva la participation et l'unanimité de tous les partis, quand il s'agit des intérêts supérieurs de la science et des nobles destinées du pays. Il a été tout à l'honneur des catholiques et des vrais libéraux puisqu'il fut le triomphe de la tradition historique et

chef de l'État tombait un vendredi, semaine des Quatre-Temps, avant-veille de la Pentecôte, et le programme arrêté d'avance comportait pour le soir un banquet de mille couverts. N'aurait-on pas vu dans cette coïncidence une provocation, tout au moins une inconvenance, qui eût légitimé, avec la protestation indignée des fidèles, l'abstention forcée, notamment des conseillers généraux, de 212 maires conservateurs sur 336 ?

« Heureusement que la dépêche annonçant le voyage du Président de la République fixait la date sans préciser le jour de la semaine. Nous nous fîmes un devoir d'informer immédiatement l'évêque, pour qu'il écrivit à Rome afin d'en obtenir la dispense du jeûne et même de l'abstinence. Mgr. de Cabrières s'empressa d'approuver notre initiative, et, en réponse à la lettre épiscopale, Léon XIII, un intellectuel entre tous, non seulement concéda ces privilèges, mais en vrai successeur de Nicolas IV, voulut participer à la solennité, en déléguant, pour le représenter, le Père Denifle, un Frère Prêcheur, directeur des archives vaticanes, l'historien même des Universités (Voir ci-dessus, t. III, ch. xxvii, p. 557).

« En venant à Montpellier, comme le roi de Suède à Upsal, l'empereur d'Allemagne à Heidelberg et le roi d'Italie à Bologne, le chef de l'État donne à cette fête le caractère d'une solennité nationale et historique. Ce ne sont pas les hommes d'ordre qui seraient capables de manquer aux lois de l'hospitalité en oubliant le respect et les égards dus à sa personne et à sa situation... Telles sont les conditions émises par quelques-uns au sein du Comité et qui ne pouvaient soulever aucune contradiction... Il est vrai que, partout ailleurs, dans les pays protestants surtout, ces fêtes ont été inaugurées par une cérémonie religieuse. Cette lacune est d'autant plus regrettable, à Montpellier, que la Cathédrale et l'École de médecine actuelle ont été bâties par Urbain V, qui professa pendant vingt ans dans notre Université. C'est encore lui qui fonda le Collège de Mende, dont un écrivain plein de charme et d'érudition, Mlle L. Guiraud, a écrit l'histoire ; c'est enfin son frère, le cardinal Anglic Grimoard, qui éleva le Collège Saint-Ruf.

« Au moment des élections, nous n'avons certes dissimulé ni nos convictions, ni nos revendications. Nous ne cesserons jamais de dénoncer la guerre faite à notre foi ; et si nous sommes les ennemis des privilèges, nous combattons toujours, au nom de la liberté, tout régime d'exception contre l'Église.

« Mais ce ne sont pas nos Facultés, ce ne sont pas nos professeurs, dont un grand nombre partagent et pratiquent nos croyances, que nous devons rendre responsables de l'irrégion officielle.

« Ce serait surtout méconnaître notre Évêque que de le supposer capable d'oublier et de négliger pour sa part les glorieuses traditions de ses prédécesseurs, qui ont ouvert, soutenu et illustré nos Écoles, nos Collèges, l'Université. Il ne manquera pas de nous donner rendez-vous dans le monument d'Urbain V, la gloire de l'Église et de la France, l'incomparable bienfaiteur de Montpellier !

« La solennité religieuse ne sera donc pas officielle, c'est convenu ; elle n'en sera pas moins populaire et n'en aura que plus de signification.

de la justice rendue au passé. S'ils ne pouvaient hésiter à s'y associer du fond du cœur, ils ont montré, dans cette circonstance, que le patriotisme dominait chez eux toute préoccupation d'esprit de parti. Les laïcisateurs, de leur côté, nous leur rendons pleine justice, ont eu le bon goût d'éviter tout ce qui aurait pu donner à cette solennité la moindre apparence politique, pour lui maintenir le prestige et le mérite d'une fête intellectuelle.

Les uns et les autres ont également prouvé que nos populations

« Rien ne manquera à ces fêtes, qui peuvent être très intéressantes et très brillantes. Elles ne seront un succès pour aucun parti; mais elles satisferont et réjouiront tous ceux qui rêvent la grandeur de la cité, l'union et le concours de toutes les classes et de toutes les opinions dans un même élan de patriotisme local et dans une généreuse émulation de fierté nationale.

« Et quand toutes les nations d'Europe, quand les États-Unis et l'Australie enverront, même à travers les océans, l'élite de leurs savants pour nous rendre hommage, comment n'éprouverions-nous pas un tressaillement de légitime orgueil? Comment les gouvernements et les siècles pourraient-ils oublier et méconnaître jamais que Montpellier a été, que Montpellier est, que Montpellier veut être et doit rester toujours un des plus lumineux foyers de la civilisation ». (F. Fabrége, *Éclair* du 16 mai 1890. — *Les Fêtes du VI^e Centenaire de l'Université de Montpellier, 1289-1890*. Montpellier, in-8°, pp. 19, 20, 21, 22).

« Cinq siècles avant la Révolution française, plus de deux avant que Christophe Colomb découvrit l'Amérique et que Vasco de Gama traçât la route des Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance, trois cents ans avant que Philippe II eût fait de Madrid une grande ville, quatre cent quatre-vingt et un ans avant que Pierre le Grand posât la première pierre de Saint-Petersbourg, alors que Berlin n'était qu'un méchant village, le 26 octobre 1289, le pape Nicolas IV érigeait les Facultés de Montpellier en Université.

« Il n'y a que dix villes dans le monde qui puissent se prévaloir d'avoir obtenu avant nous cette insigne distinction : Paris et Toulouse en France; Oxford en Angleterre; Valence et Salamanque en Espagne; Coïmbre en Portugal; Bologne, Naples, Padoue, Rome en Italie. L'Université de Vienne ne date que de 1365, celles de Copenhague et d'Upsal que de 1476, celle de Berlin que de 1811!

« Si la constitution des Universités investissait les Facultés du privilège de conférer des grades reconnus dans toute la Chrétienté, elles devaient, pour mériter cette récompense, avoir fait depuis longtemps leurs preuves:

« C'est ainsi que notre École de médecine remontait au XI^e siècle, peut-être même au X^e; celle de droit à Placentin, en 1160; celle des arts à 1242. La Faculté de théologie ne devait exister qu'en 1341.

« Neuf siècles de haute culture intellectuelle et d'enseignement supérieur, voilà nos états de service! voilà nos quartiers de noblesse!

« Quel est le citoyen digne de ce nom, quel est l'homme d'intelligence et de cœur que cette seule pensée pourrait laisser indifférent ou insensible? Qui voudrait opposer le dédain ou l'oubli à cette majesté des souvenirs? Qui oserait, en profanant ce patrimoine sacré des traditions et des services rendus, provoquer l'indignation d'outre-tombe de ces trente générations modestes, mais fécondes, vouées au travail, à la recherche de la vérité, au progrès

méridionales, pleines de vie et d'enthousiasme, ont, au même degré, le sentiment des convenances, la passion des plaisirs délicats, le respect de toutes les opinions. Elles ont ainsi donné la mesure de leur intelligence et de leur éducation en même temps que l'exemple d'une admirable tenue. On n'a pas entendu la moindre note discordante, et, malgré la présence de cent mille étrangers, pas le moindre délit ne fut signalé.

Quinze ans avant, alors qu'il était question de reconstituer quelques centres universitaires, M. Waddington, ministre de l'Instruction

de la science, au soulagement de l'humanité, qui popularisèrent, aux derniers recoins de l'Europe, le renom de Montpellier et firent admirer le génie de la France ?

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

« C'est donc un fait glorieux entre tous que le VI^e Centenaire de l'Université a pour but de mettre en relief et que vont proclamer les trois cents *délégués* de l'ancien et du nouveau monde, qui ont annoncé leur arrivée, non seulement des extrémités de la France, mais de Stokolm et de Palerme, de Saint-Petersbourg et de Coimbre, de Dresde et de New-York !

« Pour rehausser l'éclat de ces fêtes, toute la ville est en liesse, et des flots de visiteurs vont se répandre dans nos murs. L'Académie française, l'Institut, les Sociétés savantes, les Facultés de Paris et de province, les Universités d'Europe et d'Amérique se font représenter. Et, ce qui doit ajouter à cette fête un prestige national et la consécration même de la France, le Chef de l'État vient à Montpellier.

« Il ne s'y rend pas accidentellement, comme à Marseille, ni dans un but politique, comme en Corse. Il vient exprès, non pas au nom d'un parti, mais au nom de la Patrie, pour saluer notre grandeur tant de fois séculaire et, en témoignant par sa présence que la troisième Université par la date est plus vivante que jamais, reconnaître et consacrer notre *centre universitaire*.

« Assurément les monarchistes ne peuvent, sans trahir leurs convictions, acclamer le Président de la République, les chrétiens de toute confession et les libéraux de toute opinion sympathiser avec un gouvernement, ennemi systématique de toute religion et frelateur, dans l'Hérault surtout, du suffrage universel. Mais, s'ils ne rendent pas M. Carnot responsable personnellement de tous les attentats de son gouvernement ou de la majorité parlementaire, ils ont trop l'habitude et le sentiment du respect pour ne pas accueillir avec convenance le premier magistrat, qui fait même acte d'indépendance vis-à-vis de certains ministres en ne dédaignant pas de rendre hommage, lui, Président de la République, à l'œuvre de nos Evêques, des Papes et des Rois.

« Pour obtenir ces résultats, tous les partis ont oublié leurs divisions et se sont unis dans un même esprit de générosité, de paix et de concorde contre les prétentions, les jalousies et les intrigues des villes rivales. Ils ont proclamé et loyalement pratiqué la trêve du Centenaire, comme nos pères du Moyen âge observaient la trêve de Dieu. En appréciant sous ce rapport les intentions de tous, depuis l'Evêque jusqu'à la Municipalité, nous n'aurons, il faut le croire, rien à regretter, ni de notre pleine confiance ni de notre loyal concours.

« Comment en serait-il autrement ? N'est-ce pas le propre des belles-lettres et des arts libéraux d'adoucir et de polir les mœurs, *humanitate politior*, en écartant, comme dit encore Cicéron, tout ce qui peut choquer, *quæ ab humanitate discrepant* ?

« Aussi, bien que la cérémonie de Saint-Pierre ne soit pas officielle, nous pouvons garantir

publique, arrivait à Montpellier, l'esprit prévenu en faveur des villes plus populeuses. Lorsqu'il eut visité la nôtre, fait connaissance avec notre personnel, admiré nos collections de toute nature, il fut si émerveillé qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « Il y a entre Montpellier et les villes rivales toute la différence qui distingue un fils de famille de simples parvenus ».

C'est, dit-on, ce qu'à son tour proclame M. Carnot lui-même. Très sensible aux égards que l'on prodiguait à sa personne, il ne s'est pas

qu'elle sera magnifique. Ceux-là mêmes qu'on aurait pu croire hostiles, ou tout au moins indifférents, ne seront pas les moins empressés à se rendre dans le temple d'Urbain V. Et qu'il nous soit permis, à ce propos, de remercier Mgr. de Cabrières de son initiative et de son ardeur à prôner le Centenaire. S'il obéit surtout aux nobles instincts de son âme et à sa haute intelligence des traditions glorieuses de l'Eglise et de sa ville épiscopale, il prouve, en faisant valoir qu'il est le successeur des chanceliers de l'Université, quel cas il fait de cette dignité, et que, si l'Eglise a le culte de la science et du travail, elle honore dans le professorat un véritable sacerdoce.

« C'est ainsi qu'il continue l'œuvre de ses ancêtres, fondateurs de nos Écoles, de nos Collèges, de nos Facultés, dont le brillant tableau sera fait, à la grande solennité du Peyrou, par un Athénien, né à Paris, Montpelliérain par adoption, le gendre de Germain, et à qui nous devons la publication de cette *Histoire de l'Université de Montpellier*, l'ouvrage posthume de l'illustre doyen.

« Si M. Croiset, personnifie l'atticisme, c'est un de nos concitoyens, descendant des trouvères et des troubadours, qui a composé l'ode sur l'Université que doit lire Mounet-Sully, le grand artiste du Théâtre-Français. M. de Bornier ne se complait que dans les régions les plus pures, sur les hauteurs d'où sa muse domine le monde et les siècles. Le chantre de la *Fille de Roland*, le vengeur de la femme dans *Mahomet*, a surtout une passion qui fait vibrer son âme et est le trait dominant de sa poésie, le sentiment, l'amour de « douce France », comme disaient les héros du cycle épique.

« Un autre enfant de Montpellier, qui s'exprime en musique comme de Bornier en vers, dirigera la représentation de son dernier chef-d'œuvre. Par ses symphonies et ses récitatifs, Paladilhe ne personnifie-t-il pas aussi nos conteurs de chansons de geste, qui, en exaltant les preux, fondateurs de notre nationalité, préparèrent de grandes et fortes races, capables de tous les héroïsmes, au seul nom de *Patrie* ?

« Le même sentiment a encore inspiré celui qui a fait exécuter pour les étudiants de l'Université un beau drapeau. Il a tenu à y mettre, comme le Comité sur les affiches du Centenaire, l'image de la Vierge, qui a figuré sur nos armes, depuis le départ de Guillem V pour la croisade, jusqu'aux jours de deuil où notre territoire fut entamé. En l'enlevant, à cette époque, les républicains se sont-ils doutés que cet emblème de notre foi devenait sacré comme la relique du patriotisme, puisque le blason de Montpellier était précisément le même que celui de Strasbourg ?

« Qu'au souvenir de nos provinces perdues, de nos gloires passées, et surtout des plus chères espérances, que nous avons le droit et le devoir de raviver, tous les cœurs battent à l'unisson ! que la ville s'épanouisse d'enthousiasme ! que tous nos concitoyens brûlent d'une même ardeur patriotique !

fait illusion sur l'attitude discrète et réservée de la foule au point de vue gouvernemental. D'autant plus reconnaissant que cet accueil sympathique s'alliait à l'indépendance des convictions, il a fait ressortir le contraste de ce bon ton général avec les démonstrations bruyantes et compromettantes des radicaux dans les autres villes.

Les revues et les journaux étrangers enfin d'Édimbourg et d'Oxford, de Genève et de Rome, de Saint-Petersbourg et de New-York, ne tarirent pas d'éloges sur la magnificence des fêtes et la courtoisie parfaite

« Lorsque défilera le long de nos rues ce cortège historique, où seront figurés les corporations locales, les collèges de toutes nations, les Facultés presque millénaires, et ce corps de consuls, préposé depuis 1204 à la garde de nos franchises, surtout du patrimoine sacré des traditions et des intérêts de nos Écoles, tout le monde comprendra qu'il s'agit de faire valoir l'héritage des siècles pour le sauver et l'augmenter. Mais, si nous réclamons le privilège et l'honneur de former dans nos murs des générations viriles, des esprits supérieurs, des hommes de cœur, d'honneur et de travail, c'est pour refaire la France vaincue, mutilée comme au temps de Roland et de Jeanne d'Arc, qui doit ressusciter toujours plus vivante du tombeau où ses ennemis croient l'avoir fait descendre, parce qu'elle est et doit être, comme disait, la main sur Durandal, le héros mourant de Roncevaux, *France la solue*, c'est-à-dire le pays libre par excellence ». (F. Fabrège, *La Trêve du Centenaire*, *Éclair* du 16 janvier 1890. *Le VI^e Centenaire de l'Université de Montpellier, 1289-1890*, pp. 23-27). — Au lendemain de cet article, la Vierge reparut sur les affiches municipales et sur les médailles des conseillers municipaux, même sur la poitrine du serrurier crocheteur du couvent des Carmes en 1881.

« Le Centenaire produit déjà un tel effet que partout on s'occupe de nous.

« Il y a huit jours, un esprit charmant, qui porte un des noms les plus honorés de Paris, M. Henry Cochin, venait, à l'occasion de nos fêtes, rechercher, pour un livre qu'il publie, la trace de Pétrarque qui étudia chez nous pendant quatre ans. Germain en a cité deux passages sur notre ville. La Commission du *Cartulaire* en a imprimé quatre dans l'appendice du premier volume. Notre ami nous en a signalé trop tard deux de plus.

« Hier, un prêtre de Toulon, l'abbé Daniel, nous adressait une lettre enthousiaste à propos des « géants qui ont étudié à Montpellier et en parlent dans leurs écrits », notamment Bruneto Latini, le maître du Dante, l'ami de Vincent de Beauvais, de Thomas d'Aquin, de saint Louis, qui nous prouva sa prédilection en écrivant son grand poème *Le Trésor des connaissances humaines* en français, parce que cette langue est *la plus délectable*.

« Ce matin, nous recevions de M. de Muntz, conservateur de l'École des Beaux-Arts, une brochure intitulée : *VI^e Centenaire de l'Université de Montpellier*. — *Les Constructions du pape Urbain V à Montpellier, d'après les archives du Vatican*. Cette curieuse étude complète les monographies de Mlle L. Guiraud, aussi remarquables qu'introuvables. (F. Fabrège, *Le Cartulaire de l'Université de Montpellier*, *Éclair* du 17 mai 1890. — *Le VI^e Centenaire de l'Université de Montpellier*, in-8°, pp. 29-30).

« Le grand Pontife qui place au-dessus de toutes les œuvres la restauration des hautes études, et a proclamé la France la nation noble par excellence, *nobilissima gens Gallorum*, le successeur de Nicolas IV, d'Urbain V, de Martin V, veut participer au Centenaire. Il nous envoie le Père Denifle, le savant le plus compétent sur l'histoire des Universités. Il dispense même les fidèles de l'abstinence et du jeûne le 25 mai et le 26, vigile de la Pentecôte. Il ne se

avec laquelle ont été accueillis les hôtes étrangers, reçus partout comme des amis et des frères.

En représentant avec tant de dignité la bonne grâce et la générosité nationales, Montpellier a ainsi contribué à faire apprécier les qualités naturelles du génie français. Elle n'avait d'ailleurs qu'à demeurer fidèle à ses traditions pour justifier, une fois de plus, sa vieille réputation d'urbanité, de distinction sociale et de supériorité scientifique, Elle s'est donc révélée, plus que jamais, un lieu privilégié et, comme la qualifiait déjà, en 1289, le pape Nicolas IV, dans la bulle qui décrétait l'érection des trois Facultés de droit, de médecine et des arts en Université « la ville fameuse qui passe pour convenir merveilleusement

demande même pas si l'Église a sa part suffisante dans ces fêtes ; il ne voit qu'une chose, c'est que le Centenaire, qu'on le veuille ou non, doit tourner à la glorification de l'Église.

« La première loi promulguée par Jehovah n'a-t-elle pas été la loi du travail ? La première mission des apôtres celle d'enseigner ? Or, qu'est-ce une Université, sinon un centre de travail et d'enseignement ?

« Voilà comment toute Université est, même à son insu, une œuvre chrétienne, de même que ces professeurs, que nous regrettons de ne pas voir tous partager nos croyances, remplissent la vocation de l'humanité, *labora sicut bonus miles Christi* !

« Que le Saint-Père soit béni d'avoir ajouté un nouvel anneau d'or à la chaîne des bienfaits qui rattachent à Rome, depuis six siècles, l'Université de Montpellier ! Aussi, en illuminant la ville entière, depuis les plus beaux hôtels jusqu'à la plus modeste mansarde, suivant le vœu de notre Evêque, nous n'oublierons pas que ces feux de la terre ne sont que les reflets de la lumière du ciel, dont Léon XIII fut prédestiné à être la vivante image, *lumen in cœlo* ! » (F. Fabrége, *L'Université de Montpellier et l'Église* ; *Éclair* de Montpellier du 18 mai 1890. — *Le VI^e Centenaire de l'Université de Montpellier, 1289-1890*, pp. 36-37).

« Il en est des Facultés comme des plantations. Elles ne viennent et ne prospèrent que dans des milieux abrités contre les tourbillons des grandes villes qui entraînent et flétrissent la jeunesse, comme les vents impétueux emportent et dessèchent les fleurs !

« Sous les rois, les sujets avaient, en certaines circonstances, le droit d'exposer leurs doléances. En République, quand on a le chef de l'État dans ses murs, on lui doit la vérité.

« En terminant l'histoire du règne de Louis XIV, Henri Martin fait observer que la France pardonne même aux despotes et n'est implacable que pour ceux qui la dégradent.

« Chrétiens et libéraux, nous pouvons dissimuler, un jour, nos plaintes et nos revendications ; paysans et propriétaires, oublier que la viticulture française a surtout contre elle le Gouvernement. Montpelliérains, nous ne lui pardonnerions jamais d'ôter le moindre fleuron à cette couronne de la royauté scientifique, notre attribut, que les Papes, les Rois et les siècles ont posée sur notre front ». (F. Fabrége, *L'Université de Montpellier et la République* ; *Éclair* du 23 mai 1890. — *Le VI^e Centenaire de l'Université*, p. 43). — Malgré l'éclat du Centenaire, le Gouvernement fut sur le point de créer par décret une faculté de médecine à Marseille, ce qui eut amoindri celle de Montpellier. Le Parlement eut heureusement l'idée de retirer ce pouvoir au ministre en exigeant une loi au lieu d'un simple décret.

à l'étude, *locus Montispessulani, celebris plurimum et famosus, aptus valde pro studio* ». Voilà comment elle a été pendant des siècles, pour-quoi elle demeurera toujours le vrai milieu universitaire du Midi de la France.

Quelle influence avait décidé Rome à concéder à Montpellier ce privilège d'une Université? Quelle autorité fut assez prépondérante pour surmonter les oppositions, vaincre les rivalités, donner à nos Facultés la sanction d'une reconnaissance publique et officielle de la chrétienté?

Il n'est pas téméraire de reconnaître ici l'action de Guillaume Durand, ancien chanoine de Maguelone, formé à l'École de Montpellier, justement distingué par Innocent IV et Clément V, deux papes dont nous avons montré la vive sollicitude pour notre Église¹. Si le *Spéculateur* n'a pas été le promoteur de la décision, il n'y fut certainement ni étranger ni indifférent. Promu à l'évêché de Mende en 1286², mais retenu par ses hautes fonctions auprès du Saint-Siège jusqu'en 1291³, il dut avoir bien des occasions de rencontrer le Pontife. Il était notamment à Rome le 12 février, à Rieti le 18 mai⁴; et les registres pontificaux attestent que Nicolas IV séjourna dans la première ville du 27 octobre 1288 au 13 mai 1289, dans la seconde du 20 août au 7 octobre. Comment le Pape n'aurait-il pas consulté un personnage d'une si haute valeur que Guillaume Durand, d'une compétence unique, plus autorisé que personne pour l'édifier sur la région et les écoles de Montpellier dont il avait suivi les cours? Et quel plus grand désir devait tenir au cœur de cet éminent prélat que de relever l'enseignement du droit dans la patrie adoptive de Placentin et dans le diocèse de Maguelone, fief du Saint-Siège, dont il avait été un des principaux chanoines et qui avait

¹ Voir ci-dessus, t. III, ch. xxvi. — Ajoutons, avec Sarti, qu'une ville ayant été détruite pendant ces interminables guerres d'Italie, Guillaume Durand la fit rebâtir, en 1284, dans un lieu plus favorable et lui donna son nom *Castrum Durantis*, dont le pape Urbain VIII fit l'*Urbs Urbana*. (Sarti, *De Claris archigymnasii Bononiensis professoribus, a seculo xi^o usque ad sæculum*, XIV, pp. 389-390). — De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. IV, p. 187.

² *Gallia christiana*, t. I, Instr., col. 26.

³ Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 22826 à 22964, 22964-23899.

⁴ Sarti, *ibid.*, p. 391.

profité de la haute influence de Clément IV, le pape originaire de Saint-Gilles¹?

A ces raisons personnelles on peut en ajouter une autre : c'est que Montpellier avait une importance singulière comme centre international ; peuplée de Juifs et de Levantins, elle constituait un centre polyglotte.

Dans le principe, l'Église usait du grec, langue universelle, qui, de l'aveu de Cicéron, était plus répandu et portait plus loin que le latin : *Græca leguntur in omnibus fere gentibus, latinæ suis finibus sane continentur*². Aussi est-il à peu près certain que saint Thomas d'Aquin put lire dans l'original Aristote qu'il cite à tout propos³ ; il eut, en tout cas, à sa disposition, le concours d'un helléniste, frère de Guillaume de Moerbeek, dominicain flamand qui vécut longtemps en Grèce⁴. Une bulle de Clément V, de 1308, prouve que l'enseignement médical se faisait dès lors, non dans les livres arabes, mais dans les traductions grecques d'Hippocrate et de Galien⁵. Or « le grec était ailleurs presque

¹ Le 10 décembre 1910, le bâtonnier du barreau de Paris, M. Buisson-Billault, à l'occasion du Centenaire de l'Ordre des avocats, en esquissa les origines et l'histoire. Parmi les avocats les plus célèbres, il n'eut garde d'oublier « Guillaume Durand, auteur du *Miroir de la Science du Droit*, Guy Foucault, avocat remarquable par son talent et ses vertus ; il devait être un des rares papes que la France ait donnés à l'Église, le seul au moins cédé par notre ordre au Saint-Siège. Evêque du Puy, archevêque de Narbonne, puis cardinal, il ceignit la tiare en 1265 sous le nom de Clément IV. Il sut conserver sur le trône pontifical la simplicité professionnelle ». (Discours prononcé par M. Buisson-Billault, bâtonnier de l'Ordre des avocats, à l'ouverture de la Conférence des stagiaires, le 19 décembre 1910, p. 15). — Sur Clément IV, voir notre *Hist. de Maguelone* (t. II, ch. XIII, et t. III, *passim*). — En 1910, le chanoine Nicolas, ancien curé de Saint-Gilles, membre de l'Académie de Nîmes et du Comité de l'Art chrétien, a publié un volume plein d'érudition et d'intérêt, qui lui a coûté dix-sept ans d'études et est un monument élevé à la gloire de ce pontife déjà honoré d'un culte dans certaines églises et qu'il voudrait voir placé sur les autels : *Un Pape Saint-Gillois. Clément IV dans le monde et dans l'Église*, beau volume in-8°. Nîmes, Imprimerie générale.

² Cicéron, *Pro archia*, X. — Paul Allard, *L'Expansion du Christianisme à l'époque des persécutions* ; *Revue des Questions historiques*, t. LXXIX, p. 366.

³ Gardeil, *Revue thomiste*, septembre-octobre 1903, p. 427.

⁴ Bernard Gui, cité par Denifle, *Archiv. fur litterat.* — Mortier, *Hist. des Maîtres généraux des Frères Prêcheurs*, t. II, p. 129. — Sur l'étude des langues, notamment du grec, dans les cloîtres, voir ci-dessus, ch. xxv, pp. 343, 347.

⁵ *Regesta Clementis papæ V, ex vaticanis archetypis sanctissimi Domini nostri Leonis XIII pontificis nunc primum editum cura et studio monachorum ordinis Sancti Benedicti*. Romæ 1885, t. II, *passim*.

totalemeut ignoré, l'hébreu encore plus. Je ne sais si Paris peut fournir en ce temps d'autres exemples de personnes instruites dans les langues grecque et hébraïque qu'Abélard et Héloïse »¹.

Le latin ne tarde pas à devenir la langue courante, fondamentale et classique des écoles, où les études philosophiques et théologiques en continuent la tradition et l'usage. C'est lui qui affine les idiomes grossiers des barbares, qui en fait les langues de la civilisation moderne, les langues de Dante et de Pétrarque, de Bossuet et de Voltaire². Aussi sommes-nous assuré que si l'envahissement des sciences pratiques et industrielles en amenait l'abandon, que s'efforcent de réaliser dans les établissements de l'État nos gouvernants laïciseurs, il trouverait toujours, comme au temps des invasions, un asile dans l'Eglise³. Loin

¹ Tiraboschi, *Storia*, t. V, lib. III, cap. iv. — Jean de Salisbury, Robert Grossetête, Roger Bacon, Albert le Grand, Héloïse même semblent avoir connu le grec et l'hébreu. (Brücker, *Hist. crit. philosoph. périod.*, 3^e partie, I, lib. I, c. 1). — Scheyel, *Hist. de la Littérature*, liv. II, c. 1. — Sur la continuité des études grecques au Moyen âge, voir Jourdain, *Recherches sur les traductions d'Aristote*, 2^e édit. — Ozanam, *Dante. Œuvres complètes*, t. VI, p. 72. — Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, liv. I, t. I, p. 239.

² « Qu'on jette les yeux sur une mappemonde, qu'on trace la ligne où cette langue universelle se tut, là sont les bornes de la civilisation et de la fraternité européenne; au delà vous ne trouverez que la parenté humaine qui se trouve heureusement partout. Le signe européen, c'est la langue latine... Le dernier siècle qui s'acharne sur tout ce qu'il y a de sacré et de vénérable, ne manque pas de déclarer la guerre au latin. Seule, entre toutes les langues mortes, celle de Rome est véritablement ressuscitée; et, semblable à celui qu'elle célèbre depuis vingt siècles, elle ne mourra plus: *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur*. (Rome, VI, 9) ». (Joseph de Maistre, *Du Pape*, liv. II, ch. xx).

³ « Il y a un demi-siècle, pendant cette période trop courte de véritable liberté durant laquelle les évêques de France pouvaient se réunir et concerter les mesures qu'ils estimaient les plus propres à favoriser le progrès de la religion et, du même coup, les plus profitables à la paix publique, plusieurs de vos conciles provinciaux recommandaient de la façon la plus expresse la culture de la langue et de la littérature latines. Vos collègues d'alors déploraient déjà que, dans votre pays, la connaissance du latin tendit à décroître. *Porro linguam latinam apud vos absollescere, nec quisquam est qui nesciat et viri prudentes conqueruntur. Discitur tardissime acerrime dediscitur*. (*Litterate Synod. Patrum concil. Paris. ad clericos et fideles*. 1849, in collectio Lacensis, t. IV, col. 86). Avec l'Apôtre nous vous dirons: « Gardez ce dépôt d'un soin jaloux (I. Thimothee, ch. VI, 20). Si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, elle devaient disparaître complètement de nos écoles publiques, que nos petits séminaires et collèges libres les gardent avec une intelligente et patriotique sollicitude! Vous imitez ainsi les prêtres, de Jérusalem qui, voulant soustraire aux barbares envahisseurs le feu sacré du temple, le cachèrent de manière à pouvoir le retrouver et à lui rendre toute sa splendeur, quand les

d'être une langue morte, il est et sera partout et toujours la langue immortelle du christianisme.

Les médecins connaissaient encore l'hébreu dont ils citent certains mots directement et non pas seulement, ainsi qu'on le croirait d'après les deux lexiques, d'ailleurs très succincts, attribués l'un à saint Jérôme, l'autre à René d'Auxerre¹. Dès le VIII^e siècle, existaient même des traductions populaires de la Bible².

Centre international autant qu'intellectuel, rempli de Juifs et de Levantins, en relation permanente avec la France et l'Espagne, l'Italie et l'Orient, Montpellier se trouvait alors, ainsi que le constate Benjamin de Tudèle, rabbin du XII^e siècle, un *Studium hebraicum et græcum*³.

En 1236, le chapitre général des Frères Prêcheurs prescrit l'étude dans les écoles des langues ou idiomes de pays limitrophes⁴. En 1241, le bienheureux Jean le Teutonique, quatrième maître général, parle le latin et le français, l'allemand et l'italien, *multipliciter idiomate eruditus*⁵, comme du reste, à la même époque, le dominicain Jofroi de Waterford⁶.

mauvais jours seraient passés. (II *Mach*, I, 19-22)». (Lettre encyclique de Léon XIII aux archevêques, évêques et au clergé de France, septembre 1899). — La loi de 1902 sur l'enseignement moderne sans latin a eu de tels effets, que les auteurs les moins suspects de cléricisme, Jean Richepin, Anatole France, Marcel Prévost, Capus, André Hallays, Paul Adam en ont dénoncé la faillite en créant une ligue pour la culture française.

¹ Hauréau, à propos de Samuel Beugers, *Quam notitiam linguæ hebraicæ habuerunt Christiani mediævi temporibus in Gallia*. (Paris, Hachette, 1893, *Journal des Savants*, 1863, p. 439).

² *Revue des Questions historiques*, t. LXXV, p. 693.

³ *Monemus quod in omnibus provinciis et conventibus linguas addicant illorum quibus sunt propinqui*. (Martène, *Thesaurus novus anecdotorum*, t. IV, col. 1676).

⁴ *Nos volentes te qui es magister in artibus ac hebraicam græcamque et latinam linguam in nostra Parisiensi Universitate et aliis locis professus*. (Assemani, *Catal. Bibl. Vatican.*, p. LXXI, *ibid.*). — *Rogamus magistrum ordinis quod ipse de tribus studiis, scilicet Hebraico, Greco, et Arabico provideat in aliquibus provinciis, ut cum fuerint ordinata, ad quodlibet illorum quelibet provincia unum studentem aptum et intelligentem mittere curet cum contributione decenti*. (Bibl. mun. de Toulouse, Ms. 489 (I, 55), f° 134 b, ap. Martène, *ibid.*, t. IV, col. 1927).

⁵ Chron. Humbert, p. 9. — Mortier, *Les Maîtres généraux des Frères Prêcheurs*, t. I, p. 287.

⁶ « Peut-être aucune notice ne prouvera-t-elle mieux que celle-ci combien l'étude des langues était florissante, au XIII^e siècle, dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Voici un religieux de cet ordre, né à Waterford en Irlande, qui savait le grec, le latin, l'arabe, le français. Nous avons

Comment s'étonner que le chapitre général de 1246 ordonnât, en vue de la conversion des infidèles, l'étude des livres, même païens¹? En 1250, Jayme I^{er} d'Aragon établit un *Studium arabicum* pour huit étudiants et manifeste l'intention et le désir d'en porter le nombre à douze². L'un de ces élèves, Raymond Martin, vient même de Barcelone à Aigues-mortes et à Montpellier provoquer des controverses qui tournent à la confusion des Juifs et des Musulmans³.

Il paraît qu'à la fin du XIII^e siècle d'ailleurs, l'École de droit de Montpellier périclitait. Peu d'élèves, cours irréguliers, examens si peu nombreux que Clément IV, en tant que légat, n'y confère la licence qu'à titre exceptionnel, *de speciali mandato ubi nec studentium vel docentium numerus exigebat*⁴. On s'explique ainsi que Jayme I^{er} se soit enhardi à l'accorder à Séguier, sauf à provoquer le conflit que nous avons exposé et qui témoigne d'un défaut de hiérarchie et d'organisation⁵.

Comment en aurait-il été autrement? Cette École était une École de droit écrit, et la monarchie capétienne, ainsi qu'en témoigne une décision du parlement de Toulouse⁶, loin d'encourager le droit romain, en interdisait l'enseignement et l'évocation en justice. Le droit national,

déjà fait voir par quelques exemples quelle était alors l'activité laborieuse de ces ardents missionnaires qui comptaient plusieurs hellénistes tellement habiles et qui tenaient à faire traduire en grec les ouvrages dont pouvait s'honorer leur communauté; qui avaient deux maisons à Constantinople et envoyaient de là des prédicateurs par tout l'Orient». (Victor Le Clerc, *Joffroi de Waterford, dominicain; Hist. littéraire*, t. XXI, p. 216).

¹ *Constitutionem de modo studendi in libris gentilium priores facient diligenter observari. (Thesaurus novus, t. IV, col. 1676). — Voir Mortier, Hist. des Maîtres généraux des Frères Prêcheurs. t. II, pp. 520-530.*

² *Cum enim tum in regnis illis (Hispaniarum) innumeri adessent Judæi et in quibusdam Saraceni dominarentur, horum conversionis procurandæ in cordibus nostrorum earsit studium; et ideo linguarum Hebraicæ et Arabicæ studia variis apud nos locis fuerunt instituta, principum etiam auctoritate fulta, liberalitaque dotata. Numerum duodecim complebimus, cum primum facultatem nobis Deus concesserit. (Quétif et Echard, Script. Ord. Prædic., t. I, p. 386 et 396). — Douais, Essai sur les Études des Frères Prêcheurs, p. 137.*

³ Douais, *Les Albigeois*, pp. 314-321.

⁴ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 13, t. I, p. 200. — Voir ci-dessus, ch. xxvi, p. 451.

⁵ *Cartulaire*, ibid. — Voir ci-dessus, t. III, ch. xxvi, pp. 461, 463.

⁶ Voir ci-dessus, t. III, ch. xxvi, pp. 476, 484. — Lettre de l'évêque de Maguelone, 10 octobre 1292. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 22, t. I, p. 216.

qui, seul, faisait loi devant les tribunaux, était, au contraire, le droit coutumier, négligé et ignoré à Montpellier, qui d'ailleurs n'était pas encore ville française et dont l'École était d'origine et de tradition romanistes.

On comprend que le Saint-Siège n'ait pas promulgué, avant 1339, les statuts de cette Faculté. En dehors des décrétistes, nous rencontrons comme jurisconsultes de l'époque : Pierre-Jacques d'Aurillac, *legum egregius professor atque legum in Montepessulano*, Pierre Tournemire, Guillaume de Conques, docteur ès lois, Jean Marc, Pons Aumelas, Raymond de Mujolan, Pierre d'Albia, Thomas de Sauteyrargues, Bernard Catalan et Pierre Chefdebien¹. C'est le 28 avril 1293, seulement, qu'il y a réception de Saint-Amour, le premier docteur; événement extraordinaire enregistré dans le *Petit Thalamus*².

L'École, ne délivrant pas de diplômes de docteur, n'avait pas encore senti la nécessité d'avoir un sceau pour les authentifier. « Ni l'Université (de Paris) ni aucune des compagnies, qui la composaient alors, dit Crevier, n'avoit un sceau commun, non pas même les théologiens, puisque ce n'est pas d'un sceau unique et appartenant à un corps mais des sceaux particuliers des maîtres en théologie » qu'est muni l'acte de 1221 pour la donation aux Frères Prêcheurs de l'hôpital Saint-Jacques, d'où ils prirent le nom de Jacobins³, c'est le premier document où il soit fait mention de Facultés³. De même, à Montpellier³, pour la requête de l'École de droit à l'évêque, en 1293⁴.

A Montpellier, l'Université de médecine et celle de droit avaient chacune un sceau qui en spécifiait la différence d'origine et de nation : *Sigillum Universitatis medicorum Montispessuli*; *Sigillum Universitatis*

¹ Voir ci-après, t. IV, ch. XXIX.

² Aquest an (1293) a xxviii davril fo fach lo primer doctor a Montpellier apelat de Saint Amour per M. R. Frezel doctor es ley. (*Petit Thalamus*, Chron. roman., p. 341). — Arch. nat., Monuments historiques. — Florimond, *Villes et Provinces : Généralité de Montagne*, p. 1239. — Nous ne nous arrêtons pas à discuter le chiffre de quatre mille étudiants dont il y est question. Dans une lettre de l'Université à Urbain V du 24 novembre 1362, elle ne parle que de mille. (*Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 119, t. I, p. 450). — Voir ci-après, t. IV, ch. XXXI.

³ Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, t. I, p. 322.

⁴ Voir ci-après, même chapitre.

scolarium Montispessulani. Tous deux sont reproduits dans le premier volume du *Cartulaire*¹. Nous avons décrit et daté le sceau de l'École de médecine qui remonte à 1260²; celui de l'École de droit, dont la Société archéologique de Montpellier possède la matrice, est rond, de 0,07 de diamètre, et a le champ divisé en deux parties par une forte ligne saillante. En haut, la Sagesse, coiffée d'une couronne à trois fleurons, vêtue d'une robe d'hermine, tenant de la main gauche un livre fermé contre la poitrine, de la droite un phylactère se déroulant jusqu'en bas, avec cette légende: *Per me reges regnant et potentes scibunt justitiam*. De chaque côté, sur la ligne séparative du champ, les armes de France et d'Aragon. Derrière, dans le fond, la Sagesse, et comme devise, *Sapientia*, la sagesse invoquée en tête de la bulle de Nicolas IV, qui émane du Très-Haut et a pour effet d'illuminer et de façonner à la vertu le cœur des hommes: *Sapientia que ex ore prodit altissimi, corda humana illuminat et dirigit ad virtutes*. En bas, six personnages, vêtus de robes, en deux groupes qui symbolisent sans doute les docteurs en droit civil et en droit canonique et qui, du doigt, montrent, au centre, le phylactère. Sur le fond, des hâchures entrecroisées, comme sur le sceau de l'Université de Bologne. Tout autour: *Sigillum Universitatis scolarium Montispessulani*.

Ces deux blasons de France et d'Aragon sur le sceau de l'École de droit prouvent que ce sceau est postérieur à 1293, puisqu'il y a les fleurs de lys des Capétiens³, mais antérieur à 1349, époque à laquelle finit pour toujours à Montpellier la domination espagnole. Or il ne subsiste

¹ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, Sources, pp. xxxviii-xxxix, et n° 20, p. 210.

² *Hist. de Maguelone*, ch. xxv, t. III, p. 369; voir p. 371, ce que nous disons à propos de la disparition et du rétablissement de la Vierge dans les armes de la ville au moment du VI^e Centenaire de l'Université. Constatons que la Vierge et l'Enfant Jésus sont placés, en Allemagne, sur la principale façade de l'Université de Bonn, vis-à-vis le Parc.

³ A la séance du 21 juillet 1909 de la Société nationale des Antiquaires de France, M. Max Prinnet a expliqué la réduction à trois du nombre des fleurs de lys. Il signale des sceaux du xiii^e siècle, le plus ancien de 1228, où l'écu de France n'en porte que trois. Cette réduction semble avoir eu pour origine la difficulté, pour le graveur, de placer un grand nombre de fleurs sur un champ exigü. Cette intéressante communication doit paraître dans le *Bulletin monumental*, dirigé par Eugène Lefèvre-Portalis.

aucun acte de l'École de droit avant le 23 avril 1293, où elle reçut son premier docteur, et dont elle devait authentifier le diplôme de *Studium generale*.

La bulle de 1289 était faite pour accroître l'importance de nos Écoles, en donnant à la cité le renom et le lustre d'une Université. De Savigny prétend que le pape, en consacrant le fait établi, aurait voulu affirmer son suprême magistère sur les hautes études¹; le savant romaniste ne fait pas attention qu'il a lui-même constaté la déchéance de l'École, réduite à ce point qu'il avait été question de la supprimer. Germain, qui a soupçonné cette décadence, prête au Saint-Siège l'intention d'assurer aux Facultés, jusqu'alors isolées, le lien et l'unité d'une direction commune; or elles étaient déjà sous l'autorité de l'évêque de Maguelone, seul admis à conférer la licence². Le Père Denifle n'attribue qu'au désir de relever l'École de droit l'érection en Université des trois Facultés, car on ne sépare pas le droit canonique du droit civil³. Nicolas IV ne faisait que mettre en pratique sa résolution de fortifier et de relever partout les études qui le poussait à établir un *Studium generale*, même à Gray⁴, fondation qui ne paraît pas avoir eu de suites.

Quant aux études juridiques à cette époque, nous pouvons nous en faire une idée par la nomenclature des ouvrages d'Henri de Sartines,

¹ « L'intention de Nicolas IV, lorsqu'il a érigé en Université nos Écoles de Montpellier, n'a pas été précisément d'innover à leur égard, mais de les assurer entre elles, au profit de l'enseignement, comme aussi dans l'intérêt des maîtres et des étudiants. Telle avait été également la pensée du cardinal Robert de Courçon par rapport à l'Université de Paris, en 1215 ». (Germain, *Hist. de l'Université; Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, p. 5).

² « Le Pape, considérant que Montpellier mérite par sa célébrité de posséder une École (une Université), ordonne que l'évêque confèrera les grades après un examen préalable et sur l'avis des professeurs de la Faculté. Au premier coup d'œil, on peut regarder cette bulle comme l'acte de fondation de l'École ou, du moins, comme le titre d'un nouveau droit pour l'évêque... Le seul objet pratique de la bulle était de confirmer précisément le privilège de l'évêque reconnu par la Faculté de médecine et des arts libéraux mais contesté par la Faculté des arts ». (De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, ch. xxi, § 42, t. II, p. 273).

³ Denifle, *Die Universitäten*, t. III, p. 352.

⁴ Arch. vat., Nicolas IV, an. iv, n° 46, ep. 55, f° 10^b. — Denifle, t. IV, p. 248. — Fournier, *Les Universités*, t. I, p. 737. — Voir lettre d'Othon IV, comte de Bourgogne, pour la fondation d'une Université à Graye. — Baume d'Arbaumont, *Les Universités de Franche-Comté*. Digne, 1870, p. 1. — Il n'est même pas question de cette Université dans Denifle.

chanoine de Saint-Just, ancien officier de la cour de Lyon, légues, en 1294, à son frère Gérard de Sartines, damoiseau¹.

La Faculté de droit justifie le privilège dont elle a été dotée par un nouvel essor et l'invitation à l'évêque de réformer les épreuves du doctorat qui caractérise la supériorité des professeurs sur les simples jurisconsultes². Sa requête est contresignée du sceau des quinze professeurs, dont quatre décrétistes, deux docteurs *utriusque juris*, et neuf légistes, quelques notaires, comme Guillaume Séguier et Guillaume de Nogaret³, Pierre Tournemire et Benjamin Fré dol, ainsi qu'un seigneur de Montpellier, chevalier.

Le 10 octobre 1292, Bérenger de Fré dol approuve la proposition et en fixe l'application au mois de mars, en prévision du succès de ses agents auprès de Philippe le Bel pour la cession de Montpellier. C'est, en effet, en ce mois qu'aboutissent les négociations qui durent depuis un an. Le prélat s'empresse aussitôt d'arborer les fleurs de lys qui deviennent sa sauvegarde contre les regrets de l'Espagne. Nous avons

¹ Caillemet, *Mélanges Fitting: Droit civil, Droit canonique*, pp. 143, 150.

² *De hiis quibus in Montepessulano studio ad doctoratus honorem contigerit*. (*Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 23, t. I, p. 216). — « Le mot *doctor* a une seconde signification tout aussi naturelle. En effet, *legem dicere*, expression souvent employée dans les textes à propos des échevins, voulait dire appliquer le droit. De là vient l'expression synonyme de *legem dicere*. Ainsi *legis doctor* s'applique aussi bien aux échevins qu'aux professeurs ». (De Savigny, *Hist. du Droit romain au Moyen âge*, t. II, p. 300). — « Comme nous avons consulté pour notre travail bon nombre d'actes de notaires depuis le XIII^e siècle, donnant les notions usuelles sur les mœurs de l'époque, nous croyons qu'il pourra être utile de consigner des expressions consacrées par le langage courant. Ces indications permettent d'employer toujours le terme propre, fort négligé le plus souvent par les auteurs modernes. On trouve pour la médecine, le droit en ses deux facultés, et la théologie, les degrés divers: *scolaris*, *baccalarius* et *licentiatus*. Mais, tandis que pour la médecine et la théologie, le titre suprême est *magister*, pour le droit c'est *doctor*. Dans la Faculté des Arts, pas de grade intermédiaire: de *scolaris* on devient *magister*. A peu près toujours un maître en médecine est *magister in medicina et artium* ou bien *magister artium et in medicina*. Un docteur est quelquefois *doctor utriusque juris*. Quand il ne possède son grade que dans une faculté, il est *doctor legum*, ou *decretorum doctor* = *doctor in decretis*. Le professorat est marqué quand il y a lieu, car on distingue entre le droit et l'acte: *doctor actuque legens*. Selon le mérite des professeurs, les épithètes *egregius*, *eximius*, *excellentissimus* se joignent à leur titre. Elles sont rares relativement et nous paraissent être décernées uniquement par l'opinion publique. (L. Guiraud, *Le Collège Saint-Benoît*, Introd., pp. ix-x, note).

³ *Guillelmus de Nogaret legum professor*. (*Cartulaire de Maguelone*, reg. A, f° 285 r° et v°, 286 r°, n° 329).

prouvé par les listes consulaires que tous les conflits intérieurs provoqués par les Aragonais ou les Majorquais coïncidaient toujours avec le retour au pouvoir de certaines familles inféodées à la politique péninsulaire¹.

Les professeurs de droit à Montpellier étaient chevaliers ès lois, privilège qu'ils conservèrent jusqu'à la Révolution. Comme les ecclésiastiques et les militaires, ils ne pouvaient être arrêtés ni saisis pour dettes, avant l'expiration de leurs études. Encore, en 1768, ils jouissaient de la noblesse personnelle et étaient enterrés « revêtus de leurs robes, avec des éperons d'or aux bottes, qui sont les marques de l'ancienne chevalerie »².

L'École de droit de Montpellier relevée, est bientôt reconnue de premier ordre, si bien que, le 23 avril 1301, le chapitre général de Cluny interdit aux moines de l'Ordre d'étudier le droit canonique ailleurs qu'à Orléans, Toulouse ou Montpellier³.

De tous les légistes, nous avons déjà cité le plus considérable, tristement célèbre, dont nous n'avions étudié que le rôle politique, en négligeant sa carrière professorale, Guillaume de Nogaret⁴. Né en 1260, à Saint-Félix de Caraman, au diocèse de Toulouse, d'une famille roturière, — il ne sera anobli qu'en 1299 —, c'est à tort qu'il passait pour être fils de Patarins, puisqu'il n'aurait pu hériter de parents brûlés comme hérétiques et dont les biens auraient dû être confisqués⁵.

A vingt ans, c'est-à-dire aussitôt après ses études en droit, soit à

¹ Voir *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XII, pp. 67-73.

² *Montpellier en 1768 et 1836*, ap. *Archives de la Ville de Montpellier*, t. IV, p. 152.

³ Bibl. mun. de Toulouse, Ms. 413, f° 24. — Fournier, *Les Statuts et Privilèges des Universités françaises*, t. III, 1870. — Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, t. II, 1186. — Gadave, *Les Documents sur l'Histoire de l'Université de Toulouse*, n° 31.

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XVII et XVIII. — Millerot, *Hist. de Lunel*, Pièces justificatives, n° X, p. 482. — Thomas, *La Vie privée de Guillaume de Nogaret*, p. 174.

⁵ Robert Holtzmann, *Wilhem von Nogaret, Rat und grossiegelbewahren Philipps des Schœnes von Frankreich*, Freiburg im Brisgau, 1898, p. 910. — « Les textes ne sont pas très affirmatifs, usant de formules prudentes, *ut dicitur*, — et ne s'accordent pas toujours... Si ses parents furent brûlés, par qui fut-il élevé? Peut-être par des moines, et cela expliquerait la qualité de clerc qu'on lui donne quelquefois : en tout cas, il aurait été instruit par charité, car la confiscation des biens des hérétiques brûlés était toujours prononcée ». (Thomas, *ibid.*, p. 174).

Toulouse, soit à Montpellier, il signe, le 19 juin 1287, troisième des cinq docteurs ès lois, l'acte de reconnaissance par le roi de Majorque des privilèges de la ville de Montpellier¹. Le 26 juillet 1293, il est spécialement délégué par le roi, avec Guichard de Marsy, chevalier, recteur de Montpelliéret, pour faire la reconnaissance des mas ou seigneuries près de Ganges, qui dépendent de l'Église de Maguelone². A la même époque, il est un des quatre commissaires désignés par Bérenger de Fré dol pour évaluer les revenus de la baronnie de Sauve, cédée à l'évêque de Maguelone, en échange de Montpelliéret³. Juge mage, *judex major*, de la sénéchaussée de Beaucaire, en 1294 et 1295, il entre au conseil du roi où « son âpreté anticléricale soulève le clergé de Champagne et de Brie »⁴.

Si Guillaume de Nogaret dut professer à Montpellier, de 1288 à 1294, il fut moins un maître en droit qu'un agent d'affaires, exploitant ses titres et ses ressources juridiques pour tutelles et exécutions testamentaires, négociations d'emprunts et d'emphytéoses, achats de propriétés et rachats de rentes, direction des litiges et opérations de tout genre⁵. En procès avec Lunel et Marsillargues, il fait soumettre les difficultés à des arbitres, ses collègues de l'Université de droit, Pons d'Aumelas, Raymond de Mujolan et Guillaume de Plaisians⁶, et obtient le remplacement

¹ Arch. mun. de Montpellier, grand chartrier, Invent. Louvet, 115. — Dom Pacotte, Collect. de Languedoc. Bibl. nat., Ms. lat. 913, 128. — Thomas, *La vie privée de Guillaume de Nogaret*; *Annal. du Midi*, 1904, p. 163.

² *Guillelmo de Nogareto legum professore specialiter deputato ex parte regia ad villam et ad recipiendum recognitiones pro domino rege super quibusdam mansis de loco Agantio et aliis locis*. (Cart. de Maguelone, reg. A, n° 329).

³ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xvi, pp. 315, 320.

⁴ Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. I, Preuves, p. 123, col. 2. — Renan, *Guillaume de Nogaret*; *Hist. littéraire*, t. XXVII, p. 236.

⁵ Thomas, *ibid.*, p. 163.

⁶ « Laissez faire les légistes, ces précieux serviteurs de toutes les tyrannies royales ou populaires : ils vous exhumeront les lois des Césars contre les *collegia*, les édits de nos anciens rois, l'arrêt de 1762, la loi de 1792, le concordat, les articles organiques, le décret de messidor an XII, l'ordonnance de 1828, etc. Tout leur est bon pour étrangler la liberté : lois de la royauté, de la république ou de l'empire. Quant aux constitutions qui ont reconnu la liberté de conscience, la liberté religieuse, le droit d'association, la liberté d'enseignement, cela n'existe pas pour eux. Tout pour l'État, rien pour les individus ; c'est leur devise depuis Philippe le Bel » (Edouard Laboulaye).

des officiers royaux de Lunel par ceux d'Aiguesmortes qui lui donnent pleine satisfaction ¹.

Homme du roi avant tout, il est le type de ces légistes sans scrupule, asservis au pouvoir, complices et apologistes de toutes les tyrannies, jaloux de toute indépendance, impitoyables pour la faiblesse et le malheur, à genou devant la force et le succès, qui croient relever leur platitude par leur insolence vis-à-vis l'Église, contre laquelle ils ne cessent d'invoquer les pénalités oubliées et surannées, quand il s'agit d'attenter à la conscience et à la liberté des citoyens ². Le 12 mars 1303, à l'assemblée des prélats et des barons au Louvre, c'est lui qui propose de répondre à la bulle *Unam sanctam* en traduisant Boniface VIII devant un concile général; et, comme par hasard, c'est au moment critique, où il se fait ainsi l'instrument des haines et des convoitises de Philippe le Bel, qu'arrive à la cour « par voie hiérarchique », le transfert en sa faveur de la seigneurie de Tamarlet, moyennant la pension annuelle d'une obole d'or. Le roi sanctionne tout, en lui ajoutant trois cents livres sur le trésor ³; lui ne part pour Anagni, le 13 juin, qu'après avoir escompté la récompense pour l'attentat que nous avons exposé et qui lui vaudra de nouvelles libéralités ⁴.

Alors que le roi d'Angleterre, Henri II, pour complaire à l'empereur Frédéric Barberousse, demeurait fidèle à l'antipape Victor IV, Jean Petit de Salisbury, l'auteur du *Polycratique*, familier de son compatriote, Adrien IV, et plus tard évêque de Chartres, insistait auprès de lui pour l'en détacher, lui faisant valoir l'autorité et le succès de la France dont « les protégés ont toujours prévalu comme à cette époque, Innocent II contre Pierre de Léon, Calixte II contre Burdin, Urbain II

¹ Thomas, *La Vie privée de Guillaume de Nogaret; Annales du Midi*, 1904, p. 178.

² *Archives du château de Marsillargues*, t. XV, titre de Tamarlet, art. 18. — Arch. de Lunel, série P, liasse 1, n° 2106, parch. original. — Thomas, *ibid.*

³ *Archives du château de Marsillargues*, t. XXIII, liasse de Tamarlet, n° 9; copie de 1650 par le garde des archives de la sénéchaussée des lettres patentes données à Paris en mars 1302, vieux style. — Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. III, Preuves, p. 146. — Arch. nat., J. J. 38, f° 55, n° 114. — Thomas, *ibid.*

⁴ *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xvii, pp. 442, 446.

contre Guibert, Pascal II contre plusieurs antipapes¹. Le jurisconsulte italien, Nicolas de Bologne, pourra écrire : « Si le roi de France et le Pape s'entendent, ils peuvent tout »².

En prenant la défense de l'Université dont l'existence avait été compromise par l'incident du carnaval, Grégoire IX écrivait, le 29 novembre 1229 : « Le royaume de France brille au-dessus des autres par trois vertus qui semblent le propre de la Trinité : la puissance, la sagesse, la bonté. Or la puissance tient à la valeur de l'armée, la sagesse à la science du clergé, la bonté à la clémence du prince. La sagesse étant alimentée par l'étude des lettres, est comme un fleuve dont les eaux arrosent plus que Paris, puisqu'elles se déversent sur toute l'Eglise. Si on en change le lit, elles se perdent en plusieurs ruisseaux qui en tarissent la source et en réduisent la salubrité »³.

Un peu plus tard, quand l'empereur Frédéric II fait arrêter les évêques français se rendant au concile de Rome, convoqué par le même pape, saint Louis lui enjoint bien vite de relâcher ceux dont le seul crime était d'avoir obéi au Souverain Pontife : « Que votre prudence impériale y réfléchisse, Prince ; le royaume de France n'est pas tellement affaibli qu'il soit d'avis de se laisser presser par un éperon »⁴.

Les Capétiens, appuyés sur le Pape, se considéraient comme empereurs en France, et entendaient sauvegarder l'indépendance de leur couronne. Les empereurs d'Allemagne, de leur côté, se posaient en

¹ Cité par Grassaille, *Regalia Franciæ*. — Hanotaux, *Jeanne d'Arc* ; *Revue des Deux-Mondes*, 10 mai 1910, p. 271.

² Migne, *Patr. lat.*, t. CXIX, ep. 44, 48. — Dom Cellier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. XIV, pp. 675-680.

³ *In tribus, que appropriatione nominis tribus in Sanctæ Trinitatis personis noscuntur, potentia, sapientia et benignitate videlicet, regnum Francorum ejusdem Sancte Trinitatis imitando vestigium patet pre regnis aliis a longis retro temporibus claruisse, in strenuitate militum potens, in clero litterarum scientia predito sapiens, et in clementi principum bonitate benignum, quorum medio si duo destituantur extrema in vitia convertentur... Sapientia nutritur studio litterarum, quo quasi fluvio de loco deliciarum egresso non solum regnum predictum irrigatur et fecundatur, verum paradisus ecclesia generalis... Unde vestra credimus interesse sollicita diligentia et sollicitudine satagere diligenti, ut studium diebus vestris translatus alibi a Parisius, illuc, quasi flumen ad alveum revocetur.* (Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, t. I, n° 71, pp. 128-139).

⁴ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xvii, pp. 429-438.

successeurs des Césars au nom du droit romain qu'ils rendaient d'autant plus suspect à la monarchie. Pour éviter toute confusion, quand l'empereur Charles IV rendra visite à notre Charles V, et afin d'éviter la moindre apparence de sujétion, on lui fera monter un cheval noir, le blanc demeurant spécial au souverain national¹.

Il ne faut pas s'étonner que la France fût demeurée jusqu'au xiv^e siècle solidaire de la Papauté. La constitution d'un empire germanique, plus encore que la souveraineté pontificale, n'aurait-elle pas menacé notre nationalité? Le patriotisme se confondait avec la fidélité à Rome, l'indépendance du royaume avec celle du Saint-Siège. Le divorce ne se manifeste que sous Philippe le Bel, qui se prévaut de la plénitude du droit divin pour s'affranchir de toute loi, violer tous les droits et toutes les libertés².

Énumérant aux députés français les bienfaits dont il avait comblé le roi, Boniface VIII rappellera notamment qu'il lui avait accordé la collation d'une prébende dans toutes les cathédrales, à condition de les réserver à des docteurs en théologie et en droit canonique, comme garantie de travail et de savoir³.

Le roi, pour dissimuler son arbitraire et se donner l'apparence de répondre au vœu de la nation, envoie, à travers la France, des commissaires rallier des adhésions à sa politique. Malgré leurs promesses et leurs menaces ils n'en rapportent des villes qu'une trentaine, et se heurtent au refus de la commune de Montpellier⁴. Nous avons déjà fait ressortir la fière attitude des syndics Pons de Lunel et Pons de Montaubérou qui, le 29 juillet 1303, opposent au défaut de pouvoirs réguliers un déclinatoire d'incompétence, et à l'invitation d'en appeler du Pape au concile en appellent des envoyés du roi au roi lui-même. Cette conduite suffit à mettre fin à la campagne d'intrigues antipapistes.

¹ Viollet, *Deux aspects des relations du roi de France et de l'empereur d'Allemagne*; communication à l'Académie des Sciences et Belles Lettres, 29 avril 1911.

² Raynaldi, *Annal. eccl.*, t. II, p. 16. — Potthast, *Regesta Pontificum*, n° 8467.

³ *Preuves du Différend*, p. 73.

⁴ Martène, *Amplissima collectio*, t. I, col. 1210. — Cf. Huillard-Bréholles, *Hist. diplomat. Frederici II*, t. VI, pp. 19 et 20.

Les deux Universités de Paris et de Toulouse, qui se rattachent surtout au pouvoir royal et qu'abusent de solennelles adjurations et des déclarations ultrareligieuses¹, cèdent au roi, défenseur de la foi : *Domino rege tanquam fidei pagile et fidei defensore... appellationi et provocationi D. regis adheremus*². Seule, l'Université de Montpellier, malgré la pression du trône, prouve qu'elle est un corps libre et affirme sa franchise en faisant sienne la délibération de la commune, que confirment de leur approbation Jean Marc, Guillaume Séguier, Pierre Séguier son frère, Jean de Chauliac et Bernard de Prades, tous docteurs, tous citoyens, tous habitants de la ville et qui, volontairement et de propos délibéré, signent l'appel interjeté contre les envoyés du trône³.

¹ 27 juin 1303. Lettre de créance de Philippe le Bel auprès des religieux et officiers du diocèse de Toulouse donnant pouvoir à ses deux envoyés de leur expliquer sa querelle avec Boniface VIII et les raisons de la réunion du prochain concile national. — Juillet 1303. Lettres par lesquelles l'Université annonce à Philippe le Bel qu'elle consent à la réunion du concile contre Boniface VIII. (Du Boulay, IV, 50. — Gatien Arnould, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse*, 1881, pp. 12-14. — Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, t. II, notes 604, 634. — Fournier, *Statuts et Privilèges des Universités françaises*, t. I, pp. 461, 462. — Gadave, *Les Documents sur l'histoire de l'Université de Toulouse*, 1910, nos 32-33).

² 27 juin 1303. Lettre de créance de Philippe le Bel chargeant deux envoyés d'expliquer aux religieux et officiers de Toulouse sa querelle avec Boniface VIII. — Juillet 1303. Lettre de l'Université de Toulouse à Philippe-le-Bel déclarant qu'elle donne son assentiment à la réunion du concile contre Boniface VIII. (Fournier, *Statuts et Privilèges des Universités françaises*, t. I, pp. 536-537). — Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. V, pp. 50 et 52, trad. par M. Gatien Arnould, *Mém. de l'Académie des Sciences et Lettres de Toulouse*, 1881, pp. 12-14. — Denifle et Chatelain, *Chart. Univ. Paris.*, t. II, notes 604 et 634. — Gadave, *Les Documents sur l'Université de Toulouse*, nos 32 et 33, pp. 80-81. — « L'Université de Toulouse, où l'enseignement des légistes est prépondérant, au moins par ses succès, se rattachait au pouvoir royal. N'était-ce pas la réalisation à Toulouse des périls que la bulle d'Honorius III avait voulu conjurer à Paris ? » (Antoine Deloume, *Aperçu historique de l'Université de Toulouse, Maîtres et écoliers de l'an 1228 à 1900*, p. 25).

³ *Anno Domini Incarnationis millesimo tercio videlicet septimo ydus Augusti, domino Philippo rege Francorum regnante, nos Guillelmus Segerii Johannes Marci, Petrus Segerii et Johannes de Coliaco, legum doctores cives et habitatores Montispessulani, audita et intellecta a nobis quadam appellatione per dominos consules Montispessulani et syndicos ejusdem ville heri interjecta ut in quodam publice instrumento ad instantiam Pontii de Monte Aberdeone et Pontio de Lunello consulum ville Montispessulani et Hugonis Imberti et Bernardi Columberii syndicorum ejusdem ville eri confecto plenius continetur, ut membra dicte Universitati adheremus et adherere volumus et intendimus in omnibus et per omnia dicte appellationis. Hujus rei sunt testes ; item, eadem die, scilicet septimos ydus augusti,*

Au faite de la toute-puissance, au comble de la fortune, disposant du gouvernement et de l'administration du royaume, investi d'une trentaine de seigneuries, propriétaire de la plus grande partie du territoire de Sommières à la mer, et du Vidourle au Rhône ¹, Guillaume de Nogaret meurt isolé, abandonné même par le souverain pour lequel il avait imaginé contre la suprématie pontificale le droit divin des rois ².

Tous les historiens sont unanimes à flétrir Philippe le Bel et son ministre ³, dont la fin lamentable apparaît au peuple comme un châtiement providentiel. Pierre de La Vigne, les yeux crevés par ordre de Frédéric II, s'était, dans un moment de désespoir, fracassé le crâne contre un mur; Guillaume de Nogaret succombe enragé, tirant la langue devant toute la cour ⁴. Quel chapitre additionnel au livre de Lactance : *De mortibus persecutorum!* Quant au roi qui avait cru souffleter la Papauté, il subit la première révolte des Parisiens contre le trône. Et, alors qu'aucune ville ni aucun gouvernement n'a osé élever un monument à Philippe le Bel et à Guillaume de Nogaret, réprouvés par la foi, l'honneur et la liberté, la statue de Boniface VIII, jadis érigée dans la cathédrale de Florence, enlevée, il y a trois siècles, pour la reconstruction de la façade, a été replacée sans la moindre opposition ⁵, en 1894, sous le règne même d'Humbert II, le fils de Victor-Emmanuel II, qui cependant avait dépouillé Pie IX de ses États.

Légiste et professeur à l'École de droit de Montpellier, Guillaume de

modo quo supra ego Bernardus de Pradis, legum doctor et membrum dicte Universitatis appellationi predictæ adhero et adherere volo et intendo. (Acte d'adhésion des docteurs de l'Université de Montpellier à l'appel interjeté par les consuls contre le refus des officiers du roi de communiquer la procédure faite à Paris contre Boniface VIII (7 août 1303). Arch. mun. de Montpellier, grand chartrier, arm. C, cass. VII, pièce 2). — L. Fournier, *Statuts et privilèges des Universités françaises*, n° 131, t. II, p. 282. — Cf. L. Guiraud, *Les Fondations du Pape Urbain V*, t. II, pp. XXI-XXII.

¹ En voir le détail dans Louis Thomas, *La Vie privée de Guillaume de Nogaret; Annales du Midi*; t. XVI, année 1904, pp. 24-26.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XIX, p. 522.

³ Sismondi, *Précis de l'Histoire de France*, t. III, ch. IX, sect. V, ch. X. — Michelet, *Hist. de France*, liv. V, t. III, p. 212. — Cf. Boutaric, *La France sous Philippe le Bel*. — Renan, *Guillaume de Nogaret, légiste; Hist. littéraire*, t. XXVII.

⁴ Voir ci-dessus, *ibid.*

⁵ *Gazette des Beaux-Arts*, 1894, n° 4. Supplément.

Nogaret n'a laissé ni trace de son enseignement, ni le moindre écrit qui permette d'apprécier sa valeur juridique. De Boniface VIII, au contraire, les constitutions des quatre premières années de son pontificat forment le complément du droit ecclésiastique, et elles sont tellement remarquables qu'elles ont été insérées au *Corpus* du droit canonique, non à la demande du clergé ou du Saint-Siège, mais, ce qui est significatif, sur une requête de l'assemblée des docteurs de Bologne ¹.

L'Université de cette ville, la plus ancienne et la plus célèbre d'Europe, envoie le chapelain Jacques de Castello pour solliciter ce supplément et séparer les fausses décrétales des vraies, promulguées depuis Grégoire IX, afin de donner à celles-ci, devant les tribunaux, force de loi et la sanction de l'autorité du Saint-Siège. Dans ce but, Boniface VIII délègue trois juristes que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, Guillaume de Mandagot, archevêque d'Embrum, Bérenger de Frédol, évêque de Béziers, et Richard Petroni de Sienne. Leur élévation à la pourpre est la confirmation du *Sexte* ou sixième livre ².

Cependant les Juifs chassés d'Espagne, au VIII^e siècle, par la tribu musulmane des Almohades, s'étaient réfugiés en Languedoc où ils prétendirent exercer une véritable prépondérance. Philippe le Bel, sous l'inspiration de Guillaume de Nogaret, qui ne peut pas avoir plus d'égard pour les fils d'Israël que pour le Vicaire de Jésus-Christ, les expulsa des provinces qui relèvent directement de la couronne; mais ils se concentrent de nouveau en Languedoc, surtout dans le Comtat-Venaissin, où ils jouissent d'une pleine liberté sous l'autorité paternelle du Saint-Siège. La Papauté les prend sous sa protection, en interdisant toutefois aux fidèles d'entrer à leur service, afin de prémunir les gens du peuple

¹ Tosti, *Hist. de Boniface VIII*, t. II, ch. iv, pp. 11-12.

² Tiraboschi, *Hist. de la Litt. ital.*, lib. II, p. 239. — *In procem.*, lib. VI, *Decret.*, *Inst.*, *ibid.* — A propos des interrogatoires de Jacques Molé, grand-maitre du Temple, M. Paul Viollet, relève les contradictions de son attitude au cours du procès. Il en conclut que ses prétendus aveux furent inventés par la commission cardinalice, particulièrement par le cardinal Bérenger de Frédol qui espérait, grâce à ce pieux mensonge, l'arracher à la mort;... ses négations auraient exaspéré la haine de Philippe le Bel. (*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, t. XXXVIII, 2^e partie, Paris, Klincksieck, 1909, in-4^o 16 p. — *Revue des Questions historiques*, t. LXXXVIII, p. 299.

contre la suggestion d'une race qui aurait voulu faire de ses domestiques des coréligionnaires.

A la Faculté de médecine, nombreux sont les étudiants israélites. Il y en a qui s'affranchissent du droit commun et s'arrogent le privilège de faire de la pratique sans subir les examens. Jayme I^{er}, en 1272¹, Jayme II, en 1281², Sanche, en 1316³, le duc d'Anjou, lieutenant de Charles V, en 1365⁴, sont obligés de les rappeler à l'observation des exigences légales.

Quelques-uns de ces Juifs sont demeurés célèbres comme traducteurs: Samuel de Marseille, Juda Nathan, Isaac, fils de Juda, de la famille de Lattes, et auteur de nombreux ouvrages sur le Talmud et la physique, Abraham, qui fait un commentaire sur trois parties du Talmud, les Abigdor, et, entre tous, les Calonymos, qu'on surnomme la famille princière d'Arles, et qui reprend la tradition des Tibbon⁵.

Un double travail de traduction est entrepris pour faire passer en hébreu et les ouvrages arabes qui viennent d'Espagne et les ouvrages latins des maîtres de la Faculté de Montpellier, notamment Lanfranc, Arnaud de Villeneuve, Bernard de Gordon, Géraud de Solon, Jean de Tournemire et Jean Jacob, tous deux chanceliers du XIV^e siècle, Armen-gard, Blaise, Jean de Saint-Amans et autres⁶.

Moïse Maimonide, dans un écrit retentissant, « le Livre des égarés », avait prétendu déduire de la philosophie d'Aristote le rationalisme et, bien que rabbin, concluait à l'éternité de la matière, ainsi qu'à la négation de la providence et de la création⁷. Dès 1231, la communauté

¹ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, n° 14, p. 202.

² *Ibid.*, n° 16, p. 207.

³ *Ibid.*, n° 33, p. 234.

⁴ *Ibid.*, n° 127, p. 476.

⁵ Renan, *Les Écrivains Juifs français du XIV^e siècle*; *Hist. littéraire*, t. XXXI, pp. 351, 352, 407, 461, 462, 685-687, 717, 719, 730, 736.

⁶ Sur Ermengard Blaise, voir *Miscellanees of the Philobiblion soc.*, t. II, sect. 6, pp. 94, 113, 125, etc. — Victor Le Clerc, *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 471. — *Sur la traduction de la Pratique du chirurgien Lanfranc*; *Hist. littéraire*, t. XXV, p. 296.

⁷ Renan, *Les Rabbins Juifs*; *Hist. littéraire*, t. XXVII, pp. 514, 650. — « Comment est-il possible qu'un docteur, en apparence très fidèle au Judaïsme, qui passa la moitié de sa vie, comme tous les docteurs ses coréligionnaires, à commenter la loi et le Talmud, se soit fait

de Montpellier avait condamné ces hardiesses comme des hérésies. L'émotion des croyants calmée, Jehouda¹ et Reüben fils d'Isaac, tous deux de cette ville réveillent l'esprit religieux par le rite et la liturgie², lorsqu'un rabbin (En Astruc de Lunel), « plus fanatique que savant »³, et que nous y rencontrons encore en 1303, tente de réagir contre le scepticisme, en remettant en honneur le Talmud, et exige que ses co-réligionnaires attendent la trentième année pour entreprendre les études philosophiques⁴.

Cette intolérance provoque la révolte des libéraux, à la tête de laquelle se place Profatius⁵, aussitôt anathématisé par les fils d'Israël; il ne doit de rentrer en grâce qu'à l'expulsion des Juifs par Philippe le Bel qui, en confondant orthodoxes et libres penseurs dans la même proscription, les rapproche par la solidarité de l'épreuve⁶.

Nous avons encore la lettre adressée à la communauté de Montpellier signée par quinze rabbins de Barcelone, sous la direction d'Addereth (Adredd)⁷, pour excommunier ceux qui s'occuperaient de philosophie avant trente ans⁸.

en même temps l'adepte et le propagateur d'une philosophie dont la base était l'éternité du monde, la négation de la création, à plus forte raison de la révélation, du prophétisme, du miracle ? » (Renan, *Les Rabbins français; Hist. littéraire*, t. XXVII, p. 646). — L'étonnement de M. Renan est stupéfiant. N'est-ce pas son beau-frère, M. Coquerel, chef des protestants libéraux, qui est demeuré pasteur, tout en enseignant que l'on pouvait douter, comme lui, de la divinité du Christ ?

¹ Abraham, *L'Épée flamboyante*, vers 115. — Renan, *ibid.*, p. 715.

² Zung, *Lit. der Synag.* Poésie, p. 498. — Les prières de ce rite ont été imprimées pour la première fois à Avignon, en 1767, in-8°, sous le titre de *Sepher Hattamid*, et une deuxième fois, à Aix, en 1855, in-8°, par Michel Milhaud, sous le titre français de *Rituel de prières en hébreu, à l'usage des Israélites de l'ancien Comtat*. (Renan, *ibid.*, pp. 725-726).

³ Renan, *ibid.*, p. 650.

⁴ *Ibid.*, p. 659.

⁵ *In scientia ista, non solum oportet habere ejus habitum, immo continuum exercitium circa calculationes conjunctionum, oppositionum et motuum stellarum diversarum, scilicet circa retrogradationes et directiones et stationes earum, propter quorum continuum observationis tedium sciendi desiderium tepescit et fatigatur in multis... Ideo ego Prophatius Judeus, de Monte Pessulano, primo ad honorem Dei et gloriam, sequendo radices de tabulis tholetanis acceptas de novo edidi. (Profatius in canones Profatii Judei de Monte Pessulano).* (Renan, *ibid.*, p. 618).

⁶ Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. xviii, pp. 473-481.

⁷ Renan, *Les Écrivains Juifs du XIV^e siècle; Hist. littéraire*, t. XXXI, p. 361.

⁸ Lettres d'Abba-Mari, xx-cxxxii. — « Addereth informe Qualomynos bar Todros et Abba-Mari

Le grand rabbin pousse l'intolérance jusqu'à interdire les sciences profanes. Vers 1306, un peu avant l'expulsion des Juifs, il s'attire une lettre apologétique de Zedaïch, fils d'Abraham (En Rouet) de Béziers, qui se fait un devoir de défendre sur ce point l'honneur de la Provence, surtout celui de Montpellier, la ville savante : « Il est sûr, disait-il, que si Josué, fils de Nan, venait dire aux Provençaux de la génération actuelle de ne pas étudier les livres de Maimonide, il ne réussirait guère, car ils ont la ferme conviction de sacrifier leur fortune et même leur vie pour défendre les livres de Maimonide » ¹.

L'astronome Jacob ben Makir, en provençal dom Prophet Tibbon, en latin Profatius Judæus (1236-1306), était né à Marseille. Élevé à Lunel, dans la famille des Tibbonides, à laquelle il se rattachait et où il apprit l'arabe, il s'établit, en 1255, à Montpellier, où il traduit en

bar Mosché bar Joseph que la défense d'étudier les livres grecs avant l'âge de vingt-cinq ans a été lue dans la synagogue, le samedi de la section Ellé haddebarin (août) et qu'elle n'y a point rencontré d'opposition. Le parti libéral de Montpellier ayant eu connaissance de l'excommunication lancée contre ceux qui s'adonnent aux études philosophiques avant l'âge de vingt-cinq ans, prononça l'anathème de son côté contre ceux qui empêcheraient leurs fils de se livrer à ces études avant l'âge susdit... Il ajoute qu'il a demandé à Barcelone le texte du document qui a été signé par soixante-dix personnes et qui a réuni aujourd'hui le consentement de plus de cent... La décision d'Addéreth sur la validité de l'excommunication lancée par le parti libéral se trouve dans le manuscrit Mich 46, fol. 84, à Oxford. L'excommunication contre ceux qui ridiculisent les paroles des talmudistes, qui interprètent fausement les passages agadiques et répandent par là des hérésies s'applique également aux livres de ces blasphémateurs ; tous ces livres doivent être brûlés. La LXXXIV^e et la LXXXV^e lettres sont adressées à la communauté de Montpellier... Salomon de Béziers écrit à Abba-Mari pour lui prouver par le Talmud que l'excommunication lancée contre le parti libéral est seule justifiée... Makir ben Schéschet, de Barcelone, adresse une lettre aux rabbins de Provence pour les inviter à s'associer à l'excommunication qui a été prononcée contre des personnes qui se sont séparées ouvertement des rabbins de Barcelone... Tous les hommes importants de Lunel s'associent à l'excommunication prononcée à Barcelone... Les personnes de Béziers y adhèrent... Tous les hommes importants de Montpellier sont du même avis touchant l'excommunication dont il s'agit ». (Renan, *Hist. littéraire*, t. XXVII, pp. 665-695). — Deux épigrammes en faveur du *Guide des égarés* ont été publiées. L'une est d'Isaac ben Zerahyah, et l'autre de Samuel de Montpellier ». (Renan, *ibid.*, p. 730). — Dans les adhésions que sollicitait chaque parti et dont tous les noms nous ont été conservés, nous voyons le modèle de ces listes d'intellectuels dressées par les partisans du traître Dreyfus. Ce doit être une tradition juive de remplacer les arguments par des noms propres qui ne signifient rien dans une question de dogme ou de culpabilité.

¹ Beugnot, *Les Juifs de l'Occident*, p. 185. — Munk, *Mélanges de Philosophie juive et arabe*, p. 489. — Renan, *Les Rabbins français*; *Hist. littéraire*, t. XXVII, pp. 601-602.

hébreu les *Éléments* d'Euclide et les livres astronomiques et géométriques des Musulmans¹. De 1290 à 1293, il écrit ses commentaires philosophiques² et son grand ouvrage sur l'instrument appelé le quart du cercle, que mettent successivement en latin et sous sa dictée, en 1297, Armengaud de Blaise, médecin de la même ville³ et, en 1301, mais en le remaniant, Pierre de Saint-Omer, l'ancien chancelier sans doute de Notre-Dame et de l'Université de Paris. Sous le titre de *Tables astronomiques*, il compose, en 1301, une espèce d'almanach perpétuel pour le calcul des positions planétaires et des éclipses solaires ou lunaires⁴.

Comme la plupart des Juifs de valeur, Profatius était médecin, mais théoricien plus que praticien; Astruc dit même qu'il fut doyen de la Faculté⁵.

A cette occasion, nous avons une correspondance très intéressante entre les rabbins de Barcelone et ceux de Montpellier; nous y voyons encore qu'Addereth, principal rabbin de Catalogne, avait autorisé, comme remède de certaines maladies le port d'allumettes métalliques sur lesquelles était gravée l'image d'un lion⁶. Abba-Mari condamne cet

¹ *Catalogus cod. mss. Bibliothecæ Palatinæ Vicedonobensis*, t. I, p. 603.

² *Catalogus mss. Angl. et Hel.*, I, III, 4026, 20. — Renan, *Les Rabbins français; Hist. littéraire*, t. XXVII, p. 611.

³ Renan, *Averrhoës*, p. 217. — Renan, *ibid.*, t. XXVII, pp. 611, 616.

⁴ Catal. de Munich, cod. 343, 26. — Assemani, *Bibliothecæ apostolicæ Vaticanæ codicum mss. catalogus*, p. 370. — Renan, *ibid.*, p. 616. — « Nous laissons aux personnes versées dans l'histoire de l'astronomie le soin de décider si le quart de cercle dont Profatius se donne pour l'inventeur constitue un progrès sérieux sur les astrolabes employés avant lui. Henri Bate, dont il a été question dans ce recueil (t. XXVI, p. 560), semble imiter, au moins dans la forme, le traité de Profatius ». (Renan, *Les Rabbins français; Hist. littéraire*, t. XXVII, p. 616).

⁵ « Je ne fais pas de difficulté de mettre Profatius, quoique juif, au rang des médecins et peut-être des régents de la Faculté de Montpellier (*Mém. pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, p. 668). — M. Carmoly, dans son *Histoire des Médecins juifs*, a singulièrement enchéri sur la conjecture d'Astruc. « La vive reconnaissance de la Faculté de Montpellier pour ses fondateurs et le progrès toujours croissant des Juifs dans l'art d'Hippocrate le portèrent, en 1300, à choisir parmi eux son régent. Ce fut le savant Profatius de la communauté israélite de Marseille ». (Carmoly, *Hist. des Médecins juifs*, p. 90. — Renan, *ibid.*, t. XXVII, p. 622).

⁶ Geiger, dans le *Haluc*, II, 26, ap. Renan, *ibid.*, t. XXVII, p. 653. — *Lettres d'Abba-Mari*, I, III, XVIII, XIX.

emblème idolâtrique, fort accrédité à notre École de médecine, superstition ridicule mais populaire, localisée dans notre ville et qui était, on le voit, une importation juive ou arabe ¹.

Quel était l'esprit des Universités? Comment étaient-elles organisées?

Si toutes jouissaient de l'autonomie et s'inspiraient de la doctrine de l'Église, chacune d'elles avait ses statuts, ses traditions et suivait surtout l'exemple de celle de Paris, comme la plus ancienne et la plus célèbre des Universités ². C'est l'Université de Paris que la Papauté ne cesse de couvrir de sa protection, ainsi qu'en témoignent deux cent quatre-vingt bulles du XIII^e siècle. C'est à son ombre que tous les ordres religieux bâtissent des collèges : les Frères Prêcheurs en 1221 ; les Mineurs en 1230 ; les Cisterciens en 1246 ; les Prémontrés en 1252 ; les Augustins en 1259 ; les Carmes et les Bénédictins de Cluny, en 1260 ; ceux de Saint-Germain des Prés, en 1263 ³.

En 1210, sous la pression de l'Université de Paris, les évêques, présidés par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, avaient de prime abord interdit certains livres d'Aristote ; mais Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin en ayant établi le vrai sens ⁴, le Stagyrte obtint droit de cité dans les Écoles, où il règne en maître, pendant que les papes Honorius III et Grégoire IX comblent de faveurs le traducteur, Michel Scott ⁵.

¹ « A la même époque, vivait à Montpellier un autre médecin juif, Mossis de Béziers. L'histoire ne nous a conservé aucun ouvrage de ce médecin : nous ignorons même s'il en a composé. Son nom figure dans les reconnaissances d'emprunt couchées sur les registres des notaires de la ville de Montpellier ». (*Revue des Études juives*, t. XIX, pp. 266 et 278). — Salomon Kahn, *Les Écoles juives et la Faculté de médecine de Montpellier*, p. 13.

² Voir ci-dessus, p. 572. — « Cette vénérable et salutaire école a d'abord à sa tête des maîtres respectables par leur conduite, illustres par leur doctrine, religieux par le cœur, mais portant l'habit séculier. Par la suite du temps, le nombre des auditeurs venant à croître, les maîtres s'accrurent eux-mêmes, et, pensant qu'ils pourraient vaquer plus librement et plus tranquillement à l'étude, s'ils se réunissaient par les liens de lois communes, ils obtinrent des deux puissances les droits des corps et des collèges avec beaucoup de privilèges et des faveurs signalés ». (Du Boulay, *Hist. de l'Université de Paris*, t. III, p. 275).

³ Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, t. I, n° 44, 76, 166, 214, 358, 360, 361, 392, pp. 101, 134, 195, 238, 405, 409, 410, 433.

⁴ Denifle, *ibid.*, n° 20, 78, 201, 228, 246, 278.

⁵ Denifle, *ibid.*, n° 54, p. 110.

« C'étaient les controverses religieuses qui avaient fait l'éducation politique des villes italiennes, qui dictaient des conditions aux empereurs, et dont les podestats mettaient leur signature plébéienne au traité de Constance » ¹. Ce sont partout les monastères qui constituent autant de milieux où le travail est honoré, pratiqué comme une religion, où les hommes de tout pays et de toute condition se trouvent rapprochés par l'amour et pour le service de la science, si bien qu'il suffit d'en ouvrir la porte pour y découvrir l'élite de l'intelligence. « Paris, observe Renan, est la ville de la doctrine, la ville des livres, sinon la ville du génie. Les fondations de collèges sont une cause permanente d'affranchissement pour la bourgeoisie. On arrive à être chef d'ordre, évêque, cardinal, pape même par l'Université » ².

Les couvents avaient formé les chrétiens; les Universités, comme le disait de celles d'Angleterre le docteur Puisey, ont pour mission et effet « de faire non des livres, mais des hommes »; c'est ainsi que celles du Moyen âge sont réellement « basties en homme » ³. Au lieu de n'être que des écoles professionnelles où l'on poursuit moins les études spéculatives et désintéressées que l'obtention des grades et des places, elles sont d'ardents foyers de vie morale, que l'Eglise honore de ses dignités, encourage de ses libéralités, où se conserve la fleur des nouvelles générations, et qui, en érigeant les villes dont elles étaient le siège, en phares de la civilisation, permettent à la France d'exercer sur le monde une véritable hégémonie ⁴.

Les Universités, dit De Savigny, avaient alors pour la science, une tout autre importance que de nos jours, puisqu'on ne possédait alors qu'un petit nombre de livres, composés encore à leur intention ⁵. C'étaient

¹ Ozanam, *Œuvres complètes*, t. VI. p. 402.

² Renan, *Notice sur Joseph-Victor Le Clerc*; *Hist. littéraire*, t. XXV, p. xxxiii.

³ Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. III, ch. xxiv. *Œuvres complètes*, t. I, pp. 40 et 277. — Voir Luchaire, *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*.

⁴ « Loin de craindre l'instruction, les prélats de France aiment à la propager. Plusieurs d'entre eux, pour être compris de tous renoncent au latin scolastique des gens d'Eglise et leur donnent l'exemple d'écrire en français ». (Ernest Renan, *Discours sur l'État des Lettres*; *Hist. littéraire*, t. XXIV, p. 44.

⁵ De Savigny, *Hist. du Droit romain*, t. III, Préface.

elles, d'ailleurs, qui les faisaient connaître et les accréditaient dans la chrétienté. En dehors d'elles, ils seraient demeurés ignorés. De plus on ne pouvait, comme aujourd'hui, suppléer aux cours par les journaux et les périodiques.

C'est l'indépendance et la liberté d'enseignement qui assure l'originalité et la variété des Universités. Chaque école a ses maîtres et ses disciples; de là une émulation bien préférable à l'indifférence des fonctionnaires salariés qui ont moins le souci des élèves et de leurs progrès que de leur propre avancement; ce qui explique la subordination des Universités officielles au pouvoir.

Dédaigneux d'une société imbue de préjugés, les fils des paysans acquièrent alors la noblesse des grades, condition des dignités ecclésiastiques, et l'Église s'empresse d'accueillir cette jeunesse, dont elle fait l'élévation et la fortune, qui l'en récompense par son attachement et sa fidélité¹. Le trouvère parisien Rutebeuf esquisse, à ce sujet, le

¹ « Ce qui ouvrait surtout la route des dignités religieuses, c'étaient les succès universitaires; et voilà pourquoi on les recherchait avec tant de passion. L'Église, de son côté, avait intérêt à bien accueillir cette jeunesse pauvre et laborieuse qui témoignait tant d'empressement à venir vers elle. Ces fils de paysans et d'ouvriers, qui lui devaient la considération et la fortune, lui apportaient, en échange, avec un dévouement absolu, une force, une énergie, une jeunesse nouvelles ». (Gaston Boissier, *La Vieille Sorbonne*; *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1893). — Cette ascension du peuple aux plus hautes fonctions amenait forcément un déclassement des classes sociales:

Le fils d'un pauvre paysan
Viendra à Paris pour y apprendre
Tant que son père pourra prendre
En un arpent ou deux de terre.
Pour acquérir prix et honneur,
Baillera le reste à son fils;
Et lui en reste ruiné.
Quand il est à Paris venu
Pour faire ca quoi il est tenu
Et pour mener honnête vie
Il retourne la prophétie:
Gain de sac et de labourage
Il convertit en armure.

(Le Clédât, *Rutebeuf*, Hachette, pp. 71-72. — Nous avons nous-même dénoncé le danger et les conséquences de l'émigration rurale. (Congrès des Sociétés savantes, Session de Montpellier, 1868, t. II, p. pp. 417-443).

portrait d'un étudiant qui pourrait bien être le sien, et où se trahissent la déception et la ruine des capacités manquées.

Les Universités étaient de deux sortes : Universités de maîtres, *Universitas magistrorum*, Universités d'étudiants, *Universitas scholarium*.

Dès 1205, nous rencontrons à Bologne, une corporation d'étudiants *communitas scholarium*; en 1208, à Paris, une de maîtres, *communitas magistrorum*¹. L'Université de droit de Montpellier, est, comme celle de Bologne, une Université d'étudiants.

Ce titre d'étudiant occupe une place d'honneur dans tous les actes du Moyen âge, où il ne semble guère inférieur à celui des maîtres. Au contraire, ainsi que le constatait Montalembert dans le procès de l'École libre, le décret impérial, toujours en vigueur, du 17 mars 1808, ne daigne même pas en faire mention, alors qu'il énumère avec complaisance « tous les degrés de la pompeuse hiérarchie de l'Université »². Les étudiants personnifiaient alors la raison, la vie, l'avenir des Universités. Quelques-uns étaient d'ailleurs investis de fonctions et de dignités ecclésiastiques, et la durée des études plus longue que dans nos académies.

L'Université des maîtres est régie par un doyen et un chancelier, généralement celui du chapitre³. Le chancelier a pour mission d'examiner les professeurs, de les recevoir ou de les refuser, en licenciant après leurs études ceux qui prétendraient demeurer maîtres et régents. A Paris, le développement des Écoles exigera deux chanceliers, qui seront d'office le doyen de Notre-Dame et l'abbé de Sainte-Geneviève; mais, par une singulière coïncidence, chacun d'eux exerce sa juridiction sur la rive opposée à sa résidence. Quant à l'autorité de l'évêque, elle est ordinairement dévolue à un autre prélat, parfois même à un étranger⁴.

¹ *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. I, n° 6 et 8, pp. 65, 67.

² Montalembert, *Procès de l'École libre*. Œuvres complètes, t. I, p. 7.

³ *Revue des Questions historiques*, t. XIX, p. 535.

⁴ *Hist. de Sainte-Geneviève et son église royale et apostolique* (Bibl. de Sainte-Geneviève,

L'université d'étudiants se trouve placée, à Montpellier comme à Bologne, sous l'autorité supérieure, plus nominale que réelle, nous l'avons vu, du Pape et de l'évêque. En fait, elle est administrée par un recteur, électif comme son conseil, dont, à Montpellier, deux membres doivent, l'un faire partie du chapitre de Maguelone, l'autre être natif de la ville. Quant au recteur, il est pris à tour de rôle dans chacune des trois nations, Provence, Bourgogne, Catalogne. Ces dignités demeurent inhérentes à la qualité d'étudiants, qui en sont dessaisis le jour où ils deviennent docteurs.

Cette différence de caractère entre l'Université des maîtres et l'Université d'étudiants explique pourquoi les Facultés de médecine, de droit et des arts ne forment jamais, à Montpellier, un corps, ainsi que dans les autres Universités. Chacune d'elles demeure isolée et indépendante, n'ayant ni conseil général, ni assemblées communes. Et si l'Université comporte généralement l'existence de trois Facultés, il faut reconnaître qu'il ne pouvait s'y établir, entre la médecine, le droit et les arts, la même connexité qu'à Paris et à Toulouse entre la théologie, le droit et les arts.

La licence qui est aujourd'hui un grade, signifie alors la faculté d'enseigner. L'enseignement est à la fois théorique et pratique; la théorie consiste à faire des cours ou lectures, *legere*; la pratique à les commenter, *regere*. L'École de Salerne, la première, confère les dignités

Ms. H lat., f° 21). — « Le chancelier, nom qui vient du latin *cancellare*, rayer, biffer. Le chancelier avait pour fonction dans les cathédrales, abbayes, monastères, de dresser ou de faire dresser et rectifier les actes. On choisissait ordinairement pour exercer cette charge, dit Molinet, un des plus capables de la compagnie; car, comme tous les titres se faisaient en latin, il était nécessaire que celui qui estoit comme pour les dresser ou les corriger fust habile homme et bien versé dans cette langue. C'est pourquoy il ne faut pas s'estonner si, dans les églises où il y avait des écoles à gouverner on a choisi le chancelier plutôt que tout autre officier pour en avoir la direction. C'est ce qui s'est pratiqué de tout temps dans Paris à l'égard de Notre-Dame et de Sainte-Geneviève, où l'on trouve qu'il y a eu des chanceliers qui ont eu, sous l'évêque et sous l'abbé, l'intendance des écoles qui estoient auprès de leurs églises ». (Thomas, *La Vie privée de Guillaume de Nogaret; Annales du Midi*, 1904, pp. 558-595). — Voir Trévoux, verbo: *Chancelier*. — *Remarques sur l'institution, charge, dignité et juridiction du chancelier de l'Université; Manuscrits de la Bibliothèque Saint-Germain*, Ms. H lat. 29, in-fol., f° 25. — Féret, *Les Origines de l'Université de Paris; Revue des Questions historiques*, t. LIII, p. 353.

académiques établies par Pierre Lombard à l'École de droit de Bologne¹.

La licence d'enseigner n'est concédée qu'après examen², par le maître des Écoles, à Paris par le chancelier de Notre-Dame ou celui de Sainte-Geneviève. Nous avons vu que les conciles de Londres, en 1138, de Latran en 1179, les décrétales d'Alexandre III interdisent de la refuser à qui en est capable. En attribuant aux évêques l'institution des maîtres et des docteurs, Eugène III ne fait que consacrer le droit des fondateurs³. Saint Louis le reconnaît, en 1230, en désignant l'évêque de Maguelone, — et non le recteur, comme à Bologne —, pour recevoir les serments des licenciés et des docteurs tant en droit civil qu'en droit canonique⁴. Jayme I^{er}, systématiquement hostile au prélat qui personnifie les aspirations françaises, nomme, en 1268, un professeur de droit civil, excommunié aussitôt par Bérenger de Frédol, avec ceux qui suivent son cours. Clément IV justifie l'acte épiscopal, en rappelant que c'est lui qui a conféré les grades à la Salle-l'Évêque⁵. La suprématie ecclésiastique ainsi établie, est confirmée, en 1285, par une bulle du cardinal de Sainte-Cécile, légat du Saint-Siège, qui autorise l'évêque de Maguelone à donner la licence aux candidats ayant fait leurs preuves devant les docteurs de l'Université de droit⁶. Elle est encore mentionnée dans la bulle de Nicolas IV, en 1289.

¹ *Bulæ*, t. II, pp. 252, 256. — Sprengel, *Hist. de la Médecine*, sect. VII, ch. 5, t. II, p. 393.

² Ch. Thurot, *De l'Organisation de l'Enseignement dans l'Université au Moyen âge*. Paris, 1850, p. 50.

³ *In synodo papæ Eugenii canon præcipit ab universis episcopis omnem curam habendam, ut magistri et doctores constituentur, qui studia litterarum, liberalium artium dogmata, assidue doceant, quia in his maxime divina manifestantur atque mandata declarantur.* (Mandement de Clément IV, 26 mai 1269. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, n° 13, p. 200).

⁴ *Magalonensi... episcopo ejusque successoribus suis concedimus,.... potestatem et jurisdictionem cognoscendi, etiam inter laicos subditos nostros, de actionibus quibuscumque... et recipiendi juramentum a licentiandis et doctorandis in facultate canonica seu civili...* (Lettre de Louis IX contenant la formule du serment prêté à l'évêque par les candidats aux examens, juin 1230, *Cartulaire de l'Université*, n° 3, p. 184).

⁵ Mandement de Clément IV, *ut supra*. — Voir ci-dessus t. II, ch. XIII, pp. 161-162.

⁶ *Vobis dandi licentiam regendi in jure canonico et civili, in Studio Montispessulani,.... illis quos per diligenter et fidelem examinationem aliorum doctorum hujusmodi studii et scientie,*

A Bologne, les maîtres réunis accordent aux suppléants de leur choix la licence d'enseigner, bientôt étendue aux élèves qui profitent de leurs leçons, *doctores legentes*. Ceux-ci, dès lors, sont en tel nombre, qu'ils finissent par prendre la place des anciens: *Nondum norunt esse discipuli, laborant ut nominentur magistri*¹. A Paris, où l'on ne refuse à personne la faculté d'enseigner, on doit refréner l'anarchie scolaire en la subordonnant à l'autorité du chancelier, en tant que représentant de l'évêque.

Les maîtres luttent alors contre le pouvoir épiscopal et obtiennent gain de cause près du Saint-Siège. Les maîtres ès arts, plus jeunes, plus hardis, plus nombreux que les théologiens, les médecins et les légistes, soutiennent les plus rudes assauts; ce sont eux aussi qui dominent et font de l'Université une démocratie, où le gouvernement appartient surtout à des maîtres pauvres et plébéiens; le serment de fidélité aux statuts des artistes, quelque soit leur carrière ultérieure, *ad quamcumque statum devenieritis*, détermine la suprématie de cette Faculté sur les autres².

Ainsi, l'Église ne proscriit pas les études profanes. Loin d'exclure les laïques, elle les recherche. Non seulement le chapitre de Maguelone envoie deux chanoines sur les quarante en résidence dans l'île, suivre les cours de l'Université, mais encore l'évêque Arnaud de Verdale exige, en 1339, qu'on maintienne dans l'île un maître ès sciences, sans imposer un ecclésiastique, *magistrum qui scientiis canonicos Magaloneses instruat in ipsa ecclesia*³.

per vos ad hoc specialiter vocandorum, ac eorum approbationem idoneos reperiretis super quibus vestram intendimus conscientiam onerare, liberam, qua fungimur auctoritate, concedimus tenore presentium potestatem; statuentes nichilominus ut hii, quos taliter licentiandos duxeritis, officium magisterii libere valeant ubilibet infra legationis nostre terminos exercere. (20 octobre 1285. Cartulaire de l'Université de Montpellier, n° 17, p. 208).

¹ Ch.-V. Langlois, *Revue de Paris*, 1895-1896. — *Les Universités au Moyen âge*, ap. *Questions d'Histoire*, p. 30.

² Langlois, *ibid.*

³ *Quoniam de quadraginta monachis, que in ipsa Ecclesia residere debent, et de vicenario numero unus debet ad generalia studia transmitti, declarat et statuit duos canonicos fore singulis annis mittendos.* (*Ibid.*). — *Cartulaire de Maguelone*, reg. B, f° 31. — Cf. Arnaud de

Défense à tous, sous peine d'être mis au ban de la corporation, de danser ou de se dissiper au dehors; de se livrer aux jeux de dés ou de hasard; à ceux qui font la partie chez eux, de perdre plus de deux sous; de participer aux réjouissances burlesques du carnaval, comme aura raison de s'en plaindre, en 1320, l'évêque André de Fré dol¹; de porter, enfin, des armes, d'en louer ou d'en prêter².

A Montpellier sans doute, comme à Paris, l'élève ne saurait être admissible avant quatorze ans. Après six ans d'études, il subit l'examen de déterminisme; l'année suivante, celui de licence, qui confère le droit d'enseigner non seulement dans la Faculté, mais dans le monde entier: *Do tibi potestatem docendi, legendi et regendi, et quoscumque actus magisterii exercendi hic et ubique terrarum*. Le plus haut grade correspond au baccalauréat³.

A Paris, l'Université comprend la moitié de la capitale émancipée, constituée en république, se gouvernant elle-même, maîtres et étudiants associés dans le culte et la poursuite de la science. « Paris est la ville de la doctrine, la ville des livres, sinon la ville du génie. Les fondations de collèges sont une cause puissante d'affranchissement pour la bourgeoisie.

Verdale, évêque et chroniqueur, p. 6. — Gariel, *Series Præsul. Magalonensium*, t. II, p. 54 — *Gall. christ.*, t. VI, *Instrum.*, LIV, p. 382.

¹ *Quod nullus Doctor, Baccalarius, vel Scholaris, extra domum suam vel scolarium aliorum, ...tripudiet vel chorizet... ludant ad taxillos, aleas, vel alias quovis ludo, in quo pecunia perdi possit... arma portet... compatrem audeat facere vel commatrem; ... Quia... in die carniprevii et diebus ejusdem vicinis... multa olim scandala provenerunt, ... quod in die dominica et carniprevii... ac per totam septimanam, ... nullus Scholaris, ... audeat ad domos aliorum scolarium incedere, pro carnibus vel aliis subtrahendis vel quibusvis aliis insolertiis seu vanitatibus faciendis...* (Voir le Statut complémentaire du cardinal Bertrand, 20 juillet 1339, ap. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 65, t. I, pp. 296, 304-305).

² *Ecce nunc cessare cepit, proh dolor! dulcedo citare Studii memorati... In eo namque... Juris utriusque ceterarumque Facultatum scientia quasi per discordiam et luctum versa est ... Nonnulli siquidem scholares Universitatis predicte, qui ad eandem de diversis mundi partibus conveniunt, pacis emuli et iniquitatis alumpni, confederationes, pactiones et colligationes illicitas inter se, ... contra bonum statum et tranquillitatem solitos Universitatis et Studii memorati, facere dampnabili temeritate presumunt, armaque, contra, inhibitionem nostram, noctu [at]que die, publice vel occulte, portare presumunt, domus invadunt aliorum et Universitatem provocant, ad discensionem et rixam.* (Ordonnance de l'évêque de Maguelone, André de Fré dol, interdisant aux étudiants les associations illicites et le port des armes. Murviel, 2 avril 1320. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, n° 38, pp. 246-247).

³ *Bénédiction du Chancelier*, ap. Franklin, *Écoles, Collèges*, p. 169.

On arrive à être chef d'ordre, évêque, cardinal, pape même, par l'Université »¹.

Indépendantes de l'État qui ne les avait ni fondées ni dotées, les Universités ne peuvent être indifférentes ni étrangères au clergé qui en avait été le promoteur en assumant la charge de l'enseignement. Pontificales par l'autorité mondiale qu'elles doivent à l'investiture du Saint-Siège, elles se trouvent sous la juridiction des évêques auxquels Grégoire IX donne le droit de créer des chaires, d'accorder ou de refuser la licence, c'est-à-dire de conférer des titres d'une portée générale, *Studium generale*.

Si le premier stimulant de la docilité de l'élève, dit saint Ambroise, est la valeur morale des maîtres, *primus discendi ordo nobilitas est magistri*, on tient à éloigner les élèves, maîtres demain, qui auraient des tares héréditaires. Voilà pourquoi la Faculté de médecine de Montpellier interdit de conférer aucune dignité, sauf dispense, aux enfants illégitimes : *quantumcumque ydoneus ad legendum vel docendum vel ad aliquem magistratus honorem seu ad alia exercenda recipiatur*².

Les Universités, à l'instar des institutions de l'Eglise, telles que les monastères et les communes sont essentiellement démocratiques et animées d'un véritable esprit égalitaire et libéral, qui respecte leur autonomie, garantit leurs franchises populaires et en assure le service. Élection à la base du pouvoir, confraternité de tous les membres dans la même famille des maîtres et d'élèves, *Universitas magistrorum et scolarium*³.

¹ Renan, *Notice sur Joseph-Victor Le Clerc*; *Hist. littéraire*, t. XXV, pp. xxxiii-xxxv. — « Ce qui ouvrait surtout la route des dignités religieuses c'étaient les succès universitaires, et voilà pourquoi on les recherchait avec tant de passion. L'Eglise, de son côté, avait intérêt à bien accueillir cette jeunesse pauvre et laborieuse qui témoignait tant d'empressement à venir vers elle. Ces fils de paysans et d'ouvriers qui lui devaient la considération et la fortune lui apportaient, en échange, avec un dévouement absolu, une force, une énergie nouvelles ». (Gaston Boissier, *La vieille Sorbonne*; *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1893).

² Mandement de Jean XXII accordant l'autorisation d'enseigner et d'exercer la médecine à Pons de Lunel, 1^{er} avril 1330. *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, p. 278.

³ *Scolares ad dictum consiliariatus officium et ad ejusdem Studii rectoriatus et ad alios honores et prerogativas Studii, si sunt ydonei, eligi valeant et assumi*. (Statut complémentaire du cardinal Bertrand, 20 décembre 1355; *Cart.*, n° 112, t. I, p. 440). — « Partout où

Les vaines distinctions d'origine et de fortune s'effacent devant le mérite personnel : *Studentes non per saltum sed secundum merita promoveantur ad honorem*¹. Le luxe des vêtements est interdit ; une bulle d'Urbain V prescrira l'uniformité des costumes, règle inobservée peut-être, mais qui trahit du moins l'esprit charitable de l'Église pour atténuer l'inégalité des conditions. Les plus indigents ont même le privilège d'être présentés en première ligne et, par une disposition, qui n'est peut-être pas intentionnelle, mais qu'on croirait imaginée pour refréner les prétentions de l'orgueil et du luxe, c'est dans l'église de Saint-Julien le Pauvre, chapelle de l'Hôtel-Dieu, sur la rive gauche de la Seine, au pied de la montagne Sainte-Geneviève, que l'on procède aux élections scolaires. Nobles et roturiers y forment alors une petite république, où l'on se passionne moins pour les affaires et les intérêts que pour des idées. Tous doivent assister aux mêmes cours, sur le sol jonché de paille, et non sur des bancs et des chaises, ce qui, en éveillant des jalousies, provoquerait l'envie : *Ut occasio superbiæ a juvenibus secludatur* ; et ils se pressent en foule autour de certains maîtres pour ne rien perdre de leur enseignement. Quels professeurs alors ! Quelles leçons !²

En exerçant les droits de la société, l'Église s'était proposée non de les lui prendre, mais de les lui apprendre. Plus tard, les Universités s'affranchiront de l'Église non par hostilité, car elles ne dénoncèrent

l'élément ecclésiastique a eu, au moyen âge, la prépondérance, il a fait prédominer l'élection ». (Germain, *Du Principe démocratique dans les anciennes Écoles de Montpellier* ; *Mém. de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, section des lettres, t. VII, p. 533).

¹ Hurter, *Hist. d'Innocent III*, t. I, pp. 43-20. — Voir les pages enthousiastes de Hurter, se faisant l'écho de l'époque. — *Necessarius ordo requirebat et Francigenæ vel Gallici tanquam perspicaciores scientiarum studio dotarentur et ut ad fidem catholicam... Gallorum approbat et demonstret*. (Lettre de Jordanus d'Osnabruck dans son traité *De prerogativa romani imperii* ; ap. Hermann Graver de Munich. — Lettre de Mgr. d'Hulst, 4 janvier 1891. *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*).

² « Avec le temps les institutions se modifient. L'Université de Dôle, fondée en 1423 par Philippe le Bon, établit, au contraire, la distinction entre nobles et roturiers. Les premiers jouissent d'un rang et de prérogatives. C'est par ces dérogaions que s'établissent dans la République des lettres des castes et une hiérarchie encore maintenue dans les vieux collèges ». (Henri Beaune, *Une Université d'autrefois* ; *Correspondant*, t. LXXXII, pp. 67-69).

jamais, avant notre époque, l'antagonisme de la foi et de la science, mais comme des majeurs qui, par leur âge, sont naturellement émancipés de la tutelle qui protégeait leur minorité. En les absorbant, la monarchie réduira les professeurs au rôle de simples fonctionnaires, sans initiative, sans indépendance, asservis aux divers pouvoirs successifs, contraints aussi à toutes ces palinodies dont nous sommes, que trop souvent, les témoins affligés.

Les Universités du Moyen âge, qui ne sont alors concurrencées ni par les Écoles de toute nature ni par la profusion de livres pour remplacer les leçons, ont une toute autre importance que nos Universités modernes. Les étudiants, en général moins jeunes, sont plus sérieux; quelques-uns même, les ecclésiastiques, se trouvent déjà investis d'une fonction ou d'une dignité; la durée des études est enfin plus longue, et l'absence de traitement officiel, qui garantit l'indépendance des maîtres, stimule l'émulation, en faisant dépendre la supériorité non d'un choix ministériel, mais du mérite personnel du professeur¹.

Pour être véritablement étudiant, il faut d'abord s'attacher à une École déterminée: *Nullus sit scholaris Parisius qui certum magistrum non habeat*². A Bologne, par exemple, il y a un comité de surveillance, *denunciatores doctorum*, chargé d'infliger une amende au maître qui éluderait une difficulté, supprimerait un texte ou s'attarderait en s'écartant du programme³. Chaque *schola*, avec son docteur ordinaire et ses adjoints extraordinaires, forme une véritable famille, se suffisant à elle-même, les élèves fidèles à leurs maîtres, les maîtres suivant leurs élèves jusqu'à la fin de leur instruction.

Sauf une légère taxe de quatre sols pour l'herbe et la paille qui jonchent ces salles d'examen, la gratuité des grades est un principe absolu, car ce serait de l'usure que de rançonner les pèlerins de la science qui accourent pieds-nus des quatre coins de l'Europe pour s'abreuver à la

¹ Statuts de la Faculté des arts de Paris, 5 décembre 1275. (*Chartul. Univ. Paris.*, t. I, p. 461).

² *Ibid.*, t. III, p. 141.

³ Langlois, *Les Universités au Moyen âge*, ap. *Mélanges d'histoire*, pp. 21-22.

source de vérité¹. C'est afin de subvenir aux besoins de ces affamés de science que papes et évêques, monastères et grands seigneurs rivalisent de générosité pour fonder des collèges².

Il est même défendu, sous peines disciplinaires, de rien exiger ni accepter des candidats³. Avec le temps, et sous des prétextes plausibles, ces principes fléchissent à tel point que l'Université de Paris impose deux sols par semaine pour être versés dans la caisse commune⁴. Quant à l'enseignement donné par des maîtres particuliers, elle en prescrit la gratuité pendant la première quinzaine, afin de permettre aux élèves de comparer et de choisir entre les cours, *experientiam facere de doctrina cujuslibet et doctoris*.

Mais il est temps de conclure et de résumer cette trop longue étude sur nos vieilles écoles.

Deux principes ont toujours inspiré l'Église et les Universités, celle de Montpellier surtout, la gratuité et la liberté : la gratuité qui fait de l'instruction non le privilège de quelques-uns, mais l'apanage de tout le peuple ; la liberté qui, en respectant l'originalité de la pensée, en provoque l'initiative et en stimule l'effort.

Avant le xix^e siècle, on n'avait pas soupçonné que le gouvernement pût subordonner à l'État l'esprit, la foi, la conscience des citoyens. Julien l'Apostat ferma bien aux chrétiens les écoles publiques ; il ne les força pas du moins à recevoir un enseignement impie dans les écoles païennes. Au Moyen âge, sous l'ancien régime, les princes, les moins chrétiens et les plus absolus, ne prétendirent jamais à la souveraineté sur l'éducation.

Alors que toutes nos révolutions ont été faites au nom de la liberté et de l'égalité, qui seules pouvaient les rendre populaires et en assurer le succès, alors que nos pères de 1789 n'aspiraient qu'à l'affranchissement de l'Humanité, leurs successeurs ne s'entendent que pour asservir

¹ Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. III, p. 484.

² Bulle de Clément V, *Correspondant* du 10 avril 1870, *Une Université d'autrefois*, t. LXXXII de la collection, p. 68. — Voir Statuts de la Faculté des arts de Paris, 1275. — Denifle, *Chart. Univ. Paris.*, n° 460, t. I, p. 521. — Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. II, pp. 347-376 ; t. III, p. 484.

³ Du Boulay, *ibid.*, t. III, p. 141.

⁴ Ch.-V. Langlois, *Les Universités au Moyen âge*, ap. *Mélanges d'Histoire*, pp. 21-22.

les âmes et poussent l'idolâtrie du dieu-État jusqu'à refuser aux pères de famille le droit de contrôler les livres imposés à leurs enfants, au clergé de parler d'histoire sainte à propos du catéchisme ; des croisades à l'occasion de saint Louis !

C'est Danton qui, le premier, émit, en 1795, cette idée, renouvelée de Lycorgue et de J.-J. Rousseau, que les enfants appartiennent à la République avant d'appartenir à leurs parents. La Convention n'eut guère le temps d'imposer le système, introduit dans la loi du 18 mai 1806, « qui charge exclusivement l'Université de l'enseignement et de l'éducation publique dans tout l'empire ». A la vérité, l'organisation du corps enseignant devait faire l'objet d'une loi nouvelle, mais qui ne fut jamais soumise à la sanction du pays, et qu'on remplaça par de simples décrets, des 17 mars 1808 et 15 novembre 1811. Aux termes du premier (art. 3) « nul ne pouvait ouvrir d'école ni enseigner publiquement, sans être membre de l'Université et gradué par une Faculté ».

Ne fallait-il pas prévenir toute velléité d'indépendance intellectuelle, aussi bien chez les maîtres, qui devaient défendre la légitimité du nouveau pouvoir, que chez les élèves, qu'on voulait caporaliser dès l'École, pour mieux les enrégimenter à la caserne. Avant d'être des citoyens, les Français restaient des sujets, à la merci de l'État, aux mains d'un homme ou d'un parti : empire, royauté, république ! ¹

Ce monopole ne put réussir, ainsi qu'il résulte de l'enquête confiée, en 1810, à Savary, et que nous ne connaissons que par les réponses des préfets, si bien que Louis XVIII put rendre hommage à Fontanes et à

¹ « Lorsque les parlements envahirent avec tant de despotisme le droit des consciences religieuses, je ne sache pas que jamais ils aient étendu la main de la fiscalité et de la chicane sur l'éducation, même sous le régime absolu et corrompu de Louis XV. Au moment où l'expulsion des Jésuites venait d'être ordonnée, en 1763, il parut un édit qui confia la surveillance exclusive et l'organisation des Universités et des collèges aux évêques et aux délégués de l'autorité municipale ». (Montalembert, *Œuvres complètes, Le Procès de l'École libre*, t. I, p. 8). — « Jamais, depuis l'origine du monde, disait Lamennais, jamais si exécrable despotisme n'avait pesé sur la race humaine, et si quelque chose prouve à quel point la notion de la vraie liberté s'est altérée de nos jours, c'est sans doute la honteuse patience avec laquelle on l'a supportée jusqu'à présent ». (Lamennais, *Progres de la Révolution*).

ses collaborateurs libéraux pour avoir lutté « contre le but même des institutions qu'ils étaient appelés à mettre en œuvre »¹.

Les articles 69 et 70 de la charte de 1830 proclamaient « la liberté d'enseignement » et l'abrogation « des lois et ordonnances en ce qu'elles ont de contraire aux dispositions adoptées par la réforme de la charte ». En vertu de ces actes constitutionnels, l'abbé Lacordaire, M. de Caux et le vicomte de Montalembert, rédacteurs de l'*Avenir*, membres de l'agence générale pour la défense de la liberté religieuse, ouvraient, à Paris, en 1831, une école gratuite sans autorisation. Le lendemain, le commissaire de police sommait les enfants de se retirer. Devant leur refus d'abandonner leurs professeurs, les portes étaient mises sous scellés ; les maîtres traduits en police correctionnelle. Sur ces entrefaites mourait le comte de Montalembert, et son fils, investi de la pairie héréditaire, de par l'article 29 de la charte, ne pouvait plus être jugé que par la Chambre Haute, à laquelle devaient être déférés les autres inculpés, en vertu de l'indissolubilité du délit.

L'accusation fut soutenue par M. Persil, procureur général près la Cour de Paris, plus tard ministre du roi, en attendant d'être nommé, au 2 décembre 1852, conseiller d'État de l'Empire. Dans son réquisitoire, il ne contesta pas que la charte de 1830 eût promis la liberté d'enseignement ; mais, s'appuyant sur le décret du 17 mars 1808, qui déclare l'Empire « le dépositaire du bonheur du peuple et de toutes les idées libérales du monde », le futur fonctionnaire de Napoléon III, s'écria, sans voir qu'il confondait les deux puissances : « Le premier des souverains pour nous, c'est Louis-Philippe et non le Pape ».

Malgré un vibrant discours de Montalembert qui, dès vingt ans, se révéla un prince de la parole, et celui de Lacordaire qui, avec une impitoyable logique, d'accusé se fit accusateur, les trois prévenus furent condamnés à une simple amende. Ils n'en avaient pas moins gagné leur procès devant l'opinion, mise ainsi en demeure de s'occuper d'une question qui ne devait être résolue que par la loi transactionnelle de Falloux, du 15 mai 1850.

¹ Schmidt, *La Réforme de l'Université impériale en 1841*.

Cette liberté est de nouveau menacée, et catholiques et libéraux luttent depuis un siècle contre le monopole qui révolte les âmes indépendantes et fières, mais nous a valu d'entendre retentir la chaire et la tribune des plus nobles accents en faveur des droits de l'homme, du citoyen et du chrétien¹.

Et ce n'est plus seulement la liberté d'enseignement qu'on veut supprimer, c'est la libre pensée sur les ouvrages d'enseignement, c'est le droit primordial de la critique et de la vérité historiques².

« Ce que la Révolution a fait de plus grand, de plus libérateur, — s'écriait, le 25 juin 1891, à la Chambre des députés, notre éminent ami, l'académicien Étienne Lamy —, c'est de reconnaître les droits de l'homme. Elle a compris que la majorité, comme les individus, pouvait opprimer. Elle a senti qu'il y avait dans l'homme les facultés de pensée, de conscience, de liberté, qu'il n'était possible ni à une majorité ni à une minorité de briser. De même que, dans l'ancienne France, nul ne mettait le pied sur le sol français sans devenir libre, de même, dans la société moderne, la pensée d'aucun homme n'a pu être asservie »².

C'est cette éloquente dialectique qui, le 26 juin 1891, fit échouer les projets scolaires déposés par Jules Ferry.

¹ En 1910, à l'occasion de la création d'un collège en Normandie, un des hauts fonctionnaires de la République française, M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, puis à Berlin, montrait à quel point l'Université est incapable de réformes: « Parce que l'Université est une institution d'État, une institution ancienne, organisée, inventée par des lois et des règlements sans nombre, parce qu'on ne peut pas y toucher sans mettre en mouvement toute la machine législative, parce que son budget fait partie du budget de l'État, parce qu'elle n'a pas le droit de se livrer à des expériences intenses et qui peuvent échouer, parce qu'elle ne veut rien risquer et que, dans toute entreprise nouvelle, il y a une part de risque, et il faut, de toute nécessité, que l'initiative vienne du dehors ».

² La loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse avait supprimé les délits d'opinion. Or, le 4 janvier 1910, la Cour de Paris condamnait des évêques pour avoir révélé les grossières erreurs de manuels scolaires. Que des juifs et des protestants, des athées et des pornographes faussent l'esprit et corrompent le cœur de la jeunesse; les prêtres de la laïque sont réputés plus infaillibles que le Pape, plus autorisés que toutes les académies. Au contraire, qu'un vénérable prélat, comme le cardinal Luçon, archevêque de Reims, prouve par des textes indiscutables les calomnies et les outrages des méchants historiens qui font commerce du mensonge et de la diffamation, ils sont condamnés à l'amende, en attendant la prison. Cette haute justice de l'État sur les idées et les doctrines n'est-elle pas la négation formelle et la violation flagrante des droits de l'homme, base de notre constitution?

Depuis lors, le fanatisme sectaire a pris sa revanche. Il n'admet plus désormais ni l'égalité ni l'admissibilité de tous les citoyens aux fonctions publiques¹.

Tandis que tous les partis du gouvernement trahissent ainsi les principes de 1789 et s'acharnent à ne plus laisser aux catholiques aucune liberté, qu'il nous soit permis, à nous qui ne cessâmes de défendre la liberté, non la liberté de scandale, la seule protégée par les régimes despotiques parce que, en corrompant les âmes elle abâtardit les caractères, mais cette noble liberté qui respecte dans les divergences d'opinions les droits sacrés de la raison, de la conscience et de la volonté, nous qui eûmes le privilège d'être le disciple, l'ami, le confident des plus illustres héros de la liberté religieuse à notre époque, et de réchauffer notre ardeur au contact de ces âmes, vaillantes et généreuses entre toutes, dont l'éloquence avait enchanté et enflammé notre jeunesse, qu'il nous soit permis de rappeler, encore une fois, que l'Église de Maguelone fut, entre toutes, le sanctuaire et le foyer de la liberté.

Sous la féodalité, seule en France, parce qu'elle était un fief pontifical, elle ne connut pas le servage²; sous Philippe le Bel,

¹ Au mois d'août 1914, le vice-recteur de l'Université de Paris, ancien directeur de l'enseignement supérieur, refusait à M. l'abbé Bouteyre, diplômé de l'École des Chartes, le droit de concourir à l'agrégation d'histoire, parce qu'il était prêtre, ce qui n'empêchait pas le ministre de la guerre de l'appeler, comme citoyen, sous les drapeaux. Si la loi de séparation de l'Église et de l'État ignore le clergé, elle le reconnaît pour lui appliquer les lois d'exception et de persécution. Le fils d'un prussien (*Dictionnaire Larousse*, verbo *Steeg*) peut, en France, être ministre de l'Instruction publique; un français qui a fait ses preuves de capacité, n'est pas admissible au moindre concours.

² Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. x, pp. 437-504. — Nous avons dit qu'il n'y avait pas de serfs dans le comté de Maguelone, fief du Saint-Siège, nous appuyant sur le silence de 3,629 documents: 2,207 du *Cartulaire de Maguelone*, 302 de celui d'*Aniane*, 550 de celui de *Gellone*, 570 du *Liber Instrumentorum* (celui des Guillems de Montpellier). D'éminents juristes ont eu à consulter ces recueils, et quelque extraordinaire qu'ait paru notre affirmation ils en ont reconnu la parfaite exactitude.

Notre savant ami, le directeur de la *Revue historique du diocèse de Montpellier*, M. l'abbé Rouquette, a cru devoir nous signaler un acte du 4 mars 1082 (*Cartulaire de Maguelone*, reg. E, f° 1100) par lequel le comte Pierre et sa femme Almodis donnent à l'Église de Maguelone une famille avec ses biens. Observons d'abord qu'il n'est même pas fait mention de serfs, que la cession à saint Pierre était en réalité l'affranchissement d'un maître, enfin que l'acte est de 1081, alors que l'inféodation du comté à la Papauté est de 1085. Ajoutons d'ailleurs que

seule elle refusa de s'incliner devant le prétendu droit divin des rois¹.

En 1171, le pape Alexandre III, celui-là même qui vint deux fois dans l'île et consacra le maître-autel de la cathédrale, écrivait à l'archevêque de Reims : « Il doit être libre à chacun de prodiguer gratuitement et à qui il veut, son savoir : *Cuique talentum gratis cui voluerit erogare* ².

C'est en conformité de ces principes que le seigneur de Montpellier, Guillem VIII, orthodoxe entre tous les princes, taxait d'iniquité et d'impiété toute atteinte à la liberté d'enseignement médical : *Contra fas et pium concedere monopolium* ³.

Un siècle plus tard, en 1339, les statuts de la Faculté de droit, rédigés par ordre et sous l'inspiration du pape Benoît XII, protestaient également contre toute exclusion d'aucun docteur des chaires de l'Université : *Illud autem districtius inhibimus quod nulli in studio Montispessulani vel aliis generalibus studiis quibuslibet doctorati prohiberi possint legere decretum, decretales et leges ordinarie et extraordinarie* ⁴.

Cette doctrine si large, si libérale n'était d'ailleurs que la traduction des canons des conciles et des décisions pontificales : *Fraternitati tuæ per apostolica scripta mandamus, quatenus tam abbati quam magistro scholarum præcipias, ne aliquem probum et litteratum virum regere scholas in civitate vel suburbis, ubi voluerit, aliqua ratione prohibeant* ⁵.

Devant l'évidence des faits et l'éloquence des textes, ne serait-on

la territorialité du système féodal entraînait la cession des habitants au même titre que nos traités internationaux la cession des sujets d'une province (voir notamment ci-dessus, t. I, ch. X, p. 493, note 2). Nous nous félicitons de cette remarque, car elle nous permet de signaler l'œuvre magnifique du *Bullaire de Maguelone*, entreprise par les abbés J. Rouquette et A. Villemagne. Cette précieuse collection, dont le premier volume (t. I, MCMXI) est terminé, en comportera plusieurs autres.

¹ *Hist. de Maguelone*, t. II, ch. XVII, pp. 430-440.

² *Id.*, t. III, ch. XXVIII, p. 552.

³ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, n° 1, p. 179. — Voir ci-dessus, *ibid.*, t. I, ch. VIII, p. 304. — Signalons un article de M. J. Laurent, qui essaie d'induire du silence des auteurs orientaux, qu'Eudoxie Comnène, femme de Guillem VIII, pourrait bien avoir été la fille d'Isaac Comnène, non de l'empereur Manuel, son frère. (*A propos de l'Impératrice de Montpellier; Annales du Midi*, 23^e année, pp. 333-338).

⁴ *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, n° 65, § XI, t. I, p. 296.

⁵ Lettre d'Alexandre III, voir ci-dessus, t. III, ch. XXVIII, p. 552.

pas tenté de croire que, grâce à l'Église, il y avait plus de liberté intellectuelle au Moyen âge qu'après la Révolution ?¹

Mais l'Église ne se contente pas de travailler au progrès et à la liberté de l'enseignement, elle exalte encore, dans la fondation des écoles populaires, l'œuvre par excellence.

Au midi de la cathédrale de Maguelone, au pied de la tour du clocher, nous avons retrouvé, enfouie dans la terre, la table d'autel de la chapelle Saint-Jean, avant-corps à droite du portail, qu'avait élevée et où voulut être inhumé l'évêque Jean de Montlaur I^{er}², petit-fils de Bernard de Vailhauquès qui, à la première croisade, fut, avec notre Guillem V, le compagnon du comte Raymond de Toulouse³. Ce grand prélat, dont la famille avait d'immenses domaines de Castries à Poussan, et de Ganges à la mer, avait été mêlé, durant trente ans d'épiscopat, aux principaux événements de l'Église : il reçut par deux fois, dans son île, l'illustre Alexandre III ; le roi Louis VII lui écrivit comme à l'évêque le plus autorisé, pour faire triompher la légitimité du vrai Pape ; il prit part à plusieurs conciles, ouvrit dans sa ville épiscopale une des premières maisons de Saint-Jean de Jérusalem, et vit le saint Vincent de Paul du XII^e siècle, Gui de Montpellier, pour recueillir l'enfance et abriter l'innocence, pour assister les pauvres et soigner les malades, créer dans sa cité le premier hôpital de l'Ordre du Saint-Esprit. De ce grand personnage, qui bâtit de ses deniers la nef de la cathédrale, et ne craignit pas de dénoncer l'adultère de son propre seigneur, sous qui Placentin établit l'École de droit, et Guillem VIII promulgua la pleine liberté de l'enseignement de la médecine, de sa longue et brillante

¹ Comme l'a dit, en effet, Ledru-Rollin, le père du suffrage universel : « Existe-t-il une souffrance plus grande pour l'individu que l'oppression de sa conscience, que la déportation de ses fils dans des écoles qu'il regarde comme des lieux de perdition, que cette conscription de l'enfance traînée violemment dans un camp ennemi et pour servir l'ennemi ? »

² Voir dans le tome IV, notre chapitre sur les tombeaux des évêques.

³ *Patrem habuit Guillelmum, avum Pontium Maulaureum avunculum Bernardum a Vailhauqueria, qui cum Raimundo Tolosano comite et Guillelmo Monspeli domino Monspeli domino Hierosolymitano expeditionem inierunt.* (Gariel, *Series*, t. I, p. 201). — « Je crois pouvoir observer pour la satisfaction du lecteur que cette maison est celle qui vient de finir par la mort du dernier seigneur de Murles. » (De Greffeulle, *Hist. de Montpellier*, t. II, p. 35).

carrière, l'építaphe ne dit absolument rien; elle ne retient et ne mentionne qu'un fait, l'ouverture d'écoles pour le peuple : *Qui Spiritus sancti donis pauperes introduxit in scholis*¹.

Quel contraste entre cette simplicité et les qualifications superbes de l'ancien régime! Au déclin du Moyen âge, quand la féodalité perd toute puissance réelle, elle essaie de dissimuler son amoindrissement par la redondance et la multiplicité de titres pompeux. L'Église n'échappe pas à cette contagion du monde; les prélats eux-mêmes sont dès lors monseigneurisés; les épithètes laudatifs deviennent des substantifs dont les Italiens font des superlatifs, oubliant que le Pape ne prend d'autre qualification que celle de serviteur des serviteurs de Dieu.

En même temps que les évêques se dévouaient à la fondation des écoles pour les pauvres, le chapitre de Maguelone ouvrait largement les portes de l'aumônerie insulaire à tout venant, sans distinction d'origine, de race, de religion, et, ainsi que nous l'apprennent les statuts de 1331, même aux Juifs et aux Sarrasins: *Etiam Judæis et Sarracenis*².

.....

A l'heure où ces lignes s'imprimaient en France, nous étions à Marbourg, près Cassel, sur la route de Francfort à Leipsig. Au centre de la riante vallée de la Lahn, qu'encadrent des forêts séculaires, au pied de la Wartbourg, vieux manoir des landgraves de Thuringe et de

¹ Sur Jean de Montlaur, voir ci-dessus, t. I, ch. VII, pp. 271-294; ch. VIII, pp. 295-309; t. III, ch. XXVI, pp. 429-445. — *Bullaire de l'Église de Maguelone*, MCMXI, pp. 96-160. — Nous reviendrons sur cette inscription, quand nous parlerons des tombeaux des évêques. — Le 19 septembre 1834, lors du procès intenté à Montalembert pour ouverture d'une école libre, le noble pair, interrogé sur sa profession, répondit: « Maître d'école ». Le Père Lacordaire, inculpé dans les mêmes poursuites, devait fonder le collège de Sorèze, où sa dépouille repose, dans le chœur, et, sur la dalle sépulcrale, trois mots seulement, comme építaphe de l'illustre prédicateur de Notre-Dame, restaurateur, en France, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, membre de l'Académie française: *Hujus scolæ rector*.

² Statuts de Maguelone de 1331. — Voir ci-dessus, *Hist. de Maguelone*, t. I, ch. IV, p. 132.

Hesse, fameux par le duel poétique de 1206, entre cinq chevaliers de haute lignée et Ofterdingen, simple bourgeois d'Eisensach¹, s'élève une collégiale, luthérienne depuis la Réforme, dédiée toujours à « la chère sainte Élisabeth », ainsi que la fidélité populaire continue à désigner la fille d'André III, roi de Hongrie, petite-fille, par sa mère, du roi de France Louis VII, et femme du duc de Thuringe, au XIII^e siècle. Veuve à vingt ans, elle refusa de se remarier avec l'empereur Frédéric II, et, renonçant au monde, elle distribua sa dot aux pauvres, pour prendre le costume et suivre la règle de Saint-François, se dévouant surtout aux lépreux, dans l'hôpital qu'elle avait édifié sous le vocable du pauvre d'Assise. Tel fut le prestige de sa touchante beauté et de ses vertus surnaturelles, que son culte donna naissance en Allemagne, comme en Italie le souvenir de la Béatrix de Dante, à un véritable cycle épique et artistique. Innombrables sont les œuvres de tout genre, poésies de Minnesingers, comme le *Titurel* et le *Parcifal*, statues et toiles de maîtres des meilleures écoles, poèmes et compositions musicales. Sa vie écrite par le comte de Montalembert, quand il était pair de France, est un des chefs-d'œuvre de la littérature française au XIX^e siècle.

La basilique de Marbourg, unique par la simplicité et la pureté des lignes, par les justes proportions et l'harmonie de l'ensemble, fut la première, au delà du Rhin, où, en s'élançant vers le ciel, l'arc roman perça le plein cintre et forma l'ogive². C'est encore à la même « chère sainte

¹ C'est par cet épisode que s'ouvre la vie de sainte Elisabeth par Montalembert (ch. 1). Ce même sujet a servi de thème à Wagner pour son opéra de *Lohengrin*. Le roi André III de Hongrie avait épousé Marie de France, que dut populariser la langue française en Hongrie, comme il apporta de la mode des cours seigneuriales au XIII^e siècle.

Tout droit à celui tems que ci je vous deois,
 Avoit une coutume eus el Tyois pais
 Que tout li grand seignor, li conte et li marchis,
 Avoient eus, gent françoise tourdis
 Pour apprendre françois leurs filles et leurs fils,
 Li rois et la reyne Berte o le cler vis
 Sorent pris daussi bien le françois de Paris
 Comme se ils fussent nés el bour a Saint Denis.

(*Berthe aux grands Pieds*).

² Moller, *Die kirche der heilige Elisabeth zu Marburg*, in-f°, Darmstadt, 1873, avec 18 pl.

— Montalembert, *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, ch. xxxiv.

Élisabeth » qu'est dédiée la cathédrale gothique de Karchau, la plus belle de Hongrie.

Mais alors qu'en France les monuments de l'architecture médiévale étaient méconnus et qu'on n'y voyait, avec le juif Henri Heine, que « des bastilles de l'obscurantisme »¹, les Allemands aspiraient à nous en ravir l'honneur de l'invention, en les revendiquant comme des types de l'ancien style germanique, *altendeutsch*.

C'est ainsi que le dôme de Cologne, inachevé jusqu'à la fin du xix^e siècle, qu'entourent d'ailleurs des églises d'un roman autrement original que celui des cathédrales de Worms et de Mayence², fut considéré, pendant la Révolution française, comme « l'image de la patrie agonisante ». La paix rétablie, la voix populaire en exigea l'achèvement, appuyée par les écrivains les plus en vogue, Frédéric Schlegel, Joseph Görres, Sulpice Boissérie, qui insistaient pour qu'on en fit « la basilique du vœu national et le panthéon de l'Allemagne »³; chauvinisme d'autant plus exalté qu'il s'imaginait que le grandiose édifice était l'œuvre d'un allemand !

Or il est aujourd'hui prouvé que le dôme de Cologne, commencé en 1248, n'est qu'une réplique de la cathédrale d'Amiens, qui remonte à 1220, et dont l'exécution avait été confiée à un français, Gérard de Rile, *magister Gerardus lapicida*, maître ès œuvres travaillant sous la direction de l'architecte Robert de Luzarche. La critique n'y a d'ailleurs relevé d'autres défauts que le verticalisme systématique des lignes et la perfection des proportions, qui en font le mérite spécial, suivant la règle de la vraie géométrie, *secundum veram geometriam*⁴.

¹ Henri Heine, *Deutschland. Ein Wintermärchen*, 1884.

² Églises des douze Apôtres, de Saint-Géréon, de Sainte-Ursule, de Sainte-Marie du Capitole, de Saint-Martin le Grand.

³ « Je dois regretter que des archéologues de mérite continuent à appeler gothique l'ancienne architecture germanique, quoi qu'ils sachent fort bien que cette dénomination est tout à fait sans fondement. Ne suffit-il donc pas que l'Allemagne possède les plus splendides monuments de cette architecture et qu'on l'ait nommée dans son temps germanique en Espagne et en Italie pour que nous lui donnions aussi ce nom chez nous ». (Sulpice Boissérie, *Ansichten Risse und einzelne Teile des Doms zu Köln. — Geschichte und Beschreibung des Doms zu Köln*. Munich, 1842. — Louis Réau, *Les Villes d'art célèbres*, Cologne, pp. 58-69).

⁴ Voir ci-dessus, t. III, ch. xxvii, p. 544.

Notre fidélité à la mémoire de Montalembert, dont cette année était le centenaire, nous avait conduit à Marbourg ; quelques jours avant le 11 juin 1911, les populations de l'Ombrie inauguraient une statue en l'honneur du *Poverello*, qui ne dut son nom qu'à sa prédilection pour la France, avec cette inscription sur le socle : « La ville d'Assise, gagnée par l'esprit séraphique de saint François, réalisant l'idéal évangélique de justice et d'égalité, abolit par le pacte de 1210, les servitudes féodales, six siècles avant la grande Révolution française »¹. Cet accord, *gran patto*, encore aux archives de la commune, mettait fin aux discordes civiles. Sur les prières du saint, Majeurs et Mineurs se réconciliaient ; les premiers renonçant aux privilèges et aux droits féodaux ; les seconds à leurs vieilles rancunes. Tous s'engageaient, naturellement, à ne plus fomenteur de dissensions².

C'était revenir au sujet de ce livre, que d'aller à Cornelimunster, à quelques kilomètres d'Aix-la-Chapelle, en souvenir de saint Benoît d'Aniane, fils d'un comte de Maguelone. Dans la vallée de l'Inde, qui se jette dans le Roer, affluent de la Meuse, Lothaire, fils de Charlemagne, avait, en effet, fondé, en 815, un monastère, *monasterium ad Indam*, pour son ami, son conseiller intime et son premier ministre, le grand réformateur, au IX^e siècle, de l'ordre bénédictin, qui, au faite du pouvoir, demeura le plus rigide des moines, en même temps que le plus libéral des hommes, poussant le souci et le respect des droits de l'homme jusqu'à ne pas admettre le moindre délai pour l'affranchissement des serfs : *Nec*

¹ *Sed communiter stabunt; et in communitia, et facient communiter ea quæ facienda sunt pro civitate, more bonorum civium.* (*Journal des Débats*, juin 1911).

² « L'esprit de saint François a fait ce miracle que dans ce pauvre pays d'Assise on ne voit, pour ainsi dire, plus de malheureux ; il ne reste de mendiants que juste ce qu'il en faut pour exercer la patience des étrangers, sans émouvoir leur pitié... Le dernier acte de la fête se déroula sur la place. François d'Assise, Bernardin de Sienne furent célébrés comme les apôtres glorieux de la justice et de l'égalité, les ouvriers infatigables de la réforme sociale.. Sur cette place d'Assise, entre la colonnade du temple de Minerve et l'antique façade de la maison de ville, dans l'apaisement du soir, on était pris tout à la fois par l'ardeur convaincue du discours, l'extraordinaire silence d'une foule immobile et la grandeur toute simple du spectacle ». (*Journal des Débats*, juin 1911).

*passus est quemquam servum per idem tempus per chartam tradi, sed ut fierent liberi imperabat*¹.

Hélas! qui daigne encore s'intéresser à ces nobles mémoires, aussi dédaignées qu'ignorées? On ne se contente pas de taire leurs services; on voudrait effacer leurs glorieuses traditions de bienfaisance, de tolérance, de solidarité. On s'acharne à travestir leurs idées et leurs œuvres, en dénouçant à la haine des générations nouvelles et aux convoitises des hommes de joie et de proie leurs disciples et leurs héritiers, à l'exemple de Néron qui, pour se faire pardonner par la plèbe l'incendie de Rome, qu'avait allumé son caprice, essaya, d'après Tacite, d'en rejeter l'odieux sur les chrétiens: *Abolendo rumori Nero subdidit reos, et quæsitissimis pænis affecit, quos per flagitia invisos, vulgus christianos appellabat*².

Du moment que l'athéisme dissimule son impiété sous le nom d'areligion et affecte un pseudo libéralisme pour supprimer la liberté, nous avons le droit et le devoir de rappeler, comme nous n'avons cessé de le faire, — et nous pouvons bien ajouter, de prouver, au risque de lasser la patience du lecteur —, que le christianisme n'a pas seulement aboli le servage, relevé la femme, réhabilité le travail, que c'est lui

¹ Ardon, *Vit. Benedict. Anian.*, n° 14. — Mabillon, *Acta sanctorum*, t. V, pp. 148-150. — Voir ci-dessus, t. I, ch. x, p. 483. — « Louis le Débonnaire chargea Benoît d'Aniane de fonder, à proximité de la résidence impériale, une abbaye destinée à servir de modèle à tous les monastères bénédictins de l'empire... Il l'enrichit d'un trésor sacré de reliques des plus précieuses et des plus importantes, uniques dans leur genre; aussi bien au point de vue archéologique qu'au point de vue religieux. Il est incontestable que ces reliques avaient fait partie du vestiaire de Notre-Seigneur... » (*Gewandkammer des Herrn* de la chapelle palatine d'Aix). — « En 876, après la bataille d'Andernach, Charles le Chauve vint à Aix... En compensation de certaines reliques données à la chapelle palatine, il obtint de cette abbaye des particules de la Sainte Croix, des reliques de saint Étienne, protomartyr, des saints Fabien et Sébastien, et surtout le bras de saint Corneille, dont Charles le Chauve avait reçu le corps entier, quelques années auparavant, du pape Jean VIII. Ce sont précisément ces dernières reliques qui ont fait donner à l'abbaye et à l'endroit de Cornelimunster son nom actuel ». (*Les saintes reliques de Cornelimunster; Notices historiques et Descriptions*, Liège, L. Grandmont-Donders, 1888, pp. 1-4). — Qu'il nous soit permis de remercier et de féliciter le vénérable curé, docteur en théologie, Joseph Kleinermanns, qui a, au fond du cœur, le culte de notre illustre compatriote et qui, par ses travaux, fait honneur à l'érudition allemande: *Die Heiligen auf dem bischöflichen bezm, erzbischöflichen Stuhle von Köln*. I Theil: *Die Heiligen im ersten Jahrtausend*. — 2. Theil I: *Der h. Heribertus*, Köln a. Rhein. Commissions-Verlag und Druck von J. P. Bachem.

² Tacite, *Ann.*, liv. XV, § XLIV.

qui a ouvert les écoles au peuple, fondé les Universités, assuré l'essor des communes et l'institution des parlements.

Alors que nous devons au christianisme la civilisation moderne, le scepticisme et l'incrédulité voudraient nous ramener à la barbarie. La laïcisation des lois politiques a déjà pour effet de supprimer le droit des gens, qui en imposait aux peuples de l'antiquité. On voit tous les jours, telle nation civilisée envahir, sans déclaration de guerre, un territoire étranger, oubliant que, si tout citoyen doit sa vie au pays, celui-ci ne doit pas méconnaître la justice et le bien public.

... *Patriæque impendere vitam,*
*Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo*¹.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'avortement fatal des rêves généreux des utopistes et des philanthropes qui se figurent qu'il suffit de traités pour réaliser la paix universelle, de lois pour réformer la société. Dans son tableau des mœurs des Germains, qu'on serait tenté de reconnaître autrement pures que celles de notre époque, Tacite observe qu'elles ont aussi plus d'empire qu'ailleurs les bonnes lois : *Plusque boni mores valent quam alibi bonæ leges*². Aussi quelle force morale peut avoir cette cour d'arbitrage, installée à Scheveningen, près La Haye, qui n'a pu prévenir aucun des conflits qui ont éclaté en Europe, en Orient, en Afrique ?

Pourquoi aussi en avait-on exclu la plus auguste des autorités, celle du Pape, qui est au-dessus des ambitions terrestres et d'une influence mondiale, qui peut faire appel à tous les hommes de paix et de bonne volonté de toutes les confessions, à même, comme au Moyen âge, d'arrêter par son prestige et son désintéressement les prétentions de la force et les attentats de la violence ? C'est que, plus qu'aucun pouvoir, elle représente, pour parler comme Bossuet, « Celui de qui relèvent tous les empires, le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Car, en leur

¹ Lucain, *Pharsale*, lib. II, v. 382-383.

² Tacite, *Mœurs des Germains*, XIX.

donnant sa puissance, il leur commande d'en user, comme il le fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême »¹.

Ce n'est plus le temps où saint Louis avait des scrupules sur certaines acquisitions du domaine royal; il n'en est pas moins bon de rappeler avec le jurisconsulte Philippe de Beaumanoir, son contemporain, si apprécié de Montesquieu², que rien ne vaut la paix, mais la paix dans l'honneur et la justice, *pax justitiæ*³, la seule qui nous vaille d'être « sires du siècle et compagnons de Diu »⁴.

¹ Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre*, Exorde.

² Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. LXXVIII, ch. XLV. — Laboulaye, *Revue de linguistique*, t. XI, ann. 1840. — Montalembert, *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, Introd., p. 58.

³ Baruch, c. V, v. 4.

⁴ « Il noz sembla que il n'est riens que nus doie convoitier tant come ferme pes; car cil qui ferme pes a afermée en son cuer, est droitement sires du siecle et compagnons de Diu; car il est sires du siecle, en tant come il est en bonne pensée et le cuer en pes, que il ne convoite a otrage nule chose terriene et compaires de Diu, porce que il est en estat de grace et sans pechié... Car noz ne creons pas que il soit nul si mal home que ses cuers ne soit guerries de sa conscience meismes ». (Philippe de Beaumanoir, *Coutumes de Beauvoisis*, publiées par le comte Beugnot, Conclusion, t. II, p. 505).

TABLE DES MATIÈRES

I

L'ÉGLISE DE MAGUELONE CENTRE DU CYCLE ÉPIQUE ET DES TROUBADOURS

Montpellier centre intellectuel dès le ^x^e siècle. — Evêques et conciles, papes et savants à Montpellier. — Génie pittoresque du Moyen âge. — Le désordre dans les campagnes en inspire la terreur. — La vie religieuse rend à l'homme le goût de la nature. — L'invasion anéantit les nationalités; les légendes et les traditions reconstituent les peuples. — Cantilènes. — Chansons de geste. — La croisade en Espagne en fait le fond; le Midi en est le théâtre et en fournit les héros. — Fondations carolingiennes: Lagrasse, Conques, Joncels, Villemagne, Saint-Chinian, Saint-Thybéry, Psalmodi, Saint-Gilles, Aniane, Saint-Guillem, Celleneuve, Hôpital de Roncevaux à Montpellier. — Geste de Saint-Guillem. — La chevalerie. — Cours seigneuriales, milieux littéraires. — Les Guillems de Montpellier. — *Pierre de Provence et la belle Maguelone*. — Bernard de Tréviez. — Deudes de Prades. — Folquet de Lunel. — Rambaud d'Orange. — Dame Germonde. — Maison d'Anduze. — Guillem VII de Poitiers et le roman de *Joufroï*. — Pierre d'Auvergne. — Arnaud de Mareuil. — Guillaume de Balaun. — Pons de Montlaur. — Pierre de Bergerac. — Hugo de Saint-Circ. — Poètes juifs. — Le *Vilain Anier*. — Guiraut Riquier. — Apologues. — *Bataille des vins*. — Vins du Midi. — Brunetto Latini et Pétrarque à Montpellier. — Grammairien Yon. — La langue provençale. — Accompagnement instrumental. — La chevalerie dégénère en galanterie. — Prédominance de la langue d'Oïl sur la langue d'Oc. 1

II

L'ÉGLISE DE MAGUELONE ET LES ORIGINES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER

L'organisme humain chef-d'œuvre de la création. — En Égypte et en Grèce, la médecine est sacerdotale. — Hippocrate en fait une science positive. — Les Romains s'approprient la science grecque. — Cassiodore sauve la Médecine antique. — Saint Benoît de Nursie et son ordre. — Le Mont Cassin et Salerne. — La médecine grecque traduite en arabe par les chrétiens de Syrie. — Les Écoles de l'Islamisme en Occident sont surtout médicales. — Avicenne, Averrhoès, Albucasis. — Académie de Cordoue. — Les Juifs à la suite des Arabes. — Chassés d'Espagne par la tribu des Almohades, ils se réfugient en Languedoc. — Rabbins médecins. — Ils font passer en hébreu les ouvrages musulmans. — Enseignement de la médecine à Montpellier dès 1025. — Satire de Guyot de Provins. — Proclamation en 1181 de la liberté absolue de l'enseignement médical. — Les Juifs en ont le monopole. — Pour développer les sciences les moines apprennent les langues étrangères. — Charlatanisme médical. — École de traducteurs à Tolède. — La Papauté crée les Facultés et les Universités.

— Le cardinal Conrad promulgue, en 1220, la charte constitutive de l'École de Montpellier. — L'Église dénonce l'incompatibilité de la profession médicale avec le sacerdoce. — Bulle constitutive de la Faculté (1220). — Statuts complémentaires de 1239 et 1240. — Rareté des livres. — Le prêt œuvre pie. — Règlement de Frédéric II pour l'École de Salerne. — La chirurgie distincte de la médecine. — Sceau primitif de la Faculté de Montpellier (1260). — Illustrations de l'École. — Renaud, Gilles de Corbeil, Jean de Saint-Gilles, Bernard de Gordon, Jean XXI. — Les pharmaciens. — La *thériaque*. — Le *diamargariton*. — Guy de Montpellier. — Son ordre du Saint-Esprit. — Il établit à côté de la plus ancienne École de médecine le premier hôpital d'Occident. — Femmes médiennes. 89

III

L'ÉGLISE DE MAGUELONE ET LA PLUS ANCIENNE ÉCOLE DE DROIT CIVIL

Le droit romain la plus parfaite des législations. — *Bréviaire d'Alaric*. — La personnalité des coutumes remplace la territorialité de la loi. — Le droit romain ou droit écrit sauvé par l'Église. — Cette survivance fait revivre, en Allemagne et en Italie, le rêve de domination universelle. — Arnaud de Brescia. — Il ne fonde la République Romaine que pour conférer à l'empereur l'omnipotence religieuse et politique. — Adrien IV. — Il prend Maguelone sous sa protection. — Alexandre III. — Frédéric Barberousse. — Diète de Roncaglia. — La volonté du souverain érigée en loi vivante. — L'antipape Victor IV. — Alexandre III à Maguelone. — Les rois de France et d'Angleterre convoquent un concile qui proclame la légitimité d'Alexandre III. — C'est à l'évêque de Maguelone que Louis VII annonce cette décision. — Ligue lombarde. — Placentin. — Il suit à Montpellier la trace d'Alexandre III. — Son influence sur la législation. — Serments et testaments. — Azo successeur de Placentin. — Organisation de l'École de droit. — Doctrine de Montpellier. — Le droit écrit et les coutumes. — Anarchie juridique. — Guillaume Séguier investi par le roi d'Aragon de la licence d'enseigner. — Opposition de l'évêque. — Intervention conciliante de Clément IV. — Sophistes et rhéteurs. — Légistes. — Ils priment le clergé et les bourgeois. — Leur suffisance les rend impopulaires. — Frédéric Barberousse soulève les barons français contre l'esprit égalitaire du clergé. — Honorius III et Innocent IV refrènt l'exploitation des connaissances juridiques et médicales par le clergé. — Grégoire IX, ses faveurs aux étudiants. — La monarchie, pour favoriser le droit coutumier ou droit national, interdit l'enseignement du droit romain. — Supériorité de l'École juridique française. 193

IV

L'ÉGLISE DE MAGUELONE ET L'ENSEIGNEMENT DU DROIT CANONIQUE

Droit canonique science pratique du droit ecclésiastique. — Collections Denys le Petit, Gratien, Bernard de Pavie, Pierre de Bénévent. — *Sexte*. — *Clémentines*. — Jean d'André. — Guillaume de Montlaur. — Gaucelin de Cassagne. — Droit canonique à Maguelone. — Alexandre III, pour protéger le commerce de Montpellier, formule le principe de la liberté des mers (1169). — Hugues de Miramors plus ancien canoniste de Maguelone. — Guillaume Durand, *Summus doctor gallicus*. — Il étudie le droit à Montpellier, Paris, Bologne. — Son *Speculum juris* somme des sommes. — Gouverneur et capitaine du patrimoine de saint Pierre, il est, en

Italie, le bras droit du Saint-Siège. — Sa promotion à l'évêché de Mende. — Son *Rationale officiorum*, encyclopédie liturgique. — Après la Bible l'ouvrage le plus imprimé. — Guillaume Durand II et Pierre de Sampson. — Simon de Gênes, Raymond de Pennafort. — Le franciscain Jean de Galles. — Il est inspiré par l'évêque de Maguelone, Bérenger de Frédo. — Saint Thomas d'Aquin dans le Midi. — Faculté des Arts, *Magistorum vel scolarium Universitas* (1242). — Le couvent Saint-Jacques des Frères Prêcheurs à Paris. — Prépondérance dans le Midi de celui de Montpellier. — Le dominicain Raynier évêque de Maguelone. — Sainte-Foy église de la Faculté des Arts comme Notre-Dame de la Médecine et Saint-Firmin du Droit. — *Studium generale* dominicain. — Fr. Nicolas, Henri de Gand, Roméo de Livia, Bernard de Trilia. — Jean de Verceil. — Sa pensée d'ériger à saint Dominique le mausolée de Nicolas de Pise prise à cœur par le chapitre de Montpellier. — Il reçoit à Bologne le corps de saint Louis. — Sa mort dans cette ville. — Sa béatification. — Le chapitre général des Provinciaux à Montpellier proclame, dès 1271, la sainteté de Louis IX. — Bernard de Castanet, évêque d'Albi, fondateur de Sainte-Cécile. — Bernard Gui, évêque de Lodève. — Frères Mineurs: Jean Lafont, son *Livre des sentences*. — Carmes: Pierre de Milhaud, Guillaume de Sandwich, Ahrweiller, évêque de Croa. — Frères de la Merci: Jacques Serano. — Architecture monastique. 261

V

L'ÉGLISE DE MAGUELONE ET LES FACULTÉS CONSTITUÉES EN UNIVERSITÉ

A la différence de l'antiquité, le christianisme prodigue l'enseignement au peuple. — Il ne sépare pas l'instruction de l'apostolat. — Écoles épiscopales et monastiques. — Conciles. — Capitulaires. — Alexandre III proclame la liberté et la gratuité de l'enseignement. — Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV, Urbain IV. — Facultés de médecine, de droit, des arts. — Sciences, Vincent de Beauvais et Roger Bacon. — Les Universités. — Celle de Paris modèle de toutes. — Troubles de 1229. — L'Université dissoute reconstituée par un ancien professeur de Montpellier. — Dès 1242, Montpellier possède une Université *per consuetudinem*. — La rue Bona-Nioch. — Les Frères Prêcheurs. — *Studium solemne*. — *Studium generale*. — Chapitre de 1278. — Bulle constitutive du 26 octobre 1289. — Célébration du VI^e Centenaire en 1890. — Action de Guillaume Durand. — Montpellier ville polyglotte. — Premier docteur en droit en 1293. — Sceau de l'École de droit. — Guillaume de Nogaret professeur de 1288 à 1294. Homme d'affaires plutôt que juriste. — Différend de Boniface VIII avec Philippe le Bel. — Les Universités de Paris et de Toulouse adhèrent à la consultation contre le Pape. — Celle de Montpellier, comme la commune, reste fidèle au Saint-Siège. — Les Juifs en Languedoc. — Le rationaliste Moïse Maimonide excommunié par ses coréligionnaires. — Ses partisans. — Profatius. — Le grand rabbin interdit l'étude des sciences profanes. — Les rabbins de Barcelone n'autorisent pas celle de la philosophie avant trente ans. — Universités de maîtres. — Universités d'étudiants. — Universités « basties en hommes ». — Leur indépendance et leur esprit libéral. — L'Université de France, loi du 18 mai 1806 et décrets des 17 mars 1808 et 15 novembre 1811. — Les anciennes Universités avaient pour base la gratuité et la liberté. — Preuves irrécusables: bulle d'Alexandre III (1171). — Déclaration de Guillem VIII pour la médecine (1181). — Statuts de 1339 pour le droit. 321

